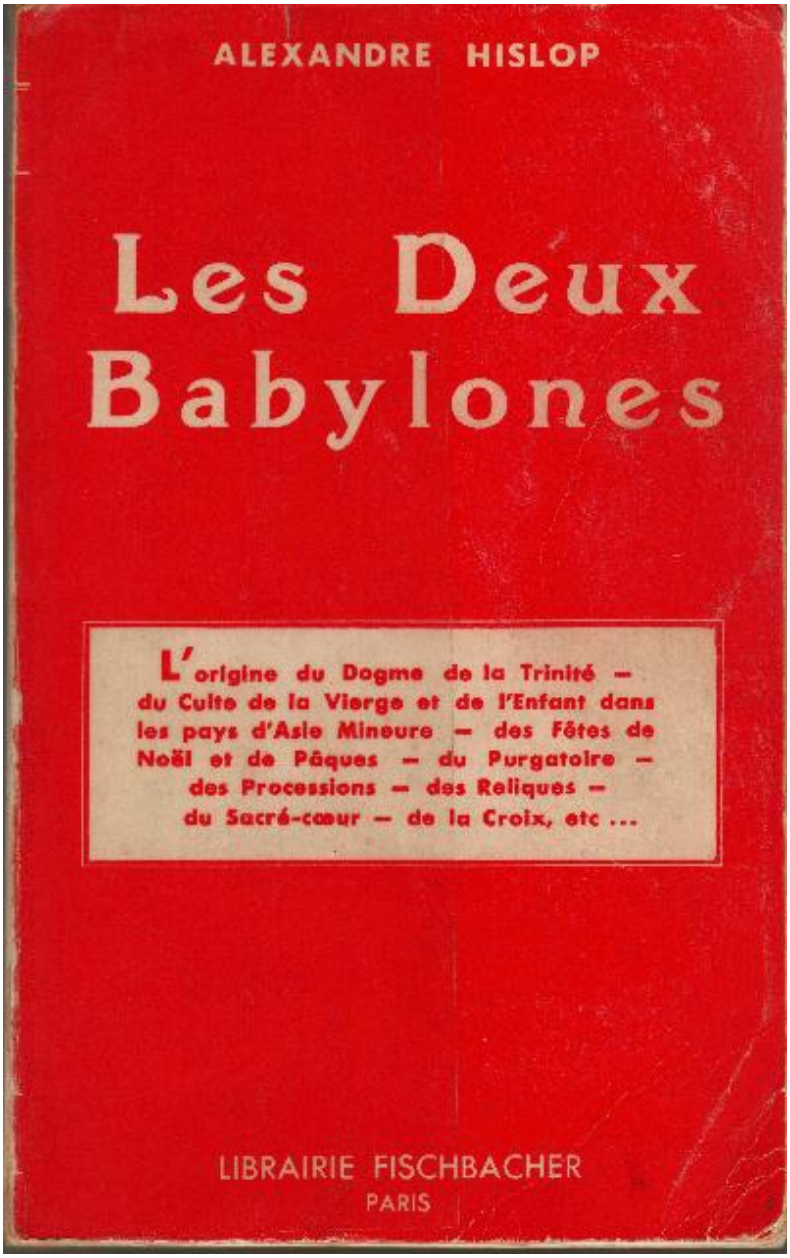
Les Deux Babylones

par Alexandre Hislop
Mise en page (format Word) par Jean leDuc



ALEXANDER HISLOP

LES DEUX BABYLONES

Identité de l'Église romaine et du culte de Nemrod et de Sémiramis

Illustré de 61 gravures

Traduit de l'anglais par J.- E. Cerisier, pasteur

Les éditions Fischbacher

Sur son front était écrit un nom, un mystère : Babylone la Grande, la mère des impudicités et des abominations de la terre. Apoc. XVII. 5.

TABLE DES MATIÈRES

Appréciations de la Presse
Introduction

CHAPITRE I
Caractère distinctif des deux systèmes

CHAPITRE II
Objets du Culte
ART. I. - La Trinité dans l'Unité
ART. II. - La Mère et l'Enfant, et l'Original de l'Enfant
Sect. I - L'Enfant en Assyrie
Sect. II - L'Enfant en Égypte
Sect. III - L'Enfant en Grèce
Sect. IV - Mort de l'Enfant
Sect. V - Déification de l'Enfant
ART. III. - La Mère de l'Enfant

CHAPITRE III
Fêtes
ART. I - Noel et le jour de l'Annonciation
ART. II - Pâques
ART. III - La Nativité de saint Jean
ART. IV - L'Assomption

CHAPITRE IV
Doctrine et discipline
ART. I - La Régénération par le baptême
ART. II - La justification par les oeuvres
ART. III - Le Sacrifice de la Messe
ART. IV - L'extrême-Onction
ART. V - Le Purgatoire et les prières pour les morts

CHAPITRE V
Rites et cérémonies
ART. I - Les processions des idoles

ART. II - Le culte des reliques
ART. III - Habillement et couronnement des statues
ART. IV - Le Rosaire et le culte du Sacré-Coeur
ART. V - Les lampes et les cierges
ART. VI - Le signe de la croix

CHAPITRE VI
Les Ordres religieux
ART. II - Le Souverain Pontife
ART. I - Les prêtres, les moines et les nonnes

CHAPITRE VII
Les deux développements au point de vue historique et prophétique
ART. I - Le grand dragon rouge
ART. II - La Bête qui sort de la mer
ART. III - La Bête qui monte de la terre
ART. IV - L'image de la Bête
ART. V - Le nom de la Bête, le nombre de son nom, la tête invisible de la papauté

CONCLUSION

APPENDICE
La femme qui tient une coupe d'or
Chronologie Hébraïque
Shing-Moo et Ma-Tsoopo
Ala-Mahozim
Signification du nom de Centaure
Olenos, celui qui porte le péché
Identité de Rhéa ou Cybèle et de Vénus
La vierge mère du paganisme
La Déesse mère comparée à une habitation
Signification du nom d'Astarté
Oannes et Souro
Identité du Scandinave Odin et du Babylonien Adon
Les vêtements ôtés par les initiés dans les Mystères
Zoroastre, chef des adorateurs du feu
L'histoire de Phaéton
L'étandard du Dragon dans la Rome impériale est le symbole du culte du feu

L'immolation des témoins
Attes, le pécheur

Appréciations de la presse

Voici un livre de curiosités littéraires, de recherches laborieuses, et de raisonnements ingénieux. Depuis les jours de Luther, nous n'avons pas lu d'exposé plus magistral des abominations du Romanisme. Il est évident que l'auteur a reçu une mission pour la Rome apostate, comme Ézéchiel en avait reçu une pour Jérusalem ; Il l'a remplie avec la même fidélité. *Mr Spurgeon, l'Épée et la Truelle*

Ce livre est le fruit d'une érudition peu commune. Depuis longtemps nous n'avons vu ou ouvrage qui présente le sujet sous un jour si frappant et si original. L'auteur a rendu un service signalé à notre protestantisme, et il mérite les remerciements de toutes les communions de l'Eglise du Christ. *Dr Campbell, l'Etendard Britannique*

Ce livre (Identité morale de Rome et de Babylone) a produit une impression considérable ; et le savant auteur a depuis continué ses recherches, et aujourd'hui dans un volume du plus haut intérêt, il vient de publier toutes les preuves et les illustrations de son intéressante et curieuse théorie. Ces pages remarquables donnent une idée vivante et particulière de l'inspiration de l'Écriture. *Dr Begy, Le Boulevard*

Le livre de M. Hislop donne à son auteur une des premières places parmi ceux qui ont eu l'honneur, grâce à leurs découvertes, de jeter une vive et intéressante lumière sur quelques-unes des pages les plus obscures de l'histoire du monde. *Magasin de la Sécession*

Ce livre - constitue l'un des efforts les plus sérieux tentés pour la solution de la grande controverse que nous avons avec l'antéchrist. Les rapporte des mythologies entre elles, leur rapport avec le théisme chrétien, sont admirablement développée dans les deux Babylone. *Stanyan Bigg, le Protestant du Downshire*

M. Hislop a réuni un amas considérable de matériaux (dont beaucoup sont nouveaux et fort remarquables) pour démontrer la thèse qu'il a posée; il a arrangé et disposé ses arguments avec un calme, une précision, une force qui impressionnent fortement le lecteur. *Le trésor chrétien*

Le vaste amas de science, les recherches philologiques, les comparaisons si séduisantes pour bien des esprits, jointes aux analogies frappantes qui apparaissent par intervalles, rendent ce livre aussi intéressant qu'un roman, et le lecteur est entraîné jusqu'au bout d'une manière irrésistible. Ces pages forment une mine d'une richesse historique, ou plutôt un arsenal de minéraux et de fossiles puisés à des sources innombrables, catalogués, classifiée avec une grande habileté. Comme les spécimens des diverses couches de la terre, exposés dans un musée, et réunis par la main d'un géologue expérimenté, cette classification démontre l'unité de la source, d'où sont dérivés les nombreux systèmes religieux de l'antiquité, comme les corruptions qui dans ces derniers temps se sont introduites dans l'Église apostolique. *Guide d'Arbroath*

Le volume que nous avons sous les yeux, sur la question du Romanisme, offre un intérêt remarquable. L'auteur est un savant accompli, versé dans l'antiquité classique, et ses recherches historiques sont approfondies et consciencieuses. Littérature classique, littérature orientale, annales de l'antiquité il se sert de tous les matériaux avec une adresse et une promptitude magistrale à l'appui de ses affirmations. Il est rare de voir renfermée dans un si petit espace, une Collection si riche d'informations savantes et curieuses, artistement arrangées pour combattre la prétention, les usages, la doctrine, et la soi-disant origine apostolique de l'Église Romaine. Il déchire les oripeaux de sa prétendue sainteté, et jette aux vents le charme de la communion sacrée ! *Magasin évangélique*

Voici un ouvrage d'un caractère extraordinaire. Il prouve clairement que la religion de Rome n'est autre chose que la religion de l'ancienne Babylone, colorée et vernie du nom de christianisme. *Achill Herald*

Nous ne craignons pas de dire que le lecteur fermera ce livre avec un respect plus grand pour la vérité divine, et une conviction plus grande de la flétrissure ineffaçable infligée désormais par cette vérité au système papal. Il y a quelque chose de sublime à voir s'éclairer les mystères énigmatiques du voyant de Patmos, quand nous comparons l'ancien culte idolàtre des Chaldéens aux dogmes récents de la papauté. L'exposé du développement des deux systèmes complète le cercle: c'est comme un anneau lumineux qui éclaire les pages obscures de la prophétie et nous permet de la lire comme une histoire qui ne daterait que d'hier. *La Sentinelle du Nord*

Introduction

Il y a une grande différence entre les œuvres des hommes et les œuvres de Dieu : le même examen minutieux et approfondi qui dévoile les défauts et les imperfections des unes, dévoile aussi les beautés des autres. Examinez au microscope l'aiguille la mieux polie par l'industrie de l'homme, vous y verrez bien des inégalités, bien des rugosités, bien des aspérités. Mais, examinez de la même manière les fleurs de nos champs; le résultat est bien différent. Au lieu de voir diminuer leurs beautés vous en découvrirez de nouvelles et de plus délicates encore qui avaient échappé au simple regard ; elles nous font apprécier, à un point de vue que nous n'aurions pas soupçonné, le sens profond de ces paroles du Seigneur: "Apprenez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a point été vêtu comme l'un d'eux" (Math. VI). La même loi se manifeste aussi quand on compare la Parole de Dieu aux œuvres les plus parfaites de l'homme. Il y a des taches et des imperfections dans les productions les plus admirées du génie humain. Mais, plus on sonde les Écritures, plus on les étudie avec attention, plus on voit leur perfection ; on y aperçoit chaque jour de nouvelles beautés, et les découvertes de la science, les recherches des savants, les travaux des incrédules, tout conspire à la fois pour faire resplendir la merveilleuse harmonie de toutes leurs parties et la divine beauté qui en revêt l'ensemble.

S'il en est ainsi pour l'Écriture en général, on peut surtout le dire de l'Écriture prophétique. À mesure que se déroulent les plans de la Providence, les symboles prophétiques prennent des aspects plus beaux et plus audacieux. C'est surtout le cas pour le langage des prophètes qui forme la base et la pierre angulaire de notre travail. Aucun protestant éclairé n'a eu de peine à identifier la femme assise sur les 7 montagnes et portant au front cette inscription : "Le Mystère, la Grande Babylone" avec l'apostasie Romaine. Rome, seule entre toutes les villes du monde, a été fameuse à cause de sa situation sur 7 collines. Les poètes et les orateurs païens qui ne songeaient point à expliquer la prophétie, l'ont aussi appelée la cité aux 7 collines. Voici comment Virgile en fait mention : "Seule Rome est devenue la merveille du monde et seule dans son enceinte elle renferme 7 collines. 1" Properce en parle aussi de la même manière et ajoute un nouveau trait qui complète la description de l'Apocalypse : "la haute cité bâtie sur 7 collines qui gouverne le monde entier 2". Ces mots: "gouvernant le monde entier" sont exactement la contrepartie de la déclaration divine : "Elle règne sur les rois de la terre" (Apoc. XVII, XVIII). Appeler Rome, "la cité aux 7 collines", était pour ses

citoyens aussi caractéristique que de la désigner par son propre nom. C'est ainsi qu'Horace, parlant de Rome, la désigne uniquement par ses 7 collines, lorsqu'il invoque "les dieux qui ont mis leur affection dans ses 7 collines 3".

1. Scilicet et rerum facta est pulcherrima Romas Septemque una sibi muro circumdedit arces. (Georg., liv. II 531-335).
2. Septem urbs alta jugis toto quae préesidet orbi. (Liv. III. Eleg. 9, p. 721).
3. Diis quibus septem placuere montes. (Carmen Seculare, v. 7, p. 497).

Martial nous parle dans le même sens des "7 montagnes qui gouvernent 1". À une époque bien postérieure on se servait du même langage. Symmaque, préfet de la ville et dernier grand-prêtre païen, en qualité de représentant impérial, recommandant par lettre un de ses amis à un autre ami, l'appelle: "De septem montibus virum 2", un habitant des 7 montagnes, voulant dire par là (c'est l'opinion de tous les commentateurs), "un citoyen romain". Puisque ce trait caractéristique de Rome a été de tout temps bien marqué et bien défini, il a toujours été facile de prouver que l'Église, qui a son siège et sa capitale sur les 7 collines, peut à juste titre être appelée "Babylone" et considérée comme le siège principal de l'idolâtrie sous la Nouvelle Alliance, comme la Babylone antique était le principal siège de l'idolâtrie sous l'Ancienne. Mais si l'on rapproche les découvertes récentes faites en Assyrie, de l'histoire de la mythologie du monde ancien, que l'on connaît assez, mais que l'on comprend mal, on verra un sens encore plus profond dans le nom de la Grande Babylone. Il a toujours été reconnu que la Papauté n'est que du paganisme baptisé. Mais Dieu nous révèle maintenant ce fait : que le paganisme baptisé par Rome est, dans ses éléments essentiels, le même paganisme qui florissait dans l'antique Babylone lorsque Jéhovah ouvrit devant Cyrus les doubles portes d'airain et brisa les barreaux de fer.

Le langage même et les symboles de l'Apocalypse auraient pu nous préparer à affirmer d'avance que quelque lumière nouvelle et inattendue serait jetée d'une manière ou de l'autre sur cette période de l'Église de la grande Apostasie. - Dans les visions de l'Apocalypse, c'est précisément avant le jugement prononcé sur elle que pour la première fois Jean voit l'Église apostate portant sur le front le nom de la "Grande Babylone" (Apoc. XVII, V), Que signifie ce nom inscrit sur le front ? Cela ne prouve-t-il pas tout naturellement qu'avant la venue du jugement, son caractère véritable devait se développer si complètement, que toute personne ayant des yeux pour voir, et possédant le moindre discernement spirituel, serait forcée, comme par une

démonstration oculaire, de reconnaître la merveilleuse appropriation de ce titre que l'Esprit de Dieu lui a appliqué?

1. Septem dominos montes. (Liv. V. Ep. 64, p. 254).
2. SYMMACHUS, liv II Epist B, note, p. 63.

Son jugement approche, cela est évident; et à mesure qu'il approche, la Providence divine, d'accord avec la Parole de Dieu, démontre de plus en plus clairement qu'en effet Rome est la Babylone de l'Apocalypse; que le caractère essentiel de son système, ses grands objets de culte, ses fêtes, sa doctrine, sa discipline, ses rites et ses cérémonies, sa prêtrise et ses ordres sont tous dérivés de l'antique Babylone, et qu'enfin le Pape lui-même est vraiment le descendant de Belshazzar. Dans la lutte qui a été soutenue contre les despotiques prétentions de Rome, on s'est trop souvent contenté de combattre et de repousser la présomption avec laquelle elle se vante d'être la mère et la maîtresse de toutes les Églises, la seule Église Catholique hors de laquelle il n'y a point de salut. Si jamais on a été excusable de la traiter ainsi, cette excuse n'existera plus. Si l'on peut justifier le principe que je viens d'établir, il faut lui arracher tout à fait son nom d'Église Chrétienne, car si c'est une Église du Christ, celle qui était assemblée cette nuit où le roi pontife de Babylone, au milieu de ses mille seigneurs, "louait les dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre" (Daniel V, 4), alors l'Église de Rome a le droit de porter le nom d'Église Chrétienne; dans le cas contraire, elle ne l'a pas ! Quelques personnes penseront que ma thèse est bien audacieuse; mais ce livre a précisément pour but de la démontrer. Que le lecteur juge par lui-même si je n'apporte pas une évidence plus que suffisante pour justifier mon assertion.

Chapitre 1
Caractère distinctif des deux systèmes

Le premier point sur lequel j'appelle l'attention du lecteur pour démontrer l'origine Babylonienne de l'Église Romaine, c'est le caractère de Mystère qui est particulier aux systèmes de la Rome moderne et de l'ancienne Babylone. Le prodigieux système de corruption morale et d'idolâtrie, dépeint sous l'emblème d'une femme qui tient à la main une coupe d'or (Apoc. XVII, 4) et qui enivre toutes les nations du vin de son impudicité (XVII, 3) est divinement appelé "Mystère, la Grande Babylone" (XVII, 5). Tout homme sincère qui examine soigneusement ce sujet, ne peut douter que le Mystère d'iniquité décrit par Paul, dans II, Thess. II, 17, n'ait sa contrepartie dans l'Église de Rome. Telle était l'impression produite par ce tableau sur l'esprit du célèbre Sir Mathieu Haie, homme d'un discernement peu commun, qu'il tenait ce langage : "Si cette description de l'apôtre était insérée dans le Cri d'alarme, le premier constable venu du royaume aurait le droit d'arrêter n'importe où l'Évêque de Rome comme étant la personnification du mystère d'iniquité. Or, comme le système dont nous parlons est aussi caractérisé par le nom de "Mystère," on peut présumer que les deux passages s'appliquent au même système. Mais le langage qui désigne la Babylone du Nouveau Testament, comme le lecteur ne peut manquer de le voir, nous ramène à la Babylone antique. De même que la femme dont parle l'Apocalypse, l'ancienne Babylone tient à la main une coupe pour enivrer les nations. Voici comment le Seigneur parlait de cette Babylone alors qu'elle était dans toute sa gloire, prophétisant ainsi son avenir par la bouche de Jérémie : Babylone a été dans la main de l'Éternel une coupe d'or enivrant toute la terre; les nations ont bu de son vin, c'est pourquoi les nations ont été comme en délire" (Jérémie LI, 7). Pourquoi cette analogie de langage concernant les deux systèmes ? Il faut évidemment conclure que l'un est la figure et l'autre la réalité. Or, comme la Babylone de l'Apocalypse est caractérisée par le nom de Mystère, de même ce qui distingue l'ancien système Babylonien, ce sont les mystères chaldéens qui en formaient une partie essentielle. C'est à ces Mystères que le langage symbolique du prophète hébreu fait distinctement allusion lorsqu'il parle de Babylone comme d'une coupe d'or." On ne pouvait, dit Salverté 1, être initié à ces Mystères sans avoir bu préalablement des breuvages mystérieux. Ces breuvages étaient composés de vin, de miel et de farine 2. Quelques substances étaient ouvertement employées; d'autres, tenues dans le secret, mais connues néanmoins 3, nous font voir que ces boissons étaient enivrantes, et les aspirants n'étaient préparés à voir et à entendre ce qu'on leur réservait, que lorsqu'ils avaient

ressenti leur influence, que leur intelligence s'était obscurcie et que leurs passions avaient été excitées par la boisson préparée. Si l'on cherche quel était le but de ces Mystères, on verra qu'ils avaient une analogie extraordinaire avec le "Mystère d'iniquité" personnifié dans l'Église Romaine.

1. Eusèbe SALVERTÉ, Des Sciences occultes, p. 259
2. GEBELIN, Monde primitif, vol. IV, p. 319.
3. Voir SALVERTÉ, p. 258-259.

Leur premier objet était de faire connaître peu à peu, sous le sceau du secret et la sanction d'un serment, ce qu'il n'aurait pas été prudent de dévoiler tout à coup et ouvertement. L'époque où ils furent établis prouve que les choses se sont ainsi passées. Les Mystères Chaldéens peuvent être assignés à l'époque de Sémiramis, qui vivait seulement quelques siècles après le déluge, et qui est célèbre pour leur avoir imprimé le caractère de son esprit licencieux et corrompu 1. Cette belle mais misérable reine de Babylone n'était pas seulement dans sa personne elle-même un modèle de convoitise effrénée et de dérèglement, mais encore dans les mystères qu'elle avait le plus contribué à former, elle était adorée comme Rhéaz, la grande Mère des dieux 3, avec des rites tellement odieux qu'elle a été identifiée à Vénus, la Mère de toutes les impuretés, et qu'elle a élevé la cité même où elle régnait à une honteuse supériorité parmi les nations. C'est à ce point qu'elle a été le grand siège de l'idolâtrie et de la prostitution sanctionnée 4. C'est ainsi que cette reine de Chaldée était le prototype exact et remarquable de la femme de l'Apocalypse, ayant une coupe d'or à la main, et sur le front le nom: "Mystère, la grande Babylone, mère des impudicités et des abominations de la terre" (fig. 1).

Fig. I

1. AMMIANUS MARCELLINUS, liv. XIV, ch. 6 et liv. XXIII, ch. 6. p. 371, 374, comp. avec Justin, *Histoires*, liv. 1, ch. 1, p. 615. Et Chronique d'Eusèbe, tome I, p. 40, 70 etc. Eusèbe dit que Ninus et Sémiramis régnaient à l'époque d'Abraham. Voir tome I, p. 41 et tome II, p. 65. Pour l'âge de Sémiramis, voir note page 15.
2. La forme de la coupe que tient cette femme est la même que celle de la coupe des rois Assyriens et elle est aussi tenue de la même manière. (Voir Vaux, p. 243, 284). Un correspondant nous cite un passage de Pline, relatif à la coupe de Sémiramis qui tomba entre les mains de Cyrus victorieux Ses proportions gigantesques doivent l'avoir rendue célèbre chez les Babyloniens et les nations avec lesquelles ils avaient des rapports. Elle pesait 15 talents ou 1200 livres. (PLINES, Hist. Natur. XXXIII, ch. 15).
3. *Chronique Paschale*, vol. 1. p. 65.
4. HÉSIODE, *Théogonie*, v. 453, p. 36.

L'emblème apocalyptique de la femme impudique avec la coupe d'or à la main était même compris dans les symboles de l'idolâtrie dérivée de l'ancienne Babylone, tels qu'ils étaient représentés en Grèce, c'est ainsi, en effet, qu'on représentait Vénus à l'origine 1 ; et ce qui est curieux, c'est que même de nos jours, et pour la première fois, paraît-il, l'Église romaine vient de s'approprier ce symbole pour en faire l'emblème de son choix. En 1825, en effet, à l'occasion du Jubilé, le pape Léon XII fit frapper une médaille portant d'un côté sa propre image et de l'autre l'Église de Rome symbolisée par une femme qui tient à la main gauche une croix et de l'autre une coupe avec cette légende: "Sedet super universum 2", elle a pour siège le monde entier (fig. 2).

Fig. 2

1. HÉRODOTE, *Hist*., liv. I, ch. 199, p. 92. - QUINTUS CUKTIUS, v. 1.
2. Pour confirmer ce point, voir Appendice, note A.
3. ELLIOTT, *Horœ*, vol. IV, p. 30
4. Pour l'âge de Sem, voir *Gen*, XI, 10, 11. D'après ce passage Sem vécut 502 années après le déluge, c'est-à-dire selon la chronologie théorique jusqu'à l'an 1846 av. J.-C. L'âge de Ninus, époux de Sémiramis, comme nous avons déjà établi dans une note précédente, correspondait, d'après Eusèbe, à l'âge d'Abraham qui naquit en 1996 av. J.-C. Tbutefois, c'est seulement neuf ans avant la fin du règne de Ninus, dit-on, qu'Abraham naquit (SYNCELLUS, p. 170. Paris 1652). Donc le règne de Ninus a dû finir, selon la chronologie usuelle, vers 1787 av. J.-C. Clinton qui est fort compétent en chronologie, place le règne de Ninus un peu plus haut. Dans ses *Fastes Grecques*, tome I, p. 253, il lui assigne l'an 2182 av. J.-C. Layard dans *Ninive et ses ruines*, tome II, p. 217, souscrit à cette opinion. Sémiramis, dit-on, survécut quarante-deux ans à son mari. (Syncellus, p. 96). Quel que soit le point de vue qu'on adopte pour l'âge de Ninus, il est évident que Sem a longtemps survécu à Ninus. Cet argument repose, on le comprend, sur l'hypothèse de l'exactitude de la chronologie hébraïque. Pour plus de lumière là-dessus, voir Appendice, note B.

Sémiramis vivant à une époque où la foi patriarcale était encore assez puissante dans l'esprit des hommes, (puisque Sem était encore en vie 1), pour rallier les âmes fidèles autour de la bannière de la vérité et de la cause divine, il aurait été téméraire de proclamer tout à coup et publiquement, un système comme celui qui fut inauguré par la reine de Babylone. Nous savons, d'après la déclaration de Job, que parmi les tribus patriarcales qui n'avaient rien à faire avec les institutions mosaïques, mais qui adhéraient à la foi pure des patriarches, l'idolâtrie, à n'importe quel degré, était considérée comme un crime qui devait attirer sur la tête du coupable un châtiment terrible et sommaire : "Si j'ai regardé le soleil quand il brillait et la lune quand elle s'avançait majestueuse, si mon cœur s'est laissé séduire en secret, si ma main s'est portée sur ma bouche, c'est un crime que doivent punir les

juges, et j'aurais renié le Dieu d'en haut" (Job XXXI, 26-28). S'il en était ainsi du temps de Job, à plus forte raison en était-il de même à l'époque plus reculée où les mystères furent institués. Si donc l'idolâtrie s'introduisait, et en particulier une idolâtrie grossière comme celle que le système Babylonien contenait en principe, il fallait nécessairement que ce fût en secret et à la dérobée 1. Quand même le souverain l'aurait introduite, elle aurait pu produire une réaction, et la partie de l'humanité demeurée fidèle aurait fait de violents efforts pour la détruire; dans tous les cas, si elle s'était manifestée tout à coup, dans toute son horreur, la conscience humaine se serait alarmée et l'on aurait manqué le but qu'on se proposait d'atteindre.

1. On verra plus loin (ch. 2) quelle raison puissante il y avait en réalité pour agir dans le plus grand secret.

Ce but était de soumettre tout le genre humain d'une manière aveugle et absolue, à une hiérarchie qui dépendait entièrement des souverains de Babylone. À cet effet, toute la science sacrée et profane fut monopolisée par le clergé 1 qui la distribuait à ceux qu'il initiait aux Mystères, selon que le demandaient les intérêts de son grand système de despotisme spirituel. C'est ainsi que partout où se propagea le système Babylonien, les hommes furent livrés à la domination des prêtres. Ceux-ci étaient les seuls dépositaires des connaissances religieuses, seuls ils avaient la vraie tradition par laquelle on devait interpréter les rites et les symboles de la religion du peuple, et sans une soumission aveugle et entière, les prêtres refusaient de faire connaître ce qui était nécessaire au salut. Comparez cela avec les origines de la Papauté, avec son esprit et son "modus operandi" à travers tout son développement, et vous verrez combien la ressemblance est exacte. Était-ce à une époque de lumière patriarcale que naquit le système corrompu des Mystères Babyloniens ? Non. Or ce fut à une époque de lumières encore plus grandes que commença le système impie et antiscripturaire, qui a trouvé un développement si marqué dans l'Église romaine. Il fut introduit du temps même des apôtres, alors que l'Église primitive était encore dans sa fleur, que l'on pouvait voir partout les fruits glorieux de la Pentecôte, et que les martyrs scellaient, de leur sang, leur témoignage à la vérité. Même à cette époque où l'Évangile brillait d'une lumière si vive, l'esprit de Dieu fit entendre, par la bouche de Paul, cette déclaration si distincte et si claire: "Le Mystère d'iniquité agit déjà." (II Thess. II, 7).

1. Eusèbe SALVERTÉ, *Des Sciences occultes, dassim*.

Le système d'iniquité qui commençait alors devait aboutir, selon les prophéties bibliques, à une apostasie éclatante qui serait révélée en son temps d'une manière terrible et continuerait jusqu'à ce que "le Seigneur Jésus viendrait le détruire, par le souffle de sa bouche, et l'abolir par l'éclat de son avènement". Mais il s'introduisit tout d'abord dans l'Église en secret et à la dérobée "avec toutes les séductions de l'iniquité". Il travailla "mystérieusement" sous de beaux mais faux prétextes, "éloignant les hommes de la simplicité et de la vérité telles qu'on les trouve en Jésus". Et il agit ainsi par les mêmes raisons qui introduisirent secrètement l'idolâtrie dans les anciens mystères de Babylone; il n'était ni sage ni prudent d'agir autrement. Le zèle de la véritable Église, quoi qu'elle ne disposât pas du pouvoir civil, se serait soulevé pour mettre ce faux système et ses partisans au ban de la Chrétienté, s'il s'était tout à coup montré ouvertement et dans toute son étendue, il n'aurait pu dès lors se développer. Aussi fut-il introduit secrètement et peu à peu, une corruption succédant à une autre ; à mesure que l'apostasie se développait et que l'Église infidèle s'accoutumait à la tolérer, jusqu'à ce qu'elle ait atteint les proportions excessives que nous voyons aujourd'hui, où, dans presque tous les détails, le système papal est l'antipode du système de la primitive Église. Les inscriptions copiées dans les catacombes romaines nous prouvent, d'une manière frappante (et cette preuve nous a été conservée par Rome même) que tout ce qu'elle a de plus caractéristique s'est introduit graduellement dans son sein, grâce à "l'action du mystère d'iniquité". Ces catacombes sont de vastes excavations souterraines aux environs de Rome, où, pendant les persécutions des trois premiers siècles, les chrétiens célébraient leur culte et ensevelissaient leurs morts. On trouve encore, sur quelques-unes de ces tombes, des inscriptions directement opposées aux principes et aux rites actuels de Rome. Prenons-en un seul exemple. Quel est aujourd'hui le trait distinctif de la papauté ? N'est-ce pas le célibat obligatoire pour le clergé ? Or, d'après ces inscriptions, nous avons la preuve la plus évidente, que même à Rome, il y avait un temps où on ne connaissait pas ce système du célibat des prêtres. Témoin les inscriptions trouvées sur plusieurs tombeaux.

1 ° "À Basilius, prêtre, et Félicité, son épouse. Ils se sont préparé ce tombeau."
2 ° Petronia, femme d'un prêtre, type de la modestie. "Ici reposent mes os. Cessez de pleurer, mon cher époux, toi aussi, chère fille, et rappelez-vous qu'on ne doit pas pleurer sur celle qui vit en Dieu 1."

Çà et là une prière pour les morts comme celle-ci : "Dieu veuille faire revivre ton esprit", montre bien que le mystère d'iniquité avait déjà commencé son œuvre, mais de pareilles inscriptions montrent aussi qu'il avait travaillé lentement et avec circonspection, et que jusqu'à l'époque à laquelle elles appartiennent, l'Église Romaine ne s'était pas encore développée comme aujourd'hui où elle défend absolument à ses prêtres de se marier. Lentement et sournoisement, Rome a posé les bases de son système de prêtrise sur lequel elle allait ensuite élever un si vaste édifice. — À ses débuts, elle avait le nom de "Mystère" scellé sur son système.

Mais ce trait de "Mystère" lui a été conservé à travers tout son développement. Lorsqu'elle eut réussi à voiler l'éclat de l'Évangile, obscurcissant la plénitude et la liberté de la grâce divine, détournant les âmes de la communion directe et immédiate avec le seul grand Prophète et souverain Sacrificateur, on attribua au clergé un pouvoir mystérieux qui lui donnait la domination sur la foi du peuple, domination que refusaient formellement les apôtres (II Cor. 1, 24) mais qui, de concert avec le confessionnal, est devenue aujourd'hui au moins aussi absolue et aussi complète que le fût jamais celle du prêtre Babylonien sur les initiés des anciens Mystères.

1. Dr..MAITLAND, *L'Église dans les Catacombes*, p. 191-192.

Le pouvoir clérical de la prêtrise romaine a atteint son apogée dans l'institution du confessionnal. Cette institution a été empruntée à Babylone. La confession demandée aux sectateurs de Rome est entièrement différente de celle que nous recommande la Parole de Dieu. L'Écriture nous dit à ce sujet : "Confessez vos fautes les uns aux autres." (Jacques V, 46) Ce qui implique que le prêtre doit se confesser au peuple comme le peuple au prêtre, s'il arrive que l'un ait péché contre l'autre. Ces paroles n'auraient jamais pu servir à aucun prétexte de despotisme spirituel, aussi Rome, abandonnant la parole de Dieu, a eu recours au système Babylonien. Dans ce système la confession secrète au prêtre, selon une formule usitée, était exigée de tous ceux qui étaient admis aux Mystères; et l'initiation ne pouvait se faire qu'après cette confession. Voici comment Salverté parle de cette confession telle qu'on la pratiquait en Grèce, dans des rites qui ont évidemment Babylone pour origine 1 : "Ibus les Grecs depuis Delphes jusqu'aux Thermopyles étaient initiés aux Mystères du temple de Delphes. On s'assurait de leur silence sur tout ce qu'ils devaient tenir secret, par la crainte des châtiments dont on menaçait une révélation qui aurait été un

parjure, et par la confession générale qu'on exigeait des aspirants à l'initiation. Cette confession leur faisait bien plus redouter l'indiscrétion du prêtre, qu'elle ne donne de raison à ce dernier de craindre la leur 2." Potter nous parle aussi de cette confession dans ses "Antiquités Grecques", bien qu'on ne l'ait pas assez remarquée. Dans son récit des Mystères d'Eleusis, après avoir décrit les cérémonies et les instructions qui précèdent l'admission des candidats à l'initiation dans la présence immédiate des divinités, il ajoute: "Alors le prêtre qui les initiait, appelé «`Ierofanths`» (l'Hiérophante), leur posait certaines questions, par exemple: " Jeûnez-vous ?" etc., à quoi ils répondaient par des formulaires 3."

1. Pour l'origine Babylonienne de ces Mystères, voir chapitre suivant, art.l et 2.
2. Eusèbe SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, ch. XXXVI, p. 428.
3. POTTER, vol. I. *Eleusinia*, p. 336.

Le mot "et castera" peut ne pas frapper un lecteur superficiel, mais il veut dire bien des choses. Il veut dire: "Êtes-vous pur de toute infraction à la loi de chasteté ?" Et cela non seulement dans le sens d'impureté morale, mais dans ce sens factice de chasteté que le paganisme a toujours aimé 1. "Êtes-vous pur de tout meurtre ?" car celui qui même par accident s'était rendu coupable de meurtre n'était pas admis avant d'avoir été lavé de son crime, et il y avait des prêtres, appelés Koès qui étaient dans ce cas chargés de recevoir les confessions et d'absoudre les coupables 2. La sévérité de ces questions du confessionnal païen est évidemment impliquée dans certains poèmes licencieux de Properce, Tibulle, Juvénal 3. Wilkinson dans son chapitre sur les "jeûnes privés et la pénitence", qui dit-il étaient strictement obligatoires, d'après des règles fixes, pour des époques déterminées 4, cite des passages de plusieurs auteurs qui montrent clairement où la papauté a pris ces questions qui ont imprimé à son confessionnal un caractère d'obscénité, comme on le voit par exemple dans les premières pages de Pater Deus. Pour justifier cette confession auriculaire, on disait que les solennités auxquelles les initiés allaient être admis étaient si grandes, si célestes, si saintes, que celui qui avait la conscience chargée d'une faute, d'un péché qu'il n'avait point expié, ne pouvait absolument pas y être admis. Aussi était-il indispensable, dans l'intérêt même de ceux qui voulaient se faire initier, que le prêtre officiant sondât leur conscience de peur que s'ils venaient sans s'être auparavant purifiés de leurs fautes, la colère des dieux ne fût excitée contre les profanes intrus.

1. Pour les défenses arbitraires à l'égard desquelles on peut devenir coupable, voir POTTER, tome I, p. 336, quelques phrases avant la dernière citation.

2. DUPUIS, *Origine de tous les cultes*, vol. IV. P. L, p. 302. Paris, l'an III de la République.
3. Voir particulièrement JUVÉNAL, *Satire* VI, 535.
4. WILKINSON, *Les Égyptiens*, tome V, p. 335-336.

Tel était le prétexte; mais aujourd'hui que nous connaissons le caractère essentiellement impur de leurs dieux et de leur culte, qui ne voit que ce n'était là qu'un prétexte ; que leur but principal, en demandant aux candidats de confesser leurs fautes secrètes, leurs faiblesses et leurs péchés, était de les mettre entièrement à la merci de ceux auxquels ils confiaient les plus intimes pensées de leur âme, et leurs secrets les plus importants? Or, c'est exactement de la même manière et pour les mêmes raisons que Rome a institué le confessionnal. Au lieu de demander aux prêtres et aux fidèles selon l'Écriture de "confesser leurs fautes les uns aux autres", lorsque l'un a fait du tort à l'autre, elle oblige tous les hommes, sous peine de perdition, à se confesser aux prêtres 1, qu'ils les aient ou non offensés, tandis que le prêtre n'est nullement obligé de se confesser à son troupeau. Sans cette confession, dans l'Église Romaine, on n'est point admis aux sacrements, pas plus qu'aux jours du paganisme on ne pouvait être admis aux Mystères sans s'être confessé. Or, cette confession est faite par chaque fidèle, dans le secret et la solitude, au prêtre revêtu de l'autorité divine 2, siégeant au nom de Dieu, investi du pouvoir d'examiner la conscience, de juger la vie, de condamner et d'absoudre à son gré et selon son plaisir. Tel est le grand pivot sur lequel tourne tout le système d'iniquité tel qu'il s'est incorporé dans la papauté ; et partout où on lui obéit, il sert admirablement son dessein et plie les hommes à une sujétion abjecte vis-à-vis de la prêtrise. Fidèle au principe qui donna naissance au confessionnal, l'Église, c'est-à-dire le clergé, prétendit être le seul dépositaire de la véritable foi de la chrétienté.

1. *Le Chrétien sincère*, par l'évêque HAY, tome II. p. 68. Dans cet ouvrage on trouve la question et la réponse suivantes : "D. — Cette confession des péchés est-elle nécessaire pour obtenir la salut ? R. — Elle est ordonnée par Jésus-Christ comme absolument nécessaire." — Voir aussi le *Manuel du pauvre homme*, ouvrage répandu en Irlande, p. 109-110.
2. La lumière de la prophétie. Voir Appendice, note C.

De même que les prêtres chaldéens étaient censés posséder la clef de l'explication de la mythologie Babylonienne, clef qui leur avait été transmise depuis la plus haute antiquité, de même les prêtres de Rome prétendirent être les seuls interprètes de l'Écriture: eux seuls avaient la vraie tradition transmise d'âge en âge, sans laquelle il était impossible de comprendre le

véritable sens de la Bible. Aussi demandaient-ils une foi complète à leurs dogmes; tous les hommes étaient tenus de croire comme l'Église, tandis que l'Église pouvait déterminer sa foi selon son bon plaisir. Possédant l'autorité suprême sur la foi, elle pouvait en communiquer un peu ou beaucoup selon qu'elle le jugeait convenable; et réserver dans l'enseignement les grandes vérités de la religion était un principe aussi essentiel dans le système de Babylone qu'il l'est aujourd'hui dans le Romanisme ou le Tractarianisme 1. Ce fut cette prétention du clergé à dominer sur la foi, qui "tint injustement la vérité captive 2" dans l'antiquité si bien que "les ténèbres couvrirent la terre, et que les hommes étaient plongés dans d'épaisses ténèbres". La même prétention apparut chez le clergé Romain, lorsque dans des âges d'ignorance, à travers plusieurs siècles lugubres, l'Évangile demeura inconnu et que la Bible fut un livre fermé pour des millions d'hommes qui portaient le nom du Christ. À tous les égards donc, nous voyons que Rome porte avec raison sur le front le nom "Mystère, la Grande Babylone."

1. Il y avait une différence même parmi les initiés. Quelques-uns n'étaient admis qu'aux petits Mystères; les grands Mystères étaient réservés à un petit nombre de privilégiés. (WILKINSON, *Les Anciens Égyptiens*, tome I, p. 265-267).
2. *Romains* 1. 18. Les meilleurs interprètes traduisent ce passage comme ci dessus. On remarquera que Paul parle expressément des païens.

Chapitre 2
Objets du culte
Article 1 La Trinité dans l'Unité

Si l'on trouve cette coïncidence générale entre les systèmes de Babylone et de Rome, on se demande est-ce tout ? Nous répondons: bien loin de là. — Comparons seulement les anciens Mystères Babyloniens au système de Rome et nous verrons combien l'un a emprunté à l'autre. Ces mystères furent longtemps enveloppés de ténèbres; mais aujourd'hui ces ténèbres épaisses commencent à se dissiper. Tous ceux qui ont prêté la moindre attention à la littérature de la Grèce, de l'Égypte, de la Phénicie ou de Rome, savent quelle place les Mystères occupaient dans ces pays; ils savent aussi que malgré des diversités secondaires, ces mystères étaient les mêmes sur tous les points essentiels dans ces diverses contrées. Or, de même que les paroles de Jérémie déjà citées semblent montrer que Babylone fut la source première de tous ces systèmes d'idolâtrie, ainsi les déductions des historiens les plus compétents, basées uniquement sur des faits historiques, ont abouti à la même conclusion 1. Zonaras 2 nous apprend que les témoignages des anciens auteurs qu'il avait consultés amènent au résultat dont nous parlons, il

nous dit en effet, à propos de l'arithmétique et de l'astronomie: "Ces deux sciences, dit-on, sont venues des Chaldéens aux Égyptiens, et de ceux-ci aux Grecs."

1. Voir HÉRODOTE, liv. II, ch. 109, et DIOGÈNE LAERCE, proem, p. 2.
2. Liv. I, 6, p. 34.

Si les Égyptiens et les Grecs ont pris aux Chaldéens l'arithmétique et l'astronomie, du moment que ces sciences étaient des sciences sacrées dont les prêtres avaient le monopole, cela prouve suffisamment qu'ils ont puisé leur religion à la même source. Bunsen et Layard, dans leurs recherches sont arrivés au même résultat. Le premier déclare en effet que le système religieux de l'Égypte venait d'Asie, "et du premier empire de Babel 1". Layard à son tour, quoique envisageant le système des mages Chaldéens à un point de vue plus favorable, parle ainsi de ce système : "II est évident que ce culte primitif remonte à une haute antiquité, et nous avons le double témoignage de l'histoire sacrée et de l'histoire profane pour établir qu'il prit naissance chez les peuplades Assyriennes. On lui donna l'épithète de parfait, et on crut que c'était le plus ancien des systèmes religieux, antérieur même à celui des Égyptiens. (Egyptus vero antiquiores esse Magos Aristoteles auctor est in primo de Philosophia libro-Theopompi Frag) 2. "L'identité, ajoute-t-il, de beaucoup de doctrines Assyriennes avec celles de l'Égypte est indiquée par Porphyre et Clément", et toujours sur le même sujet il cite les passages suivants de Birch sur les cylindres et les monuments de Babylone : "Les signes du Zodiaque montrent d'une manière indubitable que les Grecs avaient emprunté aux Chaldéens leurs notions et leur disposition du Zodiaque (et par conséquent leur mythologie qui lui était associée). L'identité de Nemrod et de la constellation d'Orion ne peut être contestée 3." Ouvaroff, lui aussi, dans son savant ouvrage sur les Mystères d'Éleusis est arrivé à la même conclusion. Après avoir cité ce fait que les prêtres Égyptiens réclamaient l'honneur d'avoir transmis aux Grecs les premiers éléments du polythéisme, il conclut ainsi : "Ces faits certains prouveraient assez, même sans la conformité d'idées, que les Mystères transportés en Grèce qui s'y sont alliés à un certain nombre de notions locales, n'ont jamais perdu le caractère de leur origine, qui remonte au berceau des idées morales et religieuses de l'univers.

1. BUNSEN, *L'Egypte*, vol. I, p. 444.
2. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 440.
3. *ibid*. p. 439-440.

Tous ces faits séparés, tous ces témoignages épars confirment ce principe fécond en conséquences qui fait de l'Orient le centre de la science et de la civilisation 1." Si nous avons ainsi la preuve que l'Égypte et la Grèce ont emprunté leur religion à Babylone, nous avons aussi la preuve que le système religieux des Phéniciens sort de la même origine. Macrobe démontre que le caractère distinctif de l'idolâtrie Phénicienne doit avoir été importé d'Assyrie, qui pour les écrivains classiques comprenait Babylone. "Le culte de Vénus Architès, dit-il, florissait autrefois chez les Assyriens comme aujourd'hui chez les Phéniciens 2."

Or pour établir l'identité entre les systèmes de l'ancienne Babylone et de la Rome papale, il n'y a qu'à chercher à quel degré le système de la papauté s'accorde avec le système établi dans ces Mystères de Babylone. Dans une pareille recherche, nous avons à surmonter des difficultés considérables; car de même qu'en géologie, il est tout à fait impossible d'atteindre les couches profondes qui s'étendent sous la surface de la terre, ainsi il ne faut pas croire que dans aucun pays nous puissions trouver un exposé complet et harmonique du système qui y est établi. Mais cependant comme le géologue, en examinant ici l'intérieur d'une fissure, là une éminence, ailleurs les différents aspects de la surface elle-même, peut déterminer, avec une merveilleuse certitude, l'ordre et les contenus généraux des différentes couches de toute la terre, il en est ainsi pour la question des mystères Chaldéens.

1. OUVAROFF, *Mystères d'Eleusis*, sect. II, p. 20.
2. *Saturnalia*, liv. I, ch. 21, p. 79.

Ce qui manque dans un pays est fourni par un autre, et ce qui apparaît dans plusieurs directions, détermine nécessairement le caractère de bien des faits qui ne se montrent pas directement au grand jour. Étant donc admis l'unité et le caractère Babylonien des anciens Mystères de l'Égypte, de la Grèce, de la Phénicie, et de Rome, prenons ces deux traits pour la clef qui doit nous guider dans nos recherches, et comparons point par point la doctrine et la pratique des deux Babylones, celle de l'Ancien et celle du Nouveau Testament.

Nous remarquerons, en premier lieu, l'identité des objets de culte de Babylone et de Rome. Les anciens Babyloniens, exactement comme les Romains modernes, croyaient formellement à l'unité de la Divinité; et tout en adorant une infinité de divinités secondaires, qui, disait-on, possédaient

une certaine influence sur les destinées humaines, ils reconnaissaient distinctement l'existence d'un seul Créateur infini, et tout-puissant, élevé au dessus de tout 1. La plupart des nations faisaient de même. "Dans les âges reculés de l'humanité, dit Wilkinson dans les "Anciens Égyptiens", on semble avoir cru généralement à une divinité unique et toute-puissante qui a créé toutes choses; la tradition apprit aux hommes les mêmes notions sur ce sujet, ~ notions qui plus tard ont été adoptées par toutes les nations civilisées 2." "La religion Gothique, dit Mallet, enseignait l'existence d'un Dieu suprême, maître de l'univers auquel, disait-on, tout obéissait, tout était soumis" (Tacite de Morib. Germ.).

1. JAMBLICHUS, sect. VIII, ch. 2. - MACROBIUS, *Saturnalia*, p. 65.
2. WILKINSON, vol. IV, p. 176.

L'ancienne mythologie de l'Islande l'appelle "l'auteur de tout ce qui existe, l'Être éternel, vivant et terrible, celui qui scrute les choses cachées, l'Être qui ne change jamais". Elle attribue à cette divinité "un pouvoir infini, une connaissance illimitée, une justice incorruptible 1". C'était là aussi, nous en avons des preuves, la foi des anciens Hindous. Bien que le moderne Brahmanisme reconnaisse des millions de dieux, les livres sacrés des Hindous montrent qu'autrefois il n'en était nullement ainsi. Le major Moor dit, en parlant de Brahma, le Dieu suprême des Hindous : "Aucune image ne peut le représenter, lui dont la gloire est si grande. Il éclaire tout, réjouit tout, de lui viennent toutes choses ! C'est lui qui fait vivre les êtres vivants, c'est à lui que toutes choses reviennent." (Veda) 2. Dans les décrets de Manou il est ainsi caractérisé : "Celui que l'esprit seul peut percevoir : dont l'essence échappe aux organes sensibles, qui est invisible, qui exista de toute éternité : l'âme de tous les êtres, qu'aucune créature ne peut concevoir 3." Dans ces passages, il y a quelques traces de panthéisme, mais le langage même témoigne qu'il y a eu parmi les Hindous une période où la foi était beaucoup plus pure.

Non seulement les Hindous célébraient hautement les perfections naturelles de Dieu, mais il est certain qu'ils connaissaient parfaitement son caractère miséricordieux, tel qu'il se manifeste dans ses relations avec un monde coupable et perdu. C'est ce qui apparaît clairement dans le nom même de Brahm qu'ils ont donné au Dieu unique, éternel et infini.

1. MALLET, *Antiquités du Nord*, vol. 1, p. 78-79.
2. MOOR, *Le Panthéon*, p. 4.
3. Col. KENNEDY, *La Mythologie Hindoue*, p. 290.

On s'est livré à bien des spéculations peu satisfaisantes sur le sens de ce nom; mais si l'on considère avec soin les différentes citations relatives à Brahm, il devient évident que ce nom n'est autre chose que l'Hébreu Rahm avec le digamma préfixe, très usité dans les mots sanscrits dérivés de l'Hébreu ou du Chaldéen. Rahm en hébreu signifie "le miséricordieux ou le compatissant 1". Mais Rahm signifie aussi le ventre 2 ou les entrailles, comme siège de la compassion. Or on parle de Brahm, le seul Dieu souverain, dans un langage tel qu'on ne peut l'expliquer à moins de supposer que Brahm avait la même signification que le mot Hébreu Rahm. Ainsi, nous voyons que le dieu Crishna, dans l'un des livres sacrés des Hindous, affirmant sa dignité souveraine, sa divinité et son identité avec le Dieu suprême, se sert des expressions suivantes: "Le grand Brahm est mon sein, dans lequel je place mon fœtus; c'est de lui que procèdent toutes choses. Le grand Brahm est le sein de toutes les formes diverses qui sont conçues dans chaque sein naturel 3." Comment aurait-on jamais pu appliquer un pareil langage au "suprême Brahma, le Dieu Très-Haut, l'Être divin, au-dessus de tous les autres dieux; sans généalogie, le Seigneur tout-puissant, Dieu des dieux, le Seigneur universel 4" sinon à cause de cette analogie entre Rahm "les entrailles", et Rahm "le miséricordieux" ? Nous voyons donc que Brahm est exactement le même que "Er-Rhaman 5" le Tout miséricordieux, titre appliqué par les Turcs au Très-Haut, et que les Hindous, malgré leur profonde dégradation religieuse, avaient autrefois reconnu que le Très-Saint, le Très-Haut est aussi le Dieu de miséricorde, en d'autres termes, qu'il est un Dieu juste et Sauveur 6. En développant cette interprétation du nom de Brahm, nous voyons que leur croyance religieuse concernant la création coïncidait exactement avec le récit de l'origine de toutes choses tel qu'il se trouve dans la Genèse. On sait que les Brahmanes, afin de se faire valoir comme une caste sacerdotale à moitié divine, devant laquelle toutes les autres devaient se prosterner, ont longtemps prétendu que, tandis que les autres castes venaient des bras, du corps, des pieds de Brahma (le représentant visible et la manifestation de l'invisible Brahm avec lequel il s'identifiait) eux seuls étaient issus de la bouche du Dieu Créateur.

1. Voir PARKHURST, *Lexique Hébreu*, *sub voce* n° V.
2. *ibid*. n° II.
3. *Ibid.* n º IV.
4. MOOR, *Le Panthéon*, Crishna, p. 24.
5. GITA, p. 68, *apud Moor*.
6. Pour plus de clarté sur la croyance des Hindous à ce sujet, voir à la fin de l'article suivant.

Or, nous trouvons dans leurs livres sacrés des déclarations qui prouvent que jadis on enseignait une doctrine toute différente. Ainsi, dans l'un des Védas, il est dit expressément, à propos de Brahma : "toutes choses sont créées par sa bouche 1". Dans ce passage on a essayé d'obscurcir le sujet : mais si on le rapproche du sens du nom de Brahm que nous avons déjà donné, qui peut douter du sens précis de cette citation, bien qu'elle soit opposée aux orgueilleuses et exclusives prétentions des Brahmanes ? Elle veut dire évidemment que celui qui depuis la chute s'était révélé à l'homme comme étant le Miséricordieux 2 et le Dieu qui fait grâce (Exode XXXIV, 6) était en même temps connu comme le Tout-puissant qui au commencement "parla, et la chose fut faite, commanda, et toutes choses comparurent, et qui fit toutes choses par sa parole puissante". — Après ce que nous venons de dire, tout lecteur qui consulte les "Recherches Asiatiques", vol. VII, p. 293, peut voir que c'est en grande partie par suite d'une falsification criminelle du titre divin de Seul Dieu vivant et vrai, titre qui aurait dû être si cher aux pécheurs, que surgirent toutes les abominations morales qui rendent si odieux au regard de la pureté les symboles païens des temples Hindous 3.

1. *Recherches Asiatiques*, vol. VII, p. 294. Londres, 1807.
2. Le mot de l'original dans l'Exode est exactement le même que Rahm niais sous la forme du participe.
3. Si tel est le sens du mot Brahma, le sens de Deva, nom générique de Dieu chez les Hindous lui est presque identique. Ce nom vient du sanscrit Div, briller. C'est seulement une forme différente de Shiv qui a le même sens et qui vient aussi du Chaldéen Ziv, éclat ou splendeur (*Dan*. II, 31) et certainement lorsque le culte du soleil vient se greffer sur la foi des patriarches, la splendeur visible du luminaire divinisé pouvait être suggérée par ce nom. Mais on a des raisons de croire que Deva a une origine plus noble et que ce mot venait réellement à l'origine du Chaldéen Thad bon, que l'on peut aussi prononcer Thev, ou dans sa forme emphatique Theva, ou Theva le Bon. La première lettre représentée par le Th, comme le montre Donaldson dans son "Nouveau Cratylus", se prononce souvent Dh. De Dheva ou Theva le Bon vient naturellement le sanscrit Deva, ou sans le digamma, comme cela arrive souvent Deo, Dieu, en latin Deus, en Grec, Theos, le digamma disparaissant de l'original Thevo-s, comme novus en latin devient neos en Grec. Cet aspect du sujet donne de l'autorité à la parole du Seigneur (*Matt*. XIX, 17). Il n'y a qu'un seul bon, c'est (Theos) Dieu. — (le Bon).

L'idée Babylonienne de l'unité divine était tellement idolâtre, que Jéhovah le Dieu vivant blâmait sévèrement son peuple de la partager à quelque degré que ce fût : "Ceux qui se sanctifient et qui se purifient au milieu des jardins, d'après les rites d'Achad 1, mangeant de la chair de porc, des choses abominables et des souris, seront consumés tous ensemble" (Esaïe LXVI,

17). Dans l'unité de ce Dieu unique des Babyloniens il y avait trois personnes, et pour symboliser cette doctrine de la Trinité, ils employaient, comme le prouvent les découvertes de Layard, le triangle équilatéral, absolument comme l'Église Romaine le fait de nos jours 2. Dans les deux cas une telle comparaison est injurieuse pour le Roi Éternel, et ne sert qu'à pervertir les esprits de ceux qui se la permettent comme s'il y avait ou s'il ne pouvait y avoir aucune ressemblance entre une pareille figure et celui qui a dit : "à qui comparerez-vous Dieu, et à quoi le ferez-vous ressembler ?"

1. Quelques-uns traduisent : (derrière un arbre) ; mais il n'y a dans le texte aucun mot signifiant arbre ; et Lowth admet, avec les meilleurs orientalistes, qu'il faut traduire "d'après les rites d'Achad", c.-à-d. "de celui qui est unique". On objectera qu'il n'y a pas d'article ; mais l'objection a peu de portée ; ce même mot 'Achad" est usité sans article dans le Deutéronome, quand l'unité de la Divinité est affirmée de la manière la plus solennelle : "Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est le seul Éternel". Pour affirmer avec le plus de force possible l'unité de la divinité les Babyloniens employaient le mot Achad (*Macrobii Saturnalia*, liv. I, ch. 23, p. 73).
2. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 605. Les Égyptiens se servaient aussi du triangle comme d'un symbole de leur divinité à trois formes (voir MAURICE, Antiquités indiennes, vol. IV, p. 445, Londres 1794).

La papauté a dans quelques-unes de ses églises, comme par exemple dans le monastère des Trinitaires de Madrid, une image du Dieu en trois personnes, avec trois têtes sur un seul corps 1. Les Babyloniens avaient quelque chose de similaire. Dans son dernier livre, M. Layard donne un spécimen de cette triple divinité qu'adoraient les anciens Assyriens 2 (fig. 3).

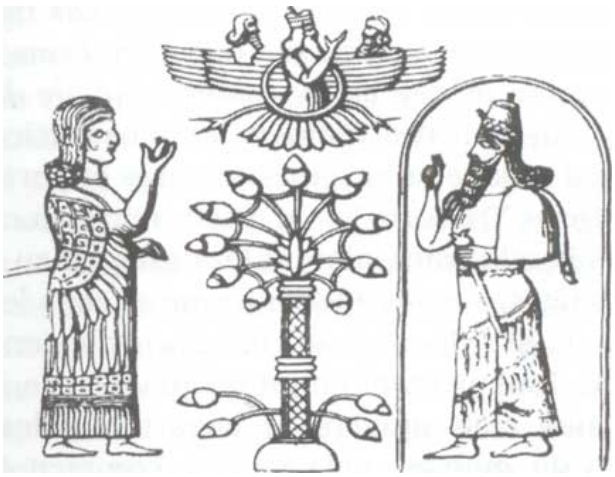


Fig. 3

Fig. 4

1. PARKURST, *Lexique Hébreu*, *sub voce* Cherubim. D'après l'extrait suivant du *Catholique Laïque*, de Dublin, journal protestant compétent, décrivant un tableau romain de la Trinité, récemment paru dans cette ville, on verra qu'il s'est manifesté, aux portes mêmes de l'Angleterre, une tendance analogue à cette manière de représenter la Divinité. Au sommet du tableau est une représentation de la Trinité. Nous en parlerons avec le respect nécessaire. Dieu le Père et Dieu le Fils sont représentés par un homme ayant deux têtes, un corps et deux bras. L'une de ces têtes est comme les portraits ordinaires du Sauveur. L'autre est la tête d'un vieillard surmontée d'un triangle. Au milieu du tableau, on voit l'Esprit Saint sortir sous la forme d'une colombe. Nous pensons que tout chrétien verra ce tableau avec tristesse, et répugnance. *Le Laïque Catholique*, 17 juillet 185
2. *Ninive et Babylone*, p. 160. — On a dit que la forme du pluriel du nom de Dieu, dans l'hébreu de la Genèse, ne fournit pas d'argument pour la doctrine de la pluralité des personnes dans la Divinité, parce que le même mot au pluriel est appliqué aux divinités païennes. Mais si la Divinité suprême chez presque tous les peuples païens était triple-une, la futilité de l'objection est évidente.

La gravure ci-dessus (fig. 4) d'une autre divinité qu'adoraient les païens de la Sibérie, est empruntée à une médaille du Cabinet impérial de St-Pétersbourg et donnée dans le "Japhet" de Parson 1. Les trois têtes sont arrangées autrement dans le spécimen de Layard, mais toutes les deux sont évidemment destinées à symboliser la même grande vérité, bien que toutes ces représentations de la Trinité avilissent les idées de ceux parmi lesquels on trouve ces images, au sujet de ce mystère sublime de notre foi. Dans l'Inde, la divinité suprême est aussi représentée de la même manière dans l'un des temples les plus anciens de ce pays; elle a trois têtes sur un seul corps et porte le nom de "Eko Deva Trimurti1", "un Dieu à trois formes" 2. Au Japon, les Bouddhistes adorent leur grand dieu Bouddha avec trois têtes, sous la même forme et sous le nom de "San Pao Fuh 3". Toutes ces images existaient depuis l'Antiquité. Tout en étant empreinte d'idolâtrie, la notion d'une Trinité était universelle chez toutes les nations anciennes du monde : cela montre combien était profondément enracinée dans l'humanité la doctrine originelle qui vient si manifestement de la Genèse 4. Les symboles de la figure de Layard dont nous avons parlé, sont très instructifs si on les examine attentivement. Pour lui, le cercle de cette figure signifie "le temps illimité".

1. *Japhet*. p. 184.
2. Col. KENNEDY, *La Mythologie Hindoue*, p. 211. Le Colonel Kennedy s'oppose à ce qu'on applique le nom de Eko Deva à la triple statue qui a été découverte dans le temple souterrain d'Elephanta, parce que, dit-il, ce nom n'appartient qu'au suprême Brahma. Mais il faut avouer qu'on peut remarquer là une inconséquence : si Kennedy admet que Brahma, la première personne de cette statue à la forme

triple, est identifiée au Brahma suprême; plus loin, il indique cependant qu'une malédiction est prononcée contre tous ceux qui font la distinction entre Brahma, Vichnou et Siva, les trois divinités qui sont toutes représentées par cette même statue.

3. GILLESPIE, *Pays de Sinim*, p. 60.
4. La triple invocation du nom sacré alors que Jacob bénit les enfants de Joseph est à remarquer car elle est extrêmement frappante: Et il bénit Joseph, et dit : "Dieu devant qui ont marché mes pères Abraham et Isaac, le Dieu qui m'a nourri toute ma vie jusqu'à ce jour, l'ange qui m'a délivré de tout mal, bénisse ces enfants!" (*Gen*. XLVII, 15-16). Si l'ange mentionné ici n'eût pas été Dieu, Jacob ne l'aurait pas invoqué comme l'égal de Dieu. Dans *Osée* XII, 3-5, l'ange qui a racheté Jacob est expressément nommé Dieu : "Dans sa vigueur il lutta avec Dieu, il lutta avec l'ange, et fut vainqueur; il pleura et lui adressa des supplications; Jacob l'avait trouvé à Béthel, et c'est là que Dieu nous a parlé. L'Éternel est le Dieu des armées; l'Éternel est son nom."

Mais il est évident que le sens hiéroglyphique de ce cercle est bien différent. En Chaldéen un cercle se dit Zéro 1; et Zéro signifie aussi la semence. Aussi, d'après le génie du système mystique des Chaldéens, qui était dans une large mesure fondé sur des mots à double sens, ce qui pour le vulgaire était simplement un Zéro, "une circonférence", était pour les initiés Zéro "la semence". Maintenant si on considère à ce point de vue l'emblème triple de la Divinité suprême des Assyriens on voit clairement quelle avait été à l'origine la foi patriarcale. Tout d'abord, il y a la tête du vieillard, puis il y a le Zéro, ou le cercle, c'est-à-dire la semence; enfin, les ailes et la queue d'une colombe 2, tout cela montre, d'une manière blasphématoire, l'unité du Père, de la semence ou du Fils, et du Saint-Esprit. Telle était la manière dont l'idolâtrie païenne avait tout d'abord représenté le Dieu en trois personnes, cette représentation avait duré même après Sennachérib; mais il n'en est pas moins certain qu'à une époque plus reculée, les notions Babyloniennes de la Divinité s'étaient profondément modifiées; et les trois personnes étaient devenues le Père Éternel, l'Esprit de Dieu incarné dans une mère humaine et le divin Fils, fruit de cette incarnation.

1. Notre propre langue nous fournit la preuve que zéro était un cercle chez les Chaldéens. Qu'est-ce en effet que zéro, le nom d'un chiffre, sinon un cercle ? Et d'où avons-nous cette expression sinon des Arabes, comme eux-mêmes l'avaient prise aux Chaldéens, le premier peuple au sein duquel aient fleuri l'arithmétique, la géométrie et aussi l'idolâtrie ? Zéro, dans ce sens vient évidemment du Chaldéen zer, "entourer", qui, à son tour, a donné naissance au nom Babylonien appliqué à une grande période de temps, "saros", (BUNSEN, tome I, p. 711-712). Celui que les Chaldéens regardaient comme le Grand Germe étant tenu pour le soleil incarné (voir ch. 3, art. 1) et l'emblème du soleil étant une circonférence

(BUNSEN, tome I, p. 335, n°4), la relation hiéroglyphique entre zéro la circonférence et zéro la semence s'établit aisément.

2. D'après *Genèse* I, 2, l'Esprit de Dieu flottait sur les eaux (c'est l'expression dans l'original) ; il est évident que la colombe avait été de bonne heure l'emblème du Saint-Esprit.

Article 2
La Mère et l'Enfant, et l'original de l'Enfant

Avec une pareille théorie, la première personne de la Divinité était mise de côté dans la pratique. Étant le grand Dieu Invisible qui n'intervenait en rien dans les choses de l'humanité, il devait être adoré dans le silence 1, c'est-à-dire qu'en réalité il n'était pas adoré 2 du tout par la multitude. Le même trait est aujourd'hui mis en relief dans l'Inde d'une manière frappante.

Fig. 5

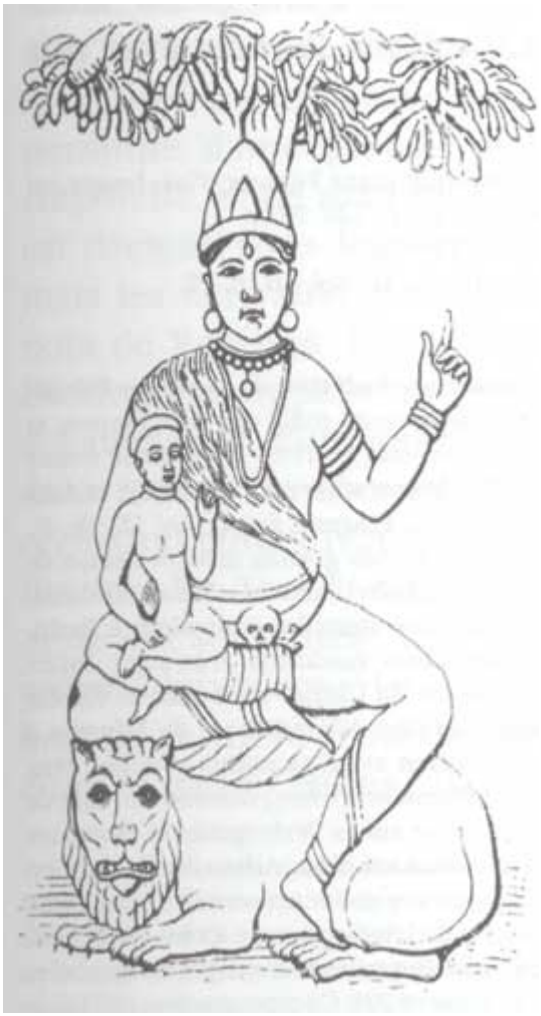


Fig. 6

1. JAMBLICHUS, *Les Mystères*, sect. VII, ch. III.
2. KITTO, *Commentaire illustré*, vol. IV, p. 81.

Quoique Brahma, d'après les livres sacrés, soit la première personne de la triade Hindoue, et que la religion de l'Hindoustani soit désignée par son nom, cependant on ne l'adore jamais 1, et dans l'Inde entière, c'est à peine s'il existe aujourd'hui un seul temple de ceux qu'on élevait autrefois en son honneur 2. Il en est de même en Europe, dans les pays où le système papal s'est le plus complètement développé. Dans l'Italie papale, de l'avis de tous les voyageurs (sauf là où l'Évangile a récemment pénétré) il n'y a presque plus aucune trace d'adoration du Roi Éternel et Invisible, tandis que la mère et l'enfant sont les deux grands objets du culte. Il en était absolument de même dans l'ancienne Babylone. Les Babyloniens dans leur religion populaire adoraient par-dessus tout une mère déesse et son fils, qui était représenté dans les tableaux et par des statues comme un petit enfant dans les bras de sa mère (fig. 5 et 6). De Babylone le culte de la Mère et de l'Enfant se répandit jusqu'au bout du monde. En Egypte, la Mère et l'Enfant étaient adorés sous les noms d'Isis et d'Osiris 3. Dans l'Inde, même aujourd'hui, sous les noms d'Isi et d'Iswara 4. En Asie, c'est Cybèle et Deoius 5. Dans la Rome païenne, la Fortune et Jupiter Puer, ou Jupiter l'enfant 6. En Grèce, Gérés la grande Mère avec un nourrisson au sein 7, ou Irène, la déesse de la paix, avec l'enfant Plutus dans les bras 8, et même au Thibet, au Japon, en Chine, les missionnaires Jésuites ont été bien surpris de trouver la contrepartie de la Madone 9 et son enfant adorés aussi dévotement que dans la Rome papale elle-même; Shing-Moo, la Sainte Mère des Chinois était représentée avec un enfant dans les bras, et entourée d'une gloire, absolument comme si un artiste catholique Romain avait pris soin de la peindre 10.

1. Indrani, femme du dieu Hindou Indra; voir Recherches Asiatiques, vol. VI, p. 393.
2. WARD, *Études des Hindous, d'après les Recherches de Kennedy sur la Mythologie ancienne et moderne*, p. 196.
3. Osiris, comme l'enfant appelé d'ordinaire Horus. BUNSEN, vol. I, p. 438 comparé avec p. 433-434.
4. KENNEDY, *Mythologie Hindoue*, p. 49. Quoique étant l'époux d'Isi, Iswara est aussi représenté comme un enfant à son sein. Id. p. 338. Note.
5. DYMOCK, *Dictionnaire classique*, Cybèle et Deoius.
6. Œuvres de CICÉRON, *De divinatione*, liv. II, ch. 41. Vol. III, p. 77.
7. SOPHOCLE, *Antigone*, vers 1133.
8. PAUSANIAS, liv. I. *Attica*, ch. 8.

9. En Italien, le nom de la Vierge est la traduction d'un titre de la déesse babylonienne. Baal ou Belus était le nom de la grande divinité mâle des Babyloniens, et la divinité femelle était Beltis (HESYCHIUS, *Lexique*, p. 188). Ce nom se trouve aussi à Ninive, pour la mère des dieux (VAUX, *Ninive et Persépolis*, p. 459) ; et dans un discours attribué à Nebuchadnezzar (EUSÈBE, *Praepar. Evang*. liv. IX, ch. 4), les noms Belus et Beltis sont joints comme ceux des grands dieu et déesse de Babylone. Le Grec Belus, plus haut titre du dieu babylonien, était incontestablement "Baal le Seigneur". Beltis, nom de la divinité femelle, équivalent à Baalti, soit en latin Mea domina et en italien, par altération, madonna. À ce sujet, Junon la reine des cieux, en Grec Héra, signifiait aussi "la Dame" et le titre de Cybèle ou Rhéa à Rome était domina ou la dame, comme Athéné, nom de Minerve à Athènes. Le nom hébreu Adon, le Seigneur, Athon avec les points voyelles, était connu des Grecs dAsie (qui apportèrent l'idolâtrie en Grèce) comme un nom de Dieu, sous la forme Athan. Eustate, dans une note sur la Periergesis de Dionysius (v. 915, *apud* BRYANT, vol. III, p. 140), dit que Athan est dieu. Athan au féminin est Athana, la Dame, d'où Athena en attique. Minerve est représentée comme une vierge, mais Strabon (liv. X, ch. 3, p. 405) dit qu'à Hierapytna en Crête (MULLER, *Les Doriens*, vol. I, p. 413, leurs pièces de monnaie portent en effigie les symboles athéniens de Minerve) elle passait pour être mère des Corybantes par Hélius, le Soleil. La Minerve Égyptienne, prototype de la divinité athénienne était mère, et s'appelait Mère ou Mère des dieux (WILKINSON, vol. IV, p. 285.)
10. CRABB, *Mythologie*, p. 150. Gutzlaff croyait à l'origine papale de Shing Moo. Ici, les histoires païennes et chrétiennes se mélangent. Sir J. F. Davis montre que les chinois de Canton trouvent une telle analogie entre la divinité Kuanyin et la madone papale, qu'ils les désignent par le même nom (DAVIS, *La Chine*, vol. II, p. 56). Les missionnaires jésuites disent que leurs livres sacrés mentionnent une mère et un enfant similaires à la Madone et à Jésus (PÈRE LAFITAN, *Mœurs des Sauvages Américains*, tome I, p. 235). Un de ses noms est Ma-Tsoopo. Voir Appendice, note C.

Section 1
L'Enfant en Assyrie

L'original de cette mère si généralement adorée était, nous avons des raisons de le croire, cette même Sémiramis 1 dont nous avons déjà parlé. Elle était adorée par les Babyloniens 2 et d'autres peuples de l'Orient 3 sous le nom de Rhéa 4 la grande déesse Mère. C'était du fils, cependant, qu'elle tenait toute sa gloire et tous ses titres à la déification. Ce fils, quoique représenté comme un enfant dans les bras de sa mère, était une personne d'une grande stature, d'une immense force corporelle, et de manières séduisantes. Dans l'Écriture il est désigné sous le nom de Tammuz (Ezéch. VIII, 14) mais les écrivains classiques l'appellent d'ordinaire du nom de Bacchus. C'est-à-dire "le Regretté" 5. Le nom de Bacchus ne rappelle au lecteur ordinaire qu'une idée

de débauches et d'ivrognerie, mais on sait aujourd'hui que dans toutes les abominations qui accompagnaient ses orgies, on poursuivait ouvertement ce grand but : la purification des âmes 6, c'est-à-dire leur délivrance du péché et de ses souillures. Le dieu Regretté qu'on exposait et qu'on adorait sous la forme d'un petit enfant dans les bras de sa mère paraît avoir été le mari de Sémiramis, dont le nom, Ninus, par lequel il est ordinairement

1. Sir H. Rawlinson ayant découvert à Ninive les preuves de l'existence d'une Sémiramis, six ou sept siècles avant J.-C., paraît la considérer comme la seule Sémiramis qui ait jamais existé. Mais c'est renverser toute l'histoire. Il est hors de doute qu'il y a eu une Sémiramis aux premiers âges du monde. (JUSTIN, Hist., p. 615).Voir l'historien CASTOR, dans les *Fragments de Cory*, p. 65, quoique des exploits de celle-ci aient pu être évidemment attribués à celle-là. M. Layard n'est pas du même avis que Sir H. Rawlinson.
2. DIODORE DE SICILE, liv. II. p. 76.
3. ATHÉNAGORE, *Legatio*, p. 178, 179.
4. *Chronique Paschale*, vol. I, p. 65.
5. De Bakhah, pleurer ou se lamenter. Chez les Phéniciens, dit Hesychius, Bacchos veut dire pleurant, p. 179. Comme les femmes pleuraient Tammuz, elles pleurèrent aussi Bacchus.
6. SERVIUS, dans *Géorg*. liv. I, vol. II, p. 197 et *Enéide*, liv. VI, tome I, p. 400.

connu dans l'histoire classique, signifie littéralement le Fils 1. Comme Sémiramis, la femme, était adorée sous le nom de Rhéa, dont le caractère distinctif était celui de la grande Mère Déesse 2, la réunion de l'épouse avec l'époux sous le nom de Ninus ou le Fils, suffisait à expliquer l'origine du culte étrange de la Mère et du Fils, si répandu parmi les nations de l'antiquité ; et c'est là sans doute l'explication de ce fait qui a tant embarrassé ceux qui se sont occupés de l'histoire ancienne, que Ninus est quelquefois appelé l'époux, et quelquefois le Fils de Sémiramis 3. C'est aussi ce qui explique l'origine de la même confusion des rapports qu'il y avait entre Isis et Osiris, la Mère et l'enfant des Égyptiens ; car, ainsi que le montre Bunsen, Osiris était représenté en Egypte à la fois comme le fils et le mari de sa mère, et portait comme titre de dignité et d'honneur le nom de mari de la mère. 4

1. De Nin, en hébreu, un fils.
2. Sous ce caractère, Rhéa était appelée par les Grecs, Animas, voir Hesychius au mot : Ammas. Ammas est évidemment la forme Grecque du Chaldéen Ama, mère.
3. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, tome II, p. 480.
4. 4. BUNSEN, tome I, p. 438-439. Mari, nom de la mère, donné à Osiris, semble être même usité parmi nous, quoiqu'on ne puisse douter de son sens ou de son origine. Hérodote raconte qu'en Egypte il fut surpris d'entendre le même chant triste

mais délicieux de Linus chanté par les Égyptiens (sous un autre nom), qu'il entendait d'ordinaire en Grèce, sa patrie (HÉROD. liv. II, ch. 79). Linus était le même dieu que Bacchus en Grèce ou Osiris en Egypte : Homère décrit un enfant chantant le chant de Linus pendant les vendanges (*Iliade*, liv. XVII, v. 569-571), et le scholiaste dit que c'était en mémoire de Linus qui fut déchiré par des chiens. L'épithète de chien est prise dans un sens mystique et plus loin on verra à quel point son autre nom, Narcisse, l'identifie au Grec Bacchus et à l'Égyptien Osiris. Dans certaines villes d'Egypte, pour le chant de Linus ou Osiris, on avait une mélodie particulière. Savary dit que dans le temple d'Abydos. le prêtre répétait les sept voyelles en forme d'hymnes et que les musiciens ne pouvaient y entrer (*Lettres*, p. 566). Strabon que cite Savary, appelle le dieu de ce temple, Memnon, mais Osiris était le grand dieu d'Abydos ce qui prouve qu'il s'agissait du même dieu (WILKINSON, tome IV, p. 344-345). Le nom de Linus ou Osiris, en tant que mari de sa mère, en Egypte était Kamut (BUNSEN, tome I, p. 373-374). Quand Grégoire le Grand introduisit dans l'Église Romaine les chants Grégoriens, il les emprunta aux mystères Chaldéens longtemps établis à Rome. Eustache, prêtre Romain, prétend que ces chants avaient été composés surtout d'airs Lydiens et Phrygiens (*Tour classique*, tome I, p. 377). La Lydie et la Phrygie étaient les principaux sièges des mystères, dont les Égyptiens n'étaient qu'une branche. Ces airs sacrés étaient la musique du grand dieu : Grégoire introduisit ainsi la musique de Kamut. Selon toute apparence, le nom d'Osiris ou Kamut, le mari de la mère, est devenu chez nous le nom de l'échelle musicale. Cy'est-ce la mélodie d'Osiris, sept voyelles formées en hymne, sinon la gamme ?

Ces détails jettent encore de la lumière sur ce fait déjà remarqué, que le Dieu Hindou Iswara est représenté comme un nourrisson au sein de sa propre femme Isi, ou Parvati.

Or ce Ninus, ou le Fils, porté dans les bras de la Madone Babylonienne, est décrit de telle manière que nous pouvons l'identifier avec Nemrod. Ninus, roi des Assyriens 1, nous dit Trogue Pompée, résumé par Justin, "fut le premier qui, animé d'une passion nouvelle, le désir des conquêtes, changea les mœurs paisibles de l'antiquité. Il fit le premier la guerre à ses voisins et conquit toutes les nations depuis l'Assyrie jusqu'à la Lybie, car elles ignoraient encore l'art de la guerre 2." Diodore de Sicile nous donne un récit qui s'accorde entièrement avec celui de Trogne Pompée; il ajoute même un trait qui démontre plus complètement cette identité : "Ninus, dit-il, le plus ancien roi d'Assyrie mentionné par l'histoire, fit de grandes actions. Naturellement belliqueux, et ambitieux de la gloire qui vient de la valeur, il arma un nombre considérable de jeunes gens braves et vigoureux comme lui, leur fit faire pendant longtemps des exercices laborieux et de pénibles travaux, et les accoutuma ainsi à endurer la fatigue de la guerre et à affronter courageusement les dangers 3." Puisque Diodore fait de Ninus le plus ancien roi

d'Assyrie et qu'il le représente comme ayant inauguré ces guerres qui ont élevé sa puissance à un degré extraordinaire en lui soumettant les habitants de la Babylonie, cela montre qu'il occupait exactement la même position que Nemrod dont l'Écriture dit : "Ce fut le premier qui commença à être puissant sur la terre, et il régna d'abord sur Babylone." Comme les constructeurs de Babel, lors de la confusion de leur langage, furent dispersés avec lui sur la surface de la terre et quittèrent la ville et la tour qu'ils avaient commencé de bâtir,

1. Le nom d'Assyriens, comme on l'a déjà vu, a un sens très étendu chez les auteurs classiques : il désigne les Babyloniens aussi bien que les Assyriens proprement dits.
2. JUSTIN, *Trogus Pompeius*, *Hist. Rom. Script.*, vol. II, p. 651.
3. DIODORE, *Bibliotheca*, liv. II, p. 63.

Babylone, comme cité, n'existait pas avant que Nemrod, en y établissant son pouvoir, en fît le fondement, et le point de départ de sa grandeur. À ce point de vue donc, l'histoire de Ninus et celle de Nemrod s'accordent exactement. La manière dont Ninus obtint son pouvoir est aussi la même dont Nemrod éleva le sien. Il est hors de doute que ce fut en endurcissant ses partisans aux fatigues et aux dangers de la guerre, qu'il les forma peu à peu au métier des armes et qu'il les prépara à l'aider dans l'établissement de sa souveraineté absolument comme Ninus, en accoutumant ses compagnons pendant longtemps à des exercices pénibles et à de durs travaux, les rendit propres à faire de lui le premier roi des Assyriens.

Les conclusions que nous tirons de ces témoignages de l'histoire se trouvent puissamment confirmées par d'autres considérations. Nous avons dans Gen. X, 11, un passage qui, bien compris, jette une vive lumière sur le sujet. Voici ce passage tel que le donne la version ordinaire : "De ce pays-là sortit Asshur, et il bâtit Ninive." Il y est dit comme si c'était une chose extraordinaire, qu'Asshur sortit du pays de Schinar, tandis que la race humaine en général venait du même pays. Cette version se fonde sur cette hypothèse quAsshur avait une sorte de droit divin sur ce pays, et qu'il en avait été en quelque sorte chassé par Nemrod : mais aucun autre passage du contexte ne fait la moindre allusion à ce droit divin et je ne crois pas qu'on puisse le prouver. De plus, cette traduction représente Asshur comme établissant dans le voisinage immédiat de Nemrod un royaume aussi puissant que celui de Nemrod lui-même : Asshur bâtit quatre cités, dont l'une est appelée par emphase "la grande" (v. 12). Nemrod d'après cette interprétation, bâtit exactement le même nombre de villes, dont aucune n'est caractérisée

comme "grande". -- Or, il est tout à fait invraisemblable que Nemrod ait supporté patiemment près de lui un rival si puissant !

Pour résoudre ces difficultés, on a proposé de traduire aussi: "II (Nemrod) sortit de ce pays et vint à Asshur", ou en Assyrie. — Mais alors, selon la grammaire, il faudrait qu'il y eût dans le texte "Assurah", avec le signe de mouvement vers un lieu, tandis qu'il y a simplement Asshur, sans suffixe. Je suis persuadé que la perplexité des commentateurs, à propos de ce passage, vient de la supposition qu'il y a là un nom propre, tandis qu'en réalité il n'y en a pas du tout. Asshur est le participe passif d'un verbe qui en Chaldéen signifie rendre fort 1, et veut par conséquent dire : rendu fort, ou fortifié. Si on lit ainsi ce passage il devient clair et naturel: (v. 10) "Et il commença à régner sur Babel, Erech, Accad et Calneh." — Un "commencement" implique évidemment une suite, et cette suite la voici: (v. 11) "II vint hors de ce pays, lorsqu'il fut devenu fort, (Asshur) et il bâtit Ninive etc." — Or, ceci s'accorde parfaitement avec la déclaration de l'histoire ancienne de Justin : "Ninus augmenta par des conquêtes incessantes l'étendue de ses possessions. Il soumit ses voisins, recruta encore des troupes pour aller combattre d'autres peuplades, et chaque victoire nouvelle lui préparant ainsi le chemin pour d'autres encore, il vainquit tous les peuples de l'Orient 2." Ainsi donc Nemrod ou Ninus bâtit Ninive ; et l'origine du nom de cette ville en tant qu'habitation de Ninus, s'explique aisément 3. Nous voyons aussi par là pourquoi le nom de la principale partie des ruines de Ninive s'appelle aujourdhui Nimroud 4.

1. Voir le *Lexique Chaldéen*, dans *Clavis Stockii*, où le verbe asher est traduit par : il affermit, il fortifia. Ashur, le participe passé, est donc: "affermi, fortifié". Même en hébreu ce sens paraît inhérent à ce verbe, comme on peut le conclure du mot te-ashur: nom du buis (*Esaïe* LX, 13); le bois de cet arbre est, en effet, remarquable par sa dureté et sa cohésion. Mais dans le sens hébreu ordinaire, le sens est matériellement le même; car Asher signifie prospérer ou rendre prospère. Ashur au participe passé, doit signifier ayant prospéré ou rendu prospère.
2. JUSTIN, *Hist. Rom. Script*, vol. II, p. 615. Voici l'original: Ninus magnitudinem quæsitæ dominationis continua possessione firmavit. Cum, accessione virium fortior, ad alios transiret, et proxima quæque victoria instrumentum sequentis esset, totius Orientis populos subegit.
3. Nin-neveh, la demeure de Ninus.
4. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, tome I, p. 7, et passim.

Ninus donc n'est autre que Nemrod; et l'explication que cette affirmation nous donne de certains faits inexpliqués de l'histoire ancienne confirme puissamment la justesse de cette conclusion. Ninus dit-on, fut le fils de

Belus ou Bel, et Bel, dit-on, fut le fondateur de Babylone. Si Ninus fut en réalité le premier roi de Babylone, comment Belus ou Bel son père peut-il en avoir été le fondateur ? Les deux pourraient bien l'avoir été, comme on le verra quand nous aurons examiné qui était Bel et ce que nous pouvons connaître de ses actions. Si Ninus et Nemrod n'étaient qu'un, qui était le Bel de l'histoire ? Ce doit avoir été Cush ; car Cush engendra Nemrod (Gen. X, 8) et on fait ordinairement de Cush le chef de la grande apostasie 1. Mais Cush comme fils de Ham était Hermès ou Mercure ; car Hermès est un synonyme Égyptien du fils de Ham 2. Or, Hermès était le grand prophète qui donna naissance à l'idolâtrie : car il était reconnu par les païens comme l'auteur de leurs cérémonies religieuses et comme l'interprète des dieux.

1. Voir GRÉGOIRE DE TOURS, *De rerum Franc*, liv. I, *apud* BRYANT, tome II p. 403, note. Grégoire attribue à Cush ce qu'on croyait généralement convenir à son fils; mais son témoignage montre que de son temps, on croyait, ce qui est amplement confirmé par d'autres preuves, que Cush avait puissamment contribué à détourner l'humanité du culte du vrai Dieu.
2. Hermès se décompose ainsi: 1 ° Her, qui en Chaldéen est synonyme de Hem ou Khem, le brûlé. Comme Her., ou le brûlant, ce nom a servi de point de départ pour identifier d'une manière voilée Ham avec le soleil et pour déifier ainsi le grand patriarche dont le nom a servi à désigner l'Égypte par rapport au soleil. Khem ou Hem sous son propre nom était ouvertement adoré jadis dans le pays de Hem (BUNSEN, tome I, p. 373), mais cela aurait été d'abord trop téméraire. Cependant, grâce à Her, son synonyme, la voie était tracée. Her est le nom de Horus, identique au soleil (BUNSEN, vol. I, p. 607) ce qui montre que l'étymologie réelle du nom vient du verbe auquel je la rattache. — 2" Mes de Mesbeh (ou sans le radical qu'on peut omettre, voir PARKHURST, *sub voce*, p. 416) produire. En Égyptien, nous avons Ms dans le sens de mettre au jour, (BUNSEN vol. I, *Signes Hiéroglyphiques*, Append. b: 43, p. 510) ce qui est évidemment une forme différente du même mot. Au passif, nous trouvons Ms. (BUNSEN, *Vocab*, Append. I, p. 470, en bas, etc. Ms... né). Le radical de Mesheh, dans le *Lexique de Stockius*, est en latin "extraxit" et notre mot extraction, appliqué à la naissance ou à l'origine montra qu'il y a rapport entre le sens générique de ce mot et la naissance. Ce dérivé explique le sens des noms des rois Égyptiens, Ramesses et Thothmes; le premier est évidemment le fils de Ra, ou le Soleil, car Ramesses est Hliou paiz (AMMIEN MARCELLIN, liv. 17, ch. 4, p. 162) le dernier de même veut dire le fils de Thoth. Pour la même raison, Her-mes veut dire le Fils de Her ou Ham le brûlé, c'est-à-dire Cush.

Le célèbre Gésénius l'identifie avec le Babylonien Nebo, dieu de la prophétie; et Hyginus montre qu'il était connu comme principal acteur dans ce mouvement qui produisit la confusion des langues. Voici ses paroles : "pendant longtemps les hommes vivaient sous le gouvernement de Jove (évidemment ce n'est pas là le Jupiter des Romains, mais le Jéhovah des

Hébreux) sans villes et sans lois, parlant tous le même langage. Mais Mercure ayant interprété les discours des hommes, (de là le nom de Hermeneutes donné à un interprète) sépara aussi les nations. Dès lors la discorde commença 1." Ici il y a évidemment une énigme. Comment Mercure ou Hermès avait-il besoin d'interpréter le langage des hommes puisqu'ils parlaient tous le même langage ? Il faut pour le comprendre s'en rapporter au langage des mystères. Peresh, en Chaldéen, signifie interpréter, mais ce mot était autrefois prononcé par les Égyptiens et les Grecs, et souvent par les Chaldéens eux-mêmes de la même manière que "Pères", diviser. Mercure, donc, ou Hermès, ou Cush, le fils de Ham, était "celui qui sépare les langages". C'est lui, semble-t-il, qui aurait été le promoteur du projet de construire la grande cité et la tour de Babel ; et comme le titre bien connu de Mercure (l'interprète des dieux) paraît l'indiquer, il les aurait encouragés au nom de Dieu à continuer leur téméraire entreprise, il aurait ainsi amené la confusion des langues et la dispersion des hommes sur la terre. Or, rapprochez cela du nom de Belus, ou Bel donné au père de Ninus ou Nemrod. Tandis que le nom de Belus représentait à la fois le Baal et le Bel des Chaldéens, c'était cependant deux titres distincts. Ces titres étaient souvent donnés au même dieu, mais ils avaient deux sens entièrement différents. Baal, comme nous l'avons déjà vu signifiait le Seigneur; mais Bel signifiait celui qui confond. Quand donc nous lisons que Belus, père de Ninus, bâtit ou fonda Babylone, peut-on douter dans quel sens on lui donne le titre de Belus ?

1. HYGINUS, *Fab*. 142, p. 114. Phoronée, paraît-il, était roi à cette époque.

C'était évidemment dans le sens de Bel, celui qui confond. C'est à ce sens du nom du Babylonien Bel que Jérémie fait une allusion bien claire quand il dit : (Jér. L, 2) "Bel est confondu", c'est-à-dire : celui qui confondait est maintenant confondu. Cush était connu de l'antiquité païenne sous le caractère même de Bel, celui qui confond, c'est ce que démontre très clairement un passage d'Ovide: c'est le passage où Janus le dieu des dieux 1, duquel tous les autres dieux tirent leur origine, dit de lui-même 2 : les anciens m'ont appelé Chaos 3. Or, 1 ° ce passage montre d'une manière décisive que le Chaos était non seulement connu comme un état de confusion, mais comme le dieu de confusion. 2 ° Tous les lecteurs un peu au courant des règles de la prononciation du Chaldéen savent que le Chaos est précisément une des formes usitées du nom de Chus ou Cush4.

fig. 7 D'après Recherches sur la littérature et les antiquités étrusques*, de Sir W. Betham. Le nom étrusque sur le revers de la médaille, Belathri, Seigneur des espions, est sans doute donné à Janus à cause de son nom bien connu, Janus Tuens, qu'on peut traduire par Janus le Voyant ou Janus qui voit tout.*

1. Janus était ainsi appelé dans les hymnes les plus anciens des Saliens, MACROBE *Saturn*. liv. I, ch. 9, p. 54, c. 2. H.
2. Terentianus Maurus l'appelle "Principium Deorum". BRYANT, vol. III, p. 82.
3. Me Chaos antiqui, man, res sum prisca, vocabant. — *Fastes*, liv. I,. v. 104, vol. III, p. 19.
4. Le nom de Cush est aussi Khûs, sh en Chaldéen devenant souvent s ; et Khus dans la prononciation, devient naturellement Khawos ou Khaos sans digamma.

Dès lors, qu'on se rappelle le symbole de Janus (fig. 7) que les anciens appelaient Chaos, et l'on verra à quel degré elle s'accorde avec les actions de Cush, quand on l'identifie avec Bel celui qui confond. Ce symbole est une massue, et le nom d'une massue en Chaldéen vient d'un mot qui signifie mettre en pièces, ou disperser 1. Celui qui produisit la confusion des langues fut le même qui brisa l'unité de la terre et en dispersa au loin les fragments (Gen. XI, 1). Quelle signification dès lors dans ce symbole de la massue, qui rappelle l'œuvre de Cush ou Bel, celui qui confond ! Ce sens n'apparaîtra que mieux encore si on lit le texte Hébreu (Gen. XI, 9) où le mot qui veut dire une massue est le même nom employé par l'auteur, lorsqu'il dit que par suite de la confusion des langues les enfants des hommes furent dispersés au loin sur la terre 2 ! Le mot qui dans ce passage est employé pour disperser est Hephaitz, qui en grec devient Hephaizt 3 et de là vient le nom bien connu mais généralement mal compris de Hephaïstos, Vulcain, le père des dieux 4. Hephaïstos est le promoteur de la première révolte, celui qui disperse au loin, comme Bel est le nom du même personnage sous le caractère de "celui qui confond les langues". Le lecteur peut donc voir maintenant l'origine réelle du marteau de Vulcain qui est aussi un autre nom de la massue de

Janus ou du Chaos le dieu de confusion ; il y a une allusion cachée à ce marteau qui brise la terre en pièces dans Jér. L, 23, où le prophète apostrophe ainsi Babylone qu'il identifie à son ancien dieu : "Comment est-il rompu et brisé, le marteau de toute la terre ?" —Or, comme la construction d'une tour après le déluge était le premier acte d'une rébellion

1. Dans *Prov*. XXV. 18, une massue ou marteau est "Mephaitz" dans *Jer*. LI, 20, le même mot sans le Jod, est employé évidemment pour marteau.
2. *Genèse* XI, 9.
3. Il y a plusieurs exemples d'un pareil changement. Ainsi Botzra devient en Grec Bostra, et Mitzraïm, Mestraïm. Pour ce dernier, voir BUNSEN, tome. I, p. 606, 609.
4. Vulcain dans le Panthéon classique n'avait pas d'ordinaire une si haute place, mais en Égypte Hephaïstos ou Vulcain, était appelé le père des dieux, AMMIEN MARCELLIN, liv. XVII.

déclarée, et que Bel, ou Cush en était le promoteur, ce fut naturellement le premier à qui on donna le nom de Merodach, le grand rebelle 1, et selon le parallélisme ordinaire du langage prophétique, nous avons une allusion aux deux noms bien connus du dieu Babylonien dans cette prédiction du jugement sur Babylone: "Bel est confondu, Merodach est brisé" (Jér. L, 2). Le jugement qui vient frapper le dieu Babylonien est conforme à ses propres actions. Bel a confondu la terre entière, à son tour il est confondu. Merodach, par la rébellion qu'il avait suscitée, a mis en pièces le monde jusqu'alors si uni, à son tour, lui aussi, il est mis en pièces. Voilà quel est le caractère historique de Bel, identifié avec Janus ou le Chaos, le dieu de confusion, avec sa massue symbolique 2.

En nous basant sur ces conclusions, nous voyons aisément comment on peut dire que Bel ou Belus, père de Ninus, fonda Babylone, tandis qu'en réalité ce fut Ninus ou Nemrod qui la bâtit. Or, quoique Bel ou Cush, spécialement désigné comme posant les premières fondations de Babylone, pût être considéré comme le premier roi de la ville, (c'est ainsi qu'il est représenté dans quelques copies de la "chronique d'Eusèbe"), cependant il est bien évident, d'après l'histoire sacrée et profane, qu'il n'aurait jamais pu régner en qualité du roi de la monarchie Babylonienne; et en conséquence dans la version

1. Merodach vient de Mered, se révolter, et Dakh, pronom démonstratif, qui donne un sens emphatique signifie ce ou le Grand.
2. Tout en ayant l'origine ci-dessus indiquée, les noms de Bel et Hephaïstos n'étaient pas des noms impropres quoique dans un sens différent, pour les dieux guerriers

descendant de Cush, dont Babylone a tiré sa gloire parmi les nations. Les dieux guerriers déifiés de la race et Cush se glorifiaient de pouvoir confondre tous leurs ennemis et de mettre la terre en pièces par leur irrésistible puissance. C'est à ce fait, aussi bien qu'aux exploits de l'antique Bel, que font allusion les jugements inspirés que prononce Jérémie contre Babylone. Le sens littéral de ces noms était symbolisé dans la massue donnée au grec Hercule (la même massue que Janus) lorsque sous un caractère tout différent de celui d'Hercule, il fut représenté comme le grand réformateur du monde, grâce à sa force corporelle. Le Janus à double face et à la massue doit sans doute représenter le vieux Cush et le jeune Cush ou Nemrod comme ne faisant qu'un. Mais l'image à double face avec ses autres attributs, se rapporte aussi à un autre père des dieux dont nous parlerons plus loin, et qui se rapportait spécialement à l'eau.

Arménienne de la "chronique d'Eusèbe", (qui porte un cachet d'exactitude et d'autorité incontestables), son nom est entièrement omis sur la liste des rois d'Assyrie, tandis que celui de Ninus est le premier, en termes qui correspondent exactement à la description que l'Écriture fait de Nemrod. Si donc on considère ce fait que l'antiquité fait toujours de Ninus le fils de Belus ou Bel, on verra que l'identité de Ninus et de Nemrod est encore mieux confirmée puisque le Bel de l'histoire est le même que Cush.

Mais si nous considérons ce qu'on dit de Sémiramis, femme de Ninus, l'évidence s'accroît encore, et nous pourrons conclure que la femme de Ninus ne pouvait être que la femme de Nemrod : de plus, nous mettrons en lumière un des grands caractères sous lesquels on adorait Nemrod divinisé. Dans Daniel XI, 38, on nous parle d'un dieu appelé "Ala Mahozim 1", c'est-à-dire le dieu des fortifications. — Les commentateurs ont été fort embarrassés de dire qui était ce dieu des fortifications. Dans les annales de l'antiquité on a généralement ignoré l'existence d'un dieu des fortifications; et il faut avouer que le lecteur ordinaire n'y découvre aucun dieu de ce genre qui frappe l'attention. Mais tout le monde sait qu'il y a une déesse des fortifications. Cette déesse était Cybèle, qu'on représente partout avec une couronne de tours et de murs ou avec des fortifications au-dessus de la tête. Pourquoi Rhéa ou Cybèle était-elle ainsi représentée ? Ovide nous fournit à la fois la demande et la réponse. "C'était, dit-il, parce que la première, Cybèle entoura de murs les cités 2."

1. Ala Mahozim est traduit tantôt par le dieu des forces ou les dieux protecteurs. Cette dernière interprétation soulève une objection insurmontable c'est qu'Ala est au singulier. On ne peut non plus admettre la première, car Mahozim ou Mauzzim ne veut pas dire "forces" ou "armées", mais "munitions", c'est à dire fortifications. Stockius, dans son *Lexique*, donne comme définition de Mahoz, au singulier,

robur, arx, locus munitus, et comme preuve de sa définition, fournit les exemples suivants: *Juges* VI, 26 "Et bâtis un autel à l'Éternel ton Dieu sur le haut de ce rocher" (mahoz, en marge, place forte) et *Dan*. XI, 19 "Alors il tournera son visage vers la forteresse (mahoz) de son pays". Voir aussi GESENIUS. *Lexique*, p. 533.

2. OVIDE, *Œuvres*, tome III, Fastes, 219-221.

La première ville du monde après le déluge (à partir duquel on datait souvent le commencement du monde lui-même) qui eut des tours et une enceinte de murailles ce fut Babylone: et Ovide lui-même nous dit que Sémiramis, la première reine de cette cité, passe pour avoir entouré Babylone d'une muraille de briques 1. Sémiramis donc, la première reine divinisée de cette cité et de cette tour dont le sommet devait atteindre le ciel, doit avoir été le prototype de cette déesse qui la première transforma les tours en cités. Si nous considérons la Diane d'Éphèse, nous trouvons une preuve qui tend au même but. Diane était ordinairement représentée comme une vierge protectrice de la virginité : mais la Diane d'Éphèse était entièrement différente. On la représentait avec tous les attributs de la Mère des dieux (fig. 8) et comme telle, elle portait une couronne de tours, si bien qu'il est impossible de la regarder sans se rappeler immédiatement la tour de Babel. Or, cette Diane avec sa tour, un ancien scholiaste l'identifie expressément avec Sémiramis 2. Quand donc on se souvient que Rhéa, ou Cybèle, la déesse qui porte une tour, était en réalité une déesse Babylonienne 3, et que Sémiramis divinisée était adorée sous le nom de Rhéa, on n'aura plus de doute, je pense, sur l'identité personnelle de la déesse des fortifications. Il n'y a aucune raison de croire que Sémiramis seule (bien que quelques-uns l'aient pensé) ait jeté les fondements de Babylone. D'après le témoignage formel d'un ancien historien, Megasthenes, conservé par Abydenus, ce fut Belus qui entoura Babylone de murailles 4.

1. OVIDE, *Œuvres*, vol. II, *Métam*. liv. IV Fab. *Pyramus et Thisbe*.
2. Un scholiaste, à propos du Periergesis de Dionysius, dit Layard (*Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 480, notes) fait de Sémiramis la même personne que la déesse Artemis ou Despoina. Or, Artemis c'était Diane et le titre de Despoina qui lui est donné montre que c'était sous le caractère de la Diane d'Ephèse qu'elle était identifiée avec Sémiramis, car Despoina est le mot grec pour Domina, la dame, titre spécial de Rhéa ou Cybèle, la déesse portant une tour, dans l'ancienne Rome (*ibid. Fastes*, liv. XV, 340).
3. Voir Layard, *Ninive*, etc. tome II, p. 451-457.
4. *Fragments de Cory*. p. 45-46.

Fig 8. Diane d'Éphèse.

Bel, celui qui confond, ayant dû laisser inachevées la ville et la tour de Babel, qu'il avait commencées, ce fait ne peut s'appliquer à lui. Cela ne peut s'appliquer qu'à son fils Ninus, qui hérita du titre de son père, et qui fut le premier roi de l'empire de Babylone, par conséquent, à Nemrod. La véritable raison, si Sémiramis femme de Ninus eut la gloire de terminer les fortifications de Babylone, c'est qu'elle parvint à occuper une position prépondérante dans l'estime des anciens idolâtres, et parce qu'on lui attribua tous les différents caractères qui avaient appartenu, ou qu'on suppose avoir appartenu à son mari. Ayant donc déterminé l'un des caractères dans lesquels on adorait l'épouse divinisée, nous pouvons en conclure quel était le caractère correspondant du mari divinisé. Layard dit qu'il est convaincu que

Rhéa ou Cybèle, la déesse couronnée de tours, était précisément la contrepartie femelle du dieu qui présidait aux remparts et aux forteresses 1. Cette divinité était Ninus ou Nemrod : nous en avons encore une autre preuve dans les détails épars que nous a laissés l'antiquité sur le premier roi Babylonien divinisé avec un nom qui l'identifie au mari de Rhéa, la déesse portant des tours. Ce nom, c'est Kronos ou Saturne 2.

1. LAYARD, *Ninive*, etc. vol. II, p. 456-457.
2. Dans la Mythologie grecque, Chronos et Rhéa sont généralement frère et sœur. Ninus et Sémiramis, suivant l'histoire, ne sont pas présentés avec ce lien ; mais ce n'est pas une objection à l'identité réelle de Ninus et Chronos; car 1 º Les liens de parenté des dieux sont singulièrement embarrassants : Osirist présenté comme fils et mari d'Isis est aussi père et frère (BUNSEN, tome I, p. 438); 2 ° Quel que soit le caractère antérieur des mortels déifiés, ils acquièrent de nouveaux liens de parenté. Dans l'apothéose du mari et de la femme, ils devaient avoir la même origine céleste, comme étant surnaturellement les enfants de Dieu. Avant le déluge, le grand péché qui amena un châtiment sur la race humaine, vient de ce que les fils de Dieu épousent d'autres femmes que les filles de Dieu, qui n'étaient pas spirituellement leurs sœurs (*Gen*. VI, 2, 3). Dans le monde renouvelé, l'usage contraire doit avoir prévalu, un fils de Dieu ne pouvait épouser une autre femme qu'une fille de Dieu, ou sa propre sœur dans la foi, sans honte ni mésalliance. Par perversion d'une idée spirituelle, vint sans doute la croyance que la dignité et la pureté de la race royale étaient conservées intactes par le mariage entre frères et sœurs. C'était le cas au Pérou (PRESCOTT, vol. I, p. 18), en Inde, (HARDY, p. 133), et en Egypte (WILKINSON, tome iy p. 385). Junon se vantait ainsi d'être sœur et femme, "soror et conjux". Pour la même raison, Rhéa était sœur de son mari Kronos, indiquant ainsi qu'elle partageait sa divinité.

On sait bien que Kronos ou Saturne était le mari de Rhéa, mais on ne sait pas aussi bien qui était Chronos lui-même. Si on remonte à son origine on trouve que ce dieu était le premier roi de Babylone. Théophile d'Antioche montre que Kronos était adoré en Orient sous les noms de Bel et Bal 1 ; et Eusèbe nous apprend que le 1er roi d'Assyrie nommé Belus était aussi appelé Kronos par les Assyriens 2. Comme le texte authentique d'Eusèbe n'admet pas qu'il y ait eu un roi d'Assyrie avant Ninus, roi des Babyloniens, cela montre que Ninus, premier roi de Babylone était Kronos. Mais il y a plus, nous lisons que Kronos était roi des Cyclopes qui étaient des frères, et qui tiraient leur nom de lui 3, et que les Cyclopes étaient connus comme étant les inventeurs de l'art de construire les tours 4. Le roi des Cyclopes, inventeurs de cet art, occupait une position tout à fait correspondante à celle de Rhéa, qui, la première, éleva les tours en cités. Si donc, Rhéa, la femme de Kronos, était la déesse des fortifications, Kronos ou Saturne, le mari de Rhéa, c'est-à-dire Nemrod ou Ninus, le premier roi de Babylone doit avoir

été Ala Mahozim, le dieu des fortifications 5. Le nom lui-même de Kronos confirme fortement mes assertions. Kronos signifie celui qui a une corne 6. Or, la corne étant, en Orient, le symbole bien connu de la force ou de la puissance, Kronos le cornu était, suivant ce système mystique, le synonyme de l'épithète accordée par

1. CLERICUS, *De Philosophie Orientali*, liv. I, sect. II, ch. 37.
2. EUSÈBE, *Chronicon*, p. 6.
3. Le scholiaste d'EURIPIDE, *Orest*. v. 963, p. 85, dit que les Cyclopes étaient appelés d'après le nom de leur roi, Cyclops. Ce scholiaste considérait ainsi les Cyclopes comme une nation de Thrace, car les Thraces avaient localisé la tradition, et se l'étaient appliquée à eux-mêmes; mais la citation suivante du Schol. du *Prométhée* d'Eschyle, p. 56, montre qu'ils étaient avec Chronos dans des rapports qui nous prouvent qu'il était leur roi : "Les Cyclopes étaient les frères de Chronos, père de Jupiter"
4. "Turres, ut Aristocles, Cyclopes, (invenerunt)" — PLINE, liv. VII, ch. 56, p. 171.
5. Pour plus de preuves sur le dieu des fortifications voir Appendice, note D.
6. De Krn, une corne. L'épithète Carneus, appliquée à Apollon (PAUSANIAS, liv. III, *Laconica*, ch. 13) est précisément une forme différente du même mot. Dans les hymnes d'Orphée. Apollon est invoqué comme le dieu aux deux cornes (Hymne à Apollon).

l'Écriture à Nemrod, savoir Gheber, le puissant, (Gen. X, 8), "il commença à être puissant sur la terre". Le nom de Kronos, comme le sait fort bien le lecteur au courant des classiques, est appliqué à Saturne en tant que père des dieux. Nous avons déjà parlé d'un autre père des dieux, Cush, dans son caractère de Bel, celui qui confond, ou Hephaïstos, celui qui disperse au loin, et il est facile de comprendre comment, lorsqu'on se mit à diviniser les mortels et en particulier le puissant fils de Cush, le père, si l'on considère surtout la part qu'il semble avoir prise à la formation de tout ce système idolâtre, a dû aussi être divinisé sous les traits de père du "Puissant", et de tous les immortels qui lui ont succédé. Mais nous verrons en réalité, dans le cours de nos recherches, que Nemrod était le père des dieux, parce que c'est le premier mortel qui ait été divinisé ; et que, par conséquent, il s'accorde parfaitement avec ce fait historique que Kronos, celui qui a une corne, ou le puissant, est connu sous ce titre dans le Panthéon classique.

Le sens de ce nom de Kronos, celui qui a une corne, appliqué à Nemrod, explique clairement l'origine de ce symbole extraordinaire, qu'on voit si souvent dans les sculptures de Ninive, le gigantesque homme-taureau avec des cornes, représentant les grandes divinités d'Assyrie. Le même mot qui signifiait un taureau, signifiait aussi un gouverneur ou un prince 1. Aussi le

taureau porteur de cornes signifiait-il le prince puissant, c'est-à-dire le premier des hommes puissants qui, sous le nom de Guèbres, Gabri ou Cabiri, occupèrent dans l'antiquité une si grande place, et auxquels les anciens rois divinisés d'Assyrie faisaient remonter leur puissance et leur noblesse. Ceci explique pourquoi le Bacchus des Grecs était représenté avec des cornes et pourquoi on l'invoquait

1. Le nom d'un taureau ou d'un prince en Hébreu est sans les points voyelles Shur, ce qui en Chaldéen devient Tur. De Tlir, dans le sens de taureau, vient le latin laurus, et du même mot, dans le sens de souverain, Turannus; dans l'origine, ce mot n'était pas pris en mauvaise part. Ainsi dans ces mots classiques bien connus, nous avons la preuve du développement du principe même qui a fait représenter les rois divinisés d'Assyrie sous la forme d'un homme-taureau.

souvent sous cette épithète, "aux cornes de taureau", pour désigner par là ses grands titres de gloire 1. Dans des temps relativement modernes, Togrul Begh, le chef des Turcs Seldjoucides qui venaient des bords de l'Euphrate, était aussi représenté (fig. 9) avec trois cornes sortant de la tête comme emblème de sa souveraineté.

Fig. 9

Ceci aussi explique admirablement l'origine des divinités adorées par les Anglo-Saxons païens sous le nom de Zernebogus. Ce Zernebogus était la divinité noire, funeste de mauvais augure 2, en d'autres termes l'exacte contrepartie de l'idée populaire du diable, qu'on croyait être noir, et qui, disait-on, avait des cornes et des pieds fourchus. Analysez ce nom, comparez-le avec la gravure ci-après (fig. 10) extraite de Layard 3 et vous verrez qu'elle jette une singulière lumière sur l'origine de la superstition populaire à propos du grand adversaire.

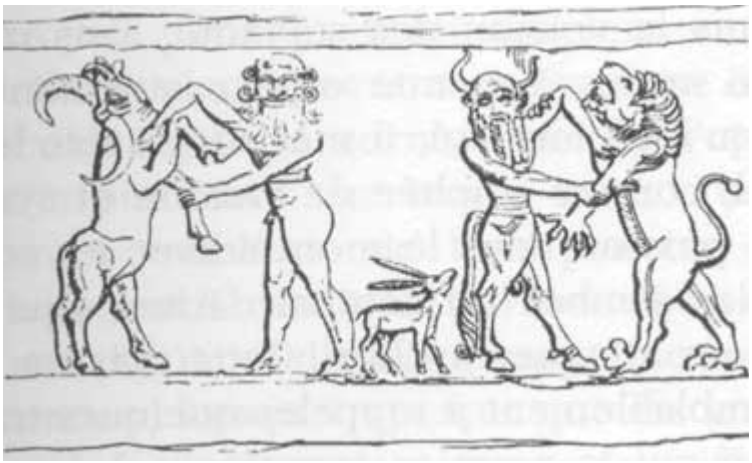


Fig. 10

1. *Hymnes Orphiques*, 41, à Trietericus, p. 117.
2. SHARON TURNER, *Les Anglo-Saxons*, vol. I, p. 217.
3. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 605.

Le nom de Zernebogus est presque du chaldéen tout pur, et semble se décomposer de lui-même pour nous offrir le sens de "la semence du prophète Cush". Nous avons vu qu'il y a lieu de conclure que sous le nom de Bel, différent de Baal, Cush était le grand devin ou faux prophète qu'on adorait, à Babylone. Mais des savants indépendants ont été amenés à cette conclusion que Bel et Nebo étaient deux noms différents d'un même dieu et d'un dieu prophète. Voici comment Kitto s'exprime à propos du passage Esaïe XLVI, 1 : "Bel est tombé sur ses genoux, Nebo a été renversé." Ce dernier nom, dit-il, semble venir de Nibba, rendre un oracle ou prophétiser; il signifierait donc "oracle" et dès lors comme le fait remarquer Calmet (commentaire littéral) ne serait autre chose que Bel lui-même ou une épithète caractéristique qui lui est appliquée ; il n'est pas, en effet, contraire à l'usage de répéter la même idée dans le même verset en termes équivalents 1. Zernebogus, le grand rejeton du prophète Cush, était donc évidemment Nemrod, car Cush était le père de Nemrod. Consultez maintenant Layard et voyez combien l'Angleterre et l'Assyrie sont mises ainsi dans un rapport étroit. Dans la gravure précédente, dont nous avons déjà parlé, nous voyons d'abord l'Hercule Assyrien 2, c'est-à-dire le grand Nemrod, ainsi qu'on le désigne dans la version des septante, sans massue ni éperons, ni armes d'aucune espèce attaquant un taureau. Lorsqu'il l'a terrassé, il met sur sa tête les cornes de l'animal, comme trophée de victoire et symbole de puissance ; puis on nous le montre avec les cornes, les sabots et les jambes du taureau. Ainsi équipé, il se retourne pour attaquer un lion. Cette gravure est destinée vraisemblablement à rappeler quelques traits de la vie de celui qui le premier

commença à être puissant dans la chasse et dans la guerre, et qui, selon toutes les

1. KITTO, *Commentaire illustré*, vol. XV, p. 53.
2. *Lares et Pénates de Cilicie*, p. 151. Barker identifie l'Assyrien Hercule avec Dazyad le chasseur, il s'agit évidemment de Nemrod.

traditions anciennes, était aussi remarquable par sa force corporelle, car ce fut le chef des Géants qui se révoltèrent contre le ciel. Or Nemrod fils de Cush était noir, en d'autres termes c'était un nègre. Cette parole scripturaire : "L'Éthiopien peut-il changer sa peau ?" est ainsi dans l'original : "Le Cushite peut-il changer sa peau?" Si on ne perd pas ceci de vue, on verra que dans cette figure découverte à Ninive, nous avons à la fois le prototype de l'Anglo-Saxon Zernebogus, la semence du prophète Cush et le véritable original du noir, ennemi de l'humanité, avec des cornes et des pieds fourchus.

C'est sous un tout autre aspect que Nemrod fut tout d'abord adoré, mais chez un peuple au teint clair, comme chez les Anglo-Saxons, il était inévitable, s'il était adoré, que ce fût généralement comme un objet de crainte, et c'est ainsi que Kronos le Cornu, qui portait des cornes comme un double emblème de sa force physique et de son pouvoir souverain, est devenu, dans la superstition populaire, le représentant autorisé du démon. Dans bien des

contrées éloignées les cornes sont devenues l'emblème du souverain pouvoir. La couronne qui entoure encore le front des monarques européens semble venir de l'ancien emblème de puissance adopté par Kronos ou Saturne qui, d'après Phérécyde, fut le premier de tous qui ait porté une couronne 1. La première couronne royale paraît avoir été simplement une bande dans laquelle on plaçait les cornes. Par suite de l'idée du pouvoir indiqué par la corne, des chefs secondaires paraissent avoir porté un cercle orné d'une simple corne, comme emblème de leur pouvoir emprunté. Bruce, le voyageur Abyssinien, parle de chefs qui étaient ainsi décorés (fig. 11) ; il dit à ce propos que la corne attira son attention, lorsqu'il aperçut que les gouverneurs des provinces se distinguaient par cette coiffure. Quant aux souverains, la bande de la tête royale était parfois ornée d'une corne double, quelquefois triple.

1. Saturnum Pherecydes ante omnes refert coronatum (TERTULLIEN, *De Corona militis*, ch. 7, vol. II, p. 85).

La corne avait été évidemment à l'origine le symbole du pouvoir et de la force chez les souverains : car sur les monuments Égyptiens, les têtes des personnes royales divinisées n'ont en général pas plus de deux cornes pour témoigner de leur pouvoir. Comme la souveraineté de Nemrod était fondée sur la force physique, les deux cornes du taureau étaient le symbole de cette force corporelle - Et comme confirmation de ce fait, nous lisons Sanchoniathon qu'Astarté se mit sur la tête une tête taureau, comme emblème de la royauté 1.

1. EUSÈBE, *Præp. Evang*. liv. I, ch. 10, vol. I, p. 45.

*Fig. 11 Les deux hommes sont des chefs Abyssiniens. Les deux femmes viennent, elles, du Liban. Les coiffures à cornes, sont, d'après Walpole (*Ansayri*), des restes de l'ancien culte d'Astarté.*

Bientôt cependant apparut une idée nouvelle et plus haute, dont l'expression se montra dans le symbole des trois cornes. Avec le temps, il semble qu'une coiffure ait été associée aux cornes royales. Dans l'Assyrie la coiffure à trois cornes était l'un des emblèmes sacrés 1, comme gage de l'origine divine du pouvoir qu'elles représentaient : les trois cornes désignaient évidemment le pouvoir de la Trinité. Nous avons de plus des preuves que le bandeau à cornes sans aucune coiffure était autrefois la corona ou couronne royale. La couronne que portait le dieu Hindou Vichnou dans son avatar du poisson est précisément un cercle ouvert ou bandeau surmonté de trois cornes droites terminées par une boule (fig. 12).

Fig. 12

1. LAYARD, *Ninive*, vol. II, p. 446.

Tous les avatars sont représentés comme ornés d'une couronne qui paraît avoir été modelée là-dessus : elle consiste en une petite couronne à trois pointes dressées en l'air dans laquelle Sir William Jones reconnaît la couronne des Éthiopiens ou des Parthes 1. La tiare ouverte d'Agni, dieu du feu chez les Hindous, porte à son bandeau inférieur la double corne 2 faite de la même manière qu'en Assyrie 3 et qui prouve tout de suite l'ancienne coutume et son origine. Au lieu des trois cornes, on porta trois feuilles en forme de corne 4 et ainsi la bande à cornes devint peu à peu la petite couronne moderne ou la couronne aux trois feuilles de fleur de lis, ou autres ornements à trois feuilles.

Chez les Peaux-Rouges d'Amérique, on trouve un usage analogue à celui des Babyloniens. Dans la "danse des buffles", en effet, chaque danseur avait sur

la tête des cornes de buffle 5 ; et ce qui mérite d'être remarqué, c'est que la danse des Satyres en Grèce, semblait avoir été la contrepartie de cette solennité chez les Indiens, car les Satyres étaient des divinités à cornes, et ceux qui imitaient leur danse devaient avoir la tête ornée comme la leur (fig. 13).

Fig. 13 Les Satyres, compagnons de Bacchus, dansaient avec lui. L'épithète qui caractérisait Bacchus étant le taureau à cornes, les cornes des Satyres (pour une raison mystique, c'étaient des cornes de bouc) se montrent sous leur vrai jour.

1. *Recherches Asiatiques*, vol. I, p. 260.
2. *ibid*. Agni, fig. 80.
3. LAYARD, *Ninive*, etc. vol. II, p. 451.
4. KITTO, *Comment, illust*., vol. II, p. 301. La ramure semble indiquer une feuille.
5. CATLIN, *Les indiens de l'Amérique du Nord*, vol. II, p. 128.

Si donc une coutume fondée sur une parole qui caractérisait le pays où dominait Nemrod se retrouve dans tant de contrées différentes éloignées l'une de l'autre, où cette parole n'était jamais employée dans la vie ordinaire, nous pouvons être sûrs que cette coutume n'était pas le fait du hasard, mais qu'elle s'était répandue de Babylone dans toutes les directions, à l'époque où Nemrod le premier commença à être puissant sur la terre. Le pouvoir de Nemrod était représenté par un autre symbole. Il y a un synonyme de Gheber le puissant; c'est Abir. Aber, aussi, signifie une aile. Nemrod, chef et capitaine des soldats qui l'entouraient, et qui l'aidaient à établir son pouvoir, était appelé Baal-aberin, le seigneur des puissants. Mais Baal-abirin (qui lui est à peu près semblable) signifie celui qui est ailé 1. Aussi était-il représenté comme un taureau portant à la fois des cornes et des ailes; il montrait par là non seulement qu'il était lui-même puissant, mais qu'il commandait à des

puissants toujours prêts à exécuter ses ordres et à vaincre tous ses adversaires.

Fig. 14

1. Suivant un idiome oriental dont on a beaucoup d'exemples. Ainsi Baal aph, le seigneur de colère, signifie un homme irrité; Baal lashon, le seigneur de la langue, un homme éloquent; Baal hatzim, le seigneur des flèches, un archer et de même Baal aberin, le seigneur des ailes, signifie un homme ailé.

Et ces ailes largement ouvertes symbolisaient l'étendue de sa puissance. Esaïe fait clairement allusion à cette manière de représenter les rois de Babylone et d'Assyrie qui imitaient Nemrod et ses successeurs (Esaïe VIII, 6, 8): "Parce que ce peuple a méprisé les eaux de Shiloah qui coulent doucement, et qu'il s'est réjoui au sujet de Retsin et du fils de Remalia, voici, le Seigneur va faire monter contre eux les puissantes et grandes eaux du fleuve (le roi d'Assyrie et toute sa gloire) il s'élèvera partout au-dessus de son lit et il se répandra sur toutes ses rives; il pénétrera dans Juda, il débordera et inondera, il atteindra jusqu'au cou. Le déploiement de ses ailes remplira l'étendue de ton pays, Ô Emmanuel." — Si nous remarquons les figures présentées ici au lecteur (fig. 14 et 15) avec leurs grandes ailes étendues, comme symboles du roi Assyrien, quelle force, quelle énergie présente le langage inspiré du prophète.

Fig. 15

Et comme il est évident que le déploiement des ailes du monarque Assyrien "qui devait remplir l'étendue du pays" offre précisément ce sens symbolique dont j'ai parlé, c'est-à-dire la diffusion de ses braves dans le pays, ou de ces troupes armées, que le roi de Babylone devait amener avec lui dans son invasion! La manière dont les rois d'Assyrie étaient représentés et le sens de cette figure donnent encore plus de force à l'histoire du songe de Cyrus le Grand. Cyrus le Grand, nous dit Hérodote, vit en songe le fils d'un de ses princes, en ce moment même dans une province éloignée, portant deux grandes ailes aux épaules; l'une couvrait l'Asie, et l'autre l'Europe 1. Il en conclut aussitôt qu'il fomentait une révolte contre lui. Les symboles des Babyloniens dont Cyrus avait pris la capitale et sur lesquels il régnait, lui étaient entièrement familiers; et si les ailes étaient le symbole de la souveraineté, si leur possession impliquait la souveraineté sur la puissance, ou sur les armées de l'empire, il est aisé de voir qu'il était tout naturel que le roi

conçût au sujet de ce prince des soupçons de déloyauté, dans les circonstances que nous avons indiquées !

Le vrai sens de ce mot équivoque, Baal-aberin, pourra seul expliquer le passage d'Aristophane où il est dit: "Au commencement du monde, les oiseaux furent créés les premiers, et après eux vint la race bénie des immortels 2." — On a vu là une parole athée ou sans signification, mais si l'on a la clef de ce langage, on verra qu'il contient un fait historique important. Les oiseaux, il ne faut pas l'oublier, c'est-à-dire les ailés, symbolisaient les seigneurs des puissants, le sens est donc clair; le voici: les hommes commencèrent à être puissants sur la terre, et les seigneurs, ou les chefs de ces hommes puissants, furent divinisés. Le sens mystique de ce symbole aide à expliquer l'origine de l'histoire de Persée, fils de Jupiter, né miraculeusement de Danaé, qui accomplit des faits merveilleux et allait de lieu en lieu au moyen d'ailes

1. HÉRODOTE, liv. I, ch. 209, p. 96.
2. ARISTOPHANE, *Aves*, v. 795-805, p. 401.

qu'un dieu lui avait accordées. Ainsi s'explique aussi le mythe de Bellérophon, ses exploits sur le coursier ailé, sa fin déplorable, son élévation dans les airs, et sa chute terrible; celui d'Icare, enfin, fils de Dédale, qui s'envolant au dessus de la mer Icarienne au moyen des ailes qu'il avait attachées à son corps avec de la cire, s'approcha trop du soleil, vit fondre la cire, et tomba, dit-on, dans la mer à laquelle il donna son nom. Toutes ces fables se rapportent à ceux qui ont marché, ou sont censés avoir marché sur les traces de Nemrod, le seigneur des puissants, et qui sous ce caractère étaient représentés avec des ailes.

Il est frappant de voir que dans ce passage d'Aristophane déjà indiqué, où il est parlé d'oiseaux ou d'êtres ailés qui sont créés avant les dieux, on nous apprend que celui dont les dieux et les puissants tiraient leur origine n'était autre que l'enfant ailé Cupidon 1. Cupidon, fils de Vénus, occupait, comme on le verra plus loin dans la mythologie mystique, la même place que Ninus ou Nin le fils, par rapport à Rhéa, la mère des dieux. Comme Nemrod était incontestablement le premier des puissants après le déluge, ce passage d'Aristophane d'après lequel l'enfant-dieu Cupidon qui lui-même était ailé, créait tous les oiseaux ou les ailés, tout en ayant la même place que Nin ou Ninus, le fils, ce passage montre qu'à cet égard aussi Nemrod et Ninus sont identiques. C'est là, évidemment, la pensée du poète; c'est aussi à un point de

vue historique, la conclusion de l'historien Apollodore ; il déclare en effet que Ninus, c'est Nemrod 2. De plus, pour confirmer cette identité, nous voyons dans l'une des plus célèbres sculptures de l'ancienne Babylone, Ninus et sa femme Sémiramis dans toute l'ardeur de la chasse 3 ; Sémiramis porte un carquois, c'est la digne compagne du "puissant chasseur devant l'Éternel".

1. Il dit qu'Éros ou Cupidon produisait oiseaux et dieux en mêlant toutes choses : allusion au sens de Bel, celui qui mêle et qui confond, nom du père de Nemrod. Le fils étant identifié au père, ce nom fut donc donné au fils comme un héritage.
2. APOLLODORE, fragm. 68, dans MÜLLER, vol. I, p. 440.
3. DIODORE, liv. II, p. 69.

Section 2
L'Enfant en Égypte

Si nous passons en Égypte, nous y trouvons aussi des preuves du même fait. Justin, nous l'avons déjà vu, dit que Ninus soumit toutes les nations jusqu'à la Lybie, et par conséquent l'Égypte. Une déclaration de Diodore de Sicile tend à la même conclusion: l'Égypte est, d'après lui, l'une des contrées que Nemrod subjugua 1. Ces affirmations se trouvent encore confirmées par ce fait que le nom de la troisième personne de la triade primitive des Égyptiens était Khons. Mais Khons en Égyptien, vient d'un mot qui veut dire chasser 2. Le nom de Khons, fils de Maut, la déesse mère de Chaldée 3, signifie proprement le chasseur, ou le dieu de la chasse. Comme Khons est dans le même rapport avec l'Égyptienne Maut que Ninus l'est avec Rhéa, on voit combien ce titre de chasseur identifie le dieu Égyptien avec Nemrod! Or ce même nom de Khons, si on le rapproche de la mythologie païenne, non seulement explique le sens d'un nom du Panthéon romain, qui jusqu'ici a eu grandement besoin d'une explication, mais jette une grande lumière sur cette divinité païenne, et confirme la conclusion à laquelle je suis déjà arrivé. Le nom dont je veux parler est celui du dieu latin Consus, qui à certains égards, était identifié à Neptune 4, mais qui était aussi regardé comme le dieu des conseils cachés, ou le receleur des secrets, qu'on considérait comme le patron de l'équitation, et qui, dit-on, était le père du cheval 5.

1. Voir BRYANT, vol. II, p. 377.
2. BUNSEN, tome I, p. 392, et *Vocabulaire*, p. 488. Le mot Kopte pour chasser est Κωνχ, le x étant prononcé comme s.

3. Le principal ornement de Maut était une coiffure en forme de vautour. Or, le nom de Rhéa, dans un de ses sens, signifie un vautour. Pour le sens mystique de ce nom, voir Appendice, note G.
4. On verra (ch. 4, art. 1) comment Nemrod fut regardé comme dieu de la mer.
5. FUSS, *Antiquités Romaines*, ch. IV, p. 347.

Qui pourrait être ce dieu des conseils cachés, ou le receleur des secrets, sinon Saturne, le dieu des mystères dont le nom tel qu'on l'employait à Rome signifiait le dieu caché 1 ?

Le père de Khons, ou Konso, comme on l'appelait aussi, c'est-à-dire Amoun était, dit Plutarque, connu comme Dieu caché 2, et comme le père et le fils ont ordinairement dans la même triade un caractère correspondant, cela montre que Khons aussi doit avoir été connu sous le même caractère que Saturne, le dieu caché. Si le latin Consus s'accorde avec l'Égyptien Khons, comme étant le dieu des mystères ou des conseils secrets, peut-on douter que Khons le chasseur, ne s'accordât aussi avec la même divinité Romaine, le père supposé du cheval ? À qui aurait-on pu attribuer la paternité du cheval, sinon au grand chasseur de Babel qui le lança dans les fatigues de la chasse, et doit ainsi avoir été puissamment aidé dans ses luttes avec les bêtes sauvages de la forêt ? Que le lecteur se rappelle aussi dans le même ordre d'idées cette créature, le Centaure, moitié homme, moitié cheval, qui occupe une si grande place dans la mythologie grecque. Cette création imaginaire avait pour but, comme on l'admet généralement, de rappeler le souvenir de l'homme qui le premier enseigna l'art de monter à cheval 3.

Mais cette création ne fut pas le fruit de l'imagination Grecque. Ici, comme en beaucoup d'autres choses, les Grecs n'ont fait que puiser à une source plus ancienne. On trouve le Centaure sur des pièces de monnaie frappées

1. Le sens que les Romains attachaient au nom de Saturne apparaît dans les détails qu'ils donnent de l'origine du nom du Latium. Il fut donné, disaient-ils, parce que Saturne avait été caché en sûreté sur ses côtes. (VIRGILE, *Enéide*, liv. VIII. Voir aussi OVIDE, *Fastes*, liv. I.)
2. PLUTAROJJE, *De Iside et Osiride*, vol. III, p. 361.
3. Pour illustrer le principe qui amena à faire du Centaure une statue, on peut citer le passage suivant de PRESCOTT, *Le Mexique*, tome I, p. 259 : il montre les sentiments des Mexicains lorsqu'ils virent pour la première fois un homme à cheval : "Il commanda (Cortez) à ses hommes (des cavaliers) de diriger leurs lances à la figure de leurs adversaires, qui, terrifiés par cette monstrueuse apparition, (ils croyaient que le cheval et le cavalier ne faisaient qu'un) furent saisis de panique".

à Babylone (fig. 16), ce qui montre que cette idée doit venir de là. Le Centaure se trouve dans le Zodiaque (fig. 17) qui remonte à une période fort reculée, et qui a son origine à Babylone. On le représentait, nous dit Berosus, l'historien Babylonien, dans le temple de Babylone 1, et son langage semblerait montrer qu'il en avait été ainsi dans les temps primitifs. Les Grecs eux-mêmes admettaient cette antiquité et cette origine du Centaure ; en effet, tout en représentant Ixion comme le père des Centaures, ils reconnaissaient aussi que le Centaure primitif était le même que Kronos ou Saturne, le père des dieux 2.

Mais nous avons vu que Kronos était le premier roi de Babylone ou Nemrod; par conséquent le Centaure avait le même titre. Or, la manière dont on représentait le Centaure sur les pièces Babyloniennes, et dans le Zodiaque, est très caractéristique si on la considère à cette lumière. Le Centaure était le même que le signe du Sagittaire ou l'Archer 3. Si le fondateur de la gloire de Babylone était le puissant chasseur dont le nom, même à l'époque de Moïse, était passé en proverbe (Gen. X, 9, c'est pour cela qu'on dit comme Nemrod, le puissant chasseur devant l'Éternel), - quand nous voyons l'Archer avec ses flèches et son arc, dans le symbole de la divinité suprême des Babyloniens 4, quand cet Archer nous apparaît parmi les signes du Zodiaque qui prirent naissance à Babylone, je crois que nous pourrons conclure avec assurance que cet Archer, homme-cheval ou cheval-homme, se rapportait primitivement à Nemrod, et était destiné à perpétuer à la fois le souvenir de sa renommée comme chasseur et de son adresse comme cavalier.

1. BEROSUS *apud* BUNSEN, p. 708.
2. Le schol. (*Lycophron*, v. 1200, *apud* BRYANT, tome III, p. 315) dit que Chiron était le fils du Centaure, soit Chronos. Selon Xénophon (*De Venatione*, p. 973) Chronos était le frère de Jupiter, c'est pourquoi il pouvait être le père des dieux et des hommes alors que Chiron vivait à l'époque de la guerre de Troie.
3. Voir *Manilius*, I, 270: le Sagittaire est dit "mixtus equo" d'où le Centaure.
4. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 448. Voir Appendice, note E.

Or, si nous comparons ainsi l'Égyptien Khons, le chasseur, avec le latin Consus, le dieu des courses de chevaux, qui donna le jour au cheval, et le Centaure de Babylone, auquel on attribuait l'honneur d'être l'inventeur de l'équitation, nous verrons comment toutes ces lignes convergent sur Babylone, et nous verrons clairement aussi, il me semble, d'où venait Khons, le dieu primitif des Égyptiens.

Fig. 16 Layard, Ninive et Babylone.

Fig. 17 Layard, Ninive et ses ruines. *La figure représente le Sagittaire du Zodiaque de l'Inde. Le nom inscrit au-dessus du centaure est Sagittarius.*

Khons fils de la grande déesse Mère, parait avoir été généralement représenté comme un dieu dans toute sa croissance 1. La divinité Babylonienne était aussi très souvent représentée en Égypte de la même manière que dans le pays où elle prit naissance, c'est-à-dire comme un enfant dans les bras de sa mère 2. C'est ainsi qu'Osiris, le fils, le mari de sa mère, était souvent représenté, et ce que nous savons de ce dieu, toujours dans le cas de Khonso, montre que dans l'origine il n'était autre que Nemrod. Il est reconnu que le système secret de la Franc-Maçonnerie reposait à l'origine sur les Mystères de la déesse Égyptienne Isis, ou la femme d'Osiris. Mais qui aurait pu provoquer le lien de la Franc-Maçonnerie avec ces Mystères, s'ils n'avaient pas eu un rapport spécial à l'architecture, et si le dieu qu'on adorait en eux n'avait pas été célèbre pour ses succès dans l'art de la fortification et de la construction ? Or s'il en était ainsi, et si nous considérons les rapports de l'Égypte et de Babylone, tels que nous les avons établis, qui pourrait-on considérer dans ce pays comme étant naturellement le grand patron de l'art maçonnique ? Il y a de fortes présomptions de croire que c'était Nemrod. C'est le premier qui se soit rendu célèbre à cet égard. Comme enfant de la déesse Mère, on l'adorait, nous l'avons vu, sous le caractère de Ala Mahozim, le dieu des fortifications. Osiris, l'enfant de la madone Égyptienne, était également célébré de la même manière, comme le chef puissant des constructions 3. Ce chef puissant des constructions était à

l'origine adoré en Egypte sous le même caractère physique que Nemrod. J'ai déjà relevé ce fait que Nemrod, fils de Cush, était un nègre. Or, il y avait en Egypte une tradition, rapportée par Plutarque et d'après laquelle Osiris était noir4, ce qui dans

1. Voir WILKINSON, vol. VI, fig. 20.
2. L'un des symboles par lesquels on représentait Khonso, montre qu'il était identifié avec le dieu enfant, car dit Wilkinson, "une mèche de cheveux tressée tombait de la tête d'Harpocrate, ou le dieu enfant". Tome V, p. 19.
3. BUNSEN, tome I, p. 2450.
4. PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, tome II, p. 359.

un pays où le teint général était brun, devait signifier quelque chose d'extraordinaire. Plutarque nous dit aussi que Horus, le fils d'Osiris, avait un teint clair 1, et c'est de cette manière qu'on représentait ordinairement Osiris. Mais nous avons des preuves incontestables qui établissent qu'Osiris, le fils et le mari de la grande déesse reine d'Egypte, était aussi représenté comme un véritable nègre. Wilkinson 2 nous en donne un portrait (fig. 18) qui révèle en lui un véritable Cushite ou nègre.

Fig. 18

1. PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, tome II, p. 359.
2. WILKINSON, vol. VI, fig. 33.

Bunsen prétend que c'est simplement une importation faite par hasard de quelque tribu barbare, mais le vêtement que porte le dieu nègre trahit une origine différente. Ce vêtement le rapproche directement de Nemrod. Cet Osiris aux traits de nègre est enveloppé des pieds à la tête d'un vêtement tacheté, dont la partie supérieure est une peau de léopard, et la partie inférieure tachetée aussi pour faire le pendant de l'autre. Or le nom de Nemrod signifie : celui qui a vaincu le léopard 1. Ce nom semble indiquer que comme Nemrod devint célèbre en domptant le cheval et en l'employant pour la chasse, sa renommée de chasseur reposait surtout sur ce fait qu'il trouva moyen de se servir du léopard pour chasser les autres bêtes sauvages. On emploie dans l'Inde aujourd'hui pour la chasse une espèce particulière de léopard apprivoisé; et on raconte de Bagajet Ier, l'empereur Mogol de l'Inde,

que dans ses domaines de chasse, il avait non seulement des chiens de différentes races, mais aussi des léopards, dont le cou était orné de bijoux 2. À propos des paroles du prophète Habacuc, ch. 1, V, 8 : "plus rapides que les léopards", Kitto fait la remarque suivante : la rapidité du léopard est proverbiale dans tous les pays où cet animal existe. Cette qualité jointe à d'autres, a donné l'idée aux peuples de l'Orient

1. Nemrod, de Nimr, léopard, et rada ou rad, dompter ; d'après la coutume invariable en Hébreu, lorsque deux consonnes se redoublent comme les deux r dans Nimr-rod, l'une d'elles disparaît. Ainsi Nin-neveh, l'habitation de Ninus, devient Nineveh. Le nom de Nimrod est ordinairement dérivé de Mered, se révolter; mais il a toujours existé une difficulté, c'est que cette dérivation fait de Nimrod un passif, et donnerait non pas "le rebelle", mais "celui contre lequel on s'est révolté". Il est hors de doute que Nemrod était un rebelle, et que cette rébellion était racontée par les anciens mythes, mais sous ce caractère son nom était Merodach, ou comme chez les Romains, Mars le Rebelle et non pas Nemrod: son nom était encore, comme chez les Osques d'Italie, Mamers (Smith, *sub voce*), celui qui provoque une rébellion. Le Mars des Romains, n'était autre, à l'origine, que le dieu Babylonien ; cela ressort évidemment du nom donné à cette déesse qui était quelquefois reconnue comme sa sœur, et quelquefois comme sa femme, c'est-à-dire Bellone, (voir *ibid*., *sub voce*), ce qui en Chaldéen signifie: "Celle qui pleure Bel" (de Bel et onah, pleurer.) L'Isis d'Égypte, sœur et femme d'Osiris, est de la même manière connue pour avoir pleuré son frère Osiris (BUNSEN, vol. I, p. 419, note.)
2. WILKINSON, vol. III, p. 17.

de le dompter suffisamment afin de l'employer pour la chasse. Aujourd'hui il est rare qu'on garde les léopards pour chasser dans l'Asie occidentale, excepté chez les rois et les gouverneurs; mais ils sont plus communs dans les parties Orientales de l'Asie. Orosius raconte qu'un léopard fut envoyé au pape par le roi de Portugal. Le pape fut très étonné de la manière dont cet animal saisissait les daims et les sangliers, et de la facilité avec laquelle il les tuait. Le Bruyn parle d'un léopard gardé par le pacha qui gouvernait Gaza, et les autres territoires des anciens Philistins, et dont on se servait pour chasser le chacal. Mais c'est dans l'Inde que le cheetah ou le léopard chasseur est le plus souvent employé, et c'est là qu'on le trouve dans toute sa puissance 1. Cette coutume de dompter le léopard et de le mettre ainsi au service de l'homme remonte aux temps les plus reculés de l'humanité. Dans les ouvrages de Sir William Jones, nous lisons cette citation extraite des légendes persanes, "que Hoshang père des Tahmurs, qui bâtit Babylone, fut le premier qui éleva pour la chasse des chiens et des léopards 2". — Comme Tahmurs qui bâtit Babylone ne peut être autre que Nemrod, cette légende

attribue à son père ce que lui-même eut la gloire de faire, ainsi que son nom l'indique. Or comme la peau du lion nous fait reconnaître le dieu classique Hercule qui tua le lion de Némée, de même la peau du léopard nous aide à conclure que ce dieu était Nemrod le dieu "qui dompte le léopard". Nous avons les faits les plus certains pour établir que cette peau de léopard appartenant au dieu Égyptien, n'était pas un vêtement accidentel. Wilkinson nous dit que dans toutes les grandes occasions où le grand-prêtre égyptien devait officier, il était indispensable qu'il se revêtit d'une peau de léopard 3 (fig. 19), c'était la robe de cérémonie.

1. KITTO, *Commentaire illustré*, vol. IV, p. 271-272.
2. *Œuvres*, vol. XII, p. 400.
3. WILKINSON, vol. IV, p. 341-393.

Comme c'est un principe dans toutes les idolâtries que le grand-prêtre porte les insignes du dieu qu'il sert, ceci montre l'importance que la peau tachetée devait avoir: c'était un symbole du dieu lui-même. Osiris, le dieu favori des Égyptiens, était mystiquement représenté d'ordinaire sous la forme d'un jeune taureau ou d'un veau, le veau Apis. C'est à lui que les Israélites avaient emprunté leur veau d'or. Ce n'était pas sans raison que le veau ne paraissait pas d'ordinaire dans les symboles du dieu qu'il représentait; il représentait en effet la divinité sous le caractère de Saturne, le Caché, Apis étant tout simplement un autre nom de Saturne 1. La vache dAthor, cependant, la divinité femelle, correspondant à Apis, est bien connue comme étant une vache tachetée 2 et il est curieux que les Druides de la Grande-Bretagne aient aussi adoré une vache tachetée 3.

Fig. 19

1. En Égyptien, Apis est nommée Hepi ou Hapi, du Chaldéen Hap, couvrir. En Égyptien, Hap, veut dire cacher.. BUNSEN, *Vocab*, p. 462.
2. WILKINSON, vol. IV, p. 387 et vol. VI, fig. 36.
3. DAVIES, *Les Druides*, p. 121.

Bien qu'il soit rare, cependant, de trouver un exemple de déification d'un veau ou d'un jeune taureau représenté avec des taches, nous avons néanmoins la preuve qu'il en était quelquefois ainsi. La figure ci-dessous (fig. 20) représente cette divinité, copiée par le célèbre Hamilton Smith dans la collection originale faite par des artistes de l'Institut français du Caire 1. Quand nous voyons qu'Osiris, le grand dieu de l'Égypte sous différentes formes, était ainsi vêtu de la peau d'un léopard ou d'un vêtement tacheté, et que ce vêtement en peau de léopard était une partie indispensable des robes sacrées du grand-prêtre, nous pouvons être certains qu'un pareil costume avait une profonde signification. Que pouvait-il vouloir dire, sinon qu'il identifiait Osiris avec le dieu Babylonien célébré comme le dompteur des léopards et qui était adoré sous ce caractère, sous le nom de Ninus, l'enfant dans les bras de sa mère ?

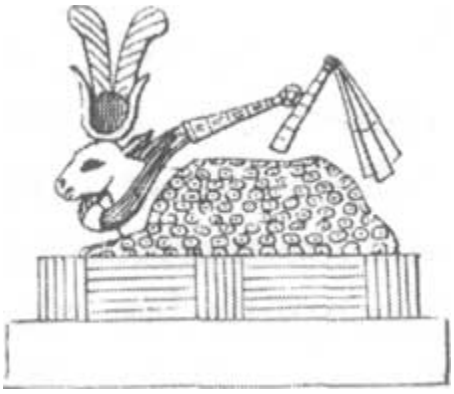


Fig. 20

1. *Encyclopédie biblique*, vol. I, p. 368. Le flagellum ou fouet suspendu au joug autour cou du veau montre que ce veau est une des représentations du dieu.

Section 3
L'Enfant en Grèce

D'Égypte passons en Grèce. Là non seulement nous avons des preuves qui tendent au même but, mais nous avons un accroissement d'évidence. Le dieu adoré comme un enfant dans les bras de la Grande Mère de la Grèce sous les noms de Dionysius, ou Bacchus ou Iacchus, est, d'après les anciens historiens, entièrement identique à l'Osiris Égyptien. C'est l'opinion d'Hérodote, qui avait poursuivi ses recherches jusque dans l'Égypte, et qui parle toujours d'Osiris comme étant le même que Bacchus 1. Le témoignage de Diodore de Sicile nous amène à la même conclusion. Orphée, dit-il, emprunta à l'Égypte la plus grande partie des cérémonies mystiques, les orgies que célèbrent les recherches de Gérés, et toute la fable des ombres infernales. Les rites d'Osiris et de Bacchus sont les mêmes; ceux de Gérés (Δημητρα) et d'Isis se ressemblent exactement sauf pour le nom 2. Or, comme si on avait voulu identifier Bacchus avec Nemrod le dompteur de léopards, on prenait des léopards pour tramer son chariot; il était lui-même représenté comme vêtu d'une peau de léopard; ses prêtres étaient vêtus de la même manière, ou bien quand on n'avait pas de peau de léopard, on prenait la peau tachetée d'un faon pour vêtement sacerdotal. Cette coutume de porter la peau tachetée d'un faon paraît avoir été empruntée d'abord à l'Assyrie et importée en Grèce; le faon tacheté était pour les Assyriens un emblème sacré, ainsi que nous l'apprennent les sculptures de Ninive; nous trouvons en effet dans cette ville une divinité portant dans ses bras un faon ou un daim fauve tacheté (fig. 21) comme symbole de quelque chose de mystérieux 3.

1. HÉRODOTE, liv. II, ch. 42.

2. *Bibliothèque*, liv. I, p. 9.
3. VAUX, *Ninive et Persépolis*, ch. VIII, p. 238.

Fig. 21

L'origine de cette importance attribuée au faon tacheté et à sa peau était évidemment celle-ci : lorsque Nemrod dompteur de léopards commença à se vêtir de la peau du léopard comme trophée de son adresse, son air, son vêtement tacheté doivent certainement avoir frappé l'imagination de ceux qui le virent; et il en vint à être appelé non seulement le dompteur de celui qui est tacheté (c'est précisément là le sens de Nimr, nom du léopard), mais à être appelé lui-même le tacheté.

Damascius nous fournit des preuves certaines de ce fait, il nous dit que les Babyloniens appelaient le fils unique de la grande déesse mère Mômis, ou Moumis 1. — Or en Chaldéen, Mômis comme Nimr, veut dire celui qui est

tacheté. Ainsi donc il fut aisé de se représenter Nemrod sous le symbole du faon tacheté, surtout en Grèce et partout où l'on prononçait à peu près comme en Grèce. Le nom de Nemrod tel que le connaissaient les Grecs était Nebrod 2. Le nom du faon, c'est-à-dire le tacheté, était en Grèce Nebros 3. Ainsi rien de plus naturel que ce Nebros, le faon tacheté, soit devenu le synonyme de Nebrod lui-même. Quand donc le Bacchus de la Grèce fut symbolisé par Nebros, le faon tacheté, comme nous le verrons, quel pouvait être ce dessein, sinon de l'identifier secrètement avec Nemrod ?

Nous avons la preuve que ce dieu dont l'emblème était le Nebros était connu comme étant de la race de Nemrod. Nous lisons dans Anacréon que l'un des titres de Bacchus était Aithiopais 4. C'est-à-dire le fils de AEthiops. Mais qui était Æthiops? De même que les Éthiopiens étaient Cushites, ainsi Ethiops était Cush: Chus, dit Eusèbe, était le père des Éthiopiens 5. -- Le témoignage de Josèphe tend au même but. Comme père des Éthiopiens, Cush était Éthiopien, par manière de supériorité. Aussi Épiphane parlant de l'origine de Nemrod dit ceci: Nemrod fils de Cush, l'Éthiopien 6. Or, comme Bacchus était le fils d'Éthiope ou Cush, ainsi il était dépeint comme un jeune homme ou comme un enfant, et ce jeune homme ou enfant était représenté d'ordinaire avec une coupe à la main. Cette coupe faisait de lui pour la foule le dieu de l'ivrognerie et des festins,

1. DAMASCHIUS, dans *Fragments de Cory*, p. 318.
2. Dans le Grec des Septante, traduit en égyptien, le nom de Nemrod était Nebrod.
3. Nebros, le nom du faon, signifie le tacheté. Nimr, en Égyptien, devient aussi Nebr; car Bunsen montre que m et b dans ce langage se confondent souvent (voir vol. I, p. 447).
4. ANACRÉON, p. 296. Les mots d'Anacréon sont Διονυσον Αιθιοπαιδα.
5. EUSÈBE, *Chronicon*, vol. I, p. 109.
6. ÉPIPHANE, liv. I, vol. I, p. 7.

et il est hors de doute que ces orgies, ces festins se pratiquaient sur une large échelle; mais après tout cette coupe n'était qu'un hiéroglyphe, celui du nom de ce dieu. Le nom de la coupe, dans le langage sacré, était khûs, et ainsi la coupe dans la main du jeune Bacchus fils d'Ethiops, montrait qu'il était le jeune Chus, ou le fils de Chus. Dans la figure ci-dessous (fig. 22), la coupe dans la main droite de Bacchus est élevée d'une manière si significative, qu'elle fait naturellement penser que c'était un symbole, et quant au rameau que tient l'autre main, nous avons la preuve expresse que c'était aussi un symbole.

Fig. 22

Mais il est à remarquer que cette branche n'a point de famille qui en détermine la nature. Il faut donc que ce soit un emblème générique d'une branche ou le symbole d'une branche en général; et par conséquent elle a besoin de la coupe comme d'un complément pour déterminer spécifiquement l'espèce de cette branche.

II faut donc considérer ces deux symboles ensemble, et si on les considère ainsi ils sont exactement équivalents à la branche de Chus c'est-à-dire au rejeton ou fils de Cush 1.

Il y a un autre hiéroglyphe qui se rattache à Bacchus et qui confirme fortement ce que nous venons de dire; c'est la branche de lierre. Aucun emblème ne caractérisait si nettement ce culte. Partout où l'on pratiquait les cérémonies de Bacchus, partout où l'on célébrait ses orgies, la branche de lierre apparaissait infailliblement. Le lierre sous une forme ou une autre, était essentiel à ces cérémonies. Les sectateurs le portaient dans leurs mains, s'en entouraient la tête 2, ou avaient la feuille de lierre 3 gravée sur leur corps d'une manière indélébile 4. Quel pouvait en être l'usage ? Quelle en

était la signification ? Quelques mots suffiront à le montrer. Tout d'abord, nous avons la preuve que Kissos le nom grec du lierre, était l'un des noms de Bacchus 5. Nous savons aussi que les Grecs appelaient d'ordinaire les descendants de Cush (nom bien connu cependant des prêtres dans les mystères) non pas d'après la coutume orientale, mais Kissaioi, ou Kissioi. Ainsi Strabon, parlant des habitants de Susa, qui étaient du Chusistan, ou de l'ancien pays de Cush, dit ceci: les Sussiens sont

1. Chacun sait que le odzos Areos d'Homère ou la Branche de Mars est la même chose que "le fils de Mars". L'hiéroglyphe (fig. 22) était formé sur le même principe. La coupe seule dans la main du jeune Bacchus devait le désigner comme le jeune Chus ou l'enfant Cush; nous pouvons le conclure d'une déclaration de Pausanias qui représente l'enfant Kuathos comme jouant le rôle d'un porteur de coupe et présentant une coupe à Hercule (PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 13, p. 142). Kuathos, coupe en grec, vient évidemment de l'Hébreu Khus, une coupe, qui, dans une de ses formes chaldéennes devient Khuth ou Khuath. Or, le nom de Cush se trouve souvent comme Cuth, et dans certains dialectes, comme Cuath. L'enfant Kuathos donc est précisément la forme grecque de l'enfant Cush ou du jeune Cush. Le lecteur remarquera certainement les taches sur la robe (fig. 22). Les baies ou les boutons des fleurs non entrouvertes au bout des rameaux peuvent indiquer le lierre. Ce fait cependant n'invaliderait pas, mais plutôt confirmerait l'argument général.
2. SMITH, *Dictionnaire classique*, Dyonisus, p. 227.
3. EURIPIDE dans STRABON, liv. X, p. 452.
4. KITTO, *Com. illust.*, vol. IV, p. 144. - POTTER, vol. I, p. 75.
5. PAUSANIAS, *Attica*, ch. 31, p. 78.

appelés Kissioi 1 c'est-à-dire évidemment Cushites. Or si les Kissioi sont Cushites, Kissos est le même que Cush. Et de plus la branche de lierre qui occupait une place si importante dans les fêtes des Bacchanales était un symbole formel de Bacchus lui-même ; ainsi Hésychius nous assure que Bacchus tel qu'il est représenté par son prêtre était connu dans les mystères comme étant la Branche 2. On voit donc par là comment Kissos, le nom grec de lierre, devint le nom de Bacchus. Comme fils de Cush, et lui étant identifié, il était quelquefois désigné par le nom de son père 3. Et cependant ses rapports avec son père étaient essentiellement indiqués par la branche de lierre ; car la branche de Kissos, qui pour le profane vulgaire n'était autre chose qu'une branche de lierre, était pour les initiés la branche de Cush 4. Or, ce dieu, reconnu comme le rejeton de Cush, était adoré sous un nom, qui tout en lui étant approprié sous le caractère vulgaire de dieu de la vigne, le représentait aussi comme le grand fortificateur. Ce nom était Bassareus, qui, dans son double sens, voulait dire à la fois le ramasseur de raisin ou celui qui

récolte la vendange, et aussi celui qui entoure d'un mur 5. Ce dernier 79 sens identifie le dieu grec au dieu égyptien Osiris, le chef puissant des constructions et au dieu Assyrien Belus, qui entoura Babylone d'une muraille.

1. STRABON, liv. XV, p. 691, dans Hésychius, le nom est Kissaio, p. 531. L'épithète du pays de Cush dans Eschyle est Kissinos (*Pers*., v. 16). Ces détails expliquent le titre a priori incompréhensible de Apollon Kisseus : soit Apollon le Cushite.
2. HESYCHIUS, p. 177.
3. Voir ci-dessus ce qui est dit de Janus, note 1, p. 44.
4. Le chapelet de lierre avait un même sens hiéroglyphique, car le grec Zeira Kissou signifie cordon de lierre et semence de Cush. Le grec Zeira vient du chaldéen zer, entourer et de Zéro, la semence, aussi prononcée Zeraa. Kissos, le lierre, renferme l'idée du Chaldéen Khesha ou Khesa, couvrir ou cacher, aussi y voit-on l'origine du nom de Cush. Cela est confirmé car la seconde personne de la trinité phénicienne était Chusorus (WILKINSON, p. 191) ou Chus-zoro, la semence de Cush.
5. Bassareus vient du Chaldéen Batzar. Gesenius et Parkhurst lui donnent le sens de ramasser les grappes et de fortifier. Batzar s'adoucit en Bazaar. Gesenius cite aussi *Jér*. LI, 53 "quand Babylone s'élèverait jusqu'aux cieux, quand elle rendrait inaccessibles ses hautes forteresses, j'enverrai contre elle les dévastateurs", dit l'Éternel. Gesenius paraît s'être trompé sur le sens générique du mot. Batzar est un verbe composé de Ba, dans et Tzar, fermer soit exactement le mot entourer.

Ainsi l'Assyrie, l'Égypte, la Grèce, nous fournissent des preuves accumulées et éclatantes qui toutes contribuent à démontrer que l'enfant adoré dans les bras de sa mère dans tous ces pays, sous le divin caractère de Ninus, ou Nin, le Fils, était Nemrod, fils de Cush. On a pu emprunter ici un trait, là un autre à quelque héros qui lui a succédé, mais il nous paraît hors de doute que Nemrod fut le prototype, l'original de cet enfant. Le développement vraiment inouï du culte de cet homme montre que son caractère avait quelque chose d'extraordinaire et il y a là bien des raisons de croire qu'à son époque il était l'objet d'une grande popularité. Bien qu'en s'établissant comme roi, Nemrod ait détruit le système patriarcal et diminué les libertés de l'humanité, le grand nombre vit cependant en lui le bienfaiteur des hommes. Ces bienfaits les dédommageaient largement de la perte de leurs libertés, et le couvraient de gloire et de renommée.

Lorsqu'il apparut, les bêtes sauvages des forêts, se multipliant plus rapidement que la race humaine, devaient commettre de grands ravages parmi les populations dispersées et errantes, et leur inspiraient sans aucun doute une grande terreur. Le danger qu'il y avait là pour les existences

humaines quand la population est restreinte, se trouve indiqué par la raison que Dieu donne pour ne pas faire sortir devant Israël en une seule fois tous les Cananéens, bien qu'ils eussent comblé la mesure de leurs iniquités. (Exod. XXIII, 29-30) "Je ne les chasserai pas devant toi en une seule année de peur que le pays ne devienne désert, et que les bêtes des champs ne se multiplient devant toi. Mais peu à peu je les chasserai devant toi à mesure que tu t'augmenteras." Les exploits de Nemrod, en détruisant les bêtes sauvages des champs, et en débarrassant la terre de ses monstres doivent lui avoir valu le caractère d'un bienfaiteur éminent. C'est de cette manière, non moins que par les troupes qu'il dirigeait, qu'il arriva au pouvoir "lorsqu'il commença à être puissant sur la terre"; et c'est de cette manière aussi sans doute que son pouvoir s'affermit. Mais il fit plus encore : étant le premier grand constructeur de villes après le déluge, il rassembla les hommes en tribus et les entoura de murailles, il leur permit ainsi de vivre en sécurité et les délivra de ces alarmes auxquelles ils étaient exposés dans leur état de dispersion, alors que nul ne pouvait dire à quel moment il aurait à livrer un combat mortel à des bêtes sauvages qui rôdaient ça et là, et à défendre sa propre vie et celle des êtres qui lui étaient chers.

Dans l'enceinte d'une ville fortifiée, de pareils dangers n'étaient plus à craindre, et la sécurité que les hommes trouvaient dans ces murs, devait leur inspirer une profonde reconnaissance. Il ne faut donc pas s'étonner que le nom du puissant chasseur, qui en même temps était le prototype du dieu des fortifications, soit devenu un nom célèbre.

Nemrod l'aurait bien mérité, ne fut-ce qu'à cause de ce seul bienfait. Mais non content de délivrer les hommes de la crainte des bêtes sauvages il s'efforça aussi de les délivrer de cette "crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse" et qui seule donne le vrai bonheur. Aussi semble-t-il avoir obtenu, comme l'un des titres par lesquels les hommes se sont plu à l'honorer, le surnom d'émancipateur ou de libérateur. Le lecteur peut se rappeler un nom dont nous avons déjà parlé. Ce nom c'est celui de Phoronée. L'époque de Phoronée est exactement celle de Nemrod. Il vivait à l'époque où les hommes n'avaient qu'un langage, alors que commença la confusion des langues et que l'humanité fut dispersée au loin 1. C'est lui, dit-on, qui le premier réunit les hommes en communautés 2, c'est le premier des mortels qui ait régné 3 et le premier qui ait offert des sacrifices

1. Pour plus de précisions sur la confusion des langues et la dispersion de l'humanité, voir note 2, p. 45.

2. PAUSANIAS, liv. II. *Corinthica*, ch. XV, p. 145.
3. HYGINUS, Fab. 143, p. 114.

idolâtres 1. Ce caractère ne peut s'accorder qu'avec celui de Nemrod. Or, le nom qu'on lui donne, pour désigner ce rassemblement des hommes et l'offrande de ces sacrifices idolâtres, est très significatif. Phoronée, dans l'une de ses significations et l'une des plus naturelles, veut dire l'Apostat 2. Ce nom lui avait été donné sans doute par la partie demeurée fidèle des enfants de Noé. Mais ce nom signifiait encore, "mettre en liberté", aussi ses sectateurs l'ont adopté et ont glorifié le grand Apostat de la foi primitive, bien qu'il eût restreint les libertés humaines sous le caractère de grand Émancipateur 3. C'est de là que sous une forme ou sous une autre, ce titre fut transmis à ses successeurs divinisés comme un titre honorifique 4. Toute la tradition depuis les temps les plus reculés témoigne de l'apostasie de Nemrod, de son succès à détourner les hommes de la

1. LUTATIUS PLACIDUS in *Stat. Theb*. liv. IV, v. 589 *apud* BRYANT, vol. III, p. 65, notes. Les mots exacts sont "primus Junoni sacrificâsse dicitur". Le sens en est très probablement celui qui suit : le premier il fit de la colombe (June) un symbole matériel et visible de l'Esprit saint. Pour plus de lumière là-dessus voir la section suivante.
2. De Pharo, prononcé aussi Pharang ou Pharong, et qui veut dire dépouiller, rendre nu, apostasier, libérer. Ces significations ne sont pas habituellement données dans cet ordre, mais comme le sens de dépouiller explique tous les autres sens, cela confirme la conclusion que dépouiller est bien le sens générique du mot. Le mot apostasie, qui a évidemment beaucoup de rapport avec ce sens, aussi est-il un des plus naturels.
3. La déesse Sabine Feronia a évidemment des rapports avec Phoronée, l'émancipateur. Elle était, disait-on, la déesse de la liberté, parce qu'à Terracine ou Anxur, les esclaves étaient émancipés dans son temple (SERVIUS, dans *Enéide* VIII, v. 565) et que les affranchis de Rome réunirent, dit-on, une somme d'argent pour la lui offrir dans son temple (SMITH, *Diction, class. sub voce* Feronia). Le sens Chaldéen du nom Feronia confirme fortement cette conclusion. Le dieu qu'on lui associait et qu'on adorait comme elle dans un bois était un jeune dieu, comme Vénus; on l'appelait le jeune Jupiter. (SMITH, *Diction, class. sub voce* Anxurus, p. 60).
4. C'est là ce que nous apprenons sur Zeus Aphesios (PAUSANIAS, liv. I, *Attica*, ch. 44), c'est-à-dire en Romain sur Jupiter Liberator (voir aussi ARRIEN, qui parle de Jovi Aphesio Liberatori scilicet, *apud* BRYANT, vol. Y p. 25) et sur Dionysius Eleutherus (PAUSANIAS, *Attica*, ch. 20, p. 46) ou Bacchus le Libérateur. Le nom de Thésée semble avoir eu la même origine ; nthes veut dire relâcher, et par conséquent délivrer (le r pouvant disparaître). Le temple de Thésée à Athènes, dit POTTER (vol. I, p. 36) avait le privilège d'être un sanctuaire pour les esclaves, et pour tous ceux de basse condition qui fuyaient la

persécution des puissants; c'était un souvenir de Thésée qui pendant sa vie, était le défenseur et le protecteur des opprimés.

foi patriarcale et à délivrer de la crainte de Dieu et des jugements célestes qu'ils éprouvèrent sans doute tant que dura le souvenir du déluge. Et suivant les principes de la corruption humaine ce fut sans doute là un des grands éléments de sa réputation: car les hommes se rallient vite autour de celui qui peut donner la moindre apparence de raison à une doctrine qui leur dit: vous pouvez être assuré du ciel et de votre bonheur sans changer de cœur et de nature, et en vivant sans Dieu dans le monde.

Une tradition Polynésienne nous décrit la grandeur de ce don fait aux hommes par Nemrod, de l'avis des impies, lorsqu'il les arrache aux impressions de la vraie religion et à l'autorité du ciel. John Williams, le missionnaire bien connu, nous dit que, d'après une ancienne tradition des mers du Sud, "les cieux étaient à l'origine si près de la terre, que les hommes ne pouvaient pas marcher, mais ils étaient obligés de ramper. C'était là un grand mal ; mais à la fin quelqu'un conçut l'idée d'élever les cieux à une hauteur plus convenable: pour cela, il déploya toute son énergie, et d'un premier effort les souleva à la hauteur d'une plante délicate appelée teve, haute d'environ quatre pieds. Là il les laissa un instant jusqu'à ce qu'il se fût reposé, puis par un second effort, il les souleva jusqu'à la hauteur d'un arbre appelé Kanakiri, qui est aussi grand que le Sycomore. Au troisième effort, il les éleva jusqu'à la hauteur des montagnes. Enfin, après un long repos, il les éleva à leur hauteur actuelle. C'est pour cela qu'il fut divinisé comme un puissant bienfaiteur de l'humanité, et, jusqu'au jour où ils embrassèrent le christianisme, les mortels trompés l'adorèrent comme l'Élévateur des cieux 1." Or, comment mieux décrire que par cette fable polynésienne la situation de l'humanité après le déluge, et la conduite de Nemrod ou Phoronée l'Émancipateur 2 ?

1. WILLIAM, *Récits des entreprises missionnaires*, ch. XXXI, p. 142.
2. Le sens de ce nom, l'Émancipateur, est expliqué au ch. 3, art. 1, où est relatée l'émancipation temporaire des esclaves le jour de sa naissance.

Tandis que cette effrayante catastrophe par laquelle Dieu manifesta sa justice vengeresse sur les pécheurs de l'ancien monde était encore dans toutes les mémoires, tant que Noé et ses descendants fidèles cherchaient avec zèle à graver dans l'âme de leurs disciples les leçons que cet événement solennel était si propre à leur enseigner, le ciel, c'est-à-dire Dieu, devait paraître tout rapproché de la terre.

Maintenir l'union entre le ciel et la terre, et la maintenir aussi étroite que possible, tel doit avoir été le grand but de tous ceux qui aimaient Dieu et les intérêts de l'humanité. Mais cela impliquait qu'il fallait s'abstenir et se débarrasser de toute espèce de vice, et de tous ces plaisirs de péché après lesquels l'esprit naturel non renouvelé, non sanctifié soupire continuellement. C'est là ce que tout esprit impur doit avoir senti comme un état d'insupportable esclavage. "L'affection de la chair est ennemie de Dieu, elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut." Elle dit au Tout-Puissant : "Retire-toi de nous, car nous ne désirons pas connaître tes voies."

Tant que domina l'influence du grand père du monde nouveau, tant qu'on s'attacha à ses maximes, que le monde fut entouré d'une atmosphère de sainteté, quoi d'étonnant que ceux qui vivaient loin de Dieu et de la piété, sentissent le ciel, son influence, son autorité, dans une intolérable proximité, et que dans ces circonstances, ils ne pussent pas marcher, mais seulement ramper, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas libres de marcher d'après les regards de leurs yeux et l'imagination de leur cœur ! Nemrod les affranchit de cette servitude. Par l'apostasie qu'il introduisit, par la liberté de vie qu'il développa chez ceux qui se rallièrent autour de lui, et en les éloignant des saintes influences qui les avaient déjà plus ou moins travaillés, il les aida à repousser Dieu et la stricte spiritualité de sa loi, et devint ainsi l'Élévateur des cieux, amenant les hommes à penser, à agir, comme si les deux étaient loin de la terre, et comme si le Dieu des cieux ne pouvait voir à travers un épais nuage, ou comme s'il ne voyait pas avec déplaisir les violateurs de ses lois. Dès lors tous ceux-là sentaient qu'ils pouvaient respirer à l'aise et marcher en toute liberté. Pour cette raison, ces hommes ne pouvaient que voir en Nemrod leur grand bienfaiteur.

Or qui aurait pu croire qu'une tradition de Tahiti illustrerait l'histoire d'Atlas ? Et cependant rapprochez Atlas portant les cieux sur ses épaules de ce héros déifié des mers du Sud, qui rendit le monde heureux en soulevant les cieux qui l'écrasaient, et vous trouvez entre les deux une analogie extraordinaire 1!

1. Dans l'histoire Polynésienne, les cieux et la terre, dit-on, furent attachés ensemble avec des cordes, et ces cordes furent séparées par des myriades de mouches-dragons qui avec leurs ailes eurent une large part à cette œuvre importante (WILLIAM, p. 142.).

N'est-ce pas une allusion aux puissants ou aux ailés de Nemrod? Les divinités ailées étaient souvent représentées comme des serpents ailés. Voir WILKINSON, vol. IV, p. 232 où le dieu Agathodemon est représenté comme une guêpe ailée. Chez des peuples grossiers le souvenir d'une pareille représentation pouvait bien être gardé en même temps que celui d'une mouche-dragon; et comme tous les puissants ou ailés de l'époque de Nemrod, le véritable âge d'or du paganisme, quand ils moururent devinrent des démons (HÉSIODE, *Œuvres et jours*, v. 120-121), ils furent tous symbolisés de la même manière. Si l'on s'étonne à la pensée d'un pareil rapport entre mythologie de Tahiti et de Babel qu'on n'oublie pas que le nom du dieu de guerre Tàhitien était Oro (WILLIAMS, *ibid.*), tandis que Horus (ou Orus) comme Wilkinson appelle le fils d'Osiris en Égypte, qui emprunte sans contredit son système à Babylone, apparaissait sous ce même caractère (WILKINSON. vol. IV, p. 402). Alors la séparation de ces cordes qui liaient le ciel et la terre pouvait-elle signifier autre chose que la rupture des chaînes de l'alliance par laquelle Dieu retenait la terre, lorsque sentant une odeur agréable dans le sacrifice de Noé, il renouvela son alliance avec lui comme étant le chef de la race humaine ? Cette alliance ne respectait pas seulement la promesse faite à la terre de la protéger contre un autre déluge universel, mais elle contenait une promesse ainsi que toutes les bénédictions spirituelles à ceux qui l'accepteraient.

L'odeur du parfum dans le sacrifice de Noé se rapportait à sa foi en Christ. Si donc, après avoir senti cette douce odeur, Dieu bénit Noé et ses enfants (*Gen*, IX, 1), cette bénédiction a rapport non seulement à des bénédictions temporelles, mais à des bénédictions spirituelles et éternelles. Chacun donc des fils de Noé qui avait la foi de Noé et qui marchait comme Noé était divinement assuré d'un intérêt "dans l'alliance éternelle ordonnée en toutes choses et certaine". Ils étaient bénis, ces liens par lesquels Dieu s'était attaché à lui-même les enfants des croyants et par lesquels les cieux et la terre étaient étroitement réunis. D'un autre côté les sectateurs de l'apostasie de Nemrod brisaient l'alliance et disaient en réalité : "Brisons ses liens et délivrons-nous de ses chaînes". Il y a dans l'histoire de Babylone par Berosus une allusion qui est parfaitement distincte à cette action de briser l'alliance entre le ciel et la terre. Belus, ou comme on l'a déjà vu Nimrod, après avoir chassé les ténèbres antiques sépara, dit-il, le ciel de la terre et arrangea le monde avec ordre (BEROSUS dans BUNSEN, vol. I, p. 709). Ces mots représentaient Belus comme celui qui forme le monde. Mais c'est un monde nouveau qu'il forme; car des créatures existaient bien avant que

son pouvoir démiurgique ne soit mis en œuvre. Ce monde nouveau était précisément le nouvel ordre de choses qu'il introduisit quand il se révolta contre le ciel. Une allusion évidente à cette ancienne querelle entre le ciel et les souverains babyloniens existe dans les paroles de Daniel à Nebuchadnezzar lorsqu'il annonce l'humiliation et la restauration de ce souverain (*Dan*. IV, 26) : "Ton royaume te sera assuré dès que tu auras reconnu que celui qui domine est dans les cieux".

Ainsi, on voit qu'Atlas avec les cieux reposant sur ses larges épaules ne se rapportait pas simplement à une célébrité astronomique quelque grande qu'elle fût, comme quelques-uns l'ont pensé, mais bien à quelque chose d'entièrement différent, à cette grande apostasie des Géants révoltés contre le ciel 1 et dans laquelle Nemrod le puissant reconnu de tous comme chef 2 occupait une place si importante.

D'après le système que Nemrod contribua si fort à introduire, les hommes furent amenés à croire qu'un changement spirituel du cœur n'était pas nécessaire, et que si cependant il était nécessaire, ils pouvaient être régénérés par des moyens extérieurs.

Si l'on étudie la question à la lumière des orgies de Bacchus qui, on l'a vu, rappelaient le souvenir de Nemrod, il est évident qu'il entraîna les hommes à chercher leur souverain bien dans les plaisirs sensuels, et leur montra comment ils pouvaient jouir des plaisirs du péché sans avoir à craindre en aucune façon la colère du Dieu de sainteté. Dans ces nombreuses expéditions il était toujours suivi de troupes de femmes; et par la musique, le chant, les réjouissances et les fêtes, et tout ce qui pouvait plaire au cœur humain naturel, il se recommandait aux bonnes grâces de l'humanité.

1. SMITH, Petit Dictionnaire, Gigantes, p. 282-283.
2. Dans le Grec des Septante, traduit en Egypte, le terme puissant appliqué dans *Gen*. X. 8, à Nimrod est traduit par "γιγαζ; nom ordinaire pour Géant.

Section 4
Mort de l'Enfant

L'Écriture ne nous dit rien de la mort de Nemrod. Une ancienne tradition dit qu'il mourut de mort violente. Cependant les circonstances de cette mort, telles que l'antiquité nous les retrace, sont entourées de légendes. On dit que les tempêtes envoyées par Dieu contre la tour de Babel la renversèrent, et

que Nemrod fut écrasé sous ses ruines 1. C'est impossible, car nous avons des preuves suffisantes pour établir que la tour de Babel subsista longtemps après Nemrod. L'histoire profane parle aussi de la mort de Ninus d'une manière mystérieuse et confuse, bien qu'un récit nous dise qu'il mourut d'une mort violente semblable à celle de Penthée 2, Lycurgue 3 et Orphée 4, qui, dit-on, furent mis en pièces 5. L'identité de Nemrod et d'Osiris étant cependant établie, nous avons des renseignements sur la mort de Nemrod. Osiris mourut de mort violente et cette mort a été le thème central de toute l'idolâtrie Égyptienne. Si Osiris est le même que Nemrod, comme nous l'avons vu, cette mort violente que les Égyptiens déploraient d'une manière si pathétique était exactement celle de Nemrod. Les récits de la mort du dieu adoré dans plusieurs mystères de

1. BRYAND, vol. IV, p. 61-62.
2. HYGINUS, Fab. 184, p. 138.
3. *ibid*. Fab. 132, p. 109. Lycurgue dont on a fait d'ordinaire l'ennemi de Bacchus, était identifié, chez les Thraces et les Phrygiens, à Bacchus, qui on le sait, fut mis en pièces (voir STRABON, liv. X, p. 453).
4. APOLLODORE, *Bibliothèque*, liv. I, ch. 3 et 7, p. 17.
5. LUDOVICUS VIVES, *Commentaire d'Augustin*, liv. VI, ch. IX, notes p. 239. Ninus auquel Vives fait allusion est appelé roi des Indes. Le mot Indes dans les écrivains classiques, signifie d'ordinaire, mais pas toujours, l'Ethiopie ou le pays de Cush. Ainsi le Choaspes dans le pays des Cushites de l'Est est appelé une rivière Indienne. (DYONISSIUS AFER, *Penergesis*, v. 1073-4, p. 32) et le Nil, dit Virgile, vient des Indiens colorés (*Georg*. liv. IV, v. 293, p. 230) c'est-à-dire des Cushites ou des Éthiopiens d'Afrique. Osiris aussi est appelé par Diodore de Sicile, (*Bibliotheca*, liv. I, p. 16), l'Indien. On ne peut donc douter que Ninus, roi des Indes, ne soit le Cushite ou l'Éthiopien Ninus.

bien des pays différents tendent tous au même but. Un passage de Platon semble montrer qu'à son époque, l'égyptien Osiris était regardé comme identique à Tammuz 1, et Tammuz, on le sait bien, était le même qu'Adonis 2 le fameux chasseur, dont la mort fit pousser à Vénus de si amères lamentations. Comme les femmes d'Égypte pleurèrent Osiris, comme les Phéniciennes et les Assyriennes pleurèrent Tammuz, ainsi en Grèce et à Rome les femmes pleurèrent Bacchus, dont le nom, nous l'avons vu, signifie celui qu'on regrette, celui qu'on pleure.

Et maintenant, si on se rappelle les lamentations des Bacchantes, on verra l'importance des rapports qu'il y a entre Nebros, le faon tacheté, et Nebrod le puissant chasseur. Le Nebros, ou faon tacheté, était le symbole de Bacchus représentant Nebrod ou Nemrod lui-même. Or, à de certaines occasions dans

les fêtes mystiques, le Nebros ou faon tacheté était mis en pièces, comme nous le voyons dans Photius, en souvenir de ce qui arriva à Bacchus 3, que ce faon représentait. Cette action de mettre en pièces Nebros le tacheté confirme cette conclusion que la mort de Bacchus, comme la mort d'Osiris, représentait celle de Nebrod que les Babyloniens adoraient sous le nom de "tacheté". Bien que nous ne trouvions aucun récit des mystères observés en Grèce en mémoire d'Orion, le gigantesque et puissant chasseur chanté par Homère, cependant il mourut de la même manière qu'Osiris et fut enlevé au ciel, s'il faut en croire les symboles qui

1. Voir WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 3. Platon déclare que le fameux Thot était conseiller de Thamus, roi d'Egypte. Or, Thoth est universellement connu comme le conseiller d'Osiris. (WILKINSON, vol. V, ch. XIII, p. 10.) On peut donc conclure de là que Thamus et Osiris sont le même.
2. KITTO, *Commentaire illustré*, vol. IV. p. 141.
3. PHOTIUS, *Lexicon*, P. I, p. 291. Photius sous le titre de "Nebridzon", cite Démosthène: "D'après lui, dit-il, les faons tachetés (ou nebroi) étaient mis en pièces pour une certaine raison mystique ou mystérieuse." Photius lui-même nous déclare que la mise en pièces des nebroi (ce qui signifie donc faons tachetés) se faisait en référence et à l'imitation de la souffrance de Dionysius ou de Bacchus.

le représentaient 1. Des récits persans nous assurent expressément que Nemrod fut après sa mort divinisé sous le nom d'Orion, et placé au rang des étoiles 2. Nous avons donc des preuves abondantes et concordantes tendant toutes à la même conclusion, savoir, que Nemrod, l'enfant adoré dans les bras de la déesse-mère de Babylone, mourut d'une mort violente. Or, ce héros puissant ayant été subitement enlevé par une mort violente au milieu d'une glorieuse carrière, grande fut l'émotion que produisit cette catastrophe. Lorsque la nouvelle se répandit au loin, les amis du plaisir sentirent que le meilleur bienfaiteur de l'humanité venait de mourir, et la gaieté disparut. Grandes furent les lamentations qui montèrent au ciel parmi les apostats de la foi primitive, pour une mort si cruelle. Alors commencèrent ces pleurs sur Tammuz, ces cérémonies coupables qu'adoptèrent même les filles d'Israël, et dont on voit des traces non seulement dans les annales de l'antiquité classique, mais encore dans la littérature du monde entier, depuis l'Ultima Thulé jusqu'au Japon. Voici ce que nous dit le Rev. W. Gillespie à propos de ces lamentations chez les Chinois: "La fête du bateau-dragon se célèbre au milieu de l'été, et c'est une époque de solennités très importantes. Il y a environ 2000 ans, vivait un jeune mandarin chinois, Wat-yune, fort respecté et aimé du peuple. Au désespoir général, il se noya subitement dans la rivière. Bien des bateaux coururent

1. Voir OVIDE, *Fastes*, liv. V, v. 510-514. Ovide représente Orion comme étant tellement fier de sa grande force qu'il défie continuellement toute créature sur terre de lutter avec lui. Là-dessus apparaît un scorpion et, dit le poète : "il fut ajouté aux étoiles". — Le nom d'un scorpion en Chaldéen est Akrab, mais Akrab signifie aussi le grand oppresseur, et c'est là le sens secret du scorpion que l'on peut voir représenté dans le Zodiaque. Ce signe symbolise celui qui renversa le dieu Babylonien et supprima le système qu'il avait élevé. C'est pendant que le soleil était dans le Scorpion qu'Osiris en Égypte disparaissait (voir WILKINSON, vol. IV, p. 331), et que l'on faisait de grandes lamentations sur sa disparition. Un autre sujet se mêlait à la mort du dieu Égyptien, mais il faut remarquer que comme c'était à la suite d'une lutte avec un scorpion que Orion avait été ajouté aux étoiles, ainsi c'est uniquement lorsque le Scorpion montait qu'Osiris pouvait disparaître.
2. Voir *Chronique Paschale*, tome I, p. 64.

immédiatement à sa recherche, mais on ne put jamais retrouver son corps. Depuis cette époque, le même jour du mois, les bateaux-dragons vont à sa recherche. C'est, ajoute l'auteur, quelque chose comme les lamentations à propos d'Adonis, ou les pleurs sur Tammuz dont parle l'Écriture 1." — Comme le grand dieu Buddh est d'ordinaire représenté en Chine sous les traits d'un nègre, cela peut servir à l'identifier au bien-aimé mandarin dont on déplore annuellement la perte. Le système religieux du Japon s'accorde avec celui de la Chine. En Islande et dans la Scandinavie, il y avait des lamentations semblables sur la perte du dieu Balder. Balder, par suite de la trahison du dieu Loki, l'esprit du mal, suivant ce qui avait été écrit au livre de la destinée, fut mis à mort, bien que l'empire du ciel dépendit de sa vie. Son père Odin avait appris le terrible secret du livre de la destinée, ayant du fond de la demeure infernale conjuré l'un des Volar. Tous les dieux tremblèrent à cette terrible nouvelle ; alors Frigga (la femme d'Odin) invoque toute espèce d'objet animé ou inanimé, pour lui faire jurer de ne pas détruire Balderon ni de fournir des armes contre lui. Le feu, l'eau, les rochers, les végétaux furent enchaînés par cette obligation solennelle. Une seule plante, le gui, fut oubliée : Loki s'en aperçût, et fit de cette plante méprisée l'arme fatale. Parmi les délassements belliqueux du Valhalla (l'assemblée des dieux), il en était un qui consistait à lancer des traits à la divinité invulnérable, qui éprouvait du plaisir à présenter à leurs coups sa poitrine enchantée. Tandis qu'on jouait ainsi, le génie du mal mit dans la main de l'aveugle Hoder une flèche en bois de gui, et la lança vers le but. La prédiction redoutée se trouva accomplie par un fratricide involontaire 2. Les spectateurs furent frappés d'une surprise indicible ; leur malheur était d'autant plus grand que personne, par respect pour la sainteté du lieu, n'osa venger cette mort.

1. GILLESPIE, *Pays de Sinim*, p. 71.
2. Dans THÉOCRITE. Aussi le sanglier qui tua Adonis est représenté comme l'ayant tué par accident. Voir la section suivante.

Au milieu des pleurs et des lamentations on transporta sur le rivage le corps inanimé ; on le plaça sur un navire comme sur un bûcher funéraire, avec le corps de sa belle fiancée Nanna qui venait de mourir le cœur brisé. Son coursier et ses armes furent brûlés en même temps, conformément à l'usage dans les obsèques des anciens héros du nord. Alors sa mère Frigga fut anéantie par la douleur. "Inconsolable de la mort de son fils, dit le Dr. Crichton, elle envoya Hermod (le léger) à la demeure de Héla (la déesse de l'enfer ou des régions infernales), pour offrir une rançon afin de le délivrer. La sombre déesse promit de lui rendre la vie, à la condition que tout le monde sur la terre pleurerait sa mort. Alors des messagers furent envoyés par toute la terre, afin de veiller à l'exécution de cet ordre, et l'effet du chagrin général fut à peu près le même que lorsqu'il y a une fonte universelle des glaces 1." Dans les deux légendes il y a des variations considérables de l'histoire primitive ; mais au fond la substance de ces histoires est la même, et il est facile de voir qu'elles ont dû dériver d'une source commune.

1. *Scandinavie*, vol. I, p. 93-94.

Section 5
Déification de l'Enfant

Personne ne fut mêlé à la mort de Nemrod plus que sa femme Sémiramis qui, sortie d'une humble condition, s'éleva au point de partager avec lui le trône de Babylone. Que fera-t-elle en cette circonstance? Résignera-t-elle tranquillement la pompe et le faste auxquels elle a été élevée ? Non. Bien que la mort de son mari ait donné un rude choc à sa puissance, son orgueil, son ambition effrénée ne se décourageront pas. Bien au contraire, cette ambition ne fit que s'accroître. Vivant, son mari fut honoré comme un héros; mort, elle le fera adorer comme un dieu, bien plus, comme la semence promise à la femme, Zero-ashta 1, qui était destinée à écraser la tête du serpent, et qui dans cette victoire devait aussi avoir le talon écrasé.

1. Zéro, en Chaldéen, la semence. En Grèce il paraît parfois comme Zeira, devenu Zoro. Ainsi, Zerubbabel devient Zorobabel. De là Zero-ashta, la semence de la femme, devint Zoroaster, le chef des adorateurs du feu. On trouve dans Zeroastes le nom de Zoroastre (CLERICUS, tome II, *De Chaldœis*, ch. 2, p. 194).

En lisant le Dr. Wilson, on verra qu'un Zoroastre existait avant celui du règne de Darius Hystaspes (*Religion Parsie*). Dans l'histoire il y a plusieurs allusions au Zoroastre de Bactrie, mais la voix de l'antiquité déclare que le grand Zoroastre était en Assyrie ou Chaldée où il fonda le système idolâtre babylonien: c'était donc Nemrod. Il périt de mort violente, comme Nemrod, Tammuz ou Bacchus. L'identité avec Bacchus est montrée par l'épithète Pyrisporus dans les *Hymnes orphiques*. Ashta signifie feu et femme en chaldéen, et comme les rites de Bacchus ressemblaient au culte du feu, Zero-ashta signifia "par la semence du feu" : d'où l'épithète Pyrisporus ou Ignigena, enfanté par le feu, appliquée à Bacchus. De cette corruption du sens de Zero-ashta, vint l'histoire de Bacchus arraché aux flammes qui dévorèrent sa mère Sémélé. Zoroastre était aussi connu par Zar-adas, le seul rejeton. Les anciens païens confessaient un seul dieu sous le nom de Zéro ou Zer, caractérisé par une épithète signalant son unicité et reconnaissaient une seule semence, espérance du monde. On reconnaissait aussi une grande déesse sous le nom d'Ashta ou Isha la femme. Le nom Zarades ou Zaradus illustre la parole de Paul : "II ne dit pas : et à sa postérité, comme s'il parlait de plusieurs, mais d'une seule qui est Christ". Le Parsisme moderne rejeta le culte de la déesse mère et le nom de Zoroastre. En Zend, le grand réformateur est Zarathustra *i.e.* la semence qui délivre. La dernière partie vient du chaldéen, nthsh, lâcher ou laisser aller. Thusht est l'infinitif, et ra, en sanscrit, langue proche du Zend, l'agent d'une action, comme "er" en anglais. Zarathustra ressemble donc à Phoroneus, l'émancipateur.

Les patriarches de l'ancien monde en général connaissaient parfaitement la grande promesse faite autrefois en Éden, et ils savaient bien que l'écrasement du talon de la semence promise impliquait la mort du vainqueur, et que la malédiction ne pouvait être ôtée de dessus le monde que par la mort du grand libérateur. Si la promesse concernant l'écrasement de la tête du serpent raconté dans la Genèse fut réellement faite à nos premiers parents, et que toute l'humanité trouve en eux leur origine, il faut s'attendre à en trouver quelque trace chez tous les peuples. Or, c'est précisément ce qui a lieu. On trouverait à peine un seul peuple ou une seule tribu dont la mythologie n'y fasse allusion. Les Grecs représentaient leur grand dieu Apollon comme égorgeant le serpent Python, et Hercule comme étouffant des serpents alors qu'il était encore au berceau. En Egypte, dans l'Inde, en Scandinavie, au Mexique, nous trouvons des allusions évidentes à cette même vérité. Le mauvais génie des adversaires du dieu égyptien Horus, dit Wilkinson, est souvent représenté sous la forme d'un serpent dont il perce la tête avec une

épée. On trouve la même fable dans l'Inde, où le mauvais serpent est écrasé par Vichnou, dans son avatar Chrisna 1 (fig. 23).

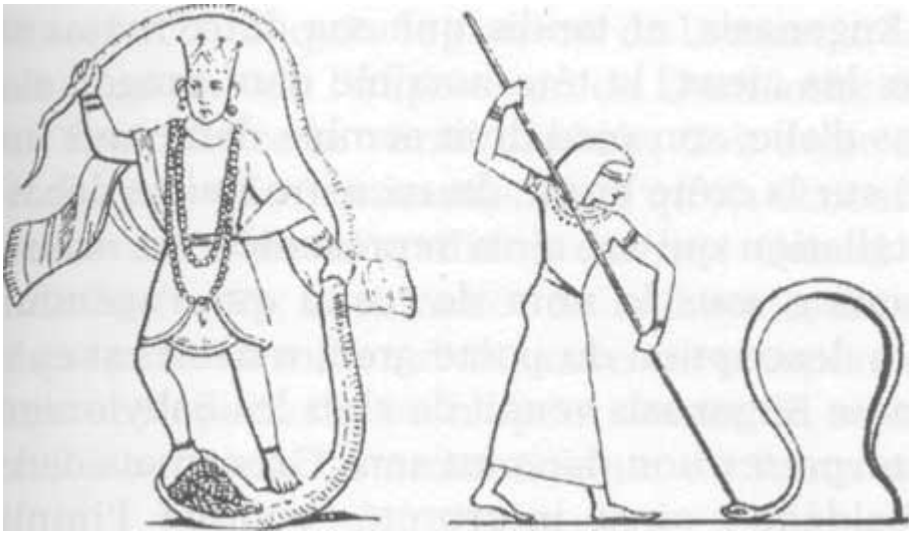


Fig. 23 Chrisna est du Colonel Kennedy et la déesse égyptienne, de WILKINSON.

1. WILKINSON, vol. IV, p. 395.

Et le dieu Scandinave Thor écrasa, dit-on, avec sa massue la tête du grand serpent. L'origine de cette légende, dit-il, doit se rattacher à la Bible. Les Mexicains avaient aussi la même croyance; ce qui le prouve, c'est que d'après Humboldt, le serpent écrasé par le grand esprit Teotl, alors qu'il prend la forme d'une des divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable Cacodasmon 1. Or, dans presque tous les cas, si l'on examine soigneusement le sujet, on verra que le dieu qui détruit le serpent est représenté comme endurant des maux et des souffrances qui amènent sa mort. Ainsi le dieu Thor qui réussit enfin à détruire le grand serpent périt, dit-on, au moment même de la victoire, d'un souffle venimeux de son haleine 2. C'est ainsi, paraît-il, que les Babyloniens représentaient leur grand destructeur du serpent parmi les statues de leur ancienne sphère. Sa mystérieuse souffrance est ainsi décrite par le poète Grec Aratus, dont le langage montre que, lorsqu'il écrivait, on avait généralement perdu le sens de cette image, quoiqu'elle soit assez significative lorsqu'on la considère à la lumière de l'Écriture:

"On voit une figure humaine minée par la fatigue; cependant on ne sait quel nom lui donner. On ignore quel travail cette créature accomplit. Mais comme elle semble tomber sur ses genoux les mortels ignorants l'appellent

Engonasis, et tandis que ses deux mains s'élèvent vers les cieux, la tête horrible d'un dragon s'agite au-dessus d'elle, son pied droit semble demeurer immobile, fixé sur la crête brune du monstre qui se débat 3." La constellation qui est ainsi représentée est ordinairement connue sous le nom de "celui qui s'agenouille", d'après la description du poète grec; mais il est évident que comme Engonasis venait de chez les Babyloniens, il faut l'interpréter non dans un sens Grec, mais dans un sens Chaldéen ; ainsi interprété, comme l'implique

1. HUMBOLD, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 228.
2. MALLET, *Antiquités du Nord*, Fab. IL p. 453.
3. LANSEER, *Recherches Sabéiennes*, p. 132, 134.

l'action même du tableau, le nom du mystérieux martyr est "celui qui écrase le serpent 1". Quelque fois, cependant, l'écrasement du serpent était représenté comme un acte beaucoup plus facile ; la mort néanmoins en était le résultat ultérieur ; et cette mort du destructeur du serpent est décrite de manière à ne laisser aucun doute sur l'origine de cette légende. C'est particulièrement le cas pour le dieu des Hindous, Chrisna, dont parle Wilkinson dans l'extrait que nous avons déjà donné. La légende qui le concerne contient toute la promesse faite autrefois en Éden, et cela d'une manière frappante. Tout d'abord ce dieu est représenté sur des tableaux et dans des statues, comme ayant le pied sur la tête du grand serpent 2, et ensuite lorsqu'il l'a détruit, il meurt, dit la fable, frappé au pied d'une flèche ; et, de même que pour Tammuz, il y a chaque année de grandes lamentations sur sa mort 3. Même en Grèce, dans l'histoire classique de Paris et d'Achille, nous avons une allusion évidente à cette partie de la promesse antique concernant l'écrasement du talon du vainqueur. Achille, fils unique d'une déesse, était invulnérable partout, excepté au talon. Mais là, la blessure était mortelle. Son ennemi le visa en cet endroit et le tua.

Or, puisque nous avons la preuve que même les païens savaient que le Messie promis devait "par sa mort détruire la mort et celui qui a le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable", combien l'impression de l'humanité en général, à l'égard de cette vérité capitale, doit avoir été puissante aux jours de Sémiramis, alors qu'on était si près de la source de toute la tradition divine ! Quand donc le nom de Zoroastre, la semence de la femme, fut donné à celui qui périt au milieu d'une carrière prospère de culte idolâtre et d'apostasie, on ne peut douter du sens qui fut attaché à ce nom. La mort violente du héros qui dans

1. De E, la, nko écraser, et nahash, serpent "E-nko-nahash". Le nom arabe de la constellation, "celui qui s'agenouille", est Al-Gethi, soit aussi "celui qui écrase".
2. COLEMAN, *Mythologie Indienne*, fig. 12, p. 31. Voir p. 93.
3. POCOCKE, *L'Inde en Grèce*, p. 300.

l'estime de ses partisans avait tant fait pour l'humanité, afin de rendre l'homme heureux et de le délivrer de la crainte de la colère à venir, au lieu d'empêcher qu'on ne lui décernât ce titre, contribua à ce projet audacieux. Tout ce qu'il fallait pour appuyer ce dessein de la part de ceux qui voulaient une excuse pour se détourner du vrai Dieu et embrasser l'apostasie, c'était précisément d'annoncer que le grand patron de l'apostasie, tout en ayant succombé sous la malice des hommes, s'était offert volontairement pour le bien de l'humanité. Or c'est ce qui arriva. D'après la version Chaldéenne de l'histoire du grand Zoroastre, celui-ci supplia le Dieu suprême du ciel de lui prendre sa vie ; sa prière fut exaucée, et il expira en assurant à ses disciples que s'ils vénéraient convenablement sa mémoire, l'empire ne sortirait jamais de la main des Babyloniens 1. Ce que dit Berosus, l'historien de Babylone, sur la décapitation du grand dieu Belus, tend à là même conclusion. Belus, nous dit Berosus, ordonna à l'un des dieux de lui couper la tête, afin qu'avec le sang qui se répandrait ainsi par son ordre et avec son consentement on pût former de nouvelles créatures quand ce sang se mêlerait à la terre, la première création étant représentée comme une sorte d'échec 2. Ainsi la mort de Belus ou Nemrod, comme celle qu'on attribue à Zoroastre, était représentée comme entièrement volontaire, et comme subie pour le bien du monde.

Il semble que les Mystères secrets ne furent établis qu'à la déification du héros. La forme antérieure de l'apostasie pendant la vie de Nemrod paraît avoir été ouverte et publique. Or, on sentait que la publicité était hors de question. La mort du grand chef de l'apostasie n'était pas celle d'un guerrier mort dans la bataille, mais l'acte d'une rigueur judiciaire, solennellement infligée. C'est là un fait bien établi par la mort de Tammuz et d'Osiris.

1. SUIDAS, tome I, p. 1133-1134.
2. BEROSUS, d'après BUNSEN, vol. I, p. 709.

Voici sur Tammuz un récit qui nous est fourni par le célèbre Maimonide, homme versé profondément dans toute la science des Chaldéens : "Le faux prophète nommé Tammuz ayant prêché à un certain roi, pour lui faire adorer les sept étoiles et les douze signes du Zodiaque, ce roi ordonna qu'il fût livré à une mort horrible. La nuit de sa mort, toutes les statues se réunirent des

bouts de la terre dans le temple de Babylone devant la grande statue dorée du soleil qui était suspendue entre le ciel et la terre. Cette statue se prosterna elle-même au milieu du temple, et toutes celles qui l'entouraient en firent de même, tandis qu'elle leur racontait tout ce qui venait d'arriver à Tammuz. Les statues pleurèrent et se lamentèrent toute la nuit et le matin, s'enfuirent chacune dans son temple jusqu'aux extrémités du monde. De là vint la coutume de pleurer et de se lamenter sur Tammuz le premier jour du mois Tammuz 1." Il y a là évidemment toute l'extravagance de l'idolâtrie, telle qu'on la trouve dans les livres sacrés des Chaldéens que Maimonide avait consultés ; mais il n'y a aucune raison de douter du fait établi, soit quant à la cause, soit quant à la manière dont Tammuz mourut. Dans cette légende Chaldéenne, il est dit que ce fut par l'ordre d'un certain roi que le chef de l'apostasie fut tué. Qui pouvait être ce roi qui s'opposait si catégoriquement au culte du Dieu des cieux? D'après ce qu'on nous raconte du dieu Égyptien Hercule, nous avons beaucoup de lumière sur ce sujet. Wilkinson croit que le plus ancien Hercule, celui qui était vraiment l'Hercule primitif était celui qui passait en Égypte pour avoir par la puissance des dieux 2 (c'est à dire par l'Esprit) combattu et vaincu les géants. Or, sans doute, le titre et le caractère d'Hercule furent plus tard donnés par les païens à celui qu'ils adoraient comme le grand libérateur ou Messie,

1. MORE NEVOCHIM, p. 426.
2. Le nom du vrai Dieu (Elohim) est un pluriel. Aussi le pouvoir des dieux et de Dieu est désigné par le même terme.

exactement comme les adversaires des divinités païennes furent stigmatisés comme les Géants qui se révoltèrent contre le ciel. Mais que le lecteur réfléchisse seulement sur ce qu'étaient ces vrais Géants qui luttaient contre le ciel. C'étaient Nemrod et ses partisans; car les Géants étaient précisément ces hommes forts dont Nemrod était le chef. Qui donc devait maintenant résister à l'apostasie du culte primitif? Si Sem était encore en vie, et il l'était certainement, qui le pouvait comme lui? Aussi conformément à cette conclusion, nous voyons que l'un des noms de l'Hercule primitif en Égypte était Sem 1.

Si donc Sem était l'Hercule primitif qui vainquit les Géants et cela non point par la force physique, mais par la puissance de Dieu, ou l'influence de l'Esprit Saint, cela s'accorde entièrement avec son caractère; bien plus, cela s'accorde admirablement avec l'histoire égyptienne de la mort d'Osiris. Les Égyptiens disent que le grand ennemi de leur dieu le vainquit, non par la

violence ouverte, mais ayant formé une conspiration avec soixante-douze des principaux Égyptiens, il s'empara de lui, le mit à mort et coupa son cadavre en morceaux, et en envoya les différents morceaux à autant de villes de la nation 2.

On comprendra le vrai sens de ce récit en jetant un coup d'œil sur les institutions judiciaires de l'Égypte. C'était exactement soixante-douze juges civils et religieux qui devaient, suivant les lois égyptiennes, déterminer quel serait le châtiment d'une offense aussi grave que celle d'Osiris, en supposant que cela fût devenu l'objet d'une enquête judiciaire. Il y avait naturellement deux tribunaux chargés de trancher la question. D'abord les juges ordinaires, qui avaient pouvoir de vie et de mort, et qui étaient au nombre de trente 3, puis il y avait au-dessus un tribunal composé de quarante-deux juges qui avait à

1. WILKINSON, vol. V, p. 17.
2. *ibid*. vol. IV, p. 330-33.
3. DIODORE, liv. I, p; 48.

décider, dans le cas où Osiris serait condamné à mort, si son corps serait enterré ou non, car avant l'ensevelissement chacun devait, après la mort, passer par l'ordalie de ce tribunal 1. — Comme la sépulture lui fut refusée les deux tribunaux devaient nécessairement être en cause; ainsi il devait y avoir exactement soixante-douze personnes sous la présidence de Typhon pour condamner Osiris à mort et à être coupé en morceaux. Que signifie donc cette déclaration à propos de la conspiration, si ce n'est que l'adversaire du système idolâtre introduit par Osiris avait si bien convaincu les juges de l'énormité de la faute qu'ils allaient commettre, qu'ils livrèrent le coupable à une mort horrible et ensuite à l'ignominie, afin d'effrayer tous ceux qui plus tard seraient tentés de l'imiter. Le déchirement du cadavre et la dispersion de ces débris dans les différentes cités trouvent leur parallèle et leur explication dans ce que la Bible raconte de la mort et du démembrement de la femme d'un Lévite (Juges XIX. 29) et de l'envoi de chacun de ces débris à chaque tribu d'Israël ; nous en voyons encore le pendant à propos de l'histoire de Saül coupant en morceau une paire

1. DIODORE, liv. I, p. 58. Les paroles de Diodore, telles qu'elles sont imprimées dans les éditions ordinaires indiquent que le nombre des juges s'élevait simplement au-dessus de quarante, sans spécifier combien il y en avait au-delà. Dans le *Codex Coislianus*, il est dit qu'il y en avait deux au-dessus de quarante. Les juges terrestres qui jugèrent la question de l'enterrement correspondaient en nombre,

d'après Wilkinson (vol. V, p. 75 et BUNSEN, vol. I, p. 27), aux juges des régions infernales. Or, ces juges, sans compter leur président, étaient (les monuments en font foi) exactement quarante-deux. Les juges terrestres des funérailles doivent donc avoir été au nombre de quarante-deux. En faisant allusion à ce nombre, comme s'appliquant également aux juges de ce monde et à ceux du monde des esprits, Bunsen, parlant du jugement d'un mort dans le monde invisible, s'exprime ainsi dans le passage cité plus haut : "Ojuarante-deux dieux (le nombre composant le tribunal terrestre des morts) occupent le siège du tribunal". Diodore lui-même soit qu'il écrive "deux au-dessus de quarante" ou tout simplement plus de quarante, donne des raisons de croire que c'était le nombre quarante-deux qui était présent à son esprit car, dit-il, toute la fable des ombres apportées de l'Egypte par Orphée, était copiée sur des cérémonies des funérailles égyptiennes dont il avait été le témoin au jugement avant l'ensevelissement des morts (DIODORE, liv. I, p. 58.) Si donc, il y avait exactement quarante-deux juges dans les régions inférieures, cela même prouve, d'après les paroles de Diodore, quelle que soit l'explication qu'on adopte, que le nombre des juges dans le jugement terrestre doit avoir été le même.

de bœufs, et les envoyant dans toutes les villes du royaume (I Sam. XI, 7). Les commentateurs admettent que le Lévite et Saül agissaient d'après une coutume des patriarches, suivant laquelle il fallait qu'une vengeance sommaire punisse ceux qui manquaient de se rendre à l'assemblée où ils étaient solennellement convoqués. C'est ce que déclare si explicitement Saül, lorsqu'il envoie les débris des bœufs: "Quiconque ne suivra pas Saül et Samuel, sera traité comme ces bœufs." De même quand les soixante-douze conspirateurs envoyèrent dans les différentes villes les débris du corps d'Osiris, cela équivalait à déclarer solennellement ceci : "Quiconque fera comme Osiris aura le même sort, il sera comme lui mis en pièces."

Quand l'irréligion et l'apostasie se développèrent de nouveau, cette action à laquelle furent entraînées les autorités constituées qui avaient à faire avec le chef des apostats pour détruire le système combiné d'irréligion et de despotisme élevé par Osiris ou Nemrod, cette action causa naturellement une profonde horreur à tous ses amis; et pour y avoir pris part, le principal acteur fut stigmatisé du nom de Typho, ou le Méchant1. L'influence que Typho avait sur les esprits de ces soi-disant conspirateurs, si on considère la force physique de Nemrod, doit avoir été merveilleuse, et sert à montrer que tout en étant lui-même flétri d'un nom abhorré, et bien que son action vis-à-vis d'Osiris soit couverte d'un voile, il n'était

1. Wilkinson admet que différents individus ont à différentes époques porté le nom détesté en Égypte. L'un des noms les plus connus par lesquels on désigne Typho ou le Méchant était Seth (EPIPHANUS, *adv. Hœres*., liv. III). Or Seth et Sem sont

synonymes, tous les deux signifiant le prédestiné. Comme Shem était le plus jeune fils de Noé, étant le frère de Japhet l'aîné (*Gen*. X, 21), et comme la prééminence lui était divinement destinée, le nom de Shem, le prédestiné, lui avait été donné par un ordre divin, soit à sa naissance, soit après, pour le désigner à l'exemple de Seth, comme l'enfant de la promesse. Shem, cependant, semble avoir été connu en Egypte comme Typho, non seulement sous le nom de Seth, mais sous son propre nom, car Wilkinson nous dit que Typho était caractérisé par un nom qui signifiait détruire et rendre désert (*Égyptiens*, vol. IV, p. 434). Or, le nom de Shem aussi, dans l'un de ces sens veut dire détruire ou dévaster. Ainsi Shem le prédestiné était nommé par ses ennemis Shem le destructeur ou le ravageur, c'est-à-dire le diable.

autre néanmoins que cet Hercule antique qui vainquit les Géants par la puissance de Dieu, par le pouvoir persuasif de l'Esprit Saint.

Le mythe qui fait périr Adonis, identifié à Osiris sous la dent d'un sanglier, s'explique aisément si on le rapproche de ce caractère de Sem 1. La défense du sanglier était un symbole. Dans l'Écriture, la défense est appelée une corne 2; beaucoup de Grecs classiques l'envisageaient ainsi 3. Si donc on se rappelle que la défense est regardée comme une corne suivant le symbolisme de l'idolâtrie, il ne faut pas chercher bien loin le sens de la défense du sanglier, cause de la mort d'Adonis. Les cornes de taureau que Nemrod portait, étaient le symbole de la force physique. Les dents du sanglier étaient le symbole de la puissance spirituelle. Comme une corne signifie puissance, ainsi une défense, une corne, dans la bouche, signifie la puissance dans la bouche, en d'autres termes, la puissance de persuasion, le pouvoir même dont Sem, l'Hercule primitif, était revêtu d'une manière si extraordinaire. Les anciennes traditions des Galls elles-mêmes, nous fournissent une nouvelle preuve qui met en relief cette idée de puissance dans la bouche et la met en rapport avec le fils célèbre de Noé sur lequel, dit l'Écriture, les bénédictions du Ires-Haut reposaient tout particulièrement. L'Hercule celtique était appelé Ogmius Hercules, ce qui en chaldéen veut dire Hercule qui se lamente 4. Aucun nom ne pouvait mieux lui convenir, aucun autre ne pouvait mieux indiquer l'histoire de Sem.

1. Dans l'Inde un démon à figure de sanglier gagna, dit-on, une telle puissance par sa dévotion, qu'il opprima les dévots adorateurs des dieux et les força à se cacher (MOOR, *Panthéon*, p. 19). Même dans le Japon il semble y avoir un mythe semblable. Pour le sanglier japonais, voir *Nouvelles illustrées*, 15 déc. 1860.
2. Ézéch. XXVII, 15. "Ils t'ont apporté, pour présents, des cornes d'ivoire."
3. Pausanias admet que de son temps on considérait les défenses de sangliers comme des dents, mais il donne des raisons fortes et concluantes, à mon avis, pour les

faire considérer comme des cornes. Voir PAUSANIAS, liv. V, *Eliaca*, ch. 12, p. 401, VARRO, *De Lingua Latina*, liv. VI et d'après PARKHURST, *sub voce* Krn.

4. Les lettrés celtiques font venir le nom Ogmius du mot celtique Ogum, qui, dit-on, signifie le secret de l'écriture. Mais Ogum doit venir du nom du dieu, plutôt que le nom du dieu ne vient de ce nom.

À part notre premier père, Adam, jamais aucun homme n'a vu autant de tristesse que lui. Non seulement il fut témoin d'une grande apostasie qui, avec ses sentiments de droiture, et témoin comme il l'avait été de la terrible catastrophe du déluge, doit l'avoir profondément affligé, mais encore il vécut assez pour ensevelir sept générations de ses descendants. Il vécut 502 ans après le déluge, et comme la vie de l'homme diminua beaucoup après cet événement, il ne vit pas moins de sept générations de sa postérité (Gen. XI, 10, 32). Comme ce nom d'Ogmius, celui qui se lamente ou qui pleure, s'applique bien à quelqu'un qui a eu une histoire semblable ! Mais comment cet Hercule qui pleure est-il représenté comme renversant les iniquités et redressant les torts ? Ce n'est pas par la massue, comme l'Hercule grec, mais par la force de la persuasion. On nous montre les foules qui marchent après lui traînées par de belles chaînes d'or et d'ambre passées dans l'oreille, et ces chaînes sortaient de sa bouche1. Il y a une grande différence entre les deux symboles : les défenses du sanglier et les chaînes dorées qui sortent de la bouche, et mènent par les oreilles ries foules bien disposées, mais tous les deux illustrent d'une manière admirable la même idée, la puissance de cette force persuasive qui, pendant un temps, permit à Sem de résister au flot de corruption qui se répandait rapidement sur le monde. Ou; lorsque Serri eut si puissamment agi sur les esprits des hommes pour les amener à faire du grand apostat

1. Sir W. BETHAM, *Gaulois et Cimbres*, p. 90-93. Il importe de remarquer, à propos de cet Ogmius, l'un des noms de Sem, le grand Hercule Égyptien qui vainquit les Géants. Ce nom est Chon. Dans l'*Etymologium Magnum*, *apud* BRYANT, vol. II, p. 33, nous lisons: "Dans le dialecte égyptien Hercule est appelé Chon". Comparez ceci avec Wilkinson, vol. V, p. 17, où Chon est appelé Sem. Or, Khon en Chaldéen veut dire se lamenter, et comme Shem était Khon, c'est-à-dire prêtre du Dieu Très-Haut, son caractère de Khon, celui qui se lamente, et les circonstances où il se trouvait, fourniraient une nouvelle raison pour lui faire donner ce nom de l'Égyptien Hercule. Il faut remarquer aussi, que ceux qui s'efforcent de détourner les pécheurs de leur mauvaise voie ont dans leurs larmes une éloquence qui est très expressive. Les pleurs de Whitefield formaient une grande partie de sa puissance ; or, de même, les pleurs de Khon, Hercule qui se lamente, devaient l'aider puissamment dans sa victoire sur les Géants.

un terrible exemple, et que les membres dispersés de l'apostat furent envoyés aux principales villes où son système s'était établi, on le comprendra bien vite, dans ces circonstances, si l'idolâtrie devait durer, si par-dessus tout elle devait se développer, il était indispensable qu'elle agit en secret. La terreur d'une exécution capitale, infligée à quelqu'un d'aussi puissant que Nemrod, rendait nécessaire, au moins pour quelque temps, la plus extrême prudence. Ce fut dans ces circonstances, on ne peut en douter, que commença ce système de Mystère, qui ayant Babylone pour centre, s'est répandu dans le monde entier. Dans ces mystères, sous le sceau du secret et la sanction d'un serment, et au moyen de toutes les ressources fertiles de la magie, les hommes furent graduellement ramenés à toute l'idolâtrie qui avait été publiquement supprimée, tandis que l'on ajoutait à cette idolâtrie de nouveaux traits qui la rendaient encore plus blasphématoire que jamais.

Nous avons des faits abondants qui établissent que la magie et l'idolâtrie étaient sœurs jumelles et qu'elles sont venues dans le monde en même temps. Zoroastre, dit l'historien Justin, inventa, dit-on, les arts magiques, et étudia avec beaucoup de soin les mouvements des corps célestes 1. Le Zoroastre dont parle Justin est le Bactrien Zoroastre; mais on croit généralement que c'est une erreur. Stanley, dans son histoire de la philosophie orientale, conclut que cette erreur vient d'une similitude de noms, et que pour cette raison on avait attribué cette invention au Bactrien Zoroastre qui en réalité appartenait aux Chaldéens; car on ne peut imaginer que le Bactrien fût l'inventeur de ces arts dans lesquels les Chaldéens, ses contemporains, étaient si habiles 2. Avant lui, Épiphane était évidemment arrivé, en substance, à la même conclusion. Il prétend, d'après les preuves certaines qu'il en avait alors, que ce fut Nemrod qui établit les sciences de la magie et de l'astronomie, dont l'invention fut plus

1. JUSTIN, *Histoires*, liv. I, ch. I, vol. II, p. 615.
2. 2. STANLEY, p. 1031, c. I.

tard attribuée au Bactrien Zoroastre 1. Comme nous avons vu que Nemrod et le Chaldéen Zoroastre ne font qu'une seule personne, les conclusions de ceux qui ont fait ou qui font encore des recherches dans l'antiquité chaldéenne sont entièrement d'accord. Or le système secret des Mystères donnait de grandes facilités pour frapper les sens des initiés au moyen de tours d'adresse variés et d'artifices de magie. Malgré tout le soin et les précautions de ceux qui dirigeaient ces initiations, il en est assez venu jusqu'à nous pour nous donner une juste idée de leur véritable caractère. Tout était si bien combiné

pour élever les esprits des novices au plus haut degré d'excitation, qu'après s'être livrés entièrement au prêtre ils étaient préparés à recevoir n'importe quoi. Après que les candidats à l'initiation étaient passés par le confessionnal et qu'ils avaient juré d'après les serments ordinaires, on leur présentait des objets étranges et effrayants. Quelquefois le lieu où ils étaient semblait trembler autour d'eux; quelquefois il se montrait brillant et resplendissant de lumière, puis il se couvrait de profondes ténèbres; quelquefois il y avait des éclairs et du tonnerre; quelquefois des bruits épouvantables, des mugissements; quelquefois des apparitions terribles étonnaient les spectateurs tout tremblants 2. Puis enfin, le grand dieu, l'objet central de leur culte, Osiris, Tammuz, Nemrod ou Adonis, leur était révélé de la manière la plus propre à adoucir leurs sentiments et à engager leurs affections inconscientes. Voici le récit que fait de cette manifestation un ancien païen. Il le fait, il est vrai, avec prudence, mais cependant de manière à montrer la nature du secret magique par lequel on accomplissait ce miracle apparent : "Dans une manifestation qu'il ne faut point révéler, on voit sur le mur du temple une masse de lumière qui, à première vue, semble très éloignée. Elle se transforme, en s'agrandissant, en un visage évidemment divin et surnaturel, d'un aspect

1. ÉPIPHANE, *Adv. Hceres.*, liv. I, tome I, vol. I, p. 7, c.
2. WILKINSON, *Mœurs et coutumes des Égyptiens*, vol. V, p. 326.

sévère, mais ayant un air de douceur. Suivant les enseignements de la religion mystérieuse, les Alexandrins l'honorent comme Osiris ou Adonis 1." D'après ce passage, on n'en peut douter, l'art magique ainsi employé n'était autre chose que celui dont on fait usage aujourd'hui dans la fantasmagorie moderne. Ces moyens-là, ou d'autres semblables, étaient employés aux époques les plus reculées, pour offrir à la vue des vivants dans les mystères secrets ceux qui étaient déjà morts. L'histoire ancienne contient des allusions à l'époque même de Sémiramis, qui impliquent que l'on pratiquait des rites magiques pour la même raison 2, et comme dans des temps plus modernes on se servait pour le même objet de la lanterne magique ou de quelque chose de semblable, il est permis de conclure que -dans des temps fort reculés on employait les mêmes moyens ou quelque chose d'analogue pour produire les mêmes effets. Or, dans les mains des hommes rusés, entreprenants, c'était là un moyen puissant d'en imposer à ceux qui voulaient qu'on leur en imposât, qui étaient opposés à la sainte

1. DAMASCIUS, *apud* PHOTIUM, *Bibliothèque*, cod. 242, p. 343.

2. L'un des passages auxquels je fais allusion se trouve dans les paroles suivantes de Moses de Chorene dans son *Histoire arménienne*, à propos de la réponse de Sémiramis aux amis d'Arasus, qu'elle avait égorgés dans une bataille : "Diis, inquit, (Sémiramis) meis mandata dedi, ut Arasi vulnera lamberent, et ab inferis excitarent... Dii, inquit, Aræum lamberunt, et ad vitam revocarunt." J'ai, dit Sémiramis, donné l'ordre à mes dieux de lécher les blessures d'Araeus, et de lui rendre la vie. Mes dieux, dit-elle, ont léché Arasus, et l'ont rappelé à la vie. (MOSES CHORON, liv. I, ch. 14, p. 42). Si Sémiramis avait vraiment fait ce qu'elle disait, c'aurait été un miracle. Les effets de la magie étaient des miracles simulés, et Justin et Épiphane montrent que les miracles simulés apparaissent aux origines même de l'idolâtrie. Or, à moins que le miracle simulé de la résurrection des morts par les arts magiques ne fût déjà notoirement pratiqué à l'époque de Sémiramis, il n'est pas probable qu'elle eût donné une pareille réponse à ceux qu'elle désirait se rendre favorables : car d'un côté, comment aurait-elle jamais pensé à faire une pareille réponse, et de l'autre comment aurait-elle prévu qu'il obtiendrait l'effet désiré s'il n'y avait pas des croyances populaires aux pratiques de la nécromancie ? Nous lisons qu'en Egypte, vers la même époque, on pratiquait des arts semblables s'il faut en croire Manetho. Manetho dit, d'après Josèphe qu'il (Horus, l'aîné, dont il parlait évidemment comme d'un roi humain et mortel) était admis en présence des dieux, et qu'Aménophis désirait obtenir le même privilège (θεων γενεσθχι θεατην ωσπεΩρ, lisait-on dans les vieux manuscrits). JOSEPHUS *contrâ* Apion, liv. I, p. 932. Cette prétendue admission en présence des dieux implique évidemment l'usage de l'art magique dont parle le texte.

religion spirituelle du Dieu vivant et qui regrettaient encore le système qu'on avait renversé. Ceux qui contrôlaient les Mystères, ayant découvert des secrets alors inconnus à la masse de l'humanité et qu'ils conservaient soigneusement sous leur surveillance exclusive, pouvaient aisément leur donner ce qui paraissait une démonstration oculaire de ce fait que Tammuz, qui avait été mis à mort et pour lequel il y avait eu tant de lamentations, était encore vivant et environné d'une gloire divine. Venant des lèvres d'un homme si glorieusement révélé, ou ce qui dans la pratique était la même chose, des lèvres de quelque prêtre invisible qui parlait en son nom, que pouvait-il y avoir de trop merveilleux ou de trop incroyable pour être cru ? Aussi tout le système des Mystères secrets de Babylone tendait à glorifier un homme mort, et une fois le culte d'un mort établi, le culte de beaucoup d'autres devait naturellement suivre. Ceci jette de la lumière sur le langage du Psaume 106, où le Seigneur reproche à Israël son apostasie : "Ils se sont attachés à Baalpeor, et ont mangé des sacrifices des morts." C'est ainsi que s'est préparée la voie pour amener toutes les abominations et les crimes accomplis dans les mystères ; car pour ceux qui ne voulaient pas garder la connaissance de Dieu, qui préféraient quelque objet visible de culte, approprié aux sentiments matériels de leurs esprits charnels, aucune raison

ne devait paraître plus péremptoire pour la foi et pour la pratique, que d'entendre de leurs propres oreilles un ordre donné au milieu d'une apparition si glorieuse par la divinité même qu'ils adoraient.

Préparé avec cette habileté, le projet réussit. Sémiramis accrut encore sa gloire, grâce à son mari mort et divinisé, et avec le temps tous les deux, sous le nom de Rhéa et Nin, ou la déesse-mère et le Fils, furent adorés avec un enthousiasme incroyable: leurs statues s'élevèrent partout et devinrent l'objet du culte 1. Partout où le visage

1. On ne se hasardait à aucune idolâtrie publique jusqu'au règne du petit-fils de Sémiramis, Arioch ou Arius. *Cedreni Compendium*, vol. I, p. 29-30.

noir de Nemrod semblait devoir être un obstacle à son culte on tourna très aisément la difficulté. Suivant la doctrine Chaldéenne de la transmigration des âmes, tout ce qui était nécessaire fut d'enseigner que Ninus était revenu sous la forme d'un fils posthume, au teint blanc, enfanté surnaturellement par sa veuve après l'entrée du père dans le séjour de gloire. Comme dans sa vie licencieuse et dissolue, Sémiramis eut beaucoup d'enfants dont on ne connaissait pas les pères, un pareil expédient justifierait son péché, et en même temps lui permettrait de satisfaire les désirs de ceux qui, tout en s'éloignant du culte de Jéhovah, n'auraient cependant pas aimé se prosterner devant une divinité noire. D'après la lumière que l'Égypte a jetée sur Babylone, autant que d'après la forme des statues qui existent encore de l'enfant Babylonien dans les bras de sa mère, nous avons toutes sortes de raisons de croire que c'est ce qui se fit alors.

En Égypte, le blond Horus fils du noir Osiris, qui était l'objet favori du culte et qui était porté dans les bras de la déesse Isis, naquit miraculeusement, dit-on, à la suite des relations de cette déesse avec Osiris après sa mort 1 et dans une nouvelle incarnation de ce dieu, pour venger sa mort sur ses meurtriers. Il est merveilleux de trouver tant de pays si éloignés l'un de l'autre, et tant de millions de membres de la race humaine aujourd'hui qui n'ont certainement jamais vu de nègres, et parmi lesquels cependant on adore un dieu noir. Mais, parmi les nations civilisées de l'antiquité, comme nous le verrons plus loin, Nemrod tomba dans le discrédit, et fut dépouillé de son ancien prestige, surtout à cause de sa difformité, ob deformitatem 2. — Même à Babylone, l'enfant posthume, identifié avec son père et cependant possédant plutôt les traits de sa mère, devint le type favori du divin fils de la Madone.

1. *Plutarchi Opera*, vol. II, p. 366.
2. Mots du *Gradus ad Parnassum* sur la cause de la chute de Vulcain, dont on voit l'identité avec Nemrod (ch. 7, art. 1).

Ce fils ainsi adoré dans les bras de sa mère était considéré comme revêtu de presque tous les attributs, et appelé de presque tous les noms du Messie promis. De même que Christ dans l'hébreu de l'Ancien Testament, est appelé Adonaï, le Seigneur, de même Tammuz était appelé Adon ou Adonis. Sous le nom de Mithra, il était adoré comme Médiateur 1. Comme Médiateur et chef de l'alliance de grâce, il était appelé Baal-berith, le Seigneur de l'alliance (Juges VIII, 33). Sous ce caractère, on le représente (fig. 24) sur les monuments de Perse comme assis sur l'arc-en-ciel, le symbole bien connu de l'alliance 2. Dans l'Inde, sous le nom de Vichnou, le Gardien ou le Sauveur des hommes, quoiqu'étant un dieu, il était adoré comme l'Homme-Victime, qui, avant que le monde ne fût, parce qu'il n'y avait point autre chose à offrir, s'offrit lui-même en sacrifice 3. Les écrits sacrés des Hindous nous disent que cette mystérieuse offrande avant toute la création est le point de départ de tous les sacrifices qui ont été offerts depuis ce moment 4. Sera-t-on étonné de trouver cette déclaration dans les livres sacrés de la mythologie païenne ? Mais depuis que le péché est entré dans le monde, il n'y a jamais eu qu'un seul moyen de salut, savoir, le sang de l'alliance éternelle, moyen que toute l'humanité connaissait, depuis les jours du pieux Abel. Lorsqu'Abel, par la foi, offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn, c'était sa foi au sang de l'agneau égorgé dans le dessein de Dieu depuis la fondation du monde, et qui devait être au temps voulu immolé sur le calvaire, qui faisait toute l'excellence de cette offrande. Si Abel connaissait le sang de l'Agneau, pourquoi les Hindous ne l'auraient-ils pas connu ?

1. PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 369.
2. THÉVENOT, *Voyages*, P. I, ch. VII, p. 514.
3. Col. KENNEDY, *Mythol Hindoue*, p. 221, 247, avec la note.
4. *ibid*. p. 200, 204, 205. Dans l'exercice de ses fonctions, comme dieu du remède, Vichnou, dit-on, arrache les épines des trois mondes. (MOOR, *Panthéon*, p. 12). Les épines étaient un symbole de malédiction comme il l'est exprimé dans *Genèse* III, 18.

Fig.24

II est un petit mot qui montre que même en Grèce la vertu du sang divin avait été autrefois connue, bien que cette vertu dépeinte par les poètes Grecs fut entièrement obscurcie et dégradée. Ce mot, c'est Ichor. Tous ceux qui ont lu les bardes de la Grèce classique, savent que Ichor est le terme spécialement approprié pour désigner le sang d'une divinité. Voici ce que dit Homère à ce sujet : "Sur la paume de la main, coule l'Ichor (le sang) incorruptible, liqueur subtile que laissent échapper les dieux bienheureux 1." Or quel est le sens de ce mot Ichor? En Grec, il n'a aucune signification étymologique, mais en Chaldéen, ce mot veut dire : la chose précieuse. Un tel mot, appliqué au sang d'une divinité, ne pouvait avoir qu'une origine. Il porte en lui-même la preuve de la source dont il est sorti: il vient de la grande tradition des patriarches qui amena Abel à regarder au précieux sang de Christ, le don le plus précieux que l'amour divin ait pu faire à un monde coupable, et qui en même temps que le sang de la vraie et seule victime humaine, est aussi en fait et en vérité le sang de Dieu (Actes XX, 28). Même en Grèce, quoique la doctrine fût complètement corrompue, elle

1. HOMÈRE, *Iliade*, liv. V, v. 339-340.

ne s'était pas entièrement perdue. Elle était mêlée à des fables et à des faussetés, cachée à la multitude ; et néanmoins, elle occupait nécessairement dans le système mystique secret, une place importante. Servius nous apprend que le grand but des orgies Bacchiques était la purification des âmes.

Or comme dans ces orgies on immolait régulièrement un animal pour verser ensuite son sang, en souvenir de la grande divinité qui avait répandu son propre sang, cette aspersion symbolique du sang de la divinité pouvait-elle n'avoir aucun rapport avec cette purification des péchés que les rites mystiques étaient censés opérer! Nous avons vu que les souffrances du Babylonien Zoroastre et de Belus étaient expressément représentées comme volontaires et comme subies dans l'intérêt de l'humanité, et cela, en conformité avec l'écrasement de la tête du serpent qui impliquait la destruction du péché et de la malédiction. Si le grec Bacchus était précisément une autre forme de la divinité Babylonienne, ses souffrances et l'aspersion du sang doivent donc avoir été représentés comme ayant été endurés pour le même but, savoir, la purification des âmes. Considérons de ce point de vue le nom bien connu de Bacchus en Grèce. Ce nom était Dionysus ou Dionusos. Que peut-il signifier? Jusqu'ici, il a défié toutes les interprétations. Mais examinez-le comme appartenant au langage de ce pays d'où le dieu tire son origine, et vous en comprendrez aisément le sens. D'ion-nuso-s signifie celui qui porte le péché 1, nom entièrement approprié au caractère de celui dont les

1. L'expression (*Exode* XXVIII, 38) dans le sens sacerdotal est nsha eon. En chaldéen, la première lettre a devient i (iôn, iniquité). Et, nsha, porter, devient nusha au participe présent, soit nusa car les Grecs n'avaient pas de sh. De ou Da, est le pronom démonstratif pour ce ou le Grand. Dionnusa signifie donc le grand porteur des péchés. Les païens classiques avaient la même idée de l'imputation du péché comme le montre le langage d'Osiris à propos d'Olenos qui prit sur lui une faute injustifiée: Quique in se crimen traxit, voluitque videri, Olenos esso nocens.(OVIDE, *Métam*,, vol. II, p. 486) Sous le poids du péché imputé, Olenos souffrit tant qu'il en mourut et fut pétrifié sur la sainte montagne d'Ida, ce qui montre son caractère sacré. Voir Appendice, note F.

souffrances étaient représentées comme étant si mystérieuses, et qui était considéré comme le grand purificateur des âmes.

Or ce dieu Babylonien connu en Grèce sous le nom de Celui qui porte le péché, et dans l'Inde sous celui de l'Homme-Victime, était généralement invoqué, chez les Bouddhistes de l'Orient, dont le système contient des principes Babyloniens incontestables, comme le "Sauveur du monde 1". — On a toujours su que les Grecs adoraient quelquefois le Dieu suprême sous le nom de Jupiter Sauveur ; mais ce titre pensait-on, avait simplement rapport à la délivrance dans la bataille, ou à quelque délivrance semblable. Or, si on considère que Jupiter Sauveur n'était qu'un titre de Dionysus 2 le Bacchus qui porte le péché, son caractère de Sauveur apparaît sous une

lumière entièrement différente. En Egypte, le dieu Chaldéen était un grand objet d'amour et d'adoration; c'était le dieu par lequel la bonté et la vérité furent révélées à l'humanité 3. Il était regardé comme l'héritier prédestiné de toutes choses, et le jour de sa naissance, on avait entendu, disait-on, une voix qui proclamait la naissance du seigneur de toute la terre 4. Sous ce caractère on l'appelait le roi des rois, le seigneur des seigneurs et c'était parce qu'il représentait ce dieu héros que le fameux Sésostris fit donner ce titre à son nom sur les monuments qu'il éleva pour perpétuer le souvenir de ses victoires 5. Non seulement il était honoré comme le grand roi du monde, mais il était regardé comme le seigneur du monde invisible et le juge des morts ; et on enseignait que dans le monde des esprits tous doivent comparaître devant son tribunal pour subir le sort qui leur est destiné 6. Comme le vrai Messie était annoncé sous le titre de "l'homme dont le nom était la branche" et il était célèbre

1. MAHAWANSO, XXXI, *apud* POCOCKE, *L'Inde en Grèce*, p. 185.
2. ATHENÆUS, liv. XV, p. 675.
3. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. IV, p. 189.
4. *ibid*. p. 310.
5. RUSSSELL, *L'Egypte*, p. 99.
6. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. IV, p. 310, 314.

non seulement comme étant la branche de Cush, mais comme la branche de Dieu, libéralement donnée à la terre pour la guérison de toutes les maladies auxquelles notre chair est sujette 1.

On l'adorait à Babylone sous le nom de El-Bar, ou Dieu le fils. C'est sous ce nom-là qu'il est donné par Berosus, l'historien chaldéen, comme le second de la liste des souverains de Babylone 2. Layard l'a découvert sous ce nom dans les sculptures de Ninive, avec le signe qui indique El ou Dieu, placé devant le nom Bar le Fils, en forme de préfixe 3. Sous le même nom, Sir H. Rawlinson l'a aussi trouvé suivi immédiatement des noms Beltis et Bar le brillant 4. On l'adorait en Égypte sous le nom de Bar aux époques les plus reculées, quoique dans des

1. C'est le sens ésotérique du Rameau d'or de Virgile, et de la branche de gui des Druides. Il faut en chercher la preuve dans "l'Apocalypse du passé". Je puis cependant faire remarquer, en passant, la diffusion énorme du culte du rameau sacré. Non seulement les nègres d'Afrique, dans le culte du Fétiche, à certaines occasions, font usage de la branche sacrée (HURD, *Rites et Cérémonies*, p. 375), mais même dans l'Inde il y a des traces de la même coutume. Mon frère, S. Hislop, missionnaire de l'Église libre à Nagpore, m'écrit que le Rajah de

Nagpore avait l'habitude tous les ans à un jour fixé, d'aller en grande pompe adorer le rameau d'une espèce d'arbre particulière appelée Apta, qui avait été planté pour la circonstance et qui, après avoir reçu les honneurs divins, était dépouillé, et ses feuilles distribuées aux nobles par le prince du pays. On vendait dans les rues de la ville des rameaux innombrables d'arbre de la même espèce, et les feuilles étaient offertes aux amis sous le nom de Sona ou or.

2. BEROSUS *apud* BUNSEN, *L'Egypte*, vol. I, p. 270, note 5. Le nom El-Bar est donné ci-dessus sous sa forme hébraïque, comme étant plus familier au lecteur ordinaire de la Bible. La forme chaldéenne du nom est Ala-Bar, qui dans le grec de Berosus est Ala-Par, avec la terminaison ordinaire en grec os. Le changement de Bar ou Par, repose sur le même principe que celui de Ah, père, en Appa, et de Bard, le tacheté, en Pardos. — Ce nom Ala-Bar fut sans doute donné par Berosus à Ninyas comme étant le fils légitime et le successeur de Nemrod. Ce qui prouve que Ala Paros devait réellement désigner le souverain dont nous parlons, comme Fils de Dieu ou Dieu le Fils, c'est une autre forme grecque du même nom (p. 712. BUNSEN, notes). Ce nom c'est Alasparos. Or, Pyrisporus, appliqué à Bacchus, veut dire Ignigena, ou la semence du feu, et Alasparos, la semence de Dieu, est précisément une expression semblable formée de la même manière, le nom étant grécisé. On sait que le Grec **σπειρω** vient du mot hébreu Zéro; tous deux signifient semer. **σπειρω** est formé comme suit : le participe actif de Zéro est Zuro, qui devient, employé comme verbe, Zwero, Zvero, et Spero. Alasparos signifie donc naturellement : la semence de Dieu, simple variation de Ala-Paros, Dieu le Fils.
3. *Ninive et Babylone*, p. 629.
4. VAUX, *Ninive*, p. 451.

temps plus récents le dieu Bar ait été détrôné dans le Panthéon populaire pour faire place à une autre divinité plus populaire encore 1. Dans la Rome païenne même, ainsi que le déclare Ovide, on l'adorait sous le nom de l'Enfant éternel 2. — C'est ainsi qu'un simple mortel a été audacieusement et ouvertement exalté à Babylone en opposition au Fils du Dieu béni éternellement !

1. BUNSEN, vol. I, p. 426. Quoique Bunsen ne mentionne pas la dégradation du dieu Bar, cependant en le transformant en Python il indique cette dégradation. Voir ÉPIPHANE, *Adv. Hœreses*, liv. III, tome II, vol. 1, p. 1093.
2. Pour comprendre le vrai sens de l'expression ci-dessus, il faut se rappeler une forme remarquable de serment usitée chez les Romains. À Rome, la forme la plus sacrée du serment d'après AULU-GELLE, I, 21, p. 192: Per Jovem lapidem. Ifel quel, c'est une absurdité. Mais traduisez "lapidem" dans la langue sacrée qui est le Chaldéen, et vous avez : par Jupiter le Fils, ou par le Fils de Jupiter. Ben, en Hébreu, fils, devient en Chaldéen Eben, qui signifie aussi une pierre, (exi-eben-eger). Or, les personnes versées dans l'antiquité (comme WILKINSON, *Égypt*., vol. IV, p. 186) admettent que le Jovis des Romains n'est qu'une forme de l'Hébreu Jéhovah; il est donc évident qu'à l'origine ce serment était: "Par le fils de

Jéhovah!" Ceci explique combien le serment sous cette forme était solennel; cela montre aussi ce que l'on voulait dire quand on appelait Bacchus fils de Jupiter "l'Enfant étemel". - (OVIDE, *Métamorphoses*, liv. IV, 17, 18.)

Article 3
La Mère de l'Enfant

Tout en empruntant d'abord sa gloire au caractère divin attribué à l'enfant qu'elle portait dans les bras, la mère a dans la suite éclipsée le fils. À l'origine, selon toute vraisemblance, il n'y avait pas lieu de diviniser la mère. Il y avait bien une promesse formelle qui amena tout naturellement l'humanité à attendre qu'un jour le fils de Dieu, par une admirable condescendance, apparaîtrait dans ce monde comme fils de l'homme. Mais il n'y avait aucune promesse, pas même une apparence de promesse faite pour inspirer la croyance qu'une femme serait investie d'attributs qui relèveraient au rang de la divinité. Il est donc tout à fait invraisemblable que le jour où pour la première fois, la mère fut représentée avec l'enfant dans les bras, on ait eu l'intention de lui décerner des honneurs divins. Sans doute elle servait surtout de piédestal pour soutenir son divin fils, et le proposer ainsi à l'adoration de l'humanité ; c'était déjà pour elle assez de gloire, seule d'entre toutes les filles d'Eve, d'avoir donné naissance au rejeton promis, l'unique espérance du monde. C'était évidemment le but. Mais toutes les idolâtries, on le sait, reposent sur ce principe il faut que ce qui s'adresse aux sens fasse la plus puissante impression. Or le fils même dans sa nouvelle incarnation, lorsqu'on croyait que Nemrod était réapparu sous une plus belle forme, était simplement représenté comme un enfant sans aucun éclat particulier, tandis que la mère qui le portait dans ses bras, était représentée au contraire avec tout l'art de la peinture et de la sculpture, et avec cette beauté qui en réalité était bien son privilège.

Sémiramis, dit-on, était si belle qu'un jour elle apaisa ses sujets révoltés en se montrant subitement à eux; on raconte que, en souvenir de l'admiration excitée dans leur esprit par cette apparition, ils lui élevèrent à Babylone une statue, représentant la reine dans l'attitude où elle les avait tant fasciné 1. Cette reine n'était pas seulement analogue par ses charmes à l'Aphrodite de Grèce et à la Vénus de Rome, mais elle était, en réalité, l'original historique de cette déesse que l'antiquité regardait comme la personnification même de tout ce que la femme a de séduisant, et comme la perfection de la beauté féminine. Sanchoniaton nous affirme en effet qu'Aphrodite ou Vénus était identique à Astarté 2, et le nom d'Astarté signifie 3 : "la femme qui fait des

tours ou des murs d'enceinte" c'est-à-dire Sémiramis. — La Vénus romaine, on le sait, était la Vénus de Chypre, et on peut démontrer, l'histoire à la main, que la Vénus de Chypre est dérivée de Babylone (voir ch. 4, art. 3). Or, il arriva ce qu'on pouvait prévoir en pareille circonstance. Si l'enfant avait des droits à l'adoration, la mère en avait bien davantage. C'est elle qui devint en conséquence l'objet favori du culte 4. — Pour justifier ce culte, la mère fut divinisée aussi bien que son fils, et on la regarda comme

1. VALÈRE MAXIME, liv. 9, ch. 3, f. 193, p. 2. Valère Maxime ne dit rien de la statue Je Sémiramis avec l'enfant dans les bras; mais elle fut déifiée comme Klira dont le caractère distinctif était celui de déesse mère; de plus nous avons la preuve que la semence de la femme ou Zoroaste remonte aux temps les plus .1111 irns, c'est-à-dire à sa propre époque (CLERICUS, *De Chaldœis*, liv. I, tome II, ch, III, sect. I, p. 199). Donc dans un culte des images à cette époque, cette semence doit avoir occupé une place importante. Comme dans le monde entier la mère et l'enfant apparaissent et se trouvent sur les premiers monuments égyptiens, ce culte doit avoir ses racines dans les âges les plus reculés. Et si la mère seule était représentée sous une forme si séduisante, nous pouvons être certain que la même beauté la caractérisait, avec son enfant dans les bras.
2. SANCHONIATION, p. 25.
3. De Asht-trt. Voir Appendice, note J.
4. HÉRODOTE, liv. I, ch. 199, sur la manière dont elle demandait à être rendue propice, nous montre l'extraordinaire, disons mieux, l'effrénée, dévotion pour cette déesse. Qu'un peuple entier ait adopté la coutume décrite par l'historien, cela montre l'influence merveilleuse de son culte. Nonnus la décrit: "l'espoir du monde entier" **Ελπιζ ολου Κοσμοιο** (*Dionusiaca*, liv. XLI, dans BRYANT, vol. III, p. 226). Cette même déesse vénérée à Éphèse était caractérisée par Démétrius l'orfèvre: "la déesse adorée en Asie et dans le monde entier" (*Actes* XIX, 27). La dévotion entourant cette déesse était si grande chez les Babyloniens comme dans le monde ancien, que la renommée des exploits de Sémiramis occulta, au point de vue historique, les exploits de son mari, Ninus ou Nemrod. Pour l'identité de Rhéa ou Cybèle, et Vénus, voir Appendice, note G.

destinée à achever d'écraser la tête du serpent; car il était facile au besoin de trouver des raisons nombreuses et plausibles pour démontrer que Ninus, ou Nemrod, le grand fils, n'avait fait dans sa vie mortelle que commencer ce travail.

L'Église de Rome prétend que ce n'était pas tellement la postérité de la femme que la femme elle-même qui devait écraser la tête du serpent. Bravant toute règle de grammaire, elle traduit ainsi la parole divine : "Elle t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon." — Cette croyance était partagée par les anciens Babyloniens, et représentée symboliquement dans leurs

temples. Dans l'étage supérieur de la tour de Babel ou temple de Bélus, il y avait, nous dit Diodore de Sicile, trois images des grandes divinités de Babylone ; l'une d'elles était une femme tenant la tête d'un serpent 1. — Chez les Grecs, on retrouve le même symbole. Diane, qui avait à l'origine le même caractère que la grande déesse de Babylone, était représentée tenant à la main un serpent sans tête 2. Avec le temps, et à mesure que les traits de l'histoire de Sémiramis devenaient plus obscurs, en déclara audacieusement que la naissance de son fils était miraculeuse; aussi fut-elle appelée "Aima Mater 3", la Vierge Mère.

1. DIODORE, *Bibliotheca*, liv. II. p. 70 et fig. 23. p. 88, la déesse Égyptienne, perçant la tête d'un serpent, à l'exemple d'Horus.
2. Voir SMITH, *Dictionnaire classique*, p. 320.
3. Aima est le terme Hébreu employé par Esaïe dans l'ancien Testament pour annoncer, 700 ans avant l'événement, que le Christ naîtrait d'une vierge. L'expression hébraïque Aima (dans un sens hébreu et non romain) est venue jusqu'à Rome par l'Étrurie, en rapport étroit avec l'Assyrie (LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 190). Le mot mater lui-même vient de l'Hébreu, dérivé de Msh, produire, en égyptien Ms, mettre au jour (BUNSEN, vol. I, p. 540). Ce qui devient en Chaldéen Mt, d'où l'égyptien Maut, mère. Erh ou Er, comme en anglais (ou en sanscrit) signifie "celle qui fait". Mater ou Mère signifie donc "celle qui met au monde". On ne peut faire l'objection que l'épithète Aima est souvent donnée à Vénus, qui n'était certainement pas une vierge. D'après le témoignage oculaire d'Augustin, les rites de Vesta, appelée emphatiquement la déesse vierge de Rome, sous le nom de Terra, étaient exactement ceux de Vénus, déesse de l'impureté et de la licence (Aug. *De Civitate Dei*, liv. II, ch. 26). Augustin dit ailleurs que Vesta était appelée par quelques-uns "Vénus" (*ibid*. liv. IV, ch. 10).

Même dans la mythologie Scandinave, Aima Mater ou la Vierge Mère, avait été originairement connue de ce peuple. Un de ses dieux s'appelait Heimdal; ses sens étaient si développés qu'il pouvait entendre pousser l'herbe sur le sol ou la laine sur le dos des brebis. Lorsqu'il sonnait la trompette, on l'entendait dans tous les pays; on l'appelait: "le fils des neuf Vierges" (MALLET, p. 95). Or, il y a évidemment là une énigme, explicable en revenant au langage primitif de la religion d'Odin. En Chaldéen, le fils des neuf vierges se dit Ben-Almet-Teshaah de prononciation identique à Ben-Almet-Ishaa, "le fils de la Vierge du Salut". Ce fils était partout connu comme la semence qui sauve, Zera-hosha, (en Zind, çra-osha) et sa mère vierge prétendait donc être la vierge du salut. Même dans les cieux la Providence divine a forcé ses ennemis à écrire un témoignage de la grande vérité scripturaire proclamée par le prophète hébreu à savoir "qu'une vierge enfanterait un fils dont le nom serait Emmanuel". La constellation de la Vierge, comme l'admettent les plus

savantsastronomes, était dédiée à Gérés, (Dr.. John HILL, dans Urania, M. A. JAMESON, *Atlas Céleste*; voir LANDSEER, *Recherches Sabéennes*, p. 201), c'est-à-dire la grande déesse de Babylone : Gérés, en effet, était adorée avec un enfant sur son sein (SOPHOCLE, *Antigone*) comme la déesse Babylonienne. La Vierge primitivement la Vénus Assyrienne, mère de Bacchus ou Tammuz était donc la Vierge Mère. La prophétie d'Esaïe fut apportée à Babylone par les Juifs exilés, d'où le nouveau titre donné à la déesse Babylonienne.

Longtemps avant l'ère chrétienne, on savait au loin que le grand Libérateur naîtrait d'une manière miraculeuse. Pendant des siècles, d'autres disent pendant des milliers d'années, les prêtres Bouddhistes avaient une tradition d'après laquelle une Vierge enfanterait un fils qui bénirait le monde 1. Cette tradition n'avait aucune origine romaine ou chrétienne; ce qui le prouve, c'est la surprise qu'éprouvèrent et que manifestèrent les missionnaires jésuites lorsque, pour la première fois, ils pénétrèrent dans le Thibet et dans la Chine, et qu'ils y trouvèrent non seulement une mère et un enfant adorés comme dans leur propre patrie, mais encore cette mère adorée sous un caractère entièrement semblable à celui de leur propre madone, "Virgo Deipara", la Vierge mère de Dieu 2, et cela, dans des régions où il n'y avait pas la moindre trace qui révélât que le nom ou l'histoire de notre Seigneur Jésus-Christ fût connue 3. L'antique promesse "la postérité de la femme écrasera la tête du

1. *Recherches Asiatiques*, vol. X, p. 27.
2. Voir Sir J. F. DAVIS, *La Chine*, vol. II, p. 58, et LAFITAN : les récits faits par les missionnaires du pape, dit-il, montrent que les livres sacrés des chinois parlent non seulement d'une Mère sainte, mais d'une Vierge Mère (vol. I, p. 235, Notes). Voir aussi SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, Appendice, note A, sec. 12. Le lecteur peut trouver d'autres témoignages tendant au même but dans PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, vol. I, p. 53, 54, notes. Voir enfin pour plus de lumière sur ce sujet, Appendice, note H.
3. PARSON, *Japhet*, p. 205-206.

serpent", suggéra naturellement l'idée d'une naissance miraculeuse. La prêtrise et la présomption naturelle à l'homme travaillèrent à anticiper l'accomplissement de cette promesse, et la reine de Babylone semble avoir la première reçu cet honneur. On lui prodiguait les titres les plus élevés. On l'appelait la reine des cieux (Jérémie XLIV, 17-19, 25) 1. — En Égypte, elle était appelée Athor, c'est-à-dire la demeure de Dieu 2, ce qui signifie qu'en elle habitait toute la plénitude de la divinité. Pour désigner la grande mère

déesse, dans un sens panthéiste, comme étant à la fois la toute puissante et infime, la Vierge mère, on avait gravé cette inscription sur l'un de ses temples en Égypte : "Je suis tout ce qui a été, qui est, et qui sera. Nul mortel n'a écarté mon voile. Celui que j'ai enfanté, c'est le soleil 3." — En Grèce, elle s'appelait Hestia, et chez les Romains Vesta, qui n'est qu'une modification du même nom, et ce nom bien que compris autrement d'ordinaire, signifiait en réalité: l'habitation 4.

1. Quand on appela Ashta, la femme, "la reine des cieux", ce nom de femme devint le plus grand titre d'honneur. C'est ce qui explique que chez les anciens peuples de l'Est, on s'adressât aux reines et aux plus grandes personnes en leur donnant le nom de femme. En anglais, ce n'est pas un titre flatteur, mais autrefois on le donnait en Angleterre de la même manière qu'en Orient; le mot anglais "queen" vient en effet de "Cwino", qui en ancien Goth veut dire "une femme".
2. BUNSEN, vol. I, p. 401.
3. *ibid*. vol. I, p. 386-387.
4. Hestia, en grec, veut dire maison ou habitation (Voir *Schrevellius* et PHOTIUS, *sub voce*). C'est là, pense-t-on, un sens secondaire de ce mot ; son sens propre serait "feu". Mais les citations sur Hestia montrent que le nom vient de Hes ou Hesè, couvrir, abriter, et c'est précisément l'idée d'une maison : abriter contre les rigueurs de la température. Le verbe Hes signifie aussi protéger, se montrer miséricordieux ; de là vient évidemment le caractère d'Hestia, protectrice des suppliants (voir SMITH). Si nous faisons venir Hestia de Hes, couvrir ou abriter nous comprendrons aisément le passage suivant de SMITH : "Hestia était la déesse de la vie domestique, et la donatrice de tout le bonheur de famille ; en cette qualité elle habitait, dit-on, dans la partie la plus reculée de chaque maison, et elle avait inventé l'art de bâtir les maisons". Si on suppose que le feu était la première idée de Hestia, comment le feu peut-il avoir été considéré comme le constructeur des maisons ? Mais si on prend Hestia dans le sens de habitation ou demeure, il est facile de voir comment Hestia en est venue à être identifiée au feu. La déesse, regardée comme l'habitation de Dieu, était connue sous le nom de Ashta, la femme, tandis qu'Ashta signifiait aussi feu, ainsi Hestia ou Vesta, à mesure du développement du système Babylonien, en vint à être regardée comme le feu ou la déesse du feu. Pour la raison qui a fait considérer la Déesse-Mère comme étant une habitation, voir Appendice, Note I.

Voici comment on invoque dans les Hymnes Orphiques, Hestia ou Vesta, séjour de la Divinité:

Fille vénérable de Saturne,
Qui habites dans la flamme éternelle !
C'est en toi que les dieux ont fixé leur demeure,
Solide fondement de la race mortelle 1.

Même lorsque Vesta est identifiée au feu, ce même caractère de Vesta, l'habitation, apparaît encore bien clairement. Philolaus, parlant d'un feu au centre de la terre, l'appelle "la Vesta de l'univers, la maison de Jupiter, la mère des dieux 2". — À Babylone, le titre de déesse-mère en tant que séjour de Dieu, était Sacca 3, ou sous la forme emphatique, Sacta, c'est-à-dire le tabernacle. - - Aujourd'hui les grandes déesses de l'Inde, comme ayant tout le pouvoir du Dieu qu'elles représentent, sont appelées de ce nom "Sacti" ou "le Tabernacle 4". - Or comme elle est le tabernacle ou le temple de Dieu, tout pouvoir, toute grâce, toute bonté se trouvait en elle. Elle personnifiait toute qualité de douceur et de clémence; et quand la mort eut terminé sa carrière, tandis qu'on la disait divinisée et changée en pigeon 5 pour marquer la céleste douceur de sa nature, elle fut appelée du

1. TAYLOR, *Hymnes Orphiques*, Hymne à Vesta, p. 175. Quoique Vesta soit appelée ici "fille de Saturne", elle est aussi identifiée dans tous les Panthéons avec Cybèle ou Rhéa la femme de Saturne.
2. TAYLOR, *Notes aux Hymnes Orphiques*, p. 156.
3. Pour plus de lumière sur le sujet du culte de Sacca à Babylone, sous ce même caractère de Anaitis, autrement dit Vénus, voir CHESNEY, *Expédition sur l'Euphrate*, vol. I, p. 381.
4. KENNEDY et MOON, *passim*. Il y un synonyme de Sacca, "tabernacle", ce mot est "Ahel" qui, avec les points, devient Ohel. De la première forme du mot sembla dériver le nom de la femme du dieu Bouddha, "Ahalya", d'après KENNEDY (p. 246-256) et d'après Moor, *Le Panthéon*, Ahilya (p. 264). De la seconde forme du mot, semble-t-il, vient le nom de la femme du patriarche des Péruviens "Mana Oëllo". - (PRESCOTT, *Le Pérou*, vol. I, p. 7-8). Mana était le terme employé par les Péruviens dans le sens oriental ; Oëllo, selon toute apparence, était employé dans le même sens.
5. DIODORE DE SICILE, liv. II, p. 76. Pour confirmer ce point, il faut se rappeler le titre de l'une des fables d'OVIDE, *Métamorphoses*, IV: Sémiramis in columbam, Sémiramis changée en pigeon.

nom de luné 1 ou la colombe, ou sans article Junon: c'était le nom de la reine des cieux à Rome, ce qui avait la même signification. Les Babyloniens l'adoraient sous la forme d'une colombe aussi bien que sous sa forme ordinaire. La colombe, symbole de la reine divinisée, est ordinairement représentée avec une branche d'olivier qu'elle tient dans son bec (fig. 25); sous sa forme lumineuse elle porte à la main la même branche2; et c'est de là sans doute qu'elle a tiré son nom, car Z'emir-ramit veut dire celle qui porte le rameau 3. Cette manière de représenter ainsi la déesse fait sans aucun doute allusion à l'histoire du déluge ; mais ce symbole rappelle encore autre chose. Un rameau, comme nous l'avons déjà montré, était le symbole du fils

divinisé, et, en représentant la mère sous la forme d'une colombe, que voulait-on, sinon l'identifier à l'Esprit de toute grâce, qui flottait sur l'abîme comme une colombe, au moment de la création ?

Fig. 25 Le rameau que tient Cybèle n'est qu'un rameau de convention; mais dans la figure de Layard c'est distinctement un rameau d'olivier.

1. Dioné, nom de la mère de Vénus, souvent appliqué à Vénus elle même, est évidemment le même nom que luné. Dioné avec le sens de Vénus, est clairement donnée par Ovide à la déesse Babylonienne. *Fastes*, liv. II, 461-464, vol. III, p. 113.
2. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 250.
3. De Ze, le ou ce; émir, rameau; et amit, qui porte, au féminin. — HESYCHIUS, *sub voce*, dit que Sémiramis est le nom d'un pigeon sauvage. L'explication ci-dessus du sens primitif, du nom de Sémiramis, comme se rapportant au pigeon sauvage, (un pigeon familier n'aurait pu servir à faire l'épreuve) peut se justifier parce qu'il était donné par les Grecs à toute espèce de pigeon sauvage.

Dans les sculptures de Ninive, en effet, nous l'avons vu, les ailes et la queue de la colombe représentaient la 3e personne de la Trinité Assyrienne. Pour confirmer ce point, remarquons que la Junon Assyrienne ou la Vierge Vénus, comme on l'appelait, était identifiée à l'air. "Les Assyriens, et quelques Africains, dit Julius Firmicus, donnent à l'air la suprématie sur les éléments, car ils ont consacré ce même élément sous le nom de Junon, ou de la Vierge Vénus 1." Pourquoi l'air était-il ainsi identifié à Junon, dont le symbole était celui de la 3e personne de la Trinité Assyrienne ? Parce que en Chaldée, le même mot qui signifie air signifie aussi Saint-Esprit! C'est ce que confirme un passage de Proclus, d'après lequel "Junon produit la génération des âmes 2". — D'où pourrait venir l'âme, l'esprit de l'homme, sinon de l'Esprit de Dieu ? Ce qui fait ressortir encore ce caractère de Junon comme incarnation de l'Esprit de Dieu, la source de la vie, et aussi comme déesse de l'air, c'est cette invocation qu'on lui fait dans les Hymnes Orphiques:

Ô royale Junon, à l'air majestueux,
à la forme aérienne
Et divine, reine bénie de Jupiter, qui trônes
Dans l'air azuré, la race humaine est ton souci constant.
C'est toi seule qui souffles la brise rafraîchissante,
Qui entretiens la vie, et que toute vie désire.
Mère des pluies et des vents, C'est toi seule qui produis toute chose, c'est de toi que vient la vie mortelle, Tous les êtres témoignent de ta nature divine, seule tu as le pouvoir universel !
À toi la mer tumultueuse, les tempêtes bruyantes,
les fleuves mugissants 3.

1. FIRMICUS, *De Errore*, ch. 4, p. 9.
2. PROCLUS, liv. VI, ch. 22, vol. II, p. 76.
3. Les classiques affirment que Junon était identifiée à l'air. Proclus dit ainsi: Notre souveraine et maîtresse Junon règne partout. Du haut des cieux, elle pénètre toutes choses : dans la région sublunaire l'air lui appartient, car l'air est le symbole, c'est pour cela que l'âme est appelée un esprit, **πνευμα** (PROCLUS, *ibid*).

Ainsi la reine divinisée, considérée à tous égards comme une véritable femme, était adorée en même temps comme l'incarnation du Saint-Esprit, l'Esprit de paix et d'amour. Il y avait dans le temple d'Hiérapolis en Syrie une magnifique statue de la déesse Junon que la multitude venait adorer de toutes parts. La statue de la déesse était richement ornée, sur sa tête était une colombe dorée, et on l'appelait d'un nom particulier à ce pays "Seméion". — Que veut dire ce mot ? Il signifie évidemment l'habitation 1; et la colombe dorée montre clairement que l'Esprit de Dieu était censé demeurer dans cette déesse. Faut-il donc s'étonner qu'elle fût partout adorée avec enthousiasme, puisqu'on lui attribuait une si haute dignité, qu'on lui donnait un si séduisant caractère, et que surtout ses images la présentaient aux regards humains comme Vénus Uranie, la céleste Vénus reine de la beauté, qui assurait le salut à ses adorateurs, tout en leur permettant de donner libre carrière à leurs mauvaises passions, et à leurs appétits sensuels et dépravés ! Sous le nom de "mère des dieux", la déesse reine de Babylone devint un objet d'adoration presque universelle. "La mère des dieux, nous dit Clericus, était adorée par les Perses, les Syriens, et tous les rois d'Europe et d'Asie, avec les marques de la plus profonde vénération." Tacite dit que cette déesse était adorée au milieu de la Germanie, et César reconnut, en envahissant la Grande-Bretagne, que les prêtres de cette même déesse, connus sous le nom de Druides, y étaient venus avant lui 2.

1. De Ze, ce ou le grand, et Maaon ou Maïon, demeure, et en dialecte Ionien, Meion.
2. CÆSAR, *De Bello Galico*, liv. ch. 13, p. 124. Druide semble de manière erronée venir du grec Drus ou du celte Deru, chêne. Le système druidique était pareil au système babylonien: selon Denys, les rites de Bacchus étaient célébrés dans les Iles Britanniques (*Periergesis*, v. 565) et Strabon cite Artémidore qui signale une île près de la Bretagne où le culte de Gérés et Proserpine ressemblait aux orgies de Samothrace (liv. IV, p. 190). D'après le druide Ceridwen et son fils (ch. 4, art. 3), une analogie existait entre son caractère et celui de la déesse mère de Babylone. Le nom gallois Dryw, s'accorde à ce système. Zéro, nom en Hébreu ou Chaldéen primitif du fils de la grande déesse devint Dero, la semence. Son prêtre fut nommé, comme c'est souvent le cas, d'après le dieu: "Druid", prêtre de "Dero", la semence promise à la femme. Les Hamadryades classiques, prêtresses de "Ha-med-dero", représentaient la semence désirée, soit le désir de toutes les nations.

Hérodote, d'après des informations particulières, déclare qu'en Egypte cette reine des cieux était la plus grande des divinités et celle qu'on adorait le plus 1. — Partout où son culte fut introduit, il exerça une fascination vraiment inouïe. Il faut en vérité que les nations "aient été rendues folles" par le vin de son impudicité. Les Juifs, en particulier, furent tellement enivrés par son breuvage aux jours de Jérémie, tellement ensorcelés par son culte idolâtre, que même après la ruine de Jérusalem, lorsque le pays fut ravagé à cause même de cette idolâtrie, ils ne purent se résoudre à l'abandonner. Pendant leur exil en Egypte, au lieu d'être témoins de Dieu contre le paganisme qui les entourait, ils étaient aussi passionnés pour cette forme d'idolâtrie que les Égyptiens eux-mêmes. Jérémie fut envoyé de Dieu pour dénoncer sa colère s'ils continuaient à adorer la reine des cieux, mais ses avertissements furent inutiles: "Alors, dit le prophète, tous ceux qui savaient que leurs femmes faisaient des encensements à d'autres dieux, et toutes les femmes qui étaient là en grand nombre, et tout le peuple qui demeurait dans le pays d'Egypte, à Patros, répondirent à Jérémie et lui dirent : Nous ne t'obéirons en rien de ce que tu nous as dit au nom de l'Éternel, mais nous voulons agir comme l'a déclaré notre bouche, offrir de l'encens à la reine des cieux et lui faire des libations comme nous l'avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos chefs, dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem. Alors nous avions du pain pour nous rassasier, nous étions heureux et nous n'éprouvions point de malheur." (Jérémie XLIV, 15-17). — Ainsi les Juifs, le peuple particulier de Dieu, rivalisaient avec les Égyptiens dans leurs dévotions à la reine des cieux.

Le culte de la déesse mère avec l'enfant dans ses bras fleurit en Égypte jusqu'à l'apparition du christianisme. Si l'Évangile était venu avec puissance dans la masse du peuple, il aurait renversé le culte de cette déesse. Dans

1. HÉRODOTE, *Histoires*, liv. II, cap. 66, p. 177. D.

la grande majorité il ne pénétra que nominalement. Aussi, loin d'être mise de côté, la déesse Babylonienne, en beaucoup de cas ne fit que changer de nom. Elle fut appelée la vierge Marie, et fut adorée avec son fils, par ceux qui professaient le christianisme, avec les mêmes sentiments idolâtres qu'elle l'était auparavant par les païens déclarés. Aussi, lorsque en 325 après J.-C. lorsque le concile de Nicée dut condamner l'hérésie d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, cette doctrine fut bien condamnée, mais ce ne fut pas sans l'aide d'hommes qui indiquaient nettement leur désir de mettre la créature au rang du Créateur, la vierge Mère à côté de son fils. Au concile de Nicée, dit l'auteur de "Nemrod", le parti des "Melchites", c'est-à-dire les représentants de la soi-disant chrétienté en Egypte, affirmaient "qu'il y a trois personnes dans la Trinité, le Père, la Vierge Marie et le Messie leur fils 1". — Citant ce fait incroyable énoncé au Concile de Nicée, le père Newman parle avec triomphe de ces discussions, qui d'après lui, tendaient à la glorification de Marie : "Ainsi, dit-il, la controverse a soulevé une question qu'elle n'a point résolue. Elle a ouvert de nouveaux horizons, si l'on peut ainsi parler, dans les royaumes de la lumière, auxquels l'Église n'a pas encore désigné ses habitants. Ainsi il y avait une merveille dans les cieux; un trône bien au-dessus des puissances créées, intermédiaire, intercesseur, un titre modèle, une couronne brillante comme l'étoile du matin, une gloire issue du trône éternel, des vêtements purs comme le ciel, et par dessus tout un sceptre ! Et quel était l'héritier prédestiné à tant de majesté? Qui était cette sagesse, et quel était son nom, le nom de la mère du pur amour, de la crainte, de la sainte espérance, exaltée comme un palmier d'Engaddi, ou un rosier de Jéricho, créée dès le commencement du monde dans les conseils de Dieu, et qui avait son pouvoir à Jérusalem ? La vision se trouve dans l'Apocalypse: c'est la femme vêtue du soleil, ayant

1. *Nemrod*, III, p. 329 dans le *Journal trimestriel de la Prophétie*, juil. 1852, p. 244.

la lune à ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles 1." "Les sectateurs de Marie, ajoute-t-il, ne s'éloignent pas de la vraie foi, à moins que les blasphémateurs de son fils ne soient dans le vrai. L'Église de Rome n'est idolâtre, que si l'Arianisme est orthodoxe 2." - Ceci est tout simplement

la poésie du blasphème! -II y a là aussi un argument ; mais quelle en est la valeur ? La voici : si on admet que le Christ soit vraiment Dieu, et qu'il mérite des honneurs divins, sa mère qui lui a donné son humanité, doit en recevoir aussi; elle doit être élevée bien au-dessus de toutes les créatures, et adorée comme participant à la Divinité. La divinité du Christ subsiste ou disparaît avec celle de sa mère. — Telle est la papauté au XIXe siècle ; que dis-je! Telle est la papauté en Angleterre. On savait déjà que la papauté à l'étranger était audacieuse, éhontée dans ses blasphèmes, qu'à Lisbonne on pouvait voir une église à l'entrée de laquelle était gravée cette inscription: "À la déesse Vierge de Lorette, des Italiens dévoués à sa divinité ont consacré cette église 3." — Mais avait-on jamais entendu un pareil langage dans la Grande-Bretagne ? Et cependant, ceci est exactement la 125 reproduction de la doctrine de l'ancienne Babylone à l'égard de la grande déesse. La Madone de Rome est donc exactement la Madone de Babylone. La reine du ciel d'un de ces systèmes est la même que la reine du ciel dans l'autre. La déesse adorée à Babylone et en Egypte comme le Tabernacle ou la demeure de Dieu, est identique à celle qui sous le nom de Marie est appelée par Rome "la Maison consacrée à Dieu, le mystérieux

1. NEWMAN, *Développement*, p. 405-406. Le lecteur intelligent verra tout de suite qu'il est absurde d'appliquer cette vision de la femme de l'Apocalypse à la Vierge Marie. Jean déclare expressément que ce qu'il a vu était un signe ou un symbole, "semeion". Si la femme dont il est ici question est littéralement une femme, il en est ainsi de la femme qui s'assied sur les sept collines. Dans les deux cas, il est évident que la femme est un symbole. La femme sur les sept collines est le symbole de la fausse église, la femme revêtue du soleil est le symbole de la véritable église — la fiancée, l'épouse de l'Agneau.
2. *idem*
3. Journal du professeur GIBSON, dans *Le Protestant Écossais*, vol. I, p. 464.

séjour 1, la demeure de Dieu 2, le Tabernacle du Saint Esprit 3, le temple de la Trinité 4". — On cherchera peut-être à justifier ce langage en disant que l'Écriture fait de chaque fidèle un temple du Saint-Esprit, et qu'il ne peut y avoir par conséquent aucun mal à parler de la Vierge Marie, qui était sans contredit une sainte, sous ce nom ou tout autre analogue ! Il est vrai que Paul dit : "Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?" (I Cor. II, 16) Ce n'est pas seulement une vérité, mais c'est une grande vérité une vérité bénie; une vérité qui redouble toutes les joies, et ôte aux soucis leur aiguillon, lorsque le vrai chrétien fait plus ou moins l'expérience de ces paroles du même apôtre (II Cor. VI, 16) : "Vous êtes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit: j'habiterai au milieu

d'eux, et j'y marcherai: je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple." — Il faut aussi admettre, et nous le faisons bien volontiers, que ce langage implique l'habitation de toutes les personnes de la glorieuse Divinité, car le Seigneur Jésus a dit, "si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui" (Jean XIV, 23). Mais en admettant tout cela, on reconnaîtra, après examen, que les idées romaines et les idées scripturaires exprimées par ces paroles, bien que semblables en apparence, sont essentiellement différentes. Lorsqu'il est dit que le croyant est le temple de Dieu, ou le temple du Saint-Esprit, cela signifie que "Christ habite dans nos cœurs par la foi" (Eph. III, 17). Mais lorsque Rome dit que Marie est le Temple ou le Tabernacle de Dieu, cela veut dire, au vrai sens païen de ce mot, que l'union entre elle et la Divinité est analogue à l'union hypostatique entre

1. *Manuel d'or* dans *Le Protestant Écossais*, vol. II, p. 271. Le mot qui est ici employer pour "habitation" est dans le latin de cet ouvrage un mot purement chaldéen "Zabulo", et vient du même verbe que Zebulun (*Gen*. XXX, 20); c'est le nom donné par Léa à son fils, quand elle dit "Maintenant mon mari demeurera avec moi".
2. *Pancarpium Mariœ*, p. 141.
3. *Jardin de l'âme*, p. 488.
4. *Manuel d'or* dans *Le Protestant Écossais*, vol. II, p. 272.

la nature humaine et la nature divine du Christ. La nature humaine du Christ est le "tabernacle de Dieu", c'est-à-dire que la nature divine a voilé sa gloire en prenant notre nature, de telle manière que nous pouvons nous approcher sans crainte du Dieu saint. C'est à cette glorieuse vérité que Jean fait allusion, quand il dit : la parole a été faite chair et a habité, (littéralement : a établi son tabernacle) parmi nous pleine de grâce et de vérité et nous avons vu sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père (Jean I, 14). — C'est dans ce sens que Christ, l'homme Dieu, est le seul "tabernacle de Dieu". Or, c'est précisément dans ce sens que Rome appelle Marie le "tabernacle de Dieu" ou celui du "Saint-Esprit". Voici comment parle l'auteur d'un ouvrage papiste consacré à l'exaltation de la Vierge, et où il décerne à Marie tous les titres et les prérogatives du Christ : "Voici, le tabernacle de Dieu, la demeure de Dieu, l'habitation, la cité de Dieu est avec les hommes, dans les hommes et pour les hommes, pour leur salut, leur exaltation et leur glorification éternelle. Il est bien clair que cela est vrai de la Sainte Église, et vrai aussi du très-saint Sacrement du corps de Notre Seigneur ! Est-ce vrai de chacun de nous, si du moins nous sommes chrétiens ? Sans aucun doute ; mais nous avons à contempler ce mystère

comme existant d'une manière spéciale dans la très-sainte mère de Nôtre-Seigneur 1." — Puis l'auteur, après s'être efforcé de montrer que "Marie est, à bon droit, considérée comme le tabernacle de Dieu avec les hommes", et cela dans un sens tout particulier, dans un sens différent de celui dans lequel tous les chrétiens sont le temple de leu, continue ainsi en faisant une allusion formelle à Marie dans ce caractère de tabernacle: "C'est vraiment un grand bienfait, c'est un singulier privilège que le tabernacle de Dieu soit avec les hommes, et que par lui les 'fiirnes puissent venir en toute sûreté près de Dieu devenu homme 2 !"

1. *Pancarpium Mariœ* ou *Marianium*, p. 141-142.
2. *ibid*, p. 142.

Toute la gloire médiatrice du Christ comme Dieu, en qui habite corporellement toute la plénitude la Divinité, est attribuée ici à Marie, ou au moins partagée avec elle. Les extraits ci-dessus sont empruntés à ouvrage publié il y a plus de deux cents ans. La papauté s'est-elle améliorée depuis ? S'est-elle repentie de blasphèmes ? Non, bien au contraire ; les citations du Père Newman le prouvent bien ; mais il y a une preuve encore plus forte. Dans un ouvrage récent, la même idée blasphématoire est exposée plus clairement encore Tandis que Marie est appelée la maison consacrée à Dieu, et le temple de la Trinité, le verset et le répons suivants montreront dans quel sens elle est regardée comme le temple du Saint-Esprit : "V. Ipse deus creavit illam in Spiritu Sancto et effudit illam inter omnia opéra sua. R.. Domina, exaudi" etc. ce qu'il faut traduire ainsi: "V. Le Seigneur lui-même l'a créée dans l'Esprit-Saint, et l'a répandue dans tous ses ouvrages. R. Ô dame écoute 1." Ce langage extraordinaire implique évidemment que Marie est identifiée au Saint-Esprit lorsqu'il parle d'elle comme répandue dans toutes les œuvres de Dieu; 128 et c'est précisément ainsi, nous l'avons vu, qu'on considérait la femme que les païens regardaient comme "le tabernacle" ou la maison de Dieu. Où emploie-t-on un pareil langage vis-à-vis de la Vierge ? Ce n'est pas en Espagne, ce n'est pas en Autriche, ce n'est pas dans les parties les plus sombres de l'Europe continentale, mais à Londres même, le siège et le centre de la lumière du monde !

Les noms blasphématoires donnés à Marie par la papauté n'ont pas une ombre de fondement dans la Bible; ils sont tous fondés sur l'idolâtrie Babylonienne. Il y a plus: les traits mêmes et le teint des deux Madones Romaine et Babylonienne, sont identiques. Jusqu'à ces derniers temps,

lorsque Raphaël quitta quelque peu les sentier battus, il n'y avait rien de juif ou même d'italien dans les

1. *Le Manuel d'or*, p. 649. Cet ouvrage porte l'*imprimatur* de Nicolas, évêque Melipotamus, aujourd'hui cardinal Wiseman.

madones Romaines. Si ces portraits ou ces images de la Vierge mère avaient été destinés à représenter la mère de Notre Seigneur, on les aurait certainement jetés dans l'un de ces deux moules. Mais il n'en a pas été ainsi. Dans la terre des beautés aux yeux noirs, aux cheveux d'un noir de corbeau, la madone a toujours été représenté avec des yeux bleus, et des cheveux blonds, et c'est là une couleur entièrement différente du teint juif, qu'on aurait supposé devoir être celui de la mère de notre Seigneur, mais qui s'accorde précisément avec celui que toute l'antiquité attribue à la déesse reine de Babylone.

Dans presque tous les pays la grande déesse a été représentée avec des cheveux blonds ou dorés; il devait donc y avoir eu un grand prototype, auquel tous les types devaient correspondre. La blonde Gérés, "flava Gères", ne pourrait fournir aucun poids à cet argument si elle avait été seule, car on ne pourrait dans ce cas supposer que l'épithète "aux cheveux blonds" était empruntée au blé qui était censé être sous sa protection. Mais beaucoup d'autres déesses ont reçu la même qualification. -- Europe, qui fut ravie par Jupiter sous la forme d'un taureau, est appelée Europe aux cheveux blonds 1. — Minerve est appelée par Homère Minerve aux yeux bleus 2, et par Ovide, Minerve aux cheveux blonds 3. — La chasseresse Diane qui est souvent identifiée à la lune est invoquée par Anacréon sous le nom de fille de Jupiter aux blonds cheveux 4, titre que la pâle !figure de la lune argentée n'aurait certainement jamais suggéré. Diane, mère de Vénus, avait, nous dit "Théocrite, des cheveux blonds 5 — Vénus elle-même est souvent appelée Aurea Venus, la blonde Vénus6. - La déesse Hindoue Lakshmi, mère de l'Univers, avait le teint

1. OVIDE, Fastes, liv. V, v. 609.
2. *Iliade*, liv. V, v. 420.
3. OVIDE, *Tristes*, liv. I, *Élégies*, p.44 et *Fastes*, liv. VI, v. 652
4. ANACRÉON, *Ode*, LX.
5. *Idylle*, VII, v. 116.
6. HOMÈRE, *Iliade*, liv. V, v. 427.

Blond 1, Ariadne, femme de Bacchus, était appelée Ariadne aux blonds cheveux 2. — Voici en quels termes Dryden nous parle de sa chevelure:

Là où se jouent les flots tumultueux,
dans le port de Diane,
On voit la blonde Ariadne abandonnée ;
Là, dévorée par le chagrin et folle de désespoir.
Elle déchire ses vêtements, et arrache sa chevelure dorée 3

La Gorgone Méduse avant sa transformation était célèbre pour sa chevelure dorée aussi bien que pour sa beauté:

Méduse avait alors des charmes,
une foule de prétendants
Rivalisaient pour conquérir son cœur.
Ceux qui l'on vue déclarent que jamais ils n'ont admiré
Des traits plus touchants sur une plus douce physionomie ; Mais par dessus tout, ils admirent ses longs cheveux
Aux reflets brillants, ondulant en boucles dorées 4

La Sirène qui figurait si souvent dans les contes romantiques du nord, qui était évidemment empruntée à l'histoire d'Atergatis, la déesse-poisson de Syrie, appelée la mère de Sémiramis, et identifiée quelquefois à Sémiramis elle-même 5, la Sirène avait, dit-on, une chevelure semblable. "Ellewoman", tel est le nom Scandinave de la Sirène, est blonde, dit l'introduction aux contes danois de Hans Andersen, elle a les cheveux dorés, et joue délicieusement sur un instrument à cordes 6. On la voit

1. *Recherches Asiatiques*, vol. XI, p. 154.
2. HÉSIODE, *Théogonie*, v. 947, p. 74.
3. Mythologie païenne illustrée, p. 58.
4. *ibid*. p. 90.
5. *Lucien de Dca Syriâ*, vol. III, p. 460-461. Le nom mentionné par Lucien est Derketo, mais on sait que Derketo et Atergatis ne font qu'une personne.
6. *Contes Danois*, p. 86.

souvent assise à la surface des eaux, peignant avec un peigne d'or sa longue chevelure dorée 1. Et même lorsque Athor, la Vénus de l'Egypte, était représentée sous la forme d'une vache, sans doute pour montrer le teint de la déesse qui représentait la couleur de cet animal, la tête et le cou étaient dorés 2. Si donc les portraits les plus célèbres de la Vierge Mère en Italie nous la

montrent avec un teint blond, si dans toute l'Irlande la vierge est presque invariablement représentée aujourd'hui de la même manière ; qui peut échapper à cette conclusion, qu'elle a été copiée sur le même prototype que les divinités païennes ?

La ressemblance ne porte pas seulement sur le teint, elle porte aussi sur les traits. Les traits juifs sont frappants dans tous les pays, et ont un caractère spécial qui leur est propre. Mais les madones à l'origine n'ont rien du tout de la forme ou du trait juif; tous ceux qui les ont comparées personnellement 3 déclarent qu'à cet égard aussi bien que pour le teint elles ressemblent aux madones Babyloniennes que Sir Robert Ker Porter a découvertes parmi les ruines de Babylone. Ces portraits ont aussi un caractère remarquable, c'est le nimbe ou cercle de lumière qui entoure d'ordinaire la tête de la madone romaine. Les prétendus portraits du Christ sont souvent entourés de la même manière. Quelle est l'origine de cet emblème ? Pour ce qui concerne notre Seigneur, si sa tête avait été simplement entourée de rayons, on aurait pu dire avec quelque apparence de raison que c'était un emprunt aux récits évangéliques où il est écrit que sur la sainte montagne son visage était resplendissant de lumière. Mais où voit-on, dans toute l'Écriture, que sa tête fut entourée d'un disque ou d'un cercle de lumière ? Ce qu'on chercherait en vain dans la arole de Dieu, on le trouve dans les représentations Astiques des grandes divinités de Babylone. Le disque

1. *Contes Danois*, p. 87.
2. HÉRODOTE, liv. II, p. 158 et WILKINSON, vol. I, note p. 128.
3. H. J. JONES, dans le *Journal trimestriel de la prophétie*, oct. 1852, p. 331.

et surtout le cercle étaient les symboles bien connus de la divinité du soleil et figuraient largement dans le symbolisme oriental. La divinité du soleil était entourée d'un cercle ou d'un disque. Il en était de même dans la Rome païenne. Apollon, l'enfant du soleil, était souvent représenté de cette manière. Les déesses qui se disaient parentes du soleil étaient aussi autorisées à se faire orner d'un nimbe ou cercle lumineux. Nous donnons une gravure des "Pompéiens" où l'on voit Circé, la fille du Soleil, la tête entourée d'un cercle, absolument comme aujourd'hui on entoure la tête de la Madone Romaine (fig. 26). Comparez le nimbe qui entoure la tête de Circé à celui qui entoure la tête de la Vierge papale, et vous verrez combien la ressemblance est exacte 1! Or, pourrait-on croire que toute cette coïncidence soit accidentelle ? Si la madone avait jamais ressemblé aussi exactement à la Vierge Marie, il est évident que cela n'aurait jamais excusé l'idolâtrie. Mais

puisqu'il est incontestable que la déesse enchâssée dans l'Église papale pour l'adoration suprême de ses sectateurs, n'est pas autre chose que cette même reine de Babylone qui éleva Nemrod ou Ninus le fils, comme rival de Christ, et qui fut dans sa personne l'incarnation de toute espèce de licence, quel ténébreux caractère ce fait n'imprime-t-il pas sur l'idolâtrie romaine ? À quoi bon nous dire, pour atténuer le caractère odieux de cette idolâtrie, que l'enfant qu'on présente à notre adoration porte le nom de Jésus?

1. *Ezech*. VIII. 3. Il y a bien des explications sur cette image de jalousie. Mais tout s'explique puisque le caractère de l'ancienne idolâtrie était le culte de la mère et de l'enfant, qui était le Fils de Dieu incarné. Comparez les versets 3 et 5 au verset 14 pour voir que les femmes pleuraient sur Tammuz à côté de l'image de jalousie.

Lorsqu'on adorait autrefois à Babylone cette femme et son enfant, on appelait celui-ci d'un nom tout aussi particulier à Christ, d'un caractère tout aussi distinctif que le nom de Jésus ! On l'appelait Zoro-ashta, la semence de la femme. Mais cela n'empêche pas que la terrible colère de Dieu ne s'élevât contre ceux qui jadis adoraient "cette idole de jalousie, provoquant à la jalousie 1." C'est en vain qu'on donne le nom du Christ à l'enfant la Madone Romaine tient dans ses bras, on n'en fait as moins une image de jalousie, on ne la rend pas injurieuse pour le Très-Haut, on n'en excite pas moins son profond mécontentement, quand on adore évidemment cet enfant comme celui de la reine des cieux à laquelle on décernait tous les attributs de la Divinité et qu'on adorait comme la "mère des prostitutions et des abominations de la terre".

Fig. 26.

1. Il est expliqué que cette gravure empruntée à l'Odyssée représente Ulysse et Circé, au moment où le héros, ayant bu impunément la coupe enchantée, grâce à l'antidote que lui avait donné Mercure (on sait en effet que Circé avait une coupe d'or comme la déesse Babylonienne), tire son épée et s'avance pour venger ses compagnons transformés en pourceaux. La déesse terrifiée se soumet aussitôt, ainsi que le raconte Homère. Ulysse fait lui-même le récit:

"Va maintenant te coucher à l'étable, avec tes compagnons";
— Mais le charme est sans effet, je tire mon glaive acéré, je fonds
Sur la déesse, comme si je voulais la tuer; elle jette un grand cri,
Se baisse, embrasse mes genoux, et tout en larmes, m'adresse
Ces paroles rapides : "Qui donc es-tu ?" etc. (Odyssée, X, 320)

Ce tableau, ajoute l'auteur des Pompéiens, est remarquable, car il nous montre l'origine de cette couronne affreuse et dépourvue de sens qui entoure les têtes des saints, « nimbus" ou "aureola", définie par Sorvius comme "le fluide lumineux qui entoure la tête des dieux". Elle appartient à Circé, en tant que fille du soleil. Les empereurs se l'appropriaient en signe de divinité; et sous ce respectable patronage, elle s'introduisit, comme autres coutumes païennes, dans les usages de l'Église. Mais nous adressons aux empereurs plus de blâme qu'ils ne méritent: ce fut plutôt l'évêque de Rome qui fit pénétrer dans l'Église "la superstition païenne"!

Le Seigneur a en horreur le culte des images, mais un culte pareil doit lui être particulièrement en horreur. Or si les faits que nous avons admis sont vrais, faut-il s'étonner que des menaces si terribles soient dirigées par la

parole de Dieu contre l'apostasie Romaine, et que les vases de la redoutable colère divine soient destinés à se répandre sur sa tête coupable ! Si tout cela est vrai, (et qui peut le contredire), osera-t-on maintenant plaider la cause de la Rome papale, osera-t-on l'appeler une Église chrétienne ? Un homme craignant Dieu pourra-t-il, à la vue de ces lignes, s'empêcher d'admettre que seul le paganisme a jamais pu inspirer une doctrine semblable à celle que proclamèrent les Melchites au Concile de Nicée : "la Sainte Trinité se compose du Père, de la Vierge Marie, et du Messie leur Fils 1" ! Comment ne pas reculer d'horreur devant une pareille pensée? Et que dira dès lors le lecteur d'une église qui enseigne à ses enfants à adorer une Trinité semblable à celle qui est contenue dans ces lignes:

Cœur de Jésus, je t'adore ;
Cœur de Marie, je t'implore ;
Cœur de Joseph, pur et juste :
En ces trois cœurs, je place ma confiance 2.

1. *Journal trimestriel de la Prophétie*, juil. 1852, p. 244.
2. *Ce que tout chrétien doit savoir et faire*, par le Révérend J. FURNISS, publié par James Duffy, Dublin. L'édition de ce manuel de la papauté cité plus haut, outre le blasphème qu'il contient, renferme aussi les principes les plus immoraux: il enseigne distinctement l'innocence de la fraude, si elle ne dépasse pas certaines limites. Un grand cri s'étant élevé contre cet ouvrage, je crois qu'il a été retire de la circulation. Mais l'authenticité du passage cité est hors de discussion. J'ai reçu moi-même d'un ami de Liverpool un exemplaire d'une édition avec ces parole ; mais j'en avais déjà vu un exemplaire appartenant au Révérend Richard Smyth d'Armagh. Mais ce n'est pas seulement en Irlande qu'on propose une pareil trinité au culte des Romanistes. Sur une carte, ou feuille volante, imprimée par les prêtres papistes de Sunderland et que j'ai devant moi, avec l'en-tête, "Devoir Pascal, Église de Sainte-Marie, Bishopwearmouth, 1859" on lit cet avis numéro 4, donné aux "chers chrétiens" auxquels elle est adressée: 4º Et n'oubliez jamais les actes d'un bon chrétien, qui vous sont si souvent recommandés pendant le renouvellement de la Mission:

Bénis soient Jésus, Marie et Joseph.
Jésus, Marie et Joseph, je vous donne mon cœur, ma vie et mon âme.
Jésus, Marie et Joseph, assistez-moi toujours; et dans ma dernière agonie
Jésus, Marie et Joseph, recevez mon dernier soupir.
Amen!

Et pour engager les sectateurs de Rome à accomplir cet acte de bon chrétien, on leur fait toutes sortes de promesses. — À la page 30 du Manuel de Furniss, sous titre de "Règle de conduite" on lit ceci: Le matin, avant de vous lever, faites le signe de la croix, et dites: Jésus, Marie et Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme (chaque fois que vous ferez

cette prière, vous gagnerez une indulgence de 100 jours, que vous pourrez accorder aux âmes du Purgatoire). — J'ajouterai que le titre du livre de Furniss, donné ci-dessus est le titre de l'exemplaire de M. Smyth. Le titre de celui que je possédai est celui-ci : "Ce que tout chrétien doit savoir", Londres, Richardson et Fils, 147, Strand. — Les deux exemplaires contiennent en texte les mêmes mots impies et ont l'*imprimatur* de Paulus Cullen.

Si ce n'est pas là du paganisme, que peut-on appeler de ce nom? Et c'est là la Trinité que les catholiques romains d'Irlande apprennent à adorer dès leur enfance ! C'est là la Trinité que dans les livres les plus récents d'instruction catéchétique, on présente comme grand objet de dévotion aux partisans de la papauté ! Le manuel qui contient le blasphème est publié avec l'imprimatur de Paulus Cullen, archevêque papal de Dublin. Dira-t-on, après cela, qu'il faut encore appeler l'Église catholique romaine une Église chrétienne, parce qu'elle retient la doctrine de La Trinité ? Les païens de Babylone, les Égyptiens, les Hindous, de nos jours encore, ont admis une Trinité dans le même sens que Rome ; mais adoraient-ils Jéhovah le Dieu en trois personnes, le roi éternel, immortel et invisible ? Et dira-t-on avec une égale évidence devant les yeux, que Rome fait ainsi? Arrière donc cette fatale illusion que Rome est chrétienne ! On a pu jadis avec quelque raison soutenir une pareille hypothèse; mais chaque jour le mystère d'iniquité se révèle de mieux en mieux sous son vrai caractère. Il n'y a pas, il ne peut y avoir la moindre sûreté pour les âmes dans "Babylone". "Séparez-vous d'elle, mon peuple", tel est l'ordre distinct et formel de Dieu. Ceux qui y résistent, le font à leurs risques et périls !

Chapitre 3
Festivités

Article 1
Noël et la fête de l'Annonciation

Si Rome est en effet la Babylone de l'Apocalypse; si la Madone adorée dans ses sanctuaires n'est autre que la reine du ciel dont les adorateurs provoquaient la terrible colère de Dieu aux jours de Jérémie, il est de la dernière importance de bien établir le fait de manière à ce qu'il n'y ait plus aucun doute possible; car si on peut le démontrer, tout homme qui tremble à la parole de Dieu doit frissonner à la pensée de donner à un pareil système, soit comme individu, soit comme nation, la moindre protection ou le moindre soutien. Nous en avons déjà dit suffisamment pour montrer l'identité des systèmes Romain et Babylonien; mais à chaque pas l'évidence

devient plus écrasante. C'est ce que prouvera particulièrement la comparaison des différentes fêtes. Les fêtes romaines sont innombrables; mais il en est cinq parmi les plus importantes que nous pouvons mettre à part, ce sont : Noël, l'Annonciation, Pâques, la Nativité de Saint-Jean, et l'Assomption. Chacune de ces fêtes, en peut le prouver, est une fête Babylonienne. Prenons d'abord la fête en l'honneur de la naissance du Christ ou Noël. Comment se fait-il que cette fête ait été établie le 25 décembre ? Il n'y a pas dans l'Écriture, un seul mot sur le jour précis de sa naissance, ou sur l'époque de l'année où il naquit. Ce qui y est rapporté montre que quelle que soit l'époque de sa naissance, ce ne peut avoir été le 25 décembre. Lorsque l'ange annonça la naissance aux bergers de Bethléem, ils paissaient leurs troupeaux pendant la nuit au milieu des champs. Sans doute, le climat de la Palestine n'est pas si rigoureux que le nôtre, mais bien que la chaleur du jour soit considérable, le froid de la nuit, de décembre à février, est très vif 1, et les bergers n'avaient pas l'habitude de garder les troupeaux dans les champs après la fin d'octobre 2. Il est donc absolument incroyable que Christ soit né à la fin de décembre. Les commentateurs sont unanimes sur cette question. Sans parler de Barnes, Doddridge, Lightfoot, Joseph Scaliger, et Jennings, dans ses "Antiquités Juives", qui sont tous d'avis que le 25 décembre ne peut pas être l'époque de la naissance du Seigneur, le célèbre Joseph Mède énonce une opinion décisive dans le même sens. Après avoir longuement et minutieusement examiné le sujet, il donne entre autres l'argument suivant: lors de la naissance de Christ, chaque femme, chaque enfant dut aller se faire enregistrer à la ville à laquelle ils appartenaient, et plusieurs avaient à faire de longues marches; mais le milieu de l'hiver n'était pas propre à une pareille besogne, surtout

1. Londres, *Commentaire de la Société des Traités*, vol. I. p. 472. ALFORD, *Testament Grec*, vol. I. p. 412. GRESWELL, vol. I, Dissert. XII, p. 381-437.
2. GILL, *Commentaire sur Luc* II. 8, s'exprime ainsi: les Juifs ont deux sortes de bétail : le bétail domestique qui se trouve dans la ville ; le bétail des champs qui demeure dans les pâturages. Là-dessus un de leurs commentateurs, (MAIMONIDE, dans *Misu-Betza*, ch. 5, sect. 7) fait remarquer ceci : Ces derniers demeurent dans les pâturages qu'on trouve dans les villages, tous les jours de froid et de chaleur, et ne se rendent dans les villes que lorsque la pluie survient. La première pluie tombe au mois de Marchesvan, qui correspond à la dernière partie de notre mois d'octobre, et à la première partie de notre mois de novembre. Il en résulte que Christ doit être né avant le milieu d'octobre, puisque la première pluie n'était pas encore tombée. KITTO, *Deut*. XI, 14 (*Commentaire illustré*, vol. I, p. 398) dit que la première pluie tombe en automne, c'est-à-dire en septembre ou octobre. Ceci nous ramènerait pour le retour des troupeaux à une époque plus reculée que celle indiquée dans le texte ; mais il est hors de doute que ce ne

pouvait être plus tard que l'époque dont je parle, suivant le témoignage de Maimonide, dont la compétence à propos des coutumes juives est bien connue.

pour les femmes et les enfants. Christ ne peut donc pas être né au milieu de l'hiver. De plus, à l'époque de sa naissance, les bergers veillaient avec leurs troupeaux pendant la nuit, et cela ne pouvait se faire au milieu de l'hiver. Et si quelqu'un pense que l'hiver n'est pas rigoureux dans ce pays, qu'il se rappelle les paroles de Christ dans l'Évangile: "Priez que votre fuite n'arrive pas en hiver." Or, si l'hiver était une mauvaise saison pour fuir, ce n'était assurément pas une saison où les bergers pouvaient demeurer dans les champs, où les femmes et les enfants pouvaient voyager 1. Les écrivains les plus instruits et les plus sincères de tous les partis 2 reconnaissent que l'on ne peut pas déterminer le jour de naissance de notre Seigneur 3, que dans l'église chrétienne on n'entendit jamais parler d'une fête pareille avant le IIIe siècle, et qu'elle ne fut guère observée que bien avant dans le IVe siècle. Comment donc l'Église Romaine a-t-elle fixé

1. MÈDE, *Œuvres, Discours*, XLVIII, 1672. L'argument de Mède repose sur l'hypothèse du bon sens et de la sagesse qui, on le sait, caractérisaient les lois romaines.
2. Archidiacre WORD, dans *l'Annotateur chrétien*, vol. III, p. 2. LORIMER, *Manuel du Presbytère*, p. 180. Lorimer cite Sir Peter King, qui dans ses *Recherches sur le culte de la primitive église*, etc. conclut que cette fête n'était pas observée dans l'Église, et ajoute : "II paraît invraisemblable qu'on ait célébré la naissance de Christ quand on n'était pas d'accord sur le mois et le jour de sa naissance". Voyez aussi Révérend J. RYLE, dans son *Commentaire* sur Luc XI, note du v. 8 ; il admet que l'époque de la naissance du Christ est incertaine, tout en contestant que les troupeaux aient pu être en plein champ pendant le mois de décembre, il s'appuie sur la plainte de Jacob à Laban : "Le jour la chaleur me dévorait, et la nuit le froid me glaçait". Or, toute la force de la plainte de Jacob contre son cruel parent repose sur ceci : Laban lui faisait faire ce qu'aucun autre homme n'aurait fait, et dès lors, s'il parle des froides nuits de l'hiver, (ce qui toutefois, n'est pas l'explication ordinaire de cette expression) cela prouve exactement l'opposé de ce que voudrait prouver M. Ryle : les bergers n'avaient pas l'habitude de laisser leurs troupeaux dehors pendant les nuits d'hiver.
3. GIESELER, vol. I, p. 54 et notes. CHRYSOSTOME, (*Monitum in hom. de Natal. Christi*) écrivant à Antioche vers l'an 880 après J.-C. dit: "II y a à peine dix ans que nous connaissons ce jour", vol. II, p. 352. — "Ce qui suit, ajoute Gieseler, confirme d'une manière éclatante la facilité avec laquelle des coutumes de date récente ont pu revêtir le caractère d'institutions apostoliques." Voici comment continue Chrysostome: "Parmi les peuples de l'Ouest il était connu auparavant depuis des temps primitifs et fort reculés, et les peuples qui habitent depuis la Thrace jusqu'à Gadeira (Cadix) le connaissaient avant nous, c'est-à-dire, que le jour de naissance de notre Seigneur, inconnu à Antioche dans l'est sur les fron-

tières même de la Terre Sainte où il était né, était parfaitement bien connu dans toute l'Europe occidentale, depuis la Thrace jusqu'en Espagne !"

au 25 décembre la fête de Noël? En voici la raison: longtemps avant le IVe siècle, et même bien avant l'ère chrétienne, les païens célébraient une fête à cette même époque de l'année, en l'honneur de la naissance du fils de la reine Babylonienne; or on peut présumer que pour se concilier les païens, et augmenter le nombre de ceux qui adhéraient de nom au christianisme, la même fête fut adoptée par l'Église Romaine qui se contenta de lui donner le nom de Christ. Cette tendance de la part des chrétiens à faire des concessions au paganisme se développa de bonne heure; et nous voyons Tertullien lui-même, vers l'an 230, déplorer amèrement la faiblesse des chrétiens à cet égard, et l'opposer à la stricte fidélité des païens à leur propre superstition : "C'est nous, dit-il, nous qui sommes étrangers aux sabbats 1, aux nouvelles lunes, et aux fêtes, nous qui étions autrefois agréables à Dieu, c'est nous qui fréquentons maintenant les Saturnales, les fêtes du solstice d'hiver, les Matronales; on porte ça et là des présents, les cadeaux du nouvel an se font avec fracas, les jeux, les banquets se célèbrent avec des cris ; oh ! comme les païens sont plus fidèles à leur 140 religion; comme ils prennent soin de n'adopter aucune solennité chrétienne 2 !" Des hommes vertueux s'efforcèrent d'arrêter le flot, mais en dépit de tous leurs efforts, l'apostasie se développa, jusqu'à ce que l'Église, à l'exception d'un petit reste, fut engloutie sous la superstition païenne. Il est hors de doute que Noël était à l'origine une fête païenne. Ce qui le prouve, c'est l'époque de l'année où on la célèbre et les cérémonies qui l'accompagnent. En Égypte, le fils d'Isis, titre égyptien de la reine des cieux, naquit à cette même époque, au moment du solstice d'hiver 3. Le nom même sous lequel Noël est

1. Il parle des sabbats juifs.
2. TERTULLIEN, *De l'idolâtrie*, c. 44. vol. I, p. 692 et GIESELER, vol. I, sect. 79.
3. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. IV, p. 405. PLUTARQUE (*Isis*, vol. XI, p. 877, 13. B) dit: "Les prêtres Égyptiens affirmaient que la naissance du divin fils d'Isis à la fin de décembre était prématurée. Mais ceci est la contrepartie exacte de l'histoire classique de Bacchus : lorsque sa mère Sémélé était consumée par le feu de Jupiter, ce dieu fut arraché, à l'état embryonnaire, aux flammes qui la dévoraient."

populairement connu en Angleterre, le jour d'Yule 1, prouve tout de suite son origine païenne. Yule est le nom chaldéen pour "enfant, ou petit enfant 2" ; et comme le 25 décembre était appelé par les anciens païens saxons le jour "d'Yule" ou "le jour de l'Enfant" et la nuit qui le précédait "la nuit de la

Mère 3", et cela longtemps avant qu'ils ne fussent en contact avec le christianisme, cela prouve suffisamment son véritable caractère. Ce jour de naissance était observé bien loin dans les contrées païennes. On a généralement cru que cette fête avait seulement un caractère astronomique, et qu'elle rappelait simplement la fin de la course annuelle du soleil et le commencement d'un nouveau cycle 4. Mais il est hors de doute que la fête en question avait une bien plus haute portée ; elle rappelait non seulement le symbole de la naissance du soleil au renouvellement de sa carrière, mais le jour de naissance du grand libérateur. Les Sabéens d'Arabie, qui regardaient la lune et non le soleil comme le symbole visible de l'objet favori de leur culte, observaient la même époque comme la fête de la naissance. Nous lisons dans la "Philosophie Sabéenne" de Stanley : "Le 24e jour du 10e mois, c'est-à-dire décembre, selon notre manière de compter, les Arabes célébraient le jour de la naissance du Seigneur, c'est-à-dire, la Lune 5." Le Seigneur Lune était le grand objet de culte des Arabes, et ce Seigneur Lune était né, disaient-ils, le 24 décembre, ce qui montre clairement que la naissance qu'ils célébraient n'avait aucun rapport nécessaire avec le cours du soleil. Il importe de remarquer aussi que si le jour de Noël chez les anciens Saxons d'Angleterre était

1. MALLET, vol. I, p. 130.
2. De Eol, enfant. La prononciation est ici la même que celle de eon dans Gédéon. En Ecosse, du moins dans les Pays-Bas, les gâteaux d'Yule sont aussi appelés gâteaux de Nür (le u se prononce comme en français). En Chaldéen, Noûr signifie naissance. Donc les gâteaux de Nûr sont des gâteaux de naissance. Les déesses Scandinaves, appelées "Noms", qui prédisaient aux enfants leur destinée au moment de leur naissance, tiraient leur origine du nom analogue Nor, un enfant.
3. SHARON-TURNER, *Les Anglo-Saxons*, vol. I, p. 219.
4. SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, p. 491.
5. STANLEY, p. 1066, c. I.

observé pour la célébration de la naissance d'un Seigneur de l'armée des cieux, le cas doit avoir été précisément le même ici qu'en Arabie. Les Saxons, on le sait, regardaient le soleil comme une divinité femelle, et la Lune comme une divinité mâle 1. C'est donc sans doute le jour de naissance du Seigneur Lune, et non celui du soleil qu'ils célébraient le 25 décembre, comme les Arabes observaient le 24 décembre parce que c'était le jour de naissance de ce même Seigneur Lune. En Orient, il paraît que le nom de ce Dieu Lune était "Meni"; c'est là en effet croyons-nous l'interprétation la plus naturelle de la déclaration divine faite dans Esaïe LXV : "Mais vous avez abandonné ma sainte montagne, vous qui préparez une table pour Gad, et

vous remplissez une coupe pour Meni 2." On a des raisons de croire que Gad se rapporte à la divinité du Soleil, et Meni à la divinité de la Lune 3.

1. SHARON TURNER, vol. I, p. 213. Turner cite un poème arabe qui montre qu'en Arabie comme chez les Anglo-Saxons on reconnaissait un soleil femelle et une lune du sexe masculin.
2. Dans la version autorisée, Gad devient "cette troupe" et Meni, "ce nombre" mais les commentateurs indiquent là une erreur: ces deux mots sont des noms propres.
3. Voir KITTO, vol. IV, p. 66. Le nom de Gad se rapporte au dieu de la guerre, car il signifie attaquer mais aussi celui qui assemble, et sous ces deux idées on peut l'appliquer à Nemrod, qui était un dieu soleil en tant que premier guerrier célèbre et pour avoir, sous le nom de Phoronée, réuni les hommes en communautés sociales (p. 81). Le nom de Meni, celui qui compte, semble un synonyme de Cush ou Chus, couvrir ou cacher, mais aussi compter ou démontrer. Le vrai sens du nom de Cush est donc "celui qui compte ou le calculateur" car tandis que Nemrod son fils était le propagateur du système idolâtre de Babylone, il était réellement en qualité de Mercure, le créateur de ce système, car il apprit aux hommes à s'approcher de la Divinité par des prières et des sacrifices (WILKINSON, vol. V, p. 10) et comme l'idolâtrie et l'astronomie sont étroitement unies, il devait être habile dans la science des nombres. Or, Mercure (Cush), est le premier qui découvrit les nombres, la géométrie, l'astronomie, les jeux de hasard, d'échecs (*ibid*. p. 3) et il était, d'après une allusion au sens du nom de Cush, probablement appelé "Nombre, le père des dieux et des hommes" (*ibid*. vol. IV, p. 196). En Chaldéen le i prend souvent la forme du e final, ainsi Meni correspond à Mené, celui qui compte, en hébreu. Nous pensons avec Gesenius que Nebo, le dieu prophétique de Babylone, était le même dieu que Hermès (p. 43). Cela montre l'emphase de la sentence divine annonçant à Belshazzar son destin: "Mené, Mené, Tekel Upharsin, ce qui revient à dire : Celui qui compte est compté". La coupe était l'emblème de Cush (p. 77), d'où l'usage de lui verser la boisson sacrée. Or, Mercure, le calculateur en Egypte, identifié à la lune qui sert à compter les mois, était appelé seigneur de la lune (BUNSEN, vol. V, p. 394) et comme distributeur du temps (WILKINSON, vol. V, p. 11), il tenait une branche de palmier, emblème d'une année (*ibid*. p. 2). Ainsi, Gad était le dieu du soleil et Meni, le dieu Lune.

Meni, ou Manai, signifie celui qui compte, et ce sont les changements de la lune qui aident à compter les mois. PS. CIV, 19 : "II a fait la lune pour marquer les temps, et le soleil sait quand il doit se coucher." Le nom d'homme de la lune ou du dieu qui présidait à ce luminaire chez les Saxons était Mané, comme on le voit dans l'Edda 1, et Mani, dans le Voluspa 2. Ce qui prouve bien que c'était la naissance de ce Dieu Lune que célébraient à Noël les anciens Saxons, c'est le nom donné encore dans les pays bas d'Ecosse à la fête du dernier jour de l'année, et qui parait être un reste de l'ancienne fête de la naissance ; en effet, les gâteaux qu'on fait à cette

occasion s'appellent gâteaux de Nûr, ou de naissance. Ce nom, c'est Hogmanay 3. Or, Hogmanay en Chaldéen veut dire "la fête de celui qui compte" — en d'autres termes, la fête de deus Lunus ou de l'homme de la Lune. Pour montrer le rapport qu'il y a entre une contrée et une autre, et la persistance invétérée des anciennes coutumes, il est bon de remarquer que Jérôme, commentant les paroles d'Esaïe que nous venons de citer, sur l'usage de dresser une table pour Gad et d'offrir des libations à Meni, déclare que de son temps (au IVe siècle), c'était encore la coutume dans toutes les villes et surtout en Egypte et à Alexandrie, de préparer des tables et de les charger de toutes sortes de mets recherchés et des coupes contenant du vin nouveau, le dernier jour du mois et de l'année : la foule en tirait des présages sur la fertilité de l'année 4. L'année égyptienne commençait à une époque différente de la nôtre; mais c'est aussi exactement

1. MALLET, vol. II, p. 24. Edimbourg, 1809.
2. Supplément à IDA PFEIFFER, *L'Islande*, p. 322-323.
3. JAMIESON, *Dictionnaire écossais*, *sub voce*. Parmi les nombreuses hypothèses de Jamieson pour expliquer ce mot le passage suivant me paraît bon à citer: "Hogmanay est le nom donné par le vulgaire au dernier jour de l'année. Sibb pense que le mot peut avoir des rapports avec le Scandinave Hoeg-tid, mot appliqué à Noël et à d'autres fêtes de l'Église. Comme le mot Scandinave tid veut dire temps et que hoegtid s'applique aux fêtes de l'Église en général, le sens de cette expression est évidemment "le temps de la fête" mais cela montre que hoeg a précisément le sens que j'ai donné à Hog, c'est-à-dire le sens chaldéen."
4. JÉRÔME, vol. II, p. 217

que possible (en remplaçant seulement le vin par le whisky) la manière dont on observe encore Hogmanay en Ecosse, le dernier jour du mois de l'année. Je ne sais pas si on tire aucun présage de ce qui se fait alors, mais tout le monde, dans le sud de l'Écosse, sait parfaitement qu'à Hogmanay, ou la veille du nouvel an, parmi ceux qui observent encore les vieilles coutumes, on prépare une table, et que pendant qu'on offre des gâteaux et autres friandises, on distribue des galettes de gruau et de fromage à ceux qui n'en voient jamais qu'à cette occasion, et que la boisson forte entre pour une large part dans le menu du jour.

Là même où le soleil était l'objet favori du culte, comme à Babylone et ailleurs, il était adoré à cette fête, non seulement comme le globe du jour, mais comme le dieu incarné 1. -- C'était un principe essentiel du système Babylonien, que le soleil ou Baal était le seul Dieu 2. Lors donc qu'on adorait Tammuz comme étant le Dieu incarné, cela voulait dire aussi qu'il

était une incarnation du soleil. Dans la mythologie Hindoue, qui, on le sait, est essentiellement Babylonienne, ce fait ressort distinctement. Surya, ou le soleil, y est représenté comme étant incarné, et venant dans le monde pour soumettre les ennemis des dieux qui, sans cette naissance, n'auraient jamais été soumis 3.

Ce n'était donc pas une fête astronomique que les païens célébraient au solstice d'hiver. Cette fête s'appelait à Rome la fête de Saturne et la manière dont on la célébrait montre bien son origine. Organisée par Caligula,

1. PLUT., *De Iside*, vol. II, sect. 52, p. 372. D. MACROBE, *Saturn*. liv. I, ch. 21, p. 71.
2. MACROBE, *Saturn*. liv. I, ch. 23, p. 72. E.
3. Voir les *Recherches sanscrites*, du colonel KENNEDY, p. 438. Le Col. Kennedy, un des savants les plus érudits en sanscrit, fait venir les Brahmanes de Babylone (ibid. p. 157). Il faut remarquer que le nom même de Surya donné au soleil par tous les hindous, se rapporte à cette origine. Bien que le mot ait eu d'abord un sens différent, il était évidemment identifié par les prêtres avec le Chaldéen Zéro et confirmait l'idée de la naissance du Soleil-dieu. Le nom en Prâcrit se rapproche encore davantage du nom scripturaire de la semence promise; c'est Suro. On a vu dans un chapitre précédent (p. 118) qu'en Égypte aussi le soleil était représenté comme né d'une déesse.

elle durait cinq jours 1. L'ivrognerie et la débauche se donnaient libre carrière, les esclaves étaient provisoirement émancipés 2, et avaient avec leurs maîtres toutes sortes de libertés 3. — C'était précisément de cette manière qu'on célébrait à Babylone, suivant Berose, la fête du mois Thebeth, correspondant à notre mois de décembre, ou en d'autres termes, la fête de Bacchus: C'était l'usage, dit-il, pendant les cinq jours qu'elle durait, que les maîtres fussent soumis à leurs serviteurs, et que l'un d'eux, vêtu comme un roi d'une robe de pourpre, gouvernât la maison 4. On appelait ce domestique ainsi vêtu, Zoganes *(le Père Noël)*5, l'homme du plaisir et de la dissipation; il correspondait exactement au "dieu du tumulte" qui dans les époques de ténèbres, fut choisi dans tous les pays catholiques pour présider aux fêtes de Noël. La coupe des festins de Noël a son contrepied dans "le festin de l'ivresse" à Babylone, et plusieurs autres coutumes encore observées à Noël ont la même origine. Les bougies qu'on allume la veille de Noël dans quelques parties de l'Angleterre et qu'on garde pendant toute la durée des fêtes, étaient aussi allumées par les païens la veille de la fête de la naissance du dieu Babylonien et en son honneur; car c'était l'une des particularités de son culte d'avoir des bougies allumées sur ses autels 6. L'arbre de Noël, si

connu aujourd'hui parmi nous, était aussi connu dans la Rome et dans l'Égypte païennes.

1. Le nombre des jours des Saturnales fut plus tard élevé à sept. Voir JUSTE LIPSE, *Œuvres*, tome II, *Saturnal*, liv. I, ch. 4.
2. Si Saturne, ou Chronos, était comme nous avons vu qu'il y a des raisons de le croire, "Phoronée l'émancipateur" (p. 82), l'émancipation temporaire des esclaves à sa fête était exactement en accord avec son caractère supposé.
3. ADAM, *Antiquités romaines*, Religion, Saturne. Voir STAGE, *Sylv*. liv. I, ch. VI, v. 4, p. 65-66. Voici les paroles de Stace:

   Saturus mihi compede ezelutâ
   Et multo gravidus mero December
   Et ridens jocus, et sales protervi
   Adsint.
4. Dans ATHENEUS, XIV, p. 639, C.
5. De Tzohkh, se divertir et badiner, et anesh, homme, ou peut-être ânes, terminaison signifiant celui qui fait, de asi, agir sur. Pour les initiés, il avait un autre sens.
6. CRABB, *Mythologie*, Saturne, p. 12.

En Égypte c'était le palmier, à Rome le sapin 1; le palmier dénotait le Messie païen, Baal-Tkmar, le sapin se rapportait à lui sous son caractère de Baal-Berith. La mère d'Adonis, le dieu soleil, la divinité médiatrice avait été, disait-on, changée en arbre, et dans cet état elle avait enfanté son fils 2. Si la mère était un arbre, le fils doit avoir été reconnu comme l'homme-branche. Et c'est ce qui explique pourquoi on mettait au feu la bûche de Yule la veille de Noël, et pourquoi le lendemain on trouvait l'arbre de Noël. En qualité de Zero-ashta, la semence de la femme, qui signifie aussi Ignigena, ou né du feu, il doit entrer dans le feu pendant la nuit de la Mère, afin de pouvoir naître le lendemain, comme branche de Dieu, ou l'arbre qui donne aux hommes tous les dons célestes. Mais pourquoi, demandera-t-on, entre-t-il dans le feu sous le symbole d'une bûche ? Pour le comprendre, il faut se rappeler que le divin enfant né au solstice d'hiver était comme une nouvelle incarnation du grand dieu (après que ce dieu eut été mis en pièces) afin de venger sa mort sur ses meurtriers 3. Or, le grand dieu, brisé au milieu de son pouvoir et de sa gloire, était représente sous la forme d'un gros arbre, dépouillé de ses branches, et coupé presque à hauteur de terre 4. Mais le grand serpent, symbole d'Esculape qui rend la vie 5,

1. Correspondance du *London Times*, décembre 1853.
2. OVIDE, *Métamorphoses*, liv. X, v. 500-513.
3. Voir p. 107.
4. Ail ou II, synonyme de Gheber, le puissant (*Exode* XV, 15) signifie aussi un arbre qui s'étend au loin, ou un cerf aux cornes en rameaux (voir PARKHURST, *sub*

voce). Aussi, à diverses époques, le grand dieu est-il symbolisé par un arbre élevé, ou par un cerf. Dans la figure 27, la décapitation du puissant est symbolisée par la décapitation d'un arbre. Sur une pièce de monnaie d'Éphèse (SMITH, p. 289), il est symbolisé par un cerf coupé en morceaux, et il y a un palmier représenté comme poussant à côté du cerf, absolument comme ci-contre il pousse à côté du tronc mort. Dans Sanchoniathon, Chronos est expressément appelé Ilos, c'est-à-dire le puissant. Le grand dieu étant décapité, la coupe d'abondance à gauche de l'arbre est vide, mais le palmier répare tout.

5. Le lecteur se rappellera qu'Esculape est représenté d'ordinaire avec un bâton ou une branche d'arbre à ses côtés, et un serpent enroulé autour de la branche. La figure dans le texte explique évidemment l'origine de cette figure. Pour son caractère de restaurateur de la vie, voyez PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 26. VIRGILE, *Enéide*, liv. VII, v. 769-773.

s'enroule autour du tronc sans vie, et voici (fig. 27) qu'à ses côtés surgit un jeune arbre, un arbre d'une espèce entièrement différente, qui ne doit jamais être abattu par aucune puissance ennemie, un palmier, symbole bien connu de la victoire.

Fig. 27 D'après MAURICE, Antiquités Hindoues*, vol. VI, p. 368-1796.*

L'arbre de Noël, comme on l'a déjà vu, était ordinairement à Rome un arbre différent, c'était le sapin; mais le palmier rappelait la même idée que le sapin de Noël; car il symbolisait mystérieusement le dieu né de nouveau, Baal-Berith, le Seigneur de l'alliance1, et ainsi témoignait de la perpétuité et de la nature de son pouvoir, maintenant qu'après avoir succombé sous ses ennemis, il s'était élevé en triomphe au-dessus d'eux. Aussi le 25 décembre,

jour qu'on observait à Rome comme le jour où le dieu victorieux était réapparu sur la terre, était-il considéré comme "natalis invicti solis", le jour de naissance du soleil invaincu 2. Or, la bûche de Yule est le tronc mort de Nemrod, déifié comme dieu-soleil, mais renversé par ses ennemis; l'arbre de Noël est Nemrod redivivus, le dieu mis à mort rendu de nouveau à la vie. À la lumière jetée par ce fait sur les coutumes qui persistent encore

1. Baal-bereth, qui diffère seulement par une lettre de Baal-berith, le Seigneur de l'alliance, veut dire le Seigneur du sapin.
2. GIESELER, p. 42, note.

en Angleterre, et dont l'origine s'est perdue au milieu d'une antiquité reculée, que le lecteur considère la singulière pratique encore en usage dans le sud la veille de Noël, celle de s'embrasser sous la branche de gui. La branche de gui, dans la superstition druidique, qui nous l'avons vu, venait de Babylone, était une représentation du Messie, l'homme-branche. Le gui passait pour une branche divine 1, une branche qui venait du ciel et poussait sur un arbre qui sortait de la terre. Ainsi en greffant la branche céleste sur un arbre terrestre, le ciel et la terre que le péché avait séparés, étaient réunis, et ainsi la branche de gui devint le gage de la réconciliation de Dieu avec l'homme ; le baiser en effet, est le gage bien connu du pardon et de la réconciliation. D'où pouvait venir une pareille idée ? Ne serait-ce pas du psaume LXXXV, versets 10 et 11 : "La grâce et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont entrebaisées ; la vérité jaillira de la terre (à cause de la venue du Sauveur promis) et la justice regardera du haut des cieux" ? C'est possible ; mais il est certain que ce psaume fut écrit bientôt après la captivité de Babylone, et comme des foules de Juifs, après cet événement, demeuraient à Babylone sous la direction d'hommes inspirés, comme Daniel, il doit leur avoir été communiqué comme partie de la Parole divine aussi bien qu'à leurs frères de Palestine.

1. Dans l'histoire Scandinave de Balder (p. 90), le gui est un élément distinct du dieu dont on déplore la perte. Les mythes druidiques et les mythes Scandinaves diffèrent quelquefois mais cependant, même dans l'histoire Scandinave, il est toutefois évident qu'on attribuait à la branche de gui un pouvoir surnaturel : car elle pouvait faire ce que rien d'autre au monde ne pouvait accomplir; elle avait détruit la divinité sur laquelle reposait, d'après les Anglo-Saxons, leur empire du ciel. Or, pour expliquer cette contradiction apparente, il ne faut que comprendre que cette branche qui avait un tel pouvoir, était une expression symbolique du vrai Messie. Le Bacchus des Grecs en vint évidemment à être reconnu comme la semence du serpent; car, dit-on, il fut le fruit de relations de sa mère avec Jupiter, quand ce dieu lui apparut sous la forme d'un serpent. (Voir aussi DYMOCK, *Dictionnaire classique, sub voce Deois*). — Si le caractère de

Balder était le même, voici ce que l'histoire de sa mort signifierait exactement : que la semence du serpent avait été détruite par la semence de la femme. Cette histoire doit certainement être née parmi ses ennemis. Mais les idolâtres firent en sorte d'en prendre ce qu'ils ne pouvaient pas entièrement nier, avec comme intention évidente, celle de l'expliquer.

Babylone était à cette époque le centre du monde civilisé, et ainsi le paganisme, corrompant le divin symbole comme il l'a toujours fait, avait des facilités pour propager jusqu'aux extrémités de la terre son odieuse contre-façon de la vérité, grâce aux mystères affiliés avec le grand système qui avait son centre à Babylone. Ainsi les coutumes de Noël qui existent encore jettent une lumière étonnante sur les révélations de la grâce faite à toute la terre, et sur les efforts tentés par Satan et ses émissaires pour les matérialiser et les rabaisser ! Dans bien des pays, on sacrifiait au dieu un sanglier pour expier l'injure que, d'après la légende, un sanglier lui avait faite. Suivant une version de l'histoire de la mort d'Adonis, ou Tammuz, ce dieu mourut de la blessure faite par la dent d'un sanglier. La fable raconte que le Phrygien Attès, le bien-aimé de Cybèle, dont l'histoire était identifiée à celle d'Adonis, mourut de la même manière 1. Aussi Diane qui, représentée ordinairement dans les mythes populaires comme une chasseresse, était en réalité la grande mère des dieux 2, a-t-elle souvent près d'elle une tête de sanglier, non pas en signe d'une chasse heureuse, mais bien de triomphe, sur le grand ennemi du système idolâtre dans lequel elle occupait une place si importante. D'après Théocrite, Vénus se réconcilia avec le sanglier qui tua Adonis, parce que le jour où on l'amena enchaîné à ses pieds, il se défendit éloquemment, en disant qu'il n'avait point tué son époux par méchanceté, mais simplement par accident 3. Cependant, en souvenir de la mort causée par le sanglier du mythe, plus d'un sanglier perdit sa tête ou fut offert en sacrifice à la déesse irritée. Smith nous représente Diane avec une tête de sanglier auprès d'elle, au haut d'un monceau de pierres 4 (fig. 28) où l'on représente l'empereur Trajan brûlant de l'encens à cette même

1. PAUSANIAS, liv. VII, *Achaica*, ch. 7.
2. Voir p. 48.
3. THÉOCRITE, *Idylle*, XXX, v. 21-45.
4. SMITH, *Diction, class*., p. 112.

déesse, et où la tête du sanglier est très apparente. Le jour de Noël, les Saxons du continent offraient un sanglier en sacrifice au soleil 1 pour se rendre propice cette déesse 2, à cause de la perte de son bien-aimé Adonis. À

Rome il y avait une coutume semblable ; le sanglier formait le centre principal de la fête de Saturne, comme le prouve ce vers de Martial:

Ce sanglier te fera une bonne saturnale 3.

Fig. 28

C'est pour cela que la tête du sanglier est encore un plat important en Angleterre aux dîners de Noël, alors que la raison en est depuis longtemps oubliée. Bien plus, l'oie de Noël et les gâteaux de Yule, étaient des articles essentiels du culte du Messie Babylonien, tel qu'il était pratiqué en Égypte et à Rome (fig. 29).

1. *Times*, correspondance de Berlin, 28 décembre, 1853.
2. Le lecteur se rappellera que le soleil était une déesse. Mallet dit: "Ils offraient la plus grosse bûche qu'ils pouvaient trouver à Frigga, c'est-à-dire la mère de Balder, celui qu'on pleurait" (vol. I, p. 132). En Egypte, on offrait des porcs une fois par an, à la fête de la Lune, à la Lune et à Bacchus ou Osiris : c'est à ces dieux seulement qu'il était permis de faire une pareille offrande. (*Elien*. X, 16, p. 562.)
3. Iste tibi faciet bona Saturnalia porcus. MARTIAL, p. 754.

Wilkinson, parlant de l'Égypte, nous apprend que l'offrande préférée d'Osiris était une oie 1, et de plus que l'oie ne pouvait se manger que dans le cœur de l'hiver 2. À Rome, nous dit Juvénal, si l'on offensait Osiris, on ne pouvait l'apaiser que par une belle oie et un gâteau mince 3.

Dans bien des pays, nous en avons la preuve, l'oie avait un caractère sacré. On sait fort bien que le Capitule de Rome fut sauvé, au moment où les Gaulois allaient le prendre au milieu de la nuit, par les cris des oies sacrées de Junon qu'on gardait dans le temple de Jupiter 4. — La figure 30 nous fait voir que l'oie en Asie Mineure était le symbole de Cupidon, comme elle était aussi le symbole de Seb en Egypte. Dans l'Inde, l'oie occupait une position semblable ; on nous dit qu'il y avait dans ce pays des oies de Brahma, ou des oies consacrées à ce dieu 5.

Fig. 29 Le dieu Égyptien Seb et son symbole, l'oie. À droite, le sacrifice de l'oie sacrée.

1. WILKINSON, vol. y p. 353.
2. *ibid*. vol. II, p. 380.

3. JUVÉNAL, *Satires*, VI, 539, 540, p. 129.
4. TITE-LIVE, *Histoire*, vol. I, liv. V, ch. 47, p. 388.
5. MOOR, *Le Panthéon*, p. 10.

Enfin les monuments de Babylone 1 nous apprennent que l'oie avait en Chaldée un caractère mystique, et qu'on l'y offrait en sacrifice aussi bien qu'à Rome ou en Égypte, car on y voit le prêtre tenant dans une main une oie, et dans l'autre son couteau de sacrifice 2. — II n'y a donc pas à douter que la fête païenne du solstice d'hiver, en d'autres termes, Noël, ne fût observée en l'honneur du Messie Babylonien.

Fig.30 D'après Barker et Ainsworth, Lares et Pénates de Cilicie.

Si nous passons maintenant à la grande fête suivante du calendrier romain, nous avons la confirmation de ce qui vient d'être dit. Cette fête, appelée l'Annonciation, se célèbre à Rome le 25 mars, en souvenir, dit-on, de la conception miraculeuse de notre Seigneur dans le sein de la Vierge, le jour où l'ange vint lui annoncer l'honneur éclatant qui lui serait accordé, comme mère du Messie. Mais qui pourrait dire à quelle époque cette nouvelle lui fut apportée ? L'Écriture ne donne aucun renseignement là-dessus. Mais cela importait peu. Avant la conception ou la naissance de notre Seigneur, ce jour qui est marqué dans le calendrier papal pour l'annonciation de la Vierge était observé dans la Rome païenne en l'honneur de

1. KITTO, *Commentaire illustré*, vol. IV, p. 31.
2. Le sens symbolique de l'offrande de l'oie est digne d'être remarqué. L'oie, dit Wilkinson (*Les Égyptiens*, vol. V, p. 227), signifiait en hiéroglyphe, enfant ou fils et Horapollon nous dit: "On l'avait choisie pour désigner un fils à cause de son amour pour ses petits, elle est toujours prête à se livrer au chasseur pour les sauver ; c'est pour cela que les Égyptiens ont pensé qu'il était juste de vénérer cet

animal". Ici donc le vrai sens du symbole est donc le Fils, qui se donne volontairement en sacrifice pour ceux qu'il aime, savoir le Messie païen.

Cybèle, la mère du Messie Babylonien 1. Or, il est évident qu'il y a une relation étroite entre le jour de l'Annonciation et celui de Noël. Entre le 25 mars et le 25 décembre, il y a juste 9 mois. Si donc, le faux Messie fut conçu en mars et naquit en décembre, peut-on croire un seul instant que la conception et la naissance du véritable Messie aient pu s'accorder d'elles-mêmes avec ces deux dates d'une manière si exacte, non seulement pour le mois, mais même pour le jour ? Non, la chose est impossible. IJAnnonciation et la fête de Noël sont donc des fêtes Babyloniennes.

1. AMMIEN MARCELLIN, liv. XXIII, ch. 3, p. 355, et MACROBE, *Saturn*., liv. I, ch. 3, p. 47. G. H. Le fait mentionné dans le paragraphe ci-dessus jette de la lumière sur une fête égyptienne qui n'a pas encore été expliquée de manière satisfaisante. On célébrait cette fête en souvenir de l'entrée d'Osiris dans la lune. Or, Osiris, comme Surya en Inde, était précisément le soleil (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, vol. XI, sect. 52, p. 372). La lune, d'un autre côté, quoique étant le plus souvent le symbole du dieu Hermès ou Thoth, était aussi le symbole de la déesse Isis, reine du ciel. Le savant Bunsen semble le contester, mais ses propres conclusions montrent qu'il le fait sans raison (vol. I, p. 414-416). Et *Jérémie* XLIV, 17, me paraît décisif sur cette question. L'entrée d'Osiris dans la lune, était donc tout simplement la conception du soleil par Isis, reine du ciel, afin qu'il pût comme l'indien Surya, être enfanté au jour voulu comme grand libérateur (note 3, p. 144). De là le nom même d'Osiris ; car de même qu'Isis est la forme grecque de Hisha, la femme, ainsi Osiris, comme on le voit aujourd'hui encore sur les monuments Égyptiens, est He-siri, la semence. Ce n'est pas faire ici une objection que de dire qu'Osiris est représenté d'ordinaire comme le mari d'Isis; car ainsi que nous l'avons déjà vu (p. 38), Osiris est en même temps le fils et le mari de sa mère. Or, cette fête avait lieu d'ordinaire, en Égypte, au mois de mars, exactement comme le jour de la dame, où la première grande fête de Cybèle avait lieu le même mois dans la Rome païenne. Nous avons vu que le titre ordinaire de Cybèle à Rome était Domina, ou la Dame, (OVIDE, *Fastes*, liv. IV, 340) comme à Babylone c'était Beltis (EUSÈBE, *Prœpar. Évang*., liv. IX, vol. XI, ch. 41, p. 58); et de là vient sans doute le nom de jour de la dame, comme c'est le cas en Angleterre.

Article 2
Pâques

Venons-en maintenant à la fête de Pâques. Que veut dire le mot de Easter lui-même ? Ce n'est pas un nom chrétien: il porte en lui-même son origine Chaldéenne. Pâques (en anglais Easter) n'est pas autre chose que Astarté, l'un des titres de Beltis, la reine des cieux, dont le nom, tel que le prononçaient autrefois les Ninivites, est évidemment identique à celui qui est usité aujourd'hui en Angleterre. Ce nom, tel que Layard l'a retrouvé sur les

monuments Assyriens, est "Ishtar 1". Le culte de Bel et d'Astarté fut introduit de très bonne heure en Grande-Bretagne avec les Druides, "prêtres des Bocages". Quelques personnes se sont imaginées que le culte des Druides fut introduit pour la première fois par les Phéniciens, qui, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, exploitaient les mines d'étain des Cornouailles. Mais on a trouvé des traces incontestables de ce culte dans certaines parties des îles de la Grande-Bretagne où les Phéniciens n'ont jamais pénétré, et il a partout laissé des traces ineffaçables de la profonde impression qu'il doit avoir exercée sur les esprits des premiers Bretons. Le premier Mai est encore appelé "Beltane" dans l'almanach anglais 2; et il y a encore aujourd'hui des coutumes anglaises qui ont persisté et qui prouvent combien le culte de Bel ou de Moloch (car les deux noms appartenaient au même dieu) avait été observé même dans le nord de l'Angleterre. "La feue Lady Baird de Fern Tower, dans le comté de Perth, dit un écrivain très versé dans les antiquités anglaises3, m'a raconté que, chaque année, a Beltane, (ou le premier Mai) un certain nombre d'hommes et de femmes se réunissent près d'un ancien

1. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 629.
2. Voir OLIVER et BOYD, *Almanach d'Edimbourg*, 1860.
3. Le très honorable Lord John Scott, dans *Notes et recherches*.

cercle de pierres druidiques dans sa propriété près de Crieff. Ils allument un feu au milieu, chacun met un morceau de gâteau d'avoine dans un chapeau de berger: puis tous s'asseyent, et, les yeux bandés, prennent un morceau. Un de ces morceaux a été noirci à l'avance et celui qui le prend doit sauter à travers le feu au milieu du cercle et payer une redevance. C'est au fond un reste de l'ancien culte de Baal: la personne sur laquelle le sort tombait était brûlée en sacrifice. C'est ce que représente ce passage à travers le feu, et le paiement de l'amende rachète la victime." Si on adorait ainsi Baal en Bretagne, on croira sans peine que sa compagne Astarté était aussi adorée par les anciens Anglais, et que c'est du nom d'Astarté, qui à Ninive s'appelait Ishtar, que les solennités religieuses d'avril, comme on les célèbre actuellement, sont appelées en Angleterre du nom d'Easter, ce mois étant appelé par les anciens païens anglais, Easter-monath. — La fête dont nous parle l'histoire de l'Église sous le nom d'Easter (Pâques) aux IIIe et IVe siècles, était une fête toute différente de celle qu'on observe aujourd'hui dans l'Église Romaine, et à cette époque, elle n'était connue par aucun nom se rapprochant d'Easter 1. On l'appelait Pascha, ou Pâques, et bien qu'elle ne fût pas une institution apostolique 2, elle était observée de fort bonne heure par bien des chrétiens déclarés en souvenir de la mort et de la résurrection du

Christ. Cette fête s'accordait à l'origine avec l'époque de la Pâque juive où le Christ fut sacrifié ; vers la fin du IIe siècle, du temps de Tertullien, on croyait que c'était le 23 mars 3.

1. Le mot Easter est particulier aux Iles Britanniques.
2. Socrate, l'historien ecclésiastique de l'antiquité, après un long récit des diverses manières dont Pâques était observée de son temps, au Ve siècle se résume ainsi : Nous en avons déjà assez écrit, nous semble-t-il, pour prouver que la fête de Pâques commença partout à être célébrée bien plus par habitude que par suite d'un commandement de Christ ou des apôtres (*Hist. ecclés*., liv. V, ch. 22). Chacun sait que le nom de Easter, employé dans la traduction de Actes XII, 4, ne se rapporte à aucune fête chrétienne, mais à la pâque juive. C'est un des passages de la version anglaise où les traducteurs montrent une tendance injustifiable.
3. GIESELER, vol. I, p. 55, note. Dans Gieseler, la date indique: "le 25 mars". Mais la citation latine qui suit montre que c'est une faute de typographe: il faut lire 23.

Cette fête n'était nullement une fête idolâtre, et n'était précédée d'aucun carême. "Il faut savoir, dit le moine Cassien de Marseille, écrivant au Ve siècle et comparant l'Église primitive avec celle de son époque, que l'observation des 40 jours n'existait pas, aussi longtemps que la pureté de cette église demeura intacte 1." D'où venait donc cette observation? Les 40 jours déjeune du carême étaient directement empruntés aux adorateurs de la déesse Babylonienne. Le jeûne de 40 jours au printemps de l'année est encore observé par les Yezidis ou adorateurs païens du diable dans le Kourdistan 2, qui l'ont emprunté à leurs anciens maîtres les Babyloniens. Les païens du Mexique célébraient la même coutume. Humboldt, en effet 3, nous donne les détails suivants sur les usages des Mexicains : "Trois jours après l'équinoxe du printemps commençait un jeûne solennel de 40 jours en l'honneur du soleil." — II en était de même en Egypte comme on peut le voir en consultant Wilkinson 4. -Ce jeûne égyptien de 40 jours, nous dit Landseer dans ses recherches Sabéennes, était expressément pratiqué en souvenir d'Adonis ou Osiris, le grand dieu médiateur 5. Le rapt de Proserpine paraît avoir été célébré de la même manière, car Julius Firmicus nous apprend que pendant 40 jours on se lamentait sur Proserpine 6, et Arnobe nous dit que le jeûne observé par les païens, et appelé Castus, ou la fête sacrée, passait chez les chrétiens de son temps, pour avoir été à l'origine une imitation du long jeûne de Gérés, alors que pendant bien des jours elle refusa toute nourriture, à cause de sa profonde douleur (violentia mœroris) 7, c'est-à-dire à cause de la perte de sa fille Proserpine, qui lui fut enlevée par

1. GIESELER, vol. II, p. 42, note.
2. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 93.

3. HUMBOLDT, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 404.
4. WILKINSON, *Antiquités Égyptiennes*, vol. I, p. 278.
5. LANDSEER, Recherches Sabéennes, vol. I, p. 112.
6. *De Errore*, p. 70.
7. ARNOBIUS, *Adversus Gentes*, liv. V, p. 403. Voyez aussi ce qui précède dans le même livre à propos de Proserpine.

pluton, dieu de l'enfer. Comme les histoires de Bacchus, d'Adonis et de Proserpine, distinctes à l'origine, se confondirent plus tard, de telle sorte que Bacchus fut appelé Liber et sa femme Ariadne, Libéra 1, nom qui était l'un de ceux de Proserpine 2, il est fort probable que les 40 jours de jeûne du carême eurent plus tard rapport à toutes les deux. Chez les païens, ce jeûne paraît avoir été le préliminaire indispensable de la grande fête annuelle célébrée en souvenir de la mort et de la résurrection de Tammuz, par des larmes, puis par des réjouissances. -Dans bien des pays cette mort était célébrée beaucoup plus tard que la fête chrétienne; en Palestine et en Assyrie, c'était au mois de juin, aussi disait-on de ce mois: c'est le mois de Tammuz; en Égypte, vers le milieu de mai, et en Angleterre, dans le mois d'avril. Afin de gagner les païens à un christianisme nominal, Rome poursuivant sa tactique habituelle, s'arrangea pour fondre ensemble les fêtes païennes et les fêtes chrétiennes, et par un ajustement compliqué mais habile de son calendrier, elle n'eut pas de peine en général à faire que le christianisme et le paganisme ne se donnassent la main sur cette question comme sur beaucoup d'autres. Celui qui servit à faire cet amalgame fut Denys-le-Petit 3 auquel nous devons aussi, comme l'ont démontré des chronologistes modernes, d'avoir reculé de quatre années au-delà de sa véritable date, la date de l'ère chrétienne, ou de la naissance du Christ lui-même. Le fit-il par ignorance ou volontairement? On peut le discuter, mais il est hors de doute que la naissance du Seigneur Jésus fut placée quelques années plus tard qu'elle n'a eu réellement lieu 4. Ce changement dans le calendrier à propos de Pâques eut les plus désastreuses conséquences.

1. OVIDE, *Fastes*, liv. III, 1. 512, vol. 3, p. 184.
2. SMITH, *Dictionnaire classique*, Liber et Libéra, p. 281.
3. Vers l'an 525, ap. J.-C.
4. GIESELER, vol. I, p. 51. Gieseler cite comme autorité, à propos de ses déclarations, HUMBERGER, *De epochæ Christianæ ortu et auctore* (in MARTINI, *Thesaur. Dissertat*; JANI, *Historia Aeræ Dionysianæ*, Viteb. 1715 et IDELER, *Chronologie*). C'est aussi la déclaration faite dans presque toutes les chronologies anglaises.

II fit entrer dans l'Église la plus grossière corruption et la superstition la plus vile au sujet de l'abstinence du carême. Lisez seulement les atrocités commémorées pendant le jeûne sacré, ou le carême païen tel qu'il est décrit par Arnobe ou Clément d'Alexandrie 1, et certainement vous rougirez pour le christianisme de ceux qui dans la pleine connaissance de ces abominations, "sont allés demander du secours à l'Égypte" pour secouer la dévotion languissante de l'Église dégénérée, et n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour la réveiller, que d'emprunter à une source si dépravée les absurdités et les abominations que les premiers écrivains chrétiens avaient livrées au mépris. C'était un mauvais signe que des chrétiens pussent jamais songer à introduire l'abstinence païenne du carême, cela prouvait la profondeur de leur dégradation, et c'était aussi la cause d'un grand mal ; cela menait inévitablement à une dégradation encore plus profonde. À l'origine, même à Rome, on ne connaissait pas le carême avec les orgies du carnaval qui le précédaient; et même lorsqu'on crut qu'il était nécessaire de jeûner avant la Pâque chrétienne, ce fut insensiblement qu'on se conforma au rite païen. On ne voit pas trop combien de temps durait le jeûne dans l'Église Romaine avant le concile de Nicée ; mais ce qu'on sait d'une manière certaine, c'est que bien longtemps après ce concile, il ne durait pas plus de trois semaines 2.

1. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protrepticos*, p. 13.
2. Gieseler, parlant de l'Église d'Orient au IP siècle, à propos des coutumes pasquales, dit: Dans cette fête (Pâques, en souvenir de la mort de Christ), les chrétiens d'Orient mangent du pain sans levain, probablement comme les Juifs, pendant huit jours. Il n'y a point de trace d'une fête annuelle en souvenir d'une résurrection, célébrée tous les dimanches (*Église catholique*, sect. 53, p. 178, note 35). Quant à l'Église d'occident à une période plus rapprochée (époque de Constantin) on se livrait pendant 15 jours à des exercices religieux sur la fête de Pâques, bien que la période du jeûne ne soit pas bien indiquée (*Origines Ecclés*. vol. IX, p. 94): Les solennités de Pâques ont lieu les semaines avant et après le dimanche de Pâques : la semaine de la Passion et celle de la Résurrection. Les anciens parlent de Pâques, de la Passion et de la Résurrection comme d'une solennité de 15 jours. La loi de l'empire ordonnait 15 jours de fête, et les commandait à toute l'Église. Scaliger cite une loi de Constantin ordonnant deux semaines de fête pour Pâques, et la suspension de toutes les affaires légales (BINGHAM, IX, p. 95).

Voici ce que dit Socrate écrivant sur ce sujet, vers 450 après J.-C. : "Ceux qui habitent la grande cité de Rome jeûnent avant Pâques pendant trois semaines excepté le samedi et le jour du Seigneur 1." Mais à la fin lorsque le culte d'Astarté gagna la prépondérance, on prit des mesures pour faire observer le jeûne Chaldéen de six semaines ou 40 jours dans tout l'empire

romain d'Occident. La voie fut préparée par un concile tenu à Aurélia à l'époque de Hormisdas évêque de Rome, vers l'année 519, qui décréta que le carême serait solennellement observé avant Pâques 2. Ce fut certainement avec l'intention de faire exécuter ce décret que le calendrier fut peu d'années après modifié par Denys. Mais il ne pouvait pas être observé d'un seul coup. Vers la fin du VIe siècle, la première tentative décisive fut faite pour faire respecter le nouveau calendrier. Cet essai se fit en Bretagne 3 ; mais il y rencontra une vigoureuse résistance. La différence, quant à l'époque, de la Pâque chrétienne telle qu'elle était observée en Bretagne par les chrétiens indigènes, et de la Pâque païenne imposée à Rome lorsqu'on l'établit, était d'un mois entier 4 ; et ce ne fut que

1. SOCRATE, *Hist. ecclés*, liv. V, ch. 22, p. 234.
2. Dr.. MEREDITH HANMERS, *Chronographie*, jointe à sa traduction d'Eusèbe, p. 592. Londres, 1636.
3. GIESELER, vol. I, p. 54.
4. CUMNIANUS, cité par l'archevêque USSHER, *Sylloge*, p. 34. Ceux qui observent Noël et Pâques mais abhorrent l'idolâtrie païenne et papale, peuvent voir la malice de ces explications. Un moment de réflexion suffira pour bannir ce sentiment. Certains faits, utilisés par des écrivains infidèles et sociniens célèbres en Angleterre et sur le continent, détruisent les principes de la foi chez les jeunes et les ignorants. Il faut exposer la vérité dans sa pureté primitive pour qu'elle les fortifie puissamment contre les séductions de la papauté. Si un païen a pu dire: "j'aime Platon, j'aime Socrate, mais j'aime encore mieux la vérité", un chrétien ne montrera pas moins de grandeur d'âme. Ne faut-il pas rechercher toute occasion de purger l'établissement national dans les Indes de ces coutumes répandues hors de la coupe d'or de Babylone ! Dans l'Église de Latimer, Cranmer, Ridley, de nobles âmes ont senti le pouvoir du sang de notre Seigneur et éprouvé les consolations de son Esprit. Qu'elles se demandent, devant Dieu et leur conscience, si elles ne devraient pas travailler de tout leur pouvoir à cette œuvre ! Alors l'Église d'Angleterre serait la forteresse de la Réformation ! Alors ses fils "parleraient avec ses ennemis à la porte" et elle apparaîtrait "aussi resplendissante que le soleil, aussi brillante que la lune, aussi terrible qu'une armée avec ses bannières". Mais si rien n'est fait, quel désastre pour elle et pour l'empire tout entier !

par violence et effusion de sang qu'on put à la fin remplacer par la fête de la déesse anglo-saxonne ou chaldéenne celle qu'on observait en l'honneur de Christ. Voilà l'histoire d'Easter. Les coutumes populaires qui caractérisent encore l'époque où on la célèbre confirment amplement le témoignage de l'histoire sur son caractère Babylonien. Les galettes chaudes marquées d'une croix le Vendredi Saint, et les œufs coloriés de Pâques, figuraient dans les rites chaldéens, exactement comme aujourd'hui. Les galettes connues aussi

par leur même nom de buns étaient en usage dans le culte de la reine des cieux, la déesse Easter, aux jours même de Cécrops, fondateur d'Athènes, c'est-à-dire vers 1500 avant l'ère chrétienne. "Une espèce de pain sacré, dit Bryant 1, qu'on avait l'habitude d'offrir aux dieux, était d'une haute antiquité et s'appelait boun." Diogène Laerce, parlant de cette offrande faite par Empédocle, décrit les différents éléments dont elle était composée, et ajoute: II offrit un des gâteaux sacrés appelés boun, qui étaient faits de fleur de farine et de miel 2. Le prophète Jérémie fait remarquer ce genre d'offrandes quand il dit : "Les enfants apportaient du bois, les pères allumaient le feu, et les femmes pétrissaient la pâte pour offrir des gâteaux à la reine des cieux 3" (Jérémie VII, 18). Aujourd'hui à la fête d'Astarté, on n'offre pas des gâteaux chauds en forme de croix, on les mange, mais cela ne laisse aucun doute sur leur origine. L'origine des œufs de Pâques est tout à fait aussi claire. Les anciens Druides portaient un œuf comme emblème sacré de leur ordre 4.

1. *Mythologie*, vol. I, p. 373.
2. LAERTIUS, p. 227. B.
3. *Jérémie* VII, 18. De ce même mot dont se sert le prophète, semble venir le mot "bun". Le mot hébreu, avec les points voyelles, se prononçait "Khavan" d'où, en grec, parfois Kapanos, (PHOTIUS, *Lexicon Sylloge*, P. I, p. 130), et d'autres fois, Khabôn (NÉANDRE, dans KITTO, *Encyclopédie Biblique*, vol. I, p. 237). Le premier montre comment Khvan, prononcé en une syllabe, peut devenir en latin "panis" (pain) et le second, comment de la même manière Khvôn peut devenir Bon ou Bun. Il ne faut pas perdre de vue que le mot anglais ordinaire "Loaf" a suivi la même voie de transformation. En Anglo-Saxon, c'était "Hlaf".
4. DAVIES, *Les Druides*, p. 208.

Dans les Dionysiaques, ou mystères de Bacchus, tels qu'on les célébrait à Athènes, la consécration d'un œuf formait une partie de la cérémonie nocturne 1. Les fables hindoues chantent leur œuf du monde et lui donnent une couleur dorée 2. Les Japonais disent que leur œuf sacré était d'airain 3. En Chine aujourd'hui, on emploie dans les fêtes sacrées des œufs teints ou peints absolument comme en Angleterre 4. Autrefois les œufs étaient en usage dans les rites religieux des Égyptiens et des Grecs, et on les suspendait dans les temples pour des cérémonies mystiques 5 (fig. 31).

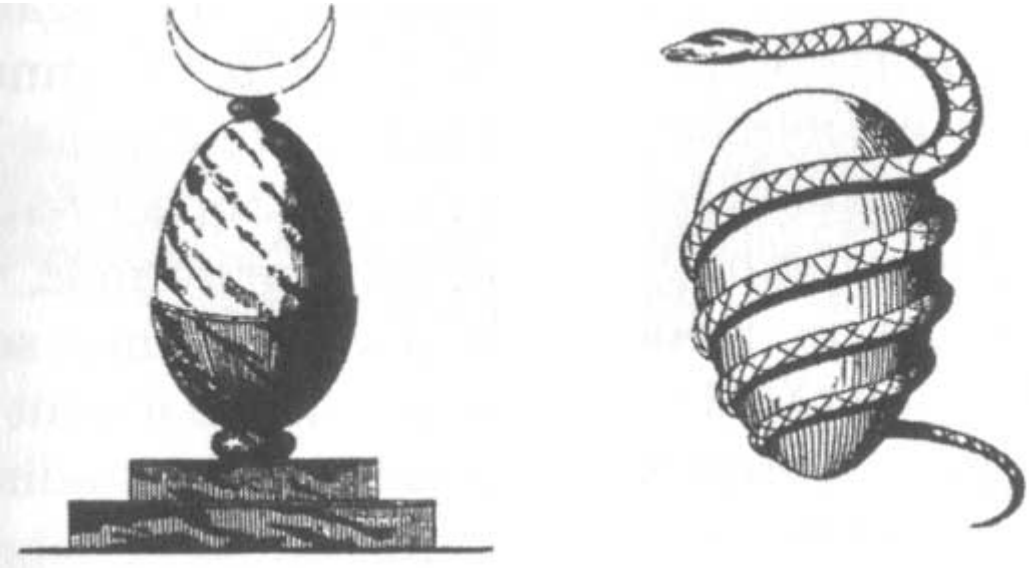


Fig.31

On peut distinctement suivre la trace de l'usage de ces œufs depuis l'Égypte jusqu'aux bords de l'Euphrate. Les poètes classiques sont remplis de la fable de l'œuf mystique des Babyloniens et voici l'histoire qu'en fait l'égyptien Hyginus, le savant secrétaire de la Bibliothèque Palatine à Rome, à l'époque d'Auguste, homme habile dans toute la sagesse de sa patrie : "On dit qu'un œuf de dimensions extraordinaires tomba du ciel dans l'Euphrate. Les poissons le poussèrent au rivage, là les

1. DAVIES, *Les Druides*, p. 207.
2. Col. KENNEDY, p. 223.
3. COLEMAN, p. 340.
4. Mon autorité est ici le Rév. Johnston, autrefois missionnaire à Amoy, en Chine.
5. WILKINSON, vol. III, p. 20 et PAUSIANAS, liv. III, *Laconica*, ch. 16.

colombes vinrent se fixer dessus, le couvèrent, et Vénus en sortit bientôt : elle fut appelée la déesse Syrienne 1" c'est-à-dire Astarté. De là vint l'emploi de l'œuf comme symbole d'Astarté ou Easter, et, c'est pour cela que dans l'île de Chypre, l'un des sièges favoris du culte de Vénus ou d'Astarté, l'œuf était représenté comme étant d'une grosseur extraordinaire 2.

Le sens caché de cet œuf mystique d'Astarté, sous l'un de ses aspects (car il avait une double signification) se rapportait à l'arche 3 pendant l'époque du déluge, dans laquelle la race humaine était renfermée, comme le poulet est renfermé dans l'œuf avant son éclosion. Si on demandait comment l'idée a pu venir à l'esprit humain d'employer un moyen si extraordinaire pour un pareil dessein, voici ma réponse : l'œuf sacré du paganisme, comme je l'ai

déjà indiqué (p. 161) était bien connu sous le nom d'œuf du monde, c'est-à-dire l'œuf dans lequel était renfermé le monde entier. Or, le monde a deux sens différents : il signifie ou bien la terre matérielle, ou les habitants de la terre. Le dernier sens de ce mot se trouve dans la Genèse (XI, 1): "La terre entière n'avait qu'un même langage et qu'une même parole", c'est-à-dire tous les habitants de la terre.

Si donc le monde est renfermé dans un œuf et flotte sur les eaux, il n'est pas difficile de croire, quelle que soit l'origine de l'idée d'un œuf, que l'œuf flottant ainsi sur la surface de la mer universelle, soit simplement la famille de Noé contenant dans son sein le monde entier. - Voici dès lors l'application du mot œuf à l'arche : le mot hébreu pour œuf est Baitz, ou au féminin, (car le mot a les deux genres) Baitza, qui en chaldéen et en phénicien devient Baith ou Baitha 4. Ce mot dans ces deux langues, est aussi employé d'ordinaire pour désigner

1. HYGINUS, *Fables*, p. 148-149.
2. D'après LANDSEER, *Recherches Sabéennes*, p. 80. Londres, 1823.
3. BRYANT, vol. III, p. 161.
4. En chaldéen récent, l'œuf est appelé Baiaa ou Baietha sous forme emphatique, mais Baith est aussi formé d'après la règle, par Baitz ; absolument comme Kaitz l'été, en chaldéen devient Kaith; et de même pour beaucoup d'autres mots.

Une maison 1. L'œuf flottant sur les eaux qui contenait le monde, c'était la maison flottant sur les eaux du déluge, renfermant dans son sein les éléments du monde nouveau. L'œuf tombant du ciel se rapporte évidemment à l'arche préparée par le commandement formel de Noé ; et la même chose semble clairement impliquée dans l'histoire égyptienne de l'œuf du monde qui, dit-on, était sorti de la bouche du grand dieu 2. Voilà donc une des deux significations de l'œuf mystique.

Fig.32

Cependant, comme tout ce qui était bon ou utile à l'humanité était représenté par les mystères chaldéens et provenait à quelques égards de la déesse Babylonienne, de même la plus grande bénédiction pour la race humaine que l'arche contenait dans son sein, était Astarté, la grande civilisatrice, la grande bienfaitrice du monde. Quoique la reine déifiée que représentait Astarté n'eût d'existence que quelques siècles après le déluge, cependant, grâce à la doctrine de la métempsycose, fermement établie à Babylone, il était facile de faire croire à ses partisans que dans une précédente incarnation, elle avait vécu dans le monde antédiluvien, et qu'elle avait traversé le déluge pour y échapper.

1. Le mot Beth, maison, dans la Bible, est Baith sans points, comme dans le nom de Bethel donné dans *Gen*. XXXV, I, version des Septante, où il devient Bait-el.
2. BUNSEN, vol. I, p. 377.

Or, l'Église Romaine adopta cet œuf mystique d'Astarté et le consacra comme un symbole de la résurrection du Christ. Une formule de prière fut même désignée pour être faite à ce sujet par le pape Paul V, qui faisait ainsi prier à Pâques ses superstitieux partisans : "Bénis, ô Dieu, nous t'en supplions, cette création qui est la tienne ces œufs qui sont l'œuvre de tes mains afin qu'ils deviennent une nourriture fortifiante pour tes serviteurs, qui les mangent en souvenir de notre Seigneur Jésus-Christ 1." — Outre l'œuf mystique, il y avait aussi un autre emblème d'Easter, la déesse reine de Babylone; c'était la Rimmon ou la grenade. Elle est fréquemment représentée sur les anciennes médailles avec une grenade à la main, et la maison de Rimmon, dans laquelle le roi de Damas, le maître de Naaman le

Syrien, célébrait son culte, était aussi, selon toute apparence, le temple d'Astarté, où cette déesse était publiquement adorée avec une grenade. La grenade est un fruit rempli de graines ; aussi a-t-on supposé qu'on l'employait comme l'emblème de ce vaisseau dans lequel étaient conservés les germes de la création nouvelle, par lesquels le monde devait recevoir une nouvelle semence de l'homme et de l'animal, lorsque le déluge aurait achevé son œuvre de dévastation. Mais en allant plus au fond, on trouve que Rimmon ou la grenade se rapporte à quelque chose d'entièrement différent. Astarté ou Cybèle était aussi appelée Idaia Mater 2, et la montagne sacrée de Phrygie, fameuse par la célébration des mystères de cette déesse, était appelée mont Ida, c'est-à-dire en Chaldéen, langue sacrée de ces mystères, le mont de la science. Idaia Mater, signifie donc la mère de la Science, en d'autres termes, notre mère Ève, qui la première convoita la connaissance du bien et du mal, et l'acheta si chèrement pour elle-même et pour ses enfants. Astarté, comme il est bien facile de le prouver, était adorée non seulement comme incarnation de l'Esprit de Dieu, mais aussi

1. *Le Gardien écossais*, avril 1844.
2. DYMOCK, *Dictionnaire classique*, *sub voce*.

comme la mère de l'humanité 1. Aussi quand la mère des dieux et de la science était représenté avec la grenade à la main (fig. 33) invitant ceux qui gravissaient la montagne sacrée à l'initiation de ses mystères, peut-on douter de la signification de ce fruit? Elle se rapporte évidemment à son caractère présumé; il doit être le fruit de l'arbre de la connaissance, "le fruit de cet arbre dont le goût mortel amena dans le monde la mort et tous nos malheurs".

Fig. 33 Selon Bryant, la figure représente Junon, la Colombe et Rhoia". Mais selon Pausanias, l'oiseau sur le sceptre de Junon représentée avec la grenade, n'est pas la colombe ou la tourterelle, mais le coucou. Junon figure alors non pas une Incarnation de l'Esprit de Dieu mais la mère de l'humanité. Mais je ne puis m'arrêter ici à l'histoire du coucou.

La connaissance à laquelle on admettait les sectateurs de la déesse du mont Ida était précisément de la même espèce que celle qu'Ève obtint en mangeant le fruit défendu, connaissance pratique de tout ce qui était moralement mal et hideux. Quant à Astarté, à cet égard, les hommes étaient accoutumés à regarder leur grande bienfaitrice comme obtenant pour eux la connaissance, et les bénédictions en rapport avec cette connaissance qu'ils auraient en vain attendues de Celui qui est le Père

1. Comme preuve sur ce sujet, voir Appendice, note J.

des lumières, et de qui procède tout bien ou tout don parfait. La papauté inspire le même sentiment à l'égard de la déesse romaine, la reine des cieux, et entraîne ses sectateurs à considérer la faute d'Ève de la même manière que le faisait le paganisme. Dans le canon de la messe le service le plus solennel du missel romain, on trouve l'expression suivante, dans l'apostrophe à la

faute de nos premiers parents: "O beata culpa, quas talem meruisti Redemptorem 1 !" Ô faute bénie, qui nous a procuré un tel Rédempteur. — L'idée contenue dans ces paroles est entièrement païenne. Voici à quoi elles reviennent: "Grâces soient rendues à Ève, dont la faute nous a obtenu le glorieux Sauveur." — II est vrai que l'idée contenue dans ces mots se trouve identiquement dans les écrits d'Augustin; mais c'est une idée entièrement opposée à l'esprit de l'Évangile, qui fait le péché d'autant plus coupable qu'il a fallu une telle rançon pour nous délivrer de sa malédiction épouvantable. Augustin avait bien des sentiments païens qu'il ne dépouilla jamais complètement. Il est étrange qu'un homme sérieux, éclairé comme Merle d'Aubigné ne voie aucun mal dans ce langage ! Comme Rome entretient les mêmes sentiments que le paganisme, elle a adopté les mêmes symboles selon qu'elle le jugeait opportun. En Angleterre et dans beaucoup de pays de l'Europe, on ne trouve pas de grenades; et cependant même en Angleterre, on cherche à entretenir la superstition de la grenade. Au lieu de la grenade, on a l'orange ; c'est ainsi que les papistes d'Irlande unissent à Pâques les oranges et les œufs : c'est ainsi que dans cette cérémonie vaine et prétentieuse où l'évêque Gillis d'Edimbourg il y a quelques années, lava les pieds à douze Irlandais en haillons, il offrit à chacun d'eux une orange et deux œufs.

Or, cet usage de l'orange comme symbole du fruit "de l'arbre mystérieux de l'épreuve" en Éden, n'est pas, il faut le remarquer, d'invention nouvelle; il date des

1. MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, vol. I, p. 179.

temps les plus reculés de l'antiquité classique. Les jar-dins des Hespérides de l'Occident étaient exactement, d'après tous ceux qui ont étudié le sujet, la contrepartie du paradis d'Éden dans l'Orient. La description de ces jardins sacrés situés dans les îles de l'Atlantique, le long de la côte d'Afrique, montre que leur site légendaire correspond parfaitement au Cap-Vert ou aux Iles Canaries, ou à d'autres de ce groupe, et que le fruit doré de l'arbre sacré, gardé avec un soin si jaloux, n'était autre que l'orange.

Or, que le lecteur remarque ceci : d'après l'histoire du paganisme, il n'y avait point de serpent dans le jardin de délices de ces îles bénies, pour entraîner l'humanité à violer ses devoirs envers son grand bienfaiteur, et à manger le fruit de l'arbre sacré qu'il s'était réservé comme pierre de touche de son obéissance. Non: au contraire, c'était le serpent, le symbole du diable, le

principe du mal, l'ennemi de l'homme, qui empêchait l'homme de manger du précieux fruit, qui le gardait soigneusement, qui ne permettait pas d'y toucher. Hercule, l'une des formes du Messie païen, non le primitif Hercule, mais l'Hercule Grec, ému de la condition malheureuse de l'homme tua, ou soumit le serpent, l'être envieux qui refusait à l'humanité l'usage de ce qui lui était si utile, pour que l'homme fût à la fois sage et heureux, et lui accorda ainsi ce fruit qui aurait été à jamais hors de son atteinte. Ici donc, Dieu et le démon ont changé de rôles. Jéhovah, qui défendait à l'homme de manger de l'arbre de la connaissance, est symbolisé par le serpent, et tenu pour un être malveillant et égoïste, tandis que celui qui arracha l'homme au joug de Jéhovah, et lui donna le fruit de l'arbre défendu, en d'autres termes Satan, sous le nom d'Hercule, est célébré comme le généreux libérateur de la race humaine. Quel mystère d'iniquité que celui-là ! Or, c'est là ce que renferme l'orange sacrée d'Easter.

Article 3
La Nativité de Saint-Jean

La fête de la nativité de Saint-Jean est fixée dans le calendrier Romain au 24 juin, ou au jour de la Mi-Été. La même date était également remarquable dans le calendrier Babylonien, c'était l'une des fêtes les plus célèbres. C'était à la Mi-Été, ou au solstice d'été, que commençait le mois appelé en Chaldée, en Syrie et en Phénicie, du nom de Tammuz, et le premier jour, c'est-à-dire vers le 24 juin, on célébrait l'une des grandes fêtes primitives de Tammuz 1. Pour plusieurs raisons, en diverses contrées, d'autres époques ont été choisies pour la commémoration de la mort et de la résurrection du dieu Babylonien; mais c'est la date que nous avons indiquée, qui paraît, comme le nom même du mois semble le désigner, avoir été la véritable époque où cette fête était primitivement observée dans le pays où cette idolâtrie prit naissance. Et tel était le prestige que cette fête, avec ses rites singuliers, exerçait sur les esprits, que lorsqu'on consacrait d'autres journées aux grands événements relatifs au Messie Babylonien, comme c'était le cas dans quelques parties de l'Angleterre, cette époque sacrée ne pouvait pas s'écouler sans qu'on observât au moins quelques-unes de ces cérémonies. Quand la papauté envoya ses émissaires en Europe, vers la fin du VIe siècle, pour faire rentrer les païens dans le giron de l'Église, on trouva cette fête en grand honneur dans beaucoup de pays. Qu'y avait-il à faire ? Fallait-il la combattre ? Non ; c'aurait été contraire au fameux conseil du pape Grégoire I : "Il faut par tous les moyens aller au-devant des païens et les faire entrer

dans l'Église Romaine 2." La tactique de Grégoire fut soigneusement exécutée, et ainsi le jour de

1. STANLEY, *Philosophie Sabéenne*, p. 1065. En Egypte le mois correspondant à Tammuz, soit le mois d'Epep, commençait le 25 juin. WILKINSON, vol. IV, p-l4'
2. BOWER, *Vie des Papes*, vol. II, p. 523.

la Mi-été sanctifié par le paganisme dans le culte de Tammuz, fut incorporé comme une fête chrétienne dans le calendrier romain.

Mais il y avait encore une question à résoudre. Quel nom fallait-il donner à cette fête païenne, en la baptisant et en l'admettant dans le rituel de la Rome chrétienne ? L'appeler de son nom ancien Bel ou Tammuz à l'époque reculée où on semble l'avoir adoptée, c'aurait été trop audacieux. Lui donner le nom de Christ était difficile, d'autant plus qu'à cette époque il n'y avait rien de particulier à conserver dans son histoire. Mais la subtilité des agents du mystère d'iniquité ne se déconcerta pas pour si peu. Si le nom du Christ ne pouvait décidément pas lui être donné, pourquoi ne pas lui donner celui de son précurseur Jean-Baptiste? Jean-Baptiste était né six mois avant le Sauveur. Si donc la fête païenne du solstice d'hiver avait été déjà consacrée comme étant le jour de la naissance de Jésus, il s'en suivait naturellement que pour donner une fête à son précurseur, il fallait mettre cette fête à cette saison; car entre le 24 juin et le 25 décembre, c'est-à-dire entre le solstice d'été et le solstice d'hiver, il y a exactement six mois. Or, rien ne pouvait mieux servir les desseins de la papauté. L'un des noms sacrés désignant Tammuz ou Nemrod, lorsqu'il apparut de nouveau dans ses mystères après avoir été mis à mort, était Cannes 1. D'un autre côté, le nom de Jean-Baptiste, dans le langage sacré adopté par l'Église Romaine, était Jean. Pour que la fête du 24 juin satisfît également les chrétiens et les païens, il n'y avait qu'à lui

1. BÉROSE dans BUNSEN, *L'Égypte*, vol. I, p. 709. Pour identifier Nemrod avec Oannes, que Berose nous montre comme sortant de la mer, on se rappellera que nous avons démontré l'identité de Nemrod et de Bacchus. Pour établir que Nemrod ou Bacchus, vaincu par ses ennemis, se réfugia, dit la fable, au milieu de la mer, voir ch. 4, art. 5. Lorsqu'on le représentait comme revenant à la vie il était tout naturel, dès lors, qu'il le fit sous la forme de Oannes, le dieu-poisson. Or, Jérôme appelle Dagon, le fameux dieu-poisson "Piscem mæraris", le poisson du chagrin (BRYANT, vol. III, p. 179). Ce qui identifie fortement le dieu-poisson avec Bacchus, "Celui qu'on pleure", et l'identification est complète, lorsque nous lisons dans Hésychius : "Quelques-uns appellent Bacchus Ichthys ou le poisson" (*sub voce* Bacchus, p. 179).

donner le nom de fête de Jean; et c'est ainsi que les chrétiens étaient censés fêter Jean-Baptiste, tandis que les païens adoraient encore leur ancien dieu Oannes ou Tammuz. Ainsi la même époque où on célébrait, dans l'ancienne Babylone, la grande fête d'été de Tammuz, est aujourd'hui même célébrée dans l'Église papale comme la fête de la nativité de Saint-Jean. Et la fête de Saint-Jean commence exactement le même jour que la fête Chaldéenne. On sait qu'en Orient, la fête commençait le soir. Ainsi, quoique le 24 soit désigné pour la nativité cependant c'est la veille de Saint-Jean, c'est-à-dire le 23 au soir, que commencent les fêtes et les solennités. Maintenant si nous examinons ces fêtes en elles-mêmes, nous verrons à quel point elles sont simplement païennes, et combien elles témoignent catégoriquement de leur véritable origine. Les solennités caractéristiques de la veille de la Saint-Jean, sont les feux de la Mi-été. On les allume en France, en Suisse, dans la catholique Irlande, et dans quelques-unes des îles écossaises de l'ouest encore asservies à la papauté. On les allume dans toutes les terres des partisans de Rome, et on promène dans leurs champs de blé des torches enflammées. Voici comment Bell dans ses Tableaux du dehors, décrit les feux de Saint-Jean de Bretagne en France:

"Chaque fête est marquée par des traits qui lui sont particuliers. Celle de Saint-Jean est peut-être après tout la plus étonnante. Pendant le jour, les enfants quêtent des souscriptions pour allumer les feux de Monsieur Saint-Jean. Vers le soir, un feu est d'abord suivi d'un autre, puis de deux, de trois, de quatre; alors un millier de feux s'élancent, du sommet des collines, jusqu'à ce qu'enfin tout le pays apparaît enflammé. Parfois, les prêtres allument le premier feu sur la place du marché; quelquefois il est allumé par un ange, qu'on fait descendre par un mécanisme du haut de l'église avec un flambeau à la main: il met le feu au bûcher, et disparaît ensuite. Les jeunes gens dansent autour de la flamme avec une rapidité vertigineuse; car ils disent que si l'on danse autour de neuf de ces feux avant minuit on se mariera l'année suivante. On place des sièges auprès des feux pour les morts dont les âmes dit-on, doivent venir se donner la triste satisfaction d'écouter encore une fois leurs chants nationaux et contempler les joyeux ébats de la jeunesse. On conserve des fragments de ces torches comme talismans préservatifs du tonnerre et des maladies nerveuses; et la couronne de fleurs qui surmonte le principal feu est tellement convoitée, qu'on se la dispute bruyamment 1."

Voilà comment on célèbre la fête en France. Passons maintenant en Irlande. "Le jour de cette grande fête des paysans irlandais, la veille de Saint-Jean, nous dit Charlotte Élisabeth, décrivant une fête particulière dont elle avait été témoin, il est d'usage, au coucher du soleil, d'allumer dans tout le pays des feux énormes qui s'élèvent comme nos feux de joie, à une grande hauteur, et forment un bûcher composé de gazon, de roseaux et de toutes les substances inflammables que l'on peut amasser. Le gazon donne un élément solide, substantiel, les roseaux une flamme excessivement brillante, et l'effet de ces grands incendies allumés sur chaque colline est fort curieux. De bonne heure, le soir, les paysans commencent à se réunir, tous vêtus de leurs plus beaux habits, brillants de santé, la figure remplie de cette vive animation et de cet excès de joie qui caractérisent la foule enthousiaste de ce pays. Je n'avais jamais rien vu de semblable ; et je fus enchantée de voir ces figures jolies, intelligentes, joyeuses, la mine fière des hommes, et la contenance folâtre mais modeste des jeunes filles, la vivacité des vieillards, et la gaieté folle des enfants. Le feu allumé, un jet brillant de flamme s'élança dans les airs ; et pendant un moment ils le contemplèrent immobiles, la figure étrangement altérée par la vive lumière qui éclata quand on jeta les roseaux dans le feu. Au bout de quelques instants, on fit place autour d'un vieux

1. *Tableaux du dehors*, p. 225.

musicien aveugle, un type idéal d'énergie, de bouffonnerie, de malice, qui, assis sur une chaise basse, une cruche bien remplie à portée de sa main, éleva son chalumeau aux notes les plus gaies, et une gigue interminable commença. Mais il se produisit un incident qui me surprit fort. Quand le feu eut brûlé pendant quelques heures et qu'il se fut abaissé, alors eut lieu une partie indispensable de la cérémonie. Chacun des assistants s'élança au travers du feu, et plusieurs enfants furent jetés au travers des cendres étincelantes ; puis on apporta un appareil en bois de huit pieds de long, terminé par une tête de cheval fixée à une extrémité et recouvert d'un grand drap blanc qui cachait le bois et l'homme qui le portait sur sa tête. Ce mannequin fut acclamé aux cris bruyants de Cheval blanc ; et après avoir plusieurs fois lestement traversé le feu sans encombre, grâce à l'adresse de celui qui le portait, il se mit à poursuivre la foule qui s'enfuyait dans toutes les directions. Je demandai ce que signifiait ce cheval, on me dit qu'il représentait tout le bétail." "C'était là, ajoute l'auteur, l'ancien culte païen de Baal, sinon de Moloch lui-même, pratiqué ouvertement et par tous, au cœur d'une nation qui se dit chrétienne, et par des millions qui professaient

nominalement le christianisme ! J'étais stupéfaite, car je ne savais pas encore que la papauté n'est qu'une adroite adaptation des idolâtries païennes à son propre système 1." Telle est la fête de la veille de la Saint-Jean, qu'on célèbre pendant deux jours en France et dans la catholique Irlande. Telle est la manière dont les sectateurs de Rome prétendent commémorer la naissance de celui qui vint "préparer la voie du Seigneur" en détournant son ancien peuple de toutes ses vaines manières de penser et en le mettant dans la nécessité d'embrasser le royaume de Dieu qui ne consiste pas dans les choses extérieures, "mais dans la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit". Nous avons vu que le spectacle même des

1. *Souvenirs personnels*, p. 112-115.

rites par lesquels on célèbre cette fête amena sur-le-champ l'auteur dont nous avons parlé à cette conclusion, que ce qu'elle avait devant les yeux était vraiment un débris de l'ancien culte païen de Baal. L'histoire de cette fête et la manière dont elle est observée se prêtent une lumière réciproque. Avant l'introduction du christianisme dans les îles Britanniques, la fête païenne du 24 juin était célébrée chez les Druides par des feux éblouissants en l'honneur de leur grande divinité qui, nous l'avons vu, était Baal. "Ces feux et ces sacrifices de midsummer, la Mi-été, dit Toland dans ses relations sur les Druides, étaient destinés à obtenir une bénédiction des moissons de la terre, prêtes alors à être recueillies ; comme ceux du premier jour de mai, afin qu'elles pussent croître et prospérer, tandis qu'au dernier jour d'octobre, c'était des actions de grâces pour la fin de la récolte 1." Parlant de nouveau des feux des Druides au milieu de l'été, il continue ainsi : "Pour en revenir à nos feux de Saint-Jean, c'était l'usage que le seigneur de l'endroit ou son fils, ou quelque autre personne de distinction prît dans ses mains les entrailles des animaux sacrifiés et marchât trois fois pieds nus sur les charbons après l'extinction des flammes, portant ces entrailles au Druide qui, recouvert d'une peau, officiait à l'autel. Si le seigneur sortait sain et sauf de l'épreuve, c'était un bon présage qu'on accueillait par de grandes acclamations; mais s'il était blessé, c'en était un mauvais pour lui-même et pour les habitants du village. Ainsi, dit Toland, j'ai vu en Irlande la foule courir et sauter dans les feux de Saint-Jean ; et non seulement on était fier de les traverser sans blessure, mais comme si c'était une espèce de purification, on se croyait en quelque sorte béni par cette cérémonie, dont on ne connaissait point cependant l'origine dans cette imparfaite reproduction 2." Nous avons déjà vu qu'il y a des raisons de conclure (p. 82) que Phoronée le premier mortel qui ait régné, c'est-à-dire Nemrod, et la

1. TOLAND, *Les Druides*, p. 107.
2. *ibid*. p. 112.

déesse Romaine Feronia, ont des rapports communs. Si on les rapproche des feux de Saint-Jean, ces rapports sont encore mieux établis par les détails que l'antiquité nous fournit sur ces deux divinités; et en même temps s'explique l'origine de ces feux. Phoronée est dépeint de telle manière qu'il nous paraît se rattacher de près à l'origine du culte du feu. Voici comment Pausanias en parle- "Près de l'image de Biton, les Argiens allument un feu car ils ne croient pas que le feu ait été donné aux hommes par Prométhée, ils croient que c'est Phoronée qui en est l'inventeur 1." La mort de ce Phoronée inventeur du feu qui le premier réunit les hommes en sociétés, doit avoir eu quelque chose de tragique, car après avoir décrit le lieu de son sépulcre, Pausanias ajoute: "Même de nos jours, on lui fait des cérémonies funèbres 2." Ce langage montre que sa mort a été entourée d'honneurs comme celle de Bacchus. Le caractère du culte de Feronia coïncide avec celui du culte du feu; c'est ce qui ressort des rites pratiqués par les prêtres de la cité du pied du mont Soracte, appelée de son nom. "Les prêtres, dit Bryant s'appuyant à la fois sur l'autorité de Pline et de Strabon, marchaient sur un amas de cendres chaudes et de charbons brûlants 3." Aruns, dans Virgile, parle du même usage lorsqu'il s'adresse à Apollon, le dieu soleil qui avait son sanctuaire à Soracte, où l'on adorait aussi Feronia: et c'était sans doute le même que Jupiter Anxur qu'on lui associait et qu'on appelait le jeune Jupiter, comme Apollon était nommé le jeune Apollon. Voici comment s'exprime Aruns: "Puissant Apollon, gardien du Soracte sacré, toi que nous adorons avant tous les dieux, toi pour qui nous entretenons la flamme de nos pins entassés; pour qui, dans notre zèle pieux, nous foulons avec confiance les charbons du brasier 4."

1. PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 19.
2. *ibid*. ch. 20.
3. BRYANT, vol. I, p. 237.
4. VIRGILE, *Enéide*, liv. XI, v. 785. "Le jeune Apollon qui naquit pour introduire chez les Grecs l'ordre et la loi fit, dit-on, son apparition à Delphes au milieu de l'été." MULLER, *Les Doriens*, vol. I, p. 295-296.

Ainsi les feux de Saint-Jean, où les jeunes et les vieux doivent marcher sur les cendres chaudes, remontent jusqu'au "premier des mortels qui ait régné". Il est remarquable qu'une fête entourée de tous les rites essentiels au culte du feu de Baal, soit observée chez les nations païennes, dans des pays fort

éloignés l'un de l'autre, vers le mois de Tammuz, à l'époque même où on célébrait autrefois le dieu Babylonien. Chez les Turcs, nous dit Hurd, on célèbre par illumination au moyen de lampes le jeûne du Ramazan, qui commence le 12 juin 1. En Chine, où l'on célèbre la fête du bateau du Dragon de manière à rappeler à ceux qui en ont été les témoins la mort d'Adonis, la solennité commence à la mi-été 2. Au Pérou, pendant le règne des Incas, la fête de Raymi, la plus belle fête des Péruviens, pendant laquelle on allumait chaque année le feu sacré au moyen des rayons du soleil et par un miroir concave en métal poli, cette fête avait lieu précisément à la même époque. À l'approche de la mi-été, il y avait d'abord en signe de deuil, un jeûne général qui durait trois jours; on n'allumait aucun feu dans les maisons; puis le quatrième jour, le deuil se changeait en joie, lorsque l'Inca et sa cour, suivis de toute la population de Cuzco, se réunissaient sur la place publique pour fêter le soleil levant. "Ils épiaient fiévreusement, dit Prescott, l'apparition du dieu, et à peine les premiers rayons dorés avaient-ils frappé les tours et les édifices les plus élevés de la capitale, qu'une acclamation joyeuse s'échappait du milieu de la foule assemblée, accompagnée de chants de triomphe et de la mélodie sauvage des instruments barbares, dont le bruit redoublait à mesure que le globe lumineux s'élevait au-dessus des montagnes de l'Orient, versant sur ses adorateurs

1. HURD, *Rites et Cérémonies*, p. 346, c. 1. La date ne serait pas en elle-même une Preuve décisive de sa coïncidence avec celle de la fête primitive de Tammuz. Un de mes amis ayant vécu pendant trois ans à Constantinople m'informe que l'année turque et l'année solaire ne coïncidant pas, le jeûne du Ramazan tombe dans tes différents mois de l'année. Cependant, il est hors de doute qu'il y a une illumination annuelle accompagnée de cérémonies religieuses.
2. Voir p. 89.

son éclatante lumière 1." Cette alternative de deuil et de joie, au moment même où les Babyloniens se lamentaient et se réjouissaient sur Tammuz, pouvait-elle être accidentelle ? Comme Tammuz était la divinité incarnée du soleil, il est facile de voir à quel point cette tristesse et cette joie se rapportent au culte de ce dieu. En Égypte, la fête des lampes allumées, dans laquelle beaucoup ont été déjà forcés de reconnaître la contrepartie de la fête de Saint-Jean, était ouvertement rattachée au deuil et à la joie éprouvés au sujet d'Osiris. "À Sais, dit Hérodote, on montre le sépulcre de celui qu'il ne me paraît pas juste de mentionner à cette occasion." C'est là la manière constante dont cet historien fait allusion à Osiris, aux mystères duquel il avait été initié, lorsqu'il donne des détails sur quelqu'un des rites de ce culte. "Il est dans l'enceinte sacrée, derrière le temple de Minerve, et près du mur

du temple, dont il occupe toute la longueur 2." On s'assemblait aussi à Sais, pour offrir des sacrifices pendant une certaine nuit où chacun allume en plein air un grand nombre de lampes autour de sa maison. Les lampes sont de petites coupes remplies de sel et d'huile, avec une mèche qui flotte au-dessus, et qui brûle toute la nuit. Cette fête est appelée la fête des lampes allumées. "Les Égyptiens qui ne peuvent s'y rendre observent aussi la fête chez eux et allument des lampes dans leur maison, de telle sorte que ce n'est pas seulement à Saïs, mais dans toute l'Égypte, qu'on fait ces mêmes illuminations. Ils disent que c'est par une raison sacrée qu'ils célèbrent la fête pendant cette nuit, et qu'ils l'entourent d'un semblable respect 3." Wilkinson 4, citant ce passage d'Hérodote, identifie cette fête avec celle des lamentations sur Osiris, et nous assure que l'accomplissement scrupuleux de cette cérémonie était réputé de la plus haute importance pour l'honneur de la divinité.

1. PRESCOTT, *Conquête du Pérou*, vol. I, p. 69.
2. *Histoires*, liv. II, p. 176.
3. HÉRODOTE, liv. II, ch. 6, p. 127.
4. WILKINSON, vol. V, p. 308.

Chez les Yezidis, ou adorateurs du diable, dans la Chaldée moderne, on célèbre aujourd'hui encore la même fête, avec des rites presque semblables, autant que les circonstances le permettent, à ceux d'il y a des milliers d'années, alors que dans ces mêmes pays, le culte de Tammuz était dans toute sa gloire. Voici la description exacte que donne M. Layard d'une de ces fêtes auxquelles il a assisté:

«À la chute du crépuscule, les Fakirs, ou prêtres d'un ordre inférieur, vêtus de vêtements bruns en drap grossier collant sur leurs membres, et coiffés de turbans noirs, sortaient des tombeaux portant chacun d'une main une lumière et de l'autre un vase contenant de l'huile et une mèche de coton. Ils remplissaient et préparaient des lampes placées dans les niches des murs de la cour, parsemées sur les édifices des bords de la vallée, même sur des rocs isolés et dans le creux des arbres. Des étoiles innombrables semblaient briller sur le fond noir des montagnes et dans les sombres profondeurs de la forêt. À mesure que les prêtres s'avançaient à travers la foule pour achever leur ouvrage, les hommes et les femmes mettaient la main droite à travers la flamme, et après s'être frotté le sourcil droit avec la main ainsi purifiée dans l'élément sacré, la portaient dévotement à leurs lèvres. D'autres portant leurs enfants dans les bras les purifiaient de la même manière ; d'autres tendaient

les mains pour se laisser toucher par ceux qui, moins heureux, ne pouvaient atteindre la flamme. À mesure que la nuit s'écoulait, ceux qui étaient réunis (il y avait alors près de cinq mille personnes) allumaient des flambeaux qu'ils portaient avec eux en parcourant la forêt. L'effet était magique ; les différents groupes se voyaient à peine dans l'obscurité; les hommes couraient ça et là; des femmes étaient assises avec leurs enfants sur les toits des maisons, et la foule s'assemblait autour des colporteurs qui exposaient leurs marchandises dans la cour. Des milliers de lumières se reflétaient dans les fontaines et dans les ruisseaux, brillaient à travers le feuillage, et dansaient dans le lointain. Comme je contemplais ce spectacle extraordinaire, le bourdonnement des voix humaines cessa tout à coup et un chant s'éleva de la vallée, grave et mélancolique, il ressemblait à un chant majestueux que j'avais admiré il y a bien des années dans la cathédrale d'un pays éloigné. Jamais je n'ai entendu en Orient une musique si douce et si émouvante. Les voix des hommes et des femmes se mêlaient harmonieusement aux douces notes des flûtes. À des intervalles réguliers le chant était interrompu par le bruit éclatant des cymbales et des tambourins, et ceux qui étaient dans l'intérieur des tombeaux se joignaient à cette mélodie. Les tambourins frappés en cadence interrompaient seuls par intervalle, le chant des prêtres. Leurs coups devenaient de plus en plus fréquents. Au chant succéda graduellement une mélodie enjouée, qui augmentant de mesure, se perdit enfin dans une confusion de sons. Les tambourins étaient frappés avec une énergie extraordinaire ; les flûtes jetaient un flot rapide de notes, les voix montaient au diapason le plus élevé; les hommes du dehors s'unissaient à ces clameurs, tandis que les femmes faisaient résonner les rochers de leur cri perçant : Tahlehl !

Les musiciens, se laissant aller à leur entraînement, jetèrent leurs instruments en l'air, et se livrèrent à mille contorsions jusqu'à ce qu'épuisés, ils tombèrent sur le sol. Jamais je n'ai entendu un hurlement plus épouvantable que celui qui s'éleva dans la vallée. Il était minuit. Je regardais avec stupéfaction l'étrange spectacle qui m'entourait. C'est ainsi sans doute qu'on célébrait, il y a bien des siècles, les rites mystérieux des Corybantes, lorsqu'ils s'assemblaient dans un jardin consacré 1." — Layard ne dit pas à quelle époque de l'année avait lieu cette fête, mais son langage laisse peu douter qu'il ne la regardât comme une fête de Bacchus, en d'autres termes, du

1. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. I, p. 290-294.

Messie Babylonien dont la mort tragique et le relèvement glorieux formaient le fondement de l'ancien paganisme. La fête était ouvertement observée en l'honneur du Cheikh Shems ou le soleil, et du Cheikh Adi ou le prince d'éternité; c'est autour de sa tombe néanmoins que se faisait la solennité, comme la fête des lampes en Égypte en l'honneur du dieu Osiris se célébrait à Sais autour de la tombe de ce dieu.

Le lecteur a certainement remarqué que dans cette fête des Yezidis les hommes, les femmes et les enfants étaient purifiés en se mettant en contact avec l'élément sacré, le feu. Dans les rites de Zoroastre, le grand dieu Chaldéen, le feu occupait exactement la même place. C'était un principe essentiel de ce système que celui qui s'approchait du feu recevait des lumières de la divinité 1 et que par le feu, on se purifiait entièrement de toutes les souillures produites par l'enfantement 2. C'est pour cela qu'on faisait passer les enfants par le feu de Moloch (Jér. XXXII, 35) ; on les arrachait ainsi au péché originel, et cette purification rendait plus d'un nouveau-né victime de la divinité sanguinaire. Parmi les païens de Rome on pratiquait aussi cette purification par le feu ; c'est ce que confirme Ovide quand il nous dit : "Le feu purifia le berger et le troupeau 3." — Chez les Hindous, on adorait depuis longtemps le feu à cause de ses vertus purificatrices. Voici comment Colebroke dépeint la supplication d'un de ces adorateurs du feu d'après les livres sacrés : "Salut ! (Ô feu) toi qui t'empares des sacrifices, toi qui brilles, toi qui scintilles! Puisse ta flamme d'heureux présage consumer nos ennemis; puisses-tu, toi le purificateur, nous être favorable 4!" Il en est qui gardent un feu continuel et lui font chaque jour leurs dévotions, et en terminant leurs serments à leur dieu, lui présentent ainsi leur prière quotidienne: "Ô feu ! tu expies le péché

1. TAYLOR, *Jamblique*, p. 247.
2. PROCLUS dans *Timaco*, p. 805.
3. OVIDE, *Fastes*, liv. IV, p. 785-794.
4. COLEBROKE, *Cérémonies religieuses des Hindous*, dans *Rech. Asiat.*, vol. VII, p. 260.

contre les dieux, puisse cette offrande t'être agréable ! Tu expies un péché contre l'homme; tu expies un péché contre les mânes ; tu expies un péché contre ma propre âme ; tu expies les péchés renouvelés, tu expies tous les péchés que je puis avoir commis volontairement ou involontairement ; puisse cette offrande être salutaire 1!» - Chez les Druides, le feu était aussi considéré comme un purificateur. Voici ce que dit une chanson druidique : "Ils célébraient les louanges des saints devant le feu purificateur, que l'on

faisait monter vers les cieux 2." Si du temps des Druides, on attendait des bénédictions du feu qu'on allumait, et parce qu'on y faisait passer des jeunes gens ou des vieillards, des créatures humaines ou du bétail, c'était simplement parce qu'on croyait purifier ainsi des souillures du péché inhérent à tous les êtres humains et à tout ce qui les touchait de près. Il est évident que la même vertu purificatrice est attribuée au feu par les catholiques romains d'Irlande si zélés pour faire passer leurs enfants et pour passer eux-mêmes à travers les feux de Saint-Jean 3. Toland affirme que ces feux sont allumés comme pour une lustration: et tous ceux qui ont examiné attentivement ce sujet doivent arriver à la même conclusion.

Or, si Tammuz était, comme nous l'avons vu, le même que Zoroastre, le dieu des anciens adorateur du feu, et si la fête de ce dieu à Babylone correspondait si exactement à la fête de la nativité de Saint-Jean, quoi d'étonnant que cette fête soit encore célébrée par les feux éclatants de Baal, et qu'elle présente une image si fidèle de ce que Jéhovah condamnait autrefois chez son ancien peuple "quand il faisait passer ses enfants par le feu de Moloch" ? Mais quel homme, s'il connaît un peu l'Évangile, pourrait appeler chrétienne une fête semblable ?

1. COLEBROKE, *Cérémonies religieuses des Hindous*, dans *Rech. Asiat.*, vol. VII p, 275.
2. DAVIES, *Les Druides*, Hymne au Soleil, p. 369-370.
3. J'ai vu des parents, dit feu lord John Scott, dans une lettre que j'ai reçue de lui, obliger leurs enfants à passer par les feux de Baal !

Les prêtres de Rome, s'ils ne l'enseignent pas ouvertement, trompent du moins leurs sectateurs en leur laissant croire aussi fermement que les anciens adorateurs du feu, que le feu peut purifier des souillures et des fautes du péché. Nous verrons plus loin combien cette erreur tend à consolider, dans l'esprit de leurs sujets tenus dans les ténèbres, l'une des fables les plus monstrueuses, mais aussi la plus utile, de tout leur système. Les initiés seuls pouvaient savoir que le nom de Oannes était celui du Messie païen ; il fallut tout d'abord quelque prudence pour l'introduire dans l'Église. Mais peu à peu, et à mesure que l'Évangile s'obscurcissait et que les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses, la même prudence ne fut plus nécessaire. Aussi voyons-nous que dans les époques d'ignorance, le Messie païen ne fut pas introduit dans l'Église d'une manière clandestine. C'est sous les noms classiques bien connus de Bacchus et de Denys qu'il a été ouvertement canonisé et proposé au culte des fidèles. Oui, Rome qui prétend être l'épouse du Christ, la seule Église dans laquelle on puisse être sauvé, a eu l'impudente

audace de donner une place dans son calendrier au grand adversaire du Fils de Dieu, et cela sous son propre nom ! Le lecteur n'a qu'à consulter le calendrier romain, il verra que c'est là un fait incontestable: il verra que le 7 octobre est mis à part pour être observé en l'honneur de Saint-Bacchus-le-martyr. Or, sans doute, Bacchus fut un martyr; il mourut d'une mort violente; il perdit sa vie pour la cause de la religion; mais la religion pour laquelle il mourut était la religion des adorateurs du feu; car il fut mis à mort, comme nous l'avons vu dans Maimonide, pour avoir maintenu le culte de l'armée du ciel. Ce patron de l'armée céleste et du culte du feu (les deux marchaient toujours d'accord), Rome l'a canonisé; il est évident en effet, si on considère l'époque de cette fête, que Saint-Bacchus-le-martyr est absolument le Bacchus des païens, le dieu de l'ivrognerie et de la débauche; car le 7 octobre tombe bientôt après la fin des vendanges. À la fin des vendanges, en automne, les anciens païens célébraient ce qu'on appelait "la fête rustique" de Bacchus 1, et c'est à peu près à cette même date que tombe la fête papale de Saint-Bacchus-le-martyr.

Si le dieu chaldéen a été admis dans le calendrier sous le nom de Bacchus, il a été aussi canonisé sous son autre nom de Dionysus 2. Les païens avaient coutume d'adorer le même dieu sous des noms différents; aussi non contents de la fête de Bacchus, nom sous lequel il était le plus connu à Rome, les Romains, sans doute pour plaire aux Grecs, célébraient une fête rustique en son honneur, deux jours après, sous le nom de "Dionysus Eleutherus", nom sous lequel il était adoré en Grèce 3. Cette fête rustique était appelée par abréviation Dionysia, ou pour la désigner plus explicitement "Festum Dionysi Eleutherei rusticum," c'est-à-dire la fête rustique de Denys Eleuthère 4. Or, la papauté dans son zèle excessif pour les saints, a divisé en deux Denys Eleuthère, et fait deux saints distincts avec le double nom d'une divinité païenne ; il y a plus encore, elle a fait de l'innocente épithète "rusticum", qui chez les païens n'avait certainement aucune prétention à la divinité, une troisième personne ! Nous lisons en effet dans le calendrier à la date du 9 octobre : "Fête de Saint-Denys 5 et de ses compagnons, Saint-Eleuthère et Saint-Rustique 6". Or, ce Denys, que la papauté a si étrangement entouré de deux compagnons, est le fameux Saint-Denys, patron de Paris; et en comparant le saint de la papauté et le dieu païen, on aura de grands éclaircissements sur cette question.

1. Extraits de la *Légende de la chaire de Saint-Pierre*, par Anthony RICH, dans BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 114-115. SALVERTÉ, *Essai sur les noms*, tome II, p. 54.

2. Dionysus, comme on le sait, est la forme latine du grec Dionusos.
3. PAUSANIAS, *Attica*, p. 46, et TOOKE, Le Panthéon, p. 58.
4. BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 115.
5. Bien que Dionysus fût le nom propre classique du dieu, cependant, dans les classiques postérieurs, ou dans le bas latin, on trouve Dionysius exactement comme dans le cas du saint de Rome.
6. Voyez le calendrier dans le *Missel romain*, 9 octobre: "Dyonisii, Rustici et Eleutherii mart.," et 7 octobre : "Sergii, Bacchi, Mercelli et Apuleii mart."

Saint-Denys, après avoir été décapité et jeté dans la Seine, flotta quelque temps à la surface des eaux, si l'on en croit la légende, et prenant sa tête dans sa main au grand étonnement des spectateurs, marcha ainsi vers le cimetière, En souvenir d'un miracle si extraordinaire, on chanta pendant bien des siècles dans la cathédrale de Saint-Denys, à Paris, un hymne qui contenait le verset suivant:

Se cadaver mox erexit,
Truncus truncum caput vexit,
Quem. ferentem hoc direxit.
Angelorum legio 1.

Mais les papistes eux-mêmes finirent par avoir honte de célébrer une pareille absurdité au nom de la religion ; et en 1789, "l'office de Saint-Denys" fut aboli. Mais voyez cependant la marche des événements. Le monde est pendant un temps revenu aux époques d'ignorance. Le bréviaire romain qu'on avait abandonné en France, a depuis six ans été imposé de nouveau par l'autorité papale à l'Église gallicane, avec toutes ses légendes, et celle-ci entre autres; la cathédrale de Saint-Denys a été de nouveau rebâtie, et l'ancien culte restauré dans toute sa grossièreté 2. Comment donc l'esprit humain a-t-il jamais pu inventer une folie si monstrueuse ? Il ne faut pas en chercher bien loin la raison. L'Église de Rome représente ceux de ses saints canonisés qui passaient pour avoir souffert le martyre de l'épée, par des images sans tête ou des statues tenant à la main la tête séparée du tronc. "J'ai vu, dit Eusèbe Salverté, dans une église de Normandie, Saint-Clair; à Arles, Saint-Mithra; en Suisse,

1. "Aussitôt le cadavre se souleva, le tronc emporta la tête dont il était séparé, guidé par une légion d'anges" (SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, note p. 48.) Dans Salverté, le premier mot de la troisième ligne du latin ci-dessus est "quo" mais ce mot ne donne aucun sens ; c'est évidemment une erreur : il faut lire "quem".

2. La déclaration faite dans la dernière partie de la phrase ci-dessus se rapportait a un état de choses d'il y a 5 ans. La reconstruction de la cathédrale de Saint-Denys est aujourd'hui terminée.

tous les soldats de la légion Thébaine, portant leur tête à la main. Saint-Valérius est représenté de cette manière à Limoges sur les portes de la cathédrale, et sur d'autres monuments. Le grand sceau du canton de Zurich représente dans la même attitude Saint-Félix, Sainte-Regula et Saint-Exsuperantius." Voilà certainement l'origine de la pieuse fable qu'on raconte sur ces martyrs, tels que Saint-Denys et beaucoup d'autres 1. C'est là l'origine immédiate de l'histoire du saint mort qui se lève et qui marche tenant sa tête à la main. Mais il paraît que cette manière de représenter est empruntée au paganisme, de telle sorte que le Saint-Denys catholique de Paris est semblable non seulement au Dionysus païen de Rome, mais encore à celui de Babylone. Dionysus ou Bacchus, dans une de ses transformations, était représenté comme un capricorne, "le poisson aux cornes de bouc" ; et il y a lieu de croire que c'est sous cette forme qu'il avait le nom de Oannes. Dans l'Inde, sous cette forme, il a fait sous le nom de Souro, c'est-à-dire évidemment la semence, des choses merveilleuses 2. Or, dans la sphère des Perses, il n'était pas seulement représenté sous les traits du capricorne, mais aussi sous une forme humaine, et cela exactement comme Saint-Denys est représenté par la papauté. Voici comment un ancien écrivain décrit cette figure de la sphère des Perses : "Le capricorne, le 3e Décan. La moitié de la figure est sans tête parce que la tête est dans sa main 3." Nemrod eut la tête coupée ; et c'est en souvenir de cette mort que ses adorateurs déploraient si amèrement, qu'on le représentait ainsi dans la sphère. Cette tête séparée du tronc fit, d'après quelques versions de son histoire, des exploits aussi merveilleux que le tronc inanimé de Saint-Denys. Bryant a prouvé dans son histoire d'Orphée que c'est exactement une légère variante

1. SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, p. 47-48.
2. HUMBOLT, *Le Mexique*, vol. I, p. 339-340. Pour Oannes et Souro, voir Appendice, note K.
3. SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, note p. 47.

de l'histoire d'Osiris 1. Comme Osiris fut déchiré en Égypte de même Orphée fut déchiré en Thrace. Et lorsque les membres mutilés de celui-ci eurent été jetés ça et là dans les champs, sa tête, flottant sur l'Hèbre, prouva le caractère merveilleux de celui à qui elle appartenait. "Alors, dit Virgile, alors que séparée de son cou aussi blanc que le marbre, la tête d'Orphée était entraînée par les eaux rapides de l'Hèbre, Eurydice, répétaient sa voix

expirante et sa langue glacée. Ah! Malheureuse Eurydice, murmurait son dernier soupir, et tous les échos du rivage redisaient: Eurydice 2!" Il y a là de la différence, mais sous cette différence il y a une unité évidente. Dans les deux cas, la tête séparée du tronc occupe le premier plan du tableau ; dans les deux cas, le miracle s'accomplit sur un fleuve. Or, si les fêtes de Saint-Bacchus-le-martyr et de Saint-Denys Eleuthère s'accordent d'une manière si extraordinaire avec l'époque de la fête du dieu du vin chez les païens, sous le nom de Bacchus ou Dionysus, ou Eleuthère, et si la manière de représenter ce Dionysus moderne et l'ancien Denys est évidemment la même, tandis que leur légende s'accorde si extraordinairement, qui peut douter du caractère réel de ces fêtes de Rome? Elles ne sont pas chrétiennes; elles sont païennes; elles sont évidemment Babyloniennes.

1. BRYANT, vol. II, p. 419, 423. Le nom même d'Orphée est précisément le synonyme de Bel, nom du grand dieu Babylonien, qui, donné dans l'origine à Cush, devint héréditaire dans la race déifiée de ses descendants. Bel signifie mélanger, et aussi confondre, et Orv, en hébreu, qui devient, en chaldéen, Orph (PARKHURST, *Grammaire chaldéenne* dans *Le Lexique*, p. 40), signifie aussi mélanger. Mais Orv ou Orph, signifie encore saule ; aussi trouvons-nous, en parfaite concordance avec le système mystique, que le saule était chez les Grecs le symbole d'Orphée. Aussi Pausanias, après avoir parlé d'un portrait d'Actéon, ajoute: "Si l'on remarque les parties inférieures du tableau, on verra Orphée assis sur une l'auteur, tenant une harpe de la main gauche, et de la main droite les feuilles d'un saule pleureur" (PAUSANIAS, liv. X, *Phocica*, ch. 30). Un peu plus loin, il dit encore : "On le représente appuyé sur le tronc de cet arbre". Les feuilles de saule dans la main droite d'Orphée et le saule sur lequel il s'appuie indiquent suffisamment le sens de son nom.
2. *Géorgiques*, liv. IV, 523-527.

Article 4
La fête de l'Assomption

Si ce que nous avons déjà dit montre la politique charnelle suivie par Rome aux dépens de la vérité, les circonstances qui entourent la fête de l'Assomption montrent encore mieux l'audacieuse perversité et l'impiété de cette Église ; il faut noter que la doctrine à propos de cette fête, autant qu'il s'agit de la papauté, n'a pas été établie dans les âges de ténèbres, mais trois siècles après la Réforme, au milieu de toute la lumière si vantée du XIXe siècle. Voici sur quelle doctrine est fondée la fête de l'Assomption : la Vierge Marie, dit-on, n'a point connu la corruption en chair et en os, elle fut élevée au ciel, et maintenant elle est investie de toute puissance dans le ciel

et sur la terre. Cette doctrine a été audacieusement exposée à la face du public anglais, dans une récente lettre pastorale de l'archevêque catholique romain de Dublin. Elle a maintenant reçu le sceau de l'infaillibilité papale, ayant été comprise dans le dernier décret blasphématoire qui proclame l'immaculée conception. Or, il est impossible de faire reposer une pareille doctrine sur un seul passage de l'Écriture. Mais, dans le système Babylonien la fable était déjà toute préparée. On y enseigne que Bacchus descendit dans l'enfer, arracha sa mère aux puissances infernales et l'emporta avec lui en triomphe dans les airs 1. Cette fable s'est répandue

1. APOLLODORE, liv. III, ch. 5, p. 266. La déesse adorée à Babylone comme Mère, était la femme de Ninus, le grand dieu, prototype de Bacchus. Un pendant à cette histoire est celle d'Ariadne, femme de Bacchus. Le vêtement de Thétis, dit Bryant (vol. II, p. 99), contenait une description de cérémonies célèbres dans les premiers siècles et un récit de l'apothéose d'Ariadne, dépeinte, qu'elle qu'en soit la signification, comme enlevée au ciel par Bacchus. On raconte une histoire analogue à propos d'Alcmène, mère du grec Hercule, distinct de l'Hercule primitif et une des formes de Bacchus : c'était un grand buveur et ses coupes sont proverbiales (MULLER, *Les Doriens*, vol. I, p. 462). La mère d'Hercule ressuscita Jupiter (père d'Hercule), dit Muller, releva Alcmène d'entre les morts et l'amena aux Iles des bienheureux, pour être la femme de Rhadamante. (*ibid*. p. 443).

partout où s'est répandu le système Babylonien; ainsi de nos jours comme aussi depuis un temps immémorial, les Chinois célèbrent une fête en l'honneur d'une mère qui fut arrachée par son fils au pouvoir de la mort et du tombeau. La fête de l'Assomption est célébrée dans l'Église Romaine le 15 août. La fête des Chinois fondée sur une légende semblable, observée avec des lanternes et des candélabres, comme le montre Sir J. F. Davis dans sa remarquable description de la Chine, se célèbre aussi au mois d'août 1. Or, lorsque la mère du Messie païen fut célébrée à cause de cette "Assomption", sous le nom de "colombe", elle fut adorée comme l'incarnation de l'Esprit de Dieu 2 avec lequel elle fut identifiée. Comme elle, elle fut regardée comme la source de toute sainteté et la grande purificatrice, et naturellement fut reconnue elle-même comme la Vierge mère, pure et sans tache 3. Sous le nom de Proserpine (avec laquelle elle fut identifiée quoique la déesse Babylonienne se distinguât d'elle à l'origine), tout en étant chantée comme la mère du premier Bacchus et comme étant la femme honorée de Pluton, elle est aussi invoquée, dans les hymnes orphiques, comme: Associée aux saisons, essence lumineuse, Vierge toute-puissante revêtue d'une lumière céleste 4.

Quel que soit l'auteur de ces hymnes, plus on les étudie, plus il devient évident, quand on les compare à la plus ancienne doctrine de la Grèce classique, que leurs auteurs comprenaient, et acceptaient en entier la théologie pure du paganisme. Pausanias, décrivant le bois de Carnasius, nous dit que Proserpine était adorée dans la Grèce

1. *La Chine*, vol. I, p. 354-355.
2. Voir p. 121.
3. PROCLUS dans TAYLOR, *Notes sur Jamblique*, p. 136.
4. *Hymnes Orphiques*, H. 28, p. 109. "Ces hymnes, disent quelques critiques, ont été composés par des Néo-Platoniciens après l'ère chrétienne; ils ont corrompu la doctrine de leurs prédécesseurs." J'en doute. Dans tous les cas, je n'avance rien de ce que je leur emprunte qui ne soit confirmé par la plus haute autorité.

païenne, quoiqu'on la connût comme femme de Pluton roi des enfers, sous le nom de la Sainte Vierge : ce bosquet contient une statue d'Apollon Carneus, de Mercure portant un bélier, et de Proserpine, fille de Gérés, qui est appelée la "Sainte Vierge 1". La pureté de cette Sainte Vierge ne consistait pas seulement à ne point être coupable du péché actuel, mais elle se distinguait spécialement par sa conception immaculée, car Proclus dit : on l'appelle Coré "à cause de la pureté de sa nature et de sa supériorité immaculée 2". S'étonnera-t-on dès lors de la dernière proclamation ? Il n'y a pas lieu de le faire. Ce n'est qu'en suivant, dans ses conséquences logiques, la doctrine païenne déjà adoptée et mélangée à tout le système de Rome, que ce décret a été lancé et que la Madone romaine a été formellement appelée dans le sens le plus complet de ce mot, "la Vierge immaculée" ! Peut-on douter dès lors que la Madone de Rome avec l'enfant dans ses bras et la Madone de Babylone ne soient qu'une seule et même déesse ! On sait fort bien que la madone romaine est adorée comme une déesse; elle est même le grand objet du culte. Les chrétiens (d'Angleterre) ne se révolteront-ils pas à l'idée de tolérer plus longtemps ce monstrueux paganisme babylonien? Quel état chrétien pourrait supporter que ses représentants votassent l'argent de la nation protestante pour encourager une idolâtrie si blasphématoire 3 ? Si l'esprit humain n'était pas aveuglé dans ses jugements, les hommes trembleraient à la seule pensée de commettre la faute que ce pays a commise ces dernières années en soutenant la corruption et la perversité de Rome !

1. PAUSANIAS, liv. IV, *Messenica*, ch. 33, p. 362.
2. PROCLUS, dans une note additionnelle, TAYLOR, *Hymnes orphiques*, p. 198.
3. Il est déplorable que tous les chrétiens en général semblent être si insensibles à la crise actuelle de l'Église et du monde, ou au devoir qui leur est impose comme témoins de Christ, de témoigner pratiquement contre les péchés publics de la

nation. S'ils avaient besoin d'être stimulés pour accomplir plus énergiquement ce devoir, qu'ils lisent un excellent et opportun petit livre tout récemment paru, intitulé: *Interprétation originale de l'Apocalypse*, où les déclarations de l'Apocalypse concernant le caractère, la vie, la mort, la résurrection des deux témoins sont brièvement, mais fortement exposées.

La Parole de Dieu n'a-t-elle pas condamné dans les termes les plus énergiques et les plus terribles la Babylone du Nouveau Testament ? Et n'a-t-elle pas aussi déclaré que ceux qui participent aux péchés de Babylone participent aussi à ses châtiments? (Apoc. XVIII, 4). Le grand nombre regarde en général le péché d'idolâtrie comme une faute comparativement légère et sans aucune portée. Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu des cieux le considère. Quel est de tous les commandements celui qui est accompagné des menaces les plus solennelles et les plus terribles? C'est le second:

"Tu ne te feras point d'image taillée ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut au ciel, ni ici-bas sur la terre ni dans les eaux plus basses que la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles et ne les serviras point: car je suis l'Éternel ton Dieu, un Dieu fort et jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la 3e et à la 4e génération de ceux qui me haïssent."

Ces paroles viennent de la bouche même de Dieu; elles ont été écrites par la main même de Dieu sur la pierre, non pas seulement pour l'instruction de la race d'Abraham, mais de toutes les tribus et de toutes les générations de la terre, et aucun commandement n'est suivie d'une pareille menace! Or, si Dieu a menacé de punir le péché d'idolâtrie par-dessus les autres péchés, et si nous voyons ces terribles châtiments de Dieu s'appesantir sur notre nation, tandis que le péché crie au ciel contre nous, ne devons-nous pas rechercher avec le plus grand soin si parmi tous nos autres péchés nationaux qui sont à la fois graves et nombreux, celui-là ne constitue pas la première et capitale offense ? Et pourquoi donc ne nous prosternerions-nous pas devant les rochers et les pierres ? Oui, si nous, qui professons une doctrine opposée, nous encourageons, si nous nourrissons, si nous maintenons une idolâtrie que Dieu a si affreusement menacée de sa colère, notre faute, au lieu d'en être amoindrie, en est d'autant plus grande, car c'est un péché contre la lumière ! Or, les faits sont évidents pour tous. Il est notoire qu'en 1854 une idolâtrie anti-chrétienne a été incorporée dans la constitution anglaise d'une manière telle, que pendant un siècle et demi il n'en avait point été introduit de semblable. On sait aussi, que depuis, ce pays a été frappé de plusieurs châtiments successifs. Faut-il regarder cette coïncidence comme purement

accidentelle ? Ne faut-il pas plutôt y voir l'accomplissement de la menace prononcée par Dieu dans l'Apocalypse ? C'est là aujourd'hui une question excessivement pratique. Si notre péché à cet égard n'est pas reconnu par notre nation, s'il n'est pas confessé avec repentance, s'il n'est pas rejeté bien loin, si au contraire, nous l'augmentons encore, si maintenant, pour la première fois depuis la Révolution, tandis que nous confiant visiblement au Dieu des batailles pour le succès de nos armes, nous l'affrontons ouvertement en envoyant dans nos camps des prêtres d'idoles; nous pourrons avoir des fêtes nationales et des journées d'humiliation innombrables; Dieu ne peut pas les accepter; elles peuvent nous accorder un répit temporaire, mais nous pouvons être certain que le Seigneur ne fera point cesser sa colère et que son bras sera encore étendu 1 !

1. Le paragraphe ci-dessus parut d'abord au printemps de 1855, alors que l'empire contemplait avec stupéfaction les horribles et navrants désastres de Crimée, causés simplement par ce fait que dans ce pays éloigné, les hommes éminents ne pouvaient faire cause commune et qu'enfin on fixa un jour d'humiliation. Le lecteur peut juger si oui ou non les événements qui ont eu lieu depuis ont affaibli notre raisonnement. Les quelques années d'impunité qui se sont écoulées depuis que la révolte de l'Inde, avec toutes ses horreurs, a été apaisée, montrent la patience de Dieu. Mais si l'on méprise cette patience (ce qui a évidemment lieu, tandis que la faute va en s'aggravant) l'issue finale ne doit qu'en être plus terrible!

Chapitre 4
Doctrine et discipline

Lorsque Linacer, médecin distingué et catholique bigot du règne d'Henri VIII, tomba pour la première fois sur le Nouveau Testament, après l'avoir lu il le rejeta avec impatience et poussant un gros juron, s'écria : "**Ou ce livre n'est pas vrai, ou nous ne sommes pas chrétiens**." Il vit tout de suite que le système de Rome et le système du Nouveau Testament sont directement opposés : celui qui les compare avec impartialité ne peut arriver à une autre conclusion. En passant de la Bible au bréviaire, on semble passer de la lumière aux ténèbres. Tandis que l'un proclame : "Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, paix sur la terre et bienveillance envers les hommes", l'autre enseigne ce qui est déshonorant pour le Très-haut et pernicieux pour le bien-être moral et spirituel de l'humanité. Comment des doctrines et des pratiques si funestes ont-elles été embrassées, adoptées par la papauté ? La Bible est-elle si obscure ou équivoque que les hommes aient pu supposer qu'elle leur demandait de croire et de pratiquer le contraire de ce qu'elle disait? Non, la doctrine et la discipline de la papauté n'ont jamais été empruntées à la Bible.

Ce qui le prouve c'est que partout où elle le peut, elle anathématise la lecture de la Bible, condamne aux flammes ce don de l'amour céleste ou le ferme sous clef. Mais on peut l'établir encore Plus catégoriquement en examinant les principales colonnes de l'édifice papal empruntées à Babylone. Que le lecteur en examine maintenant les preuves.

Article 1
Régénération par le baptême

On sait que la régénération par le baptême est un article fondamental de Rome et qu'il se trouve à l'entrée même du système Romain. Suivant Rome elle-même, le baptême est si important dans ce but, que d'un côté on déclare qu'il est absolument nécessaire pour être sauvé 1, tellement qu'un enfant mort sans baptême ne peut pas être reçu dans la gloire; et de l'autre, ses vertus sont si grandes qu'on le déclare dans tous les cas infaillible pour nous régénérer par une nouvelle naissance spirituelle en nous faisant enfants de Dieu 2. On l'appelle la première porte par laquelle nous entrons dans le bercail de Jésus-Christ, le premier moyen par lequel nous recevons la grâce de la réconciliation avec Dieu. Aussi les mérites de Jésus sont-ils appliqués par là à nos âmes d'une manière si surabondante, qu'ils satisfont pleinement la justice divine pour tout ce qu'elle exige de nous, soit à cause du péché originel, soit à cause du péché actuel 3. Or, des deux côtés cette doctrine est anti-scripturaire ; des deux côtés elle est purement païenne. Elle est anti-scripturaire, car le Seigneur Jésus-Christ a expressément déclaré que ces enfants, sans le baptême, ou sans aucune autre loi, peuvent être admis dans la gloire céleste. "Laissez les petits enfants venir à moi et ne les empêchez point : car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent." Jean-Baptiste, étant encore dans le sein de sa mère, fut si rempli de joie à la nouvelle de la naissance du Sauveur, que la salutation de Marie ayant

1. L'évêque HAY, *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 363. Il y a deux exceptions à cette déclaration : le cas d'un infidèle converti dans un pays païen où il est impossible de recevoir le baptême, et le cas d'un martyr baptisé, comme on dit, dans son propre sang; mais dans tous les autres cas, pour les jeunes comme pour les vieux, la nécessité est absolue.
2. *ibid*. p. 356.
3. *ibid*. p. 358.

frappé les oreilles de sa mère, l'enfant tressaillit dans le sein maternel. Si cet enfant était mort en venant au monde, qu'est-ce qui aurait pu l'exclure de l'héritage des saints dans la lumière pour lequel il avait été si évidemment

préparé? Cependant l'évêque catholique romain Hay, se défiant de tout principe de la Parole de Dieu, n'hésite pas à poser la question suivante: "Que devient l'enfant mort sans baptême?" Réponse: "Si un jeune enfant était mis à mort pour l'amour du Christ, ce serait le baptême de sang, et il irait au ciel; mais excepté ce cas, comme ces enfants ne peuvent pas désirer le baptême avec les autres dispositions nécessaires, s'ils ne sont pas baptisés d'eau ils ne peuvent pas aller au ciel 1." Cette doctrine n'a jamais pu venir de la Bible, d'où vient-elle donc? Elle est venue du paganisme. Le lecteur au courant des classiques se rappellera certainement dans quel état Énée, alors qu'il visitait les régions de l'enfer, trouva les âmes des malheureux enfants morts sans avoir été administrés selon les rites de l'Église : "II entend les voix plaintives des enfants dont les âmes pleurent à l'entrée des enfers : infortunés qui, entrés dans la vie, n'en ont point connu les douceurs, et qu'une mort prématurée a ravis au sein maternel 2." Ces malheureux enfants, afin de glorifier la vertu et l'efficace des rites mystérieux du paganisme, sont exclus des Champs-Elysées, le paradis des païens, et n'ont chez leurs compagnons les plus rapprochés de meilleure compagnie que celle des suicidés : "Près d'eux, tristes et abattus, sont les mortels qui sans avoir commis de crimes se sont donné la mort de leur propre main, et qui, désertant le jour, ont rejeté leurs âmes loin de leurs corps 3."

Voilà pour le manque de baptême. Quant à son efficacité positive, lorsqu'on l'a obtenu, la doctrine papale est aussi anti-scripturaire. Il y a des protestants déclarés qui

1. *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 362.
2. VIRGILE, *Enéide*, liv. VI, v. 427-429.
3. *ibid*. v. 436. Entre les enfants et les suicidés il y a une autre catégorie, ceux qui sur terre ont été injustement condamnés à mort et pour qui il n'y a plus d'espoir.

croient à la doctrine de la régénération baptismale ; mais la Parole de Dieu n'en dit rien. Voici la déclaration de l'Écriture sur le baptême : il ne donne pas une naissance nouvelle, mais c'est un moyen désigné pour signifier et sceller cette nouvelle naissance là où elle existe déjà. À cet égard le baptême repose sur le même fondement que la circoncision. Or qu'est-ce que la Parole de Dieu nous dit de l'efficace de la circoncision ? Elle dit, parlant d'Abraham : "II reçut le signe de la circoncision comme sceau de la justification par la foi bien qu'il fût encore incirconcis" (Rom. IV, 11). La circoncision ne devait donc pas faire d'Abraham un juste : il était juste déjà avant d'avoir été circoncis. Mais elle devait le déclarer juste afin de lui

mieux démontrer sa justice. Si Abraham n'avait pas été juste avant sa circoncision, sa circoncision n'aurait pas été un sceau et n'aurait pu confirmer ce qui n'existait pas. Il en est de même du baptême, c'est un sceau de la justification par la foi que l'homme possède avant d'être baptisé. Car il est dit: "Celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé" (Marc XVI, 16). Là où la foi existe, si elle est sincère, c'est la preuve d'un cœur nouveau, d'une nature régénérée, et c'est seulement sur la profession de cette foi et de la régénération, s'il s'agit d'un adulte, qu'il est admis au baptême. Même s'il s'agit d'enfants incapables de faire profession de foi ou de sainteté, l'administration du baptême n'a pas pour but de les régénérer, ou de les sanctifier, mais de les déclarer saints, c'est-à-dire propres à être consacrés, même dans l'enfance, au service du Christ, comme toute la nation d'Israël, à cause de sa parenté avec Abraham, suivant la chair, était sanctifiée pour le Seigneur. S'ils n'étaient pas saints dans ce sens figuré, ils n'étaient pas propres pour le baptême qui est le sceau d'un état de sainteté. Mais la Bible les déclare saints, à cause de leur descendance de parents croyants et cela même lorsqu'un seul des parents est fidèle : "Le mari infidèle est sanctifié par sa femme et la femme infidèle est sanctifiée par son mari, - autrement vos enfants seraient impurs, tandis qu'ils sont saints" (I Cor. VII, 14). Ils sont donc baptisés à cause de leur sainteté et pour la proclamer solennellement, avec toutes les responsabilités qui en découlent. Cette sainteté cependant, est bien différente de la sainteté de la nouvelle nature ; et quoique le fait du baptême, si on je considère au point de vue scripturaire et qu'on l'améliore en conséquence, soit dans la main de Dieu, un moyen important de faire de cette sainteté une glorieuse réalité dans le sens le plus élevé du mot, cependant il n'assure pas nécessairement dans tous les cas la régénération spirituelle. Dieu peut donner ou ne pas donner, suivant qu'il lui plaît, un cœur nouveau avant, pendant ou après le baptême ; mais il est évident que des milliers qui ont été baptisés sont encore irrégénérés; ils sont encore exactement dans la même position que Simon le magicien qui, après avoir été baptisé par Philippe, était encore "dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité" (Actes VIII, 23).

La doctrine de Rome, cependant, est que tous ceux qui sont canoniquement baptisés, quoique ignorants, quoique immoraux, pourvu qu'ils croient implicitement à l'Église, et livrent leur conscience aux prêtres, sont aussi régénérés que jamais ils pourront l'être, et que les enfants sortant de l'eau du baptême sont entièrement purifiés du péché originel. Aussi voyons-nous que les missionnaires jésuites de l'Inde se vantent de faire des convertis par milliers, en les baptisant simplement, sans leur donner la moindre instruction

préalable, alors qu'ils sont encore dans l'ignorance la plus complète des vérités du christianisme et sur leur simple promesse d'être soumis à Rome. Cette doctrine de la régénération baptismale est aussi essentiellement Babylonienne. On s'étonnera, peut-être, à l'idée que la régénération ait été connue dans le monde païen; mais qu'on aille seulement dans l'Inde on trouvera aujourd'hui les bigots Hindous, qui n'ont jamais prêté l'oreille à une instruction chrétienne, aussi familiarisés que nous-mêmes à cette expression et à cette idée. Les Brahmanes se vantent d'être des hommes nés deux fois 1 et dans cette condition, ils se disent assurés d'un bonheur éternel. Or, il en était de même à Babylone et la nouvelle naissance y était conférée par le baptême. Dans les mystères Chaldéens, avant de donner aucune instruction, on demandait avant tout à ceux qu'on allait initier, de recevoir le baptême en signe d'une obéissance aveugle et complète. Nous lisons dans des auteurs anciens un témoignage direct du double fait du baptême et de sa signification. Dans certains rites sacrés des païens, dit Tertullien, faisant spécialement allusion au culte d'Isis et de Mithra, l'initiation se fait par le baptême 2. Le mot initiation signifie clairement qu'il fait allusion aux mystères de ces divinités. **Ce baptême se faisait par immersion** *(Nous avons ici la preuve indéniable que le «baptême par immersion», tel que pratiqué parmi les sectes immersionniste modernes, provient des religions à mystères babyloniennes. Leurs affirmations que Christ fut baptisé par immersion témoignent du fait que le Messie qu'ils adorent est le dieu des mystères Chaldéens, le faux Messie) Jean leDuc.*

Et il paraît que c'était une cérémonie difficile et périlleuse, car nous lisons que celui qui passait dans les eaux de purification et subissait diverses épreuves nécessaires était admis, s'il survivait, à la connaissance des mystères 3. Il fallait pour affronter cette initiation un courage peu ordinaire. Il y avait cependant cette raison puissante pour les déterminer, c'est que tous ceux qui étaient ainsi baptisés, nous dit Tertullien, avaient la promesse de la régénération et le pardon de tous leurs parjures 4. Les adorateurs d'Odin pratiquaient le rite du baptême, qui, si on le rapproche de leur but avoué, montre qu'au moins à l'origine, ils ont dû croire qu'on pouvait purifier le péché naturel et la corruption de leurs nouveau-nés en les aspergeant d'eau ou en les plongeant immédiatement après leur naissance dans des lacs ou des rivières 5. Il y a plus : de l'autre côté de l'Atlantique, à Mexico, on trouva la même doctrine de régénération par le baptême

1. Voir *Recherches asiatiques*, vol. VII, p. 271.
2. TERTULLIEN, *De Baptismo*, vol. I, p. 1204.

3. *Eliæ Comment*, dans GREG. NAZ. Orat. IV. GREGORII NAZIANZENI, *Opera*, p. 245.
4. TERTULLIEN, *De Baptismo*, vol. I, p. 1205.
5. Voir MALLET, Le baptême anglo-saxon, *Antiquités*, vol. I, p. 335.

en vigueur chez les indigènes, lorsque Cortez et ses guerriers débarquèrent sur leurs rivages 1. La cérémonie du baptême mexicain, que les missionnaires catholiques romains de l'Espagne contemplaient avec étonnement, est décrite de la manière suivante dans la Conquête du Mexique de Prescott: "Lorsqu'on avait achevé tous les préparatifs du baptême, on réunissait tous les parents de l'enfant et on faisait venir la sage-femme qui devait accomplir la cérémonie du baptême 2. Au point du jour tous s'assemblaient dans la cour de la maison; au lever du soleil, la sage-femme prenant l'enfant dans ses bras demandait un petit plat de terre rempli d'eau, pendant que ceux qui l'assistaient plaçaient dans la cour les ornements préparés pour le baptême. Pour accomplir la cérémonie, elle tournait le visage vers l'occident et commençait aussitôt certaines formalités. Ensuite elle aspergeait d'eau la tête de l'enfant et disait : "Ô mon enfant, prends et reçois l'eau du Seigneur du monde qui est notre vie et qui est donnée pour faire croître et renouveler notre corps. Elle est destinée à nous laver et à nous purifier. Puissent ces gouttes célestes entrer dans ton corps et y demeurer, puissent-elles détruire et éloigner de toi tout le mal et tout le péché qui t'a été transmis avant le commencement du monde, puisque tous nous sommes sous son pouvoir!" Alors elle lavait avec l'eau le corps de l'enfant et parlait ainsi : "D'où que tu viennes, toi qui es funeste à cet enfant, laisse-le et éloigne-toi de lui, car maintenant il a une nouvelle vie et il est né de nouveau, maintenant il est purifié et nettoyé de nouveau et notre mère Chalchivitlycue (la déesse de l'eau) l'amène dans le monde." Ayant ainsi prié, la sage-femme Prend l'enfant dans ses mains et l'élevant vers le ciel dit: "O Seigneur, tu vois cette créature que tu as envoyée dans le monde, ce lieu de chagrin, de souffrance et de pénitence, accorde-lui, ô Seigneur, tes dons et ton inspiration,

1. HUMBOLDT, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 185.
2. Comme le baptême est absolument nécessaire au salut, Rome autorisa les sages-femmes à l'administrer. Au Mexique, la sage-femme paraît avoir été une prêtresse.

car tu es le grand Dieu et avec toi est la grande Déesse 1" Voilà bien certainement l'opus operatum. Voilà aussi la régénération par le baptême et l'exorcisme 2 aussi par faits et aussi complets que pourrait le désirer un prêtre romain ou un partisan du Tractarianisme. Le lecteur demandera-t-il

quelles preuves démontrent que le Mexique a emprunté cette doctrine à la Chaldée? La preuve est décisive. Nous savons, d'après les recherches d'Humboldt, que les Mexicains honoraient Wodan comme le chef de leur race; exactement comme les anciens Anglais le faisaient. Le Wodan ou Odin de Scandinavie est le même, on peut le prouver, que l'Adon de Babylone 3. Le Wodan du Mexique, on le verra par la citation suivante, est absolument le même. D'après les anciennes traditions réunies par l'évêque Francis Munez de la Vega, dit Humboldt, le Wodan des Chiapanais (Mexicains) était petit-fils de ce vieillard illustre, qui, à l'époque du grand déluge, où périt la plus grande partie de l'humanité, fut sauvé sur un radeau avec sa famille. Wodan contribua à la construction de ce grand édifice que les hommes tentèrent d'élever jusqu'aux deux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue; chaque famille eut dès lors un langage différent; et le grand esprit Teotl ordonna à Wodan d'aller peupler la contrée d'Anahuac 4. Voilà qui démontre d'une manière évidente l'origine de la mythologie Mexicaine et aussi de la régénération baptismale que les Mexicains avaient en commun avec les adorateurs égyptiens et perses de la reine chaldéenne du Ciel. Prescott, il est vrai, doute de l'authenticité de cette tradition, comme étant trop exactement analogue avec l'histoire scripturaire pour

1. PRESCOTT, *Le Mexique*, vol. III, p. 339-340.
2. Dans la cérémonie romaine du baptême la première chose que le prêtre doive faire, c'est d'exorciser le diable pour le chasser de l'enfant qu'on va baptiser, au moyen de ces paroles : "Sors de cet enfant, esprit impur, fais place à l'Esprit Saint le consolateur." *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 365. Dans le Nouveau Testament, il n'y a pas la moindre allusion à aucun exorcisme de ce genre accompagnant le baptême chrétien. Il est entièrement païen.
3. Pour les preuves, voir Appendice, note L.
4. HUMBOLT, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 320.

être digne de foi. Mais le célèbre Humboldt qui avait examiné soigneusement le sujet et qui n'avait aucune raison pour le contredire, déclare qu'il croit entièrement à l'exactitude de cette tradition. Je dirai même qu'on peut le prouver, d'après les pages si intéressantes de Prescott, pour chaque trait essentiel, à la seule exception du nom de Wodan auquel il ne fait aucune allusion. Mais heureusement, le fait que ce nom avait été porté par quelque illustre héros parmi les ancêtres supposés de la race Mexicaine est mis hors de doute, par cette circonstance singulière que les Mexicains avaient un de leurs jours appelé Jour de Wodan, exactement comme les Anglais en ont un1. C'est là, si on la rapproche de toutes les circonstances,

une preuve frappante à la fois de l'unité de la race humaine et de la large diffusion du système qui commença à Babylone.

Si l'on demande: comment les Babyloniens eux-mêmes ont-ils adopté cette doctrine de la régénération par le baptême? C'est là une question qu'on peut élucider. Dans les mystères Babyloniens la commémoration du déluge, de l'arche et des grands événements de la vie de Noé, se mêlait au culte de la reine du ciel et de son fils. Noé, pour avoir vécu dans deux mondes, le monde avant le déluge et le monde après le déluge, était appelé Diphues ou celui qui est né deux fois2, et était représenté sous les traits d'un dieu à deux têtes, tournées dans deux directions opposées, l'une jeune, l'autre vieille3. Nous avons vu que Janus, le dieu à deux têtes, se rapportait en un sens à Cush et à son fils Nemrod, considérés comme un seul dieu, sous un double aspect, comme le dieu suprême, le père de tous les héros déifiés ; et cependant pour lui acquérir l'autorité et le respect essentiels à son titre futur de chef du grand système d'idolâtrie inaugurée par les apostats, il était nécessaire de le représenter d'une manière ou de l'autre comme identique au grand

1. HUMBOLDT, vol. I, p. 319.
2. BRYANT, vol. XIV, p. 21.
3. *ibid*. p. 86.

patriarche qui était le père de tous et avait une histoire si merveilleuse. Aussi dans les légendes de Janus, nous voyons, mêlées à d'autres traits provenant d'une source tout à fait différente, des déclarations non seulement sur ce fait qu'il était le père du monde, mais sur celui-ci qu'il était l'inventeur des navires 1, ce qui est évidemment un emprunt à l'histoire de Noé ; c'est pour cela que la manière étonnante dont il est représenté dans cette gravure (fig. 34) que nous mettons sous les yeux du lecteur, avait été inspirée par l'histoire du grand patriarche, à l'intégrité duquel l'Écriture fait si particulièrement allusion quand elle parle du double aspect de sa vie (Gen. VI, 9): "Noé fut un homme juste et intègre dans sa postérité", c'est-à-dire dans sa vie avant et après le déluge.

Fig. 34

Toute la mythologie de Grèce et de Rome, comme celle de l'Asie, est remplie de l'histoire et des exploits de Noé auxquels il est impossible de se méprendre. Dans l'Inde, le Dieu Vichnou, le conservateur, qu'on honore pour avoir miraculeusement sauvé une famille juste au moment où le monde fut submergé, offre l'histoire de Noé enveloppée dans cette légende ; il est même appelé par son nom. Vichnou est exactement la forme sanscrite du Chaldéen Ishnuh, l'homme Noé ou l'homme de repos 2. Quant à Indra, le roi des dieux et le dieu de la

1. BRYANT, vol. III, p. 78.
2. Le mot même, Ish, homme, usité dans le sanscrit avec le digamma préfixe: par exemple Vishampati, le seigneur des hommes. WILSON, *L'Inde il y a 3000 ans*, p.59.

pluie, ce qui n'est évidemment qu'une autre forme du même dieu, on trouve ce nom sous la forme exacte d'Ishnu. Or, la légende même de Vichnou qui prétend faire de lui non une simple créature, mais le dieu suprê-me et éternel, montre que cette interprétation de son nom n'est pas une imagination sans fondement. Voici comment il est célébré dans le Matsya Puran : " Le soleil, le vent, l'air, tous les éléments immatériels, étaient absorbés dans son essence divine et l'univers étant consumé, le Dieu éternel et tout-puissant, ayant revêtu une ancienne forme, se reposa mystérieusement sur la surface du vaste océan. Mais nul ne peut savoir si cet être était alors visible ou invisible, quel était son saint nom, ou la cause de son mystérieux sommeil. Nul ne peut dire non plus combien il se reposa ainsi jusqu'à ce qu'il eût la pensée de créer; car nul ne l'a vu, nul ne s'est approché de lui, nul ne peut pénétrer le mystère de son essence réelle 1." Conformément à cette ancienne légende, Vichnou est encore représenté comme dormant quatre mois de

l'année. Maintenant rapprochez cette histoire du nom de Noé, l'homme du repos, et de son histoire personnelle pendant le déluge, lorsque le monde fut détruit, lorsque durant quarante jours et quarante nuits tout n'était que chaos, qu'on ne voyait ni soleil, ni lune, ni étoile scintillante, que la mer et le ciel étaient confondus et que tout n'était qu'un océan universel, sur la surface duquel flottait le patriarche ; qu'il n'y avait nul être humain pour s'approcher de lui, sauf ceux qui étaient dans l'arche avec lui, et nous pénétrons aussitôt le mystère de son essence réelle, nous discernons le saint nom de cette personne et nous connaissons les causes de ce mystérieux sommeil. Or, partout on célèbre le nom de Noé soit sous le nom de Saturne le mystérieux 2, car ce nom lui était donné aussi bien qu'à Nemrod, parce qu'il fut caché dans l'arche, au jour de la terrible colère du Seigneur, soit sous celui d'Oannes ou Janus, l'homme de

1. Col. KENNEDY, *La mythologie Hindoue*, p. 228.
2. BRYANT, vol. III, p. 75.

la mer; et il est généralement dépeint de manière à non prouver qu'on le regardait comme Diphues, celui qui est né deux fois, ou le régénéré. Les Babyloniens nés deux fois, qui sont autant de dieux sur la terre, montrent bien par le titre qu'ils se décernent à eux-mêmes, que le dieu qu'ils représentent et dont ils réclament les prérogatives avait été connu comme celui qui est né deux fois. Les rapports de la régénération avec l'histoire de Noé éclatent avec force dans les récits qui nous sont faits des mystères célébrés en Égypte. Les meilleurs savants versés dans les antiquités Égyptiennes, parmi lesquels nous citerons Sir Gardiner Wilkinson, admettent que l'histoire de Noé se mêlait à celle d'Osiris 1. Le vaisseau d'Isis et le cercueil d'Osiris flottant sur les eaux, se rapportent exclusivement à cet événement remarquable. On déplorait la mort d'Osiris à différentes époques, dans diverses parties de l'Égypte, et à l'une de ces époques on célébrait plus particulièrement la mémoire du puissant chasseur devant l'Éternel, et à une autre, la catastrophe terrible à laquelle Noé survécut. Dans la grande et solennelle fête appelée la disparition d'Osiris, il est évident que c'est Noé lui-même qui était censé s'être perdu. L'époque où Osiris fut enfermé dans son cercueil et où ce cercueil fut déposé à la surface de l'eau, d'après les déclarations de Plutarque, s'accorde exactement avec l'époque où Noé entra dans l'Arche. Ce fut le 17 du mois d'Athyr, alors que le Nil cesse de déborder, lorsque les nuits allongent et que les jours diminuent 2. Le mois Athyr était le second mois après l'équinoxe d'automne, époque à laquelle commençait l'année des juifs et des patriarches. D'après cette déclaration

donc, Osiris fut enfermé dans son cercueil le 17e jour du second mois de l'année patriarcale. Comparez ce fait avec le récit scripturaire de l'entrée de Noé dans l'Arche, et vous verrez à quel point ils s'accordent (Gen. VII, 11) : l'an 600 de la vie de Noé, le deuxième mois, au 17e jour du mois, toutes les fontaines du grand

1. WILKINSON, vol. IV, p. 340.
2. PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, vol. II, p. 366. D.

abîme furent rompues, ce jour-là Noé entra dans l'Arche. L'époque à laquelle; disait-on, Osiris (ou autrement Adonis) avait été renfermé dans son cercueil, était exactement la même que celle où Noé fut relégué dans l'Arche pendant une année 1. Or, les déclarations de Plutarque démontrent que comme Osiris à cette fête était régale comme mort et enseveli quand il fut renfermé dans son arche ou dans son cercueil et confié à l'abîme, ainsi lorsqu'il en sortit, son nouvel état fut regardé comme celui d'une nouvelle vie, ou comme une régénération 2. Nous avons toute raison de croire que par l'arche et le déluge, Dieu donna aux saints patriarches et principalement au juste Noé une représentation typique, vivante, du pouvoir du sang et de l'esprit de Christ, comme sauvant de son courroux et en même temps purifiant de tout péché, représentation qui était le sceau et la confirmation la plus réjouissante de la foi des véritables croyants. Pierre semble y faire distinctement allusion lorsqu'il dit, parlant de cet événement: "C'est à cela que répond maintenant comme une figure le baptême qui nous sauve" (I Pierre III, 21). Les prêtres Chaldéens ont entièrement corrompu et dénaturé toutes les vérités primitives. Ils fermèrent volontairement les yeux sur ce fait, que c'est la justice par la foi que Noé avait avant le déluge qui lui permit de traverser sain et sauf les eaux vengeresses de cette terrible catastrophe, et l'introduisit du sein de l'arche, par une nouvelle naissance, dans un monde nouveau, lorsqu'arrêté sur le mont Ararat, il sortit de sa longue réclusion. Ils firent croire à leurs sectateurs qu'en passant seulement par les eaux du baptême et les pénitences qui s'y rattachaient, cela suffisait pour

1. APOLLODORE, liv. III, c. X, IV, vol. I, p. 356-357. THÉOCRITE, Idylle, XV, 1. 103-104, p. 190-191 ; *Poetæ Græci minores*. Théocrite parle d'Adonis, délivré par Vénus, des régions infernales, après y être demeuré pendant un an, mais comme cette scène se passe en Egypte, il est évident qu'il fait allusion à Osiris, qui était l'Adonis des Égyptiens.
2. PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, p. 356, 367, etc. C'est sous les traits de Pthah-Sokari-Osiris, qu'il était représenté comme ayant été enseveli sous les eaux (WILKINSON, vol. IV, p. 265). Sous son caractère propre, simplement comme Osiris, il avait une tout autre sépulture.

faire d'eux, comme du second père de l'humanité, de Diphueis, nés deux fois ou régénérés, pour leur donner tous les privilèges du juste Noé et cette nouvelle naissance (palingenesia) 1 dont leur conscience leur faisait sentir le pressant besoin. La papauté agit d'après le même principe, et c'est de cette source qu'elle a tiré sa doctrine de la régénération par le baptême, à propos de laquelle on a tant écrit et engagé tant de controverses Que l'on discute tant que l'on voudra, c'est là et là seulement qu'on trouve la véritable origine de ce dogme anti-scripturaire 2.

Le lecteur a déjà vu combien Rome a fidèlement copié l'exorcisme usité dans le baptême. Toutes les autres particularités qui se rattachent au baptême Romain, comme l'emploi du sel, de la salive, du chrême ou l'onction avec l'huile, et la marque sur le front par le signe de la croix, sont également des usages païens. Quelques partisans de Rome sur le continent, ont convenu que certains de ces usages n'ont pas été empruntés à l'Écriture. Jodocus Tiletanus de Louvain, défendant la doctrine de la tradition non écrite, n'hésite pas à dire : "Nous ne sommes pas satisfaits de ce que l'Évangile ou les apôtres déclarent, mais nous disons avant comme après, qu'il y a plusieurs vérités graves et importantes qui sont acceptées et reçues par suite d'une doctrine qui n'est nulle part écrite. Car nous bénissons l'eau avec laquelle nous baptisons et l'huile dont nous oignons; et même nous bénissons celui que nous baptisons. Et, je vous le demande, dans quelle doctrine l'avons-nous appris? Ne le tenons-nous pas d'une ordonnance secrète et non écrite ? Et de plus, quelle écriture nous enseigne à oindre avec l'huile ? Oui, je vous le demande, d'où vient l'usage de plonger trois fois les enfants dans l'eau ? Cela ne vient-il pas de cette

1. PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 36.
2. On s'est livré à beaucoup de spéculations sur le sens du nom de Shinar, appliqué à la région dont Babylone était la capitale. Les faits ci-dessus mentionnés, ne jettent-ils pas de la lumière sur ce point ? Ce qui paraît le plus probable, c'est que ce nom vient de shenè, répéter, et naar, enfance. La pays de Shinar, d'après cela, est donc exactement le pays du Régénérateur.

doctrine cachée et mystérieuse que nos maîtres ont reçue en secret sans aucune autorité et qu'ils observent encore 1." Ce savant théologien de Louvain maintient naturellement que cette doctrine secrète et cachée dont il parle, était la parole non écrite, transmise par le canal de l'infaillibilité, depuis les apôtres du Christ jusqu'à son propre temps. Mais d'après ce que nous avons déjà vu, le lecteur aura une opinion différente sur la source de

cette doctrine secrète et cachée. Le Père Newman admet pour l'eau sacrée (c'est-à-dire l'eau imprégnée de sel puis consacrée) et plusieurs autres choses qui étaient, comme il le dit lui-même, les instruments et les accessoires du culte du démon, que tous ces usages avaient leur origine païenne et qu'ils avaient été sanctifiés par leur introduction dans l'Église 2. Quelle excuse, quel palliatif peut-il donc offrir pour une adoption si extraordinaire ? Le voici : c'est que l'Église avait confiance dans le pouvoir du christianisme pour résister à l'infection du mal, et pour faire servir cette doctrine à la cause de l'Évangile. Quel droit avait l'Église à entretenir une pareille confiance? Quelle union pouvait-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre Christ et Bélial ? Que l'histoire de l'Église témoigne de la vanité, que dis-je, de l'impiété d'une semblable espérance! Que la suite de nos recherches verse sa lumière sur ce sujet! Au point où nous en sommes maintenant, je ne parlerai que d'un seul rite du baptême. C'est l'usage de la salive ; si nous examinons les mots eux-mêmes du rituel romain relatifs à cette cérémonie, nous verrons clairement que cet usage doit venir des mystères. Voici le récit de l'emploi qu'on en fait d'après l'évêque Hay 3 : le prêtre récite un autre exorcisme et à la fin touche avec un peu de salive l'oreille et les narines de celui qu'il baptise, en disant : "Epphata, c'est-à-dire ouvre-toi à une douce odeur; Puisses-tu fuir, ô démon, car le jugement de Dieu est

1. *Revue du l'Épître* du Dr. GENTIANUS HARVET, p. 19. B et 20. A.
2. NEWMAN, *Développement*, p. 359-360.
3. *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 368.

proche." Or, le lecteur demandera tout de suite: quel rapport possible, concevable, peut-il y avoir entre la salive et une douce odeur ? Si on rapproche soigneusement la doctrine des mystères chaldéens de cette déclaration, on verra que ce n'est point par hasard, quelqu'absolus et dépourvus de sens que ces termes puissent paraître, que la salive et une douce odeur ont été rapprochées. Nous avons déjà vu à quel point le paganisme connaissait les attributs et l'œuvre du Messie promis, quoique toute cette connaissance de ces grands sujets servît à corrompre les esprits et à les garder dans la servitude. Il nous faut maintenant remarquer que s'ils connaissaient l'existence du Saint-Esprit, de même ils connaissaient son œuvre, quoique leur connaissance de ce sujet fût également corrompue et grossière. Servius, dans ses commentaires sur la première Géorgique de Virgile, après avoir cité l'expression bien connue Mystica vannus lacchi, "l'éventail mystique de Bacchus" dit que cet éventail mystique symbolisait la

purification des âmes 1. Mais comment un éventail pouvait-il être un symbole de la purification des âmes ? La réponse est qu'un éventail est l'instrument qui sert à produire le vent 2, et en Chaldée, nous l'avons déjà vu, le même mot veut dire à la fois vent et Saint-Esprit. Il est donc hors de doute qu'à l'origine le vent était l'un des divins emblèmes des patriarches, qui représentait la puissance du Saint-Esprit, comme notre Seigneur Jésus-Christ le dit lui-même à Nicodème, "le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va". C'est pour cela que lorsqu'on représentait Bacchus avec l'éventail mystique, cela voulait dire qu'il était le puissant en qui résidait l'Esprit. De là vient l'idée de purifier l'âme au moyen du vent, suivant la description de Virgile qui

1. SERVIUS, vol. p. 197.
2. Il y a une allusion évidente au van mystique du dieu Babylonien dans la prophétie sur Babylone prononcée par *Jér*. LI, 1-2: "Ainsi a dit l'Éternel : Voici, je vais faire lever un vent de destruction contre Babylone et contre ceux qui l'habitent et dont le cœur s'élève contre moi. J'enverrai contre Babylone des vanneurs qui la vanneront et qui videront son pays."

représente les taches du péché comme étant enlevées de cette manière:

Elles expient dans des supplices
leurs anciennes fautes,
Quelques-unes suspendues dans les airs
sont le jouet des vents 1.

C'est à cause de cela que les prêtres de Jupiter (qui était primitivement une autre forme de Bacchus, fig. 35) étaient appelés Flamens2, c'est-à-dire souffleurs, ou dispensateurs du Saint-Esprit en soufflant sur leurs sectateurs.

Fig. 35 Le lecteur se rappellera que Jupiter, en Jupiter jeune ou Jupiter l'enfant, était adoré dans les bras de sa mère la Fortune, comme Vénus était adorée dans les bras de la déesse Babylonienne ou Horus, dans les bras d'Isis. De plus, Cupidon qui, comme fils de Jupiter, est Vejovis, c'est-à-dire le jeune Jupiter, est représenté non seulement avec la coupe de vin de Bacchus, mais avec une guirlande de lierre autour de lui, comme marque distinctive de la même divinité.

1. VIRGILE, *Enéide*, liv. VI, v. 739-741.
2. De Flo, je respire.

Or, dans les mystères, la salive était un autre symbole désignant la même chose. En Égypte, d'où le Système Babylonien vint dans l'Europe occidentale, le nom de l'Esprit pur ou purifiant était Rekh 1. Mais Rekh signifie aussi salive 2, de telle sorte que oindre de salive le nez ou les oreilles des initiés, d'après le système mystique, était au fond les oindre de l'esprit purificateur. Rome, en adoptant l'usage de la salive l'a emprunté à quelque rituel Chaldéen, dans lequel la salive était l'emblème désigné de l'Esprit; c'est ce qui ressort clairement des détails qu'elle donne, dans ses

formulaires autorisés, de la raison de cette onction faite sur l'oreille. "Nous oignons de salive les oreilles, dit l'évêque Hay, parce que, par la grâce du baptême, les oreilles de notre âme s'ouvrent pour entendre la Parole de Dieu et les inspirations de son Saint-Esprit 3."

Mais, dira-t-on, qu'y a-t-il de commun entre la salive et la douce odeur ? Je réponds: le mot Rekh, qui signifie le Saint-Esprit, et qui était clairement représenté par la salive, était intimement lié à Rekh qui veut dire un parfum odorant ou une douce odeur.

Ainsi, la connaissance des mystères donne le sens et l'explication sérieuse de la parole cabalistique adressée par le prêtre romain qui baptise à celui qu'il va baptiser, lorsqu'il lui frotte le nez et les oreilles, parole qui, autrement, n'aurait aucun sens: "Epphata, ouvre-toi à une douce odeur."

Tandis que c'était là la vérité primitive cachée sous la salive, cependant tout l'esprit du paganisme était si opposé à la spiritualité de la religion des patriarches et s'efforçait de la rendre si mutile et d'en détourner entièrement les hommes, tout en prétendant lui rendre hommage, que parmi la foule en général l'emploi magique de la salive devint le symbole de la plus grossière superstition.

1. BUNSEN, vol. I, p. 475-476 et 516.
2. PARKHURST, *Lexique*, p. 703.
3. *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 368.

Théocrite montre à quels rites avilissants il était mêlé en Sicile et en Grèce 1, et Perse flétrit ainsi le peuple de Rome de son époque, qui se confiait en ces rites pour écarter l'influence du mauvais œil:

Nos superstitions ont commencé avec notre vie ;
La superstitieuse aïeule, ou le plus proche parent,
Prend dans son berceau l'enfant nouveau-né
Et commence par le purifier avec la salive ;
Elle lui frotte les tempes, le front, les lèvres,
Prétendant que la puissance de la magie
Doit le protéger par la vertu de la salive lustrale 2.

Nous voyons donc à quel point le baptême papal est la reproduction exacte du baptême Chaldéen; mais il y a un autre point à noter qui complète la

démonstration. Nous le trouvons dans la malédiction suivante, fulminée contre un homme coupable du crime impardonnable d'avoir quitté l'église de Rome et qui publia les raisons sérieuses de son action : "Puisse le Père, qui créa l'homme, le maudire ! Puisse le Fils qui a souffert pour nous le maudire ! Puisse le Saint-Esprit qui a souffert pour nous dans le baptême, le maudire 3 !" Je ne m'arrête pas à montrer combien cette malédiction est absolument et entièrement opposée à tout l'esprit de l'Évangile. Mais ce que je recommande à l'attention du lecteur, c'est cette affirmation étonnante que le Saint-Esprit a souffert pour nous dans le baptême. Sur quoi s'appuie-t-on dans l'Écriture pour avancer une pareille assertion ? Qu'est-ce qui a pu la faire naître ? Mais que le lecteur revienne à la personnalité Babylonienne du Saint-Esprit et il verra clairement le blasphème contenu dans un pareil langage. Suivant la doctrine Chaldéenne, Sémiramis, la femme de Ninus ou Nemrod, divinisée sous le nom de Reine des

1. THÉOCRITE, *Idylle*, II, 61, p. 126-127.
2. PERSE, *Satyres*, II, 30, 34 dans l'original.
3. C'est la malédiction formulée contre M. Hogan, de Philadelphie, qui quitta l'Eglise de Rome et indiqua les raisons de sa conduite (voir BEGG, *Manuel*, p. 152. et BLAKENEY, *La papauté au point de vue social*, p. 126 et la note p. 127).

cieux, fut adorée, nous l'avons vu, comme Junon la colombe, en d'autres mots, le Saint-Esprit incarné Quand son mari fut renversé à cause de sa révolte blasphématoire contre la majesté céleste, ce fut quelque temps pour elle un sujet de douleur. Les fragments de l'histoire ancienne venus jusqu'à nous racontent sa frayeur et disent qu'elle s'enfuit, pour se sauver de ses ennemis. Dans les fables de la mythologie, cette fuite était mystérieusement représentée en harmonie avec les attributs de son mari. Les bardes grecs disaient que Bacchus, vaincu par ses ennemis, se réfugia dans les profondeurs de l'Océan (fig. 36).

Fig. 36 La figure du taureau coupé est un autre symbole de ce qui est représenté par le gros arbre coupé (fig. 27, p. 147), c'est-à-dire Nemrod comme le puissant mis en pièces au milieu de sa gloire et de sa puissance.. L'homme-taureau le symbolise car, prince et taureau ont le même nom. Le poisson au-dessus du taureau indique la transformation qu'il devait subir à sa mort: l'histoire de Mélikerta, qui avec sa mère Ino, fut jetée dans la mer et devint une déesse de la mer n'est qu'une autre version de l'histoire de Bacchus, car Ino était sa nourrice. Or, sur la seconde médaille, Mélikerta, appelée Palœmon, monte triomphalement sur un poisson, après ses épreuves, avec un sapin ou un pin, symbole de Baal-Berith, dieu de l'alliance (voir p. 147). Le nom Ghelas, au-dessus du taureau coupé et du poisson est équivoque. Appliqué au poisson, il vient de ghela, se réjouir ou bondir de joie, comme les dauphins font dans la mer. Appliqué à la divinité représentée par le poisson et le taureau, il vient de gheda, révéler, car elle était le révélateur de la bonté et de la vérité.

Voici ce que dit Homère: "Ce héros jadis poursuivit les nourrices du délirant Bacchus sur le mont sacré de Nyza ; frappées par l'homicide Lycurgue, les Bacchantes laissent tomber leurs thyrses ; le dieu effrayé se plonge dans les flots de la mer et Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein, tant les menaces d'un homme l'ont saisi d'épouvanté 1." En Égypte, nous l'avons vu, Osiris identifié à Noé était représenté comme passant au travers des eaux, alors qu'il fut vaincu par Typhon, son grand ennemi, ou le méchant. Les poètes représentaient Sémiramis comme partageant son malheur et cherchant de la même manière un refuge assuré. Nous avons déjà vu que sous le nom d'Astarté elle était, disait-on, sortie de l'œuf merveilleux qu'on trouve flottant sur les eaux de l'Euphrate. Manilius nous dit, dans ses poésies astronomiques, le motif qui la porta à se réfugier dans ces eaux. Vénus plongea dans les eaux de Babylone, dit-il, pour éviter la colère de Typhon

aux pieds de serpent 2. Puisque Vénus, Uranie, ou Dioné 3 la colombe céleste, plongea par suite de son profond désespoir dans ces eaux de Babylone, qu'on remarque, d'après la doctrine chaldéenne, à quoi cela revient. Cela veut dire, ni plus ni moins, que le Saint-Esprit incarné entra dans ces eaux, en proie à une grande tribulation, et cela, afin que ces eaux fussent propres à donner une vie nouvelle et la régénération par le baptême aux adorateurs de la Madone Chaldéenne, non seulement par le séjour temporaire du Messie au milieu d'eux, mais par l'efficace de l'Esprit qui venait ainsi s'y mêler. Nous avons la preuve que la vertu purificative des eaux, qui dans l'opinion païenne avaient le pouvoir de purifier l'âme de la corruption et de la régénérer, venait en partie de ce que le dieu médiateur, le dieu du soleil et le dieu du feu, passait dans ces eaux, pendant son humiliation et son séjour au milieu d'elles; la papauté a gardé cette coutume jusqu'à aujourd'hui, coutume qui vient de cette persuasion. Quant à ce qui concerne le paganisme, les extraits suivants de Potter et d'Athenasus sont assez éloquents. Chaque personne, dit Potter, qui venait aux sacrifices solennels (des grecs) était purifiée par l'eau.

1. HOMÈRE, *Iliade*, VI, v. 133. Voir BRYANT, *Mythologie*, vol. IV, p. 157.
2. MANILIUS, *Astronom*., liv. XV, v. 579-582, p. 146.
3. OVIDE, *Fastes*, liv. II, p. 461.

À cet effet, on plaçait ordinairement, à l'entrée des temples, un vaisseau plein d'eau sacrée 1. Comment cette eau était-elle sanctifiée ? On la consacrait, dit Athenasus, en y plongeant une torche enflammée qu'on prenait sur l'autel 2. La torche enflammée était le symbole spécial du dieu du feu et, par la lumière de cette torche, si indispensable pour consacrer l'eau sainte, nous pouvons aisément voir d'où venait en grande partie la vertu purificative de l'eau de la mer aux vagues retentissantes qui disait-on, était si efficace pour purifier de la faute et de la souillure du péché 3, grâce au dieu soleil qui se réfugia dans ses eaux.

Or, l'église Romaine emploie encore la même méthode pour consacrer l'eau du baptême. Le témoignage peu suspect de l'évêque Hay ne laisse aucun doute sur ce sujet. Elle est bénie (l'eau gardée dans les fonts baptismaux) la veille de Pentecôte, parce que c'est le Saint-Esprit qui donne aux eaux du baptême le pouvoir et l'efficace pour sanctifier nos âmes, et parce que le baptême de Christ se fait par le Saint-Esprit et par le feu (Math. II, 11). En bénissant les eaux on met dans le vase une torche allumée 4. Il est donc évident que l'eau baptismale de Rome capable de régénérer est consacrée

exactement comme l'était l'eau du paganisme qui régénérait et purifiait. À quoi sert-il à l'évêque Hay de dire, avec l'intention de sanctifier la superstition, et de rendre possible l'aspotasie, que ce rite est destiné à représenter le feu de l'amour divin, qui se communique à l'âme par le baptême, et la lumière du bon exemple que devraient donner tous ceux qui sont baptisés 5 ? Voilà l'explication qu'on donne de cette pratique; mais un fait domine encore, le voici : tandis que la doctrine romaine sur le baptême est purement païenne dans les cérémonies du baptême papal, on pratique encore aujourd'hui l'un des

1. POTTER, *Antiquités*, vol. I, p. 195.
2. ATHENÆUS, liv. IX, p. 409.
3. Tous les maux de l'humanité, dit Euripide, sont lavés par l'eau de la mer.
4. HAY, *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 365.
5. *idem.*

rites essentiels de l'ancien culte du feu, exactement comme le pratiquaient les adorateurs de Bacchus, le messie babylonien. De même que Rome conserve le souvenir du dieu du feu passant à travers les eaux et leur communiquant sa puissance, de même quand elle parle de l'Esprit Saint souffrant pour nous dans le baptême, elle rappelle de la même manière le rôle que le paganisme assignait à la déesse Babylonienne, lorsqu'elle se jeta dans les eaux. Le chagrin de Nemrod ou de Bacchus lorsqu'il était dans les eaux était un chagrin méritoire. La douleur de sa femme en qui habitait merveilleusement le Saint-Esprit, était de la même nature. La douleur de la Madone plongée dans ces eaux, alors qu'elle fuyait la colère de Typhon, était l'angoisse féconde qui enfantait les enfants de Dieu. Ainsi dans l'extrême ouest, Chalchivitlycue, la déesse des eaux chez les Mexicains et la mère de tous les régénérés, était représentée comme purifiant de leur péché originel les enfants nouveau-nés, et les enfantant de nouveau dans le monde 1. Or, le Saint-Esprit était à Babylone l'objet d'un culte idolâtre sous la forme d'une colombe. Sous la même forme et avec une idolâtrie semblable le Saint-Esprit est adoré à Rome. Quand donc nous voyons, contrairement à tous les principes scripturaires, que le Saint-Esprit a souffert pour nous dans le baptême, nous voyons clairement ce que ce Saint-Esprit représente. Ce n'est pas autre chose que Sémiramis, l'incarnation même de la dépravation et de la souillure.

1. Voir p. 197.

Article 2
Justification par les œuvres

Les adorateurs de Nemrod et de sa femme étaient, disait-on, régénérés et purifiés du péché par le baptême qui tirait son efficace des souffrances de ces deux divinités babyloniennes. Mais pour ce qui est de la justification, les Chaldéens croyaient que l'homme est justifié et accepté par Dieu à cause de ses œuvres et de ses mérites. C'est ce que confirment les réflexions de Christie, dans ses observations annexées aux "Mystères d'Eleusis", par Ouvaroff. M. Ouvaroff a fait remarquer que l'un des grands objets de ces mystères était de présenter à l'homme déchu les moyens de retourner à Dieu. Ces moyens étaient les vertus catholiques (c'est-à-dire les vertus qui effacent le péché par lesquelles il fallait vaincre une vie matérielle). C'est pourquoi les mystères étaient appelés Teletae, perfection, parce qu'ils étaient censés donner la perfection de la vie. Ceux qui étaient ainsi purifiés étaient appelés Téloumenoi ou Teteles-menoi, c'est-à-dire, amenés à la perfection, ce qui dépendait de l'action individuelle 1. Dans la métamorphose d'Apulie, qui fut initié aux mystères d'Isis, nous trouvons cette doctrine des mérites de l'homme clairement exposée. Ainsi la déesse est représentée comme s'adressant au héros du récit. "Si vous méritez la protection de ma divinité par une obéissance attentive, une dévotion religieuse et une chasteté inviolable, vous comprendrez que c'est grâce à moi, à moi seule, que votre vie peut s'étendre au-delà des limites assignées à votre destinée 2." Quand la même personne a reçu une preuve de la faveur supposée de la divinité, voici comment les dévots expriment leur joie : «Heureux ! Par Hercule ! et trois fois béni celui qui a mérité par l'innocence et la probité de sa vie passée, une

1. OUVAROFF, p. 183-184.
2. *Métam*., ch. XI.

telle protection d'en haut 1 !" Voilà pour la vie. À la mort aussi c'est par ses propres mérites qu'on obtient le grand passeport pour entrer dans le monde invisible, quoique le nom d'Osiris fût donné, comme nous le verrons, à ceux qui mouraient dans la foi. Quand les corps des personnages de distinction étaient embaumés (en Egypte), dit Wilkinson citant Porphyre, on leur enlevait les intestins, on les mettait dans un vase, sur lequel (après les rites ordinaires pour les morts) l'un des embaumeurs prononçait une invocation en faveur du défunt. La formule, d'après Euphrate, qui la traduisit de l'original en grec, était ainsi conçue : "Ô toi soleil ! Notre Maître souverain ! Et vous toutes déesses, qui avez donné la vie à l'homme, recevez-moi et réservez-

moi une place parmi les dieux éternels. Pendant tout le cours de ma vie, j'ai scrupuleusement adoré les dieux que mes pères m'avaient appris à adorer; j'ai toujours honoré mes parents auxquels je dois mon corps. Je n'ai tué personne, je n'ai trompé personne, je n'ai fait de tort à personne 2." Ainsi les mérites, l'obéissance ou l'innocence de l'homme étaient le grand argument. La doctrine de Rome sur cette question capitale de la justification du pécheur est absolument la même. Sans doute cela prouverait peu la parenté des deux systèmes de Rome et de Babylone ; car depuis Caïn jusqu'à nous, la doctrine du mérite de l'homme et de la justification personnelle a partout été naturelle dans le cœur de l'humanité dépravée. Mais ce qui est remarquable c'est que dans les deux systèmes, les symboles de cette idée sont absolument les mêmes. Dans la légende papale on nous dit que la balance de Dieu a été confiée à Saint Michel l'archange 3, et que dans les deux plateaux opposés de cette balance les mérites et les démérites des morts sont pesés avec équité, et selon que le plateau Penche d'un côté ou de l'autre, ceux-ci sont ou justifiés ou condamnés.

1. *Métam*., ch. XI.
2. WILKINSON, vol. v, p. 463-464.
3. *Revue de l'Épître*, du Dr. GENTIANUS HARVET, liv. II, ch. 14.

Or, la doctrine chaldéenne de la justification par la foi, c'est là un fait confirmé par les découvertes faites sur les monuments égyptiens, est symbolisée exactement de la même manière, avec cette seule différence que dans le pays de Ham les plateaux de la justice étaient confiés non à l'archange Michel, mais au dieu Anubis et que les bonnes et les mauvaises actions semblent avoir été jugées séparément ; ce dieu tenait un registre distinct, de telle sorte que lorsque les deux étaient additionnées et que la balance touchait à terre, le jugement était aussitôt prononcé. Wilkinson nous dit qu'on représentait souvent Anubis avec ses plateaux ; et que dans certains cas il y a quelques différences de détail. Mais d'après ses déclarations il est évident que le principe est le même. Voici le récit qu'il fait d'une de ces scènes du jugement avant l'admission des morts dans le paradis : "Cerbère est présent comme gardien des portes près desquelles apparaissent les balances de la justice. Anubis, qui dirige le pesage, ayant placé dans un plateau un vase représentant les bonnes actions du défunt et dans l'autre la figure ou l'emblème de la vérité, examine ses titres à l'admission. S'il est trouvé trop léger, Osiris, le juge des morts, inclinant son sceptre, en signe de condamnation, prononce le jugement et condamne son âme à retourner sur la terre sous la forme d'un porc ou de quelqu'autre animal immonde. Mais si,

au moment où le total de ses actions est proclamé par Thoth (qui se tient là pour marquer les résultats des différents pesages d'Anubis), si ses vertus sont tellement supérieures qu'elles lui méritent l'entrée au séjour des bienheureux, Horus, prenant dans sa main la tablette de Thoth, l'amène devant Osiris, qui, dans son palais, entouré d'Isis et de Nepthys, siège sur son trône au milieu des eaux, où s'élève le lotus, portant sur ses feuilles déployées les quatre génies d'Amenti 1." C'est évidemment de la même manière que Babylone a symbolisé la justification par les œuvres. Aussi le mot

1. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 447.

écrit par l'Éternel sur la muraille, le jour où il annonça la destinée de Belshazzar, avait-il une profonde signification : "Ttekel, tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger." Dans le système des Parsis, qui a fait de grands emprunts au système chaldéen nous trouvons largement développé le principe du pesage des bonnes et des mauvaises actions. "Pendant trois jours après la décomposition, dit Vaux ("Ninive et Persépolis") dans son récit des doctrines des Parsis sur les morts, l'âme, dit-on, voltige autour de sa demeure d'argile, dans l'espoir de se réunir à elle ; le quatrième jour, l'ange Seroch apparaît et la conduit au pont de Chinevad. Sur ce pont, qui, dit-on, réunit le ciel et la terre, se tient l'ange de la justice, chargé de peser les actions des hommes ; lorsque les bonnes actions l'emportent, l'âme rencontre sur le pont une apparition éclatante, qui lui dit : Je suis ton bon génie; j'étais pur à l'origine, mais tes bonnes actions m'ont rendu encore plus pur; et posant la main sur le cou de l'âme bénie, elle la conduit au paradis. Mais si les mauvaises actions l'emportent, l'âme rencontre un spectre hideux qui lui hurle ces paroles: Je suis ton mauvais génie. J'étais impur à l'origine; mais tes actions m'ont rendu encore plus impur; grâce à toi nous demeurerons misérables jusqu'à la résurrection. L'âme coupable est alors entraînée dans l'enfer où Ahriman siège pour lui reprocher ses crimes 1." Voilà la doctrine du Parsisme. Il en est de même en Chine. Voici ce qu'écrit l'évêque Hurd, relatant les descriptions chinoises des régions infernales et des figures qu'on y trouve : "L'une d'elles représente toujours un pécheur sur les plateaux d'une balance, ses péchés dans l'un, ses vertus dans l'autre." Nous trouvons des descriptions semblables, ajoute-t-il, dans la mythologie grecque 2. Voici comment Sir J. F. Davis décrit la pratique de ce principe telle qu'elle se fait en Chine: "Dans un ouvrage remarquable sur la morale, appelé "Examen des mérites

1. VAUX, p. 113.

2. HURD, *Rites et cérémonies*, p. 64, c. 1.

et des démérites", il est ordonné à l'homme de tenir chaque jour un registre actif et passif de toutes ses actions, et à la fin de l'année d'en faire le total. Si la balance est en sa faveur elle sert à établir une provision de mérites pour l'année suivante. Si elle est contre lui, il faut qu'il liquide à l'avenir par de bonnes actions. On donne des listes diverses et des tables comparatives des bonnes et des mauvaises actions dans les différentes actions de la vie ; la bienveillance est fortement recommandée envers l'homme d'abord, ensuite envers les animaux. Causer la mort d'une personne est évalué du côté du démérite par le chiffre cent ; tandis qu'un simple acte d'assistance charitable n'est évalué que par le chiffre un, de l'autre côté. Sauver la vie d'une personne, compte, dans cet ouvrage, autant que l'acte contraire, et il est dit que cet acte méritoire prolongera la vie d'une personne de douze années 1." Tandis qu'un pareil moyen de justification est d'un côté entièrement démoralisateur, de l'autre, il ne pourrait jamais donner à une conscience éclairée un sentiment de paix intérieure ou d'assurance sur ce qui lui est réservé dans le monde éternel. Quel homme pourrait jamais dire, quelque bon qu'il puisse se croire, si la somme de ses bonnes actions contrebalancerait ou non la somme des péchés et des transgressions que sa conscience peut lui reprocher ? Comme tout cela est différent du plan scripturaire, du plan divin de la justification "par la foi, par la foi seule, sans les œuvres de la loi", sans aucun égard pour les mérites de l'homme, simplement et seulement "par la justice de Christ qui est sur tous ceux et pour tous ceux qui croient", qui délivre dès maintenant et pour toujours de toute condamnation, ceux qui acceptent le Sauveur que Dieu leur offre et qui par la foi s'unissent à lui d'une manière vivante ! Ce n'est point la volonté de notre Père Céleste que ses enfants soient toujours sur cette terre dans le doute et les ténèbres sur ce

1. DAVIS, *La Chine*, vol. II, ch. Religion, Bouddhisme.

qui touche le point capital de leur salut éternel. Un saint parfait peut lui-même être pour un temps abattu dans ses nombreuses tentations, mais ce n'est pas l'état naturel, normal, d'un chrétien véritable, qui connaît la plénitude et la libéralité des bénédictions de l'Évangile de paix. Dieu a donné à tout son peuple des raisons sérieuses de dire avec Jean : "Nous avons connu et nous avons cru l'amour que Dieu a pour nous" (I Jean IV, 16) ou avec Paul : "Je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir,

ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ" (Rom. VII, 38, 39). Mais aucun homme ne peut tenir ce langage, "s'il cherche à établir sa propre justice", (Rom. X, 3), s'il cherche de n'importe quelle manière "à être justifié par ses œuvres". Une telle assurance, une telle paix ne peut venir que d'une confiance dans la grâce libre et gratuite de Dieu, donnée au Christ et avec le Christ qui est le don ineffable de l'amour du Père. C'est elle qui rendait l'esprit de Luther, comme il le déclarait lui-même "aussi libre qu'une fleur des champs 1" lorsque seul et sans escorte, il se rendit à la Diète de Worms, pour affronter tous les prélats et tous les potentats réunis afin de condamner sa doctrine. C'est elle qui dans tous les âges poussait les martyrs à affronter avec un sublime héroïsme, non seulement la prison, mais aussi la mort. C'est elle qui affranchit l'âme, rétablit la vraie dignité de l'homme, et sape à leur base toutes les prétentions hautaines du clergé. C'est elle seule qui peut produire une vie d'obéissance affectueuse, cordiale, fidèle, à la loi et aux commandements de Dieu ; c'est elle seule, lorsque la nature vient à manquer, et que le roi des épouvantements s'approche, qui peut donner aux pauvres et coupables enfants des hommes, la force de dire dans le sentiment profond de leur indignité : "Ô mort, où est ton

1. Cité par *La Revue d'Edimbourg*, janvier 1839.

aiguillon ? Ô sépulcre, où est ta victoire ? Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ, notre Seigneur" (I Cor. X, 55, 57). Or, dans tous les âges le despotisme spirituel, celui du paganisme comme celui de la papauté, s'est toujours montré hostile à cette confiance en Dieu, à cette assurance du salut. Son grand objet a toujours été de tenir les âmes de ses partisans loin de la communion directe et immédiate d'un Sauveur vivant et miséricordieux, pour inspirer le sentiment de la nécessité d'une médiation humaine et pour s'établir ainsi sur les ruines des espérances et du bonheur de l'homme. Si l'on considère les prétentions de Rome à l'infaillibilité, et les pouvoirs surnaturels qu'elle attribue aux fonctions de ses prêtres pour la régénération et le pardon des péchés, on pourrait supposer, comme une chose naturelle, que tous ses sectateurs seraient encouragés à se réjouir dans l'assurance continuelle de leur salut personnel. Mais c'est tout le contraire qui a lieu. Après toute sa forfanterie et ses hautes prétentions, elle enseigne que le doute est pour l'homme un devoir jusqu'à la fin de sa vie sur la question de son salut. C'est ce que fait un article de foi du concile de Trente : "Nul homme ne peut savoir avec l'assurance infaillible de la foi s'il a obtenu la grâce de Dieu 1." Cette déclaration de Rome, tout en étant directement

opposée à la Parole de Dieu, imprime sur ses hautaines prétentions le sceau de l'imposture ; car si nul homme, après avoir été régénéré par le baptême romain et après avoir reçu l'absolution de ses péchés, ne peut, malgré cela, avoir une assurance certaine de la possession de la grâce de Dieu, à quoi peut servir son opus operatum ? Cependant, en cherchant à tenir ses sectateurs dans le doute et l'incertitude naturelle au sujet de leur condition finale, elle est sage après l'avoir fait naître. Dans le système païen, le prêtre seul pouvait prétendre à anticiper sur l'action d'Anubis et, dans le confessionnal, il y avait

1. *Concilium Tridentinum. Decretum de justificotione*, art. IX, voir SARPI, *Histoire du Concile de Trente*, traduit en français, par COURAYER, vol. I, p. 353.

de temps en temps une répétition mimique du terrible pesage qui devait avoir lieu le jour du jugement devant le tribunal d'Osiris. Le prêtre s'asseyait pour juger les bonnes et les mauvaises actions de ses pénitents; et comme son pouvoir et son influence étaient fondés dans une large mesure sur le principe d'une crainte servile, il prenait ordinairement soin de faire pencher la balance du mauvais côté, afin qu'ils soient plus dociles à sa volonté en jetant dans l'autre plateau une dette assez ronde de bonnes actions. Comme il était le grand juge de la nature de ces actions, il était de son intérêt de désigner celles qui seraient le plus profitables à son élévation personnelle ou à la gloire de son ordre, et dès lors de peser les mérites et les démérites de telle manière qu'il y aurait toujours une balance à établir, non seulement par le pénitent lui-même, mais aussi par ses héritiers. Si un homme était autorisé à se croire à l'avance absolument sûr de la gloire éternelle, les prêtres auraient pu se croire en danger d'être volés de ce qui leur serait dû après sa mort, éventualité qu'il fallait prévenir à tout prix. Or, les prêtres de Rome ont copié dans tous les détails les prêtres d'Anubis, dieu des balances. Dans le confessionnal, lorsqu'ils ont un but à atteindre, ils augmentent le poids des péchés et des transgressions et alors, quand ils ont affaire à un homme riche ou puissant, ils ne lui laissent pas le plus faible espoir, aussi longtemps qu'il n'a pas jeté dans le plateau des bonnes œuvres de bonnes sommes d'argent, pour la fondation d'une abbaye ou quelqu'autre œuvre qu'ils ont à cœur. Dans la fameuse lettre du Père La Chaise, confesseur de Louis XIV, roi de France, où nous trouvons le récit du système qu'il suivit pour décider ce licencieux monarque à la révocation de l'Édit de Nantes, par lequel ses innocents sujets huguenots souffrirent tant de cruautés, on voit combien la crainte des plateaux de Saint-Michel contribua à produire le résultat désiré : "Bien des fois depuis, dit ce jésuite si achevé, (faisant allusion à un odieux

péché que le roi avait commis), bien des fois je lui ai agité l'enfer aux oreilles, je l'ai fait soupirer, craindre et trembler avant de lui donner l'absolution. Par là j'ai vu qu'il avait encore un faible pour moi, et qu'il voulait demeurer sous ma direction; aussi lui démontrai-je la bassesse de son action en lui racontant toute l'histoire, je lui montrai combien elle était vile, et lui dis qu'elle ne pourrait lui être pardonnée avant qu'il eût fait quelque bonne action pour la balancer et expier son crime. Là-dessus il me demanda ce qu'il devait faire ! Je lui dis qu'il lui fallait extirper l'hérésie de son royaume 1." C'était là la bonne action qu'il fallait jeter dans le plateau de Saint-Michel l'archange, pour balancer son crime. Le roi, tout corrompu qu'il était, consentit à regret ; la bonne action fut jetée dans le plateau, les hérétiques furent exterminés et le roi absous. Mais cependant cette absolution n'était pas de telle nature que plus tard, lorsqu'il prit "le chemin de toute la terre", il n'y eut encore bien des bonnes actions à jeter dans le plateau avant que l'équilibre ne pût s'établir. Ainsi le paganisme et la papauté trafiquent également des âmes (Apoc. XVIII, 13). Ainsi l'un avec les plateaux d'Anubis, l'autre avec les plateaux de Saint-Michel, répondent exactement à la description divine d'Ephraïm dans son apostasie : "Ephraïm est un marchand; les balances de tromperie sont dans sa main" (Osée XII, 7). L'Anubis des Égyptiens est exactement le même que le Mercure des Grecs 2, c'est-à-dire le dieu des voleurs. Saint-Michel dans le système Romain répond exactement au même caractère. Grâce à lui, à ses plateaux et à la doctrine des mérites humains, ils ont fait de ce qu'ils appellent la maison de Dieu "une caverne de voleurs" ! Voler aux hommes leur argent est déjà bien mal, mais leur voler leurs âmes, c'est bien pis encore ! Dans les plateaux d'Anubis, les anciens païens, pour s'assurer de leur justification, devaient mettre non seulement les bonnes actions à proprement parler, mais des

1. McGAVIN, *Le Protestant*, p. 841, c. 2.
2. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 9-10.

actions d'austérité et de mortification personnelle, afin de détourner la colère des dieux 1. Les plateaux de Saint-Michel doivent être équilibrés exactement de la même manière. Les prêtres de Rome enseignent que lorsque le péché est pardonné, la punition n'est pas encore entièrement détournée. Aussi parfait que soit le pardon que pieu peut accorder par les prêtres, il reste cependant aux hommes un châtiment à subir plus ou moins grand et cela afin de satisfaire la justice de Dieu. Nous avons montré plus d'une fois que l'homme ne peut rien faire pour satisfaire la justice de Dieu ; qu'il doit à cette justice une dette qu'il ne peut espérer de payer et qu'il n'a absolument rien

pour la payer; et plus que cela, qu'il n'a pas besoin d'essayer de payer un denier, parce que pour ceux qui croient, Christ a expié la transgression, mis fin au péché et satisfait à toutes les exigences de la loi. Et cependant Rome insiste sur cette théorie que chaque homme doit être puni pour ses péchés, et que Dieu ne peut être satisfait 2, sans des gémissements et des soupirs, des macérations de la chair, des tortures du corps et des pénitences sans nombre de la part de l'offenseur, quelque brisé, quelque contrit de cœur qu'il puisse être. En considérant simplement l'Écriture, cette demande perverse de torture volontaire, chez ceux pour qui le Christ a fait une expiation complète et parfaite, paraîtra fort extraordinaire ; mais si l'on considère le caractère de ce Dieu que la papauté a présenté à l'adoration de ses sectateurs trompés, il n'y a rien d'étrange. Ce Dieu est Moloch, le dieu de la barbarie et du sang. Moloch signifie roi, et Nemrod fut le premier après le déluge qui viola le système patriarcal, et s'établit comme roi sur ses compagnons. Il fut tout d'abord adoré comme le révélateur de la beauté et de la vérité, mais peu à peu son culte

1. Voir ce qui est dit sur la pénitence à propos du confessionnal, p. 20.
2. L'évêque HAY, *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 270. Voici ses paroles: "Mais il demande absolument que par des œuvres de pénitence, nous nous punissions nous-mêmes pour notre odieuse ingratitude et que nous satisfassions à la justice divine pour l'abus que nous faisons de sa miséricorde." Les modes de punition déterminée sont, comme on le sait, exactement les mêmes que dans le texte.

correspondit à son aspect menaçant et à son teint noir. Le nom de Moloch ne présente à l'origine aucune idé de cruauté ou de terreur; mais maintenant les rites bien connus qui sont associés à ce nom en ont fait pendant des siècles le synonyme de tout ce qu'il y a de plus révoltant pour le cœur de l'homme et justifie la descrip-tion de Milton: "Moloch le premier, roi horrible, souillé du sang des sacrifices humains, et des larmes des parents n'entendait cependant pas, malgré le bruit des tambours et des timbales retentissantes, le cri de leurs enfants, lorsqu'ils passaient à travers le feu devant son idole hideuse 1." Dans presque tous les pays, ce culte sanglant se répandit; une cruauté horrible, mêlée à une abjecte superstition, remplit non seulement les pays ténébreux de la terre, mais même des nations qui se vantaient de leurs lumières. La Grèce, Rome, l'Égypte, la Phénicie, l'Assyrie et même l'Angleterre (à l'époque des Druides sauvages) adorèrent de la même manière la même divinité, à une période ou à une autre de leur histoire. Ses offrandes préférées étaient les sacrifices humains, la plus douce musique qui pût frapper ses oreilles, c'était les gémissements, les lamentations humaines; les tortures humaines, disait-on, réjouissaient son cœur. Son image portait un

fouet 2 comme symbole de majesté, et ses adorateurs avaient un fouet pour se flageller sans pitié. "Après les cérémonies du sacrifice, dit Hérodote, parlant de la fête d'Isis à Busiris, toute l'assemblée se flagellait au nombre de plusieurs milliers, mais je ne puis dire en l'honneur de qui ils le faisaient 3." Hérodote parle ordinairement avec cette réserve, par respect pour son serment, en homme initié; mais des recherches subséquentes ne laissent aucun doute sur le dieu en l'honneur duquel se faisaient ces flagellations. Dans la Rome païenne, les adorateurs d'Isis observaient la même pratique en l'honneur

1. *Le Paradis perdu*, liv. I, v. 392-396, p. 13.
2. Voir la gravure d'Osiris, fig. 18, p. 69.
3. HÉRODOTE, liv. II, ch. 61, p. 127.

d'Osiris 1. En Grèce, les marins qui visitaient la chapelle d'Apollon, dieu de Délos, identique à Osiris, se le rendaient propice par des pénitences semblables. Nous l'apprenons par les lignes suivantes de Callimaque dans son hymne à Délos:

Dès qu'ils ont atteint ton rivage
Ils laissent retomber les voiles
et tous les agrès des vaisseaux,
On amarre le navire ; l'équipage ne songe point
À s'éloigner de tes limites sacrées avant d'avoir enduré
Une terrible pénitence ; sous les coups de fouet qui les écorchent
Ils se flagellent trois fois en tournant autour de ton autel 2.

1. Nous avons déjà vu (p. 107) que l'égyptien Horus était une nouvelle incarnation d'Osiris ou Nemrod. Or, Hérodote appelle Horus du nom d'Apollon (liv. II, p. 171. C). Diodore de Sicile aussi (liv. I, p. 15) dit que Horus, le fils d'Isis passe pour être Apollon. Si Wilkinson met ici en doute cette identité d'Horus et d'Apollon, partout ailleurs, il admet que l'histoire d'Apollon luttant avec le serpent Python vient évidemment de la mythologie Égyptienne (vol. IV, p. 395) où il y a une allusion à la représentation d'Horus, perçant un serpent avec une épée. Plusieurs considérations peuvent montrer que cette conclusion est juste: 1º Horus ou Osiris était le dieu du soleil, comme Apollon. 2º Osiris, qui représentait Horus, était le grand révélateur ; Apollon le Pythien était le dieu des oracles. 3º Osiris, en tant que Horus, naît alors que sa mère est persécutée par ses ennemis. Latone, mère d'Apollon, fuyait pour la même raison quand Apollon naquit. 4º Horus, suivant une version du mythe, fut, comme Osiris, mis en pièces (PLU-TARQUE, vol. II, *De Iside*, p. 358. E). Dans l'histoire classique de la Grèce, cette partie du mythe d'Apollon était d'ordinaire tenue au second plan ; on le représentait comme ayant vaincu le serpent ; mais même alors on admettait parfois qu'il avait souffert une

mort violente, car Porphyre nous dit qu'il fut tué par le serpent et Pythagore affirme qu'il avait vu sa tombe à Tripos à Delphes (BRYANT, vol. II, p. 187). 5º Horus était le dieu de la guerre, Apollon était, comme le grand dieu dans Layard, représenté avec l'arc et la flèche : c'était le dieu Babylonien, titre bien connu d'Apollon, Arcitenens (celui qui porte l'arc) étant emprunté évidemment à cette même source. Fuss nous dit qu'Apollon était regardé comme l'inventeur de l'art de chasser à l'arc, ce qui l'identifie au sagittaire dont nous avons vu l'origine. 6º Enfin, d'après Ovide (*Métam*. liv. I, 8, v. 442) nous voyons qu'avant de lutter contre Python, Apollon ne s'était servi de ses flèches que pour des daims, des cerfs, etc. Tout cela prouve assez son identification substantielle avec le puissant passeur de Babel.

2. Callimaque,v .318-321, vol.1 , p. 134

Outre ces flagellations il y avait aussi des balafres et des coupures dans la chair, considérées par les adorateurs, comme des rites obligatoires et propitiatoires. Dans la célébration solennelle des mystères, dit Julius Firmicus, il fallait faire tout ce que ce jeune homme avait fait ou avait souffert à sa mort 1. Osiris avait été mis en pièces, en conséquence, pour imiter son sort, autant qu'un homme vivant pouvait du moins le faire, ils devaient se couper et se faire des blessures dans leur propre chair Aussi quand les prêtres de Baal luttaient avec Élie pour obtenir les faveurs de leur dieu et l'amener à faire le miracle qu'ils lui demandaient, ils criaient à haute voix et se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes, selon leur coutume, jusqu'à ce que le sang ruisselât sur leur corps 2. En Egypte les indigènes en général, quoique prodigues de l'usage du fouet, étaient assez avares de l'emploi des couteaux et, cependant, il y avait encore chez eux des hommes qui reproduisaient sur eux-mêmes le démembrement d'Osiris. Les Cariens d'Egypte, dit Hérodote dans un ouvrage déjà cité, se traitaient à cette solennité avec plus de sévérité encore, car ils se balafraient le visage à coups d'épée 3. Il y a évidemment une allusion à cette coutume dans la loi de Moïse : "Vous ne vous ferez point d'incisions dans la chair pour un mort 4." Ces incisions dans la chair sont largement en usage dans le culte des divinités Hindoues, comme rites propitiatoires ou pénitences méritoires. On sait qu'elles étaient pratiquées dans les rites de Bellone 5, sœur ou femme de Mars, le dieu de la guerre, dont le nom "celui qui se lamente sur Bel" montre clairement l'origine de son mari auquel les Romains aimaient tant à

1. JULIUS FIRMICUS, p. 18.
2. I *Rois* XVIII, 28.
3. HÉRODOTE, liv. II, ch. 61, p. 127. A et B.
4. *Lévitique* XIX, 28. Tous ceux qui mouraient dans la foi étaient, dit-on, identifié à Osiris et appelés de son nom. WILKINSON, vol. IV, p. 167, note.

5. Les prêtres de Bellone, dit Lactance, ne sacrifiaient pas d'autre sang humain que le leur ; ils se perçaient les épaules, brandissaient de leurs deux mains des épines, couraient et sautaient comme des fous. Liv. I, ch. 2, p. 52.

faire remonter leur origine. On les pratiquait aussi de la manière la plus sauvage dans les représentations des gladiateurs si appréciées des Romains malgré toute cette civilisation dont ils étaient si fiers. Les malheureux qui étaient destinés à se produire dans ces sanglantes exhibitions ne le faisaient pas d'ordinaire de leur propre volonté. Mais cependant le principe de ces exhibitions était le même que chez les prêtres de Baal. On les célébrait comme des sacrifices propitiatoires. Fuss nous apprend que les représentations des gladiateurs étaient consacrées à Saturne 1 et, dans Ausone, nous lisons que l'amphithéâtre réclame ses gladiateurs pour lui-même lorsque à la fin de décembre ils se rendent propices au moyen de leur sang le fils du ciel portant sa faux 2. Voici comment Juste Lipse explique ce passage qu'il rapporte : "Vous remarquerez ici deux choses, l'une que les gladiateurs luttaient aux Saturnales, l'autre qu'ils le faisaient pour apaiser Saturne et se le rendre propice 3." La raison de cette coutume, ajoute-t-il, c'est, je suppose, que Saturne n'est pas parmi les dieux célestes, mais parmi les dieux infernaux 4. Plutarque, dans son livre sur les Sommaires, dit que les Romains considéraient Saturne comme un dieu souterrain et infernal 5. C'est bien vrai, il ne peut y avoir là-dessus aucun doute, puisque le nom de Pluton n'est qu'un synonyme de Saturne, le caché. Mais à la lumière de la véritable histoire du Saturne historique, nous avons une raison plus convaincante de cette coutume barbare qui déshonore l'écusson de Rome dans toute sa gloire, lorsque, maîtresse du monde, elle faisait égorger une multitude d'hommes pour faire une fête romaine.

1. *Antiquités romaines*, p. 359.
2. AUSONE, *Eglog*., I p. 156.
3. LIPSE, tome II, *Saturnal*, liv. I, ch. 5.
4. PLUTARQUE, vol. n, p. 266.
5. Le nom de Pluton vient évidemment de Lut, mot qui, avec l'article défini égyptien comme préfixe devient P'lut. Le mot grec **πλοντοζ**, la fortune, la chose cachée, est évidemment formé de la même manière. Hadès n'est qu'un autre synonyme du même nom.

En se rappelant que Saturne lui-même fut mis en pièces il est aisé de voir comment vint l'idée de lui offrir un sacrifice qui lui fût agréable en faisant combattre des hommes le jour de sa naissance afin de s'attirer ses faveurs.

L'usage de ces pénitences chez des païens qui se coupaient ainsi et se balafraient, avait pour but de plaire au dieu et de se le rendre propice, et partant, de se préparer une provision de mérites qui pourraient faire pencher en leur faveur la balance d'Anubis. Dans la papauté les pénitences sont non seulement censées répondre au même but, mais elles sont identiques. Je ne sache pas en vérité que l'on fasse usage du couteau comme chez les prêtres de Baal; mais il est certain que les prêtres regardent l'effusion de leur sang comme une pénitence très méritoire, qui leur gagne les hautes faveurs de Dieu et efface bien des péchés. Que le lecteur regarde les pèlerins de Lough Dergh, en Irlande, rampant les genoux nus sur les pointes des rochers, laissant derrière eux des traces sanglantes, et qu'il dise s'il y a une différence sérieuse entre cette coutume et celles des taillades faites à coups de couteau. Quant à la flagellation cependant, les sectateurs de la papauté ont littéralement emprunté le fouet d'Osiris. Tout le monde a entendu parler des Flagellants, qui se flagellent en public lors des fêtes de l'église romaine et qu'on regarde comme des saints de la plus belle eau. Dans les premiers âges de la chrétienté, ces flagellations étaient considérées comme purement et entièrement païennes. Athenagoras, l'un des premiers chrétiens apologètes, livre les païens au ridicule pour avoir cru qu'on peut par de pareils moyens expier le péché, ou se rendre Dieu propice 1.

Mais aujourd'hui, dans les hauts rangs de l'église papale, on regarde ces pratiques comme de grands moyens d'attirer les faveurs de Dieu. Le Jeudi Saint, à Rome et à Madrid, et dans d'autres sièges importants de l'idolâtrie

1. ATHENAGORAS, *Legatio pro Christ*, s. 14, p. 134.

romaine, les foules s'assemblent pour contempler les actes de ces saints flagellants, qui se flagellent jusqu'à ce que le sang coule à flots de toutes les parties de leur corps 1. Ils prétendent agir en l'honneur du Christ, au jour de fête mis spécialement à part pour la commémoration de sa mort, exactement comme les adorateurs d'Osiris le faisaient le jour où ils se lamentaient sur sa perte 2. Mais pour peu qu'on ait de connaissances chrétiennes, pourra-t-on croire que le Sauveur glorifié considère ces rites comme lui faisant honneur, alors qu'ils versent le mépris sur son expiation parfaite, et qu'ils représentent la vertu de son sang si précieux comme ayant besoin d'être augmentée par celui qui coule du dos de ces pécheurs misérables et égarés? Une pareille offrande convenait parfaitement au culte de Moloch; mais celui qui la fait est absolument impropre au service du Christ.

Ce n'est pas seulement sur un point; mais c'est sur plusieurs que les cérémonies de la Semaine Sainte (comme on l'appelle à Rome) nous remettent en mémoire le grand dieu Babylonien. Plus nous examinons ces rites, plus nous sommes frappés de la ressemblance merveilleuse qu'il y a entre eux et ceux qu'on observait en Egypte à la fête des lampes et d'autres cérémonies des adorateurs du feu dans diverses contrées. En Égypte la grande illumination se faisait près du sépulcre d'Osiris, à Saïs 3. À Rome lors de la semaine sainte, il y a un sépulcre de Christ avec une illumination brillante de cierges allumés 4. En Crête où l'on exposait le tombeau de Jupiter, cette tombe était un objet de culte pour les Cretois 5. À Rome, si les dévots n'adorent pas ce soi-disant sépulcre de Christ, ils adorent ce qu'il contenait 6.

1. HURD, *Rites et cérémonies*, p. 175 et *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 161.
2. Les prêtres de Cybèle à Rome observaient la même pratique. HURD, *Rites et cémonies*, p. 251, note.
3. WlLKINSON, vol. IV, p. 328.
4. *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 145-150.
5. A vanis Cretensibus adhuc mortui Jovis tumulus adoratur. FIRMICUS, liv. II, p. 23.
6. *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 145.

De même qu'il y a des raisons de croire que la fête païenne des lampes allumées était observée en souvenir de l'ancien culte du feu, de même il y a, à Rome, pendant la semaine de Pâques, une cérémonie qui est indubitablement un acte d'adoration du feu, car on y voit une croix de feu qui est un grand objet de culte. Voici comment cette cérémonie nous est dépeinte par l'auteur de "Rome au XIXe siècle" : "Cette éblouissante croix de feu suspendue dans le dôme au-dessus du confessionnal ou de la tombe de Saint-Pierre était pendant la nuit, d'un effet saisissant. Elle est couverte de lampes innombrables qui simulent une gerbe de feu. L'Église entière était encombrée d'une immense foule de toutes les classes et de tous les pays, depuis le roi jusqu'au plus vil mendiant, tous fixant les yeux sur le même objet. Au bout de quelques minutes, le pape et tous ses cardinaux descendirent dans la cathédrale, et les Suisses leur ayant réservé des places, le pontife aux vêtements blancs s'agenouilla dans une adoration silencieuse devant la croix de feu. Une longue file de cardinaux s'agenouilla derrière lui, et leurs robes magnifiques, avec les bedeaux qui escortaient le cortège, formaient un contraste frappant avec l'humilité de leur attitude 1." Où trouvera-t-on un acte plus clair et moins équivoque du culte du feu ? Maintenant rapprochez ceci du fait suivant extrait du même ouvrage et

voyez combien l'un sert à éclairer l'autre : "Avec le Jeudi Saint commencent nos misères (c'est-à-dire, à cause de la foule). Ce jour-là, jour funeste, nous allâmes avant neuf heures à la chapelle Sixtine. Voici une procession menée par les ordres inférieurs du clergé, suivie par les cardinaux en vêtements superbes, portant dans leurs mains de longs cierges de cire, et terminée par le pape lui-même, qui marchait sous un dais cramoisi, la tête découverte, et portant l'hostie dans une boîte. Cette hostie, qui était, comme vous savez, la vraie

1. *Rome au XIXe siècle*, p. 148-149. Nous verrons encore que la croix est le symbole spécial de Tammuz, le dieu soleil et le dieu du feu. Voir article 6 du chapitre suivant.

chair et le vrai sang de Jésus-Christ, fut portée de la chapelle Sixtine à la chapelle Pauline, à travers la halle qui les sépare, et là elle fut déposée dans le sépulcre préparé pour la recevoir sur l'autel. Jamais je n'ai pu comprendre pourquoi le Christ était enterré avant d'être mort, car la crucifixion n'ayant eu lieu que le vendredi il semble bizarre de l'enterrer le jeudi. Cependant son corps est mis au sépulcre, dans toutes les églises de Rome où cette cérémonie se pratique, dans l'après-midi du jeudi et il y demeure jusqu'au samedi, à midi, d'où, pour des raisons qu'ils connaissent sans doute, il est censé sortir ce jour-là, au milieu du fracas du canon, des sonneries de trompettes, du tintement des cloches qui ont été soigneusement attachées depuis l'aurore du Jeudi Saint, de peur que le diable n'y entrât ." Le culte de la croix de feu explique sur-le-champ l'anomalie si embarrassante que Christ soit enterré le jeudi, et qu'il ressuscite le samedi. Si la fête de la semaine sainte est réellement, comme les rites le montrent, l'une des anciennes fêtes de Saturne, le dieu du feu des Babyloniens, qui, bien qu'étant un dieu infernal, était cependant Phoronée, le grand libérateur, il est bien naturel que le dieu de l'idolâtrie papale, bien que portant le nom de Christ, ressuscite le jour qui lui est propre, Dies Saturnii, ou le jour de Saturne 2. La veille de ce jour, on chante le miserere avec un tel pathos, que bien peu peuvent l'entendre sans être remués et beaucoup s'évanouissent par suite de leurs émotions. Quoi d'étonnant si c'est là le vieux chant de Linus 3, dont Hérodote

1. *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 144-145.
2. Ce récit a trait à des cérémonies dont l'auteur fut témoin en 1817 et 1818. On pourrait croire que cela a un peu changé depuis, sans doute par suite de l'attention même avec laquelle il signale cette grosse anomalie; car le comte Vlodaiski, ancien prêtre catholique romain qui visita Rome en 1845, m'a appris que cette

année-là, la résurrection fut célébrée à neuf heures, le samedi soir, peut-être pour rendre moins éclatante la contradiction entre les coutumes romaines et le fait scripturaire. Cependant, à Rome, la résurrection de Christ est célébrée, non à son propre jour, le jour du Seigneur, mais le jour de Saturne, dieu du feu.

3. Narcisse était un des surnoms des trois Linus (en grec Narkissos). CLINTON, *Fasti Hellenici*, Appendice, vol. I, p. 343. Or, Naar signifie enfant et Kissos, comme nous l'avons vu, est Cush, de telle sorte que Narkissos c'est l'enfant de Cush.

dépeint d'une manière frappante le caractère touchant et mélancolique. Il est certain que beaucoup de ce pathos du Miserere résulte de la partie chantée par les sopranos, et il est également certain que Sémiramis, femme de celui qui, historiquement, fut l'original de ce dieu dont la mort était pathétiquement célébrée dans beaucoup de pays, jouit de la renommée d'avoir été l'initiatrice de cette coutume de chanter le soprano 1. Or, les flagellations qui forment une partie si importante des pénitences de Rome la veille du vendredi saint, formaient une partie aussi importante des rites du dieu du feu, auquel, nous l'avons vu, la papauté a tellement emprunté. Ces flagellations de la semaine sainte, réunies à d'autres cérémonies de cette époque, témoignent du caractère de ce dieu dont Rome célèbre alors la mort et la résurrection. Il est étrange de voir que dans le siège central de ce que l'on appelle la chrétienté catholique, les rites essentiels d'aujourd'hui sont précisément les rites des anciens adorateurs du feu en Chaldée.

1. AMMIANUS MARCELLUS, liv. XIV, ch. 6, p. 25.

Article 3
Le sacrifice de la messe

Si la régénération par le baptême, point de départ des croyances romaines, et la justification par les œuvres, sont toutes les deux d'origine chaldéenne, le principe contenu dans le sacrifice non sanglant de la messe ne l'est pas moins. Tacite 1 nous apprend qu'il n'était pas permis d'offrir du sang sur les autels de la Vénus de Paphos. On immolait des victimes pour les consultations de l'Aruspice, afin de tirer des présages pour l'avenir, d'après l'inspection des entrailles de ces victimes ; mais les autels de la déesse de Paphos devaient être gardés purs de tout sang. Tacite montre que l'Aruspice du temple de la Vénus de Paphos fut amené de Cilicie parce qu'il connaissait les cérémonies de cette déesse ; c'était le moyen de les faire accomplir convenablement suivant la volonté supposée de Vénus, car les Ciliciens avaient une connaissance particulière de ces cérémonies. "Tarse, capitale de

la Cilicie, fut bâtie par Sennachérib, roi d'Assyrie, sur le modèle de Babylone 2. Les religions des deux villes correspondent naturellement, et lorsque nous trouvons à Chypre (dont le prêtre venait de Cilicie) des sacrifices non sanglants, c'est, dans ces circonstances, une forte présomption que le sacrifice non sanglant y parvint par la Cilicie depuis Babylone. Cette présomption est grandement confirmée quand nous lisons dans Hérodote que cette coutume extraordinaire et abominable de Babylone, la prostitution des vierges en l'honneur de Mylitta, était observée aussi à Chypre, en l'honneur de Vénus 3. Mais le témoignage de Pausanias change cette présomption en certitude. "Tout près de là, dit cet historien, parlant du temple de Vénus à Athènes,

1. *Histoires*, liv. II, vol. III, ch. 3, p. 106.
2. BUNSEN, vol. I, p. 718.
3. HÉRODOTE, *Histoires*, liv. I, ch. 199, p. 92.

se montre le temple de la Vénus céleste, qui fut d'abord adorée par les Assyriens, puis par les Paphiens de Chypre, et enfin par les Phéniciens qui habitaient Ascalon en Palestine. Mais les Cythéréens vénéraient cette déesse parce qu'ils avaient appris les rites sacrés par le moyen des Phéniciens 1." Ainsi la Vénus d'Assyrie c'est-à-dire la grande déesse de Babylone et la Vénus de Chypre, étaient une seule et même déesse, et les autels non sanglants de la déesse de Paphos montrent le caractère du culte particulier à la déesse de Babylone dont elle était dérivée. À cet égard, la reine déesse de Chaldée différait de son fils qu'on adorait dans ses bras. Il était, nous l'avons vu, représenté comme heureux de voir le sang répandu. Mais elle, comme mère de la grâce et de la miséricorde, comme céleste colombe, comme espoir du monde 2, était opposée au sang et était représentée avec un caractère doux et pacifique. Aussi à Babylone elle portait le nom de Mylitta 3, la Médiatrice 4. Celui qui lit la Bible, et sait qu'elle déclare expressément que de même qu'il y a un seul Dieu, il y a aussi un seul médiateur entre Dieu et l'homme (I Tim. II, 5), doit se demander comment il pût jamais venir à l'esprit d'un homme de décerner à Marie, comme le fait l'église romaine, le caractère de médiatrice. Mais le caractère de Mylitta donné à la déesse babylonienne l'explique facilement. Pour justifier ce caractère de médiatrice, elle fut appelée Aphrodite, c'est-à-dire celle qui dompte la colère 5, celle qui par ses charmes pouvait calmer la colère de Jupiter, et apaiser les esprits les plus furieux des dieux ou des

1. PAUSANIAS, liv. I, *Attica*, ch. 14.
2. BRYANT, *Nonni Dionysiaca*, vol. III, p. 226.

3. HÉRODOTE, liv. I, ch. 199.
4. Mylitta est le même que Malitta, féminin de Melitz, ou médiateur, qui, en Chaldée devient Melitt. Melitz est le mot employé dans *Job* XXXIII, 23-28 :"S'il y a pour cet homme-là quelque messager, quelqu'un qui parle pour lui (Melitz, en hébreu, médiateur) un d'entre mille, qu'il fasse connaître à l'homme ce qu'il doit faire. Alors Dieu aura pitié de lui et dira: Délivre-le afin qu'il ne descende pas dans la fosse. J'ai trouvé une rançon". Pour plus de preuves, voyez Appendice, note J.
5. Du chaldéen aph, colère, et radah, vaincre, radité est la forme emphatique au féminin.

mortels. À Athènes on l'appelait Amarusia 1, c'est-à-dire la mère qui reçoit avec faveur 2. À Rome on l'appelait la bonne déesse, bona dea; les mystères de cette déesse étaient célébrés par des femmes, avec un secret particulier Dans l'Inde la déesse Lakshmi, la mère de l'univers, la compagne de Vichnou est aussi représentée comme ayant le caractère le plus gracieux et le plus propice et ce caractère est désigné de la même manière que pour la déesse de Babylone. Dans les fêtes de Lakshmi, dit Coleman, on n'offre aucun sacrifice sanguinaire 3. En Chine, les grands dieux dont dépendent les destinées finales de l'humanité sont pour les esprits du peuple comme des objets de terreur; mais la déesse Kuanyin, la déesse de miséricorde 4, qui d'après les Chinois de Canton offre de l'analogie avec la vierge de Rome, est décrite comme regardant les coupables avec un œil compatissant et s'interposant pour sauver même les âmes des malheureux, des tourments auxquels ils ont été condamnés dans le monde des esprits 5. Aussi les Chinois l'entourent-ils d'une faveur particulière. Ce caractère de la déesse mère a évidemment rayonné de Chaldée dans toutes les directions. Or, nous voyons maintenant comment il se fait que Rome représente Christ, l'agneau de Dieu, doux et humble de cœur, qui ne brisait jamais le roseau froissé, qui n'éteignait point le lumignon encore fumant, qui avait pour chaque pénitent des paroles du plus doux encouragement, qui pleurait sur Jérusalem, qui priait pour ses bourreaux, comme un juge dur et inexorable, devant qui le pécheur pourrait ramper dans la poussière sans jamais être sûr que ses prières soient entendues 6, tandis que Marie nous est présentée avec

1. PAUSANIAS, liv. I, *Attica*, ch. 31, p. 72.
2. De Ama, mère, et Retza, accepter gracieusement, au participe passif, c'est Rûtza. Pausanias exprime ainsi son embarras quant au sens du nom Amarusia appliqué à Diane: "Je n'ai jamais pu trouver personne qui me donnât une explication satisfaisante de ce nom." La langue sacrée nous en montre clairement le sens.
3. *Mythologie Hindoue*, p. 61.
4. Syr J. F. DAVIS, vol. II, p. 67.
5. *ibid*. p. 61.

6. Sermon d'un prêtre italien, dans *Le Christianisme évangélique*, mai 1853.

l'éclat le plus irrésistible et le plus séduisant, comme l'espoir du coupable, comme le grand refuge des pécheurs C'est ainsi que le premier, dit-on, s'est réservé pour 1ui-même la justice et le jugement, tandis qu'il a remis à sa mère l'exercice de toute miséricorde 1. Les ouvrages religieux de Rome les plus en vue sont envahis par ce même principe, exaltant la compassion et la douceur de la mère aux dépens du caractère aimant de son fils. Ainsi saint Alphonse de Liguori dit à ses lecteurs que le pécheur qui s'aventure à venir directement à Christ doit craindre son courroux ; mais s'il emploie seulement la médiation de la Vierge avec son Fils, elle n'a qu'à montrer à son Fils les mamelles qui l'ont allaité 2, et sa colère sera immédiatement apaisée. Mais où a-t-on pu trouver dans la Parole de Dieu une semblable idée ? Certainement ce n'est pas dans la réponse de Jésus à cette femme qui s'écria: -"Heureux le sein qui l'a porté et les mamelles qui l'ont allaité." — Jésus répondit et lui dit: "Bienheureux plutôt sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique !" (Luc XI, 27-28). Il n'y a pas à en douter, cette réponse fut inspirée par la prévoyance du Sauveur, pour réprimer dans sa formation toute idée semblable à celle qu'exprimé Liguori ! Et cependant cette idée qu'on ne trouve pas dans l'Écriture, que l'Écriture répudie expressément, était largement répandue chez les nations païennes. Ainsi, nous trouvons une représentation exactement parallèle dans la mythologie Hindoue au sujet du dieu Siva et de sa femme Kali, lorsque Dieu apparut comme un petit enfant. Siva, dit le Lingua Puran, apparut comme un enfant dans un cimetière entouré d'esprits, et en le voyant, Kali sa femme le prit dans ses bras, et le caressant lui donna le sein. Il suça le liquide doux comme le nectar; mais comme il se mettait en colère, Kali, pour le distraire et l'apaiser, le serrant sur sa poitrine, se mit à danser avec ses spectres et ses démons au milieu des morts jusqu'à ce qu'il fût joyeux

1. JEWELL, *Réformateur anglais*, p. 209.
2. *Le laïque catholique*, juillet 1856.

et ravi, tandis que Vichnou, Brahma, Indra, et tous les dieux prosternés louaient par leurs chants élogieux le dieu des dieux Kal et Parvati 1. Kali, dans l'Inde, est la déesse de la destruction; mais le pouvoir de la déesse mère a trouvé son introduction dans le mythe même qui concerne cette déesse de destruction, capable d'apaiser un dieu offensé par des moyens qu'on emploie d'ordinaire pour calmer un entant capricieux. Si l'histoire Hindoue montre son dieu des dieux sous un jour si dégradant, l'histoire papale honore-t-elle

mieux le Fils du Dieu béni, lorsqu'elle nous le représente comme ayant besoin d'être apaisé par sa mère qui lui présente le sein qu'il a sucé ? Tout cela est fait uniquement pour exalter la mère, comme étant plus gracieuse et plus miséricordieuse que son glorieux Fils. Or, c'était précisément le cas à Babylone, et les offrandes favorites de cette déesse correspondaient exactement à ce caractère. Aussi voyons-nous que les femmes de Juda sont représentées comme brûlant l'encens, versant des libations, et offrant des gâteaux à la reine du ciel (Jérémie X, IV, 19). Les gâteaux étaient le sacrifice non sanglant qu'elle demandait. Non seulement ses sectateurs offraient ce sacrifice non sanglant, mais ils y prenaient part lorsqu'on les admettait à des mystères plus élevés et faisaient de nouveaux serments de fidélité. Au IVe siècle lorsque la reine du ciel, sous le nom de Marie, commença à être adorée dans l'église chrétienne, ce sacrifice non sanglant fut aussi introduit. Épiphane déclare que l'usage de manger et de boire ce sacrifice commença parmi les femmes d'Arabie 2 et qu'à cette époque on savait fort bien qu'il avait été emprunté aux païens. La nature même de ce sacrifice non sanglant de Rome indique clairement son origine.

C'est une petite hostie mince et ronde et l'église romaine attache tant d'importance à cette forme ronde, que, pour nous servir de l'énergique langage de John Knox à

1. LINGUA PURAN, dans KENNEDY, *Mythologie ancienne et Hindoue*, p. 333, notes.
2. ÉPIPHANE, *Adversus Hœreses*, vol. I, p. 104.

propos de l'hostie-dieu *(le dieu galette)*: "Si, en lui donnant la forme ronde, on brise la circonférence, il faut qu'un autre gâteau reçoive l'honneur d'être fait dieu, et le malheureux gâteau, brisé ou fendu, qui avait l'espoir d'être fait dieu, doit être donné à un enfant pour lui servir de jouet 1." Qu'est-ce donc qui a pu amener la papauté à insister autant sur la forme de son sacrifice non sanglant ? Évidemment ce n'est pas une allusion à l'institution divine du souper du Seigneur, car dans tous les détails qui nous sont donnés, il n'y a aucune allusion à la forme du pain que prit Notre Seigneur, lorsqu'il le prit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant: "Prenez, mangez: ceci est mon corps, faites ceci en mémoire de moi." On ne peut pas s'appuyer davantage sur la forme du pain de la Pâque Juive; car on ne trouve dans le livre de Moïse aucun commandement à cet égard. L'importance que Rome attache à la forme de l'hostie doit cependant avoir une raison; cette raison, nous la trouvons en examinant les autels d'Égypte: "Le gâteau mince et rond,

dit Wilkinson, se trouve sur tous les autels 2." Toutes les bagatelles, tous les riens du culte égyptien avaient une signification symbolique. Le disque arrondi, si fréquent dans les emblèmes sacrés de l'Égypte, symbolisait le soleil. Or, lorsqu'Osiris, la divinité du soleil, s'incarna et naquit, ce ne fut pas seulement pour donner sa vie en sacrifice pour les hommes 3, mais aussi afin d'être la vie et la nourriture des âmes. On admet généralement qu'Isis fut l'original de la Gérés des Grecs et des Romains ; mais Gérés, il faut le remarquer, était adorée non seulement parce qu'elle avait découvert le blé, mais aussi comme étant la mère du blé 4. L'enfant qu'elle mit au monde était Hé-Siri, la semence, ou comme on l'appelait le plus communément en Assyrie Bar, ce qui veut dire à la fois le Fils et le blé (fig. 37).

1. BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 25.
2. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 353.
3. Voir p. 152, note pour le sens symbolique de l'oie.
4. Genitrix, ou mater frugum. Voir PYPER, *Gradus ad Pamassum*, Cérés, et aussi OVIDE, *Métamorphoses*, liv. VI, v. 117-118.

fig. 37 L'épi de blé est à côté de Cérès, qui d'ordinaire le tient à la main. Le dieu de l'autre côté est le même que cet épi (voir page 112).

Les non-initiés pouvaient vénérer Cérès pour le don du blé matériel qui nourrissait leur corps, mais les initiés l'adoraient pour un don bien plus précieux, pour la nourriture qui alimentait leurs âmes, pour ce pain de Dieu qui est descendu du ciel, pour cette vie du monde dont il est dit que celui qui en mangera ne mourra point. S'imagine-t-on que cette doctrine, d'après laquelle Christ est le pain de la vie, soit contenue seulement dans le Nouveau-Testament? Il n'y a jamais eu, il ne pouvait jamais y avoir de vie spirituelle dans une âme, depuis la création, au moins depuis l'expulsion d'Éden, qui ne fut nourrie et entretenue par une continuelle nourriture au moyen du Fils de Dieu, "en qui il a plu au Père de faire habiter toute

plénitude" (Colos. I, 19), afin que "par sa plénitude, nous recevions grâce sur grâce" (Jean I, 16). Paul nous dit que la manne que les Israélites mangeaient dans le désert était pour eux un type et un vivant symbole du pain de vie (I Cor. X, 3) : "Ils mangèrent tous la même viande spirituelle", c'est-à-dire la viande qui non seulement devait soutenir leur vie matérielle, mais les amener à celui qui était la vie de leurs âmes. Or, Clément d'Alexandrie, auquel nous devons beaucoup pour toutes les découvertes faites en Egypte dans les temps modernes, nous affirme expressément que, sous leurs caractères cachés, les énigmes des Égyptiens étaient très ressemblantes à celles des Juifs 1. Il est clairement

1. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromata*, vol. III, v. 7, p. 56.

établi que les païens initiés croyaient que le blé accordé au monde par Gérés n'était pas le blé de cette terre, mais le divin Fils, par lequel seul on peut jouir de la vie spirituelle et éternelle. Les druides étaient des adorateurs fidèles de Gérés et comme tels ils étaient célébrés dans leurs poèmes mystiques, comme porteurs des épis de blé 1. Voici comment les druides décrivent leur grande divinité, sous la forme du blé : "Ce dieu était représenté comme s'étant tout d'abord attiré pour une raison ou pour une autre l'inimitié de Gérés et comme fuyant épouvanté devant elle. Dans sa frayeur, il prit la forme d'un oiseau et s'éleva dans les airs. Cet élément ne lui offrit pas de refuge, car la dame sous la forme d'un épervier allait l'atteindre et le saisir dans ses griffes. Frissonnant d'épouvanté il aperçut un monceau de blé dans une aire, il s'y laissa aller au milieu et prit la forme d'un grain. Ceridwen, (c'est-à-dire la Gérés d'Angleterre), prit la forme d'une poule à la crête noire, descendit dans le tas de blé, y gratta, le découvrit et l'avala. D'après l'histoire elle le porta pendant neuf mois et, lorsqu'elle le mit au monde, elle trouva que c'était un si bel enfant qu'elle ne put se résoudre à le mettre à mort 2." Ici, il est évident que le grain de blé est identique à ce bel enfant; il est encore évident que Gérés qui, pour les profanes, était seulement la mère de Bar, le blé, était pour les initiés la mère de Bar, le Fils. Et maintenant le lecteur pourra comprendre pourquoi dans la sphère céleste la Vierge tient à la main un épi de blé. Cet épi de blé, dans la main de la Vierge, est précisément un autre symbole de l'enfant dans les bras de la reine-mère. Or, ce fils, symbolisé dans le blé, était le dieu soleil incarné, d'après l'oracle sacré, de la grande déesse d'Égypte: "Nul mortel n'a levé mon voile. Le fruit que j'ai produit c'est le soleil 3." Quoi de plus naturel, dès lors, que cette divinité incarnée, si elle est symbolisée comme le pain

1. DAVIES, *Les Druides de la Grande-Bretagne*, p. 504.
2. *ibid*. Chant de Taliesin, p. 230.
3. BUNSEN, *L'Égypte*, vol. I, p. 386-387.

de Dieu, soit représentée par une hostie ronde, pour l'identifier avec le blé ? Est-ce une pure fantaisie ? Que le lecteur parcoure l'extrait suivant de Hurd, où sont dépeintes les décorations de l'autel romain, sur lequel on dépose l'hostie consacrée et il pourra se prononcer : "Un plat d'argent, de la forme d'un soleil, est placé en face du sacrement sur l'autel ; à la lumière des cierges, il produit un effet éblouissant 1." Que vient faire là ce soleil brillant, sur l'autel au-dessus du sacrement ou de l'hostie ronde ? En Égypte, le disque du soleil était représenté dans les temples, et le souverain et sa femme avec ses enfants étaient représentés comme l'adorant. Près de la petite ville de Babain, dans la haute Égypte, on voit encore une représentation d'un sacrifice au soleil, où deux prêtres adorent l'image du soleil comme dans la figure 38. Dans le grand temple de Babylone, l'image dorée du soleil était exposée pour être adorée par les Babyloniens 2.

Dans le temple de Cuzco, au Pérou, le disque du soleil en or étincelant, était fixé au mur 3, afin que tous ceux qui entraient se prosternassent devant lui. Les Péoniens de Thrace adoraient le soleil ; et dans leur culte, ils adoraient une image du soleil en forme d'un disque au sommet d'un long bâton 4.

Dans le culte de Baal comme le pratiquaient les Israélites idolâtres, au jour de leur apostasie, on observait également le culte de l'image du soleil, et il est frappant de voir que l'image du soleil, adorée par les apostats d'Israël, était élevée au-dessus de l'autel. Lorsque le pieux Josias entreprit l'œuvre de réformation, ses serviteurs, est-il écrit, (2 Chron XXXIV, 4) en accomplissant leur œuvre, procédèrent ainsi: ils détruisirent, en sa Présence, les autels des Baals, et les images qui étaient au-dessus du soleil.

1. HURD, *Rites et cérémonies*.
2. Voir p. 97.
3. PRESCOTT, *Le Pérou*, vol. I, p. 64.
4. BRYANT, vol. I, p. 259.

Benjamin de Tudela, le grand voyageur juif, donne une description frappante du culte du soleil qui, même dans des temps relativement récents, existait encore chez les Cushites de l'est, où nous voyons cette image du soleil adorée même de son temps. "Il y a un temple, dit-il, chez les descendants de Chus, qui est consacré à la contemplation des étoiles. Ils adorent le soleil

comme un dieu, et tout le pays, à un demi-mille autour de la ville, est rempli d'autels qui lui sont dédiés. À l'aube du jour ils se lèvent et sortent de la ville pour attendre le lever du soleil: sur chaque autel on met en son honneur une image consacrée, non par l'image d'un homme, mais de l'orbe solaire confectionnée par l'art des magiciens. Ces globes prennent feu aussitôt que le soleil se lève, et résonnent avec un grand bruit, tandis que chacun, hommes et femmes, tenant à la main des encensoirs, brûlent de l'encens au soleil 1." Tout ceci prouve évidemment que l'image du soleil, fixée au mur ou sur l'autel, était l'un des symboles reconnus des adorateurs de Baal ou du soleil.

Fig.38

1. Cité par le traducteur des *Lettres* de SAVARY, vol. II, p. 562-563, notes.

Et ici, dans une église soi-disant chrétienne, un plat d'argent étincelant, de la forme d'un soleil, est placé sur l'autel de telle manière que tous ceux qui viennent à cet autel doivent s'incliner humblement devant cette image. Je le

demande, d'où aurait pu venir tout cela, sinon de l'ancien culte du soleil ou du culte de Baal? Et quand l'hostie est placée de telle sorte que le soleil d'argent est en face de l'hostie ronde, dont la forme est un élément si important dans les mystères romains, qu'est-ce que cela peut signifier ? Cela montre à ceux qui ont des yeux pour voir que l'hostie elle-même n'est qu'un autre symbole de Baal ou le soleil. Si la divinité du soleil était adorée en Egypte comme la semence ou à Babylone comme le blé, c'est exactement de la même manière que l'hostie est adorée à Rome. "Blé, pain des élus, aie pitié de nous", telle est l'une des prières formelles de la litanie romaine adressées à l'hostie dans la célébration de la messe 1. Et l'une des conditions exigées pour pouvoir prendre l'hostie est exactement la même que celle qui était en vigueur dans l'ancien culte de la déesse babylonienne. Ceux qui y prenaient part devaient absolument être à jeun. C'est une condition strictement exigée. L'évêque Hay, expliquant cette loi, dit qu'il est indispensable que nous soyions à jeun depuis minuit, c'est-à-dire que depuis une nuit avant de recevoir l'hostie, nous n'ayions pris aucun aliment, aucune boisson, aucun remède 2. Si on considère que Nôtre-Seigneur Jésus-Christ institua la sainte communion immédiatement après que ses disciples eurent pris le repas pascal, une condition si formelle de jeûne doit sembler inexplicable. Mais considérez cette précaution concernant le sacrifice non sanglant de la messe à la lumière des mystères d'Éleusis, et tout cela s'explique aussitôt; car la première question qu'on posait à ceux qui voulaient être initiés était celle-ci: êtes-vous en état de jeûne 3 ? Et s'ils ne répondaient

1. *Le Protestant*, p. 269, c. 2.
2. *Le Chrétien sincère*, vol. II, sect. III, p. 34.
3. POTTER, vol, I, *Eleusinia*, p. 356.

pas affirmativement on ne pouvait les initier. Sans doute dans certaines circonstances le jeûne chrétien est un devoir, mais tandis que ni la lettre ni l'esprit de l'institution divine n'imposent une règle aussi sévère que celle dont nous parlons, la formalité des mystères babyloniens nous en montre clairement l'origine. Quoique le dieu enfanté par Isis ou Gérés qui leur était offert sous le symbole d'une hostie ou d'un gâteau mince et rond, représentant le pain de vie, fût en réalité le soleil terrible, redoutable et brûlant, le terrible Moloch, néanmoins dans cette offrande, toute cette terreur était voilée, et tout ce qu'il y avait en lui de repoussant était rejeté dans l'ombre. C'est sous ce symbole consacré qu'il est offert à son indulgente mère qui, par sa miséricorde, adoucit ses jugements, et qui dispose de toutes

les bénédictions spirituelles; béni par sa mère, il est donné de nouveau pour être célébré comme étant le soutien de la vie, la nourriture et l'âme de ses adorateurs. C'est ainsi que la mère était la divinité favorite. C'est ainsi et pour les mêmes raisons, que la madone de Rome éclipse entièrement son fils comme étant la mère de grâce et de miséricorde.

Quant au caractère païen du sacrifice non sanglant de la messe, nous l'avons déjà suffisamment établi. Mais il y a encore à considérer un point qui montre encore mieux l'œuvre du mystère d'iniquité. Il y a sur l'hostie des lettres qu'il vaut la peine de lire. Ces lettres sont J. H. S. Que veulent dire ces lettres mystiques ? Pour un chrétien, ces lettres signifient Jésus Salvator, Jésus Sauveur des hommes. Mais qu'un adorateur romain d'Isis (car du temps des empereurs il y avait à Rome des adorateurs innombrables d'Isis) jette les yeux sur ces lettres, comment les expliquera-t-il ? Il le fera naturellement d'après son propre système d'idolâtrie, système maintenant bien connu, et lira Isis, Horus, Seb, c'est-à-dire: **la mère, l'enfant et le père des dieux**, en d'autres termes, la Trinité Égyptienne.

Le lecteur s imaginera-t-il que ce double sens soit accidentel ? Certainement non. Le même esprit qui transforma la fête du païen Oannes et en fit la fête du chrétien Joannes, conservant en même temps tout son ancien paganisme, a habilement tracé les initiales J. H. S. pour payer un semblant de tribut au christianisme, tandis qu'en réalité c'est le paganisme qui a toute la substance de l'hommage qui lui est rendu.

Lorsque les femmes arabes commencèrent à adopter cette hostie et à offrir le sacrifice non sanglant, tous les vrais chrétiens virent tout de suite le vrai caractère de leur sacrifice. Elles furent traitées d'hérétiques et flétries du nom de Collyridiennes d'après le nom grec du gâteau qu'elles employaient. Mais Rome comprit que cette hérésie pourrait être utilisée; aussi, bien que condamnée par la partie fidèle de l'église, la coutume d'offrir et de manger le sacrifice non sanglant fut patronnée par la papauté; et maintenant, dans toutes les nations de la communion romaine, elle a remplacé le simple mais bien précieux sacrement du repas institué par le Seigneur lui-même.

La question de la transubstantiation est étroitement unie au sacrifice de la messe; mais il convient mieux de l'examiner dans une autre partie de cet ouvrage.

Article 4
Extrême-Onction

La dernière fonction que l'Église de Rome remplit pour les vivants est l'extrême-onction; par cette cérémonie elle les oint au nom du Seigneur après les avoir confessés et absous, et elle les prépare ainsi pour leur dernier et mystérieux voyage. La raison de cette onction des mourants est ouvertement empruntée à l'ordre de l'apôtre Jacques au sujet de la visite aux malades; mais si on lit toute la péricope, on verra qu'un pareil usage ne pouvait jamais provenir d'un conseil apostolique, mais bien d'une origine entièrement différente : "Quelqu'un est-il malade parmi vous, dit Jacques (V, 14), qu'il appelle les anciens de l'Église et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera." Or, il est évident que cette prière et cette onction avaient en vue la guérison des malades. Les apôtres, pour établir les fondements de l'Église chrétienne, étaient investis, par leur grand Roi et Maître, de pouvoirs miraculeux, pouvoirs qui n'étaient donnés que pour un temps et destinés à disparaître, comme les apôtres eux-mêmes le déclaraient en les exerçant (I Cor. XIII, 8). Ces pouvoirs étaient journellement exercés par les anciens de l'Église lorsque Jacques écrivait son épître, et cela pour la guérison des corps, à l'exemple de Notre Seigneur lui-même. L'extrême-onction de Rome, comme le montre l'expression elle-même, n'a en vue aucun objet de ce genre. Elle n'a pas en vue la guérison des malades ou leur résurrection, car on ne doit jamais l'administrer que lorsqu'il n'y a plus aucun espoir, et que la mort est imminente. Le but de l'extrême-onction étant donc complètement opposé à l'onction scripturaire, elle doit venir d'une autre source. Cette source est la même que celle où la papauté a puise tout le paganisme qu'elle contient dans son sein corrompu. Il est évident que l'extrême-onction vient des Mystères Chaldéens. L'un des nombreux noms du dieu pabylonien était Beël-Samen, le seigneur du ciel 1 qui est le nom du soleil, et naturellement aussi du dieu Soleil. Mais Beël-Samen signifie aussi le seigneur de l'huile et c'était évidemment un synonyme du nom divin, le Messie. Nous trouvons dans Hérodote une déclaration que ce nom explique parfaitement. Il nous y est dit qu'un individu a rêvé que le soleil a oint son père 2. Que le soleil ait oint quelqu'un, voilà une idée qui ne s'est certainement pas présentée toute seule ; mais comme le nom Beël-Samen, seigneur du ciel, signifie aussi seigneur de l'huile, il est aisé de voir comment cette idée a été suggérée. Cela explique aussi pourquoi le corps du Babylonien Bélus, flottant dans l'huile, avait été conservé dans son sépulcre à Babylone jusqu'à l'époque de Xerxès. Et c'était pour la même raison sans

doute, qu'à Rome la statue de Saturne était creuse et qu'on la remplissait d'huile.

Le rameau d'olivier qui, nous l'avons déjà vu, était l'un des symboles du dieu chaldéen, avait évidemment eu la même signification hiéroglyphique, car de même que l'olive représentait l'olivier, ainsi le rameau d'olivier était un emblème qui signifiait le fils de l'huile, ou l'oint (Zacharie IV, 12, 14). Voilà pourquoi les Grecs venant devant leurs dieux dans l'attitude de suppliants cherchant à détourner leur courroux et implorant leur faveur, allaient au temple, en beaucoup d'occasions avec un rameau d'olivier à la main. Comme le rameau d'olivier était l'un des symboles consacrés de leur Messie dont la grande mission était de faire la paix entre Dieu et l'homme, de même en apportant la branche de celui qui était oint on venait pour obtenir la paix. Or, les adorateurs de ce Beël-Samen seigneur du ciel, ou le seigneur de l'huile, étaient oints au nom de leur dieu.

1. Sanchoniathon le donne aussi comme le nom du seigneur de l'huile.
2. HÉRODOTE, liv. III, ch. 124.

Ce n'était pas assez de les oindre avec de la salive; on les frottait aussi avec des onguents magiques de l'espèce la plus efficace; et par ces onguents on introduisait dans leur corps des médicaments qui tendaient à exciter leur imagination et à augmenter le pouvoir des breuvages magiques qu'ils prenaient, afin de les préparer ainsi aux visions et aux révélations des mystères. Ces onctions, dit Salverté, étaient très fréquentes dans les anciennes cérémonies. Avant de consulter l'oracle de Trophonius, on frottait tout le corps avec de l'huile. Cette préparation concourait certainement à produire la vision désirée. Avant d'être admis aux mystères des sages Indiens, Apollonius et ses compagnons furent frottés d'une huile si puissante qu'ils se sentaient comme trempés dans le feu. C'était là, ouvertement, une onction faite au nom du seigneur du ciel, et destinée à préparer ceux qu'on allait admettre à la vision de la terrible divinité. La même raison qui suggérait cette onction avant l'initiation, devait démontrer plus éloquemment encore la nécessité d'une onction spéciale, lorsque l'individu était appelé non plus en vision, mais en réalité, à contempler le mystère des mystères lors de son introduction dans le monde invisible et éternel. Ainsi le système païen se complétait naturellement de lui-même par l'Extrême-onction 1. Ses sectateurs étaient oints pour leur dernier voyage afin que sous la double influence de la superstition et des stimulants énergiques introduits dans leur corps par le seul moyen possible, les esprits pussent être fortifiés à la fois

contre le sentiment du péché et contre les assauts du roi des épouvantements. C'est évidemment de cette source, et de cette source unique, que vient l'extrême-onction de la papauté, entièrement inconnue des chrétiens jusqu'au jour où la corruption se fut largement développée dans l'Église chrétienne 2.

1. *Journal trimestriel de la Prophétie*, p. 6, jan. 1853.
2. L'évêque Gibson dit qu'elle ne fut pas connue dans l'Église pendant un millier d'années. *Préservatif contre la papauté*, vol. VIII, p. 256.

Article 5
Le Purgatoire et les prières pour les morts

Cependant l'extrême-onction n'était, après tout, qu'une misérable ressource pour une âme angoissée en présence de la mort. Rien d'étonnant, dès lors, que ceux qui avaient reçu des prêtres tout ce que l'orgueil de ces derniers consentait à leur accorder, éprouvassent le besoin de quelque chose de meilleur pour les rassurer dans l'attente de l'éternité. Aussi dans tous les systèmes, excepté dans celui de la Bible, la doctrine d'un purgatoire après la mort, et les prières pour les morts, ont-elles toujours occupé une place. Allez où vous voudrez, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, vous trouverez que le paganisme laisse de l'espoir après la mort, aux pécheurs qui, au moment de leur départ, ne se sentaient pas prêts pour les demeures des élus.

On a donc imaginé un état intermédiaire dans lequel, au moyen de peines expiatoires, on expierait dans un monde futur les péchés qui n'auraient pas été remis à temps sur la terre, et l'âme serait ainsi préparée pour la béatitude finale. En Grèce, la doctrine d'un purgatoire était enseignée par le chef lui-même des philosophes. Ainsi Platon, parlant du futur jugement des morts, croit à une délivrance finale, mais il affirme que parmi ceux qui sont jugés, les uns doivent aller d'abord dans un lieu souterrain, où ils recevront le châtiment qu'ils ont mérité, tandis que les autres, après un jugement favorable, étant élevés aussitôt dans un certain lieu céleste, passeront leur temps d'une manière appropriée à la vie qu'ils ont menée sous une forme humaine 1. Dans la Rome païenne, le purgatoire était aussi enseigné aux païens; mais il semble que là il n'y eût aucun espoir d'échapper à aucune de ses peines.

1. PLATON, *Phèdre*, p. 249. A. B.

Voici comment Virgile s'exprime, dans sa description de ces diverses tortures:

"Enfermées dans les ténèbres de leur obscure prison, les âmes ne regardent plus les cieux; et même lorsqu'au dernier jour la vie s'est retirée, les malheureux ne peut vent se dégager entièrement des maux et des souillures du corps; car dans cette longue union avec la matière, les vices en s'invétérant, ont laissé des traces presque ineffaçables : elles subissent donc des châtiments, et expient dans les supplices leurs anciennes fautes; les unes, suspendues dans les airs, sont le jouet des vents, les autres lavent dans un vaste gouffre les taches infectes de leurs crimes, ou s'épurent par le feu. Chacun de nous est soumis au châtiment réservé à ses mânes. Ensuite nous sommes envoyés dans le vaste Elysée dont les riantes campagnes n'ont que peu d'habitants ; là ils sont heureux, et après la succession des âges, après mille années révolues, le temps efface les souillures des âmes et ne leur laisse que les simples éléments du feu et la pure essence éthérée 1."

En Égypte on enseignait la même doctrine du purgatoire. Mais dès qu'elle eut une fois pénétré dans l'esprit populaire, la porte fut ouverte à toute espèce d'extorsions sacerdotales. Les prières pour les morts ont toujours marché de pair avec le purgatoire ; mais aucune prière ne peut être entièrement efficace sans l'intervention des prêtres; et aucune fonction du prêtre ne peut être accomplie sans un salaire spécial. Aussi voyons-nous dans tous les pays le clergé païen dévorer les maisons des veuves, et faire trafic des sentiments affectueux des parents désolés, dont la grande préoccupation est le bonheur éternel de leurs morts bien-aimés. De tous les côtés s'élève un témoignage unanime sur le caractère odieux et les dépenses de ces dévotions posthumes. Une de ces oppressions sous lesquelles gémissent les malheureux catholiques de l'Irlande, ce sont les dévotions périodiques

1. Virgile, *Enéide*, liv. VI, 730-747.

spéciales, pour lesquelles ils sont tenus de payer lorsque la rnort a enlevé un des habitants de leur maison. Non seulement il y a des services funèbres et des frais de funérailles pour le repos de celui qui est parti, au moment de l'ensevelissement, mais le prêtre visite plusieurs fois la famille dans le même but, ce qui amène des dépenses énormes. Ces dépenses commencent avec ce qu'on appelle "l'esprit du mois", c'est-à-dire un service en l'honneur du défunt un mois après sa mort. Quelque chose d'entièrement semblable se

faisait en Grèce, cela est bien évident ; Muller en effet, dit dans son histoire des Doriens, que "les Argiens sacrifiaient le 30e jour après la mort à Mercure conducteur des morts 1". Dans l'Inde, les services du Sràddhà, ou services funèbres pour le repos des morts, sont nombreux et onéreux; et pour en assurer l'efficacité, on enseigne que "des offrandes de bétail, de terres, d'or, d'argent ou d'autres objets doivent être faites par la personne elle-même aux approches de la mort, ou si elle ne le peut pas, par une autre qui agit en son nom 2".

Partout où nous jetons les yeux le cas est à peu près le même. En Tartarie, les Gurjumi ou prières pour les morts, dit le "Journal Asiatique" sont fort dispendieuses 3. En Grèce, dit Suidas 4, le sacrifice le plus grand et le plus coûteux était le sacrifice mystérieux appelé le "Télété", sacrifice qui, d'après Platon, était offert pour les vivants et les morts, et qui, pensait-on, les délivrait de tous les maux auxquels sont exposés les méchants lorsqu'ils ont quitté cette terre 5. En Egypte, les exactions des prêtres pour les frais des funérailles et des messes pour les morts étaient loin d'être une bagatelle. "Les prêtres, dit Wilkinson, entraînaient leurs fidèles à dépenser de grosses sommes pour la célébration des rites funèbres, et

1. *Les Doriens*, vol. II, p. 405. Muller dit que les Argiens sacrifiaient également aussitôt après le décès.
2. *Recherches Asiatiques*, vol. VII, p. 239-240.
3. *Journal Asiatique*, vol. XVII, p. 143.
4. SUIDAS, vol. II, p. 879. B.
5. PLATON, vol. n, p. 364-365.

beaucoup de personnes, qui avaient à peine assez pour se procurer les choses indispensables à leur existence, s'efforçaient d'économiser quelque chose pour payer les dépenses de leur ensevelissement. En effet, outre les frais de l'embaumement, qui s'élèvent parfois à un talent d'argent, c'est-à-dire environ 4 000 francs, le tombeau lui. même coûtait fort cher; et on faisait beaucoup de questions sur la position de fortune du défunt, avant de faire des prières et autres services pour le repos de son âme 1." Les cérémonies, nous dit-il ailleurs, consistaient en un sacrifice semblable à celui qu'on offrait dans les temples; on l'accomplissait, pour le bénéfice du défunt, en l'honneur d'un ou de plusieurs dieux (Osiris, Anubis et autres dieux infernaux) ; on lui offrait de l'encens et des libations; on lisait quelquefois une prière, et les parents, les amis étaient là comme pleureurs. Ils joignaient même leurs prières à celles du prêtre. Celui qui officiait au service funèbre était choisi parmi les pontifes qui portaient une peau de léopard; mais l'un

des prêtres inférieurs accomplissait d'autres rites variés pour les momies avant de les descendre dans le tombeau. On les célébrait aussi à certains intervalles, aussi longtemps que la famille payait pour ces cérémonies 2.

Telle était dans la pratique la doctrine du purgatoire et des prières pour les morts chez les païens reconnus et déclarés. Sur quels points essentiels diffère-t-elle de la même pratique dans la Rome pratique ? Il y a dans l'une les mêmes extorsions que dans l'autre. La doctrine du purgatoire est purement païenne, et ne peut résister un seul instant à la lumière de l'Écriture. Pour ceux qui meurent en Christ il n'y a point de purgatoire et il n'y en a pas besoin; car "le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché". Si cela est vrai, comment peut-on avoir besoin d'une autre purification ? D'un autre côté, pour ceux qui meurent sans être unis personnellement à Christ, et par conséquent sans être

1. WILKINSON, vol. II, p. 94.
2. *ibid*. vol. V, p. 383-384.

purifiés, sans être justifiés, sans être sauvés, il ne peut pas y avoir d'autre purification; car si "celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie", et ne pour-ra jamais l'avoir! Étudiez les Écritures, et vous verrez que pour ceux qui meurent dans leurs péchés le décret de Dieu est irrévocable. Que celui qui est injuste le demeure encore, et que celui qui est souillé demeure encore souillé ! Ainsi la doctrine du purgatoire est un système de pure imposture, impudente et païenne, offensante pour Dieu, trompant les hommes qui vivent dans le péché, en leur laissant l'espoir de l'expier avant leur mort, et en leur dérobant dès maintenant leurs privilèges et leur salut. Dans le purgatoire païen, le feu, l'eau, le vent, étaient représentés (ainsi que l'indiquent les vers de Virgile 1) comme s'unissant pour enlever les souillures du péché. Dans le purgatoire de la papauté, même depuis l'époque de Grégoire, le feu lui-même a été le grand moyen de purification 2. Ainsi, tandis que les feux du purgatoire dans le monde à venir sont exactement le développement du principe symbolisé par les feux purificateurs de Baal la veille de Saint-Jean, ils forment une autre chaîne qui identifie le système de Rome avec le système de Zoroastre ou Tammuz, le grand dieu des anciens adorateurs du feu.

Si donc la régénération baptismale, la justification par les œuvres, la pénitence envisagée comme satisfaction à la justice de Dieu, le sacrifice non sanglant de la messe, l'extrême-onction, le purgatoire et les prières pour les

morts sont dérivés de Babylone, n'avons-nous pas le droit de dire que le système général de Rome peut s'ap-Peler Babylonien ? Et si les raisons que nous avons données déjà sont justes, quelles actions de grâces ne Devons-nous pas rendre à Dieu qui, par notre glorieuse Déformation, nous a délivrés d'un système pareil ! Quelle faveur pour nous d'être délivrés de cette confiance en les mensonges qui ne pouvaient pas plus que le "sang

1. Voir p. 250.
2. *Catéchisme romain*, P. I., art. 5, sect. 5, p. 50.

des taureaux ou des boucs, nous purifier de nos péchés"! Quelle bénédiction de sentir que le sang de l'Agneau, approprié par l'Esprit de Dieu à la conscience la plus' souillée, la purifie entièrement des souillures du péché ! Comme notre reconnaissance devrait être profonde quand nous savons que dans toutes nos épreuves et nos détresses, "nous pouvons venir avec confiance au trône de grâce, non pas au nom d'une créature, mais au nom du Fils éternel et bien-aimé de Dieu ; et que ce Fils nous est présenté comme le sacrificateur le plus tendre et le plus compatissant, sensible à nos infirmités, ayant été semblable à nous en toutes choses, excepté le péché"! Certainement, tout en nous inspirant une vive compassion pour les pauvres esclaves de la tyrannie papale, cette pensée devrait nous "maintenir fermes dans la liberté à laquelle nous avons été appelés, et nous aider à nous conduire comme des hommes, afin que ni nous ni nos enfants ne retombions jamais sous le joug de la servitude".

Chapitre 5
Rites et cérémonies

Article 1
Processions des idoles

Ceux qui ont lu le récit de la dernière procession des idoles dans la capitale de l'Ecosse, tel que nous le trouvons dans l'Histoire de la Réformation de John Knox, oublieront difficilement la tragi-comédie qui la termina. La lumière de l'Évangile s'était répandue au loin, les idoles papales avaient perdu de leur fascination, et l'antipathie populaire s'élevait partout pour les renverser. "Dans toutes les parties de l'Ecosse, dit cet historien, on volait les statues. Il y avait à Edimbourg une grande idole qu'on appelait "Saint-Giles" (c'était le patron de la ville) ; on la jeta dans le Lock septentrional, puis on la brûla, ce qui provoqua dans la ville un tumulte considérable 1. Les évêques

demandèrent au conseil de la capitale de leur rendre le vieux Saint-Giles, ou bien de leur en faire un autre à ses frais 2. Le conseil ne pouvait accorder la première demande ; la seconde, il la repoussa absolument, car il était dès lors convaincu du péché de l'idolâtrie. Les évêques et les prêtres cependant aimaient encore passionnément leurs idoles, et comme c'était bientôt l'anniversaire de la fête de Saint-Giles, pendant laquelle on promenait le saint à travers la ville, ils résolurent de faire

1. KNOX, vol. I, p. 265.
2. *ibid*. p. 258.

tous leurs efforts pour célébrer la procession accoutumée avec toute la pompe possible. À cet effet, on emprunta aux frères gris un marmouset que le peuple, par dérision, appelait le jeune Saint-Giles, et qui devait faire le service du vieux. Au jour fixé, dit Knox, s'assemblèrent prêtres et moines avec des tambourins, des trompettes, des bannières et des cornemuses, et celui qui devait mener le cortège n'était autre que la reine elle-même avec tous ses moines. Voici donc la procession qui s'avance vers l'Ouest, descend la grand-rue et arrive à Cannon-Cross 1. Tant que la reine fut présente, tout se passa à la I satisfaction des prêtres et de leurs sectateurs. Mais dès que Sa Majesté se fut retirée pour dîner, quelques personnes de la foule, qui avaient jeté sur toute cette affaire un mauvais regard, s'approchèrent de l'idole, comme pour aider à la porter, et prenant la civière sur leurs épaules, commencèrent à s'agiter, pensant faire tomber l'idole ; mais le cas avait été prévu, et prévenu par les clous de fer qui la rattachaient à la civière. Quelqu'un se mit à crier : "À bas l'idole, à bas l'idole !" Sans plus tarder, on la jette à terre. Tout d'abord les amis des prêtres firent quelques fanfaronnades; mais quand ils virent la faiblesse de leur dieu, l'un d'eux le prit par les talons et lui frappant la tête contre la chaussée, laissa là le malheureux Dagon sans tête et sans mains, et lui dit : "Honte à toi, jeune Saint-Giles, ton père aurait résisté à de pareils coups !" Là-dessus, les apôtres et les moines s'enfuirent plus vite qu'à Pinkey Cleuch. On les vit en proie à une de ces terreurs subites que ces hommes-là n'éprouvent guère d'ordinaire dans ce royaume (en Angleterre); ils jettent à terre les croix, les surplis, les chapeaux à cornes et les couronnes. Les frères gris sont haletants, les prêtres essoufflés prennent la fuite ; heureux celui qui 1e premier arrive à sa demeure, car jamais dans ce royaume on ne vit une frayeur si soudaine depuis la génération de l'Antéchrist 2 !"

1. KNOX, vol. 1, p. 259.
2. *ibid*. p. 260.

Une telle procession et idoles chez un peuple qui avait commencé à étudier et à aimer la Parole de Dieu n'inspire que de l'indignation et du mépris. Mais dans les pays de la papauté, chez un peuple tenu soigneusement dans les ténèbres, ces processions sont l'un des moyens favoris employés par l'église romaine pour s'assujettir ses sectateurs. Les longues processions avec des statues que les hommes portent sur leurs épaules, les vêtements somptueux des prêtres, les robes diverses des nombreux ordres de moines et de religieuses, avec le concert des bannières flottantes et les sons perçants de la musique, tout cela est bien propre, si l'on n'y regarde pas de trop près, à amuser l'esprit mondain, à satisfaire l'amour du pittoresque, et quand les émotions qu'on a ainsi provoquées sont rehaussées par les mots de piété et de religion, à servir les projets de despotisme spirituel. Aussi la papauté a-t-elle toujours largement usé de ces spectacles. Aux jours de joie elle a cherché à consacrer au service de ses idoles l'allégresse et l'excitation produite par ces processions, et aux jours de douleur elle a usé du même moyen pour faire pousser aux foules qui se pressent à ces processions les gémissements les plus profonds, comme si le bruit de ces sanglots devait détourner la colère d'un Dieu justement irrité. Grégoire surnommé le Grand, semble avoir été le premier à introduire dans l'église romaine, sur une large échelle, ces processions religieuses. En 590, alors que Rome souffrait de la peste sous la main sévère de Dieu, il exhorta le peuple à s'unir Publiquement en prières : au point du jour on devait se rassembler en sept groupes différents suivant l'âge, le sexe, les stations, et marcher en sept processions différentes, tout en récitant des litanies ou des prières jusqu'à ce que tous se fussent réunis dans un même lieu 1. C'est ce qu'ils firent; ils se mirent à chanter et à répéter ces paroles: "Seigneur, ayez pitié de nous!" portant avec eux, comme le raconte Baronius, une statue de la Vierge 2.

1. C'est là l'origine de ce qu'on appelle Litania septemplex ou Litanie septuple.
2. BARONIUS, *Annales*, 590, tome VIII, p. 6-7.

L'idée même de ces processions était une injure à la Majesté du ciel; elle impliquait que ce Dieu qui est un Esprit, voyait avec les yeux de la chair et pouvait être touché par cet imposant et pittoresque spectacle, comme le seraient des mortels. Comme expérience, cette tentative n'eut que peu de succès. Dans l'espace d'une heure, tandis que les choses marchaient ainsi, quatre-vingts personnes tombèrent a terre, et rendirent le dernier soupir 1. Et cependant aujourd'hui encore, les Bretons estiment que c'est là le meilleur moyen de détourner la colère de Dieu dans un temps de détresse nationale.

"Si cette calamité, dit le Dr. Wiseman, parlant de nos désastres dans l'Inde, avait frappé nos ancêtres dans les jours du catholicisme, on aurait vu les rues de Londres encombrées dans toutes les directions de processions de pénitents criant comme David lorsque la peste avait frappé son peuple." Si cette allusion à David est fondée, si elle a quelque signification, elle doit vouloir dire que David, au moment de la peste, était à la tête d'une procession de pénitents. Mais le Dr. Wiseman doit, ou devrait savoir que David ne fit rien de semblable ; que sa repentance ne s'exprimait point par des processions, encore moins par des processions d'idoles, comme aux jours catholiques de nos ancêtres auxquels on nous invite à revenir. Cette allusion à David est donc un simple mensonge destiné à égarer ceux qui ne lisent pas la Bible, comme si de pareilles processions pouvaient être fondées sur quelque passage de l'Écriture. Le Times, commentant cette recommandation du chef de la papauté, lui a enfoncé, comme on dit, le clou sur la tête. "L'idée historique, dit ce journal, est assez simple, et aussi ancienne qu'elle peut l'être." Nous la trouvons dans Homère, à propos de la procession d'Hécube et des matrones de Troie au sanctuaire de Minerve, dans l'Acropole de cette ville. C'était pour Troie un moment de terreur et of détresse; Diomède chassait tout devant lui avec une

1. BARONIUS, *Annales*, 590, tome VIII, p. 7.

force irrésistible, et la ruine de la fière cité paraissait paraissait imminente. Pour éviter cette destinée en apparence inévitable, la reine de Troie reçut du ciel l'ordre de "conduire un cortège des principales matrones au temple de Minerve... Elle sort du palais, accompagnée de nombreuses et vénérables Troyennes. Elles arrivent au temple de Minerve sur le sommet de la citadelle: la belle Théano, fille de Cissé, épouse d'Anténor, leur ouvre les portes, car les Troyens l'ont nommée prêtresse de la déesse. Toutes les femmes, jetant des cris de détresse, lèvent les mains vers Minerve 1."

Voilà un précédent des processions de pénitence de l'idolâtrie qui va droit au but que nous nous proposons : on en chercherait vainement une semblable dans l'histoire de David, ou d'un des saints de l'Ancien Testament. Les processions religieuses et surtout les processions avec des statues, ayant un caractère triste ou joyeux, sont entièrement païennes. La Parole de Dieu nous fournit deux exemples où les processions sont faites avec la sanction divine; mais si l'on compare l'objet de ces deux processions avec l'objet avoué et le caractère des processions romaines, on verra qu'il n'y a aucune analogie entre elles. Les deux faits dont je parle sont la marche pendant sept jours

autour de Jéricho, et la procession lors du transfert de l'arche de Kirjath-Jearim dans la cité de David. Dans le premier cas, les processions, quoique entourées des symboles du culte divin, n'étaient pas des actes du culte religieux, mais simplement une manière miraculeuse de faire la guerre à un moment où le peuple implorait l'intervention divine. Dans l'autre, il s'agissait uniquement de transporter l'arche, symbole de la présence de Jéhovah, d'un lieu où elle était demeurée longtemps dans l'obscurité, à un autre que le Seigneur lui-même avait choisi pour sa demeure, et dans une pareille occasion, il convenait que ce transfert s'opérât avec la Plus grande solennité religieuse.

1. *Iliade*, liv. VI, v. 296.

Mais c'était là seulement des faits occasionnels, n'ayant absolument rien de commun avec les processions romaines qui forment une partie ordinaire du cérémonial papal. Si l'Écriture ne dit rien des processions religieuses dans le culte approuvé de Dieu, elle parle plusieurs fois des processions païennes accompagnées de statues, et elle dépeint énergiquement la folie de ceux qui attendent du bien de ces dieux qui ne peuvent se mouvoir d'un lieu dans un autre à moins qu'on ne les y transporte. Parlant des dieux de Babylone, le prophète Esaïe s'exprime ainsi: "Ils tirent l'or de la bourse, pèsent l'argent à la balance et louent un orfèvre pour en faire un dieu; ils l'adorent et se prosternent devant lui; ils le portent sur leurs épaules, ils s'en chargent, ils le mettent à sa place, il s'y tient immobile, il n'en remuera jamais." (Esaïe. XLVI, 6). Dans les sculptures de Ninive, ces processions d'idoles qu'on portait sur les épaules sont représentées avec éclat 1 et illustrent d'une manière frappante le langage du prophète sur la véritable origine des processions romaines. En Egypte, on observait la même pratique. Dans la procession des reliquaires, dit Wilkinson, on portait d'ordinaire la statue de la principale déesse en l'honneur de laquelle se faisait la procession, avec celle du roi et les statues de ses ancêtres qu'on portait aussi sur les épaules 2. Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue qu'on peut identifier les processions en général avec le système Babylonien. Nous avons la preuve qu'elles remontent à cet événement désastreux de l'histoire de Nemrod dont nous nous sommes déjà tant occupés. Wilkinson dit que Diodore parle d'une fête Éthiopienne de Jupiter où la statue de ce dieu était portée en procession, probablement pour rappeler que les dieux se réfugièrent dans ce pays, selon la légende; peut-être était-ce là, dit-il, un mémorial de la fuite des Égyptiens avec leur dieu 3.

1. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 451.
2. WILKINSON, vol. V, p. 273.
3. *ibid*. p. 274.

Le passage de Diodore, auquel Wilkinson fait allusion, n'est pas très décisif sur le motif du transfert annuel en Éthiopie des statues de Jupiter et de Junon (car Diodore mentionne la statue de Junon comme celle de Jupiter), qui après y avoir séjourné pendant quelque temps, étaient ramenées en Egypte 1. Mais si l'on compare ce passage à d'autres passages d'auteurs anciens, tout s'explique aisément. Eustathius dit qu'à cette fête-là, les Éthiopiens allaient chercher les statues de Jupiter et d'autres dieux qui étaient dans le temple de Jupiter à Thèbes. Avec ces statues ils allaient à une certaine époque en Lybie où ils célébraient une fête splendide en l'honneur des dieux 2. Comme la fête s'appelait une fête Éthiopienne, et comme c'était les Éthiopiens qui portaient et ramenaient les idoles, il est clair que les idoles étaient des idoles Éthiopiennes; or, comme nous avons vu que l'Egypte était au pouvoir de Nemrod et par conséquent des Cushites ou des Éthiopiens, quand l'idolâtrie fut pour un temps abolie en Egypte 3, que serait ce transfert d'idoles en Ethiopie, le pays des Cushites, qu'on célébrait solennellement chaque année, sinon le résultat naturel de la suppression temporaire du culte des idoles inauguré par Nemrod ? Nous avons, au Mexique, la contrepartie exacte de cette fête Éthiopienne. À une certaine époque, on portait les statues des dieux hors de ce pays, dans une procession de deuil, comme si on se séparait d'eux, et au bout de quelque temps, on les ramenait avec toutes sortes de joyeuses démonstrations 4. En Grèce, nous trouvons une fête entièrement analogue qui, se rattachant d'un côté à la fête Éthiopienne d'Égypte, se rattache de l'autre, d'une manière très étroite, à la procession de pénitents du pape Grégoire. Potter parle d'une fête Delphienne en l'honneur d'un voyage d'Apollon 5; et au chapitre des fêtes appelées Apollonies, nous lisons:

1. DIODORE, liv. I, sect. 97, p. 62.
2. EUSTATHIUS, *L'Iliade d'Homère*, liv, I, v. 423-425 (SMITH, *Dict., sub voce* Ethiopia).
3. Voir p. 99-100.
4. HUMBOLDT, vol. I, p. 381-382.
5. POTTER, vol. I, p. 360.

"À Apollon, d'Egiale, pour ce motif: Apollon ayant remporté une victoire sur Python, vint à Egiale avec sa soeur Diane; mais effrayé, il s'enfuit en Crête. Les Egialéens furent dès lors infestés par une épidémie; et avertis par les prophètes d'avoir à apaiser les deux divinités offensées, ils envoyèrent sept

jeunes gens et sept jeunes filles pour les supplier de revenir. (C'est là le germe typique de la "Septuple litanie" du pape Grégoire.) Apollon et Diane acceptèrent leur dévotion, et il fut d'usage dès lors de choisir des jeunes gens et des jeunes filles pour faire une procession solennelle, en grande pompe, comme si on voulait ramener Apollon et Diane, et cela dura jusqu'à l'époque de Pausanias 1." La lutte entre Python et Apollon en Grèce est précisément la contrepartie de la lutte entre Typhon et Osiris en Egypte; en d'autres termes, entre Sem et Nemrod. Nous voyons ainsi la signification réelle et l'origine de la fête Éthiopienne pendant laquelle les Éthiopiens transportaient les dieux hors des temples Égyptiens. Cette fête se rapporte évidemment à l'époque où Nemrod fut renversé et où l'idolâtrie n'osa pas se montrer, sauf parmi les sectateurs dévoués du puissant chasseur (qui se trouvaient dans sa propre famille, la famille de Cush) quand, avec des pleurs et des lamentations, les idolâtres s'enfuirent emportant leurs dieux sur leurs épaules pour se cacher où ils purent 2. En souvenir de la suppression de l'idolâtrie et des malheureuses conséquences qui résultèrent, dit-on, de cette suppression, la première partie de la fête, si nous en jugeons par les lumières que nous fournissent la Grèce et le Mexique, était remplie par la procession des pleureurs; la tristesse était ensuite changée en joie en souvenir du retour heureux de ces dieux exilés à leur première élévation. C'est une glorieuse origine pour la "Septuple Litanie" du pape Grégoire et pour les processions romaines !

1. POTTER, vol. I, p. 334.
2. Pour la fuite des dieux, voir aussi ch. 7.

Article 2
Le culte des reliques

Rien ne caractérise Rome comme le culte des reliques. Partout où l'on ouvre une chapelle, partout où l'onconsacre une église, il manque quelque chose s'il n'y a pas la relique d'un saint ou d'une sainte pour sanctifier ce lieu. Les reliques des saints et les os pourris des martyrs forment une grande partie de la richesse de l'Église. C'est à cause de ces reliques qu'on a pratiqué les plus grossières impostures ; les histoires les plus absurdes ont été racontées sur leur pouvoir merveilleux, et cela par des Pères qui ont un nom fameux dans les annales de la chrétienté. Augustin lui-même, avec sa perspicacité philosophique, avec son zèle contre certaines formes de la fausse doctrine, était profondément imbu de cet esprit mesquin qui conduisit au culte des reliques. Qu'on lise les balivernes qui terminent la fameuse Cité de Dieu et l'on ne

sera plus étonné que l'Église Romaine ait fait de lui un saint et l'ait proposé au culte de ses dévots. Prenez seulement un spécimen ou deux des histoires par lesquelles il soutient les absurdités qui étaient en faveur de son temps: "Quand l'évêque Projectius apporta les reliques de Saint-Etienne dans la ville appelée Aquæs Tibultinœ, la foule vint en grand nombre pour les honorer. Il se trouvait là une femme aveugle qui supplia la foule de l'amener à l'évêque, possesseur des saintes reliques. On le fit, et l'évêque lui donna des fleurs qu'il tenait à la main. Elle les prit, les porta à ses yeux, et aussitôt elle recouvra la vue, si bien qu'elle passa rapidement devant tous, n'ayant plus besoin d'être conduite 1." À l'époque d'Augustin, le culte formel des reliques n'était pas encore établi, mais on invoquait déjà, par des prières et des supplications, les martyrs auxquels ils étaient

1. *De Civitate Dei*, liv. XXII, vol. IX, ch. 8, p. 875. B. C.

censés avoir appartenu, et cela avec la haute approbation de l'évêque d'Hippone, ainsi que le prouve surabondamment l'histoire suivante: "Ici, à Hippone, dit-il, il y avait un vieillard pauvre et saint, nommé Florentius, qui par son métier de tailleur se suffisait à peine. Un jour il perdit son manteau, et ne pouvant en acheter un autre pour le remplacer, il se rendit à la chapelle des Vingt martyrs, qui était dans la ville, et se mit à les prier, les conjurant de lui fournir les moyens de se vêtir. Une bande de mauvais sujets qui l'entendit, le suivit à son départ, se moquant de lui et lui disant : "Avez-vous demandé aux martyrs de l'argent pour vous acheter un manteau ?" Le pauvre homme se rendit tranquillement chez lui et comme il passait près de la mer, il vit un gros poisson que la mer venait de jeter sur le sable, et qui respirai: encore. Les personnes présentes lui permirent de prendre ce poisson, qu'il apporta à un certain Catosus, cuisinier, bon chrétien, qui le lui acheta pour 300 deniers. Avec cette somme, il pensait acheter de la laine que sa femme pourrait filer, afin de lui faire un vêtement. Quand le cuisinier découpa le poisson, il trouva dans son ventre un anneau d'or, qu'il crut devoir donner au pauvre homme qui lui avait vendu le poisson. C'est ce qu'il fit, en lui disant : "Voilà comment les vingt martyrs t'ont revêtu 1 !" C'est ainsi que le grand Augustin inculquait le culte des morts et l'adoration de leurs reliques capables d'après lui, d'opérer des prodiges ! Les petits drôles qui s'étaient moqués de la prière du tailleur semblent avoir eu plus de sens que le "saint vieillard" et que l'évêque. Or, si des hommes qui professaient le christianisme préparaient ainsi, au Ve siècle, la voie au culte de toute espèce de haillons et d'ossements corrompus, le même culte avait fleuri dans les contrées païennes

1. l. *De Civitate Dei*, liv. XXII, vol. IX, ch. 8, p. 874-875. Cette histoire du poisson et de l'anneau est une vieille histoire Égyptienne (WILKINSON, vol. I, p. 186-187) Catosus, le bon chrétien, était évidemment un suppôt des prêtres, qui pouvaient se permettre de lui donner un anneau pour le mettre dans le ventre du poisson. Le miracle devait amener des adorateurs à la chapelle des Vingt Martyrs, et ainsi procurer de la mouture à leur moulin, et les dédommager largement.

longtemps avant que les saints ou les martyrs chrétiens ne fussent apparus sur la terre. En Grèce, les croyances superstitieuses aux reliques, et surtout aux ossements des héros déifiés, formaient une partie importante de l'idolâtrie populaire. Les œuvres de Pausanias, le savant antiquaire grec, sont pleines d'allusions à cette superstition. Ainsi, nous apprenons que l'omoplate de Pélops, après avoir traversé plusieurs péripéties, fut désignée par l'oracle de Delphes comme ayant seule la puissance de délivrer les Eléens d'une peste qui les décimait. Cet os fut confié, comme une relique sacrée, à la garde de l'homme qui l'avait retiré de la mer et à sa postérité après lui. Les os du Troyen Hector étaient conservés à Thèbes comme un dépôt sacré. Les Thébains, dit Pausanias, racontent que les ossements d'Hector furent apportés de Troie, à cause de l'oracle suivant : "Thébains, vous qui habitez la cité de Cadmos, si vous voulez habiter dans votre pays et être bénis par la possession d'une fortune irréprochable, apportez dans votre royaume les ossements d'Hector, fils de Priam, et honorez ce héros suivant l'ordre de Jupiter 1." Nous pourrions donner beaucoup d'autres exemples analogues. Les ossements gardés ainsi avec soin et entourés de respect étaient censés pouvoir opérer des miracles. Depuis l'époque la plus reculée, le système Bouddhique s'est appuyé sur des reliques qui ont accompli des miracles au moins aussi authentiques que ceux qu'opéraient les reliques de saint Etienne ou des vingt martyrs. Dans le Mahawanso, l'un des grands étendards de la foi Bouddhique, voici comment on parle de l'enchâssement des reliques de Bouddha : "Le vainqueur des ennemis ayant terminé les travaux qu'il avait à accomplir dans l'enceinte aux reliques, réunit les prêtres et leur parla ainsi: les travaux que j'avais à faire dans l'enceinte aux reliques sont terminés. Demain, j'enchâsserai les reliques. Seigneurs, souvenez-vous des reliques 2!"

1. PAUSANIAS, liv. IX, *Bœtica*, ch. XVIII, p. 746.
2. POCOCKE, *L'Inde en Grèce*, p. 307.

Qui n'a entendu parler du saint vêtement de Trêves et de son exhibition au peuple? Le lecteur verra par ce qui suit qu'il y avait une exhibition tout à fait

semblable du saint vêtement de Bouddha: "Là-dessus (le neveu du Naga Rajah) par son pouvoir surnaturel s'élevant dans les airs à la hauteur de sept palmiers, et étendant les bras, apporta à l'endroit où il se trouvait en équilibre le Dupathupo (ou châsse) où était enchâssé le vêtement que portait Buddho, ou le prince Siddhatto, à son entrée dans le sacerdoce, et le montra au peuple 1." Ce saint vêtement de Bouddha était certainement aussi authentique et aussi digne d'adoration que le saint vêtement de Trêves.

Mais la ressemblance est plus grande encore. Il y a seulement un ou deux ans, le pape a présenté à son fils bien-aimé, François-Joseph d'Autriche, une dent de Saint-Pierre, comme marque de sa faveur et de son estime particulière 2. Les dents de Bouddha sont estimées au même degré parmi ses adorateurs. "Roi de Devas, dit un missionnaire Bouddhiste qui avait été envoyé à l'une des principales cours de Ceylan pour demander au Rajah une ou deux reliques, roi de Devas, tu possèdes la dent canine de la mâchoire droite (de Bouddha), et l'os droit du cou du divin docteur. Seigneur de Devas, n'hésite pas sur des questions qui doivent décider du salut du pays de Lanka 3 !" Voici maintenant un passage qui nous montre l'effet merveilleux des reliques : "Le sauveur du monde Bouddha, même après avoir atteint à Parinibanan ou l'émancipation finale (c'est-à-dire après sa mort), accomplit au moyen d'une relique de son corps des actes infinis d'une perfection extrême, pour le bien-être spirituel et la prospérité matérielle de l'humanité. Que n'a pas fait le Vainqueur (Jeyus) pendant sa vie 4 !" Or, dans les "Recherches Asiatiques", nous trouvons une déclaration

1. POCOCKE, p. 307-308.
2. *Interprétation originale de l'Apocalypse*, p. 72.
3. POCOCKE, p. 321.
4. *ibid*. note.

concernant les reliques de Bouddha qui nous explique merveilleusement la véritable origine du culte de ses reliques. La voici : "Les ossements ou les membres de Bouddha furent répandus dans le monde entier, comme ceux d'Osiris et de Jupiter Zagreus. Le premier devoir de ses descendants et de ses sectateurs fut de ramasser ces débris et de les ensevelir. Par piété filiale on rappelait chaque année, dans une recherche simulée, le souvenir le cette triste recherche, avec toutes les marques possibles de douleur et de tristesse, jusqu'à ce que le prêtre annonçât enfin qu'on avait trouvé les reliques sacrées. C'est ce qui se fait encore aujourd'hui chez plusieurs tribus tartares de la religion Bouddhique, et l'expression d'Ossements du Fils de l'Esprit du

Ciel est particulière aux Chinois et à quelques tribus de la Tartarie 1." Il est donc évident qu'ici le culte des reliques est précisément une partie de ces cérémonies instituées pour rappeler la mort tragique d'Osiris ou de Nemrod, qui, le lecteur s'en souvient, fut partagé en 14 morceaux, qu'on envoya en autant de pays infectés de son apostasie et de son faux culte, afin de frapper d'épouvanté tous ceux qui seraient tentés de l'imiter. Quand les apostats revinrent au pouvoir, leur premier acte fut de rechercher ces restes épars du grand chef de l'idolâtrie, et de les ensevelir avec les plus grandes marques de dévotion. Voici comment Plutarque s'exprime à ce sujet : "Informée de l'événement (c'est-à-dire du démembrement d'Osiris) Isis se mit tout de suite à la recherche des membres du corps de son mari, et prit une barque de jonc de papyrus Pour traverser plus facilement les endroits bas et marécageux... Ce qui explique le nombre des sépulcres d'Osiris en Égypte, c'est que partout où elle trouvait un des membres de son mari, elle l'ensevelissait sur le lieu même ; d'autres cependant supposent que cela s'explique par suite d'un artifice de la reine, qui offrit à chacune de ces villes une image de son mari, afin que si Typhon

1. *Recherches Asiatiques*, vol. X, p. 128-129.

venait à vaincre Horus dans le prochain combat, il ne pût trouver le véritable tombeau. Isis réussit à retrouver tout ces membres différents, à l'exception d'un seul qui avait été dévoré par les Lépidotes, les Phagres et les Oxyrinques; c'est pour cela que ces poissons sont en horreur chez les Égyptiens. Pour se dédommager, elle consacra le Phallus, et institua une fête en son honneur 1." Cela ne montre pas seulement la vraie origine du culte des reliques; cela montre aussi que la multiplication des reliques peut prétendre à la plus vénérable antiquité. Si donc Rome peut se vanter d'avoir seize ou vingt vêtements sacrés, sept ou huit bras de saint Matthieu, deux ou trois têtes de saint Pierre, ce n'est pas plus que l'Egypte ne pouvait faire pour les reliques d'Osiris. L'Egypte était couverte de tombeaux du dieu martyr; et plus d'une jambe, plus d'un bras, plus d'un crâne déclarés authentiques, étaient exposés dans les cimetières rivaux à l'adoration des fidèles.

C'est ce que nous apprend Wilkinson, d'après un passage de Plutarque 2. "Le temple de ce dieu à Abydos, dit-il, était aussi particulièrement honoré, et ce lieu était si sacré pour les Égyptiens, que des personnes demeurant à quelque distance demandèrent et obtinrent, non sans peine, la permission de posséder un sépulcre en dedans de la Nécropole, afin qu'après leur mort elles pussent

reposer dans une terre sanctifiée par la tombe de la grande et mystérieuse divinité 3." Si les endroits où on avait enseveli les reliques d'Osiris étaient réputés particulièrement saints, il est facile de voir combien cela provoquait naturellement des pèlerinages qui étaient si fréquents parmi les païens. Le lecteur sait quel mérite Rome attache à ces pèlerinages aux tombeaux des saints et comment, au Moyen Age, l'une des manières préférées de se purifier du péché était d'entreprendre un pèlerinage à la chapelle de Saint-Jacques de Compostelle

1. PLUTARQUE, vol. II, p. 358. A.
2. *ibid*. p. 359, A.
3. WILKINSON, vol. IV, p. 346.

en Espagne, ou au Saint-Sépulcre à Jérusalem 1. Or, il n'y a pas dans l'Écriture la moindre trace de quoi que ce soit qui ressemble à un pèlerinage à la tombe d'un saint, d'un martyr, d'un prophète ou d'un apôtre. La manière même dont le Seigneur jugea bon de disposer du corps de Moïse en l'ensevelissant dans les plaines de Moab, afin que personne ne sût jamais où était son sépulcre, avait évidemment pour but de décourager les sentiments du genre de ceux qui donnent naissance aux pèlerinages. En considérant le pays d'où venait Israël, les idées égyptiennes dont il était infecté, comme on le voit par le veau d'or, et la grande vénération que ce peuple avait pour Moïse, on comprend aisément la sagesse du Dieu qui disposait ainsi de son corps. Il y avait, dans le pays où Israël séjourna si longtemps, des pèlerinages pompeux qui s'accomplissaient à certaines époques de l'année, et entraînaient souvent de lourdes dépenses. Hérodote nous dit que de son temps la foule qui venait annuellement en pèlerinage à Bubastis, s'élevait à 700 000 personnes, et qu'alors on buvait plus de vin qu'à aucune autre époque de l'année 2.

Wilkinson parle d'un autre pèlerinage semblable qui se faisait à Philæ : "Outre la célébration des grands mystères de Philæ, il y avait à une certaine époque une grande cérémonie : les prêtres, dans une procession solennelle, visitaient sa tombe et la couronnaient de fleurs 3. Plutarque prétend même qu'à toute autre époque l'entrée de l'île était interdite, et qu'aucun oiseau ne volait au-dessus, aucun poisson ne s'approchait de la terre sacrée 4." Il ne paraît pas que ce fut là une simple procession de prêtres dans le voisinage immédiat de la tombe, mais un véritable pèlerinage national; car, nous dit Diodore, tous les prêtres d'Égypte révèrent le tombeau d'Osiris à Philæ 5.

1. *Christianisme Évangélique*, année 1855, vol. IX, p. 201.

2. HÉRODOTE, *Histoires*, liv. II, ch. 60, p. 126-127.
3. PLUTARQUE, vol. II, p. 359. B.
4. WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. IV, p. 346.
5. DIODORE, liv. I, p. 13.

Nous n'avons pas les mêmes renseignements précis sur le culte des reliques en Assyrie ou à Babylone, mais nous en savons assez pour montrer que si le dieu Babylonien était adoré en Egypte sous le nom d'Osiris, de même dans son propre pays on avait pour ses reliques la même vénération superstitieuse. Nous avons déjà vu qu'à la mort du Zoroastre des Babyloniens on disait qu'il avait donné sa vie en sacrifice volontaire, et qu'il avait chargé ses concitoyens de conserver ses restes, leur assurant que l'observation ou l'oubli de cet ordre d'un mourant déciderait de la destinée de l'empire 1. Aussi lisons-nous dans Ovide que Busta Nini ou la tombe de Ninus, fut longtemps un des monuments de Babylone 2.

Or, si l'on compare la mort et la prétendue résurrection du faux Messie avec la mort et la résurrection du véritable, on verra qu'il y a entre les deux un contraste frappant.

Quand le faux Messie mourut, ses membres furent séparés l'un de l'autre et ses ossements dispersés dans le pays. Quand le véritable Messie mourut au contraire, la Providence s'y prit de telle manière que le corps fut conservé tout entier, et que la parole prophétique s'accomplit fidèlement : "Aucun de ses os ne sera rompu". De plus, lorsque le faux Messie ressuscita, dit-on, ce fut avec un corps nouveau, tandis que l'ancien corps avec tous ses membres fut abandonné, ce qui indique bien que la résurrection n'était qu'un prétexte et une imposture. Quand cependant le vrai Messie fut "déclaré Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d'entre les morts", sa tombe, quoique gardée avec un soin jaloux par les incrédules soldats de Rome, fut trouvée entièrement vide, et on ne trouva jamais, jamais on ne prétendit avoir trouvé le corps du Seigneur.

1. SUIDAS, dans *Zoroastre*, vol. I, p. 1133-1134. Pour obtenir plus de renseignements sur ce sujet, voir plus loin au ch. 7, l'article 1, qui jette la lumière sur l'histoire de Phaëton.
2. *Métamorphoses*, liv. IV, vol. II, v. 88, p. 278.

La résurrection du Christ repose donc sur un fondement bien différent de celle d'Osiris. Il ne pouvait y avoir par conséquent aucune relique du corps de Jésus. Rome

cependant, pour développer le système babylonien, a suppléé à cette lacune au moyen des reliques des saints; et aujourd'hui les reliques de Saint-Paul et de Saint-Pierre, ou de Saint-Thomas Beckett et Saint-Laurent O'Toole, occupent dans le culte de la papauté la même place que les reliques d'Osiris en Egypte ou de Zoroastre à Babylone.

Article 3
Habillement et couronnement des statues

Dans l'Église de Rome, l'habillement et le couronnement des statues forment une partie importante du cérémonial. Les images sacrées ne sont pas représentées comme des statues ordinaires avec des vêtements formes de la même matière dont elles sont composées, mais elles ont des vêtements qu'on leur met comme on ferait à de vraies personnes en chair et en os. On dépense souvent de grosses sommes pour ces vêtements; et ceux qui donnent de belles robes sont l'objet, dit-on, de faveurs spéciales et se préparent une grande provision de mérites.

Ainsi, nous voyons que le duc et la duchesse de Montpensier étaient glorifiés, dans le journal "La Tablette" (septembre 1852), non seulement pour avoir donné 3 000 réaux en aumônes aux pauvres, mais surtout à cause de leur piété: ils avaient en effet donné à la Vierge un magnifique vêtement de brocart d'or, avec une dentelle blanche et une couronne d'argent. Vers la même époque, la reine d'Espagne manifesta sa piété par un bienfait semblable : elle déposa aux pieds de la reine du ciel l'hommage de la robe et des joyaux qu'elle portait un jour d'actions de grâces solennelles, et de plus la robe qu'elle avait lorsqu'elle reçut le coup de poignard de l'assassin Merino. Le manteau, dit le journal espagnol, portait les marques de la blessure, et sa bordure d'hermine était tachée du sang précieux de Sa Majesté. Dans la corbeille qui contenait les vêtements étaient aussi les joyaux qui ornaient la tête et la poitrine de Sa Majesté. Parmi eux était un corsage en diamants, si merveilleusement travaillé, si éblouissant, qu'il paraissait fait d'une seule pierre 1.

1. BEGG, *Manuel de, la papauté*, p. 272-273.

Tout cela est assez enfantin et montre la nature humaine sous un aspect bien humiliant; mais c'est exactement copié sur l'ancien culte païen. La même manière d'habiller et d'orner les dieux se pratiquait on Égypte, et il n'y avait que les personnes sacrées qui pouvaient remplir une si haute fonction. Ainsi

dans les inscriptions de Rosette voici comment il est parlé de ces fonctionnaires sacrés : "Les principaux prêtres et les prophètes, et ceux qui peuvent entrer dans le sanctuaire, pour revêtir les dieux, se sont réunis dans le temple de Memphis et ont rendu le décret suivant 1."

La coutume d'habiller les dieux occupait aussi une grande place dans les cérémonies sacrées de l'ancienne Grèce. Voici comment Pausanias parle d'un présent offert à Minerve : "Quelque temps après, Laodicée, fille d'Agapenor, envoya un voile à Tégée, pour Minerve Alea." L'inscription qui accompagne cette offrande nous montre en même temps l'origine de Laodicée:

Laodicée, de Chypre la divine,
Au pays de son père qui s'étend au loin,
Envoie ce voile en offrande à Minerve 2.

De même aussi, lorsqu'Hécube reine de Troie, dans le passage déjà cité, reçut l'ordre de conduire la procession de pénitents à travers les rues de la ville au temple de Minerve, elle fut avertie de ne point aller les mains vides, mais de prendre avec elle, comme la plus grande offrande qu'elle pût faire, "le voile le plus précieux, le plus grand que renferme son palais". La reine obéit ponctuellement. "Elle descend dans sa chambre parfumée, où sont tous ses voiles artistement variés, œuvre des femmes de Sidon, que Paris amena lui-même de la Phénicie, lorsqu'il eut navigué, sur la vaste mer, dans ce voyage où il ravit Hélène issue d'un père puissant. Hécube choisit un voile et l'emporte pour l'offrir à Minerve. C'est le plus

1. WILKINSON, vol. I, p. 265, 1. 6, note.
2. PAUSANIAS, liv. VIII, *Arcadica*, ch. V, p. 607.

beau par ses couleurs variées, c'est aussi le plus grand; il brille comme un astre, et il est placé au-dessus de tous les autres 1."

Il y a certainement une ressemblance étonnante entre 1a piété de la reine de Troie et celle de la reine d'Espagne. Mais dans l'ancien paganisme cet usage de vêtir les dieux cachait un mystère. Si les dieux et les déesses étaient si heureux d'être ainsi revêtus, c'est parce qu'il y eut un temps dans leur histoire où ils en eurent grand besoin. Oui, on peut nettement établir comme nous l'avons déjà indiqué, que plus tard le grand dieu et la grande déesse du paganisme, tandis que les faits de leur histoire étaient mêlés à leur système d'idolâtrie, furent adorés comme des incarnations de nos premiers parents

dont la chute fatale les dépouilla de leur gloire primitive, si bien que la main divine dut couvrir leur nudité avec un vêtement spécialement fait pour eux. Je ne puis le démontrer ici d'une manière approfondie ; mais qu'on étudie le passage où Hérodote nous parle de cette cérémonie qu'on pratiquait chaque année en Egypte et dans laquelle on immolait un bélier pour habiller de sa peau le père des dieux 2. Que l'on compare cette déclaration avec ce passage de la Genèse où il est dit que le père de l'humanité était vêtu d'une peau, et après tout ce que nous avons vu de la déification des morts, peut-on avoir des doutes sur la fête qui se célébrait ainsi chaque année ? Nemrod lui-même, lorsqu'il fut mis en pièces, fut nécessairement dépouillé. Son état était identifié avec celui de Noé et plus tard avec celui d'Adam. Ses souffrances, disait-on, il les avait volontairement subies pour le bien de l'humanité. Aussi sa nudité comme celle du "père des dieux" dont il était une incarnation, était censée être volontaire. Lorsque sa souffrance fut terminée et que son humiliation eut pris fin, le vêtement qu'il portait fut regardé comme méritoire, avantageux non seulement pour lui-même, mais aussi pour tous ceux qui

1. HOMÈRE, *Iliade*, liv. VI, 288.
2. HÉRODOTE, *Histoires*, liv. II, ch. 42, p. 119. A. B.

étaient initiés à ses mystères. Dans les rites sacrés du dieu Babylonien, cette nudité et cet habillement qui, disait-on, avaient eu lieu l'un et l'autre, furent renouvelés pour tous ses adorateurs conformément à une déclaration de Firmicus, qui nous dit que les initiés passaient par les mêmes circonstances que leur dieu 1. Après avoir été dûment préparés par des rites et des cérémonies magiques, on les introduisait, entièrement nus, dans les parties les plus reculées du temple. C'est ce qui ressort de la citation suivante de Proclus: "Dans la partie la plus sacrée des mystères, on dit que les mystiques rencontrent d'abord les esprits aux formes diverses (c'est-à-dire les démons malfaisants) qui se précipitent violemment au-devant des dieux; mais en entrant dans l'intérieur du temple, où ils sont tranquilles et gardés par des rites mystiques, ils reçoivent dans toute sa pureté l'illumination divine, et, dépouillés de leurs vêtements, ils participent à la nature divine 2." Quand les initiés, ainsi illuminés et rendus participants de la nature divine, étaient recouverts de nouveaux vêtements, ces derniers étaient regardés comme sacrés, et possédaient, disait-on, des vertus extraordinaires. Le vêtement de peau que le père de l'humanité avait reçu de Dieu, après avoir senti si douloureusement sa nudité, était, de l'avis de tous les théologiens éminents, l'emblème typique de la glorieuse justice de Christ, "la robe de salut", qui est

"pour tous et sur tous ceux qui croient". Les vêtements dont on couvrait les initiés après leur avoir ôté les premiers étaient évidemment la contrefaçon de cette vérité. Les vêtements des initiés aux mystères d'Eleusis, dit Botter, étaient réputés sacrés, et aussi efficaces pour détourner le mal que les charmes et les incantations. On ne les quittait plus avant qu'ils ne fussent complètement usés 3. Et autant que possible, c'est dans ces vêtements sacrés qu'on les ensevelissait; car Hérodote parlant de

1. FIRMICUS, *De Errore*, p. 18.
2. TAYLOR, *Jamblique*, note p. 148. Voir Appendice, note M.
3. POTTER, *Antiquités grecques*, vol. I, p. 356.

l'Égypte, d'où ces mystères étaient sortis, nous dit que cette religion ordonnait de mettre les vêtements des morts 1. L'efficace des vêtements sacrés, comme moyen de salut, et comme ayant le pouvoir de délivrer du mal dans le monde invisible et éternel, occupe une place fort importante dans beaucoup de religions. Ainsi les Parsis, dont le système repose sur des éléments empruntés à Zoroastre, croient que "Sadra" ou le vêtement sacré tend essentiellement à préserver l'âme du mort des calamités envoyées par Ahriman, ou le diable ; et ils représentent ceux qui négligent l'usage de ce vêtement sacré comme souffrant dans leur âme, et comme poussant les cris les plus terribles et les plus effrayants, à cause des tourments que leur infligent toutes sortes de reptiles et d'animaux nuisibles qui les assaillent à coup de dents et d'aiguillon, et ne leur laissent pas un instant de répit 2. Comment a-t-on pu être entraîné à attribuer une pareille vertu à un vêtement sacré ? Admettons que c'est exactement le travestissement du vêtement sacré donné à nos premiers parents, et tout s'explique facilement. Cela explique aussi les sentiments superstitieux du papisme, sans cela incompréhensibles, qui amenèrent tant d'hommes, dans des époques de ténèbres, à se fortifier contre les terreurs du jugement à venir, en cherchant à se faire ensevelir dans une robe de moine. Être enseveli dans une robe de moine, avec des lettres qui enrôlaient le mort dans l'ordre monastique, c'était, pensait-on, le moyen infaillible d'être délivré de la condamnation éternelle ! Dans le Credo du laboureur, de Piers, on nous présente un moine qui enjôle un pauvre homme pour avoir son argent, en lui assurant que s'il veut seulement contribuer à la construction de son monastère:

Saint François lui-même le revêtira de cette chape, Le présentera à la Trinité, et priera pour ses péchés 3.

1. HÉRODOTE, liv. II, ch. 81, p. 184. B.

2. WILSON, *La religion des Parsis*, p. 164, 441, 442.
3. BILNEY, *Les Réformateurs anglais*, p. 258, note.

Grâce à la même croyance superstitieuse, le roi Jean d'Angleterre fut enseveli dans un capuchon de moine 1, et plus d'un noble et royal personnage, avant que "la vie et l'immortalité" ne fussent de nouveau "mises en évidence" à la Réformation, ne connaissaient pas de meilleur moyen pour revêtir à l'approche de la mort leur âme nue et souillée, que de s'envelopper de la robe d'un moine ou d'un frère qui, après tout, n'était certainement pas plus saint qu'eux-mêmes. Or, tous ces expédients de mensonge dans la papauté aussi bien que dans le paganisme, si on les compare d'un côté avec l'usage d'habiller les saints, de l'autre avec celui d'habiller les dieux, montrent bien, quand on remonte à l'origine, que depuis l'entrée du péché dans le monde, l'homme a toujours senti le besoin de se revêtir d'une justice meilleure que la sienne, et que le moment était venu où toutes les tribus de la terre devaient comprendre que la seule justice qui puisse servir à cet effet, est "la justice de Dieu", et celle de "Dieu manifesté en chair".

Le "couronnement des statues" se rattache étroitement à l'habillement des statues des saints. Pendant les deux derniers siècles, dans la communion papiste, on a de plus en plus célébré des fêtes pour le couronnement des statues sacrées. À Florence, il y a quelques années, la statue de la Madone portant l'enfant dans ses bras, était couronnée avec une solennité et une pompe extraordinaires 2. C'était la reproduction des faits rappelés dans l'histoire de Bacchus ou d'Osiris. Comme Nemrod était le Premier roi après le déluge, de même Bacchus fut célébré comme le premier qui ait porté une couronne 3. Cependant lorsqu'il tomba entre les mains de ses ennemis, il fut dépouillé de tout son pouvoir et de toute sa gloire ; il fut dépouillé aussi de sa couronne. La couronne tombant de la tête d'Osiris était célébrée par toute l'Egypte.

1. BILNEY, *Les Réformateurs anglais*, p. 258, note.
2. *Le Boulevard*, 1852-53, p. 154-157.
3. PLINE, *Hist. Nat.*, liv. XVI, p. 377. Sous le nom de Saturne, on décernait à Nemrod les mêmes attributs. Voir note 1, p. 55.

Cette couronne était représentée à diverses époques de différentes manières, mais dans le fameux mythe d'Osiris, elle était représentée par une guirlande de "Mélilot 1." Le Mélilot est une espèce de trèfle ; et le trèfle dans le système païen était l'un des emblèmes de la Trinité. Aujourd'hui chez les Tractariens, le trèfle est employé dans le même sens symbolique qu'il l'a

été longtemps dans la papauté, à laquelle le Puséisme l'a emprunté. Ainsi dans une image blasphématoire du XIVe siècle, on voit Dieu le Père représenté (fig. 39) avec une couronne à trois pointes dont chacune est surmontée d'une feuille de trèfle 2.

Fig. 39

Mais longtemps avant qu'on ne connût le Tractarianisme ou le Romanisme, le trèfle était un symbole sacré. La feuille était évidemment un symbole d'une grande importance chez les anciens Persans; ainsi nous lisons dans Hérodote, à propos de la description des rites des anciens mages: "Si un Persan veut offrir un sacrifice à un dieu, il mène l'animal à un endroit sacré. Alors, partageant

1. PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 356. E.
2. DIODORE, *Iconographie*, vol. I, p. 296.

la victime en morceaux, il fait bouillir la chair et la dépose sur les herbes les plus tendres, et surtout sur le trèfle. Cela fait, un mage, (sans mage on ne peut faire aucun sacrifice) chante un hymne sacré 1." En Grèce, le trèfle ou luzerne, sous une forme ou une autre, occupait aussi une place importante ;

le bâton de Mercure, en effet, le conducteur des âmes, à qui on attribuait tant de puissance, s'appelait "Triptelos", ou le bâton aux trois feuilles 2. Chez les Druides de la Grande-Bretagne, la feuille du trèfle blanc était en grande estime; c'était l'emblème de leur triple dieu 3 et elle venait de la même origine Babylonienne que le reste de leur religion. Le Mélilot, ou couronne de trèfle qui enveloppait la tête d'Osiris, était donc la couronne de la Trinité (la couronne placée sur sa tête comme représentant l'Éternel), la couronne de toute la terre, d'accord avec la voix divine qui dit à sa naissance : "le Seigneur de la terre est né". Or, comme cette guirlande de Mélilot, cette couronne de la domination universelle, tomba de sa tête avant sa mort, quand il se releva pour vivre de nouveau, la couronne dut lui être remise sur la tête et son pouvoir universel solennellement déclaré. Voilà donc l'origine de ce couronnement solennel des statues du grand dieu, et aussi du dépôt du chapelet sur son autel, comme un trophée de son pouvoir reconquis. Mais si le grand dieu fut couronné, il fallait aussi que la grande déesse reçût le même honneur. Aussi, quand Bacchus emmena dans le ciel sa femme Ariadne, il lui mit, dit-on, une couronne sur la tête 4 en signe de la haute dignité qui lui était conférée, et le souvenir du couronnement de la femme du dieu Babylonien est rappelé par la figure bien connue de la sphère appelée Ariadnasa corona 5 ou couronne d'Ariadne. C'est là, incontestablement, la vraie source de la cérémonie papale du couronnement de la Vierge.

1. *Histoires*, liv. I, p. 62-63.
2. HOMÈRE, *Hymne à Mercure*, v. 526.
3. DAVIES, *Les Druides*, p. 418.
4. OVIDE, *Fastes*, liv. III, vol. III, v. 513, p. 184.
5. MANILIUS, liv. v, v. 21,P. 164.

Si la couronne de Mélilot occupait une place si importante dans le mythe d'Osiris, si on posait un chapelet sur son autel, et que sa tombe fut couronnée de fleurs 1, c'est là l'origine de cette coutume si générale dans le paganisme, d'orner les autels des dieux de chapelets et de fleurs de toutes sortes 2.

C'est aussi pour une autre raison qu'on décorait ainsi les autels. Lorsque "dans ce beau champ de l'Enna, Proserpine cueillant des fleurs, elle-même, fleur plus belle encore, fut cueillie par le terrible Pluton", toutes les fleurs qu'elle avait ramassées se perdirent, et, non seulement elle pleura en songeant à la perte qu'elle venait de faire, mais elle fut pleurée, dans les Mystères, comme étant une perte d'une gravité exceptionnelle. C'était une perte qui, non seulement la dépouillait de sa gloire spirituelle, mais encore portait atteinte à la fertilité et à la beauté de la terre elle-même 3. Cependant,

cette perte, la femme de Nemrod sous le nom d'Astarté ou Vénus, fit, dit-on, plus que la réparer.

Aussi lorsque le chapelet sacré du dieu découronné fut placé de nouveau en triomphe sur sa tête et sur ses autels, les fleurs perdues par Proserpine furent retrouvées et admises aussi à côté du chapelet sur ses autels, en signe de reconnaissance envers cette mère de grâce et de bonté, pour la beauté et les bénédictions temporelles dont la terre était redevable à sa médiation et à son amour 4.

Cela se faisait particulièrement dans la Rome païenne. Les autels étaient ornés de fleurs à profusion. C'est à cette source que la papauté a emprunté la coutume d'orner

1. WILKINSON, vol. IV, p. 345.
2. *ibid*. vol. V, p. 368.
3. OVIDE, *Métamorphoses*, liv. V, fab. 6, 8. Ovide parle des larmes que répandit Proserpine quand, de sa robe déchirée du haut en bas, tombèrent à terre toutes les fleurs quelle avait ramassées ; cela montrait tout simplement la naïveté d'un esprit enfantin. Mais ceci est évidemment pour les non-initiés. Les lamentations de Gérés, intimement rattachées à la perte de ces fleurs, et la malédiction de la terre qui s'ensuivit bientôt, indiquent quelque chose d'entièrement différent.
4. Lucrèce, s'adressant à Vénus, dit ceci : Tibi suaves dedala tellum summittit flores. Liv. I, v. 6, 7.

l'autel de fleurs; et, l'empruntant à la papauté, le puséisme, dans l'Angleterre protestante, s'efforce de l'introduire chez nous. Mais si on la considère dans son origine, ceux qui ont le moindre sentiment chrétien doivent rougit à la seule pensée d'une telle impiété. Ce n'est pas seulement opposé au génie de la dispensation de l'Évangile qui demande "que ceux qui adorent le Dieu Esprit l'adorent en Esprit et en vérité 1"; mais il y a là un rapport direct avec ceux qui se réjouissent de la restauration du paganisme en opposition avec le culte du seul Dieu vivant et véritable !

1. Il est évident que cette expression ne signifie pas simplement qu'on doit l'adorer en sincérité, mais en simplicité, par opposition au culte symbolique des juifs.

Article 4
Le Rosaire et le culte du Sacré-Cœur

Tout le monde sait que l'usage du rosaire est particulier au Catholicisme Romain, et que les dévots de Rome disent machinalement leurs prières sur

leurs chapelets. Le chapelet, cependant, n'est pas d'invention papale. Il remonte à la plus haute antiquité, et on le trouve chez presque toutes les nations païennes. Les anciens Mexicains faisaient usage du rosaire comme d'un instrument sacré 1. Les Brahmanes de l'Hindoustan s'en servent très souvent, et les livres sacrés des Hindous en parlent sans cesse. Ainsi en racontant la mort de Sati, femme de Siva, on met en scène le rosaire : "En apprenant ce malheur, Siva désespéré, s'évanouit, mais ayant repris ses sens, il se rendit en toute hâte sur les bords de la rivière céleste, où il vit étendu le corps de sa bien-aimée Sati, revêtue de blanc, tenant à la main un rosaire, et rayonnante de splendeur, brillante comme l'or poli 2."

Dans le Thibet, il est aussi en usage depuis un temps immémorial parmi les innombrables peuplades de l'Orient qui se rattachent à la foi bouddhiste. Le passage suivant de Sir John F. Davis, montrera comment on l'emploie en Chine : "D'après la religion tartare des Lamas, le rosaire de 108 grains est devenu une partie du vêtement cérémonial propre aux neuf grades des fonctions officielles. Il consiste en un collier de pierres et de corail, presque aussi gros qu'un œuf de pigeon, et descend sur la poitrine ; il contient des grains différents, selon la qualité de celui qui le porte. Il y a un petit rosaire de 18 grains, moins grand, avec lequel les bonzes comptent leurs prières et leurs soupirs exactement comme dans le rituel commun. En Chine, les laïques le portent quelquefois au

1. HUMBOLDT, vol. II, p. 20.
2. KENNEDY, *Vawashi-Puran*, p. 332.

poignet, parfumé de musc, et lui donnent le nom de Heang-Crioo, ou chapelet parfumé 1." Dans la Grèce Asiatique, le rosaire était généralement en usage, comme on peut le voir par la statue de Diane d'Éphèse 2. Dans la Rome païenne il en était aussi de même. Les colliers que les matrones romaines portaient autour du cou n'étaient pas de simples bandes d'ornement; mais ils descendaient sur la poitrine 3, exactement comme les rosaires modernes, et le nom qu'ils portaient indique leur destination. Monile, nom ordinaire du collier, signifie uniquement celui qui fait souvenir. Or, quelle que soit la raison de l'introduction de ces rosaires ou souvenirs, cette idée est entièrement païenne 4. Elle suppose qu'il faut dire régulièrement un certain nombre de prières, elle oublie que Dieu nous demande notre cœur; elle conduit ceux qui font ces prières à penser que la forme et la routine sont tout, et "qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup".

Une nouvelle mode de dévotions s'est largement introduite tout dernièrement dans l'Église romaine: le chapelet joue ici encore un rôle important, et nous voyons encore une fois que la papauté se rapproche chaque jour, par ses innovations, de l'ancien paganisme de Babylone. Je veux parler du "rosaire du Sacré-Cœur". Il n'y a pas longtemps que le culte du Sacré-Cœur a été établi, et aujourd'hui c'est partout le culte privilégié. Il en était ainsi dans l'ancienne Babylone, comme le prouve le système Babylonien de l'Egypte. Là aussi on vénérait un cœur sacré. Le cœur était l'un des symboles d'Osiris rendu à la vie, apparaissant comme Harpocrate ou le dieu enfant 5, porté dans les bras de sa mère Isis. Aussi, le fruit du Persée Égyptien lui était-il particulièrement consacré, à cause de sa ressemblance avec le cœur

1. *La Chine*, vol. I, p. 391.
2. Voir fig. 8, p. 49.
3. Dat longa monilia collo. - OVIDE, *Métamorphoses*, liv. X, v. 264.
4. Le mot rosaire paraît venir du Chaldéen Ro, pensée, et Shareh, directeur.
5. Le nom d'Harpocrate, comme l'a montré Bunsen, signifie Horus l'enfant.

humain 1. C'est pour cela que le dieu enfant était souvent représenté avec un cœur à la main ou avec le fruit de Persée en forme de cœur (fig. 40).

Fig. 40

La gravure ci-dessus est tirée des "Pompéiens"; mais l'extrait suivant de la critique de John Bell sur les antiques de la galerie de peinture à Florence montre que le dieu enfant avait été représenté ailleurs de la même manière

dans l'antiquité. Parlant d'une statue de Cupidon, il dit que c'est un bel enfant, épanoui, charmant, florissant, agile et enjoué, et agitant un cœur 2. Ainsi le dieu enfant en vint à être regardé comme le dieu du cœur, en d'autres termes, comme Cupidon ou le dieu de l'amour. Pour identifier ce dieu enfant à son père, le puissant chasseur, on l'équipait d'un arc et de flèches; et pour l'amusement du profane vulgaire, les poètes chantaient ce dieu enfant qui lançait dans les cœurs des flèches aux pointes dorées. Son vrai caractère cependant, comme on le voit ci-dessus et comme nous avons eu des raisons de le conclure, était bien plus élevé, et d'une tout autre nature. Cet enfant était la semence de la femme. Vénus et son fils Cupidon n'étaient pas autre

1. PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 378. C.
2. BELL, *L'Italie*, p. 269. Edimbourg, 1825.

chose que la Madone et l'enfant 1. Examinant le sujet à ce point de vue, nous comprendrons la véritable force et le sens du langage que Virgile met dans la bouche de Vénus, lorsqu'elle s'adresse au jeune Cupidon:

Mon fils, toi ma force,
toi qui fais mon pouvoir suprême,
Toi qui seul méprises les traits
dont Jupiter foudroya Typhéé
C'est à toi que j'ai recours, et suppliante j'implore ta puissance 2.

Nous avons déjà parlé du pouvoir et de la gloire de la déesse mère fondés entièrement sur le caractère divin de son fils, mais le lecteur s'en rendra mieux compte en voyant le Fils appelé la "Force de sa mère". Si le dieu enfant symbolisé dans un cœur était regardé comme le dieu de l'enfance, cela explique admirablement l'une des coutumes particulières à Rome. Kennett nous dit, dans ses Antiquités que les jeunes Romains dans leur plus tendre jeunesse, portaient un ornement doré suspendu à leur cou et appelé "bulla", en forme de cœur. Barker, dans son ouvrage sur la Cilicie, tout en admettant que la bulla des Romains avait la forme d'un cœur 3, déclare en outre que c'était l'usage à la naissance d'un enfant de lui donner le nom de quelque divinité qui était censée le prendre sous sa protection, mais que ce nom n'était plus donné à l'enfant devenu jeune homme quand il ne portait plus la bulla 4. Quel était donc ce dieu sous la garde

1. les lignes suivantes d'Ovide montrent qu'il identifiait distinctement Vénus et Cupidon avec la mère et l'enfant de Babylone:

Terribilem quondam fugiens Typhona Dione
Tunc cum pro cœlo Jupiter arma tulit,
Venit ad *Euphraten*, comitata Cupidine parvo,
Inque Palæstinæ margine sedit aquæ.
(*Fastes*, liv. II, v. 461-464)

2. *Énéide*,liv. I, y. 668-670.
3. *Lares et Pénates de la Cilicie*, p. 147.
4. *ibid*. p. 166.

duquel on mettait les enfants des Romains? N'était-ce pas le dieu même dont ils portaient le symbole formel sous l'un ou l'autre de ses noms différents, et qui tout en étant reconnu comme le grand et puissant dieu de la guerre, était aussi représenté sous la forme qu'il affectionnait, celle d'un petit enfant ? Le culte du Sacré-Cœur semble aussi s'être répand jusque dans l'Inde. Dans ce pays, en effet, nous voyons Vichnou, le dieu Médiateur, atteint au pied d'une blessure qui causa sa mort 1 (mort dont on célèbre chaque année le souvenir par des scènes de désespoir), portant un cœur suspendu à la poitrine 2 (fig. 41).

Fig. 41

Mais dira-t-on, comment se fait-il que le cœur soit devenu le symbole déclaré de l'enfant de la grande Mère ? Voici ma réponse: le cœur en Chaldéen est "Bel"; or tout d'abord, au lendemain du coup porté à l'idolâtrie, presque tous les éléments importants du système Chaldéen furent introduits

sous un voile; ils continuèrent à être couverts de ce voile aux regards des profanes, quand on n'eut plus à agir sous l'effet de la crainte. Or le culte du Sacré-Cœur était précisément, sous un symbole, le culte du Bel sacré, le puissant de Babylone qui

1. Voir sur la mort de Crishna, l'une des formes de Vichnou, p. 95.
2. D'après MOOR, *Le Panthéon*, pl. I, Fig. 6.

mourut martyr de l'idolâtrie; on croyait, en effet, qu'Harpocrate, le dieu enfant, avait été comme Bel, rendu à la vie. Ce qui le prouve, c'est l'extrait suivant de Taylor, dans une note de sa traduction des Hymnes Orphiques: "Un jour que Bacchus se regardait dans un miroir; il fut horriblement mis en pièces par les Titans qui, non contents de cette cruauté, firent bouillir ses membres dans l'eau, puis les firent cuire sur le feu; mais pendant qu'ils étaient occupés à manger sa chair ainsi préparée, Jupiter, attiré par cette odeur et s'apercevant de cet acte barbare, lança sa foudre contre les Titans, et remit les membres de Bacchus à son frère Apollon afin de les faire ensevelir d'une manière honorable. Puis Dionysus, c'est-à-dire Bacchus, dont le cœur, pendant que le corps était ainsi mis en pièces, fut enlevé et gardé par Minerve, recouvra la vie par une nouvelle naissance, et compléta le nombre des dieux 1." Ceci montre d'une manière frappante le caractère sacré du cœur de Bacchus; cela montre aussi que la régénération de son cœur a bien le sens que je lui ai donné, c'est-à-dire la nouvelle naissance ou la nouvelle incarnation de Nemrod ou Bel. Quand Bel cependant revint à la vie comme enfant, il fut, nous l'avons vu, représenté comme une incarnation du soleil. Aussi pour marquer ses rapports avec le soleil ardent, le Sacré-Cœur fut représenté comme un cœur embrasé 2. C'est ainsi que le Sacré-Cœur de Rome est aujourd'hui adoré comme un coeur embrasé, ainsi qu'on peut le voir sur les rosaires consacrés à ce culte. À quoi bon dès lors donner au Sacré-Cœur qu'on adore à Rome le nom de Jésus, puisque non seulement ce culte s'adresse à une statue matérielle empruntée au culte de l'Antéchrist babylonien, mais encore puisque les attributs donnés à ce Jésus sont, non pas ceux du Sauveur vivant et aimant, mais bien les véritables attributs de l'ancien Bel ou Moloch ?

1. TAYLOR, *Hymnes mystiques d'Orphée*, note p. 88.
2. Voir fig. 4, p. 31, celle qui tient à la main un cœur enflammé.

Article 5
Les lampes et les cierges

Un autre trait caractéristique du culte romain, c'est l'emploi des lampes et des cierges. Si la Madone et l'enfant sont mis dans une niche, il leur faut une lampe qui brûle devant eux; pour célébrer une messe, même en plein jour, il faut allumer des cierges sur l'autel ; de même une grande procession est incomplète s'il n'y a pas de cierges allumés pour en embellir le pompeux spectacle. L'usage de ces lampes et de ces cierges vient de la même origine que tout le reste de la superstition papale. La même raison qui fit représenter le cœur par du feu lorsqu'il devint un emblème du Fils incarné, fit naître l'usage des lampes et des cierges allumés dans le culte de ce Fils; car suivant les rites établis par Zoroastre, c'est ainsi qu'on adorait le dieu Soleil. Quand chaque Égyptien, à un jour fixé, était tenu d'allumer une lampe en plein air sur sa porte, c'était un hommage rendu au soleil qui avait caché sa gloire en revêtant une forme humaine 1. Quand aujourd'hui les Yezidis du Kourdistan célèbrent chaque année leur fête des lampes allumées, c'est aussi en l'honneur du Sheik Shems, ou du soleil 2. Or, ce qui se faisait sur une grande échelle dans des occasions importantes, se faisait également dans le culte individuel: chacun allumait des lampes et des cierges devant son dieu favori. À Babylone, cette coutume était fort répandue, si l'on en croit le livre de Baruch. "Les Babyloniens, dit-il, allument devant leurs dieux des lampes innombrables, bien plus qu'ils ne le font pour eux-mêmes, quoique les dieux ne puissent en voir une seule, et qu'ils soient aussi insensibles que les poutres de leur maison 3."

1. Voir p. 177.
2. Identifié avec Sheik Adi. Voir *Ninive et Babylone*, et *Ninive et ses ruines*, vol I.
3. BARUCH, VI, 19, 20. Le passage ci-dessus est de la traduction de Diodati. La version ordinaire, au moins pour le sujet qui nous occupe, est au fond identique.

Dans la Rome païenne on pratiquait la même coutume. Licinius, empereur romain, avant de se battre avec Constantin, son rival, convoque une réunion de ses amis dans un bois épais, offre des sacrifices à ses dieux et leur allume des cierges ; en même temps dans son discours il leur déclare que s'ils ne lui font pas remporter la victoire sur Constantin son ennemi et le leur, il se verra forcé d'abandonner leur culte et de ne plus allumer de cierges en leur honneur 1. Dans les processions païennes à Rome, les cierges figuraient partout. Dans ces solennités, (dit le Dr. Middleton invoquant l'autorité d'Apulée), dans ces solennités le magistrat en chef siégeait souvent en robe de cérémonie, assisté des prêtres en surplis avec des cierges à la main, portant sur un trophée ou "thensa", les statues de leurs dieux revêtues de leurs plus beaux vêtements. Ils étaient ordinairement suivis de l'élite de la

jeunesse en vêtements de toile blanche ou en surplis, chantant des hymnes en l'honneur des dieux dont ils célébraient la fête, accompagnés de personnes de toute sorte qui étaient initiées à la même religion ; tous avaient à la main des flambeaux ou des cierges 2. Or, cette coutume d'allumer des lampes et des cierges en plein jour est si entièrement et si exclusivement païenne que nous trouvons des écrivains chrétiens comme Lactance au IVe siècle, qui montrent l'absurdité de cette pratique, et se moquent des Romains "qui allument des cierges pour Dieu comme s'il vivait dans l'obscurité 3". Si cette coutume avait déjà tant soit peu pénétré chez les chrétiens, Lactance ne l'aurait jamais tournée en ridicule comme une coutume particulière au paganisme. Mais ce qui lui était inconnu à l'Église chrétienne au commencement du IVe siècle commença bientôt après à s'y introduire, et forme aujourd'hui l'une des particularités les plus frappantes de cette communion qui se vante d'être la mère et la maîtresse de toutes les Eglises.

1. EUSÈBE, *Vita Constantini*, liv. II, 5, p. 183.
2. MIDDLETON, *Lettre de Rome*, p. 189. APULÉE, vol. I, *Métam*., ch. IX et ch. X.
3. LACTANCE, *Institut*., liv. VI, ch. 2, p. 289.

Si Rome emploie à la fois les lampes et les cierges dans les cérémonies sacrées, il est certain cependant qu'elle attribue à ces derniers, bien plus encore qu'à tout autre objet, une vertu extraordinaire. Jusqu'à l'époque du Concile de Trente, voici comment elle priait la veille de Pâques, à la bénédiction des cierges : "Nous t'invoquons dans tes œuvres, sainte veille de Pâques, et nous offrons très humblement ce sacrifice à ta Majesté: voici un flamme qui n'a point été souillée par la graisse ou la chair, qui n'a pas été profanée par une huile impure: nous t'offrons avec des cœurs soumis, pleins d'un entier dévouement, une flamme produite par une mèche entourée de cire, allumée pour brûler en l'honneur de ton nom Ce mystère si grand et le merveilleux sacrement de cette sainte veille, doivent être exaltés avec les louanges qui leur sont dues 1." Si on remarque avec quel accord unanime les nations les plus éloignées ont fait usage des cierges dans leurs rites sacrés, on verra bien qu'il y avait quelque mystère caché sous ces cierges et provenant du système original de l'idolâtrie auquel Rome a emprunté son rituel. Chez les Tongouses près du lac Baïkal en Sibérie, on place des cierges devant les Burchans, dieux ou idoles de ce pays 2. Dans les îles Moluques, on se sert de cierges dans le culte de Nito, ou le diable, qu'adorent ces insulaires. "Vingt ou trente personnes s'étant réunies, dit Hurd, on invoque le Nito, en frappant sur un petit tambour consacré, pendant que deux ou plusieurs personnes de la compagnie allument des cierges, et prononcent

quelques paroles mystérieuses, qui ont, parait-il, le pouvoir de le conjurer 3." Dans le culte de Geylan les cierges sont absolument nécessaires. "À Ceylan, dit le même auteur, quelques dévots, qui ne sont pas prêtres élèvent des chapelles dans leur maison, mais dans chacune ils sont obligés d'avoir une statue de Bouddha,

1. Service pour la veille de Pâques, dans la *Revue de l'Épître*, etc. Dr. GENTIANUS HARVET de Louvain, p. 229. B et p. 230. A.
2. *Journal Asiatique*, p. 593, 596.
3. *Rites et Cérémonies*, p. 91, c. 1.

d'allumer des cierges ou des bougies au-devant de cette statue et de l'orner de fleurs 1." Une pratique si générale remonte certainement à une ancienne origine, et doit avoir eu tout d'abord quelque raison mystique. En réalité, le cierge était un emblème, comme tant d'autres objets que nous avons déjà vus: il représentait le dieu Babylonien sous l'un de ses caractères essentiels de grand Médiateur. Le lecteur au courant des classiques peut se rappeler que l'un des dieux de l'antiquité s'appelait Ouranos 2, c'est-à-dire, "celui qui éclaire". Or, c'est sous ce caractère qu'on adora Nemrod lorsqu'il fut déifié. Il était le dieu-soleil, et à ce titre il était regardé, non seulement comme illuminant le monde matériel, mais comme éclairant les âmes des hommes ; on voyait en lui, en effet, le révélateur de "la bonté et de la vérité 3". Il est évident, d'après l'Ancien Testament, aussi bien que d'après le Nouveau, que le nom propre et personnel de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le "Verbe de Dieu", car c'est lui qui révèle l'amour et les desseins de la Divinité. Or, pour identifier le dieu-soleil avec le grand Révélateur de la Divinité, tout en lui laissant le nom de Mithra, on le représentait dans les sculptures sous la forme d'un lion; ce lion avait une abeille à la gueule 4 (fig. 42).

1. *Rites et Cérémonies*, p. 95, c. 2.
2. De aor ou our, lumière, et an, agir sur ou produire. — Ouranos est donc celui qui éclaire. Il est appelé par Sanchoniathon le Phénicien, fils d'Elioun, c'est-à-dire, comme l'expliquent Sanchoniathon et Philo Byblius, "le Très-Haut" (SANCH. p. 16, 19). Ouranos au sens physique veut dire : Celui qui brille ; et Hesychius (*sub voce* Akmon) en fait l'équivalent de Kronos; car Krn le verbe dont il vient, signifie également "produire des cornes" et "produire des rayons de lumière". Aussi, lorsque l'épithète de Kronos ou le Cornu, se rapportait à l'origine à la force physique de Nemrod, le roi puissant, ce roi étant déifié et devenant le seigneur du ciel, ce nom de Kronos lui fut encore donné sous son nouveau caractère de "Celui qui brille ou qui répand la lumière". La distinction faite par Hésiode entre Ouranos et Kronos n'est pas un argument contre l'identité substantielle de ces divinités considérées à l'origine comme païennes ; car Hérodote (*Hist*., liv. Il, ch. 53) déclare qu'Hésiode avait contribué à inventer une

théogonie grecque: certains de ses détails doivent donc être l'œuvre de sa propre imagination, et après examen, en écartant le voile de l'allégorie, l'Ouranos d'Hésiode, bien qu'introduit comme un des dieux païens, était, en réalité, le Dieu du Ciel, le Dieu vivant et vrai. Voyez ce qui est dit du Titan (HÉSIODE, ch. VII, sect. V.)

3. WILKINSON, vol. IV, p. 189.
4. DUPUIS, *Origine de tous les cultes*.

Fig. 42

L'abeille dans la gueule du dieu-soleil est destinée à le représenter comme le Verbe ; car Dabar, mot qui en chaldéen veut dire l'abeille, signifie aussi une parole; et la position de l'abeille dans la gueule du lion ne laisse aucun doute sur l'idée qu'on veut exprimer. Elle veut dire que Mithra, qui d'après Plutarque était adoré comme Mésitès, le Médiateur 1, dans son caractère d'Ouranos celui qui éclaire, n'était autre que cette glorieuse personne dont parle l'évangéliste Jean: "Au commencement était la Parole, et cette Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes." Le Seigneur Jésus-Christ a toujours été le Révélateur de la Divinité et doit avoir été connu comme tel par les patriarches; car le même évangéliste dit: "Aucun homme n'a jamais vu Dieu ; seul, le fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître", c'est-à-dire qu'il l'a révélé. Avant la

venue du Sauveur, les anciens juifs parlaient du Messie ou Fils de Dieu sous le nom de Dabar, ou la Parole. C'est ce qui ressort d'une déclaration du 3e chapitre du livre 1er de Samuel. Dans le 1er verset de ce chapitre, il est dit: "La Parole de

1. PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 369.

Dieu était rare en ces jours-là; les visions n'étaient pas fréquentes"; c'est-à-dire que par suite du péché d'Élie, le Seigneur ne s'était pas depuis longtemps révélé à lui par vision, comme aux prophètes. Quand le Seigneur eut appelé Samuel, cette vision du Dieu d'Israël fut rétablie (non pas cependant pour Élie), car il est dit au dernier verset (v. 21): "Et le Seigneur apparut de nouveau à Scilo; car le Seigneur se révélait à Samuel, à Scilo, par sa parole." Quoique le Seigneur parlât à Samuel, son langage implique plus qu'une vision, car il est dit : "le Seigneur apparut", c'est-à-dire se fit voir. Quand le Seigneur se révélait, ou se faisait voir à Samuel, il est dit que c'était par "Dabar", la parole de l'Éternel. Pour avoir été visible, il faut que la Parole de Dieu ait été le verbe personnel de Dieu, c'est-à-dire Christ 1. C'est évidemment le nom primitif sous lequel il était connu, aussi n'est-il pas étonnant que Platon parle de la seconde personne de la Trinité sous le nom de Logos, qui est exactement la traduction de Dabar, ou la Parole. Or, la lumière de la bougie, comme la lumière de Dabar, l'abeille, était représentée comme remplaçant la lumière de Dabar, la parole 2. Ainsi les apostats se sont détournés de la "vraie lumière" et ont mis une ombre à la place. Il est évident qu'il en était ainsi ; car, nous dit Crabb en parlant de Saturne, on plaçait sur les autels de ce dieu des cierges allumés, parce que, grâce à Saturne, les hommes avaient été ramenés des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité 3. Dans la Grèce Asiatique, le dieu Babylonien était évidemment connu comme étant "la Parole" qui donne la lumière; car nous y voyons l'abeille occuper une place qui prouve qu'elle était bien le symbole du grand Révélateur.

1. Après la captivité de Babylone, comme on le voit par les Targums chaldéens ou paraphrases de l'Ancien Testament, Christ était d'ordinaire appelé la Parole du Seigneur. Dans ces largums du Chaldéen récent, le mot employé pour "la Parole" est "Mimra"; mais ce mot, bien qu'il soit synonyme de celui qui est employé dans le texte hébreu, n'y est jamais employé. Le terme usité est Dabar. Cela est si bien connu que dans la traduction de l'évangile de Jean (polyglotte Bagster), le premier verset est ainsi traduit: "Au commencement était la Parole" (Dabar).
2. *Platonis opera*, vol. I, p. 84. E.
3. CRABB, *Mythologie*, p. 12.

Voici comment Muller parle des symboles du culte de Diane à Éphèse : "Son symbole constant est l'abeille qui n'a aucun rapport avec cette déesse. Le grand-prêtre était lui-même appelé Essen, ou le roi-abeille 1." Son caractère montre celui du dieu qu'il représentait. La divinité associée à Diane, la déesse portant une tour, était naturellement la même divinité qui accompagnait invariablement la déesse Babylonienne, et le titre du prêtre montre que l'abeille qu'on voit sur ses médailles était un autre symbole de son fils, la semence de la femme, sous son caractère de Dabar, la parole qui éclaire les âmes des hommes. Les formulaires mêmes de la papauté nous montrent avec une remarquable évidence que c'est là précisément le mystère caché sous les cierges brûlant sur l'autel, car dans le même endroit où elle parle du mystère du cierge, Rome parle ainsi de l'abeille qui produit la cire : "Si nous admirons l'origine de cette substance, savoir, les cierges, nous devons exalter hautement les abeilles, car elles ramassent les fleurs avec leurs pattes et cependant elles ne leur font aucun mal; elles ne donnent point le jour à des petits, mais elles produisent leurs jeunes essaims par la bouche, comme Christ, (pour prendre un exemple admirable), est sorti de la bouche du Père 2."

1. MULLER, *Les Donens*, vol. I, p. 403-404. Oxford, 1830.
2. *Revue de l'épitre*, du Dr. GENTIANUS HARVET de Louvain, p. 349. B et 350.A. Cet ouvrage, la "Ruche de l'Église romaine", contient le texte latin de ce passage qui se trouve dans au moins deux missels romains, fort rares aujourd'hui, imprimés à Vienne en 1506 et à Venise en 1522, antérieurement à la Réforme. Ce pas-sage, enlevé aux éditions postérieures, ne supporte pas l'examen des questions qu'il soulève. La bénédiction des cierges existe dans les Pontificale Romanum de Venise (1543 et 1572). L'introduction, ancienne, de cette formule extraordinaire remonte à une origine italienne : dans les ouvrages de l'évêque romain Ennodius, qui occupait un diocèse italien au VIe siècle, nous lisons dans une prière sur le cierge de Pâques : "C'est parce qu'au moyen des abeilles qui produisent leur cire la terre offre l'image de ce qui est particulier au ciel (meretur habere terra quod cœli est) et cela, à propos même de la Génération, car les abeilles peuvent par la vertu des herbes, mettre au monde leurs petits par la bouche, en moins de temps qu'il n'en faut aux autres animaux pour les produire de la manière naturelle (prolem, quam herbarum lucro, diligentius possunt ore profligare quam semine)." (ENNOD. *Opera).* Cette idée vient très certainement d'une liturgie chaldéeene. Mon frère, M. Hislop, de Blair Lodge, dont les recherches approfondies m'ont été très utiles, m'a indiqué le premier anneau de la chaîne des preuves sur ce sujet.

Il est bien évident qu'ici on veut parler de Christ comme du «Verbe de Dieu", comment l'imagination a-t-elle pu jamais concevoir une ressemblance pareille à celle qui se trouve dans ce passage, si ce n'est au moyen de

l'équivoque qui existe entre Dabar l'abeille, et Dabar la Parole ? Dans un ouvrage papal déjà cité, le Pancarpium Marianum, je vois le Seigneur Jésus désigné clairement sous le nom de l'Abeille. Parlant de Marie, sous le titre de "paradis de Délices", l'auteur dit: "Dans ce paradis vivait cette céleste abeille, c'est-à-dire cette sagesse incarnée. Elle trouva ce rayon de miel qui découlait goutte à goutte et par lequel l'amertume du monde fut changée en douceur 1."

Ces paroles blasphématoires représentent le Seigneur Jésus comme ayant tiré de sa mère tout ce dont il avait besoin pour bénir le monde. Une pareille idée a-t-elle pu venir de la Bible ? Non. Elle ne peut venir que de la source où l'écrivain a appris à donner le nom d'Abeille à la sagesse incarnée. Or, comme l'équivoque qui a pu faire donner ce nom au Seigneur Jésus est uniquement fondée sur une expression de la langue Babylonienne, on voit d'où vient cette théologie : on voit aussi que toute cette prière sur la bénédiction des cierges doit venir d'un livre de prières Babylonien. C'est ainsi qu'à chaque pas le lecteur voit de mieux en mieux à quel point était juste le nom donné par Dieu à la femme assise sur les sept montagnes : "Mystère, Babylone la Grande".

1. *Pancarpium*, ch. 29, p. 122.

Article 6
Le signe de la croix

Un autre symbole remarquable du culte romain, c'est le signe de la croix. Dans le système romain, on le sait, le signe de la croix et l'image de la croix sont tout. On ne peut dire aucune prière, rendre aucun culte, on ne peut rien faire, pour ainsi dire, sans l'usage constant du signe de la croix. La croix est regardée comme le grand moyen d'enchantement, comme le grand refuge au moment du danger, comme la ressource infaillible contre toutes les puissances des ténèbres. On adore la croix avec tout le respect qui n'est dû qu'au Très-Haut; et l'appeler devant un véritable disciple de Rome, de son nom scripturaire, **l'arbre maudit**, est une offense mortelle. Dire que cette superstition du signe de la croix, ce culte rendu par Rome à une croix de bois ou de métal ait pu résulter de la parole de Paul: "Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ crucifié", est une pure absurdité, un vain subterfuge, Jamais les vertus magiques attribuées au signe de la croix, jamais le culte qu'on lui rend n'ont eu une pareille origine ! Ce même signe que Rome fait aujourd'hui était en

usage dans les Mystères Babyloniens; le paganisme l'employait pour les mêmes desseins mystiques, il l'entourait des mêmes honneurs.

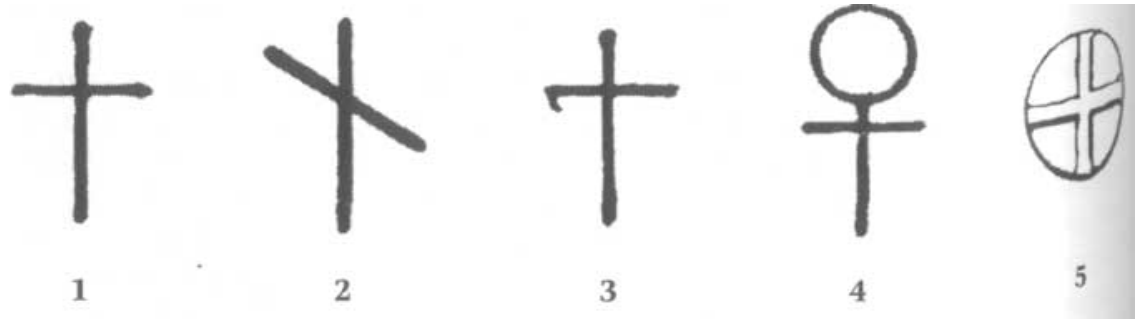


Fig. 43

Ce qu'on appelle maintenant la croix du christianisme, n'était nullement à l'origine un emblème chrétien, c'était le Tau mystique des Chaldéens et des Égyptiens, la vraie forme première de la lettre T, l'initiale du nom de Tammuz, qui, en hébreu, est absolument la même que dans l'ancien Chaldéen ; on la trouvait sur les monnaies, mine dans la figure n°l (fig. 43); et en Étrurien et en Copte, comme dans les figures n°2 et 3. Le Tau mystique était marqué au moment du baptême sur le front de ceux qu'on initiait aux mystères 1 et on l'employait de bien des manières différentes comme le plus sacré des symboles. Pour identifier Tammuz avec le soleil, on le joignait quelquefois au cercle du soleil, comme dans la figure n°4, quelquefois on le plaçait dans le cercle 2, comme dans la figure n°5. Peut-être la croix de Malte que les évêques romains ajoutent à leur nom comme symbole de leur dignité épiscopale n'est autre chose que cette même lettre ; cependant on peut en douter. Mais ce qui est hors de doute, c'est que cette croix de Malte est un symbole formel du soleil; car Layard l'a trouvé à Ninive comme un emblème sacré, et il n'a pas pu faire autrement que de l'identifier avec le soleil 3. Le Tau mystique, symbole de la grande divinité, était appelé le signe de vie ; on le portait sur le cœur comme une amulette 4; on le reproduit sur les vêtements officiels des prêtres, comme sur ceux des prêtres de Rome ; les rois le portaient à la main, comme signe de leur dignité ou de l'autorité qu'ils tenaient de la divinité 5. Les Vierges Vestales de la Rome païenne le portaient suspendu à leurs colliers, comme le font aujourd'hui les religieuses 6. Les Égyptiens faisaient de même, et plusieurs

1. TERTULLIEN, *De præscitt. Hæret.*, vol. II, ch. 40, p. 54 et note. Il dit que les initiés aux mystères par le baptême étaient marqués au front comme ses compatriotes chrétiens d'Afrique, qui commençaient à être marqués par le signe de la croix.

2. STEPHEN, *L'Amérique centrale*, tome II, p. 344.
3. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 211 et *Ninive et ses ruines*, tome II, p. 446.
4. WILKINSON, tome I, p. 363.
5. Voir le portrait d'un roi au chapitre suivant.
6. Père LAFITAN, *Mœurs des sauvages américains*, tome I, p. 442.

des nations barbares, avec lesquelles ils étaient en rap-port, le faisaient aussi, comme le témoignent les monuments Égyptiens. Parlant des ornements de quelques-unes de ces tribus, Wilkinson dit : "La ceinture était parfois richement ornée : hommes et femmes portaient des boucles d'oreille; souvent ils avaient une petite croix suspendue à un collier, ou au col de leur vêtement" Cette dernière coutume ne leur était pas spéciale; cette croix était aussi attachée ou peinte sur les robes de Rotnno, on peut en voir des traces dans les ornements de luxe de Rebo, ce qui montre qu'elle était déjà en usage au XVe siècle avant l'ère chrétienne 1.

Fig. 44

II n'y a presque pas de tribu païenne où l'on ne trouve la croix. Elle était adorée par les Celtes païens longtemps avant l'incarnation et la mort de Christ 2. "C'est, dit Maurice, un fait remarquable et bien confirmé, que 1es Druides avaient coutume de choisir dans leurs bois l'arbre le plus grand, le plus beau, pour en faire un emblème de leur divinité; ils coupaient les petites

branches, et attachaient deux des plus fortes à la plus haute partie du tronc, de telle manière que ces branches

1. WILKINSON, tome I, p. 376.
2. CRABB, *Mythologie*, p. 163.

s'étendaient de chaque côté comme les bras d'un homme, et présentaient avec le corps l'aspect d'une énorme croix; sur l'écorce, en plusieurs endroits, ils gravaient aussi la lettre Tau 1." Elle était adorée au Mexique longtemps avant que les catholiques romains n'y eussent pénétré; on y élevait de grandes croix de pierre, sans doute au dieu de la pluie 2. La croix ainsi adorée par beaucoup de nations ou regardée comme un emblème sacré, était le symbole indubitable de Bacchus, le Messie Babylonien, car il était représenté ayant sur la tête un bandeau couvert de croix.

Fig. 45 Agrandissement de la tête de la figure 22, p. 77. Relisez, p. 230, à propos de la cérémonie du jeudi saint à Rome, le culte de la croix de feu, et vous verrez le vrai sens de ce culte.

Ce symbole du dieu Babylonien est aujourd'hui en honneur dans toutes les immenses landes de la Tartarie, où domine le Bouddhisme, et la manière dont on l'y représente fournit un commentaire frappant du langage dont Rome se sert pour désigner la croix. Bien que la croix, dit le colonel Wilford, dans les "Recherches asiatiques", ne soit pas un objet de culte chez les Bouddhas ou Bouddhistes, c'est leur devise et leur emblème favoris.

1. MAURICE, *Antiquités indiennes*, tome VI, p. 1.
2. PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, tome I, p. 242.

C'est absolument la croix des Manichéens, avec des fleurs et des feuilles. Cette croix qui produit des feuilles et des fleurs (et un fruit aussi, dit-on), est appelée l'arbre divin, l'arbre des dieux, l'arbre de la vie et de la connaissance, produisant ce qui est bon et désirable, et se trouve dans le Paradis terrestre 1 (fig. 46). Comparez ceci avec la manière dont Rome parle de la croix et vous verrez combien la coïncidence est exacte.

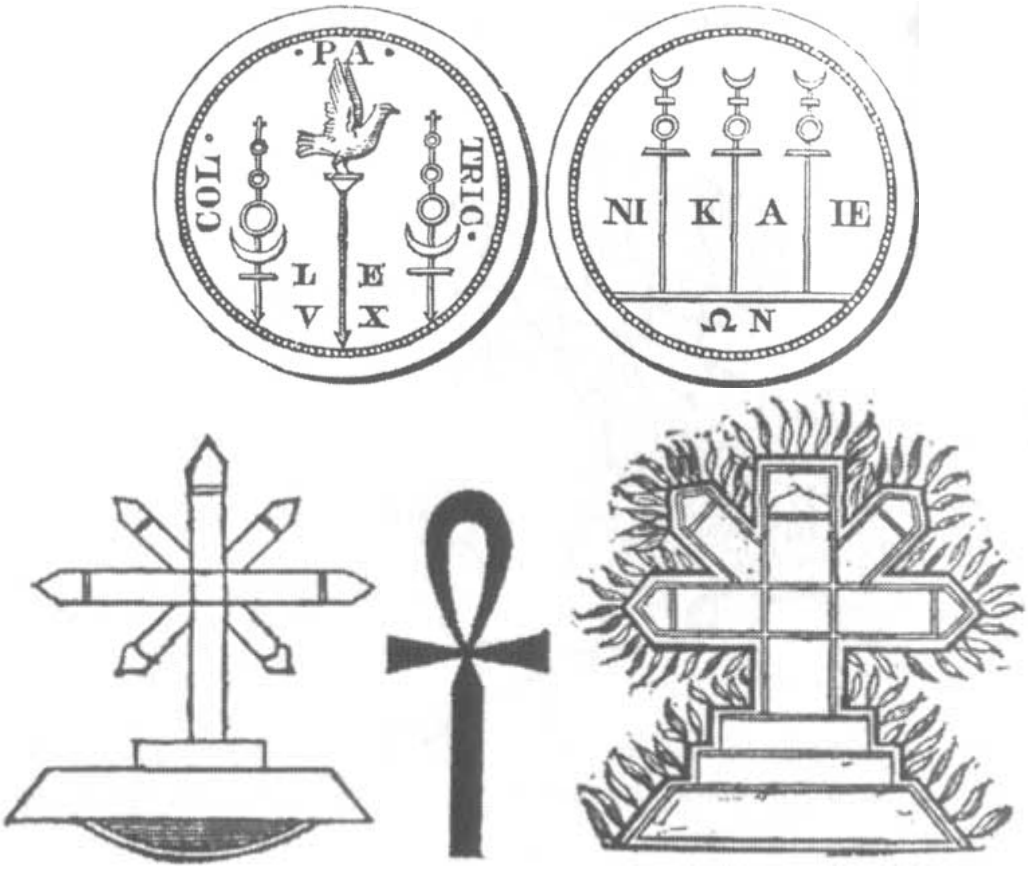


Fig. 46 Les deux croix supérieures sont des étendards de nations païennes et barbares de l'Orient. La croix noire du milieu est le Tau sacré des Égyptiens, ou le signe de vie. Les deux croix inférieures sont des croix Bouddhistes.

Dans l'office de la croix, elle est appelée l'arbre de vie, et on enseigne à ses adorateurs à l'invoquer ainsi : "Salut,ô croix, bois triomphal, véritable salut du monde, de tous les arbres il n'en est point un seul dont les feuille, les fleurs, les boutons puissent être comparés aux tiens ! Ô croix, notre seule espérance, augmente la justice de

1. *Recherches Asiatiques*, vol. X, p. 124.

l'homme pieux, et pardonne les fautes du pécheur 1." Peut-on croire en lisant le récit scripturaire de la crucifixion, que ce récitait jamais pu se transformer en cette bizarrerie de feuilles, de fleurs et de boutons, qu'on trouve dans l'office romain. Mais si on considère que la croix Bouddhiste, comme celle de Babylone, était l'emblème certain de Tammuz, qui était connu comme la branche de gui, ou celui qui guérit tout, il est facile de voir pourquoi l'initiale sacrée est couverte de feuilles, et pourquoi Rome, en l'adoptant, l'appelle, le "remède qui maintient la santé, guérit les maladies et fait ce que le pouvoir seul de l'homme ne pourrait jamais faire." Or ce symbole païen paraît s'être introduit tout d'abord dans l'Église chrétienne d'Egypte et dans l'Afrique entière. Une déclaration de Tertullien vers le milieu du IIIe siècle montre à quel point l'Église de Carthage était alors infectée du vieux levain 2. L'Egypte en particulier, qui n'a jamais été entièrement évangélisée, semble avoir, la première, introduit ce symbole païen. La première forme de ce qu'on appelle la croix chrétienne, découverte en Egypte sur des monuments chrétiens, est évidemment le Tau païen, ou signe de vie égyptien. Que le lecteur lise avec soin ce passage de Wilkinson:

1. *Revue de l'Épitre* du Dr. GENTIANUS HARVET de Louvain, p. 351. Voici l'une des stances de cette hymne dans l'original:

O crux, lignum triumphale
Mundi vera salus, vale,
Inter ligna nullum tale
Fronde, flore, germine

Cette hymne mise en vers par les Romanistes de l'Église anglaise a été publiée avec d'autres de la même origine dans un volume intitulé *Dévotion de la Passion*. *Les Annales de Londres*, avril 1842, donnent le spécimen suivant de ces dévotions présentées par ces loups en vêtements de brebis aux membres de l'Église d'Angleterre:

Ô croix fidèle, arbre incomparable,
Aucun arbre ne produit des feuilles, des fleurs,
Des boutons semblables aux tiens.
Doux est le bois, doux est le poids,
Doux sont les clous qui te traversent,
Bois délicieux !

2. TERTULLIEN, *De corona militis*, tome II, ch. III, p. 80.

"On peut citer un fait bien plus curieux concernant ce caractère hiéroglyphique (le Tau), c'est que les premiers chrétiens l'ont adopté au lieu de la croix, qui, plus tard, lui fut substituée; ils le mettaient en tête des

inscriptions comme on le fit plus tard pour la croix. Car, bien que le docteur Young ait des scrupules à croire les déclarations de Sir A. Edmonstone, d'après lequel on la trouve aussi dans les sépulcres de la grande oasis, je puis affirmer que ce dernier a raison et que beaucoup d'inscriptions avec un Tau en tête sont conservées encore aujourd'hui sur les premiers monuments chrétiens 1." Voici évidemment ce qu'il faut conclure de cette déclaration : en Egypte, la première forme de ce que plus tard on appela la croix, n'était autre chose que la Crux Ansata, ou le signe de la vie, porté par Osiris et tous les autres dieux égyptiens ; que l'ansa ou manche fut plus tard mis de côté et devint le simple Tau ou la croix ordinaire comme on l'a aujourd'hui et que, en la mettant sur les tombes, on n'avait nullement l'intention de rappeler la crucifixion du Nazaréen, mais c'était simplement le résultat d'un profond attachement aux anciens symboles païens, attachement toujours puissant, chez ceux qui, malgré le nom et la profession de chrétiens, sont encore, dans une large mesure, païens de cœur et de sentiments... C'est là et là seulement l'origine de l'adoration de la croix.

Cela paraîtra sans doute bien étrange et bien incroyable à ceux qui ont lu l'histoire de l'Église, comme beaucoup le font, même parmi les protestants, à travers des lunettes romaines; cela semblera surtout incroyable à ceux qui se rappellent la fameuse histoire de la croix apparaissant miraculeusement à Constantin.

Cette apparition eut lieu, dit-on, la veille de la victoire décisive qu'il remporta au pont de Milvius, victoire qui décida du sort du paganisme et du christianisme, et détrôna le premier pour établir réellement le second.

1. WILKINSON, tome X, p. 283-284.

Si cette histoire tant de fois racontée était véritable, elle donnerait certainement une sanction divine au culte de la croix. Mais, examinez-la attentivement, suivant la version ordinaire, et vous verrez qu'elle repose sur une erreur, erreur dans laquelle plusieurs historiens sont tombés. Milner, par exemple, nous dit: "Constantin allant de France en Italie, contre Maxence, pour une expédition qui devait être décisive, était en proie à une vive anxiété. Il comprit qu'il avait besoin d'être protégé par un dieu; il était tout à fait disposé à respecter le Dieu des chrétiens, mais il avait besoin d'une preuve satisfaisante de son existence et de son pouvoir ; il ne savait comment l'obtenir, et ne pouvant se contenter de l'indifférence athée dans laquelle sont tombés après lui tant de capitaines et tant de héros, il pria, il

implora Dieu avec tant de force et d'importunité, que Dieu ne laissa pas ses prières sans réponse. Une après-midi, pendant qu'il marchait à la tête de ses troupes, une croix lui apparut resplendissante dans les cieux, plus éclatante que le soleil, avec cette inscription : "Tu vaincras par ceci". Ses soldats et lui furent étonnés de cette apparition ; mais jusqu'à la nuit il réfléchit à cet événement. Christ lui apparut pendant son sommeil, avec le même signe de croix, et lui ordonna de prendre ce symbole pour son enseigne guerrière 1." Voilà ce que raconte Milner. Quelques mots suffiront à montrer que ce trophée de la croix n'a aucun fondement.

Je crois qu'il ne vaut pas la peine d'examiner s'il y a eu ou non quelque signe miraculeux. Il peut y avoir eu comme il peut ne pas y avoir eu, en cette occasion "dignus vindice nodus" une crise digne de l'intervention divine. Toutefois je ne rechercherai pas s'il y a eu un fait extraordinaire. Ce que je prétends c'est que, à supposer que Constantin, en cette circonstance, ait été de bonne foi, et qu'il y ait eu dans le ciel une apparition merveilleuse, ce ne fut pas le signe de la croix, mais quelque

1. *Histoire de l'Église*, tome II, p. 41. Milner cite EUSÈBE, *Constant*, XVII. Mais il y à erreur, c'est *De Vita Constant*., liv. I, ch. 28-29, p. 173.

chose de bien différent, le nom de Christ. Ce qui le prouve, c'est le témoignage de Lactance, tuteur de Crispus, fils de Constantin, l'auteur le plus ancien qui traite ce sujet, et le témoignage incontestable que nous donnent les étendards même de Constantin transmis jusqu'à nous, sur des médailles frappées à cette époque. Voici le témoignage de Lactance, il est très décisif: "Constantin fut averti dans un songe de faire sur les boucliers de ses soldats le signe céleste de Dieu avant d'engager le combat. Il se rend à cet ordre. Il écrit le nom de Christ sur les boucliers et y ajoute, en travers, la lettre X. Aussitôt ses soldats mettent l'épée à la main 1." Or, la lettre X est l'initiale du nom de Christ, équivalent à la lettre grecque Ch. Si donc Constantin suivit l'ordre qu'il avait reçu, lorsqu'il fit le signe céleste de Dieu sous forme de la lettre X, c'était cette lettre X, comme symbole de Christ et non le signe de la croix qu'il vit dans les cieux. Quand on fit le Labarum ou le fameux étendard de Constantin, nous savons par Ambroise, le célèbre évêque de Milan, qu'on le fit d'après le même principe contenu dans la déclaration de Lactance, c'est-à-dire simplement pour arborer le nom du Rédempteur. Il l'appelle labarum, hoc est, Christi sacratum nomine signum 2. Labarum, c'est-à-dire, signe consacré par le nom du Christ 3. Il n'y a pas la plus légère allusion à une croix, à rien autre chose qu'au simple nom de

Christ. Si avec ces témoignages de Lactance et d'Ambroise, nous examinons l'étendard de Constantin, nous y trouvons une confirmation éclatante des déclarations de ces auteurs; nous

1. LACTANCE, *De moribus persecutorum*, 44, p. 565-566. "Commonitus est inquiete Constantinus, ut cœleste signum Dei notaret in scutis, atque ita prœlium comimitteret. Fecit ut jussus est, et transversâ literâ summo capite circumflexo, Christum scutis notât. Quo signe armatus exercitus capit ferrum."
2. *Ambrosii Opéra*, tome IV, p. 327.
3. *Épître d'Ambroise à l'empereur Théodore sur le projet de restaurer l'autel pain de la victoire dans le sénat romain*. On n'a pas compris le vrai sens du mot labarum. Bryant dit (comme je croyais jadis) qu'il s'agit de l'étendard avec la croix. Je suis heureux qu'il n'y ait eu aucune preuve. Ce mot vient évidemment de lab, agiter, et âr, être actif: bannière ou drapeau, agité par le vent. Il s'applique parfaitement au langage d'Ambroise, "une enseigne consacrée par le nom de Christ", soit une bannière.

voyons que cet étendard, armé des mots : "hoc signo victor eris par ce signe tu vaincras" qui dit-on, fut adressé du ciel à l'empereur, n'a de la forme d'une croix rien absolument que la lettre X. Dans les catacombes de Rome, sur un monument chrétien à "Simphonie et à ses fils", on trouve une allusion bien claire à l'histoire de cette vision; mais cette allusion montre aussi que c'est la lettre X, et non la croix, qu'on regardait comme le signe céleste. Voici les mots qui sont en tête de l'inscription:

IN HOC VINCES.1
X

Ce n'est absolument rien autre chose que le X qu'on donne ici comme le signe victorieux. On trouve sans doute quelques exemples de l'étendard de Constantin, où l'on voit une barre en croix à laquelle est suspendu un drapeau qui contient la lettre X 2, et Eusèbe qui écrivait que la superstition et l'idolâtrie faisaient des progrès, s'efforce de montrer que la barre en croix était l'élément essentiel de l'enseigne de Constantin. Mais c'est évidemment une erreur : la barre en croix n'était rien de nouveau, elle n'était nullement particulière à l'étendard de Constantin. Tertullien montre 3 que cette barre en croix se trouvait longtemps auparavant sur le vexillum, l'étendard de la Rome païenne qui était orné d'un drapeau, et qu'on s'en servait simplement pour déployer ce drapeau. Si donc cette croix était le signe céleste, il n'y avait pas besoin d'une voix divine pour ordonner à Constantin de le faire ; et en le faisant ou en le montrant, on n'aurait attiré aucune attention spéciale de la part de ceux qui le voyaient. Rien, absolument rien, ne nous montre que

cette fameuse légende: "tu vaincras par ceci", se rapporte à cette barre en croix; mais nous avons la preuve la plus certaine que cette légende se rapporte au X.

1. Tu vaincras par ceci.
2. Dr. MAITLAND, *L'Église dans les Catacombes*, p. 169.
3. *Apologeticus adv. Gentes*, tome I, ch. 16, p. 868-869.

Or, ce qui prouve bien que ce X ne représentait pas le signe de la croix mais la première lettre du nom de Christ, c'est que le P grec, qui équivaut à notre R, y est inscrit au milieu formant avec elle C. H. R. Tout le monde peut s'en convaincre en examinant les gravures des Horæ Apocalypticæ de M. Elliot 1. L'étendard de Constantin était donc précisément le nom de Christ. Le conseil venait-il du ciel ou de la terre, était-il donné par la sagesse humaine ou par la sagesse divine, en supposant que Constantin était sincère dans sa profession du christianisme, cette inscription ne signifiait pas autre chose qu'une traduction littérale du sentiment du Psalmiste: "Au nom de l'Éternel nous déploierons nos bannières". Arborer ce nom sur les étendards de la Rome impériale était une chose absolument nouvelle ; et la vue de ce nom devait sans aucun doute donner une ardeur peu commune aux soldats chrétiens de l'armée de Constantin qui allaient combattre et vaincre au pont de Milvius. Dans les remarques précédentes j'ai supposé que Constantin avait agi de bonne foi comme un chrétien. Sa bonne foi cependant a été mise en doute 2 et je ne puis m'empêcher de soupçonner que ce X n'ait été employé dans deux sens, l'un chrétien, l'autre païen. Il est certain que le X était en Egypte le symbole du dieu Ham, et comme tel était exposé sur la poitrine de sa statue 3. Quelle que soit la supposition qu'on accepte à propos de la bonne foi de Constantin, la preuve divine qu'on invoque pour adorer le signe de la croix ne repose sur aucun fondement. Quant au X, il est hors de doute que les chrétiens qui ne connaissaient rien des machinations et des trames secrètes, le prenaient, comme le dit Lactance, pour l'équivalent de Christ. À cet égard donc il n'avait pas beaucoup d'attrait pour les païens qui même en adorant Horus, avaient toujours été accoutumés à employer le Tau mystique ou croix comme le signe

1. *Horæ*, vol. I. p. 226, 240.
2. Par GAVAZZI, dans sa publication, *La Parole libre*.
3. Voir WILKINSON, vol. VI, Khem.

de vie, ou le charme magique qui assurait tous les biens et préservait de tous les maux. Aussi quand les multitudes païennes envahirent l'Église au

moment de la version de Constantin, elles apportèrent dans l'Église comme les demi-païens d'Egypte leur vieux symbole favori ! Il en résulta que bientôt, à mesure que l'apostasie s'accentuait, le X qui en lui-même n'était pas le symbole contre nature de Christ le véritable Messie, et qui déjà avait été regardé comme tel, fut entièrement mis de côté, et le Tau, signe de la croix, le signe incontestable de Tammuz, le faux Messie, lui fut partout substitué. Ainsi, par le signe de la croix, Christ a été crucifié une seconde fois, par ceux qui se disent ses disciples. Or, ces faits étant historiques, qui peut s'étonner que dans l'église Romaine, le signe de la croix ait été toujours et partout un instrument de grossière superstition et de tromperie ? Nous pourrions encore confirmer bien davantage nos affirmations par d'autres rites et cérémonies romaines. Mais ce que nous avons déjà dit nous paraît suffisant 1.

1. Si les remarques ci-dessus sont bien fondées, il n'est assurément pas juste que le signe de la croix, ou l'emblème de Tammuz, soit en usage dans le baptême chrétien. À l'époque de la Révolution une commission royale nommée pour faire une enquête sur les rites et les cérémonies de l'Église d'Angleterre, comptant dans son sein huit ou dix évêques, recommanda fortement que l'usage de la croix fût abandonné comme tendant à la superstition. Si à cette époque on faisait une pareille recommandation et cela par une autorité que tous les membres de l'Église de l'Angleterre doivent respecter, combien cette recommandation a redoublé de force par la lumière nouvelle que la Providence a jetée sur ce sujet.

Chapitre 6
Ordres religieux

Article 1
Le Souverain Pontife

Le don du ministère est l'un des plus grands que Christ ait fait au monde. C'est à ce sujet que le Psalmiste, prophétisant l'ascension de Christ, parle dans ce langage élevé, de ses glorieux résultats: "Tu es monté en haut, tu as emmené des captifs en captivité ; tu as reçu des dons pour les hommes, même pour les rebelles, afin que l'Éternel demeurât parmi eux." (Ps. LXVIII, 19). L'Église de Rome, à son origine, possédait le don céleste du ministère et du gouvernement scripturaire; "sa foi était alors célèbre dans le monde entier", ses œuvres de justice étaient riches et abondantes. Mais dans un jour de malheur, l'élément Babylonien s'introduisit dans son ministère, et désormais ce qui devait être une bénédiction devint une malédiction. Depuis ce moment, au lieu de sanctifier l'homme, elle n'a servi qu'à le démoraliser,

et à faire de lui "deux fois plus l'enfant de l'enfer" qu'il ne l'aurait jamais été si elle l'eut simplement laissé à lui-même.
S'il en est qui s'imaginent qu'il y a une vertu secrète et mystérieuse dans une succession apostolique venant par la papauté, qu'ils considèrent sérieusement le caractère réel des ordres du pape et de ceux de ses évêques et de son clergé. Depuis le pape jusqu'au moindre membre du clergé, tout, on peut le montrer, est entièrement babylonien. Le collège de cardinaux avec le pape en tête est exactement la contrepartie du collège païen des pontifes avec son "Pontifex Maximus" ou le Souverain Pontife qui avait existé à Rome depuis les temps les plus reculés, et qui, on le sait, était formé sur le modèle du grand concile de pontifes de Babylone. Le pape prétend aujourd'hui à la suprématie dans l'Église comme successeur de Saint Pierre, auquel, dit-on, Nôtre-Seigneur a exclusivement confié les clefs du royaume des cieux. Mais voici un point important : avant que le pape ne fût investi de ce titre qui, pendant mille ans, avait désigné le pouvoir des clefs de Janus et de Cybèle 1, aucune prétention à cette prééminence ou à quoi que ce soit de semblable ne fut proclamé, sous prétexte qu'il était le possesseur des clefs remises à Pierre. Les évêques de Rome, il est vrai, montrèrent de bonne heure un esprit fier et ambitieux; mais pendant les trois premiers siècles leurs prétentions à des honneurs particuliers se fondaient simplement sur la dignité de leur siège, qui était celui de la ville impériale, la capitale du monde Romain. Cependant quand le siège de l'empire fut transporté en Orient, et que Constantinople menaça d'éclipser Rome, il fallut bien chercher de nouvelles raisons pour maintenir la dignité de l'évêque de Rome. Ces raisons on les trouva, lorsque vers 378, le pape devint héritier des clefs qui étaient les symboles des deux divinités païennes bien connues à Rome. Janus avait une clef 2, Cybèle avait aussi une clef 3 et ce sont là les deux clefs que le pape porte dans ses armes comme emblème de son autorité spirituelle. Comment le pape en vint-il à être considéré comme jouissant du pouvoir de ces clefs? On le verra plus loin ; mais il est certain qu'à l'époque dont nous parlons l'opinion populaire

1. C'est seulement au II siècle avant l'ère chrétienne que le culte de Cybèle sous ce nom fut introduit à Rome, mais la mère déesse sous le nom de Cardea, avec le pouvoir de la clef, était adorée en même temps que Janus, depuis bien long-temps. Ovide, *Fastes*, vol. III, v. 102, p. 346.
2. *ibid*. liv. I, vol. III, v. 95-99, p. 18.
3. TOOKE, *Le Panthéon*, Cybèle, p. 153.

lui attribua ce pouvoir. Lorsque, aux yeux des païens, il eut occupe la place des représentants de Cybèle et de Janus, et qu'il eut le droit de porter leurs

clefs, le pape vit que s'il pouvait faire seulement croire aux chrétiens que Pierre seul avait le pouvoir des clefs et qu'il était le successeur de Pierre, la vue de ces clefs entretiendrait l'illusion, et que si la dignité temporelle de Rome en tant que cité venait à baisser, sa dignité personnelle d'évêque de Rome serait plus solidement établie que jamais. C'est évidemment de cette façon qu'il a procédé. Un certain temps s'écoula, et alors quand le travail secret du mystère d'iniquité eut préparé le terrain, le pape affirma pour la première fois sa suprématie, fondée sur les clefs données à Pierre. Vers 378, il s'éleva à la position que lui donnait aux yeux des païens le pouvoir de ces clefs. Ce fut en 431, et non point auparavant, qu'il prétendit ouvertement à la possession des clefs de saint Pierre 1. Il y a là évidemment une coïncidence frappante. Le lecteur demandera-t-il comment on pouvait croire à une prétention si peu fondée ? Les paroles de l'Écriture sur ce même sujet, donnent une réponse claire et satisfaisante : "Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés... C'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit d'erreur, en sorte qu'ils croiront au mensonge." (2 Thess. II, 10-11). Il y a peu de mensonges aussi grossiers; mais avec le temps, ce mensonge fut pourtant cru, et de même qu'on adore aujourd'hui la statue de Jupiter avec la conviction que c'est la vraie statue de Pierre, ainsi on a dévotement cru pendant des siècles que les clefs de Janus et de Cybèle représentaient les clefs du même apôtre. L'infatuation seule a pu faire croire aux chrétiens que ces clefs étaient l'emblème d'un pouvoir exclusivement donné par Christ au pape par le moyen de Pierre ; mais il est facile de voir comment les païens devaient se rallier

1. pour avoir la preuve que cette prétention fut élevée la première fois en 431, lire ELLIOTT, *Horœ*, vol. III, p. 139. En 429, il y fut fait une première allusion, mais en 431, cette prétention fut ouvertement et clairement formulée.

autour du pape avec empressement quand ils l'entendaient fonder son pouvoir sur la possession des clef de Pierre. Les clefs que portait le pape étaient les clefs d'un Pierre bien connu des païens initiés aux mystères chaldéens. Que Pierre ait jamais été évêque de Rome, c'est là, on l'a prouvé bien des fois, une fable grossière. Il est même fort douteux qu'il ait jamais mis les pieds à Romme. Sa visite à cette ville n'est fondée sur aucune autorité sérieuse. Seul, un écrivain de la fin du IIe siècle ou du commencement du IIIe, l'auteur de l'ouvrage appelé les Clémentines 1, nous dit gravement qu'à l'occasion de cette visite, ayant trouvé là Simon le magicien, l'apôtre le défia de lui donner une preuve de son pouvoir miraculeux ou magique, sur quoi le sorcier s'envola dans les airs, et Pierre le fit

descendre avec une telle hâte qu'il se cassa une jambe 2. Tous les historiens sérieux ont rejeté bien vite l'histoire de cette rencontre de l'apôtre et du magicien comme manquant absolument de preuves contemporaines ; mais comme la visite de Pierre à Rome est fondée sur la même autorité, elle demeure ou tombe avec elle ; du moins, on ne doit l'admettre que comme extrêmement douteuse. Mais si tel est le cas pour le Pierre du christianisme, il est facile de prouver d'une manière indubitable qu'avant l'ère chrétienne il y avait à Rome un Pierre qui occupait la plus haute place dans la prêtrise païenne. Le prêtre qui expliquait les mystères aux initiés était quelquefois appelé d'un nom grec, "le Hiérophante", mais dans le chaldéen primitif, le vrai langage des mystères, son nom prononcé sans les points voyelles, était Pierre, c'est-à-dire l'interprète 3. Rien n'était plus naturel que ce prêtre, interprète et révélateur de la doctrine ésotérique des mystères, portât les clefs des deux divinités dont il dévoilait les desseins secrets 4.

1. GIESELER, vol. I, p. 206-208.
2. Voir BOWER, vol. I, p. 212.
3. PARKHURST, *Lexique Hébreu*, p. 602.
4. Les Mufti turcs, ou interprètes du Koran, dérivent ce nom du même verbe que celui qui a formé Miftah, une clef.

C'est ainsi que nous pouvons voir comment les clefs de Janus et de Cybèle furent plus tard regardées comme étant les clefs de Pierre l'interprète des mystères. Bien plus, nous avons la preuve la plus décisive que dans les contrées séparées l'une de l'autre et éloignées de Rome, ces clefs étaient connues des païens initiés non seulement comme étant celles de Pierre, mais comme étant celles d'un Pierre identifié avec Rome. Dans les mystères d'Eleusis à Athènes, quand les candidats à l'initiation étaient instruits dans la doctrine secrète du paganisme, on leur lisait l'explication de cette doctrine dans un livre appelé par les écrivains "le livre Pétroma"; ce qui veut dire, nous affirme-t-on, "un livre formé de pierre 1". Mais c'est évidemment là un jeu de mots, selon l'esprit ordinaire du paganisme, dans le but d'amuser le vulgaire. La nature de ce fait et l'histoire des mystères montrent que ce livre ne pouvait être que le livre "Peter-Roma", c'est-à-dire, "le livre du grand interprète", en d'autres termes, d'Hermès Trismégiste, "le grand interprète des dieux". En Egypte, où les Athéniens ont puisé leur religion, les livres d'Hermès étaient considérés comme la fontaine divine de toute vraie connaissance 313 des mystères 2. Aussi considérait-on dans ce pays Hermès sous ce caractère de grand interprète, ou Peter-Roma 3. À Athènes, Hermès comme on le sait, occupait exactement la même place 4 ; il doit donc, dans le langage sacré, avoir

1. POTTER, *Antiquités*, vol. I, Mystères, p. 356.
2. Selon Jamblique, Hermès (l'Égyptien) était le dieu de la connaissance céleste, qu'il communiquait aux prêtres. Elle les autorisait à lui dédier leurs commentaires (WILKINSON, vol. V, ch. XVII). Il apprit aussi aux hommes comment s'approcher de la divinité par les prières et les sacrifices (*ibid*. ch. XIII). Hermès Trimégiste semble une nouvelle incarnation de Thoth, revêtu d'honneurs plus grands encore. Les principaux livres d'Hermès étaient très respectés par les Égyptiens et portés dans les processions religieuses (CLÉMENT, *Strom*., liv. VI, vol. III).
3. En Égypte Petr a le même sens (BUNSEN, vol. I, *Hiéroglyphe*, p. 545) et signifie, montrer. L'interprète est appelé Hierophanta, mot de même idée que montrer.
4. Hermès, dieu de l'invention et de la science, dévoila aux hommes la volonté du père de Jupiter comme ange ou messager de Jupiter. Gardien de la discipline, il invente la géométrie, le raisonnement, le langage. Aussi préside-t-il toute érudition, amenant à une essence intelligente et gouvernant toutes les âmes humaines (PROCLUS, *Commentaire sur le premier Alcibiade*, dans les notes de Taylor). Hermès était si essentiellement le Révélateur qu'en découle Hermeneutes, interprète.

été connu sous le même titre. Le prêtre qui expliquait les mystères au nom d'Hermès doit donc avoir porté non seulement les clefs de Pierre, mais les clefs de Peter-Roma. C'est ici que le fameux nom de livre de la pierre, commence à se montrer sous un jour nouveau; bien plus, à verser une nouvelle lumière sur l'un des passages les plus obscurs et les plus embarrassants de l'histoire de la papauté. Certains historiens se sont demandé avec étonnement comment il se fait que le nom de Pierre ait été associé à celui de Rome depuis le IVe siècle, comment dans tant de pays divers, des milliers d'âmes ont pu croire que Pierre, l'apôtre de la circoncision, ait renoncé à sa charge divine, pour devenir évêque d'une église de Gentils et souverain spirituel dans la grande cité, quand on n'avait aucune preuve certaine qu'il ait jamais été à Rome! Mais le livre de Peter-Roma nous explique ce qui sans lui demeurerait tout à fait inexplicable. Ce titre était trop précieux pour être méprisé par la papauté, et suivant sa tactique ordinaire, il était certain qu'elle le ferait à l'occasion servir à sa propre extension. Cette occasion lui fut offerte. Quand le pape eut des rapports étroits avec le sacerdoce païen, quand les païens furent enfin placés sous son contrôle, comme nous le verrons, quoi de plus naturel que de chercher non seulement à réconcilier le paganisme et le christianisme, mais à montrer que le païen Peter-Roma, avec ses clefs, signifiait Pierre de Rome, et que ce Pierre de Rome était le véritable apôtre auquel le Seigneur Jésus donna "les clefs du Royaume de Dieu ?" Ainsi par une simple confusion de

mots, des personnes et des choses essentiellement différentes étaient confondues ; le paganisme et le christianisme étaient mêlés ensemble afin de servir l'ambition croissante d'un prêtre corrompu; ainsi, pour les chrétiens aveuglés de l'apostasie, le pape devint le représentant de Pierre l'apôtre, tandis que pour les païens initiés : il n'était que le représentant de Pierre, l'interprète de leurs fameux mystères 1 !

1. Voir BRYANT, *Mythologie*, vol. I, p. 308-311, 356, 359, 362.

C'est ainsi que le pape fut la contrepartie exacte de Janus à la double figure. Oh ! quelle profonde signification de l'expression scripturaire, "le Mystère d'iniquité", appliquée à la papauté !

Le lecteur pourra comprendre maintenant comment le grand Concile d'État du pape qui assiste ce dernier dans le gouvernement de l'Église, a été appelé le collège des cardinaux. Le mot cardinal vient de Cardo, gond. Janus, dont le pape porte la clef, était le dieu des portes et des gonds, et on l'appelait Patulcius et Clusius, celui qui ferme et celui qui ouvre 1. C'était un sens blasphématoire, car on l'adorait à Rome comme le grand Médiateur. Quelle que fût l'entreprise qu'on allait tenter, la divinité qu'on allait invoquer, il fallait avant tout adresser une invocation à Janus 2, qui était reconnu comme le dieu des dieux 3. Sa mystérieuse divinité combinait les caractères de Père et de Fils 4 et sans elle aucune prière ne pouvait être exaucée ; la porte du ciel même ne pouvait s'ouvrir 5. C'est ce dieu qu'on adorait si généralement en Asie Mineure quand notre Seigneur envoya par Jean son serviteur les sept messagers de l'Apocalypse aux Églises de cette région. Aussi dans un de ses ordres le voyons-nous repousser tacitement l'assimilation profane de sa dignité à celle de ce dieu, et réclamer ses droits exclusifs à la prérogative attribuée généralement à son rival: "Écris aussi, écris à l'ange de l'église de Philadelphie: Voici ce que dit celui qui est saint, le véritable, qui a la clef de David, qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre." (Apoc. III, 7). Or, c'est à ce Janus, comme médiateur adoré en Asie Mineure et aussi à Rome dans les premiers siècles, qu'appartenait le gouvernement du monde, il avait, suivant les païens, tout pouvoir dans le ciel, sur terre et sur mer 6. À ce titre, il

1. LEMPRIERE, *sub voce*.
2. OVIDE, *Fastes*, liv. I, v. 171, 172, vol. III, p. 24.
3. Ainsi appelé dans *Hymne des Saliens*, MACROBE, Sat., liv. I, ch. 9, p. 54, c. 2. H.
4. Voir note 1, p. 44 et p. 199.

5. OVIDE, *Fastes*, liv. I, v. 117-118.
6. *ibid*. v. 117-120, 125.

avait dit-on, jus vertendi cardinis, le pouvoir de tourner les gonds, d'ouvrir les portes des cieux, ou d'ouvrir et de fermer dans le monde les portes de la paix et de la guerre. Le pape, s'instituant grand-prêtre de Janus, prit aussi jus vertendi cardinis, le pouvoir de tourner les gonds, d'ouvrir et de fermer dans un sens blasphématoire et païen. Ce pouvoir fut tout d'abord affirmé insensiblement et avec prudence, mais une fois les fondements jetés, l'édifice du pouvoir papal fut solidement établi, siècle après siècle. Les païens qui voyaient quels progrès le christianisme de Rome faisait vers le paganisme sous la direction du pape, étaient plus que contents de reconnaître que le pape possédait ce pouvoir; ils l'encouragèrent joyeusement à s'élever de degré en degré au faîte de ses prétentions blasphématoires qui convenaient au représentant de Janus, prétentions qui, on le sait, sont maintenant, grâce au consentement unanime de la chrétienté apostate de l'Occident, reconnues comme inhérentes à la charge d'évêque de Rome. Il fallait cependant une coopération extérieure pour permettre au pape de s'élever à la suprématie du pouvoir auquel il prétend. Quand son pouvoir se fut accru, quand sa domination se fut étendue, et surtout quand il fut devenu un souverain temporel, la clef de Janus devint trop lourde pour sa main, il eut besoin de partager avec un autre le pouvoir du gond. C'est ainsi que ses conseillers privés, ses hauts fonctionnaires d'État, associés avec lui pour le gouvernement de l'Église et du monde, reçurent le titre aujourd'hui bien connu de cardinaux, les prêtres du gond. Ce titre avait déjà été porté auparavant par les grands officiers de l'empereur Romain qui, en qualité de Pontifex Maximus, avait été lui-même un représentant de Janus, et avait transmis ses pouvoirs à ses créatures. Même sous le règne de Théodose, empereur chrétien de Rome, le premier ministre portait le titre de cardinal 1. Mais aujourd'hui le nom et le pouvoir que ce nom comporte

1. PARKHURST, *Lexique*, p. 627.

avec lui ont depuis longtemps disparu de chez tous les fonctionnaires civils des souverains temporels; et seuls ceux qui aident le pape à porter la clef de Janus pour ouvrir et fermer, sont connus sous le nom de cardinaux, prêtres des gonds.

J'ai dit que le pape devint le représentant de Janus qui, nous le savons, n'était autre que le messie Babylonien. Si le lecteur considère seulement les

prétentions orgueilleuses de la papauté, il verra combien elle a emprunté à l'original. Dans les contrées où le système Babylonien s'est développé le plus complètement, nous trouvons le souverain pontife du dieu Babylonien investi des mêmes attributs que le pape. Appelle-t-on le pape "dieu de la terre, vice-dieu, vicaire de Jésus-Christ" ? Le roi d'Egypte qui était souverain pontife 1, nous dit Wilkinson, était regardé avec le plus grand respect comme le représentant de la divinité sur la terre. Le pape est-il infaillible, et l'Église de Rome, en conséquence, se vante-t-elle de n'avoir jamais changé et d'être incapable de changer ! Il en était de même pour le pontife chaldéen et le système qu'il patronnait. Le souverain pontife, dit l'écrivain que nous venons de citer, était réputé incapable d'erreur 2 ; aussi avait-on le plus grand respect pour la sainteté des anciens édits; c'est là sans doute l'origine de cette coutume "qui ne permettait pas de changer les lois des Mèdes et des Perses". Le pape reçoit-il l'adoration des cardinaux ? Le roi de Babylone comme souverain pontife était adoré de la même manière 3. Les rois et les

1. Selon Wilkinson (vol. II, p. 22), le roi décrétait les lois et dirigeait toutes les affaires de la religion et de l'état: ce qui prouve qu'il était le souverain pontife.
2. WILKINSON, *Les Égyptiens*. L'infaillibilité était une conséquence naturelle de la croyance populaire relativement aux rapports entre le souverain et les dieux. Car, le roi, croyait-on, participait à la nature divine (DIODORE, liv. I, ch. 7, p. 57).
3. LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 472-474 et *Ninive et Babylone*, p. 361. Les rois d'Égypte et d'Assyrie qui renfermait Babylone étaient la tête de la religion et de l'état. Les statues sacrées, dit-on, étaient en adoration, comme ses sujets. l'adoration réclamée par Alexandre le Grand imitait directement celle rendue aux rois perses. Quinte-Curce (liv. VIII, ch. 5) dit: "Volebat... itaque more Persarum Macedonas venerabundos ipsum salutare prosternentes humi corpora". Selon Xénophon, cette coutume des Perses venait de Babylone : Cyrus fut adoré pour la première fois en marque de respect lorsqu'il entra dans Babylone (*Cyrop*, liv. VIII).

ambassadeurs sont-ils tenus de baiser la semelle du pape? Cette coutume aussi est copiée sur le même modèle; car le professeur Gaussen, citant Strabon Hérodote s'exprime ainsi : "Les rois de Chaldée portaient aux pieds des sandales que les rois vaincus avaient l"habittude de baiser 1." Enfin le pape est-il appelé du nom de "sa sainteté"? C'est ainsi qu'on appelait à Rome le pontife païen. Ce titre paraît avoir été commun à tous les pontifes. Symmaque, le dernier représentant païen de l'empereur romain comme souverain pontife, s'adressant à l'un de ses collègues ou pontifes comme lui, à propos d'un grade auquel il allait être promu, lui dit: "J'apprends que votre sainteté (sanctitatem tuam) va être désignée par les saintes lettres 2."

Si nous avons maintenant restitué les clefs de Saint-Pierre à leur légitime possesseur, la chaire de Saint-Pierre doit suivre la même destinée. Cette chaire si renommée vient de la même origine que les clefs en croix. La même raison qui poussa le pape à prendre les clefs chaldéennes le poussa naturellement aussi à prendre possession de la chaire vacante du souverain pontife païen. Comme le pontife, par la vertu de ses fonctions, avait été le Hiérophante ou interprète des mystères, sa chaire avait le même droit à être appelée chaire de Pierre que les clefs païennes à être appelée clef de Pierre. Ce fut précisément ce qui arriva.

Le fait suivant montrera l'origine réelle du fameux siège de Pierre : les Romains, dit Bower, croyaient jusqu'en 1662 avoir la preuve incontestable, non seulement que Pierre avait élevé leur siège, mais encore qu'il s'y était assis ; car jusqu'à cette année-là, le siège même où ils croyaient qu'il s'était assis ou qu'ils voulaient donner comme tel, était montré et proposé à l'adoration publique le 18 janvier, qui était la fête de cette même chaire. Mais pendant qu'on la nettoyait pour la placer ensuite dans un endroit bien en vue du Vatican, les

1. GAUSSEN, *Daniel*, vol. I, p. 114.
2. SYMMAQUE, *Epistolæ*, liv. VI, 31, p. 240.

douze travaux d'Hercule y apparurent gravés 1, aussi la laissa-t-on de côté. Les partisans de la papauté ne furent pas peu déconcertés par cette découverte; mais ils tâchèrent d'expliquer la chose du mieux qu'ils le purent. "Notre culte, dit Giacomo Bartolini, dans ses Antiquités sacrées de Rome, racontant les circonstances relatives à cette découverte, notre culte n'était cependant pas déplacé, puisque nous le rendions non au bois, mais au prince des apôtres, Saint-Pierre, qui dit-on, s'y était assis 2." Que le lecteur pense ce qu'il voudra de cette justification d'un pareil culte rendu à une chaire, il remarquera certainement, s'il se rappelle ce que nous avons déjà dit, que la vieille fable du siège de Pierre est bel et bien renversée. Dans les temps modernes, Rome semble avoir joué de malheur avec son siège de Pierre ; car même après qu'on eut condamné et mis de côté celui qui portait les douze travaux d'Hercule, comme s'il n'avait pu résister à la lumière que la Réformation avait jetée sur les ténèbres du Saint-Siège, celui que l'on choisit pour le remplacer fut destiné à révéler avec plus de ridicule les impostures effrontées de la papauté. Le premier siège était emprunté aux païens; le second paraît avoir été volé aux Musulmans; lorsque les soldats français, sous les ordres du général Bonaparte, s'emparèrent de Rome en 1795, ils

trouvèrent sur le dos de ce siège, écrite en arabe, cette sentence bien connue du Coran : "la-illah el-allah, Mohamed rasoul allah 3." Le pape n'a pas seulement un siège pour s'y asseoir, il a aussi un siège pour se faire porter en grande pompe et avec éclat sur les épaules de ses fidèles quand il va faire une visite à Saint-Pierre ou à quelque autre église de Rome. Voici comment un témoin oculaire décrit le spectacle du jour du Seigneur, dans le quartier général de

1. BOWER, *Histoire des Papes*, vol. I, p. 7.
2. BARTOLINI, *Antichita sacre di Roma*, p. 33.
3. Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète (Lady MORGAN, *L'Italie*, vol. III, p. 51) . Le Dr. Wiseman a cherché à contester cette affirmation, mais le Times fait remarquer avec raison que cette dame avait évidemment pour elle le meilleur argument.

l'idolâtrie papale: "On entendait dehors les roulements du tambour. Les fusils des soldats résonnaient sur le pavé de la maison de Dieu, tandis que sur l'ordre des officiers, ils les déposaient à terre, épaulaient, et présentaient armes. Quelle différence avec le vrai sabbat ! Quelle différence avec le vrai christianisme ! Quelle différence avec les dispositions nécessaires pour recevoir un ministre du doux et humble Jésus! Bientôt, s'avançant lentement entre deux rangs de soldats armés, apparut une longue procession d'ecclésiastiques, d'évêques, de chanoines, de cardinaux précédant le pontife romain assis sur un siège doré, et couvert de vêtements resplendissants comme le soleil. Douze hommes le portaient vêtus de cramoisi précédés immédiatement de plusieurs personnes chargées d'une croix, de sa mitre, de sa triple couronne, et des autres insignes de ses fonctions. Il s'approchait, sur les épaules des fidèles, au milieu de la foule en extase, la tête ombragée ou recouverte de deux immenses éventails faits de plumes de paon et portés par deux serviteurs 1." Voilà ce qui se pratique encore à Rome aujourd'hui, avec cette différence cependant que souvent, outre l'éventail qui l'abrite et qui est exactement le van mystique de Bacchus, son siège d'apparat est aussi recouvert d'un dais. Or, reportez-vous à 3000 ans en arrière, et lisez la visite du souverain pontife égyptien au temple de son dieu : "Quand on atteignit les limites du temple, dit Wilkinson, les gardes et les serviteurs royaux choisis pour représenter toute l'armée entrèrent dans les cours. Des compagnies de soldats jouèrent les airs favoris de la nation, et les nombreux étendards des différents régiments, dont les bannières flottaient au vent, l'éclat brillant des armes, l'immense concours de la foule et l'imposante majesté des haute tours du propylée, ornées de drapeaux colorés flottant au-

dessus des corniches, tout cela offrait un spectacle dont l'éclat, nous pouvons le dire, a été rarement égalé

1. BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 24.

dans quelque pays que ce soit. Le trait le plus frappant de cette pompeuse cérémonie c'était le cortège brillant du monarque, qui était porté sur son siège d'apparat par les principaux officiers de l'État sous un riche dais ou marchait à pied, à l'ombre d'un riche éventail de plumes flottantes 1." Nous donnons en gravure (fig. 47), d'après Wilkinson, la portion centrale d'un des tableaux qu'il consacre à cette procession égyptienne, afin que le lecteur puisse voir de ses propres yeux à quel point la cérémonie païenne s'accorde avec la cérémonie papale. Voilà pour l'origine du siège et des clefs de saint Pierre.

Fig. 47

Janus, dont le pape a pris la clef avec celle de sa femme ou Cybèle, était aussi Dagon. Janus, le dieu à deux têtes qui avait vécu dans deux mondes, était une divinité Babylonienne comme incarnation de Noé. Dagon, le dieu poisson, représentait cette divinité comme une manifestation du même patriarche qui avait vécu si longtemps sur les eaux du déluge. Si le pape porte la clef de Janus, il porte aussi la mitre de Dagon. Les excavations de

Ninive ont mis ce fait en dehors de toute contestation. La mitre papale est entièrement différente de la mitre

1. WILKINSON, vol. V, p. 285-286.

d'Aaron et des grands prêtres juifs. Cette mitre était un turban. La mitre à deux cornes portée par le pape quand il s'assoit sur le grand autel à Rome et qu'il reçoit l'adoration des cardinaux, est la même mitre que portait Dagon, le dieu-poisson des Philistins et des Babyloniens. On représentait autrefois Dagon de deux manières. Dans l'une, il était moitié homme, moitié poisson, la partie supérieure du corps était celle d'un homme, la partie inférieure se terminait en queue de poisson. Dans l'autre, pour nous servir des expressions de Layard la tête du poisson formait une mitre, au-dessus de celle de l'homme, tandis que sa queue écailleuse en forme d'éventail, retombait par derrière comme un manteau et montrait les pieds et les membres d'un homme 1. Layard donne dans son dernier ouvrage une description de cette forme que nous montrons ici au lecteur.

Fig. 48

Si on examine cette mitre et qu'on la compare à celle du pape comme elle est donnée dans les Heures d'Elliott 2 on ne peut douter un moment que ce ne soit là, et là seulement, l'origine de la mitre pontificale. Les mâchoires ouvertes du poisson qui surmonte la tête de l'homme de Ninive, sont la contrepartie évidente des cornes de la mitre du pape. Il en était ainsi en Orient, environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne.

1. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 343.
2. 4e édit, vol. III, p. 4, fig. 27.

Il paraît aussi qu'il en fut de même en Egypte; car Wilkinson, parlant d'un poisson de l'espèce du Silurus, dit qu'un des génies du Panthéon égyptien apparaît sous une forme humaine, avec une tête de poisson 1. Dans l'Occident, plus tard, nous le savons d'une manière certaine, les païens avaient détaché du corps du poisson la mitre en forme de tête de poisson, et s'en servaient pour orner la tête de leur grand dieu médiateur ; car on représente ce dieu sur plusieurs pièces païennes de Malte, avec les attributs bien connus d'Osiris, et il n'a rien du poisson que la mitre sur la tête (fig. 49) ; celle-ci est presque de la même forme que la mitre du pape ou d'un évêque romain de nos jours.

Même en Chine, il est évident que la même coutume de porter une mitre à tête de poisson, a autrefois prévalu, car la contrepartie de la mitre papale, portée par l'empereur chinois, a subsisté jusqu'aux temps modernes.

Fig. 49 Voir aussi fig. 37, p. 239.

Sait-on, demande un auteur estimé de nos jours, dans une communication privée qu'il m'a faite, sait-on que l'empereur de Chine, dans tous les temps, même aujourd'hui, comme grand prêtre de la nation, prie une fois par an pour tout le peuple et le bénit, vêtu de sa robe de prêtre et coiffé de sa mitre, la même, exactement la même, que celle que le pontife romain porte depuis douze cents ans? C'est cependant la vérité 2.

1. WILKINSON, vol. V, p. 253.
2. A. Trimen, célèbre architecte de Londres, auteur de *L'Architecture de l'Église et de la Chapelle*.

À l'appui de cette assertion nous donnons ici l'image la mitre impériale, qui est le fac-similé même de la mitre épiscopale du pape vue de face.

Fig. 50

Le lecteur se rappelle que même dans le Japon, qui est encore plus éloigné de Babel que la Chine elle-même, on représente une des divinités par le même symbole de puissance qu'en Assyrie, c'est-à-dire avec les cornes d'un taureau, et on l'appelle "le prince du ciel à tête de bœuf 1 " Puisqu'on trouve, au Japon, le symbole de Nemrod ou Chronos, celui qui a une corne, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve, en Chine, le symbole de Dagon. Mais il y a un autre symbole de la puissance papale qu'il ne faut pas oublier, c'est la crosse pontificale. D'où vient cette crosse ? Notre première réponse c'est que le pape l'a empruntée à l'augure romain. Celui qui connaît les classiques sait que lorsque les augures romains consultaient les cieux, ou tiraient des présages de l'aspect du ciel, ils avaient un instrument qui leur était absolument indispensable. Cet instrument qui leur servait à décrire la partie du ciel sur laquelle ils faisaient leurs observations, était recourbé à une extrémité et s'appelait lituus. Ce qui prouve évidemment que le lituus ou bâton recourbé des augures romains était identique à la crosse pontificale, c'est que les auteurs catholiques eux-mêmes, écrivant à une époque d'ignorance où le déguisement était jugé inutile, n'hésitaient pas à employer le mot lituus comme synonyme de crosse 2. Ainsi un écrivain papal décrit un certain pape ou évêque papal comme "mitra lituoque decorus," orné de la mitre et du bâton

1. KEMPFER, *Le Japon*, dans la *Collection* de PINKERTON, vol. VII, P. 776.
2. Voir *Gradus ad Parnassum* composé par G. PYPER, membre de la société de Jésus, *sub vocibus Lituus Episcopus et Pedum*, p. 372, 464.

d'une augure; voulant dire qu'il avait une mitre et une crosse. Mais ce lituus ou bâton du devin, que portait l'augure romain, était emprunté aux Étrusques qui, on le sait, l'avaient eux-mêmes pris aux Assyriens en même temps que leur religion. De même que l'augure romain se distinguait par ce bâton

recourbé, ainsi les devins et les prêtres chaldéens, dans l'accomplissement de leurs rites, étaient d'ordinaire pourvus d'un croc ou d'une crosse. On peut taire remonter ce croc magique jusqu'au premier roi de Babylone, c'est-à-dire Nemrod, qui, d'après Berosus, porta le premier, le titre de roi-berger 1. En hébreu ou dans le chaldéen du temps d'Abraham, Nemrod le berger veut dire précisément Nemrod He-Roè ; et c'est certainement du titre de "puissant chasseur devant l'Éternel" que dérivent à la fois le nom du héros lui-même, et tout le culte de ce héros, qui, depuis, s'est répandu dans le monde. Il est certain que les successeurs divinisés de Nemrod, ont été généralement représentés avec le croc ou la crosse. Ce fut le cas à Babylone et à Ninive, comme le montrent les monuments encore debout. La figure 51, tirée de Babylone, montre la crosse sous sa forme la plus grossière. Dans Layard, on la trouve sous une forme un peu plus parfaite et ressemblant presque entièrement à la crosse portée aujourd'hui par le pape 2.

Fig. 51

1. BEROSUS, *apud Abydenus*, in *Fragments de Cory*, p. 32. Voir EUSÈBE, *Chron*., P. I.
2. *Ninive et Babylone*, p. 361. Layard paraît croire que l'instrument mentionné, porté par le roi était une faucille. Après un examen attentif, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une crosse, ornée de clous, comme souvent avec les crosses romaines qui (et c'est bien là, la seule différence) sont renversées au lieu d'être droites.

II en était ainsi, en Egypte, après l'établissement du pou-voir babylonien, ainsi que le témoignent les statues d'Osiris avec sa crosse 1. Osiris lui-même était souvent représenté comme une crosse surmontée d'un œil 2. C'est ce qui se fait chez les nègres africains dont le dieu, appelé le Fétiche, est représenté sous la forme d'une crosse comme le montrent évidemment ces lignes de Hurd: "Ils mettent des fétiches devant leurs portes, et ces divinités sont faites

sous la forme de ces grappins ou de ces crocs dont nous nous servons d'ordinaire pour secouer nos arbres fruitiers 3."

Cela se fait aujourd'hui dans le Thibet, où les Lamas ou Theros portent, ainsi que le déclare le jésuite Luc, une crosse, comme emblème de leur fonction. C'est encore ce qui se fait même au Japon, si loin de nous ; voici, en effet, la description des idoles du grand temple de Miaco, le dieu principal: "Leurs têtes sont ornées de rayons de gloire : quelques-unes ont à la main des crocs de berger pour montrer qu'elles sont les gardiennes de l'humanité contre toutes les machinations des mauvais esprits 4." La crosse que porte le pape, comme emblème de son office de grand berger du troupeau, n'est donc ni plus ni moins que le bâton recourbé de l'augure ou le bâton magique des prêtres de Nemrod. Or, que disent de tout ceci les adorateurs de la succession apostolique ? Que pensent-ils maintenant de leurs ordres tant vantés qu'ils font venir de Pierre de Rome ? Ils ont raison, vraiment, d'en être fiers ! Que diraient donc les anciens prêtres païens qui ont disparu de ce monde alors

1. Le nom bien connu de Pharaon, titre des rois pontifes d'Egypte, est exactement la forme égyptienne de l'hébreu He-Roè. Pharaon, dans la Genèse, est sans les points voyelles, Phe-Roè, Phe étant l'article défini égyptien. Ce n'était pas les rois bergers que les Égyptiens adoraient, mais Roi-Tzan, les bergers des troupeaux (*Gen*. XLVI, 34). Sans l'article, Roi, berger, est évidemment l'original du français Roi, d'où l'adjectif royal ; et de Ro, qui veut dire faire le berger, mot qu'on prononce Reg (avec la suffixe sh, qui veut dire celui qui est, ou celle qui fait) découle Regsh, celui qui joue le rôle de berger, d'où le latin Rex, et royal.
2. PLUTARQUE, vol. II, p. 354. F.
3. HURD, p. 374, c. 2.
4. *ibid*. p. 104, c. 2.

que les martyrs luttaient encore contre leurs dieux et qui plutôt que de se tourner vers eux, "n'aimèrent pas leur vie plus que la mort", que diraient-ils s'ils pouvaient voir l'apostasie de la soi-disant Église de la chrétienté d'Europe ? Que dirait Belshazzar lui-même, s'il lui était permis de revoir "la clarté de la lune", d'entrer à Saint-Pierre de Rome, et de voir le pape dans ses attributs pontificaux, dans toute sa pompe et sa gloire ? Certainement il dirait qu'il est entré dans l'un de ses propres temples, autrefois si célèbres, et que toutes choses continuent comme elles étaient à Babylone, cette nuit mémorable où il vit avec stupéfaction cette inscription si terrible: "Mané, mané, tekel, upharsin !"

Article 2
Prêtres, moines et nonnes

Si la tête est corrompue, les membres doivent l'être aussi. Si le pape est essentiellement païen, son clergé peut-il avoir un autre caractère ? Si ce clergé a emprunté ses ordres à une source entièrement corrompue, ces ordres doivent participer à la corruption de leur source. On peut le conclure en dehors de toute preuve spéciale; mais l'évidence sera aussi complète pour le caractère païen du clergé que pour ce qui regarde le pape lui-même. Sous quelque aspect que nous regardions le sujet, cette conclusion s'impose.

Il y a un contraste frappant entre le caractère des ministres du Christ, et celui du clergé papal. Lorsque Christ a envoyé ses disciples, c'était "pour paître son troupeau, pour paître ses agneaux", et cela, avec la Parole de Dieu, qui lui rend témoignage, et contient les paroles de la vie éternelle. Lorsque le pape ordonne son clergé, il lui commande de défendre, sauf dans certaines circonstances, la lecture de la parole de Dieu en langue vulgaire, c'est-à-dire dans une langue que le peuple peut comprendre. Il leur donne bien une mission, mais laquelle ? Elle est indiquée dans ces étonnantes paroles: "Recevez le pouvoir de sacrifier pour les vivants et pour les morts 1 !" Peut-il y avoir un plus grand blasphème ? Quoi de plus opposé au seul sacrifice de Christ "par lequel il a amené pour toujours à la perfection ceux qui sont sanctifiés" (Hébr. X, 14). C'est la vraie fonction caractéristique du clergé de la papauté ! Lorsqu'il se souvenait que ce pouvoir lui avait été conféré dans ces propres termes au moment où on l'ordonna pour la prêtrise, Luther exprimait en frissonnant son indignation: "Comment la terre ne s'est-elle pas entrouverte, comment

1. MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, vol. I. B. II, ch. IV, p. 171.

n'a-t-elle pas englouti celui qui prononçait ces paroles et celui à qui elles s'adressaient 1 ?" Le sacrifice que le clergé papal a le pouvoir d'offrir, comme un "vrai sacrifice propitiatoire" pour les péchés des morts et des vivants, est exactement le sacrifice non-sanglant de la messe, qu'on offrait à Babylone longtemps avant qu'il n'en fût question à Rome.

Or, Sémiramis, l'original véritable de la reine chaldéenne du ciel, à laquelle on offrit d'abord le sacrifice non-sanglant de la messe, étant, dans sa personne, le type de l'impureté, accordait en même temps la plus grande faveur à cette espèce de sainteté qui regarde avec mépris la sainte loi de

Dieu sur le mariage. Les mystères auxquels elle présidait étaient des scènes de la plus vile dépravation, et cependant les ordres les plus élevés de la prêtrise étaient voués au célibat, comme à une vie de sainteté particulière et supérieure. Quelque étrange que cela puisse paraître, la voix de l'antiquité attribue à cette misérable reine l'invention du célibat du clergé, et cela sous une forme extrêmement sévère 2. Dans quelques pays, comme en Egypte, la nature humaine réclama ses droits, et quoiqu'on demeurât fidèle en général au système de Babylone, le joug du célibat fut aboli, et on permit aux prêtres de se marier. Mais tous ceux qui connaissent l'antiquité savent que, lorsque le culte de Cybèle, la déesse Babylonienne, fut introduit dans la Rome païenne, il y fut introduit sous sa forme primitive, avec son clergé célibataire 3. Quand le pape s'appropria tant de traits particuliers au culte de cette déesse empruntés à la même source, il introduisit dans le clergé, de sa propre autorité, l'obligation expresse du célibat. L'introduction d'un pareil principe dans l'Église chrétienne avait été clairement prédite comme une grande marque d'apostasie, "les hommes, est-il écrit, se sépareront de la foi,

1. MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 171.
2. AMMIANUS MARCELLINUS : "Semiramis teneros mares castravit omnium prima", liv. XIV, ch. 6, p. 26.
3. PAUSANIAS, liv. VII, ch. 17, p. 587 ; KENNETT, liv. II, ch. VII, *Les Décemvirs*, etc.

enseignant des mensonges par hypocrisie, ayant leur conscience cautérisée, défendant de se marier". Les effets de cette innovation furent désastreux 1. Les annale de toutes les nations où le célibat des prêtres a été introduit, montrent qu'au lieu de contribuer à la pureté de ceux qui y étaient condamnés, il les a plongés, au contraire dans la plus grande corruption. L'histoire du Thibet, de la Chine, du Japon, où la doctrine babylonienne du célibat des prêtres a régné depuis un temps immémorial, témoigne des abominations qui en ont résulté 2. Les excès commis par les prêtres célibataires de Bacchus, dans la Rome païenne, au milieu de leurs mystères, étaient tels, que le Sénat se sentit obligé de les chasser des limites de la République romaine 3. Dans la Rome papale, les mêmes abominations sont nées du célibat du clergé avec le système corrompu et corrupteur du confessionnal, tellement que tous ceux qui ont examiné le sujet ont été forcés d'admirer la signification étonnante du nom qui lui est divinement donné, dans un sens à la fois littéral et figuré : "la Grande Babylone, la mère de toutes les impudicités et des abominations de la terre 4". Nous poumons citer mille faits de cette nature; prenons-en un seul, il est fourni par le célèbre historien catholique romain de Thou: "Le pape Paul V songeait à

supprimer les maisons de tolérance de la sainte cité; mais le Sénat romain pétitionna pour l'empêcher d'exécuter ce projet, parce que, disait-il, l'existence de ces mai-sons est le seul moyen d'empêcher les prêtres de séduire nos femmes et filles 5."

1. Voir *Lumière de la Prophétie*, ch. I, p. 28 et ch. IV; p. 114 et JEWELL, *Les Réformateurs anglais*, p. 228.
2. HAMEL, *Voyages dans la Corée*, *Collection* de PINKERTON, vol. II, P. 536-537 Voir aussi *Description du Thibet* dans la même *Collection*, p. 554, CARON, *Le Japon ibid*. p. 630, et KEMPFER, *Le Japon*, *ibid*. p. 747.
3. TITE-LIVE, XXXIX, 8 et 18, vol. V, p. 196-207.
4. *Apoc*. XVII. 5. Le Révérend M. H. Seymour montre qu'en 1836 sur un nombre total de 4373 naissances à Rome, 3160 enfants étaient des enfants trouvés! Quelle dépravation ce chiffre ne dévoile-t-il pas ! Résultats moraux du système romain, p. XLIX, dans *Les soirées avec les disciples de Rome*.
5. THUANUS, *Histoires*, liv. XXXIX, ch. 3, vol. II, p. 483.

Les prêtres célibataires ont tous une certaine marque au moment de leur ordination; c'est la tonsure cléricale. La tonsure est la première partie de la cérémonie de l'ordination, et elle est considérée comme l'élément le plus important du caractère des ordres du clergé romain. Lorsque après de longues discussions, les Pictes se furent enfin soumis à l'évêque de Rome, leur clergé accepta cette tonsure comme étant celle de saint-Pierre : ce fut là le symbole visible de leur soumission. Naitan, le roi des Pictes, ayant réuni les nobles de sa cour et les pasteurs de son église, s'adressa à eux en ces termes: "Je recommande à tout le clergé de mon royaume de recevoir la tonsure." C'est ainsi, nous dit Bédé, que cette importante révolution fut aussitôt accomplie par l'autorité royale 1. Le roi envoya des agents dans chaque province, il imposa la tonsure circulaire à tous les ministres et aux moines, suivant la mode romaine, et les soumit ainsi à Pierre, le prince béni des apôtres 2. Ce fut la marque, dit Merle d'Aubigné, que le pape imprima non sur le front, mais sur le haut de la tête. Une proclamation royale et quelques coups de ciseaux placèrent les Écossais, comme un troupeau de brebis, sous la houlette du berger du Tibre 3. Mais si Rome donne tant d'importance à cette tonsure, quel en est donc le sens ? C'était l'ordination visible de ceux qui s'y soumettaient, comme es prêtres de Bacchus. On ne peut faire reposer cette tonsure sur aucune autorité chrétienne. C'était bien la tonsure de Pierre, mais du Pierre Chaldéen des mystères, et non du Pierre de la Galilée. C'était un prêtre tonsuré, car le dieu dont il révélait les mystères était tonsuré. Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, Hérodote disait à propos de la tonsure Babylonienne : les Arabes ne reconnaissent pas d'autres

dieux que Bacchus et Uranie (c'est-à-dire la reine du ciel,) et ils disent que leurs cheveux étaient coupés de la même manière que ceux de Bacchus;

1. BÈDE, liv. V, ch. 21, p. 216.
2. *ibid*.
3. MERLE D'AUBIGNÉ, vol. V. p. 55

or, ils les coupent en forme circulaire, se rasant autour des tempes 1 . Qu'est-ce donc qui a pu donner lieu à cette tonsure de Bacchus ? Tout dans cette histoire était repré-senté d'une manière mystique ou hiéroglyphique, et cela de telle sorte que les initiés seuls pouvaient le comprendre. L'un des faits qui occupaient la place la plus importante dans les mystères, c'était la mutilation qu'on fit subir a Bacchus après sa mort. En souvenir de ce fait, on répandait chaque année des larmes amères sur le "Rosh-Gheza, le prince mutilé". Mais Rosh-Gheza 2 signifie aussi celui qui a la tête tondue ou rasée. Aussi était-il représenté sous l'une ou l'autre de ces deux formes de tonsure ; et ses prêtres, pour la même raison, avaient au moment de leur ordination, la tête tondue ou rasée Dans le monde entier, là où l'on trouve des traces du système Chaldéen, on trouve toujours en même temps cette manière de tondre ou de raser la tête. Les prêtres d'Osiris, le Bacchus Égyptien, se distinguaient toujours par la tonsure de leur tête 3. Dans la Rome païenne 4, dans l'Inde, et même en Chine, la marque caractéristique du clergé Babylonien était une tête rasée. Ainsi lorsque Gautama Bouddha, qui vivait au moins 540 années avant Jésus-Christ, établit dans l'Inde la secte du Bouddhisme, qui de là se répandit dans les pays les plus éloignés de l'Extrême-Orient, il se rasait lui-même la tête, pour obéir, disait-il, à un commandement divin et alors il se mit à pousser les autres à suivre son exemple. L'un des titres par lesquels on le désignait était le dieu à la tête rasée 5. "Le dieu à la tête rasée, dit l'un des Purans, forma un certain nombre de disciples et d'hommes à la tête rasée, comme lui, afin d'accomplir les ordres de Vichnou." On peut démontrer la haute antiquité de cette tonsure d'après la loi Mosaïque: il était formellement défendu aux prêtres Juifs de se faire aucune tonsure

1. HÉRODOTE, liv. III, ch. 8, p. 185. C.
2. Gheza veut dire tondre et aussi raser.
3. MACROBE, liv. I, ch. 23. p. 189.
4. TERTULLIEN, vol. II, *Carmina*, p. 1105-1106.
5. Col. KENNEDY, Bouddha, dans la *Mythologie Hindoue*, p. 263-264.

sur la tête (Lévit. XXI, 5) ce qui montre suffisamment que même déjà à l'époque de Moïse, l'usage de se raser la tête avait été introduit. Dans l'Église de Rome, la tête des prêtres ordinaires est seulement tondue, la tête des moines ou du clergé régulier est rasée, mais les uns et les autres, à leur consécration, reçoivent la tonsure régulière. Ils s'identifient ainsi, sans qu'il soit possible d'en douter, avec Bacchus, le prince mutilé1. Or, si les prêtres de Rome enlèvent au peuple la clef de la connaissance et lui ferment la Bible ; s'ils sont consacrés pour offrir le sacrifice Chaldéen en l'honneur de la reine païenne du ciel; s'ils sont liés par la loi chaldéenne du célibat, qui les plonge dans la dépravation ; si en un mot, ils sont marqués à leur consécration de la marque caractéristique du Bacchus Chaldéen, quel droit, quel droit possible, ont-ils de se faire appeler ministres du Christ ?

1. Nous avons déjà montré (note 1, p. 33) que chez les Chaldéens l'expression Zéro signifiait "un cercle" et la "semence". Suro, la semence, dans l'Inde, était la divinité du soleil incarné. Quand cette semence était représentée sous une forme humaine, pour l'identifier avec le soleil, on la représentait avec un cercle, l'emblème bien connu de l'orbite du soleil, sur une partie de son corps. Ainsi le dieu anglais Thor était dépeint avec un cercle flamboyant sur la poitrine (WILSON, *La religion des Parsis*, p. 31). Dans la Perse et dans l'Assyrie, le cercle était tantôt sur la poitrine, tantôt autour de la taille, tantôt dans la main de la divinité (BRYANT, vol. II, planches p. 216, 406-407 et LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 160). Dans l'Inde, il est placé au bout du doigt (MOOR, *Le Panthéon*, planche XIII, Vichnou). Aussi le cercle devint-il l'emblème de Tammuz ressuscité ou la semence. La tonsure circulaire de Bacchus était évidemment destinée à l'indiquer comme Zéro, ou la semence, le grand Libérateur. Le cercle de lumière qui entoure la tête des prétendus portraits de Christ était évidemment une forme différente du même objet et venait de la même source. "La cérémonie de la tonsure, dit Maurice, parlant de cette cérémonie chez les Hindous, était une ancienne coutume des prètres de Mithra : ils imitaient par leur tonsure le disque du soleil" (*Antiquités*, vol. VII p. 851, Londres, 1800). Comme le dieu soleil était le grand dieu si regretté, comme il avait les cheveux coupés en forme circulaire, et que les prêtres qui pleuraient sa perte avaient les cheveux coupés de la même manière, ainsi dans divers pays ceux qui se lamentaient sur les morts et qui coupaient leurs cheveux en leur honneur, les coupaient en forme circulaire. Cette coutume existait en Grèce, Hérodote en parle comme d'un usage pratiqué chez les Scythes ; il raconte les funérailles d'un roi de ce peuple et dit: "Le corps est entouré de cire. On le met sur un char et on l'emmène dans un autre district, où les personnes qui le reçoivent, à l'exemple des personnes royales, se coupent un morceau de l'oreille, et se rasent la tête en forme de cercle" (*Hist*, liv. IV, ch. 71, p. 279). Or, de même que le pape avait lui-même une tonsure circulaire, ainsi ses prêtres, pour s'identifier à ce même système, doivent avoir la même tonsure circulaire, afin d'être, dans leur mesure et dans leur rang, les vrais représentants du même faux Messie.

Mais Rome n'a pas seulement son clergé séculier ordinaire, comme on l'appelle; elle a aussi, tout le monde le sait, d'autres ordres religieux d'une espèce différente. Elle a des armées innombrables de moines et de nonnes tous engagés à son service. Où peut-on trouver dans l'Écriture le moindre témoignage en faveur d'une pareille institution? Dans la religion du Messie Babylonien, elle existait depuis les temps les plus reculés. Il y avait en abondance dans ce système des moines et des religieuses. Dans le Thibet et le Japon, où le système Chaldéen fut de bonne heure introduit, on peut trouver encore des monastères, et ils y ont produit les mêmes résultats funestes pour la morale que dans l'Europe papale 1. En Scandinavie les prêtresses de Freya, (c'étaient d'ordinaire les filles du roi), qui avaient à veiller sur le feu sacré, et devaient observer une virginité perpétuelle, étaient précisément un ordre de nonnes 2. À Athènes, il y avait des vierges maintenues aux frais publics, qui étaient strictement vouées au célibat 3. Dans la Rome païenne, les Vierges Vestales qui avaient à remplir le même devoir que les prêtresses de Freya, occupaient une position semblable. Même dans le Pérou, pendant le règne des Incas, le même système prévalait, et cela avec une analogie qui prouve bien que les Vestales de Rome, les nonnes de la papauté et les saintes vierges du Pérou doivent être sorties de la même origine. Voici comment Prescott parle des nonnes Péruviennes : "Les Vierges du soleil, les élues, comme on les appelle, présentent une autre analogie avec les institutions catholiques romaines. Ces jeunes vierges étaient consacrées au service de la déesse; elles

1. Voir note 4 p. 330, et aussi *Hist. du Tonkin*, PINKERTON, vol. IX, p. 766. Il en est, même chez les protestants, qui commencent à parler de ce qu'ils appellent les bienfaits des couvents dans des temps difficiles, comme si les couvents n'étaient nuisibles que lorsqu'ils tombent dans la décrépitude et la corruption ! Le célibat obligatoire, qui fait la base du système monastique, est de la véritable essence d'apostasie, qui est divinement caractérisée comme étant "le Mystère d'iniquité". Que ces protestants lisent I *Timo*. IV, 1-3, et ils ne diront plus que les abominations des couvents viennent uniquement de leur décrépitude.
2. MALLET, vol. I, p. 141.
3. POTTER, *Antiquités*, vol. I, p. 369.

étaient enlevées à leur famille dès l'âge le plus tendre, et mises dans des couvents où on les remettait aux soins de matrones d'un certain âge, mamaconas 1, qui avaient vieilli entre ces murs. Elles devaient veiller sur le feu sacré qu'on allumait à la fête de Raymi. Dès qu'elles entraient dans l'établissement, elles n'avaient plus de communication avec le monde, pas

même avec leur famille ou leurs amis. Malheur à la pauvre jeune fille qui était reconnue coupable d'une intrigue ! Elle était condamnée, d'après la terrible loi des Incas, à être enterrée vivante !" C'était exactement le sort de la Vestale romaine qui violait son vœu. Cependant ni dans le Pérou, ni dans la Rome païenne, le devoir de la virginité n'était aussi strict que dans la papauté. Il n'était pas perpétuel, aussi n'était-il pas si profondément démoralisateur. Après un certain temps, les nonnes pouvaient être délivrées de leur solitude, et se marier. Dans l'Église de Rome, elles sont absolument privées de ces espérances. Dans tous ces détails, néanmoins, il est facile de voir que le principe sur lequel reposaient ces institutions est évidemment le même. "On est étonné, dit Prescott, de trouver une pareille ressemblance entre les institutions de l'Inde, de l'Amérique, de la Rome ancienne et de la Rome catholique moderne 2." Prescott a de la peine à expliquer cette ressemblance; mais elle s'explique aisément par un petit passage du prophète Jérémie, que nous avons cité au début de ce travail : "Babylone a été dans la main du Seigneur une coupe d'or, qui a enivré toute la terre." (Jérémie LI, 7). C'est là la pierre de Rosette qui a servi déjà à jeter tant

1. Mama-cona, mère-prêtresse, est presque de l'hébreu pur, et vient de Am, mère et Cohn, prêtre, avec une terminaison féminine. Notre nom Maman, comme celui du Pérou, n'est autre chose que Am redoublé, II est extraordinaire que le titre imaginaire de la dame abbesse en Irlande soit "Révérende Mère". Le mot "nonne" lui-même est un mot chaldéen. Ninus, le Fils, est Nin ou Non en Chaldéen. Or, le féminin de Non, un fils, est Nonna, une fille, ce qui est précisément le nom canonique pour désigner une nonne, et Nonnus de même, était primitivement l'expression consacrée en Orient pour désigner un moine (GIESELER, vol, II, p. 14, note)
2. PRESCOTT, *Le Pérou*, vol. I, p. 103.

de lumière sur les secrètes iniquités de la papauté, et qui est destinée à déchiffrer les sombres mystères de chaque système passé ou présent de la mythologie païenne. Il est facile de prouver la vérité littérale de cette parole: il est facile de prouver que l'idolâtrie de toute la terre est, la même, que le langage sacré de toutes les nations est purement Chaldéen, que les grands dieux de toutes 1es contrées et de tous les climats sont désignés par des noms Babyloniens, et que tous les paganismes de l'humanité sont la corruption perfide et délibérée, mais cependant singulièrement instructive, du premier évangile annoncé en Éden et transmis plus tard par Noé à toute la race humaine. Le système élaboré d'abord à Babylone, et propagé plus tard jusqu'aux extrémités de là terre, s'est modifié et décomposé à différentes époques et dans divers pays. C'est dans la Rome papale seule qu'on le trouve

presque dans toute sa pureté et son intégrité. Mais cependant au fond des apparentes variétés du paganisme, il y a une unité et une identité étonnantes qui témoignent de la vérité de la Parole de Dieu. Nous attendons avec confiance la ruine de toute cette idolâtrie. Mais avant que les idoles païennes ne soient définitivement "jetées aux taupes et aux souris", je suis persuadé qu'elles seront renversées pour adorer "l'Éternel le Roi", pour rendre témoignage à sa glorieuse vérité, et pour attribuer, dans une acclamation unanime, le salut, la gloire, l'honneur, la puissance, à celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau pour l'éternité !

Chapitre 7
Les deux développements considérés au point de vue historique et prophétique

Nous avons jusqu'ici considéré l'histoire des deux Babylones dans chacun de leurs détails. Il nous faut maintenant les étudier au point de vue de leur système. Le système idolâtre de la Babylone antique passa par différentes phases aux diverses périodes de son histoire. Dans la description prophétique de la Babylone moderne, il y a aussi un développement de divers pouvoirs à diverses époques. Ces deux développements ont-ils des rapports typiques l'un avec l'autre? C'est ce que nous allons établir. Si nous comparons l'histoire religieuse de l'ancien paganisme Babylonien avec les symboles prophétiques qui distinguent le développement systématique de l'idolâtrie Romaine, nous verrons qu'ils jettent autant de lumière sur ce sujet que sur les points que nous avons déjà étudiés. Les pouvoirs d'iniquité à l'œuvre dans la Babylone moderne sont clairement dépeints aux chapitres XII et XIII de l'Apocalypse. Les voici: 1 ° le grand dragon rouge, 2 ° la bête qui monte de la mer, 3 ° la bête qui monte de la terre et 4 ° l'image de la bête [1]. À tous ces points de vue on verra après examen, que pour ce qui touche à la succession et à l'ordre du développement, le paganisme de la Babylone de l'Ancien Testament était le type exact du paganisme de la Babylone actuelle.

1. J'omets à dessein l'étude de la Bête qui monte de l'abîme (*Apoc*. XVII, 8), et je renvoie le lecteur à la *République rouge*.

Article 1
Le grand dragon rouge

Ce formidable ennemi de la vérité est spécialement dépeint au verset 3 du ch. XII de l'Apocalypse : "Et alors il parut dans le ciel un autre signe, c'était

un grand dragon couleur de feu." Tout le monde admet que c'est le premier grand ennemi qui dans les temps évangéliques assaillit l'Église chrétienne.
Si l'on considère les termes dans lesquels il est décrit et les actes qu'on lui attribue, on verra qu'il y a une grande analogie entre ce dragon et le premier ennemi qui s'éleva contre l'ancienne église de Dieu quelque temps après le déluge. Le mot dragon, suivant les idées auxquelles on l'associe d'ordinaire, est bien fait pour égarer le lecteur en rappelant à son esprit les dragons fabuleux et ailés de l'antiquité. Quand cette divine description fut donnée, l'expression de dragon n'avait point ce sens-là chez les auteurs sacrés ou profanes. Le dragon des Grecs, dit Pausanias, n'était pas autre chose qu'un grand serpent 1, et le contexte montre que c'était bien le cas ici ; car ce qui est appelé dragon dans le 3e verset est simplement appelé serpent dans le 14e. Le mot traduit par rouge signifie proprement couleur de feu. Le dragon rouge signifie donc dragon de feu, ou serpent de feu. C'est exactement le même qui, dans la première forme de l'idolâtrie, sous le patronage de Nemrod, apparut dans l'antiquité. Le serpent de feu des plaines de Shinar semble avoir été le grand objet de culte. Les preuves les plus solides montrent que l'apostasie commença chez les fils de Noé par le culte du feu, et cela, sous le symbole d'un serpent.

Nous avons déjà vu, en diverses occasions, que le feu étaient adoré comme étant la lumière et la force purificatrice.

1. PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 28, p. 175.

Or, il en était ainsi à l'origine. Toute l'antiquité, en effet, désigne Nemrod comme ayant inauguré ce culte du feu 1. Nous avons déjà prouvé l'identité de Nemrod et de Ninus; on le représente aussi sous le nom de Ninus comme introduisant la même coutume. Dans un fragment d'Apollodore, il est dit que Ninus apprit aux Assyriens à adorer le feu 2. Le soleil, grande source de lumière et de chaleur, était adoré sous le nom de Baal. Or, puisque le soleil était adoré sous ce nom aux époques les plus reculées, cela montre bien le caractère audacieux de ces premiers commencements de l'apostasie. On a cherché à montrer que le culte du soleil et des corps célestes était une pratique excusable dans laquelle la race humaine pouvait innocemment tomber. Mais comment cela a-t-il pu se faire ? Dans le langage primitif de l'humanité, le soleil s'appelait Shamesh, c'est-à-dire le serviteur. Ce nom était sans doute donné d'en haut pour rappeler au monde cette grande vérité que l'astre du jour, quelque glorieux qu'il fût, n'était après tout que le

ministre de la bonté du grand créateur invisible envers ses créatures terrestres.

Les hommes le savaient et néanmoins avec cette entière connaissance, ils mirent le serviteur à la place du maître ; ils l'appelèrent Baal, le seigneur, et l'adorèrent en conséquence. Aussi quelle signification dans ces paroles de Paul: "Connaissant Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu; mais ils ont changé la vérité en mensonge, et ont adoré et servi la créature, au lieu du Créateur, qui est Dieu au-dessus de tous, béni éternellement". Le commencement du culte du soleil et du culte de l'armée du ciel était donc un péché contre la lumière, un péché de présomption, de lèse-majesté contre le ciel. Comme le soleil dans les cieux était le grand objet du culte, ainsi le feu était adoré comme son représentant sur la terre. Vitruve fait allusion à ce culte primitif du feu, quand il dit que les hommes se formèrent tout d'abord en états et

1. JOHANN. CLERICUS, tome II, p. 199, et VAUX, p. 8.
2. MÜLLER, frag. 68, vol. I ; p. 440.

en communautés en se réunissant autour des feux 1. Et ceci est exactement d'accord avec ce que nous avons déjà vu (p. 174) à propos de Phoronée, que nous avons identifié avec Nemrod; on lui attribuait l'invention du feu, et on le considérait aussi comme le premier qui ait réuni la race humaine en communautés. En même temps que le soleil, le grand dieu du feu, le serpent eut aussi son culte et s'identifia avec lui (fig. 52). Dans la mythologie du monde primitif, dit Owen, le serpent est universellement le symbole du soleil 2. En Égypte, l'un des symboles les plus communs du soleil ou du dieu soleil est un disque entouré d'un serpent 3. Voici croyons-nous, la raison première de cette identification: comme le soleil était la grande lumière du monde physique, ainsi le serpent était considéré comme la grande lumière du monde spirituel, qui donnait à l'humanité la connaissance du bien et du mal.

Fig. 52

Ceci implique naturellement une affreuse dépravation de la part des meneurs dans un pareil système, si on considère l'époque où il commença; mais c'est là, je le crois, le véritable sens de cette identification. En tout cas, nous avons des preuves scripturaires et profanes, pour établir que le culte du serpent commença en même

1. VITRUVE, vol. II, liv. II, ch. I, p. 36, etc.
2. OWEN, dans DAVIES, *Les Druides*, note p. 437.
3. BUNSEN, *Hiéroglyphes*, vol. I, p. 497.

temps que le culte du feu et du soleil. La déclaration inspirée de Paul sur cette question nous paraît décisive : "Ce fut, dit-il, quand les hommes connaissaient Dieu, mais qu'ils ne le glorifiaient pas comme Dieu, qu'ils changèrent la gloire de Dieu, non seulement en des images semblables à l'homme corruptible, mais en des images de bêtes rampantes, c'est-à-dire de serpents." (Rom. I, 23). l'histoire profane s'accorde avec cette déclaration. Parmi les auteurs profanes, Sanchoniathon, le Phénicien, qui, dit-on, vivait à l'époque de Josué, s'exprime ainsi: Thoth le premier attribua quelque chose de la nature divine au serpent et à la tribu du serpent, et il fut imité en cela par les Phéniciens et les Égyptiens. Cet animal, on effet, lui paraissait le plus spirituel de tous les reptiles : il est, dit-il, de la nature du feu; car il déploie une agilité incroyable, et se meut par le simple effet de sa volonté sans le secours de mains ni de pieds. En outre, il vit très longtemps et a la vertu de renouveler sa jeunesse, ainsi que l'a déclaré Thoth dans ses livres

sacrés ; c'est pour ces raisons qu'on a introduit cet animal dans les mystères et dans les rites sacrés 1.

Or, Thoth, il faut se le rappeler, était le conseiller de Thamus, c'est-à-dire Nemrod 2. Cette déclaration nous permet donc de conclure que le culte du serpent formait une partie de l'apostasie primitive de Nemrod. La nature de feu du serpent à laquelle l'extrait ci-dessus fait allusion est partout chantée par les poètes païens. Virgile, Parlant de cette nature divine attribuée aux serpents, comme le remarque l'auteur des "Pompéiens" 3, décrit le serpent sacré qui sortit de la tombe d'Anchise, lorsque son fils Énée a offert le sacrifice, en des termes qui jettent une vive lumière sur le langage de Sanchoniathon, et sur le serpent de feu dont nous nous occupons. "À peine avait-il fini de parler que du fond de l'asile sacré sort un énorme serpent dont le corps déroule sept

1. SANCHONIATHON, liv. I, p. 46-49.
2. Voir note 1, p. 88.
3. Vol. II, p. 104.

immenses anneaux, sept replis tortueux; il embrase mollement la tombe, et se glisse autour des autels. Son dos est émaillé d'azur, et ses écailles tachetées étincellent de tout l'éclat de l'or 1".

Il n'est donc pas étonnant que le culte du feu et le culte du serpent aient été réunis. Le serpent aussi, renouvelant chaque année sa jeunesse, était sans doute représente à ceux qui voulaient une excuse pour leur idolâtrie, comme un emblème exact du soleil, le grand régénérateur, qui chaque année régénère et renouvelle 1a nature, et qui une fois divinisé, fut adoré comme le grand régénérateur des âmes.

Dans le chapitre que nous étudions, le grand serpent de feu est représenté avec tous les emblèmes de la royauté "Toutes ses têtes sont ceintes de couronnes ou de diadèmes, et ainsi en Egypte, le serpent de feu ou le serpent du soleil, était appelé en grec le Basilisk, c'est-à-dire, le serpent royal, pour l'identifier à Moloch dont le nom, qui rappelle à la fois l'idée de feu et de sang, signifie proprement le roi. Le Basilisk était toujours regardé chez les Égyptiens et chez beaucoup d'autres nations comme le vrai type de la majesté et de la domination 2. Comme tel, son image était fixée à la coiffure des rois Égyptiens, et aucun autre n'avait le droit de la porter 3. Le soleil identifié au serpent était appelé Purros 4, ce qui voulait dire en même temps

le feu et le roi, et de ce nom dérivait l'épithète Purros, qui est semblable au feu, épithète donnée au grand serpent à sept couronnes de notre texte 5.

C'est ainsi que le soleil, le grand dieu du feu, était identifié avec le serpent. Mais il avait aussi un représentant

1. Virgile, liv. V, v. 84-88.
2. WILKINSON, vol. IV, p. 239.
3. *ibid*.
4. BUNSEN, vol. I, p. 407.
5. Le mot Purros dans le texte n'exclut pas l'idée de Rouge, car on donnaient au soleil la couleur rouge, pour l'identifier avec Moloch, le dieu du feu et le dieu du sang (WILKINSON, vol. IV, p. 288-296). La première idée et la principale, cependant, c'est celle du feu.

humain, c'était Tammuz pour lequel les filles d'Israël se répandaient en lamentations, en d'autres termes, Nemrod. Nous avons déjà vu l'identité de Nemrod et de Zoroastre. Or, Zoroastre n'était pas seulement le chef des mystères chaldéens, mais, comme tout le monde l'admet, le chef des adorateurs du feu 1. Le titre donné à Nemrod, comme premier chef Babylonien, par Berosus, indique le même fait. Ce titre est Alorus 2, c'est-à-dire le dieu du feu 3.

Comme Nemrod le dieu du feu était Molk-Gheber, ou le roi puissant, en ce sens que ce fut le premier qui commença à être puissant sur la terre, nous voyons tout de suite l'origine de cet usage qui consistait à passer au travers du feu ; et nous voyons aussi comment le dieu du feu chez les Romains fut appelé Mulkiber 4. Ce ne fut toutefois qu'après sa mort qu'il paraît avoir été déifié. Aussi fut-il adoré plus tard comme l'enfant du soleil, ou comme le soleil incarné. Pendant sa vie cependant il n'eut d'autres prétentions que celle d'être Bol-Kahn, ou prêtre de Baal, d'où vient évidemment le nom de dieu du feu chez les Romains, Vulcain 5.

Tout dans l'histoire de Vulcain s'accorde avec celle de Nemrod. Vulcain était le plus laid et le plus difforme de tous les dieux 6. Nemrod, dans le monde entier, est représenté avec les traits et le teint d'un nègre. Quoique Vulcain fût si laid que lorsqu'il chercha une femme toutes les belles déesses le repoussèrent avec horreur, cependant la Destinée, l'irrévocable, intervint et déclara lue Vénus, la plus belle des déesses, était unie au plus affreux de tous les dieux 7.

1. Pour plus de lumière sur ce sujet voir Appendice, note N.
2. BUNSEN, vol. I, p. 710.
3. BRYANT, vol. I, p. 10 et vol. IV, p. 152. Bryant fait venir le mot Alorus de Alaur, le dieu du feu. J'incline à penser que, d'après l'analogie du nom donné dans la suite, il vient de Al-Hor, le dieu qui brûle. Mais le sens est toujours le même.
4. Ordinairement écrit Mulciber (OVIDE, *De art. am*, liv. II, v. 562). Mais le c romain était dur. À cause de l'épithète Gheber, les Parsis, ou adorateurs du feu dans l'Inde, sont encore appelée Guèbres.
5. OVIDE, *De art. am*., ibid. note.
6. *Mythologie païenne illustrée*, p. 66.
7. *ibid*. p. 75.

De même Nemrod, en dépit de ses traits noirs et éthiopiens eut pour femme, Sémiramis, la plus belle entre toutes. La femme de Vulcain était célèbre par ses infidélités et ses dérèglements; la femme de Nemrod avait la même conduite 1. Vulcain était la tête et le chef des Cyclopes, c'est-à-dire des rois de la flamme 2. Nemrod était le chef des adorateurs du feu. Vulcain forgeait les foudres qui servirent si bien à écraser les ennemis des dieux. Nemrod ou Ninus, dans ses guerres contre le roi de Bactres, paraît avoir soutenu la lutte de la même manière. Arnobe nous apprend que pendant la guerre de Ninus contre les Bactriens, la lutte ne se poursuivait pas par l'épée et par la force physique, mais par la magie et par des moyens empruntés aux instructions secrètes des Chaldéens 3. Quand nous savons que les Cyclopes de l'histoire, d'après l'historien Castor, remontent au temps de Saturne ou de Bélus, le premier roi de Babylone 4, quand nous voyons que Jupiter (qui était adoré sous les mêmes caractères que Ninus l'enfant) 5 fut aidé dans sa lutte contre les Titans, par les éclairs éblouissants et les tonnerres des Cyclopes, nous avons une idée assez claire de ces arts magiques empruntés aux mystères chaldéens que Ninus employa contre le roi Bactrien. Nous avons la preuve qu'à une époque reculée, les prêtres des mystères chaldéens connaissaient la composition du feu formidable des grecs qui brûlait sous l'eau et dont on a perdu le secret 6; or il n'y a pas le moindre doute que Nemrod en s'élevant au pouvoir se servit de ces secrets scientifiques ou d'autres semblables, que lui seul et ses associés connaissaient.

1. Nemrod comme roi universel était Khuk-hold, le roi du monde. En tant que tel il portait les cornes d'un taureau, qui étaient la représentation et aussi l'emblème de son pouvoir.
2. Kuclops, de Khuk, roi, et Lhob, flamme. L'image du grand dieu était représentée avec trois yeux, dont un au front ; de là l'histoire des Cyclopes avec un oeil au front.
3. ARNOBIUS, liv. I, p. 327, c. I.
4. EUSÈBE, *Chronicon*, traduction arménienne, p. I, p. 81.

5. Voir fig. 35, p. 207.
6. SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, p. 415.

À ces points de vue et à d'autres que nous avons encore à examiner, il y a une coïncidence exacte entre Vulcain, le dieu du feu des Romains, et Nemrod le dieu du feu des Babyloniens. Quant au Vulcain de l'antiquité, il est seulement représenté d'ordinaire sous son caractère de dieu du feu comme agent physique. Mais ce fut surtout sous son aspect figuré, dans la purification et la régénération des âmes, que le culte du feu agit efficacement sur le monde. Le pouvoir, la popularité, l'adresse de Nemrod aussi bien que la nature séduisante du système lui-même, lui permirent de répandre au loin la trompeuse doctrine. Il fut représenté sous le nom bien connu de Phaéton 1, comme étant sur le point d'embraser le monde entier, ou (sans la métaphore poétique) d'entraîner toute l'humanité dans le culte du feu. La prédominance extraordinaire du culte du feu dans les premiers âges du monde est établie par des légendes qui existent sur toute la terre, et par des faits qu'on trouve dans presque tous les pays. Ainsi au Mexique, les indigènes racontent que dans l'antiquité après le premier âge, le monde fut complètement embrasé par le feu 2. Comme leur histoire, semblable à celle des Égyptiens, était écrite en hiéroglyphes, il faut l'entendre symboliquement. Dans l'Inde, il y a une légende tendant au même but, quoique un peu différente dans la forme. Les Brahmanes disent qu'à une époque très reculée de leur histoire, l'un des dieux brillait d'un éclat si insupportable, désolant l'univers par ses rayons éblouissants, plus éclatants que mille mondes 3, que sans un autre dieu plus puissant qui s'interposa et lui coupa la tête, cette splendeur aurait eu les conséquences les plus désastreuses.

1. Phaéton est appelé Éthiopien, c'est-à-dire un Cushite. Pour l'explication de son histoire, voir Appendice, note O.
2. HUMBOLDT, *Le Mexique*, vol. II, p. 21-22.
3. SKANDA PURAN et PADENA PURAN, dans KENNEDY, *La Mythologie Hindoue*, p.275. Dans le mythe, cette divinité est représentée comme la cinquième tête de Brahma; mais comme cette tête, dit-on, avait obtenu la connaissance qui l'avait rendue si intolérablement fière en lisant les Védas produits par les quatre autres têtes Brahma, cela montre qu'elle doit avoir été regardée comme ayant une individualité distincte.

Dans les Triades Druidiques des anciens Bardes de la Grande-Bretagne, il y a des allusions évidentes au même événement. Ils disent que dans l'antiquité "il s'éleva une tempête de feu qui fendit la terre jusqu'aux abîmes : nul

n'échappa, excepté la compagnie des élus, enfermés dans une enceinte par une porte solide, avec le grand patriarche célèbre par son intégrité 1", c'est-à-dire évidemment avec Sem, le chef des fidèles qui conservèrent leur intégrité alors que tant d'autres "firent naufrage quant à la foi et à la bonne conscience". Ces histoires se rattachent toutes à la même époque et montrent la puissance de cette forme de l'apostasie. Le purgatoire de la papauté et les feux de la veille de la Saint-Jean, que nous avons déjà examinés, et bien d'autres pratiques qui se font encore de nos jours, sont autant de restes de la même superstition. Il faut cependant remarquer que le grand dragon rouge, ou le grand serpent de feu, est représenté comme se tenant devant la femme à la couronne de douze étoiles, c'est-à-dire, l'Église de Dieu, "pour dévorer son enfant aussitôt qu'il naîtra". Or, ceci s'accorde exactement avec le caractère du grand chef du système du culte du feu. Nemrod, représentant du feu dévorant auquel on offrait en sacrifice des victimes humaines et principalement des enfants, était regardé comme le grand mangeur d'enfants. Bien qu'à sa première déification il fût mis à la place de Minus, ou l'enfant, il fut naturellement le père de tous les dieux Babyloniens, puisque c'est lui qui fut le premier déifié; et cependant c'est sous cet aspect qu'il fut généralement considéré dans la suite 2. Comme père des dieux, il fut appelé Chronos, nous l'avons déjà vu, et chacun connaît l'histoire classique de Chronos; il dévorait ses enfants immédiatement après leur naissance 3. Voilà l'analogie qui existe entre le type et la réalité.

1. DAVIES, *Les Druides*, p. 226.
2. Phaéton, bien qu'enfant du Soleil est aussi appelé le Père des dieux (LACTANCE *De falsa Religione*, liv. I, ch. 5, p. 10). En Egypte aussi, Vulcain était le père des dieux (AMMIANUS MARCELLINUS, liv. XVII, ch. IV, p. 163).
3. LEMPRIERE, *Saturne*.

Cette légende a un sens plus grand et plus profond encore; mais appliquée à Nemrod ou à celui qui a une corne 1, elle rappelle ce fait que, représentant de Moloch ou Baal, il aimait par-dessus tout qu'on lui offrit des enfants en sacrifice sur son autel. L'antiquité nous fournit beaucoup de preuves de cette triste coutume : "Les Phéniciens, dit Eusèbe, sacrifiaient chaque année leurs fils uniques et bien-aimés à Chronos ou Saturne 2." Les Rhodiens aussi pratiquaient souvent la même coutume. Diodore de Sicile déclare que les Carthaginois, dans une circonstance où ils étaient assiégés et à toute extrémité, "à fin de réparer, pensaient-ils, l'erreur qu'ils avaient commise en abandonnant l'ancienne coutume de Carthage, choisirent aussitôt deux cents enfants parmi les familles les plus nobles, et les sacrifièrent publiquement à ce dieu 3". Nous avons des raisons de croire que la même coutume s'établit

dans la Grande-Bretagne à l'époque des Druides. Nous savons qu'ils offraient des sacrifices humains à leurs dieux sanguinaires. Nous avons des preuves qu'ils faisaient passer leurs enfants par le feu de Moloch, et cela fait fortement présumer qu'ils les offraient aussi en sacrifice, car, d'après Jérémie XXXII, 35, comparé avec Jérémie XIX, 5, nous voyons que ces deux choses faisaient partie du même système. Le dieu adoré par les Druides était Baal, comme le montrent les feux éclatants de Baal, et le dernier passage cité montre qu'on offrait des enfants en sacrifice à Baal. Quand on offrait ainsi "le fruit du corps", c'était "pour le Péché de l'âme". C'était un principe de la loi mosaïque, un principe dérivé sans doute de la foi patriarcale, que le prêtre doit prendre sa part de tout ce qui est offert en sacrifice pour le péché (Nombre XVIII, 9-10). Aussi, les prêtres de Nemrod ou de Baal devaient manger des sacrifices humains ; c'est ainsi que Cahna-Bal 4, le prêtre de

1. Voir fig. 10, p. 53.
2. EUSÈBE, *De laud. Constantini*, ch. XIII, p. 267. A. C.
3. DIODORUS, liv. XX, p. 739-740.
4. Le mot Cahna, le prêtre, est la forme emphatique de Cahn, un prêtre.

Baal, est le mot consacré en anglais pour désiger celui qui mange la chair humaine 1.

Or, les anciennes traditions racontent que les apostats qui se joignirent à la rébellion de Nemrod firent la guerre aux fidèles d'entre les enfants de Noé. La force et le nombre étaient du côté des adorateurs du feu. Mais Sem et ses fidèles avaient pour eux la puissance de l'Esprit de Dieu. Aussi un grand nombre furent convaincus de leur péché, arrêtés dans leurs funestes desseins, et la victoire, nous l'avons déjà vu, se déclara pour les saints.Le pouvoir de Nemrod fut détruit 2, et avec lui, pour un

1. L'historien Castor (traduction arménienne d'EUSÈBE, P. I, p. 31) nous apprend que ce fut sous Bel ou Belus, c'est-à-dire Baal, que les Cyclopes rêvaient; et le scholiaste d'Eschyle (note 3, p. 51), dit que ces Cyclopes étaient les frères de Kronos, qui était aussi Bel ou Bal. L'œil au front montre que leur nom était primitivement celui du grand dieu ; car cet œil dans l'Inde et la Grèce est le trait caractéristique de la divinité suprême. Les Cyclopes avaient donc été des représentants de ce dieu, en d'autres termes, des prêtres et prêtresses de Baal ou Bel Or, les Cyclopes étaient bien connus comme cannibales : referre ritus cyclopum, c'est-à-dire faire revivre la coutume de manger de la chair humaine (OVIDE, *Métam*., XV, 93, vol. Il, p. 132).
2. Les guerres des géants contre le ciel, mentionnées dans les écrivains de l'antiquité, avaient primitivement trait à cette guerre contre les saints; car les hommes

ne peuvent faire la guerre à Dieu qu'en attaquant le peuple de Dieu. Un écrivain de l'antiquité, Eupolemus, cité par Eusèbe (*Praeparatio Evangeli*., vol. II, liv. I, ch. 17, p. 19) déclare que les constructeurs de la tour de Babel étaient des géants ; cela revient à la conclusion à laquelle nous sommes arrivés : en effet les puissants de Nemrod étaient les géants de l'antiquité (note 2, p. 86). Épiphane raconte (vol. I, liv. I, p. 7) que Nemrod était un chef parmi ces géants et que sous lui la conspiration et la sédition étaient fréquentes. Par suite de cette circonstance même, les fidèles doivent avoir beaucoup souffert, comme étant tout à fait opposés à ses desseins ambitieux et sacrilèges. Que le règne de Nemrod se soit terminé par quelque catastrophe terrible, c'est une conclusion en faveur de laquelle les preuves abondent. Voici un passage de Syncellus qui confirme la conclusion quant à la nature de la catastrophe ; parlant de la construction de la tour, Syncellus dit (*Chronographia*, vol. I, p. 77) : "Mais Nemrod voulait obstinément demeurer là (quand presque tous les ouvriers étaient dispersés) ; on ne pouvait l'arracher de la tour où il avait encore le commandement d'une troupe assez importante. Là-dessus, paraît-il, la tour battue par des vents impétueux, fut ébranlée, et par un juste jugement, Dieu la mit en pièces." Quoique ce détail puisse être vrai, puisque la tour demeura encore debout pendant plusieurs siècles, une grande part de tradition déclare que cette tour fut renversée par le vent, ce qui nous fait penser que cette histoire, si on la comprend bien, avait une réelle signification. Prenez-la d'une manière figurée, et si vous vous rappelez que vent signifie aussi l'Esprit de Dieu, il devient fort probable que le sens est: ce des-sein hardi et ambitieux par lequel, dans le langage scripturaire, il cherchait à monter jusqu'aux cieux et à établir sa demeure parmi les étoiles, fut renversé par l'Esprit de Dieu et c'est dans cette chute qu'il trouva la mort.

temps, le culte au soleil et du serpent de feu qui lui était associé. Ce fut exactement ce qui est déclaré ici pour le système correspondant à Babylone : "Le grand dragon ou serpent de feu fut jeté hors du ciel sur la terre, et ses anges furent chassés avec lui." (Apoc. VII, 9). C'est-à-dire, le chef du culte du feu avec tous ses associés et ses subalternes furent précipités du pouvoir et de la grandeur où ils avaient été élevés. Il en fut ainsi lorsque tous les dieux du Panthéon classique de la Grèce s'enfuirent tout tremblants et se cachèrent devant la fureur de leurs ennemis 1. Il en fut ainsi dans l'Inde, le jour où Indra, le roi des dieux, Surya, le dieu du soleil, Agni, le dieu du feu, en un mot toute la foule en déroute de l'Olympe Hindou, chassée du ciel, erra sur la terre 2 ou se cacha dans des forêts 3, désespérée, et exposée à mourir de faim 4. Ainsi Phaéton, conduisant le char du soleil, faillit mettre le feu sur la terre, et fut écrasé par le maître des dieux et précipité sur la terre, tandis que ses sœurs, les filles du soleil, se lamentaient sur son sort sans écouter aucune consolation, comme les femmes se lamentaient sur Tammuz. Ainsi, comme le lecteur doit être préparé a le voir, Vulcain ou Molk-Gheber, le dieu classique du feu, fut ignominieusement précipité du ciel, comme il le

raconte lui-même dans Homère, lorsqu'il parle de la colère du roi du ciel, qui, dans cet exemple, doit signifier le Dieu Très-Haut:

"Il me saisit par les pieds et me précipita loin du seuil divin; je roulai pendant tout le jour; et comme le soleil se couchait, je tombai, ayant à peine un souffle de vie, Lemnos, où les Sinthiens me recueillirent et prirent soin de moi 5."

Les vers où Milton raconte la même chute, bien qu'il lui donne une application différente, décrivent plus majestueusernent encore la grandeur de la catastrophe:

1. OVIDE, *Métam*, liv. V, fab. V. v. 321.
2. Col. KENNEDY, *Mythologie Hindoue*, p. 336.
3. COLEMAN, p. 87.
4. Col. KENNEDY, *Mythologie Hindoue*, p. 350.
5. HOMÈRE, *Iliade*, livre I, v. 750-765.

Dans la terre d'Ausonie, on l'appelle Mulciber;
La fable raconte comment il fut jeté du haut du ciel
Renversé par Jupiter en courroux,
il fut lancé au-dessus des créneaux de cristal.
Du matin jusqu'au midi, il roula, du midi jusqu'au soir
D'un jour d'été, et avec le soleil couchant
il s'abattit du zénith
Comme une étoile tombante,
dans l'île de Lemnos, en Egée 1.

Ces passages montrent d'une manière frappante la chute terrible de Molk-Gheber ou Nemrod, le roi puissant, lorsque soudain, il fut jeté de la hauteur de sa puissance et perdit à la fois son royaume et sa vie 2. Or, il y a une allusion évidente à cette chute dans l'apostrophe du prophète Esaïe au roi de Babylone : "Comment es-tu tombé des cieux, ô Lucifer, fils de l'aurore ?" Le roi Babylonien prétendait être le représentant de Nemrod ou de Phaéton; et le prophète dans ces paroles l'avertit qu'il serait précipité de sa haute élévation aussi sûrement que le dieu dont il se réclamait. D'après l'histoire classique, Phaéton fut, dit-on, consumé par la foudre et, comme nous le verrons, Esculape mourut aussi de la même manière, mais la foudre est simplement une métaphore qui signifie la colère de Dieu, par suite de laquelle il perdit à la fois sa vie et son royaume. Si on examine l'histoire et si

on écarte la figure, on voit, comme nous l'avons déjà montré, qu'il fut frappé par l'épée 3.

1. *Le Paradis perdu*, liv. III, v. 738-745.
2. Les poètes grecs parlent de deux chutes de Vulcain. Dans l'une il fut précipité par Jupiter, à cause de sa rébellion, dans la seconde par Junon, surtout à cause de sa difformité, c'est-à-dire de sa laideur (HOMÈRE, *Hymne à Apollon*, v. 316-318 Comme cela s'accorde exactement avec l'histoire de Nemrod ! Tout d'abord il fut personnellement précipité par l'autorité divine, puis renversé en effigie par Junon, quand sa statue fut retirée des bras de la reine des cieux, pour un plus bel enfant (p. 107.)
3. p. 95-100. Orphée, ordinairement représenté comme mis en pièces, dit la fable fut tué par un éclair (PAUSANIAS, *Bœotica*, ch. XXX, p. 768). Quand Zoroastre mourut, il périt foudroyé par un éclair (SUIDAS, vol. I, p. 1133-1134.) Aussi était-il représenté comme chargeant ses compatriotes de garder non son corps, mais ses cendres, La mort par suite de la foudre est évidemment une simple figure.

Tel est le langage de la prophétie, et il correspond exactement au caractère, aux actions, au sort de l'ancien type. Comment s'accorde-t-il avec le système analogue ? Le pouvoir de la Rome impériale païenne, ce pouvoir qui le premier persécuta l'Église de Christ, qui plaça ses soldats autour de la tombe du Fils de Dieu lui-même pour le dévorer, si cela avait été possible, lorsqu'il ressusciterait comme premier né d'entre les morts 1 pour gouverner toutes les nations, pouvait-il être représenté par le serpent de feu ? Rien, en effet, ne pouvait le dépeindre plus exactement.

1. Je pense que bien peu de lecteurs adopteront l'opinion de M. Elliott: l'homme enfant était Constantin-le-Grand, et le jour où le christianisme s'assit en sa personne sur le trône de la Rome impériale, ce fut pour que l'enfant mis au monde avec douleur par la femme, fût élevé à Dieu et à son trône. Quand Constantin monta sur le trône, l'Église "fut un peu secourue" (*Daniel*, XI, 34) mais son christianisme était douteux, puisque les païens n'y voyaient rien s'opposant à ce qu'il fut déifié à sa mort (EUTROPIUS, X, p. 131-133). Mais eût-il été meilleur, la description de l'enfant de la femme est beaucoup trop glorieuse pour lui ou tout autre empereur chrétien. L'homme enfant né pour gouverner les nations avec un sceptre de fer est incontestablement Christ (*Psaumes* II, 9 ; *Apoc*. XIX, 15). Les vrais croyants partagent cet honneur (*Apoc*. Il, 19). Mais cette prérogative n'appartient proprement qu'à Christ, en relation directe à sa naissance. Quand Christ naquit à Bethléem, Hérode s'efforça de le faire périr non par respect pour César mais par crainte du danger de sa propre dignité comme roi de Judée : "En l'apprenant, Auguste dit qu'il valait mieux être le porc d'Hérode que son enfant" (MACROBE, *Saturnalia*, liv. II, ch. IV, p. 77. B). Ainsi, même si la tentative sanglante d'Hérode était symbolisée par le dragon romain, où voit-on que l'enfant, pour y échapper, "fut élevé jusqu'à Dieu et à son trône" ? De plus, le Seigneur

Jésus naquit à Bethléem uniquement comme "roi des Juifs". Quand il meurt l'inscription sur sa croix indique : "Voici le roi des Juifs". Et Paul nous dit (*Rom*. XV, 8) qu'il était le ministre de la circoncision pour la vérité de Dieu. Notre Seigneur déclare : "Je ne suis envoyé, dit-il à la femme Syrophénicienne, que pour sauver les brebis d'Israël qui sont dispersées" et en envoyant les disciples, voici leur mission: "N'allez pas chez les Gentils, et n'entrez dans aucune des villes des Samaritains". Une fois déclaré fils de Dieu avec puissance par sa victoire sur le tombeau, il se révéla comme le dieu-enfant né pour gouverner les nations. Alors il dit à ses disciples : "Tout pouvoir m'est donné dans le ciel et sur la terre ; allez donc et enseignez toutes les nations." Le Seigneur fait allusion à cette glorieuse naissance de la tombe et aux douleurs d'enfantement de l'Église la nuit avant sa trahison (*Jean* XVI, 20-22). "En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, mais le monde se réjouira et vous serez attristés, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme est en travail, elle a de la douleur, car son heure est venue, mais dès qu'elle est délivrée de son enfant elle ne se souvient plus de son travail, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde. Vous aurez donc maintenant du chagrin, mais je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira." Comment douter du sens du symbole quand la femme est présentée en travail et que l'homme-enfant fut élevé "jusqu'à Dieu et à son trône" ?

Parmi les nombreux seigneurs et les nombreuses divinités adorées dans la ville impériale, les deux grands objets de culte étaient le feu éternel, qui brûlait toujours dans le temple de Vesta, et le serpent sacré d'Epidaure. Dans la Rome païenne, ce culte du feu et ce culte du serpent étaient quelquefois séparés, quelquefois confondus, mais tous les deux occupaient une grande place dans l'estime des Romains. Le feu de Vesta était considéré comme l'un des principaux protecteurs de l'empire. On disait qu'il avait été apporté de Troie par Énée à qui il avait été confié par les soins de l'ombre d'Hector 1, aussi était-il conservé avec le soin le plus jaloux par les vierges Vestales qui, en raison de leur charge, étaient entourées des plus grands honneurs. Le temple où elles le gardaient, dit Augustin, était le plus sacré et le plus honoré de tous les temples de Rome 2. Le feu qui était gardé avec une telle sollicitude et dont dépendaient tant de destinées, avait les mêmes caractères que chez les anciens Babyloniens, adorateurs de cet élément. On le regardait comme purificateur et chaque année au mois d'avril, à l'époque des Palilia, ou fêtes de Pales, on faisait passer dans le feu, à cet effet, les hommes et le bétail 3. Le serpent d'Epidaure que les Romains adoraient aussi bien que le feu, était regardé comme une divine représentation d'Esculape, l'enfant du soleil 4. Esculape, représenté par le serpent sacré, était évidemment un autre nom du grand dieu Babylonien. Il eut exactement le même sort que Phaéton. Il fut, dit-on, terrassé par la foudre pour avoir voulu rendre des morts à la vie 5. Il est évident que cela n'aurait jamais pu avoir lieu dans un sens littéral, et

on l'aurait cru avec peine. Mais si on le considère dans un sens figuré, cela veut dire qu'on croyait qu'il rendrait à une nouvelle vie les hommes morts dans leurs fautes et leurs péchés.

1. VIRGILE, *Enéide*, liv. II, v. 296-297.
2. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. III, vol. IX, ch. 28, p. 110.
3. OVIDE, *Fastes,* liv. IV, v. 722-743.
4. *ibid*. *Métamorphoses*, liv. XV, v. 736-745.
5. *ibid*. et *Enéide*, liv. VII, v. 769-773.

Or, c'est exactement ce que Phaéton s'efforçait de faire lorsqu'il fut terrassé pour avoir mis le feu sur la terre. Il y avait dans le système Babylonien une mort symbolique 1 par laquelle tous les initiés devaient passer, avant d'avoir reçu la nouvelle vie qui était impliquée dans la régénération, et cela pour déclarer qu'ils étaient passés de la mort à la vie. Comme le fait de passer à travers le feu était en même temps une purification du péché et un moyen de régénération, c'était aussi pour avoir voulu ressusciter les morts que Phaéton fut terrassé. Esculape était l'enfant du soleil, Phaéton l'était aussi 2. C'était pour symboliser cette parenté qu'on entourait d'ordinaire de rayons la tête d'Esculape 3. C'est ainsi que le pape entoure les têtes des prétendues images du Christ ; mais la véritable origine de cet embellissement est évidente pour tous ceux qui connaissent la littérature ou l'art romain. Voici ce que Virgile dit de Latinus : "Cependant les rois s'avancent. Latinus se montre dans un pompeux appareil, sur un char attelé de quatre chevaux; son front est ceint de douze rayons d'or resplendissants, symbole du soleil, son aïeul 4."

Les rayons d'or qui entourent la tête d'Esculape avaient même signification: ils le désignaient comme l'enfant du soleil ou le soleil incarné. Les rayons d'or qui entourent la tête des peintures et des statues appelées du nom de Christ, voulaient dire pour les païens qu'on pouvait sans crainte les adorer comme les statues de leurs divinités bien connues, quoiqu'elles portassent un nom différent. Or, Esculape pendant une terrible épidémie fut appelé d'Epidaure à Rome. Le dieu, sous la forme d'un grand serpent, entra dans le navire qu'on lui avait envoyé pour l'amener à Rome, et, étant arrivé sain et sauf sur le Tibre, fut solennellement consacré comme

1. WILKINSON, vol. I, p. 267, et APULÉE, *Metam*., ch. XI.
2. La naissance d'Esculape, d'après le mythe, était exactement celle de Bacchus. Sa mère fut brûlée par la foudre, et l'enfant fut sauvé de l'éclair qui la consuma, comme Bacchus fut arraché aux flammes qui brûlèrent sa mère (LEMPRIERE).
3. DYMOCK, *sub voce*.
4. VIRGILE, liv. XII, v. 161-164.

dieu protecteur des Romains 1. Depuis ce jour, en parti-culier comme parmi le peuple, le culte du serpent d'Epidaure, le serpent qui représentait le soleil comme divinité incarnée, en d'autres termes, du serpent de feu devint presque universel. Dans presque toutes les maisons, on trouvait le serpent sacre, qui était d'une espèce innocente.

Ces serpents nichaient près des autels domestiques, dit l'auteur des Pompéiens: ils se promenaient comme des chats ou des chiens, pour se faire caresser par les visiteurs, et venaient leur demander à manger. Et même, à table (si nous pouvons nous en rapporter à des passages isolés), ils se glissaient entre les coupes des convives, et quand il faisait chaud, les dames s'en servaient comme de boas vivants, et se les enroulaient autour du cou pour éprouver de la fraîcheur. Ces animaux sacrés faisaient la guerre aux rats et aux souris et en détruisaient ainsi une grande quantité ; mais comme leur vie était sacrée, et que personne ne leur faisait de mal, ils multipliaient si rapidement, qu'ils devinrent, comme les singes de Bénarès, une engeance insupportable. Les feux qu'on faisait souvent à Rome étaient le seul moyen de s'en débarrasser 2,

Fig. 53

1. LACTANTIUS, *De Origine Erroris*, p. 82
2. *Les Pompéiens*, vol. II, p. 114-115.

Le lecteur verra (fîg. 53) la représentation du culte Romain du feu et du culte du serpent à la fois distinct et réuni 1. Je ne puis expliquer ici la raison de la double représentation de ce dieu ; mais il est évident d'après les passages de Virgile déjà cités, que les figures de la partie supérieure avec les têtes entourées de rayons représentent le dieu du feu ou la divinité du soleil ; et ce qui est digne de remarque, c'est que ces dieux du feu sont noirs 2 (fig. 54). Cette couleur les identifie ainsi avec le Phaéton Éthiopien ou noir; tandis que (l'auteur des Pompéiens lui-même l'admet) ces mêmes dieux du feu sont représentés dans la partie inférieure par d'énormes serpents.

Fig. 54 En Inde, l'enfant Crisna (appelé emphatiquement dieu noir), porté dans les bras de la déesse Devaki, est représenté avec les cheveux laineux et les traits distinctifs du nègre ou de la race africaine.

1. *Les Pompéiens*, vol. II, p. 105.

2. Toutes les figures de ces gravures (celles de MAZOI) sont noires. (*Les Pompéiens*, vol. II, p. 106).

Or, si ce culte du serpent sacré du soleil, le grand dieu du feu, était si répandu à Rome, quel autre symbole que le grand serpent de feu pouvait dépeindre plus exactement le pouvoir de la Rome païenne impériale ! C'était évidemment dans ce but que l'étendard impérial lui-même, l'étendard de l'empereur païen de Rome, du Pontifex Maximus, le chef du grand système du culte du feu et du culte du serpent, était un serpent au bout d'un grand bâton, et colorié de manière à le montrer comme le symbole indubitable du culte du feu 1. À mesure que le christianisme se répandait dans l'empire romain, les puissances" de la lumière et des ténèbres finirent par se heurter (Apoc. XII, 7-8). "Michel et ses anges combattirent le dragon ; et le dragon combattit avec ses anges, mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et le grand dragon fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui."

Le grand serpent de feu fut précipité lorsque par décret de Gratien, le paganisme fut aboli dans tout l'empire Romain, lorsque les feux de Vesta furent éteints, et les biens des Vestales confisqués, lorsque l'empereur Romain (qui tout en professant le christianisme pendant plus d'un siècle et demi, avait été Pontifex Maximus, le chef même de l'idolâtrie romaine, et comme tel, se montrait investi de tous les emblèmes idolâtres du paganisme), obéissant à l'impulsion de sa conscience, abolit ses propres fonctions 2. Si Nemrod fut personnellement et littéralement mis à mort par l'épée, ce fut par l'épée de l'Esprit que Sem détruisit le système du culte du feu et soumit tellement les cœurs que pour un temps ce culte fut entièrement détruit. Ainsi le Dragon de feu dans l'empire Romain fut mortellement frappe d'une épée, de l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. Il y a donc une analogie profonde et réelle entre le type et le système qui lui correspond.

1. AMMIEN MARCELLIN, liv. XVI, ch. 12. p. 145. Voir Appendice, note P.
2. ZOSIME, *Hist*., liv. IV, p. 761.

Mais l'analogie ne s'arrête pas là. En examinant à fond les annales de l'histoire, on s'aperçoit que lorsque le chef de l'idolâtrie païenne de Rome fut frappé de l'épée par l'abolition de l'office de Pontifex Maximus, le dernier Pontifex Maximus de Rome était le représentant unique et légitime de son système idolâtre, alors en existence. Il est nécessaire pour éclaircir ceci, de jeter un rapide coup d'oeil sur l'histoire Romaine. D'accord avec toute la

terre, Rome, à une époque préhistorique fort reculée, avait bu largement à la coupe d'or de Babylone. Mais plus que toutes les autres nations, elle avait eu avec l'idolâtrie de Babylone des rapports qui la plaçaient dans une position exceptionnelle. Bien avant Romulus, un représentant du Messie Babylonien, appelé de son nom, avait établi son temple comme dieu et son palais comme roi sur l'une des hauteurs qui furent enfermées dans les murs de la cité que devaient fonder Rémus et son frère. C'est sur le mont Capitolin, si fameux plus tard pour avoir été le siège principal du culte Romain, que Saturnia, ou la cité de Saturne, la grande déesse Chaldéenne, fut bâtie à une époque d'une antiquité obscure et fort reculée 1. Une révolution survint; les images taillées de Babylone furent détruites ; on interdit formellement d'élever des idoles 2, et quand les deux jumeaux fondateurs de la cité si fameuse élevèrent ses humbles murailles, la ville et le palais de leur prédécesseur Babylonien étaient depuis longtemps tombés en ruines. L'état de cette ville sacrée même à l'époque reculée d'Évandre est décrit par Virgile; il parle du temps où Énée, dit-on, visita cet ancien roi d'Italie:

"Ces deux villes, dont vous voyez les murs renversés
sont les débris des monuments de nos anciens héros: l'une fut bâtie par
Janus, et l'autre par Saturne, celle-ci s'appelait Saturnia, celle-là Janicule 3."

1. AURELIUS VICTOR, *Origo Gent. Roman*, ch. 8.
2. PLUTARQUE (Hist. *Numœ*, vol. I, p. 65), dit que Numa défendit de faire des statues et que pendant 170 ans après la fondation de Rome, on n'en permettait aucune dans les temples de Rome.
3. *Énéide*, liv. VIII, v. 355-359.

Le coup mortel ainsi donné au système chaldéen devait cependant guérir. Une colonie étrusque étroitement attachée à l'idolâtrie chaldéenne avait émigré, les uns disent d'Asie Mineure, les autres de Grèce, et s'était fixée près de Rome 1. Ces Étrusques furent plus tard incorporés à l'État romain, mais longtemps avant cette union politique ils exerçaient une puissante influence sur la religion romaine. Dès le premier jour, leur adresse dans la divination, les prédictions, et toute leur science réelle ou prétendue, dont les augures et les devins déclaraient avoir le monopole, inspirèrent aux Romains le plus grand respect. Tout le monde s'accorde à reconnaître que les Romains ont emprunté surtout aux Toscans 2, c'est-à-dire aux habitants de l'Étrurie, leur connaissance des augures, qui occupaient une place si importante dans toutes leurs entreprises publiques, et tout d'abord les indigènes de ce pays avaient seuls le droit d'exercer l'office d'Aruspex, qui concernait tous les rites essentiellement compris dans le sacrifice 3. Des

guerres et des disputes s'élevèrent entre les Romains et les Étrusques; mais cependant les plus distingués d'entre les jeunes nobles de Rome furent envoyés en Étrurie pour être instruits dans la science sacrée qui y florissait 4. Aussi grâce à l'influence des hommes dont l'esprit était façonné pour ceux qui demeuraient encore attachés à l'ancien culte des idoles, les Romains furent ramenés en grande partie à cette idolâtrie qu'ils avaient autrefois répudiée et rejetée. Bien que Numa cependant, en érigeant son système religieux, se laissât guider par le sentiment qui dominait alors et défendit le culte des images, toutefois par suite de l'alliance existant entre Rome et l'Étrurie pour les

1. DIONYSIUS HALICAR., vol. I, p. 22. Sir W. BETHAM (*Etruna Celtica*, vol. I, p.47) prétend que les Étrusques avaient la Lybie pour origine ; mais LAYARD (*Ninive et Babylone*, ch. XXIV, p. 563) paraît avoir tranché la question; il leur donne l'Orient pour origine, ou du moins il dit qu'ils avaient avec l'Orient une étroite parenté
2. KENNETT, *Antiquités*, P. II, liv. II, ch. 3, p. 67 et ADAM. *Antiquités*, Les ministères de la religion, p. 255.
3. KENNETT, *Antiquités*, liv. II, ch. 4, p. 69.
4. CICÉRON, *De Divinatione*, liv. III, vol. III, ch. 41, p. 34-35.

choses sacrées, tout fut mis en œuvre pour faire disparaître entièrement cette défense. Le collège de pontifes dont il posa les fondements 1, devint avec le temps un collège essentiellement étrusque et le souverain pontife, qui présidait ce collège et contrôlait tous les rites religieux publics ou privés du peuple romain dans tous les points essentiels, devint en esprit et en réalité un pontife étrusque.

Cependant le souverain pontife de Rome, même lorsque l'idolâtrie eut été absorbée dans le système romain, n'était qu'un rejeton du grand système babylonien primitif. C'était un adorateur dévoué du dieu babylonien, mais ce n'était pas le représentant légitime de ce dieu. Le véritable pontife babylonien avait son siège hors des limites de l'empire romain. Ce siège, après la mort de Balthazzar et l'expulsion de Babylone du clergé chaldéen parles rois Mèdes et Perses, était à Pergame, où fut plus tard l'une des sept églises d'Asie 2. Ce fut donc là que se maintint, pendant des siècles, le siège de Satan (Apoc. II, 13). C'était, sous la protection des rois déifiés de Pergame 3,

1. TITE-LIVE, liv. IV, vol. I, ch. 4, p. 260.
2. BARKER et AINSWORTH, *Lares et Pénates de la Cilicie*, ch. VIII, p. 232. Barker dit: "Les Chaldéens défaits s'enfuirent en Asie Mineure et fixèrent leur

principal collège à Pergame." La Phrygie, si célèbre pour le culte de Cybèle, formait une partie du royaume de Pergame comme la Mysie, et les Mysiens, d'après la *Chronique Paschale* (vol. I, p. 10), descendaient de Nemrod. Voici ces paroles: "Nebrod, le chasseur et géant, d'où descendaient les Mysiens." La Lydie aussi (voir SMITH, *Dict. class*., p. 512), d'où venaient les Étrusques, d'après Tite-Live et Hérodote, formait une partie de ce même royaume.

3. Les rois de Pergame, où les mages Chaldéens trouvèrent un asile, étaient évidemment placés par eux et par la voix unanime du paganisme qui sympathisait avec eux, dans le siège vide que Balthazzar et ses prédécesseurs avaient occupé. Ils étaient salués comme les représentants du dieu Babylonien. Pausanias cite d'abord les paroles suivantes d'un oracle de la prophétesse Phaënnis, à propos des Gaulois (liv. X, *Phocica*, ch. 15, p. 233) : "Mais la divinité affligera plus sérieusement encore ceux qui habitent près de la mer. Cependant, bientôt après, Jupiter leur enverra un défenseur, le fils bien-aimé d'un taureau nourri par Jupiter qui apportera la destruction sur toute la Gaule." Puis il fait ce commentaire: Phaënnis, dans cet oracle, veut dire que ce fils d'un taureau est Attale, roi de Pergarme, que l'oracle d'Apollon appelait Tauro Keron, ou celui qui a des cornes de taureau (*ibid*.). Ce titre prouve qu'Attale, dans les possessions duquel les mages avaient leurs principaux sièges, avait été établi et reconnu sous le caractère même de Bacchus, chef des Mages. Ainsi le siège vacant de Balthazzar fut occupé, et la chaîne brisée de la succession chaldéenne renouée.

sa demeure préférée. Là fut célébré le culte d'Esculape sous la forme d'un serpent, avec des orgies et des excès incroyables, tandis qu'ailleurs il y avait dans ces orgies une certaine mesure. Tout d'abord le pontife romain n'avait aucun rapport avec Pergame et sa hiérarchie, mais avec le temps, le pontificat de Rome et celui de Pergame furent identifiés. Pergame elle-même devint une partie et une dépendance de l'empire romain, lorsqu'Attale, le dernier de ses rois, laissa en mourant, dans son testament, toutes ses possessions au peuple romain, 133 av. J.-C. 1. Quelque temps après, le royaume de Pergame s'étant fondu dans les provinces romaines, personne n'aurait osé, ouvertement et de propos délibéré, prétendre à la dignité inhérente au vieux titre des rois de Pergame. Les pouvoirs originaux des pontifes romains eux-mêmes, paraissent avoir diminué à cette époque 2 ; mais lorsque Jules César qui déjà avait été élu pontife suprême 3, devint aussi, comme empereur, le chef civil suprême des Romains, dès lors, comme il était la tête de l'état romain et la tête de la religion romaine, il fut investi de tous les pouvoirs et de toutes les fonctions du véritable et légitime pontife babylonien, et il se trouva dans une position où il pouvait revendiquer tous ces pouvoirs. C'est alors qu'il paraît avoir prétendu à la dignité divine d'Attale et au royaume que ce roi avait légué aux Romains, comme y ayant naturellement droit; car sa devise bien connue "Venus Genitrix" qui signifiait que Vénus était la mère de la race de Julius, semble avoir tendu à

faire de lui le fils de la grande déesse ; car c'est ainsi qu'on considérait Attale, à la tête de taureau 4 Alors à de certaines occasions, dans l'exercice de son grand office pontifical, il se montrait solennellement dans tout l'éclat de son costume babylonien, comme aurait pu

1. SMITH, *Diction, classique*, p. 542.
2. NIEBUHR, vol. III, p. 27.
3. DYMOCK, *sub voce*, Julius Cæsai, p. 460, c. I.
4. La déification des empereurs qui se succédèrent depuis le Divus Julius ou le Jules divinisé, ne peut s'expliquer autrement que parce qu'ils représentaient Attalus aux cornes de taureau comme pontife et comme souverain.

le faire Balthazzar lui-même avec une robe écarlate 1, portant la crosse de Nemrod, la mitre de Dagon et les clefs de Janus et de Cybèle 2. Ainsi allaient les choses, nous l'avons vu, même sous les soi-disant empereurs chrétiens qui, comme pour sauvegarder leur conscience, nommèrent un païen pour les remplacer dans l'accomplissement des fonctions pontificales les plus ouvertement idolâtres (ce remplaçant néanmoins agissait en leur nom et par leur autorité) jusque sous le règne de Gratien qui, ainsi que le montre Gibbon, refusa le premier de revêtir un appareil pontifical idolâtre ou d'agir comme Pontifex 3. D'après tout cela, il est donc évident que lorsque le pagaye fut aboli dans l'empire romain, lorsque l'office de Pontifex Maximus fut supprimé et que tous les dignitaires du paganisme furent renversés de leur trône qu'ils avaient encore en quelque sorte la permission de garder, ce ne fut pas simplement la chute du dragon de feu de Rome, mais la chute du dragon de feu de Babylone ! C'était le nouvel accomplissement, dans un sens symbolique, à l'égard du véritable et légitime successeur de Nemrod, de ce qui lui était arrivé à lui-même, lorsque la profondeur de sa chute fit pousser cette exclamation: "Comment es-tu tombé des cieux, ô Lucifer, fils de l'aurore ?"

1. La robe d'écarlate était la robe d'honneur, à l'époque de Balthazzar (Dan. V, 7, 29).
2. Le lecteur verra en consultant TAYLOR, *Note sur l'Hymne Orphique à Pluton*, où ce dieu est appelé le gardien des clefs, que la clef était un des symboles employés dans les Mystères. Or, le pontife, ou Hiérophante, était revêtu et orné des symboles du grand créateur du monde dont il était censé, dans ces mystères, être le substitut (MAURICE, *Antiquités*, vol. III, p. 356). Le dieu primitif ou créateur était mystiquement représenté comme Androgyne, c'est-à-dire combinant dans sa personne les deux sexes (*ibid*. vol. V, p. 933); il était donc à la fois Janus et Cybèle. Aussi était-il tout naturel que, dévoilant les mystères de cette déesse mystérieuse, le pontife portât les clefs de ces deux divinités. Janus lui-même,

aussi bien que Pluton, était néanmoins représenté bien souvent avec plus d'une clef.
3. L'autorité de Zosime a été déjà donnée pour ce passage. Le lecteur peut voir le même fait dans GIBBON, vol. III, p. 397, note.

Article 2
La bête qui sort de la mer

L'autre grand ennemi indiqué dans notre notice est la bête qui sort de la mer (Apoc. XIII, 1). "Je me tenais, dit Jean, sur le sable du bord de la mer, et je vis une bête monter de la mer." Les sept têtes et les sept cornes de cette bête comme celles du grand dragon, montrent que cette puissance est essentiellement la même bête, mais qu'elle a subi un grand changement. Dans le même système de l'ancienne Babylone, après le culte du dieu du feu, vint bientôt le culte du dieu de l'eau ou de la mer. Comme le monde courait autrefois le danger d'être brûlé, il courait maintenant le danger d'être englouti. Dans l'histoire du Mexique il en fut ainsi, dit-on. Tout d'abord, le monde fut détruit par le feu, puis il fut détruit par l'eau 1. La mythologie druidique nous offre le même récit : les Bardes affirment, en effet, que la terrible tempête de feu qui déchira la terre, fut rapidement suivie par le débordement du lac Llion ; les eaux de l'abîme se répandirent et inondèrent le monde entier 2. En Grèce, nous trouvons la même histoire : Diodore de Sicile nous apprend que dans l'antiquité, un monstre appelé Oegide, qui vomissait des flammes, apparut en Phrygie ; de là, il vint jusqu'au mont Taurus, et l'embrasement se répandit dans toutes les forêts jusque dans l'Inde ; puis revenant en arrière il dévora les forêts du Liban, et s'étendit jusque dans l'Egypte et l'Afrique ; enfin il fut arrêté par Minerve. Les Phrygiens se rappelaient bien cet incendie et le deluge qui lui succéda 3. Ovide, lui aussi, fait une allusion bien claire à ce même fait, c'est-à-dire au culte de l'eau succédant bientôt à celui du feu, dans sa fable sur la métamorphose de Cycnus.

1. HUMBOLDT, *Recherches*, vol. II, p. 21-23.
2. DAVIES, *Les Druides*, note p. 555, comparée avec p. 142.
3. DIODORE, liv. III, ch. 4, p. 142.

Il nous montre le roi Cycnus, ami intime de Phaéton et par conséquent adorateur du feu, haïssant le feu après la mort de son ami, et s'attachant à l'élément opposé, celui de l'eau, par suite d'un sentiment de crainte ; aussi fut-il métamorphosé en cygne 1. Le grand déluge qui occupe une place si extraordinaire dans la mythologie de l'Inde, avait évidemment un sens

symbolique, bien que l'histoire de Noé y fût mêlée ; ce fut, en effet, pendant le déluge, que les Védas ou livres sacrés après avoir été perdus, "furent retrouvés par le moyen du grand dieu, sous la forme d'un poisson. Les Védas se sont évidemment perdus au moment même du terrible désastre des dieux; alors que, suivant les Purans, un grand ennemi de ces dieux, appelé Durgu, abolit toutes les cérémonies religieuses: les Brahmines, poussés par la crainte, abandonnèrent la lecture du Véda, le feu perdit sa vertu et les étoiles terrifiées disparurent 2 ; en d'autres termes, ce fut lorsque l'idolâtrie, le culte du feu et le culte de l'armée du ciel furent supprimés. Si nous revenons à Babylone, nous trouvons les mêmes récits. Berose nous dit que le déluge survint après l'époque d'Alasrus, le dieu du feu, c'est-à-dire Nemrod, ce qui montre bien que, là aussi, le déluge y était symbolique. Or, Dagon, le dieu-poisson ou le dieu de la mer, sortit de ce déluge. L'origine du culte de Dagon, comme nous le montre Berose, reposait sur une légende : à une époque fort reculée, disait-on, une bête appelée Oannes sortit de la Mer Rouge ou du Golfe Persique. Cette bête, moitié homme, moitié poisson, civi-lisa les Babyloniens, leur apprit les arts et les sciences, et leur enseigna la politique et la religion 3.

1. Ille relicto *Imperio*, ripas virides, amnemque querelis Eridanum implerat, silvamque sororibus auctam, nec se cœloque Jovique Credit, ut injuste missi memor ignis ab illo, Stagna petit, patulosque lacus ; ignemque perosus, Quæ *colat*, elegit contraria flumina flammis. *Métam*., liv. II, v. 369-380, vol. III, p. 88-89. "colat" signifie adorer ou habiter.
2. COLEMAN, *Mythologie Hindoue*, p. 89.
3. BEROSUS, liv. I, p. 48.

Le culte de Dagon fut introduit par les mêmes personnes (à part Nemrod, bien entendu) qui avaient déjà entrainé le monde au culte du feu. Dans les mystères secrets qui furent alors établis, tandis que tout d'abord elles professaient sans doute la plus vive antipathie pour le culte proscrit, elles cherchèrent à regagner leur influence et leur pouvoir en représentant les scènes terrible du déluge dans lesquelles on mit Noé sous le nom de Dagon ou le dieu-poisson; toute la famille humaine, en raison même de la nature de cet événement et aussi de 1a parenté commune de tous avec le second père de la race humaine, ne pouvait manquer d'y prendre un puissant intérêt. Les élaborateurs de ces mystères comprirent que s'ils pouvaient seulement ramener les hommes à l'idolâtrie sous une forme quelconque, ils pourraient bientôt la développer assez pour rétablir ce même système qui avait été déjà renversé.

C'est ainsi que le chemin étant préparé, Tammuz fut introduit sous le caractère d'un homme qui avait sacrifié sa vie pour le bien de l'humanité. On distingua entre les bons et les mauvais serpents, les uns étant représentés comme les serpents d'Agathodemon ou la Divinité du Bien, et les autres comme les serpents du Cacodœmon ou la Divinité du Mal 1.

Il fut dès lors facile d'amener peu à peu les hommes à croire qu'en dépit de toute apparence du contraire, Tammuz, au lieu d'être le patron du culte du serpent dans un mauvais sens, était en réalité le grand ennemi d'Apophis, ou du grand serpent méchant qui portait envie au bonheur de l'humanité, et qu'il était réellement la semence de la femme destinée à briser la tête du serpent. Par le moyen de la métempsycose, il fut aisé d'identifier Nemrod et Noé, et de faire voir que le grand patriarche, dans la personne de son descendant favori, avait gracieusement consenti à s'incarner de nouveau en Dagon, afin de rendre à l'humanité les bienfaits qu'elle

1. WILKINSON, vol. IV. p. 239, 412 et vol. V, p. 243. En Egypte, l'Urée, ou le Céraste, était le bon serpent, et Apophis, le mauvais.

avait perdus quand Nemrod fut tué. Il est certain que Dagon était adoré dans les mystères chaldéens, partout où ils furent établis sous un caractère qui représentait l'un et l'autre 1.

Dans le premier système, le feu était le grand moyen de purification. Maintenant, c'était l'eau. Alors commença la doctrine de la régénération par le baptême, rattachée comme nous l'avons vu, à ce fait que Noé passa à travers les eaux du déluge. Alors commença le respect pour les sources saintes, les lacs saints, les rivières saintes, respect qu'on trouve dans tous les pays; on en voit des traces non seulement chez les Parsis qui, avec le feu, adorent aussi le Zereparankard, ou la mer Caspienne 2, parmi les Hindous qui rendent un culte aux eaux purificatrices du Gange et estiment que le grand passeport pour le ciel, c'est d'ensevelir leurs parents sous ses ondes; mais de nos jours nous voyons ce respect universellement répandu dans la catholique Irlande ; on y révère les fontaines sacrées ; on fait des pèlerinages annuels à Lough Dergh, pour se purifier du péché dans ses eaux bénies ; cette coutume existe encore évidemment en Angleterre même, dans cette superstition populaire au sujet des fées qui apparaît dans ce vers bien connu de Burns : "Ils traversent le courant limpide." Voilà pour le culte de l'eau. Cependant l'ancien culte du feu lui fut bientôt de nouveau associé. Dans les mystères, on réunissait les deux modes de purification. Bien que l'eau du

baptême fût considérée comme ayant une vertu régénératrice, la purification par le feu était regardee comme indispensable 3 et longtemps après que la

1. DAVIES, *Les Druides*, p. 180. Davies identifie Noé et Bacchus.
2. WILSON, *La religion Parsie*, p. 192, 251-252, 262, 305.
3. Tammuz, autre nom de Nemrod, équivalent de Alorus, dieu du feu, vient de tam, rendre parfait, et muz, feu. C'est au sens de feu qui rend parfait et au caractère de Nernrod que renvoie ce passage de Zoroastre : "Toutes choses sont le produit d'un seul feu. Le père a tout accompli et a tout livré au second esprit que toutes nations appellent le premier." Du feu vient tout, aussi est-il appelé "celui qui rend toutes choses parfaites". Le second esprit est l'enfant qui a déplacé la statue de Nemrod comme objet de culte. L'action de Nemrod restant indispensable, de là le feu du Purgatoire qui rend les hommes parfaits et les débarrasse de leurs péchés.

régénération baptismale eut été établie, on faisait encore passer les enfants par le feu de Moloch. Cette double purification par le feu et par l'eau était pratiquée au Mexique parmi les sectateurs de Wodan 1. Cette doouble purification était aussi en usage chez les anciens païens de Rome 2, et avec le temps, presque dans le monde entier, le double culte du feu et du serpent de Nemrod, qui avait été renversé, fut relevé sous une forme nouvelle avec toutes ses anciennes abominations et encore de nouvelles.

1. HUMBOLDT, *Recherches*, vol. I, p. 185.
2. OVIDE, *Fastes*, liv. IV, v. 794-795. J'ai éprouvé un vif intérêt à découvrir dans Ovide cette affirmation expresse que de son temps on croyait à Rome que la purification par le feu venait du culte du feu d'Adon ou Tammuz, et que la purification par l'eau venait du déluge au temps de Noé. Une induction rigoureuse avait déjà amené à cette certitude. Après avoir indiqué plusieurs raisons curieuses de cette double purification, Ovide conclut ainsi : "Pour moi, je n'y crois pas; mais il en est qui font remonter l'un de ces rites à Phaëton et l'autre à Deucalion." Si toutefois, on trouvait invraisemblable que le culte de Noé fût ainsi mêlé dans l'ancien monde au culte de la ruine des cieux et de son fils, je ferais remarquer ce qui se passe en Italie de nos jours (en 1856). Il s'agit du culte même de ce patriarche et de la reine des cieux. Le trait suivant, fourni par lord John Scott, confirme mes assertions. Il a été publié dans le *Morning Herald*, 26 oct. 1856: *Prière d'un archevêque au patriarche Noé. — La papauté à Turin !* Pendant plusieurs années consécutives, la vigne a été presqu'entièrement perdue en Toscane, par suite de la maladie. L'archevêque de Florence, désirant arrêter ce fléau, a ordonné d'adresser des prières au patriarche Noé: il vient de lancer ce mandement qui contient huit formes de supplication : "Très-Saint patriarche Noé !, Toi qui t'es consacré dans ta longue carrière à la culture de la vigne et qui as donné à la race humaine ce breuvage précieux qui apaise la soif, refait les forces et vivifie les esprits, daigne jeter un regard sur nos vignes que, suivant ton exemple, nous avons jusqu'à ce jour cultivées ; tu les vois languir et dépérir par cette funeste plaie qui avant la maturité détruit le fruit (sans doute c'est là le

châtiment sévère de bien des blasphèmes et d'énormes péchés dont nous sommes coupables!) Aie compassion de nous, et prosterné devant le grand trône de Dieu, qui a promis à ses enfants les fruits de la terre, et le blé et le vin en abondance, supplie-le en notre faveur ! Promets-lui en notre nom que, avec l'aide d'en haut, nous abandonnerons nos voies de vice et de péché, que nous n'abuserons plus de ses dons sacrés, et que nous observerons scrupuleusement sa sainte loi et celle de notre sainte mère l'Église catholique, etc." Le mandement se termine par une autre prière adressée à la Vierge Marie: "Ô Marie immaculée, vois nos champs et nos vignobles ! et si tu crois que nous méritons une telle faveur, arrête, nous t'en supplions, cette terrible plaie qui nous est infligée à cause de nos pèches, qui rend nos champs stériles, et prive nos vignes des honneurs de la vendange!" Cet ouvrage renferme une vignette représentant le patriarche Noé, et une note de l'archevêque accordant une indulgence de 40 jours à ceux qui réciteront de ment ces prières (*Le temps chrétien*). — En présence d'un si grossier paganisme le noble lord fait remarquer, avec raison que c'est là certainement le retour de l'ancien monde, et la restauration évidente du culte de l'ancien dieu Bacchus!

Or, ce dieu de la mer, après avoir eu son culte solidement rétabli, après avoir surmonté toutes les formidables oppositions qui s'élevèrent contre lui, fut adoré aussi comme le grand dieu de la guerre, qui, mort pour le bonheur de l'humanité, était maintenant ressuscité et absolument invincible. En mémoire de cette nouvelle incarnation, on célébrait dans la Rome païenne, le 25 décembre, autrement appelé jour de Noël, comme étant natalis invicti solis, "le jour de naissance du soleil invaincu 1". Nous avons vu aussi que le vrai nom du dieu romain de la guerre était précisément le nom de Nemrod; car Mars et Mavors, les deux noms bien connus du dieu romain de la guerre, sont évidemment les formes romaines du chaldéen Mar ou Mavor, le rebelle 2. Aussi terrible et aussi invincible était Nemrod lorsqu'il se montra de nouveau comme Dagon, la bête qui sort de la mer. Si le lecteur consulte Apoc. XIII, 3, il verra exactement la même chose. "Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort et sa blessure mortelle fut guérie, et tout le monde étant dans l'admiration, suivit la bête. Et on adora le Dragon qui avait donné son pouvoir à la bête; on adora aussi la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle?" Telle est, à tous égards, l'analogie entre le langage de la prophétie et l'ancien type babylonien. Y a-t-il donc des rapports entre ces détails et l'histoire religieuse de l'empire romain après la chute de l'ancien paganisme dans cet empire? Oui, à tous les points de vue. À peine l'ancien paganisme fut-il légalement aboli, le feu éternel des Vestales éteint, l'ancien serpent précipité du siège puissant où il s'était si longtemps assis en sécurité, qu'il essaya des moyens les plus énergiques pour regagner son influence et son autorité. Comprenant

qu'il ne suffirait pas de persécuter le christianisme pour détruire l'église symbolisée par la femme entourée du

1. GIESELER, vol. II, p. 42, note.
2. Les Grecs choisirent pour leur dieu de guerre, Arioch ou Arius, le petit-fils de Nemrod. - CEDRENUS, vol. I, p. 28-29.

soleil, il essaya d'une autre manière (Apoc. XIII, 15). "Et le serpent jeta de sa gueule de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin qu'elle fût entraînée par le fleuve." Voilà un symbole vraiment remarquable. Si c'était là le dragon de feu, on devait s'attendre à ce qu'il fût représente suivant les mythes populaires, comme vomissant du feu après la femme. Mais non ! Ce ne fut pas le cas il jeta de sa bouche un fleuve d'eau ! Que signifie donc cela? Comme l'eau sortait de la gueule du dragon cela veut dire une doctrine et naturellement une fausse doctrine. Mais n'y a-t-il rien de plus distinctif ? Un simple coup d'œil jeté sur l'ancien type babylonien montrera que l'eau jetée par la bouche du serpent doit être l'eau de la régénération baptismale.

Or, c'était précisément à cette époque, alors que l'ancien paganisme fut supprimé, que la doctrine de la régénération baptismale qui avait déjà agi auparavant dans l'Église chrétienne, menaçait de s'étendre comme un déluge sur la surface de l'empire romain 1. Ce fut alors précisément que notre Seigneur Jésus-Christ commença à être appelé populairement Ichthys, c'est-à-dire le poisson 2: il est évident qu'on l'identifiait ainsi avec Dagon. À la fin du IVe siècle, et depuis cette époque, on enseignait que celui qui avait été plongé dans les fonts baptismaux était par là né de nouveau, et rendu blanc comme la neige. Ce fleuve ne sortait pas seulement de la bouche de Satan, l'ancien serpent, mais aussi de la bouche de celui qui fut plus tard reconnu par les païens de Rome comme le chef visible de l'ancien paganisme Romain. Quand le culte romain du feu fut détruit, nous l'avons vu, la fonction de Pontifex Maximus, chef du paganisme, fut abolie. Ce fut là la blessure mortelle de la tête du dragon de feu Mais à peine avait-il reçu cette blessure qu'il fut bientôt guéri. Peu d'années après l'abolition du titre païen de

1. Depuis environ 360, jusqu'à l'époque de l'empereur Justinien, vers 550, nous savons que cette doctrine fut promulguée, et aussi qu'elle finit par se répandre largement chez les chrétiens professants. (Voir GIESELER, vol. IX, 2e Période. Culte public, p. 145).
2. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. XVIII, vol. IX, ch. 23, p. 665.

Pontifex, ce titre fut rétabli, et cela par l'empereur même qui l'avait aboli; il fut donné de nouveau, avec toutes les idées païennes qui s'y rattachaient, à l'évêque de Rome lui-même 1. Dès lors ce dernier fut l'agent principal qui répandit dans la chrétienté tout d'abord la doctrine funeste de la régénération par le baptême, et ensuite toutes les autres doctrines qui dérivaient de l'ancienne Babylone. Quand ce titre païen fut donné à l'évêque de Rome, ce ne fut pas comme un simple titre d'homme, mais comme un titre auquel se rattachait un pouvoir formidable. Des évêques, et même des métropolitains d'églises étrangères, dans de vastes régions de l'Occident, en Gaule comme en Italie, étaient soumis à l'autorité de l'évêque de Rome sous ce nouveau caractère de Pontifex, quand il était escorté de cinq ou six autres évêques qui étaient ses conseillers; et il infligeait des peines civiles à ceux qui ne se soumettaient pas aux décisions pontificales 2. Le danger était grand pour la cause de la vérité et de la justice quand un pareil pouvoir était décerné par l'autorité impériale à l'évêque Romain, et cela, à un évêque si désireux de se livrer à la propagation de cette fausse doctrine. Quelque formidable que fût le danger, la véritable Église, la fiancée, l'épouse de l'Agneau (et tant qu'elle se trouvait dans les limites de l'empire occidental) en fut merveilleusement préservée. Cette église fut pour un temps sauvée du péril, non seulement par les montagnes où beaucoup de ses membres dévoués trouvèrent un asile comme Jovinien, Vigilance, les Vaudois, et d'autres qui demeurèrent fidèles dans les régions sauvages des Alpes cottiennes, et dans d'autres pays isolés de l'Europe, mais aussi par une merveilleuse intervention

1. Codex Theodosianus, liv. XVI, tit. I, leg. 2. Voir aussi leg. 3. Le lecteur remarquera que tandis que l'évêque de Rome seul est appelé Pontifex, les chefs des autres églises mentionnées sont simplement appelés episcopi.
2. *Rescrit de Gratien en réponse aux demandes du Concile Romain*, dans GIESELER, vol. I, 2e période, div. I, ch. 3, La hiérarchie dans l'Occident, p. 434, note 12. Voir aussi BOWER, *Damasus*, 278. Pour les demandes du concile romain, voir *ibid*. vol. I, p.209. Ce rescrit était antérieur au Codex dont nous parlons, décret qui porte le nom de Valentinien et de Théodose, aussi bien que celui de Gratien.

de la Providence divine. Nous trouvons une allusion à cette intervention dans ces paroles, (Apoc. XIII, 16) :"La terre ouvrit sa bouche, et engloutit le fleuve que le Dragon avait jeté de sa gueule." Que veut dire ce symbole de la terre qui ouvre sa bouche ! Dans le monde naturel, quand la terre ouvre sa bouche, il y a un trem-blement de terre, et un tremblement de terre dans le langage figuré de l'Apocalypse, comme chacun le sait signifie précisément

une commotion politique. Or, si nous examinons l'histoire de la période qui nous occupe, nous verrons que le fait s'accorde exactement avec la prophétie; bientôt après que l'évêque de Rome fut devenu pontife, et comme pontife eut si ardemment travaillé à introduire le paganisme dans l'Église, ces convulsions politiques commencèrent dans l'empire Romain et ne cessèrent jamais que lorsque le tissu de cet empire se déchira, et fut mis en pièces. Cependant le pouvoir spirituel de la papauté aurait pu être fermement établi sur toutes les nations de l'Occident longtemps avant le jour où il le fut en réalité. Il est évident qu'aussitôt après que Damasus, l'évêque Romain, eut reçu le pouvoir pontifical, l'apostasie prédite à l'égard de l'évêque de Rome (I Timo. IV, 3) se développa largement. C'est alors qu'il fut défendu aux hommes de se marier 1, et qu'on leur ordonna de s'abstenir de viandes 2. Alors, avec une fausse doctrine de péché, on inculqua aussi une sainteté factice ; on amena les hommes à croire que ceux qui étaient baptisés étaient aussi nécessairement régénérés. Si l'empire romain d'Occident était demeuré sous un seul chef civil qui l'aurait soutenu, l'évêque de Rome aurait bientôt infecté toutes les parties de l'empire de la corruption païenne qu'il s'était évidemment donné pour mission de propager. Si l'on considère la cruauté 3 avec laquelle

1. Le célibat du clergé fut décrété par Syricius, évêque de Rome, 385 ap. J.-C. (GIESELER, vol. I, 2e période, div. I, ch. 4, Monachisme, vol, II, p. 20 et BOWER, *Vie des papes*, vol. I, p. 285).
2. Contre l'usage de la viande et du vin, voyez ce qui est dit à la même époque par Jérôme, l'avocat de la papauté. (JÉROME, *ad. Jovin*, liv, II, vol. I, p. 360-380).
3. Voir BOWER, *Syricius*, vol. I, 256.

Jovinien et tous ceux qui s'opposaient aux doctrines païennes concernant le mariage et l'abstinence étaient traités par le pontife de Rome sous la faveur de la puissance impériale, on verra aisément combien les suites auraient été funestes à la cause de la vérité dans l'empire d'Occident, si cet état de choses eût suivi son cours naturel. Mais le puissant chef de l'Église intervint. La révolte des Goths et le sac de Rome par Alaric, en 410, imprimèrent à l'empire Romain cette secousse nécessaire qui se termina vers 476, par la destruction complète et l'anéantissement de la puissance impériale. Bien que par suite de la tactique déjà inaugurée, l'évêque de Rome fut formellement reconnu par un édit impérial de 445 comme le chef de toutes les Églises de l'Occident, tous les évêques ayant reçu l'ordre "de garder et d'observer comme une loi tout ce qu'il lui plaisait d'ordonner ou de décréter 1". Néanmoins, les convulsions de l'empire, et bientôt l'extinction de la puissance impériale elle-même, annulèrent, dans une large mesure les effets

désastreux de cet édit. "La terre ouvrant sa bouche", en d'autres termes, la destruction de l'empire Romain et sa transformation en tant de souverainetés indépendantes, furent un bienfait pour la vraie religion, et empêchèrent le fleuve d'erreur et de corruption qui avait une source à Rome de couler aussi rapidement et aussi loin qu'il l'aurait fait sans elles. Lorsque tant de volontés différentes se furent substituées à la volonté unique de l'empereur, sur lequel s'appuyait le souverain pontife, l'influence de ce dernier fut profondément neutralisée. "Dans ces circonstances, dit Gieseler, parlant de l'influence de Rome dans les différents royaumes que forma l'empire en se divisant, dans ces circonstances, les papes ne pouvaient s'interposer directement dans les questions ecclésiastiques, et leurs rapports avec l'église établie du pays dépendaient en entier du plaisir royal 2." La papauté surmonta enfin les effets du tremblement de terre, et les royaumes

1. BOWER, vol. II, p.14
2. GIESELER, vol. II ; 2e période, div. II, c. 6, Nations de la Germanie, p. 157.

d'Occident furent entraînés dans ce fleuve d'erreur qui sortit de la gueule du dragon. Mais la chute du pouvoir impérial, qui développait si ardemment le despotisme spirituel de Rome, donna à la véritable église d'Occident une longue période de liberté relative qu'elle n'aurait point obtenue sans cela. Sans les Goths et les Vandales sans les convulsions politiques qui accompagnèrent leur invasion, les époques ténébreuses seraient venues plus tôt, et les ténèbres auraient été plus épaisses. Ces peuplades furent suscitées pour punir une communion apostate, mais non pour persécuter les Saints du Très Haut, bien que ceux-ci puissent avoir souffert parfois dans la détresse commune. La main de la Providence peut se voir aisément dans ce fait, qu'à un moment si critique la terre ouvrit sa bouche pour secourir la femme. Mais revenons-en à la période mémorable où le titre pontifical fut décerné à l'évêque de Rome. Les circonstances dans lesquelles ce titre païen fut donné au pape Damasus étaient de telle nature qu'elles n'auraient pas été une légère épreuve pour la foi et pour l'intégrité d'un homme plus fidèle que lui. Le paganisme était légalement aboli dans l'empire d'Occident, et cependant il existait encore dans la ville aux sept collines, à ce point que Jérôme, écrivant de Rome à cette même époque, l'appelle le cloaque de toutes les superstitions 1. Aussi, tandis que partout dans l'empire l'édit impérial sur l'abolition du paganisme était respecté, dans Rome même, il était dans une large mesure, comme une lettre morte. Symmaque, préfet de la ville, et les familles patriciennes les plus distinguées, étaient, aussi bien que la masse du peuple, fanatiquement dévouées à l'ancienne religion; aussi l'Empereur

reconnut qu'en dépit de la loi, il fallait tolérer l'idolâtrie des Romains. Le lecteur pourra juger par les lignes suivantes de Gibbon, à quel point le paganisme était encore enraciné dans la cité impériale, même lorsque le feu de Vesta se fut éteint et qu'on eut

1. *Comment, in Epist. ad Galat.*, IV, 3, tome III, p. 138, c. I.

retiré aux Vestales l'appui de l'État: "La statue et l'autel de la Victoire furent retirés de l'édifice du Sénat; mais l'Empereur respecta les statues des dieux exposées à la vue du public ; quatre cent vingt-quatre temples ou chapelles furent encore laissés pour satisfaire la dévotion du peuple, et dans chaque quartier de Rome la délicatesse des chrétiens était offensée par la fumée des sacrifices offerts aux idoles 1." - Telle était la puissance du paganisme à Rome, même alors que le patronage de l'état lui était retiré, vers l'année 376. Mais transportez-vous seulement à cinquante ans plus tard, et voyez ce qu'il est devenu. Le nom du paganisme a presque entièrement disparu; à ce point que le jeune Théodose, dans un édit rendu en l'an 423, s'exprime en ces termes : "Les païens qui existent encore, bien que nous croyons qu'il n'y en ait plus un seul aujourd'hui 2." — Les paroles de Gibbon sur ce sujet sont bien remarquables. Tout en admettant entièrement que malgré les lois impériales contre le paganisme, aucune "condition spéciale" n'était imposée aux sectaires qui recevaient avec confiance les fables d'Ovide, et repoussaient avec obstination les miracles de l'Évangile, il témoigne sa surprise de la rapidité avec laquelle les Romains passèrent du paganisme au christianisme. La ruine du paganisme, dit-il (et il donne pour date, de 378, année où l'évêque de Rome fut fait pontife, à 395), la ruine du paganisme à l'époque de Théodose est peut-être le seul exemple de l'extirpation d'une superstition ancienne et populaire ; et on peut dès lors le considérer comme un événement extraordinaire de l'histoire de l'esprit humain. Après avoir parlé de la conversion rapide du Sénat, il ajoute : "L'exemple édifiant de la famille Anicienne (en embrassant le christianisme), fut bientôt suivi par le reste de la noblesse. Les citoyens qui vivaient de leur industrie, et la populace qui subsistait au moyen des libéralités publiques, remplissaient les églises de Latran et du Vatican d'une foule incessante de

1. *Déclin et chute*, ch. XXVII, vol. V, p. 87.
2. *Codex Theodosianus*, XVI, 10, 22, p. 1625.

dévots prosélytes. Les décrets du Sénat qui proscrivaient le culte des idoles étaient ratifiés par le consentement général des Romains; la splendeur du Capitole fut effacée et les temples déserts abandonnés à la ruine et au

mépris; Rome se soumit au joug de l'Évangile... La génération qui apparut dans le monde après la promulgation des lois impériales, fut élevée dans le sein de l'Église Catholique, et la chute du paganisme fut si rapide et cependant si douce, que 28 ans seulement après la mort de Théodose (l'aîné), l'œil du législateur n'en distinguait plus les traces 1." — Or, comment expliquer cette grande et soudaine révolution ? La Parole de Dieu avait-elle eu un libre cours ? Avait-elle été glorifiée ? Alors que signifie le nouvel aspect que l'Église Romaine commence maintenant à prendre ? Le paganisme se révèle à l'intérieur de l'Église dans la même proportion qu'il a disparu de l'extérieur. Les vêtements païens des prêtres, les fêtes païennes pour le peuple, les doctrines et les idées païennes de toute espèce dominent partout 2. Le témoignage du même historien qui a parlé d'une manière si concluante de la rapide conversion des Romains à la profession de l'Évangile, n'est pas moins décisif à cet égard. Dans son tableau de l'Église Romaine sous le titre de "Introduction des rites païens", il s'exprime ainsi : "Comme les objets de religion étaient graduellement rabaissés aux besoins de l'imagination, on introduisit les rites et les cérémonies qui paraissaient devoir frapper le plus puissamment les sens de la foule. Si, au commencement du Ve siècle, Tertullien ou Lactance était tout à coup ressuscité pour assister à la fête de quelque saint populaire, il aurait été muet d'étonnement ou d'indignation devant ce profane spectacle succédant au culte en esprit et en vérité d'une congrégation chrétienne. Voici qu'on a ouvert toute large la porte de l'Église. Ce qui le frappe, c'est la fumée de l'encens, le parfum des fleurs, l'éclat des lampes et des cierges qui brillent en plein

1. *Déclin et chute*, ch. XXVIII, vol. V, p. 90-93, 112.
2. GIESELER, vol. II, p. 40, 45.

midi: une pareille lumière n'est-elle pas superflue, bien plus, sacrilège 1 ?" Gibbon donne des détails plus concluants encore. Maintenant peut-on croire que tout cela fut accidentel ? Non; c'était évidemment le résultat de cette politique sans principes dont nous avons vu, dans le cours de nos recherches, beaucoup d'exemples fournis par la papauté 2.

Le pape Damasus vit que dans une cité adonnée exclusivement à l'idolâtrie, s'il maintenait l'Évangile pur et entier, il devait porter la croix, affronter la haine, le mauvais vouloir, "endurer la peine comme un bon soldat de Jésus-Christ". D'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de voir également, que si en portant ce titre, autour duquel pendant tant de siècles s'étaient groupées toutes les espérances et les affections du paganisme, il donnait à ses

sectateurs des raisons de penser qu'il voulait agir sur l'esprit original de ce titre, il pouvait compter sur la popularité, l'agrandissement et la gloire. Quelle alternative Damasus allait-il donc choisir ? L'homme qui entra à l'évêché de Rome comme un voleur et un larron sur les cadavres de cent de ses adversaires 3, ne pouvait point hésiter sur le choix qu'il avait à faire. Le résultat montre qu'il avait agi avec énergie ; et qu'en prenant le titre païen de pontife, il s'était décidé même en faisant le sacrifice de la vérité, à justifier ses prétentions à ce titre aux yeux des païens, en se donnant comme le représentant légitime de leur longue série de pontifes. Il est impossible de faire aucune autre supposition. Il est évident aussi que lui et ses successeurs furent acceptés sous cette forme par les païens, qui entrant par troupes dans l'Église Romaine et se groupant autour du nouveau pontife, ne changèrent pas leur credo ou leur culte, mais les apportèrent tous deux avec leur personne dans l'Église romaine.

1. *Déclin et chute*, ch. XXVIII, vol. V, p. 121, etc.
2. Gibbon l'admet distinctement. "Il faut confesser franchement, dit-il, que les ministres de l'Église catholique imitaient le modèle profane qu'ils étaient si impatients de détruire."
3. BOWER, *Vie des papes*, vol. I, Damasus, p. 180-183, inclusivement.

Le lecteur a vu combien est parfaite et complète la copie de l'ancien paganisme Babylonien, qui, sous le patronage des papes, a été introduit dans l'Église romaine. Il a vu que le Dieu, adoré par la papauté comme Fils du Très-Haut, n'est pas seulement, en dépit d'un commandement divin, adoré sous la forme d'une image, faite comme à l'époque du paganisme déclaré, par l'art et l'invention de l'homme, mais qu'on lui prête des attribut entièrement opposés à ceux qui appartiennent Sauveur miséricordieux: ces attributs sont précisément ceux que l'on prêtait à Moloch, dieu du feu, ou Ala Mahozim, dieu des fortifications. Il a vu que vers l'époque où l'évêque de Rome fut décoré du titre païen de pontife le Sauveur commence à être appelé Ichthys, le poisson étant ainsi identifié avec Dagon le dieu-poisson 1, et que depuis, s'avançant pas à pas, suivant que les circonstances le permettaient, ce culte qui s'est introduit sous le nom de culte du Christ, a été exactement le culte de cette même divinité Babylonienne, avec tous ses rites, ses pompes et ses cérémonies, absolument comme dans l'ancienne Babylone. Enfin, il a vu que le souverain pontife de la prétendue Église chrétienne de Rome, a si bien développé le titre qui lui fut donné vers la fin du IVe siècle, que maintenant il a été décoré, comme il le fut pendant des siècles, du même nom blasphématoire décerné à l'origine aux pontifes Babyloniens 2.

1. Bacchus lui-même était appelé Ichthys. HESYCHIUS, p. 179.
2. Dès la première édition de cet ouvrage, je signalais ne pas pouvoir prouver que Gratien ait établi le pape comme Pontifex avec autorité directe sur les païens. Aujourd'hui encore la question demeure obscure. Le révérend Booke, de Ceylan, m'a communiqué ses recherches : elles m'ont fait hésiter à affirmer que Gratien ait accordé une autorité formelle à l'évêque de Rome. Feu M. Jones fait allusion à *l'Appendix du Codex Theodosianus* pour le prouver et affirme que les fonctions de Pontife étaient en balance entre deux candidats, l'un païen, Symmaque et l'autre, l'évêque de Rome (*Journ. trim. de la Prophétie*, oct. 1852). Je n'ai pu trouver cette déclaration, mais mettre en doute ce passage si détaillé, c'est attaquer la véracité de l'auteur. Même sans nomination formelle de Damasus, celui-ci devint d après le rescrit de Gratien (pleinement authentique selon Gieseler), la première autorité spirituelle dans l'empire d'Occident. En 400, quand les prêtres païens furen reconnus par l'empereur comme officiers publics (*Cod. Théod*. XII), ils tombèrent sous la juridiction de l'évêque de Rome, qui seul tranchait les questions religieuses. Dans le texte je n'y fais aucune allusion, l'argument étant assez concluant sans cela.

Or, si le lecteur compare les circonstances dans lesquelles le pape s'est élevé à une si grande puissance et à des prérogatives si blasphématoires, avec une prophétie de Daniel, qui, faute d'une vraie explication, n'a jamais été bien comprise, je pense qu'il verra comment, dans l'histoire des papes, cette prédiction s'est littéralement accomplie. La prédiction dont je parle se rapporte à ce qu'on appelle ordinairement le roi volontaire, tel qu'il est décrit dans Daniel XI, 36, etc. Ce roi, pense-t-on généralement, est un roi qui s'élève à l'époque de l'Évangile dans la chrétienté, mais on suppose que c'était un anté-christ infidèle, s'opposant, non seulement à la vérité, mais à la papauté elle-même et à tout ce qui prend le nom de chrétienté. Mais maintenant qu'on lise la prédiction à la lumière des faits que nous avons passés en revue, et on verra combien le cas est différent (v. 36) : "Et le roi fera suivant sa volonté; il s'élèvera, il s'agrandira au-dessus de tout dieu, il parlera insolemment contre le Dieu des dieux et prospérera jusqu'à ce que la colère de Dieu finisse ; car ce qui est arrêté s'accomplira. Il ne se souciera point des dieux de ses pères ni du désir des femmes, il n'aura aucun égard à aucun dieu, car il se glorifiera au-dessus de tous." C'est ainsi que ces paroles donnent une description exacte de la papauté, avec son orgueil, avec son célibat et sa virginité obligatoires. Mais les paroles qui suivent, d'après le sens que les commentateurs leur ont donné, n'ont jamais pu s'accorder soit avec la théorie d'après laquelle il est ici question du pape, soit avec n'importe quelle autre. Traduisons-les donc littéralement et comparons-les avec l'histoire de la papauté; alors tout sera clair, compatible, harmonieux. Le prophète inspiré a déclaré que, dans l'église du Christ, quelqu'un s'élèvera

qui non seulement aspirera à une grande élévation, mais même l'atteindra de manière à faire suivant sa volonté; et cette volonté sera entièrement opposée à toutes les lois divines et humaines.

Or, si ce roi doit être un prétendu successeur du pécheur de Galilée, voici la question qui se pose naturellement : comment pourrait-il jamais avoir le moyen de s'élever à un pareil pouvoir ? Les mots qui suivent répondent clairement à cette question : "II n'aura aucun égard à aucun dieu 1, car il s'élèvera au-dessus de tout dieu. Mais en s'établissant, il honorera le dieu des fortifications (Ala Mahozim) et un dieu que ses pères ne connaissaient point, il l'honorera avec de l'or et de l'argent, des pierres précieuses et d'autres objets agréables. C'est ainsi qu'il se fera des enceintes fortifiées 2 pour le peuple d'un dieu étranger ; il le reconnaîtra, et accroîtra sa gloire ; il le fera dominer sur plusieurs et leur partagera le pays à prix d'argent." Telle est la prophétie. Or, c'est précisément là ce que le pape fit. S'agrandir, tel a toujours été le principe de la papauté, et en s'établissant, c'était précisément le dieu des fortifications qu'il honorait. C'est le culte de ce dieu qu'il introduisit dans l'église romaine et, en agissant ainsi, il fit la forteresse même de son pouvoir de ce qui aurait été pour lui une source de faiblesse : il fit du paganisme même de Rome la citadelle de sa puissance. Quand une fois il fut prouvé que le pape voulait adopter le paganisme sous des noms chrétiens, les païens et les prêtres païens se montrèrent ses plus fervents et ses plus sérieux défenseurs. Et quand le pape chercha à dominer les chrétiens, quels hommes recommanda-t-il, quels hommes favorisa-t-il, pour leur donner accès aux honneurs et à la puissance ? Précisément ces hommes qui étaient le plus dévoués au culte de ce dieu étranger qu'il avait introduit dans l'église chrétienne ! La reconnaissance et l'intérêt personnel conspirèrent à cette élévation. Jovinien et tous ceux qui résistèrent aux idées et aux pratiques païennes furent excommuniés et persécutés 3.

1. Il n'est pas dit: "il n'adorera aucun dieu", le contraire est évident, mais: " il n'aura égard à aucun, parce que sa propre gloire est son plus grand souci".
2. C'est le même mot qui plus haut est rendu par "fortifications".
3. Gibbon (vol. V, p. 176) déclare qu'il fut persécuté et exilé comme ennemi du célibat et des jeûnes décrétés par Rome. Voir aussi BOWER vol. I, p. 256 et MILNER. *Histoire de l'Église*, V siècle, vol. II, c. 10, p. 476, note.

Ceux-là seuls qui étaient attachés de cœur à l'apostasie et personne ne pouvait l'être alors autant que les véritables païens), obtinrent faveur et avancement. Ces hommes furent envoyés de Rome dans toutes les directions, même jusqu'en Angleterre pour relever le paganisme: ils furent

honorés de titres magnifiques; des pays leur furent distribués, et tout cela pour accroître le bénéfice du siège épiscopal et faire arriver de tous côtés au pontife romain le denier de saint Pierre. Mais il est dit encore que le roi qui se glorifiait ainsi honorait un dieu que ses pères n'avaient point connu, avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Le principe sur lequel repose la transubstantiation est évidemment un principe babylonien, mais rien ne prouve que ce principe ait été appliqué comme il l'a été par la papauté. Il est certain, nous en avons la preuve, que jamais aucun dieu hostie semblable à celui qu'adoré la papauté, n'a été adoré dans la Rome païenne. "Quel homme a jamais été assez insensé, dit Cicéron, pour se faire un dieu de l'aliment qui le nourrit 1 ?" Cicéron n'aurait pu parler ainsi, si le culte de l'hostie avait été établi à Rome. Mais ce qui était trop absurde pour les païens Romains n'est point absurde pour le pape. Cette hostie est enchâssée dans une boîte ornée d'argent et de pierres précieuses. Il est donc évident que ce dieu inconnu même aux pères païens du pape est honoré aujourd'hui par le pape d'une manière absolument conforme aux termes mêmes de la prophétie. Ainsi, à tous les égards, quand le pape fut investi du titre païen de Pontife et qu'il s'efforça de faire de ce titre une réalité, il accomplit exactement la prédiction de Daniel prononcée plus de 900 ans auparavant !

Mais revenons-en aux symboles de l'Apocalypse. Le déluge d'eau sortit de la gueule du dragon de feu. Le pape comme aujourd'hui, était, à la fin du IVe siècle, le seul représentant de Belshazzar ou Nemrod sur la terre, car les païens l'acceptèrent ouvertement comme tel.

1. CICÉRON, *De Naturâ Deorum*, liv. III, vol. II, ch. 16, p. 500.

Il était aussi par conséquent le successeur légitime du Dragon romain de feu. Aussi, quand après avoir reçu le titre de pontife, il se mit à propager la vieille doctrine babylonienne de la régénération par le baptême ce fut l'accomplissement formel et direct de cette parole divine : "Le grand dragon de feu jettera de sa bouche un déluge d'eau pour entraîner la femme dans ce déluge." C'est lui, aidé de ceux qui ont travaillé avec lui dans ce sens, qui a préparé la voie pour élever cet effrayant despotisme civil et spirituel qui commença à se dresser à 1a face de l'Europe en 606, quand au milieu des convulsions et des bouleversements des nations agitées comme une mer orageuse, le pape de Rome fut fait évêque universel et que les principaux royaumes d'Europe le reconnurent comme le vicaire de Christ sur la terre, le seul centre de l'unité, la seule source de stabilité pour leurs trônes. Alors, de sa propre volonté, par sa propre initiative et du consentement de tout le

paganisme Romain, il fut le représentant de Dagon ; et comme il porte aujourd'hui sur la tête la mitre de Dagon, il y a des raisons de croire qu'il en faisait de même alors 1. Peut-il y avoir dès lors un accomplissement plus exact de ces mots (Chap. XIII, 1) : "Je me tenais sur le sable de la mer, et je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes un nom de blasphème... Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort; mais cette tête fut guérie, et toute la terre, étant dans l'admiration, suivit la bête."

1. C'est à partir de cette époque seulement que commencèrent les fameux 1 260 jours ; car jusque-là le pape ne s'était point montré comme étant la tête de la Bête à dix cornes, et comme la tête de l'Église universelle. Le lecteur remarquera que la bête ci-dessus mentionnée conserve encore ses traits caractéris-tiques, bien qu'elle ait passé dans la mer. La tête de l'apostasie était primitivement Kronos, "celui qui a une corne". Aujourd'hui encore, c'est toujours Kronos, car elle est la bête aux sept têtes et aux dix cornes.

Article 3
La bête qui monte de la terre

C'est au ch. XIII de l'Apoc., v. 11, que nous trouvons les détails relatifs à cette bête : "Je vis une autre bête monter de la terre qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau; mais elle parlait comme le dragon." Bien que cette bête soit mentionnée après la bête qui sort de la mer, il ne s'ensuit pas qu'elle ait existé après elle. L'oeuvre qu'elle fait semble indiquer exactement le contraire; car c'est par son moyen que les hommes furent entraînés (v. 12) à adorer la première bête après qu'elle eut été mortellement blessée ; cela montre bien qu'elle avait dû exister avant elle. Elle est mentionnée la seconde, parce que comme elle a tous les pouvoirs de la première bête et qu'elle entraîne tous les hommes à l'adorer, on ne pouvait convenablement la dépeindre avant que la première ne fût apparue sur la scène. Or, dans l'ancienne Chaldée, on avait aussi le type de cette bête. C'était un dieu qu'on appelait Nebo ; en Egypte Nub ou Num 1, et chez les Romains Numa, car Numa Pompilius le grand prêtre-roi des Romains occupait exactement la même place que le Babylonien Nebo. Chez les Étrusques auxquels les Romains ont emprunté la plupart de leurs rites, on l'appelait Tages ; et on raconte en particulier à propos de ce Tages, que comme Jean vit la bête dont nous parlons sortir de la terre, de même Tages était né subitement et miraculeusement dans un sillon ou un trou de la terre 2. En Egypte, on représentait ce dieu avec la tête et les cornes d'un bélier (fig. 55). Dans l'Étrurie, il semble qu'on l'ait représenté d'une manière à peu

près semblable; car nous trouvons dans ce pays un enfant divin et merveilleux portant des cornes de bélier (fig. 56).

1. En Égypte, spécialement parmi les nations parlant grec, le b égyptien devenait souvent un m. Voir BUNSEN, vol. I, p. 273-274.
2. AMMIEN MARCELLIN, liv. XXI, ch. I, p. 264.

Fig .55 En comparant cette figue avec ce qui est dit dans WILKINSON, vol. IV, p. 235,238, on verra que la tête de bélier donne à cette figure les attribut de Noub, bien qu'elle soit appelée Almun.

Fig. 56 La figure ci-dessus, et beaucoup d'autres détails qui m'ont servi à confirmer ma démonstration, m'ont été fournis par mon voisin et ami, le Rév.Peebles Colliston.

Le nom de Nebo, nom distinctif de ce dieu, signifie le prophète, et comme tel il donnait des oracles, pratiquait la divination, prétendait avoir des pouvoirs merveilleux et était adepte en magie. C'était un grand faiseur de miracles, il répondait exactement aux termes de la prophétie où il est dit (v. 13) : "II fait de grandes merveilles, il fait même descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des hommes." Or, le Tages étrusque était précisément connu sous ce caractère; c'est lui, en effet, qui, dit-on, enseigna aux Romains la divination et toute la superstition et les merveilleuses jongleries qui s'y rattachent 1. On nous parle aujourd'hui des statues qui pleurent, de Madones qui froncent le sourcil, et d'autres prodiges innombrables, qui ont lieu à

chaque instant dans l'Église romaine, ce qui prouve, dit-on, la vérité de telle ou te doctrine de la papauté : il en était absolument de même dans le système de Babylone.

1. OVIDE, *Métam*., liv. XV, v. 558-559.

Il n'y a pas une forme de fraude pieuse ou de sainte imposture pratiquée de jours sur les bords du Tibre, qui n'ait son pendant sur les bords de l'Euphrate, ou dans les systèmes qui en sont dérivés. Il est bien facile de le prouver: la statue de la Vierge répand-elle des pleurs ? Les statues païennes en versaient tout autant ! Ecoutez comment Lucain parle de ces idoles au cœur sensible; décrivant les prodiges qui survinrent pendant les guerres civiles, il dit: Les pleurs répandus par les dieux protecteurs de notre patrie, Et la sueur qui coulait des Lares, disaient les malheurs de la cité 1. Virgile parle aussi du même prodige: Dans les temples l'ivoire se couvre de larmes et l'airain de sueur 2. quand, sous le consulat d'Appius Claudius et de Marcus Perpenna, Publius Crassus fut égorgé dans une bataille contre Aristonicus, la statue d'Apollon à Cumes pleura pendant quatre jours sans interruption 3. Les dieux avaient aussi leurs moments de bonne humeur comme leurs accès de larmes. Si Rome estime que le froncement des sourcils est une perfection divine pour la statue de la Madone, il était également admis que les statues païennes faisaient a l'occasion une petite grimace. Nous savons que le cas se produisait souvent : Psellus nous dit que, lorsque les prêtres faisaient usage de leur pouvoir magique, les statues riaient et les lampes s'allumaient d'elles-mêmes 4. Cependant quand les statues étaient joyeuses, elles paraissent avoir inspiré d'autres sentiments que la joie à ceux qui les contemplaient.

1. LUCAIN, *Civ. Bell*, liv. IV, v. 356-357.
2. VIRGILE, *Géorgiques*, liv. I, v. 480.
3. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. III, vol. IX, ch. 11, p. 90.
4. PSELLUS, *Les Démons*, p. 40-41.

Les Théurgistes, dit Salverté, faisaient apparaître des dieux dans les airs au milieu d'une vapeur gazeuse, sans aucun feu. Le théurge Maxime faisait incontestablement usage d'un secret analogue à celui-là, lorsque, dans les fumées de l'encens qu'il brûlait devant la statue d'Hécate, on voyait la statue rire si naturellement qu'elle terrifiait les spectateurs 1. Il y avait des jours cependant où elles inspiraient d'autres sentiments. La statue de 1a Madone jette-t-elle un regard favorable sur son adorateur privilégié pour le renvoyer avec l'assurance que sa prière a été entendue ? Il en était ainsi pour

les statues égyptiennes d'Isis. Elles étaient faites de telle manière que la déesse pouvait remuer le serpent d'argent qu'elle portait sur le front, et faire un signe de tête à ceux qui avaient su faire leur demande d'une façon qui lui plût 2. Nous lisons que les saints de Rome montraient leur pouvoir miraculeux en traversant les rivières ou la mer de la manière la plus extraordinaire. Ainsi, Saint-Raymond fut, dit-on, transporté sur la mer dans son manteau 3. Le paganisme ne le cède pas d'un iota au Romanisme sur ce sujet. On raconte, en effet, qu'un saint Bouddhiste, Sura Acharya, visitant son troupeau à l'ouest de l'Indus, flottait au-dessus de l'eau sur son manteau 4. Les dieux et les grands prêtres du paganisme montraient encore plus d'élasticité. Il y a aujourd'hui un saint de l'Église de Rome quelque part sur le continent, du nom de saint Cubertin; ce saint est tellement immatériel, que lorsqu'il fait ses dévotions, son corps ne peut pas demeurer sur terre, en dépit de toutes les lois de gravité, il s'élève à plusieurs pieds en l'air. Ainsi étaient le fameux Saint François d'Assise 5, Pierre de Martuna 6 et François de Macerata 7 qui vivaient il y a aujourd'hui quelques siecles.

1. ENNAPIUS, p. 73.
2. JUVÉNAL, *Satires*, VI, p. 73.
3. NEWMAN, *Discours*, 285-287, dans BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 93
4. TODD, *L'Inde occidentale*, p. 277.
5. SALVERTÉ, p. 37.
6. *Flores Seraphici*, p. 158.
7. *ibid*., p. 391.

Mais saint Cubertin et saint François sont loin d'être originaux dans cette dévotion surhumaine. Les prêtres et les magiciens des mystères Chaldéens les avaient devancé non pas seulement depuis des siècles, mais depuis des milliers d'années. Cœlius Rhodigunus dit que d'après les Chaldéens, des rayons lumineux émanant de l'âme pénètrent quelquefois le corps d'une manière divine : dès lors il s'élève de lui-même au-dessus de la terre; c'est ce qui arrivait pour Zoroastre 1. Les disciples le Jamblique affirmaient que souvent ils avaient vu le même miracle à propos de leur maître : lorsqu'il était en prières, il s'élevait à une hauteur de dix pieds au-dessus de la terre 2. Le plus grand miracle que Rome se vante de faire, c'est lorsque, par la répétition de cinq paroles magiques, elle prétend faire descendre du ciel l'âme, le corps, le sang et la divinité de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il soit présent réellement et corporellement dans le sacrement de l'autel. Les prêtres Chaldéens prétendaient avoir la même puissance : au moyen de leurs enchantements magiques, ils faisaient descendre leurs divinités dans les statues, de manière que leur présence réelle s'y manifestât visiblement.

Ils appelaient cela "faire les dieux 3", et c'est de là certainement que vient la parole blasphématoire des prêtres de la papauté : "Nous avons, disent-ils, le pouvoir de créer notre Créateur." Nous n'avons pas de preuve, autant que j'ai pu en juger, que dans le système Babylonien, le gâteau rond et mince qui est le sacrifice non-sanglant de la messe, ait été jamais regardé autrement que comme un symbole, qu'il ait jamais été considéré comme devenant le dieu qu'il représentait. Mais cependant la doctrine de la transubstantiation est bien évidemment de l'essence de la magie qui prétendait par

1. SALVERTÉ, p. 37. L'histoire de ce François de Macerata est la contrepartie exacte de celle de Zoroastre, car non seulement il fut élevé pendant qu'il était en prière, mais son corps devint en même temps lumineux, "flammam que capiti insidentem", une flamme surmontait sa tête. (*Flores Ser*, p. 391).
2. *ibid.*
3. AUGUSTlN, *De Civitate Dei*, liv. VIII, vol. IX, ch. 26, p. 284, c. 2.

quelques mots puissants changer une substance en une autre, ou, par une adroite jonglerie, écarter entièrement une substance et la remplacer par une nouvelle. De plus, le pape dans la plénitude de son pouvoir prend le droit de lancer les foudres de Jéhovah, et de fulminer une excommunication contre quiconque l'offense. Des rois et des nations entières, croyant en son pouvoir, ont trembblé et se sont courbés devant lui, craignant d'être anéantis par ses foudres spirituelles. Les prêtres du paganisme prétendaient au même pouvoir, et pour affermir la foi en leur puissance spirituelle, ils ont même essayé de faire descendre du ciel les foudres matérielles, et nous avons des raisons de croire qu'ils ont réussi, et qu'ils ont anticipé sur la magnifique découverte du Dr. Franklin 1. Numa Pompilius, dit-on, le tenta avec un entier succès Tullius Hostilius, son successeur, suivant son exemple, périt dans cette tentative, frappé, lui et toute sa famille, comme de nos jours le professeur Reichmann, par la foudre qu'il s'efforçait de faire descendre 2. Tels étaient les pouvoirs merveilleux attribués par la Parole divine à la bête qui sortait de la terre, et l'ancien type Babylonien possédait déjà la même puissance. Or, en souvenir de la naissance du dieu qui sortit d'un trou de la terre, les mystères étaient souvent célébrés dans des caves souterraines. C'était le cas en Perse, où de même que Tages était né, dit-on, de la terre, de même Mithra était sorti d'une grotte de la terre 3. Numa de Rome, lui-même, prétendait tirer toutes ses révélations de la grotte de la nymphe Égérie 4. Les hommes étaient tout d'abord initiés aux mystères dans ces grottes, et par des

1. Voir SALVERTÉ, p. 382.

2. SALVERTÉ, p. 383. TITE-LIVE, *Histoires*, liv. I, ch. 31. vol. I, p. 46. PLINE, liv. XXVIII, p. 684. Les livres de l'Étrusque Tages nous indiquent les moyens employés pour faire descendre la foudre. Numa avait ajouté des commentaires sur ce sujet, que Tullius avait mal compris. De là la catastrophe.
3. JUSTIN MARTYR, vol. II, p. 193. Il est remarquable qu'à l'exemple de Mithra, qui naquit dans une cave, de même les idolâtres de l'orient aient présenté notre Seigneur comme étant né aussi dans une cave (Voir KITTO, *Encyclopédie*, vol. I, Bethléem, p. 372). Il n'y a pas dans l'Écriture la moindre allusion à ce fait.
4. LEMPRIERE.

signes et des miracles faits devant eux, ils furent ramenés après la mort de Nemrod au culte de ce dieu sous sa forme nouvelle. Ainsi cette bête de l'Apocalypse qui sort de la terre, s'accorde de toute manière avec cet ancien dieu né dans un trou de la terre ; car aucune autre parole ne pourrait aussi exactement que celle de l'Apocalypse décrire ses actions (v. 13) : "Et elle faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre à la vue des hommes. Elle obligeait les habitants de la terre à adorer la première bête dont la blessure mortelle avait été guérie." Cette bête qui faisait des merveilles, appelée Nebo, ou le prophète, comme prophète d'idolâtrie, était naturellement le faux prophète. En comparant ce passage avec Apoc. XIX, 20, nous voyons cette bête qui monte de la terre expressément appelée par son nom : "Et la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait devant elle des prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient pris la marque de la bête, et qui avaient adoré son image." Comme c'était la première bête qui montait de la terre et qui faisait des miracles devant la première bête, cela montre que la bête qui vient de la terre c'est le faux prophète, en d'autres termes c'est Nebo. Si nous examinons l'histoire de l'empire Romain nous trouvons aussi un accord exact entre le type et la figure correspondante. Quand la blessure mortelle du paganisme fut guérie, et que l'ancien titre païen de pontife fut restauré, ce fut par le moyen du clergé corrompu, symbolisé, comme on le croit généralement, et comme cela était tout naturel, sous l'image d'une bête à cornes, comme un agneau, suivant la parole de Nôtre-Seigneur: "Prenez garde aux faux prophètes qui viendront à vous sous des vêtements de brebis et qui au-dedans sont des loups ravissants." Le clergé, comme corporation, se composait de deux parties, le clergé régulier et le clergé séculier, correspondant aux deux cornes ou aux deux pouvoirs de la bête, et réunissant aussi, à une époque très reculée, les pouvoirs temporels et spirituels. Les évêques, chefs de ce clergé, avaient de grands pouvoirs temporels longtemps avant que le pape n'eût sa couronne temporelle. Nous en trouvons la preuve à la fois dans Guizot et dans Gibbon. Après avoir

montré que déjà avant le Ve siècle, le clergé était non seulement distinct, mais indépendant du peuple, Guizot ajoute : "Le clergé chrétien avait cependant une autre source d'influence. Les évêques et les prêtres devinrent les principaux magistrats municipaux. Si vous ouvrez le code, soit celui de Théodose, soit celui de Justinien, vous trouverez beaucoup de règles qui remettent les affaires municipales au clergé et aux évêques." Guizot fait plusieurs citations. L'extrait suivant du code de Justinien suffit à montrer l'étendue du pouvoir civil des évêques. "Quant aux affaires annuelles des cités, soit celles qui concernent les revenus ordinaires de la ville, soit qu'il s'agisse de fonds provenant de sa propriété ordinaire ou des dons et des legs, ou de quelqu'autre ressource; soit qu'il s'agisse de travaux publics, de dépôts de provisions ou d'aqueducs, de l'entretien des bains, des ports ou de la construction de murs ou de tours, de la réparation des ponts ou des routes ; ou de procès dans lesquels la cité peut être engagée pour des intérêts publics ou privés, nous ordonnons ce qui suit : le très pieux évêque et trois notables choisis parmi les premiers de la cité, se réuniront chaque année, ils examineront les ouvrages exécutés; ils prendront soin que ceux qui les conduisent ou qui les ont conduits les règlent avec précision, rendent leurs comptes, et montrent qu'ils ont rempli leurs engagements dans l'administration des affaires, soit qu'il s'agisse des monuments publics, soit qu'il s'agisse des sommes dépensées pour les approvisionnements, pour les bains, ou des dépenses dans l'entretien des routes, des aqueducs, ou de tous autres travaux 1." Voilà une bien grande liste des fonctions laissées aux soins spirituels du très pieux évêque ; mais pas une seule

1. GUIZOT, *Histoire de la Civilisation*, vol. I, sect. II, p. 36-37.

n'est mentionnée dans l'énumération des devoirs d'un évêque, telle que la fait la Parole de Dieu (I Tim. I, 7; Tite I, 5, 9). Comment les évêques qui furent dans l'origine désignés pour des objets purement spirituels s'efforcèrent-ils de s'emparer d'une telle étendue de pouvoirs temporels?

Gibbon nous fournit la lumière sur la vraie origine de ce que Guizot appelle "ce prodigieux pouvoir". L'auteur de "Déclin et chute" montre que peu de temps après Constantin, l'Église (et par conséquent les prêtres, plus spécialement, quand ils essayèrent de former un corps distinct de l'autre clergé) obtint un grand pouvoir temporel par le droit d'asile qui avait appartenu aux temples païens, et fut transféré par les empereurs aux églises chrétiennes. Voici ses paroles: "II était permis aux fugitifs et même aux coupables d'implorer la justice ou la pitié de la déesse et de ses ministres 1."

Ainsi furent jetés les fondements de l'envahissement sacerdotal dans les droits des magistrats civils, ainsi le clergé fut encouragé a s'emparer des pouvoirs de l'état. Ainsi, comme le fait justement remarquer l'auteur de "Rome au XIXe siècle", à propos du droit d'asile, les autels, par une étrange perversion, protégèrent les crimes mêmes qu'ils devaient faire disparaître du monde 2. C'est un fait bien frappant, qui montre combien le pouvoir temporel de la papauté dans ses origines était fondé sur l'illégalité, et c'est une preuve de plus, après toutes celles qu'on peut invoquer, que la tête du système romain à laquelle tous les évêques sont soumis, est véritablement "ô ocvo|HoÇ", l'impie, prédit dans l'Écriture comme le chef reconnu du "mystère d'iniquité". Tout ce pouvoir temporel vint dans les mains d'hommes qui, se disant ministres de Christ et disciples de l'Agneau, ne cherchaient que leur propre accroissement, et pour assurer cet accroissement, n'hésitèrent pas à trahir la cause qu'ils faisaient profession de servir. Le pouvoir spirituel qu'ils prétendaient avoir sur

1. GIBBON, vol. III, ch. 20, p. 287.
2. *Rome au XIXe siècle*, vol. I, p. 246-247.

les âmes et le pouvoir temporel qu'ils acquirent sur les affaires du monde étaient tous les deux employés en opposition avec la cause de la religion pure et sans tache. Tout d'abord les faux prophètes, en séduisant les hommes et en cherchant à réunir le paganisme et le christianisme, travaillèrent mystérieusement, minant comme la taupe dans l'obscurité et pervertissant secrètement les simples, conformément à la parole de Paul: "le mystère d'iniquité travaille déjà". Mais bientôt vers la fin du IVe siècle, quand les esprits furent bien préparés et que l'état des choses parut le plus favorable, les loups recouverts de peaux de brebis apparurent sur la scène, exposèrent peu à peu au grand jour leurs pratiques et leurs doctrines secrètes, et siècle après siècle, à mesure que leur pouvoir augmentait par le moyen de "toutes les séductions de l'iniquité et par des signes et des faux miracles" trompèrent les esprits des chrétiens mondains, leur faisant croire que leurs anathèmes étaient équivalents à la malédiction divine ; en d'autres termes, ils leur firent croire qu'ils pouvaient faire descendre le feu du ciel sur la terre, et ainsi amener la terre et tous ses habitants à adorer la bête dont la blessure avait été guérie 1. Quand la blessure mortelle de la bête païenne fut guérie et que la bête sortit de la mer, il est dit que la bête qui montait de la terre devint l'exécuteur reconnu, accrédité, de la volonté de la bête qui montait de la mer (v. 12) et elle exerçait toute la puissance de la première bête devant elle, littéralement "en sa présence", sous ses regards. Si nous considérons qui est

la première bête, l'expression "en sa présence" a beaucoup de force. La bête qui monte de la mer, c'est la petite corne qui a des yeux comme ceux d'un homme (Dan. VII, 8), c'est Janus Tuens, Janus qui voit tout, en d'autres termes,

1. Bien que le pape soit le Jupiter Tonnant de la papauté et qu'il fulmine du Vatican comme son prédécesseur du haut du Capitole, d'après la légende, ce n'est cependant pas lui qui fait descendre le feu du ciel mais son clergé. Sans son influence, qui aveugle partout les esprits, la foudre papale ne serait après tout que "bruta fulmina". Mais le symbole est très exact quand il attribue la descente du feu du ciel à la bête qui sort de la terre plutôt qu'à la bête qui monte de la mer.

l'évêque universel ou le voyant universel, qui du haut de son trône sur les sept collines, par son système de confessionnal, voit et sait tout ce qui se fait, jusqu'aux limites les plus reculées de son vaste domaine. Or, ce fut exactement vers le temps où le pape devint l'évêque universel, qu'apparut la coutume d'orner systématiquement les principaux évêques de l'empire d'Occident de la livrée papale qu'on appela le Pallium afin, dit Gieseler, de symboliser et de fortifier leur lien avec l'Église de Rome 1.Ce pallium, que les évêques portaient sur l'épaule, était la livrée du pape, elle obligeait ceux qui la revêtaient à agir comme fonctionnaires de Rome et c'était de leur chef qu'ils tiraient leur autorité, c'était sous son contrôle qu'ils l'exerçaient; d'un autre côté, ce pallium était l'ornement visible de ces loups revêtus de peaux de brebis. Que signifiait donc le pallium de l'évêque papal? C'était un vêtement de laine bénie par le pape, prise aux agneaux sacrés que gardaient les nonnes de Sainte-Agnès et filée par leurs saintes mains 2. Il n'était donné qu'à ceux que le pape voulait honorer, afin, comme le dit un d'eux, "de les faire entrer dans la communion de notre troupeau pastoral 3." Avec une pareille mission, avec une pareille ordination qu'ils tenaient de l'évêque universel, "ils travaillèrent on conséquence et entraînerent la terre et ses habitants à adorer la bête qui avait reçu la blessure faite par une épée et qui y survécut." Ce fut une partie de l'œuvre prédite. Mais cette bête en fit une autre tout aussi importante : c'est celle-là qu'il nous reste à examiner.

1. GIESELER, vol. Il, 2 période, div. 2, sect. 117. Dès l'an 501, l'évêque de Rome avait posées fondements de la corporation des évêques en leur accordant le pallium, mais c'est seulement vers 602, à l'élévation de Phocas au trône impérial, que celui-ci fit du pape un évêque universel et que les papes commencèrent à revêtir le palium, c'est-à-dire à le porter avec une règle établie et sur une large échelle.
2. *Rome au XIX siècle*, vol. III, p. 214. Aujourd'hui, le pallium n'est donné qu'aux archevêques. Selon Gieseler, il était accordé alors aussi aux simples évêques.

3. GIESELER, vol. II, *La papauté*, p. 225. Dans les premières lettres des papes, alors qu'ils donnaient le pallium, le seul troupeau pastoral (uno pastorali ovili) a un sens différent du seul troupeau dont parle le Seigneur. Ces lettres signalent l'organisation épiscopale comme corporation distincte, indépendante de l'Église mais reposant sur la papauté, ce qui s'accorde merveilleusement à la prédiction.

Article 4
L'image de la bête

La bête qui monte de la terre ne conduit pas seulement le monde à adorer la première bête, mais (v. 14) elle domine sur les habitants de la terre, pour les entraîner àfaire une image de la bête qui, après avoir reçu un coup mortel de l'épée, vivait encore cependant. Je me suis demandé pendant bien des années ce que peut signifier l'image de la bête, mais je n'ai pu trouver la moindre satisfaction dans aucune des solutions qui aient été proposées, jusqu'au jour où je tombai sur un ouvrage modeste mais remarquable, dont j'ai déjà parlé. Cet ouvrage est intitulé "Interprétation originale de l'Apocalypse". C'est un livre écrit évidemment par un auteur qui est parfaitement au courant de l'histoire de la papauté : il me fournit aussitôt la solution de la difficulté. L'image de la bête n'est autre pour l'auteur que la Vierge Mère ou laMadone 1. À première vue on peut trouver la solution invraisemblable, mais si on la rapproche de l'histoire religieuse de la Chaldée, l'invraisemblance disparaît entièrement. Il y avait, dans l'ancien paganisme babylonien, une statue de la Bête qui monte de la mer; quand on saura ce qu'était cette statue, la question, je le crois, sera bien résolue. Lorsque Dagon fut pour la première fois exposé à l'adoration, il fut représenté de bien des manières différentes et sous différents caractères, mai on l'adorait de préférence, le lecteur l'a vu déjà, sous forme d'un enfant dans les bras de sa mère. Dans le cours naturel des événements, la mère finit par être adorée en même temps que l'enfant, et même elle devint l'obiet favori de ce culte. Pour le justifier, comme nous l'avons déjà remarqué, la mère doit certainement avoir été divinisée, et on a dû lui attribuer des pouvoirs et des

1. *Interprétation originale de l'Apocalypse*, p. 123.

prérogatives divines. Cependant quelle que soit là dignité que le fils fût censé posséder, on attribua à la mère une dignité semblable. Quel que fût le nom dont on honorait le fils, on donna à la mère un nom équivalent. Le fils s'appelait Belus, le seigneur, elle fut appelée Beltis, la dame 1. Il s'appelait Dagon 2, le poisson de mer, elle s'appela Derketo, la sirène 3 ; comme maître du monde, il portait des cornes de taureau 4; elle, comme nous

l'avons vu, sur l'autorité de Sanchoniathon, portait sur la tête, une tête de taureau, comme emblème de sa royauté 5. Comme dieu soleil, il s'appelait Beël-Samen 6, le seigneur du ciel, elle, comme déesse de la lune, Melkat-ashemin, la reine du ciel 7. Il était adoré en Égypte comme le révélateur de la bonté et de la vérité 8 ; elle était adorée à Babylone sous le symbole de la colombe, comme la déesse de la douceur et de la miséricorde 9, la mère au gracieux accueil 10, miséricordieuse et compatissante envers les hommes 11. Sous le nom de Mithra, il était adoré comme Mesitès 12 ou le Médiateur; elle comme Aphrodite, ou celle qui apaise la colère, était appelée Mylitta, la Médiatrice 13. Il était représenté comme écrasant le grand serpent sous son talon 14, elle,

1. Voir note 6, p. 36.
2. Voir note 2, p. 168.
3. KITTO, *Encyclopédie*, vol. I, p. 251-252.
4. Voir p. 53-60.
5. EUSÈBE, *Præpar. Evang.*, liv. I, vol. I, ch. 10, p. 45. Cette indication est remarquable elle montre que les cornes de la grande déesse étaient destinées à la représenter comme l'image expresse de Ninus, le fils. Si elle n'avait que des cornes de taureau, on aurait pu supposer que ces cornes étaient seulement destinées à l'identifier avec la lune. Mais les cornes de taureau montrent qu'on avait l'intention de la représenter comme égalant en puissance Nemrod ou Kronos, celui qui a une corne.
6. P. 247
7. *Jérémie* VII, 8 et PARKHURST, Lexique Hébreu, p. 403-400.
8. Voir p.111
9. Voir p.119
10. Voir p.235. Le sens chaldéen du mot Amarusia, mère du gracieux conseil, montre bien qu'il venait de Babylone.
11. LUCIUS AMPELIUS, dans BRYANT, vol. III, p. 161.
12. Voir p.291.
13. Voir p.234.
14. Voir p.93

comme écrasant la tête du serpent dans sa main 1. Sous le nom de Janus, il portait une clef; c'était le dieu qui ouvre et qui ferme les portes du monde invisible, elle, sous le nom de Cybèle, avait une clef semblable comme emblème du même pouvoir 2. Comme étant le purificateur du péché, il était appelé le dieu sans souillures 3; elle aussi avait le pouvoir de purifier du péché, et bien qu'elle fût la mère de la race humaine, on l'appelait la vierge pure et immaculée 4. Il était représenté comme le juge des morts, elle, comme se tenant près de lui sur le siège du jugement dans le monde invisible 5. Après avoir été tué par l'épée, il se leva, dit-on, du tombeau 6, et remonta

au ciel 7. Elle aussi, bien que l'histoire la fasse périr par l'épée sous la main d'un de ses enfants 8, fut néanmoins d'après le mythe, emportée corporellement dans le ciel par son fils 9, et devint Pambasileia, la reine de l'univers 10. Enfin pour conclure, on la connaissait alors sous le nom de Sémélé, mot qui, dans le langage Babylonien, signifie statue 11. Ainsi, à tous les points de vue, à un iota près, elle est devenue l'image expresse de cette bête Babylonienne "qui avait été frappée de l'épée, et qui cependant vivait encore".

1. Voir p. 116.
2. TOOKE, *Le Panthéon*, p. 153. La clef de Cybèle dans l'histoire ésotérique, avait le même sens que celle de Janus, c'est ce qui ressort du caractère de Médiatrice.
3. Proclus dit : "La pureté indique donc cette transcendance de Saturne, son union immaculée avec l'intelligible. Ces puretés immaculées qu'il possède, etc.
4. Voir p. 188.
5. WILKINSON, vol. IV, p. 314-315.
6. WILKINSON, vol. IV, p. 190.
7. *ibid*. p. 256. Voir aussi, p. 88.
8. MOSES DE CHORENE, liv. I, p. 48 : "Ninyas enim occasionem nactus matrem (Semiramida) necavit." Horus comme Bel à Babylone tua sa mère (BUN., P.436).
9. Voir p. 186.
10. *Hymnes orphiques*, Hymne à Sémélé, n°43.
11. Selon Apollodore (liv. III, ch. 5), Bacchus appela sa mère Thuone, féminin de son nom Thuoneus ou Thyoneus (OVIDE, *Métam*., liv. IV, 13). Thuoneus synonyme de Bacchus, celui qu'on regrette vient du participe passé de Thu, se lamenter. La Junon romaine était connue comme "l'Image", comme indiqué sur le temple du mont Capitolin par l'inscription: "Juno Moneta". Moneta forme emphatique d'un mot chaldéen signifiant image montre le vrai sens de ce nom: la Monnaie était contenue dans l'enceinte du temple (SMITH, *Junon*, p. 358). À quoi sert une Monnaie sinon à frapper des images ? De là le rapport entre Junon et la Monnaie.

Après tout ce que le lecteur a déjà vu dans ce livre, il est à peine nécessaire d'ajouter que c'est cette même déesse qu'on adore aujourd'hui dans l'église romaine sous le nom de Marie. Bien qu'elle ait le nom de la mère de notre Seigneur, tous les attributs qu'on lui décerne dérivent simplement de la Madone Babylonienne, et nullement de la Vierge mère du Christ.

Il n'y a pas une seule ligne ou seule lettre dans toute la Bible qu'on puisse invoquer à l'appui de cette idée que Marie doit être adorée, qu'elle est le refuge des pécheurs, qu'elle est immaculée, qu'elle a offert une expiation pour le péché quand elle se tenait près de la croix et que suivant Siméon, "une épée lui transperça l'âme", ou qu'après sa mort elle soit ressuscitée pour

être élevée dans la gloire céleste. Mais tout cela se trouvait déjà dans l'ancien système Babylonien, et maintenant toutes ces doctrines sont incorporées dans le système de Rome.

Fig. 57

Fig. 58

Fig. 57 et 58 La manière même dont la madone papale est représentée est empruntée à l'image l'idolâtre de la déesse païenne. Le grand dieu était représenté d'ordinaire assis ou debout dans la coupe d'une fleur de lotus. En Inde, Brahma est souvent assis sur une feuille de lotus qui, dit-on, sortit du nombril de Vichnou. La grande déesse a une couche semblable; aussi Lakshmi, la mère de l'Univers, est assise sur un lotus porté par une tortue (à gauche). Or, même là, la papauté a copié le modèle païen: dans le Pancarpiurn Marianum, la Vierge et l'enfant sont assis sur une tulipe (à droite).

On nous montre le sacré cœur de Marie percé d'une' épée, parce que, dit l'église apostate, son angoisse, au moment de la crucifixion, a été une expiation aussi vraie que la mort de son fils. Nous lisons, en effet, ces paroles blasphématoires dans l'office de dévotion adopté par la confrérie du Sacré-cœur : "Va donc, dévot adorateur, va au cœur de Jésus, mais que ton

chemin passe par le cœur de Marie ; l'épée de douleur, qui lui perça l'âme, t'ouvre un passage ; entre par la blessure que l'amour a faite 1."

Nous entendons aussi un défenseur de la foi nouvelle comme M. Genoude en France, dire que Marie a réparé la faute d'Eve comme notre Seigneur a réparé la faute d'Adam 2, et un autre, le professeur Oswald de Paderborn affirme que Marie n'était qu'une créature humaine comme nous, qu'elle est la Femme, comme Christ est l'Homme, que Marie est présente avec lui dans l'Eucharistie, et qu'il est incontestable, que suivant la doctrine de l'Église sur l'Eucharistie, cette présence de Marie dans l'Eucharistie est véritable et réelle, et non seulement idéale et figurative 3 ; de plus, nous lisons dans le décret papal de l'Immaculée Conception, que la même Madone, blessée par l'épée, se releva d'entre les morts, fut en haut et devint la reine du ciel. S'il en est vraiment ainsi, qui peut se refuser à voir dans cette communion apostate ce qui correspond exactement à la confection et à l'élévation au milieu de la chrétienté, d'une "image de la bête qui avait été blessée par une épée et qui cependant vivait encore" ?

1. *Mémoires du révérend Godfrey Massy*, p. 91-92. Dans le Paradisus sponsi et sponsae, par l'auteur du *Pancarpium Marianum*, on lit page 181 les paroles suivante, qui illustrent une gravure où l'on voit la Crucifixion et Marie au pied de la croix avec une épée dans le cœur : Dilectus tuus fîlius carnem, tu vero animam immolasti, immo corpus et animam. "Tbn bien-aimé fils a sacrifié sa chair ; mais toi tu as sacrifié ton âme ; oui, ton âme et ton corps !" Ceci fait plus que mettre le sacrifice de la Vierge sur le même rang que celui de Jésus ! Il est mis bien au-dessus! En 1617, c'était là le Credo du Jésuitisme, aujourd'hui, il y a lieu de le croire, c'est le Credo général de la papauté.
2. *Rapport missionnaire de l'Église Libre*, 1855.
3. *ibid*.

En consultant la parole inspirée, on verra que cela a dû se faire par quelque acte public et général de la chrétienté apostate (v. 14). "Disant à ceux qui habitent sur la terre, qu'ils devraient se faire une image de la bête, et ils la firent." Or, il y a un fait important à observer, c'est que cela ne s'est jamais fait, et que cela n'a pu se faire qu'en 1854; et la raison évidente, c'est que jusque-là jamais la Madone de Rome n'a été reconnue comme combinant tous les caractères qui appartenaient à l'image babylonienne de la bête.

Jusqu'alors, on n'admettait pas, même à Rome, bien que ce mauvais levain eût longtemps et puissamment fermenté, que Marie fût vraiment immaculée; aussi ne pouvait-elle être encore la contrepartie exacte de l'image

Babylonienne. Cependant ce qui ne s'était fait jusque-là se fit en décembre 1854. À cette époque, des évêques de tous les points de la chrétienté et des représentants de tous les bouts de la terre se rencontrèrent à Rome, et ce fut seulement avec quatre voix d'opposition qu'il fut décrété que Marie, la mère de Dieu, qui était morte, était ressuscitée et montée au ciel, et devait être désormais adorée comme "la Vierge Immaculée conçue et enfantée sans péché". Ce fut là l'élévation formelle de la statue de la Bête, et cela du consentement général "des habitants de la terre". La Bête fut donc glorifiée. Mais il est dit que la Bête de la terre donne la vie et la voix à l'image ; cela veut dire d'abord, qu'elle n'a elle-même ni la vie ni la parole ; mais que, néanmoins grâce à la bête qui monte de la terre, elle a à la fois la vie et la parole, et elle peut être un agent actif du clergé papal qui la fera parler exactement comme il lui plaît. Depuis que cette image a été élevée, sa voix s'est fait entendre par toute la papauté, Autrefois les décrets étaient lancés, plus ou moins, au nom du Christ. Aujourd'hui tout est fait de préférence au nom de la Vierge immaculée. Sa voix est partout écoutée, sa voix est souveraine. Mais il faut le remarquer, lorsqu'elle se fait entendre, ce n'est pas la voix de la grâce et de l'amour, c'est la voix de la cruauté et de la terreur. Les décrets qui sont lances au nom de l'Image ont pour but (v. 17) "de défendre à tout homme d'acheter ou de vendre, sauf à celui qui a la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom". À peine l'image est-elle exposée, que nous voyons cette défense formulée. En Autriche, par exemple, le Concordat qui suivit de près ce décret, ne fut pas autre chose que cette défense elle-même. Il n'a pas encore été appliqué, par la force d'événements imprévus, mais s'il l'était, les résultats seraient exactement ce qui a été prédit. C'est-à-dire que dans les possessions Autrichiennes, nul homme ne pourrait vendre ou acheter, sauf celui qui a la marque d'une manière ou de l'autre. Et si un concordat aussi tyrannique vient immédiatement après le décret de l'Immaculée Conception, cela montre qu'il en est le fruit nature 1.

Les événements qui survinrent bientôt après en Espagne montrèrent là aussi le puissant travail de ce même esprit de persécution. Pendant ces dernières années, le flot du despotisme spirituel a pu sembler s'arrêter, et beaucoup sans doute se sont laissés aller à croire que, boiteuse comme est la puissance temporelle, et chancelante comme elle paraît être, cette puissance ou ses subordonnés ne pourraient jamais plus se faire persécuteurs. Mais le mystère d'iniquité possède une merveilleuse vitalité, et personne ne peut prédire quelles impossibilités apparentes il peut réaliser pour arrêter le progrès de la vérité et de la liberté, en dépit des meilleures promesses que le cours des événements semble faire. Quel que soit désormais le sort du pouvoir

temporel de Rome1, il n'est pas si évident aujourd'hui, qu'il le paraissait naguère à beaucoup de personnes, que la chute du pouvoir spirituel de la papauté soit imminente, et que-son pouvoir de persécuter se soit définitivement évanoui. Je crois que bien des âmes entraînées par l'amour

1. Ceci a été écrit en 1862. (NdT).

et la miséricorde divines, obéiront encore à la voix céleste et s'enfuiront de cette communion maudite avant que les coupes de la colère divine ne soient versées sur elle. Mais si j'ai bien interprété ce passage, il s'ensuit qu'elle doit devenir encore plus persécutrice qu'elle ne l'a jamais été, et que cette intolérance qui, immédiatement après l'élévation de l'Image, se déploya en Autriche et en Espagne, se répandra encore dans toute l'Europe, car il n'est pas dit seulement que l'Image de la Bête décréterait, mais qu'elle causerait la mort de tous ceux qui ne voudraient pas adorer l'image de la Bête (v. 15). Quand ce moment viendra, ce sera évidemment le moment de l'accomplissement des paroles du verset 8 : "Et tous ceux qui habitent sur la terre adoreront la bête, ceux dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie de l'Agneau égorgé depuis la fondation du monde." Il est impossible d'échapper à cette prophétie en disant : elle se rapporte au Moyen Age, elle a été accomplie avant la venue de Luther. Je le demande, les habitants de la terre avaient-ils élevé la statue de la bête avant les jours de Luther ? Certainement non. Le décret de l'Immaculée Conception est l'œuvre d'hier. La prophétie se rapporte donc à nos 399 propres jours, à la période dans laquelle l'Église entre actuellement. En d'autres termes le martyre des témoins, la grande épreuve des saints, est encore à venir 1.

1. Voir Appendice, note Q.

Article 5
Le nom de la bête, le nombre de son nom, la tête invisible de la papauté

Le pape et Dagon étant donc identiques, nous sommes naturellement et facilement amenés au nom et au nombre de la bête qu'on a si longtemps recherchés; ainsi se confirme par une preuve nouvelle, l'explication donnée jadis par le protestantisme sur cette difficulté. Les écrivains protestants ont cru en général que ce nom était "Lateinos"; il y avait en effet bien des probabilités en faveur de cette opinion. Mais cependant il y a toujours eu une lacune ; et on a compris qu'il manquait quelque chose pour mettre cette

hypothèse à l'abri de tous les doutes. Or, si nous considérons le sujet à un point de vue Babylonien, nous verrons le nom et le nombre de la bête transmis jusqu'à nous de telle manière qu'il ne manque aucune preuve à la démonstration. Osiris, ou Nemrod, que représente le pape, était désigné par des noms différents; mais, comme le fait remarquer Wilkinson 1, il était à peu près dans la même position que sa femme qu'on surnommait "Myrionymus", la déesse aux dix mille noms. Parmi ces titres innombrables, comment reconnaître celui par lequel l'Esprit de Dieu le désigne dans le langage énigmatique qui parle du nom de la bête et du nombre de son nom ? Si nous prenons le nom que l'Apocalypse donne au système, il nous sera facile de trouver le nom du chef du système (Apoc. XVII, 5). Nous avons donc ici la clef qui explique d'un seul coup l'énigme. Nous n'avons maintenant qu'à rechercher quel était le nom sous lequel Nemrod était connu comme dieu des mystères Chaldéens. Ce nom, nous l'avons vu, était Saturne. Saturne et Mystère sont tous les deux des mots Chaldéens et ce sont des termes corrélatifs.

1. Vol. IV, p. 179.

Comme Mystère signifie le système caché, de même Saturne signifie le dieu caché 1. Le dieu était révélé aux initiés: pour les autres il demeurait caché. Or, le nom de Saturne en Chaldéen se prononce Satur; mais comme le savent tous ceux qui ont étudié le Chaldéen, il se compose seulement de quatre lettres : "Stur". Or, ce nom obtient exactement le nombre Apocalyptique 666:

$$\begin{array}{rr} S = & 60 \\ T = & 400 \\ U = & 6 \\ R = & \underline{200} \\ & 666 \end{array}$$

Si le pape est, comme nous l'avons vu, le représentant légitime de Saturne, le nombre du pape, comme chef du Mystère d'iniquité, est précisément 666. Mais il y a plus; comme nous l'avons montré, il paraît que le nom primitif de Rome elle-même était Saturnia, la cité de Saturne. Ceci est confirmé par Ovide 2, Pline 3, Aurélius Victor 4. Ainsi donc le pape a un double droit au nom et au nombre de la bête. Il est le seul représentant légitime du Saturne primitif qui puisse exister aujourd'hui et il règne dans cette même ville aux sept collines où régna autrefois le Saturne romain; et c'est parce qu'il y

demeura longtemps après lui que toute l'Italie fut appelée de son nom, la terre de Saturne.

Mais quel rapport peut-il y avoir entre tout ceci et le nom de Lateinos qui, on le croit en général, était le nom de la Bête ? Il y en a beaucoup : et nous avons la preuve que l'opinion commune est parfaitement bien fondée.

1. Dans la litanie de la messe, voici comment on enseigne aux sectateurs à prier : "Dieu mystérieux, mon Sauveur, ayez pitié de nous" (McGAVIN, *Le Protestant*, vol. II, p. 79, 1837). D'où peut venir cette invocation au dieu caché, sinon de l'ancien culte de Saturne, le dieu caché ? Comme la papauté a canonisé le dieu babylonien sous le nom de Saint-Denys, le martyr, de même sous ce nom de Satur, ce trouve enrôlé dans le calendrier : le 29 mars, en effet, est la fête de Saint-Satur le martyr (CHAMBERS, *Livre des Jours*, p. 435).
2. *Fastes*, liv. VI, vol. III, 31-34, p. 342.
3. *Hist. natur.*, liv. III, 5, p. 55.
4. AUREL. VICTOR., *Origo gentis Roman.*, ch. 3.

Saturne et Lateinos sont exactement synonymes et appartiennent également au même dieu. Le lecteur n'a point oublié les vers de Virgile où nous voyons Lateinos. auquel les Romains ou la race latine font remonter leur origine, représenté avec une auréole autour de la tête afin de montrer qu'il était l'enfant du Soleil 1. Ainsi il est évident que dans l'opinion populaire 1e Lateinos primitif avait occupé la même position que Saturne dans les mystères où il était aussi adoré comme le rejeton du Soleil. De plus, il est évident que le Romains savaient que le nom de Lateinos veut dire le caché, car leurs ancêtres affirment invariablement que le Latium reçut son nom de Saturne qui y demeurait caché 2. Si donc on se base sur l'étymologie des expressions, même d'après le témoignage des Romains Lateinos est équivalent à "celui qui est caché", c'est-à-dire à Saturne, le dieu du Mystère 3. Tandis que Saturne est le nom de la Bête et renferme le nombre mystique, Lateinos, qui renferme le même nombre, est un nom

1. Voir p. 359.
2. OVIDE, *Fastes*, liv. I, 238, voir aussi VIRGILE, *Enéide*, liv. VIII, 319.
3. Latium, Latinus (forme romaine du grec Lateinos) et Lateo, être caché, viennent du chaldéen Lat ou le caché, donné tant à Saturne qu'au grand dieu babylonien. C'est aussi le nom du poisson Latus adoré dans la cité de Latopolis, en Egypte (WILKINSON, vol. IV, p. 284 et vol. V, p. 253). Autre nom de Dagon, le dieu-poisson, comme Ichthys, le poisson, correspondait à Bacchus. La déesse assyrienne Atergatis, avec son fils Ichthys, fut jetée dans le lac d'Ascalon (VOSSINS, *L'idolâtre*, liv. I, ch. 22. p. 89 et ATHENÆUS, liv. VIII, ch. 8, p. 346. E). On peut

conclure que le dieu-soleil, Apollon, avait été connu sous le nom de Lat. En effet sa mère-femme s'appelait Lito en grec ou Lato en dorien, féminin de Lat, d'où Latona, celle qui se lamente sur Lat. Le dieu Hindou Siva, parfois représenté comme un enfant sur les bras de sa mère et de même caractère sanglant que Moloch, est appelé ainsi (Borrow, *Les Bohémiens en Espagne*, vol. II, P- 113): Cette grotesque statue, dont le nom était Laut, Fut trouvée par le courageux Mahmoud quand il s'empara de Somnaut. Comme Lat, Latinus s'employait probablement comme synonyme de Saturne. Virgile fait de Latinus, contemporain d'Enée, le troisième descendant de Saturne: **Rex arva Latinus et urbes Jam senior longa placidus in pace regebat. Hune Fauno et Nympha genitum Laurente Maricâ Accipimus, Fauno Picus pater, isque parentem Te, Saturne, refert**. Les rois déifiés étaient appelés du nom des dieux dont ils descendaient.

tout aussi particulier et distinctif de la même bête. Le pape donc, comme chef de la Bête, est également Lateinos ou Saturne, c'est-à-dire la tête du mystère Babylonien. Quand donc le pape demande que tous les services se célèbrent en latin, c'est comme s'il disait qu'on doit les accomplir dans le langage du Mystère, et quand il appelle son église une église latine, cela équivaut à déclarer que c'est l'église du Mystère. Ainsi, par suite du nom même que le pape a choisi, il a de ses propres mains écrit sur le front de la communion apostate la désignation divine de l'Apocalypse : "Mystère, Babylone la Grande". Ainsi, par voie de pure induction, nous avons été amenés de degré en degré à découvrir que le nombre mystique 666 est marqué d'une manière incontestable et indélébile sur son propre front, et à trouver que celui qui a son siège sur les sept collines de Rome a des titres exclusifs et incontestables à être regardé comme la tête visible de la bête. Le lecteur cependant doit avoir remarqué, s'il a soigneusement observé le passage qui parle du nom et du nombre de la bête de l'Apocalypse, que dans les expressions qui décrivent ce nom et ce nombre, il y a encore une énigme qu'il ne faut pas négliger. Voici ces paroles (Apoc. XIII, 18) : "Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est le nombre d'un homme." Que signifie cette parole : le nombre de la bête est le nombre d'un homme ? Cela veut-il dire simplement qu'il a été appelé d'un nom porté déjà par un homme? C'est du moins ainsi qu'on l'a compris d'ordinaire. Mais cela ne serait assurément rien de bien distinctif, rien qui ne pût également s'appliquer à une foule de noms. Mais rapprochez ce langage des faits que nous avons établis, et vous verrez quelle lumière divine jaillit aussitôt de cette expression. Saturne, le dieu caché, le dieu des mystères représenté par le pape, et dont les secrets étaient révélés seulement aux initiés, était identique à Janus, connu publiquement à Rome par les initiés et les profanes

comme étant le grand Médiateur, celui qui ouvre et qui ferme, et qui a la clef du monde invisible. Mais que signifie ce nom de Janus ? Ainsi que le montre Cornificius dans Macrobe, c'était à proprement parler "E-anush 1", mot qui dans l'ancien Chaldéen signifie l'homme. La bête Babylonienne qui sort de la mer était désignée par ce même nom quand elle fit sa première apparition 2. Le nom de E-anush ou l'homme était donné au Messie Babylonien pour l'identifier à la semence promise à la femme. Le nom d'Homme, appliqué à un dieu, devait le désigner comme le dieu homme. Nous avons vu que dans l'Inde, les Hindous Shasters déclarent que pour donner aux dieux le pouvoir de renverser leurs ennemis, il fallait que le Soleil, la divinité suprême, s'incarnât et naquit d'une femme 3. Les nations classiques avaient une légende d'une nature exactement semblable. Il y avait dans le ciel une tradition courante, dit Apollodore, d'après laquelle les géants ne pourraient jamais être conquis que par un homme 4. Cet homme qui, dit-on, avait conquis les adversaires des dieux, était Janus le dieu homme. Par suite de ce caractère et de ces exploits, Janus fut investi de grands pouvoirs, devint le gardien des portes du ciel, et l'arbitre de la destinée éternelle des hommes. Le pape, comme nous l'avons vu, est le représentant légitime de ce Janus, l'homme babylonien; il porte donc la clef de Janus, et en même temps celle de Cybèle, sa femme-mère ; et aujourd'hui il s'arroge les mêmes titres blasphématoires de ce dieu. Si donc le pape fonde sa prétention à l'hommage universel sur la possession des clefs du ciel et cela dans un sens qui lui donne contrairement à tous les principes du christianisme,

1. *Saturnalia*, liv. I, ch. 9, p. 54. G.
2. Le nom grec est Oannes mais c'est précisément la forme de He-anesh, 1'homme, en grec. Hensiri, en grec, devient Osiris ; de même He-anesh devient Oannes. Barker (*Lares et Pénates*, p. 224) prend Oannes dans le sens de l'homme-dieu. La conversion du H' en O' existe chez les Irlandais. O'Brien et O'Connell étaient primitivement H'Brien et H'Connell (*Esquisses de l'Histoire Irlandaise*, p. 72).
3. Voir p. 144.
4. *Bibliothèque*, liv. I, dans PARKHURST, *sub voce*, "aaz" n° 5. Voir aussi MACRORE. *Saturnales*, liv. I, ch. 20, à propos de l'homme-hercule.

le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes de gloire suivant son plaisir et sa volonté souveraine, c'est là une preuve nouvelle et frappante qu'il est chef de cette bête de la mer, dont le nombre, identifié à Janus, est le nombre d'un homme et correspond exactement à 666. Mais il y a autre chose encore dans le nom de Janus ou Eanus. Janus, tout en étant ouvertement adoré comme Messie ou dieu-homme, était aussi honoré comme principium deorum 1, le

principe et la source de tous les dieux païens. Nous l'avons déjà fait remonter, sous ce caractère, par Cush, jusqu'à Noé, mais pour expliquer les prétentions à un si haut caractère dans leur entière plénitude, il faut le faire remonter encore plus haut. À l'époque où les mystères étaient en formation, du temps de Sem et de ses frères qui par le déluge étaient passés du vieux monde dans le nouveau, les païens ne pouvaient guère ignorer l'histoire d'Adam; aussi pour permettre que l'humanité fût divinisée, il fallait que l'on connût cette dignité supérieure, ce titre de "père des dieux et des hommes". On le connaissait en effet. Les mystères étaient remplis de ses exploits et de ses aventures, et le nom d'E-anush ou, comme il apparaît sous sa forme Égyptienne, Phanesh 2, l'homme, n'était qu'un autre nom de celui de notre père commun. Le nom d'Adam, dans l'hébreu de la Genèse, se rencontre Presque toujours avec l'article: il signifie l'Adam ou l'homme. Il y a cependant cette différence; l'Adam se rapporte à l'homme non tombé; E-anush l'homme, à l'homme tombé. E-anush donc comme principium deorum, la source et le père des dieux, est l'Adam tombé 3. Le principe de l'idolâtrie païenne tendit directement à l'exaltation de l'humanité déchue, il consacra ses passions, permit à l'homme de vivre selon la chair, et lui promit même après une pareille existence, la félicité

1. TERENTIANUS MAURUS dans BRYANT, vol. m, p. 82.
2. WILKINSON, vol. IV, p. 191.
3. Anesh signifie la faiblesse ou la fragilité de l'humanité tombée; mais selon Ovide (*Fastes*,vol. III, v. 100, p.346) le jour où Eanush fut déifié, ce fut comme homme tombé par faiblesse, et aussi comme homme tombé par corruption.

éternelle. E-anush, l'homme tombé, fut proclamé comme chef de ce système de corruption, ce mystère d'iniquité. Maintenant nous en venons à la signification réelle de ce nom appliqué à la divinité communément adorée en Phrygie en même temps que Cybèle sous le même caractère que ce même Janus, qui était a la fois le père des dieux, et la divinité médiatrice. Ce nom était Attès, ou Attis, ou encore Atys 1. On verra clairement le sens de ce nom d'après le mot grec bien connu "Atè" qui veut dire "erreur de péché", et qui vient évidemment du Chaldéen Hâta, pécher. Atys, ou attas, formé du même verbe, et d'une manière semblable, signifie le pécheur. Le lecteur se rappellera que Rhéa ou Cybèle était adorée en Phrygie sous le nom de Idaia Mater, la mère de la science, et qu'elle portait à la main, comme symbole, la grenade qui, nous avons eu des raisons de le croire, était dans l'opinion des païens le fruit de "l'arbre défendu". Qui donc pouvait être la divinité associée à la mère de la science, sinon ce même Attès "le pécheur", son propre mari, auquel elle fit partager son péché, et sa connaissance fatale pour faire ainsi

de lui, au sens propre et vrai, l'homme de péché, l'homme par lequel "le péché entra dans le monde, par le péché la mort, et ainsi la mort vint sur tous les hommes parce que tous ont péché 2".

1. SMITH, *Dictionnaire classique*, Atys, p. 107. On peut identifier Attès à Bacchus ou Adonis, comme père des dieux et médiateur par plusieurs considérations:

1 ° S'il est certain que le dieu favori de la Cybèle phrygienne était Attès, d'où le nom de Cybelius Attès, selon Strabon (liv. X, p. 542) la divinité adorée en Phrygie en même temps que Cybèle était appelée du nom de Dionysos ou Bacchus.

2° Attès était représenté comme Bacchus. Dans Bryant une inscription, côte à côte avec la déesse d'Ida, soit Cybèle, le signale comme Attès le Minotaure (*Mythol*., vol. II, p. 109). On sait que le Minotaure était mi-homme, mi-taureau.

3° II est tué comme Adonis par un sanglier (PAUS., liv. VII, *Achaica*, ch. 17

4 ° Dans les rites de Magna Mater ou Cybèle, les prêtres l'invoquaient comme Deus propitius, Deus sanctus, le Dieu miséricordieux, le Dieu saint. C'est là le caractère même que Bacchus ou Adonis revêtait comme dieu médiateur.

2. Toute l'histoire d'Attès est en détail l'histoire de la chute. Qu'il suffise de constater ici que, même à la surface, son péché se rattachait à un amour illégitime pour une nymphe dont le sort dépendait d'un arbre (OVIDE, *Fastes*, liv. IV)- L'amour d'Attès était une offense à Cybèle ; mais dans un autre sens, c'était l'amour même de Cybèle, car Cybèle a deux caractères fondamentaux et distincts, celui du Saint-Esprit et aussi celui d'Eve, notre mère (voir Appendice, note G). La nymphe dont le sort dépendait d'un arbre était évidemment Rhéa, la mère de l'humanité.

Or, les gloires et les caractères distinctifs du Messie furent donnés à Attès, cet homme de péché, après qu'il eut passé par ces douleurs et ces souffrances que ses adorateurs célébraient chaque année, Il était identifié avec le soleil 1, le seul dieu; il était identifié avec Adonis, et c'est à lui que s'applique ce passage du psaume XVI, qui prédit le triomphe de notre Sauveur sur la mort et le tombeau : "Tu ne laisseras pas mon âme dans le sépulcre, tu ne permettras point que ton Saint sente la corruption."

On sait assez que la première partie de ce passage fut appliquée à Adonis, car les lamentations annuelles des femmes sur Tammuz furent bientôt changées en réjouissances à cause de son prétendu retour du Hadès ou des régions infernales. Mais ce qu'on sait moins, c'est que le paganisme appliquait à son dieu médiateur l'incorruption du corps du Messie. C'est ce que nous apprend cette parole caractéristique de Pausanias: "Agdistis, c'est-à-dire Cybèle, dit-il, obtint de Jupiter qu'aucune partie du corps d'Attès ne tomberait en décomposition ou ne se perdrait 2."

Ainsi le paganisme applique à Attès, le pécheur, l'honneur incommunicable de Christ qui vint sauver son peuple de ses péchés, comme l'indique le

langage divin du doux psalmite d'Israël, un millier d'années avant l'ère chrétienne. Si donc le pape occupe, comme nous l'avons vu, la même place que Janus, l'homme, n'est-il pas évident qu'il occupe aussi la même place qu'Attès le pécheur et dès lors, comme il est frappant à ce point de vue, ce nom d'homme de péché divinement donné par la prophétie (II Thess. II, 3) à celui qui devait être la tête de l'apostasie chrétienne, et qui devait concentrer dans cette apostasie toute la corruption du paganisme Babylonien !

1. BRYANT, vol. I, p. 387, note. Voici comment on identifie Attès avec le soleil : Hata veut dire pécher, ainsi Hatah qui signifie brûler, se prononce à peu près de la même manière. Comme illustration du nom d'Attès ou Attis, le pécheur, voir Appendice, note R.
2. PAUSANIAS, liv. VII, *Achaica*, ch. 17.

Ainsi à tous les points de vue le pape est donc la tête visible de la bête. Mais la bête a aussi une tête invisible qui la gouverne. Cette tête invisible n'est autre que Satan, la tête de la première grande apostasie qui commence dans le ciel même. Voici des paroles qui mettent ce point hors de doute (Apoc. XIII, 4) : "Ils adorèrent 1e dragon qui avait donné pouvoir à la bête, en disant : Qui est comme la bête ? Qui est capable de lutter contre elle ?" Ce langage montre que le culte du dragon est semblable au culte de la bête. Primitivement le dragon était Satan, le chef ennemi lui-même ; c'est là un fait qui est prouvé par la déclaration du chapitre précédent (Apoc. XII, 9): "Et le dragon fut précipité dehors, c'est-à-dire l'ancien serpent, appelé le Diable, et Satan qui trompe le monde entier." Si donc le pape est, comme nous l'avons vu, la tête visible de la bête, les sectateurs de Rome en adorant le pape adorent nécessairement le diable. Avec le langage divin sous les yeux il nous est impossible d'échapper à cette conclusion. Et c'est précisément ce qu'il fallait prévoir en nous plaçant sur un autre terrain. On se rappelle que le pape comme étant le chef du mystère d'iniquité est le fils de perdition, Iscariote le faux apôtre, le traître. Or, il est expressément déclaré que Satan, le prince des démons, entra en Judas avant qu'il n'ait commis sa trahison, et prit une entière et complète possession de son âme. Par analogie nous pouvons présumer que le cas fut le même ici. Avant que le pape ne pût même concevoir un pareil projet de noire trahison à la cause du Seigneur, comme on a prouvé qu'il le fit avant d'être qualifié pour exécuter son perfide dessein, il fallait que Satan lui-même entrât en lui. Le mystère d'iniquité allait alors agir et se développer suivant son pouvoir, c'est-à-dire littéralement suivant l'énergie ou la grande puissance de Satan 1 (II Thess.

II, 9). C'est donc Satan, et non un autre esprit subordonné de l'enfer qui doit présider à tout le système d'iniquité sanctionné; il faut qu'il prenne

1. Le mot d'énergie employé ici, l'est sans cesse dans les livres chaldéens. Il dépeint l'inspiration venant des dieux et des démons (TAYLOR, *Jamblichus*, p. 163)

possession en personne de celui qui est sa tête visible, afin que le système puisse être guidé par son habileté diabolique et fortifié par son pouvoir surhumain. En ne perdant pas cela de vue, nous voyons tout de suite comment, en adorant la bête, les sectateurs du pape adorent aussi le dragon qui donna le pouvoir à la bête. Ainsi, sans parler des preuves historiques, nous arrivons irrésistiblement à cette conclusion que le culte de Rome est un vaste système du culte du démon. Si on admet que le pape est le chef de la bête qui sort de la mer, nous sommes tenus sur le simple témoignage de Dieu, sans aucune autre preuve, d'admettre ceci: c'est que sciemment ou à leur insu, ceux qui adorent le pape adorent le démon.

Mais que dis-je ? Nous avons une preuve historique, et une preuve remarquable que le pape comme tête des mystères chaldéens est aussi directement le représentant de Satan, que du faux Messie Babylonien. Irénée a fait cette remarque il y a bien longtemps, vers la fin du IIe siècle, que le nom de Teitan contenait le nombre mystique 666; et il déclare que, dans son opinion, Teitan est le nom le plus vraisemblable de la bête qui sort de la mer 1. Les raisons qu'il donne à propos de cette affirmation ne sont pas très solides, mais il peut avoir emprunté cette opinion à d'autres qui avaient des raisons plus concluantes. Après examen on verra que si Saturne était le nom de la tête visible de la bête, Teitan était le nom de la tête invisible. Teitan est précisément la forme chaldéenne de Sheitan 2, le nom même sous lequel Satan

1. IRÉNÉE, liv. V, ch. 30, p. 802. Bien que le nom de Teitan fût à l'origine dérivé du Chaldéen, cependant il se naturalisa parfaitement dans la langue Grecque. Aussi pour donner plus d'évidence sur cet important sujet, l'Esprit de Dieu sensible avoir ordonné les choses de telle sorte que le nombre de Teitan s'obtient par la computation grecque et celui de Satur par la computation chaldéenne.
2. Le lecteur éclairé n'a pas besoin d'exemples pour avoir la preuve de cette transformation fréquent du Sh ou S en T; mais je puis ajourter ceci pour le lecteur ordinaire: l'hébreu Shekel, peser devient en chaldéen Tekel; Shabar, briser, Tabar; Séraphim, devient en chaldéen Teraphim, contrafaçon Babylonienne des divins Chérubins ou Séraphins; hébreu Asar, être riche, chaldéen, Atar; hébreu Shani, second, chaldéen Tanin, etc.

était désigné de temps immémorial par les adorateurs du démon dans le Kurdistan 1 ; et depuis l'Arménie ou le Kurdistan ce culte du démon symbolisé dans les mystères chaldéens, vint en Asie Mineure, et de là en Etrurie et à Rome.

Ce qui prouve que les nations classiques de l'antiquité savaient bien que Teitan était Satan, ou l'esprit de méchanceté, et le principe du mal moral, ce sont les faits suivants : l'histoire de Teitan et de ses frères donnée par Homère et Hésiode, les deux écrivains grecs les plus anciens de tous, malgré les récentes légendes qui s'y sont évidemment mélangées, est la contrepartie exacte du récit scripturaire de Satan et de ses anges. Homère dit que tous les dieux du Tartare ou de l'enfer étaient appelés Teitans 2. Hésiode nous dit comment ces Teitans ou dieux de l'enfer vinrent demeurer dans ce séjour. Leur chef ayant commis un acte de méchanceté contre son père, le Dieu suprême, avec l'assentiment de beaucoup d'autres enfants du ciel, les appela tous d'un nom infamant, Teitans 3 ; il les maudit, et comme conséquence de cette malédiction, ils furent précipités dans l'enfer et enchaînés dans des chaînes de ténèbres au fond de l'abîme 4. Tel est chez les Grecs le récit le plus ancien sur Teitan et ses sectateurs: dans le système chaldéen nous voyons que Teitan était exactement le synonyme de Typhon, le serpent méchant ou le dragon qui était universellement regardé comme le diable ou l'auteur de toute méchanceté. Ce fut Typhon, suivant la version païenne de l'histoire, qui tua Tammuz et le mit en pièces mais Lactance, qui connaissait parfaitement la question, reproche à ses amis païens d'adorer un enfant mis en pièces par les Titans 5.

1. WALPOLE, *Ansayri*, vol. I, p. 397. LAYARD, *Ninive*, vol. I, p. 287-288. REDHOUSE, *Dictionnaire Turc*, *sub voce* Satan, p. 303. Les Turcs venaient de l'Euphrate.
2. HOMÈRE, *Iliade*, liv. XIV, v. 279.
3. HÉSIODE, *Théogonie*, v. 207, p. 18-19.
4. *ibid*. v. 717, p. 56-59. Je pense que le lecteur verra que Ouranos ou le ciel, contre lequel les Titans se révoltèrent, n'était autre que Dieu.
5. LACTANCE, *De falsâ Religione*, p. 221 et CLÉMENT DALEXANDRIE, vol. I, P.30.

Il est donc hors de doute que Titan, dans la croyance païenne, était identique au dragon ou Satan 1. Dans les mystères, nous l'avons vu, un important changement se produisit dès que tout fut préparé pour le permettre. Tout d'abord, Tammuz fut adoré comme étant celui qui écrase la tête du serpent; on montrait par là qu'il était le destructeur annoncé du royaume de Satan.

Alors on accorda au dragon lui-même ou à Satan une certaine apparence de culte, pour le consoler, disaient les païens, de la perte de son pouvoir, et pour l'empêcher de leur nuire 2, et enfin le dragon ou Teitan, ou Satan, devint le suprême objet de culte, les Titania, ou rites de Titan, occupaient en effet une place importantes dans les mystères Égyptiens 3, et aussi dans ceux de la Grèce 4. La place qu'occupaient ces rites de Teitan ou de Satan était en effet capitale ; on en jugera par le fait que Pluton, dieu de l'enfer (qui sous son caractère postérieur devint précisément le grand adversaire), fut considéré avec terreur comme le grand dieu sur lequel reposait surtout la destinée humaine dans le monde éternel ; c'est à lui, disait-on, qu'il appartient de purifier les âmes après la mort 5. Le purgatoire ayant été dans le paganisme, comme il l'est aujourd'hui dans la papauté, le grand pivot de la fraude cléricale et de la superstition, quel n'est pas le pouvoir attribué au dieu de l'enfer par une pareille doctrine ! Il n'est donc pas étonnant que le serpent, le grand instrument du démon pour séduire l'humanité, fût sur toute la terre adoré avec un respect si extraordinaire ; car il est écrit dans l'Octateuch d'Ostanes, que les serpents étaient les chefs des dieux et les princes de l'univers 6. Il n'est pas étonnant que l'on en vînt enfin à croire que le

1. Sem était le meurtrier de Tammuz. Comme grand adversaire du Messie païen, ceux qui le haïssaient pour cette action, l'appelaient du nom du grand adversaire de tous, Typhon ou le Diable. S'ils donnaient le nom de Beelzebub au maître de la maison, il était évident qu'ils donnaient à son serviteur un nom semblable.
2. PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 362.
3. *ibid*. 364.
4. POTTER, *Antiquités*., vol. I, *sub voce* Titania, p. 400.
5. TAYLOR, *Pausanias*, vol. III, p. 321, note.
6. EUSÈBE, *Prœpamtio Evang*., liv. I, vol. I, p. 50.

Messie, sur lequel reposaient toutes les espérances du monde, fût lui-même la semence du serpent ! Ce fut évidemment le cas en Grèce, car on répandit l'histoire que le premier Bacchus fut mis au monde par suite du rapprochement de sa mère avec le père des dieux sous la forme d'un serpent tacheté 1. Ce père des dieux était évidemment le dieu de l'enfer, car Proserpine, mère de Bacchus, qui conçut et enfanta miraculeusement l'enfant merveilleux dont l'enlèvement par Pluton occupait une si grande place dans les mystères, fut adoré comme la femme du dieu de l'enfer (nous l'avons déjà vu) sous le nom de la sainte Vierge 2. L'histoire de la séduction d'Eve par le serpent 3, est entièrement transportée dans cette légende, comme Julius Firmicus et les premiers apologistes chrétiens l'ont jeté à la face des païens de leur temps, mais la parole divine donne sur ce sujet des détails bien

différents de la légende païenne. Ainsi le grand trompeur, avec son habileté ordinaire, comme un joueur qui pipe les dés, au moyen des hommes qui tout d'abord manifestèrent une grande horreur pour son caractère, se fit presque partout reconnaître en réalité comme le "dieu de ce monde". Telle était la profondeur et la puissance de l'influence que Satan s'était efforcé d'exercer sous ce caractère sur le monde ancien, qui même le jour où le christianisme apparut dans l'humanité et où la véritable lumière brilla du ciel, la doctrine que nous avons étudiée se répandit parmi ceux-là mêmes qui faisaient profession d'être les disciples du

1. OVIDE, *Métam*., liv. VI, v. 114. Les païens croyaient si bien que la semence du serpent était le grand roi du monde que lorsqu'on divinisait un homme, il fallait absolument montrer qu'il était vraiment de la race du serpent. Ainsi, quand Alexandre le Grand prétendit aux honneurs divins, on sait que sa mère Olympias déclara qu'il n'était pas issu du roi Philippe son mari, mais de Jupiter sous la forme d'un serpent. De même, dit l'auteur de *Rome au XIX siècle*, vol. I, p. 388, l'empereur romain Auguste prétendit être le fils d'Apollon et disait que le dieu avait pris la forme d'un serpent pour lui donner naissance. Voir SUET. AUGUTUS.
2. Voir p. 188-189.
3. Nous lisons que Sémélé, mère du Bacchus grec, avait été identifiée avec Ève. car le nom d'Eve lui avait été donné. Photius nous dit en effet, que Phérécyde appelait Sémélé, Hué (Phot. *lex*, P. II, p. 616.) Hué est précisément le nom hébreu d'Eve sans les points voyelles.

Christ.Ceux qui acceptaient cette doctrine s'appelaient Ophiens ou Ophites, c'est-à-dire adorateurs du serpent. "Ces hérétiques, dit Tertullien, honorent le serpent au point de le préférer même à Christ; car il nous a donné, disent-ils, la première connaissance du bien et du mal. C'est parce qu'il devina son pouvoir et sa majesté que Moïse fut amené à élever le serpent d'airain, afin que uiconque le regarderait fût guéri. Christ, lui-même, affirment-ils, sanctionne dans l'Évangile le pouvoir sacré du serpent, lorsqu'il dit: Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le fils de l'homme soit élevé 1. Ils prononcent ces paroles lorsqu'ils bénissent l'Eucharistie." Ces hérétiques adoraient ouvertement l'ancien serpent ou Satan comme étant le grand bienfaiteur de l'humanité: c'est lui, qui, disent-ils, a donné aux hommes la connaissance du bien et du mal. Mais ils avaient apporté cette doctrine avec eux de l'ancien monde païen, d'où ils étaient sortis, ou des mystères, tels qu'ils étaient reçus ou célébrés à Rome. Quoique Teitan à l'époque d'Hésiode, et dans la Grèce primitive, fût un nom injurieux, cependant à Rome, aux jours de l'empire et auparavant, il était devenu exactement le contraire. "Le splendide ou glorieux Teitan", telle était la

manière dont on parlait de lui à Rome. C'était le titre donné ordinairement au soleil, à la fois comme globe du jour et comme divinité. Or, le lecteur a déjà vu qu'une autre forme du dieu soleil ou Teitan à Rome, était le serpent d'Epidaure adoré sous le nom d'Esculape, c'est-à-dire le serpent qui instruit l'homme 2. Ici donc nous voyons

1. TERTULLIEN, De *præscipt. adv. Hœreticos*, vol. II, ch. 47, p. 63-64.
2. Ais-shkul-apé, de aish, homme, shkul, instruire, et Aphé ou Apé, serpent. La forme grecque, Asclepios, signifie simplement le serpent qui instruit et vient de A, le, skl , enseigner, et hefi, serpent, les mots chaldéens étant ainsi modifiés en Égypte. Mais Asclepios est susceptible d'un autre sens, comme dérivé d'Aaz, force et Khlep, renouveler. Dès lors dans la doctrine ésotérique, Asclepios était simplement connu comme celui qui restaure la force ou le dieu qui guérit. Identifié avec le serpent, le vrai sens du nom paraît être celui que nous avons tout d'abord indiqué. Macrobe, dans un récit de la doctrine mystique des anciens, dit qu'Esculape était cette influence bienfaisante du soleil qui se répand dans les âmes (*Sat*., liv. it ch. 28). Or, le serpent était un symbole du soleil qui illumine.

qu'à Rome, Teitan ou Satan était identifié avec le serpent qui instruisit l'humanité, qui lui ouvrit les yeux (quand elle était aveugle) et lui donna la connaissance du bien et du mal. À Pergame et dans toute l'Asie Mineure, d'où Rome tira directement sa connaissance des mystères, il en était de même. À Pergame surtout, où se trouvait d'une manière spéciale le siège de Satan, le dieu soleil on le sait, était adoré sous la forme d'un serpent, et sous le nom d'Esculape, le serpent instructeur de l'homme. Suivant la doctrine fondamentale des mystères tels qu'ils furent apportés de Pergame à Rome, le soleil était la seule divinité 1. Teitan ou Satan était donc ainsi reconnu comme le seul dieu. Tammuz ou Janus, sous son caractère de fils ou de semence de la femme, était une incarnation de ce dieu unique. Ici, nous voyons clairement le grand secret de l'empire Romain, c'est-à-dire le nom réel de la divinité tutélaire de Rome. Ce secret était gardé avec le plus grand soin, à ce point que Valerius Soranus, un homme du rang le plus élevé, et d'après Cicéron, le plus instruit de tous les Romains, l'ayant divulgué par mégarde, fut mis à mort sans pitié pour avoir fait une pareille révélation. Mais cependant ce secret est aujourd'hui entièrement révélé. Une représentation symbolique du culte du peuple Romain, d'après les Pompéiens, confirme fortement cette déduction, par une preuve qui s'adresse directement aux sens. Que le lecteur jette les yeux sur la gravure de la figure 59. Nous avons déjà vu qu'il est admis par l'auteur des "Pompéiens", à propos d'une autre figure, que les serpents du plan inférieur sont une autre manière de représenter les divinités ténébreuses du plan supérieur.

Admettons ici le même principe ; il s'ensuit que les hirondelles, ou les oiseaux poursuivant les mouches, représentent le même sujet que les serpents qui sont au-dessous. Mais le serpent dont nous avons une double représentation est évidemment le serpent d'Esculape.

1. MACROBE, *Saturnales*, liv. I, ch. 17, 23, p. 65, O et 72, 1-2.

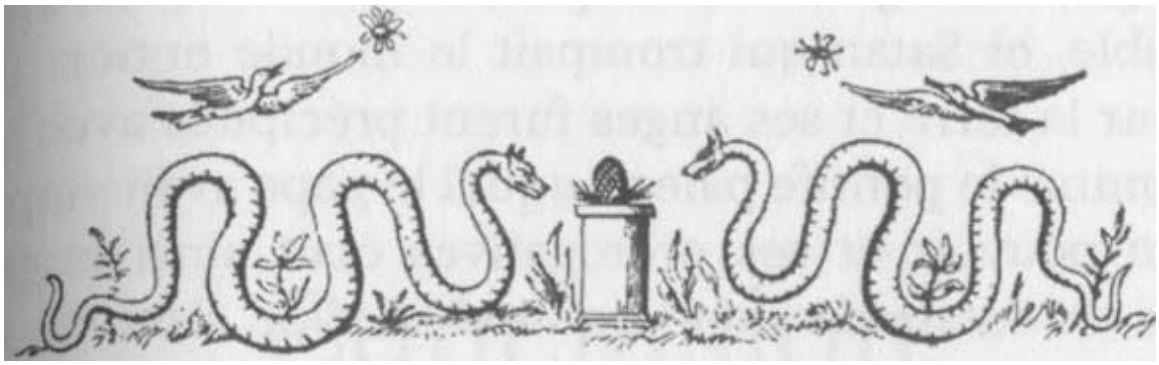


Fig. 59

L'hirondelle, qui détruit les mouches, doit donc représenter la même divinité. Or, chacun sait quel était le nom qu'on donnait au seigneur de la mouche ou au dieu destructeur des mouches du monde oriental; c'était Beel-Zebub 1. Ce nom signifiant le maître de la mouche pour le profane, signifiait seulement le pouvoir qui détruit les essaims d'abeilles quand elles devenaient, chose fréquente dans les payrs chauds, un tourment pour les peuples chez lesquels elles faisaient invasion. Mais ce nom, identifié avec le serpent, apparaît clairement comme un des noms distinctifs de Satan. Et comme ce nom est bien approprié si on en pénètre le sens mystique ou ésotérique ! Quel est en effet le vrai sens de ce nom? Beel-Zebub signifie "le Seigneur qui ne se repose pas 2, ce malheureux qui va et vient sur la terre, qui monte et descend, qui va dans les lieux secs pour y chercher le repos, et qui ne peut l'y trouver." De tout ceci il faut forcément conclure que Satan, sous son propre nom, doit avoir été le grand dieu de ce culte secret et mystérieux, et ceci explique le mystère extraordinaire observé sur ce sujet 3. Quand donc Gratien abolit à Rome les mesures temporaires du support du culte du feu et du culte du serpent, nous voyons dans cet acte l'accomplissement exact de la prédiction divine (Apoc. VII, 9):

1. KITTO, *Commentaire illustré*, vol. II, p. 317.
2. Voir CLAVIS STOCKII, *sub voce* Zebub. Le mot Zebub vient d'une racine arabe, qui veut dire aller d'un lieu à un autre, comme les mouches, sans se reposer. Baal-

zebub signifie dans son sens secret : le Seigneur qui se remue sans cesse, *ou Seigneur de l'agitation.*

3. Lactance (*De Orig. err*, liv. II, ch. 16, p. 108) conclut que le serpent d'Esculape symbolisait Satan: "C'est là que fut introduit le prince des démons; ceux qui étaient envoyés pour cela ramenèrent avec eux un dragon d'une proportion extraordinaire".

"Et le grand dragon fut précipité, l'ancien serpent appelé le diable, et Satan qui trompait le monde entier: il fut jeté sur la terre et ses anges furent précipités avec lui 1." Or, comme le pontife païen auquel le pape avait emprunté son pouvoir et ses prérogatives était ainsi le grand prêtre de Satan, de même quand le pape s'associa à ce système du culte du démon, quand il consentit à occuper la position même de ce pontife, et à faire entrer dans l'église toutes ses abominations, il devint nécessairement le Premier ministre du démon, et se mit naturellement sous sa puissance autant que le premier pontife l'avait jamais été 2. Quel accomplissement exact de la prophétie inspirée : "l'homme de péché doit venir par la puissance de Satan" ! Voici donc la grande conclusion à laquelle nous sommes forcés d'arriver par des raisons historiques et scripturaires : de même que le mystère de sainteté est Dieu manifesté en chair, de même le mystère d'iniquité (autant que faire se peut) est l'incarnation du démon.

1. Ces faits jettent une vive lumière sur une superstition répandue en Angleterre. Il est dit que s'il pleut à la saint Swithin, il pleuvra pendant six semaines continues. Mais qui est ce saint associé à une si longue période de pluies ? Ce n'est évidemment pas un saint du christianisme, malgré l'archevêque de Cantorbéry appelé ainsi au XIe siècle. Le saint patron des 40 jours de pluie était Tammuz ou Odin adoré comme l'incarnation de Noé, à l'époque duquel il plut 40 jours et 40 nuits. Tammuz et saint Swithin doivent donc avoir été une seule personne. Mais comme en Egypte, à Rome et en Grèce, Tammuz était reconnu comme l'incarnation du Diable, saint Swithin ne saurait être autre que saint Satan. Une des formes de son nom chez les païens était Sytan ou Scythan et se rencontre en Orient jusque dans le royaume de Siam. Il avait été connu des Druides, en même temps que le déluge, car on dit que ce fut le fils de Seithin qui pris de boisson fit pénétrer la mer dans le pays et inonda un district populeux (DAVIES, *Les Druides*, p. 198). Les Anglo-Saxons changèrent Scythan en Swythan comme ils ont changé Odin en Wodin. Ainsi le jour de saint Swithan et la superstition associée nous donne une preuve évidente de la diffusion du culte du démon dans le monde païen et de la connaissance qu'avaient nos ancêtres païens du déluge. S'il paraît incroyable que Satan ait été canonisé par la papauté au Moyen Age, on remarquera que récemment encore, le Dragon, symbole universellement nu du Diable, était adoré par les papistes de Poitiers, sous le nom saint (*Notes sur la société des Antiquaires de France*, vol. I, p. 464, *apud* SALVEKTÉ, p. 475)

2. Ce fait donne un sens nouveau et plus profond au Tau mystique ou signe de la croix. Tout d'abord, c'était l'emblème de Tammuz ; il devint ensuite l'emblème de Teitan ou de Satan lui-même.

Appendice
Note A, p. 14
La femme qui tient une coupe d'or

Pausanias (liv. I, *Attica*, ch. 33, p. 81) parle d'une déesse ayant l'attitude même de la femme de l'Apocalypse. — "De cette pierre (du marbre de Paros), dit-il, Phidias fit une statue de Némésis ; et sur la tête de la déesse, on voit une couronne ornée de cerfs et des images de la victoire d'une grandeur ordinaire. Elle tient à la main gauche une branche de frêne et à la main droite une coupe sur laquelle sont représentés des Éthiopiens." Pausanias se déclare incapable de dire pourquoi les Éthiopiens sont sculptés sur cette coupe, mais si on lit, p. 70, 71, et 74, etc., on verra clairement ce que signifient ces Éthiopiens et ces cerfs. Nous voyons cependant, d'après des passages du même chapitre, que Némésis représentée d'ordinaire comme la déesse de la vengeance, doit cependant avoir été aussi connue sous un caractère tout différent. Voici ce que dit Pausanias à propos de la statue : "Cette statue de la déesse n'a Pas d'ailes. Chez les Smyrniens, cependant, qui possèdent les très saintes statues de Némésis, je me suis aperçu plus tard que ces statues avaient des ailes. Car, comme cette déesse est surtout la déesse des amoureux, on peut supposer qu'ils ont donné des ailes à Némésis, aussi bien qu'à l'Amour, ou Cupidon." Le fait de donner des ailes à Némésis, la déesse des amoureux, parce que Cupidon lui-même en portait, montre que dans l'opinion de Pausanias, elle était la contrepartie de Cupidon, ou la déesse de l'amour, c'est-à-dire Vénus. C'est bien là la conclusion qu'il faut tirer des paroles de Pausanias : de plus nous la trouvons confirmée par une déclaration expresse de Photius (*Lexique*, P. II, p. 482), à propos d'une statue de Némésis de Rhamnus: "Elle fut tout d'abord représentée sous la forme de Vénus, et portait aussi une branche de pommier." Bien qu'une déesse de l'amour et une déesse de la vengeance paraissent avoir des caractères bien différents, cependant n'est pas difficile de voir comment cette distinction a pu se faire. La déesse qui, dans les mystères, était révélée aux initiés de la manière la 'plus séduisante, était aussi impitoyable et inflexible dans ses vengeances envers ceux qui révélaient ses mystères car tous ceux qui étaient découverts étaient irrévocablement mis à mort (POTTER, *Antiquités*, vol. I, Eleusia, p. 354). Ainsi donc la déesse qui portait la coupe était en même temps Vénus, la déesse de la licence, et Némésis, la

déesse sévère et impitoyable pour tous ceux qui se révoltaient contre son autorité. Quel type remarquable de la femme que vit Jean, et qu'il appela d'un côté "la mère des prostitutions" et de l'autre, "la femme qui s'enivre du sang des martyrs" !

Note B, p. 15
Chronologie Hébraïque

Le docteur Haies a essayé de substituer la chronologie des Septante comme plus complète, à celle des Hébreux. Mais cela impliquerait que l'Église Juive, comme corps, ne garda pas fidèlement le dépôt des Écritures qui lui fut confié, ce qui est opposé au témoignage du Seigneur sur ces Écritures (*Jean* V, 39 et X, 35), où il n'y a pas la moindre allusion à cette prétendue infidélité (*Paul Rom*. III, 2). Nous pouvons trouver une raison qui ait pu amener les Septante d'Alexandrie à allonger la période de l'histoire ancienne du monde, nous n'en trouvons pas qui ait amené les Juifs de Palestine à l'abréger. Les Égyptiens avaient dans leur histoire des ères longues et fabuleuses, et les Juifs qui demeuraient en Egypte peuvent avoir été tentés de faire remonter leur histoire sacrée aussi haut que possible, et l'addition des 100 années dans chaque cas, comme le font les Septante, à l'âge des patriarches, semble être une falsification volontaire; mais nous ne pouvons pas imaginer pourquoi les Juifs de Palestine auraient fait un changement sur ce point. On sait que la version des Septante contient d'innombrables erreurs et des interpolations. Bunsen repousse toute chronologie scripturaire, quelle qu'elle soit, hébraïque, samaritaine ou grecque; et il adopte les dynasties insoutenables de Manetho, comme si elles étaient suffisantes pour supplanter la Parole divine sur une question de fait historique. Mais si les Écritures ne sont pas historiquement vraies, nous ne pouvons avoir aucune assurance de leur véracité. Or, il est bon de remarquer ceci: Hérodote affirme qu'à une certaine époque, il n'y avait pas moins de douze rois contemporains en Égypte. Or, Manetho, comme le fait observer Wilkinson (vol. I, p. 148) ne fait aucune allusion à ce détail, et il prétend que toutes ses dynasties de rois de Thinus, Memphis, ou de Dispolis, et une longue suite d'autres, se sont succédé ! La période pendant laquelle ont régné les dynasties de Manetho, constitue en elle-même une trop longue période pour être raisonnablement acceptée. Mais Bunsen affirme qu'il y a eu de longues suites de rois puissants dans la Haute et la Basse Egypte, pendant une période de deux à quatre mille ans (vol. I, p. 72), même avant le règne de Menés. En arrivant à une pareille conclusion, il suppose que le nom de Mizraïm, nom scripturaire du pays d'Egypte, et dérivé évidemment du nom

du fils de Ham et du petit-fils de Noé, n'est pas après tout, le nom d'une personne, mais le nom du royaume uni formé sous Ménès, par les "deux Misr", "la Haute et la Basse Egypte" (*ibid*. p 73), qui avaient auparavant existé comme royaumes séparés, le nom de Misrim, d'après lui, étant un mot pluriel. Cette dérivation du nom Mizraïm, ou Misrim, mot pluriel, laisse cette impression que Mizraïm, fils de Ham, doit être un personnage mystique. Mais il n'y a pas de raison sérieuse de penser que Mizraïm soit un pluriel, ni qu'il soit devenu le nom du pays de Ham. Ce qui est vrai, c'est que ce pays était tout simplement le pays du fils de Ham. Mizraïm comme on le trouve dans l'hébreu de la Genèse sans les points voyelles est Metzrïm et Metzrïm signifie "celui qui enferme ou arrête le mer" (ce mot vient de Im, le même que Yam, la mer, et Tzr, enfermer, avec le préfixe de formation, M).
Si les récits de l'histoire ancienne sur l'état primitif de l'Egyp-te sont exacts, le premier homme qui s'est établi dans ce pays doit avoir accompli l'acte impliqué dans ce nom. Diodore de Sicile nous dit que dans les temps primitifs, ce qui était l'Egypte au moment où il écrivait, était, disait-on, non une contrée, mais une mer universelle (DIOD., liv. III, p. 106). Plutarque aussi dit (*De Iside*, vol. II, p. 367) que l'Egypte était une mer. Hérodote nous fournit des preuves frappantes qui tendent au même but. Il excepte de cette affirmation la province de Thèbes; mais si l'on remarque que la province de Thèbes n'appartenait pas à Mizraïm, ou l'Egypte proprement dite (qui, dit l'auteur de l'article Mizraïm, dans l'*Encyclopédie Biblique,* p. 598, veut dire simplement la Basse Egypte) 1, on verra que le témoignage d'Hérodote s'accorde entièrement avec celui de Diodore de Sicile et de Plutarque. Il dit que sous le règne du premier roi, toute l'Egypte (excepté la province de Thèbes) était un vaste marais. On ne pouvait voir aucune partie du pays situé aujourd'hui au-delà du lac Maeris; la distance entre la mer et ce lac ne pouvait être franchie qu'en sept jours (HÉRODOTE, liv. II, ch.4). Ainsi tout Mizraïm ou la Basse Egypte était sous l'eau. Cet état du pays provenait des débordements du Nil, qui, pour adopter le langage de Wilkinson (vol. I, p. 89), "baignait autrefois le pied des montagnes sablonneuses de la chaîne Lybienne".

1. Le révérend R. JAMIESON, dans *Illustration de l'Écriture*, par PAXTON, vol. I, p. 198 et KITTO*, Commentaire illustré*, vol. IV, p. 110, adoptent la même opinion à propos de l'étendue de Mitzraïm.

Or, avant que l'Egypte n'offrit aux humains un séjour convenable, avant qu'elle ne devint ce qu'elle a été plus tard, l'un des pays les plus fertiles, il était indispensable qu'on mît des limites aux débordements de la mer (car le

Nil était primitivement appelé du nom même d'Océan, ou Mer, DIOD. liv. I, p. 8), et que pour ce dessein on ne contînt les eaux par de grandes chaussées. Si le fils de Ham amena alors une colonie dans la Basse-Egypte et s'y établit, c'est sans doute lui qui fit ce travail. Quoi de plus naturel dès lors qu'un nom lui ait été donné pour rappeler cette grande entreprise ? Et où trouver un nom aussi caractéristique que "celui qui arrête la mer" ou que le nom appliqué aujourd'hui à toute l'Egypte (WILKINSON, vol. I, p. 2), Musr ou Misr ? Les noms tendent toujours à être abrégés dans la bouche du peuple, par conséquent le pays de Misr est évidemment "le pays de celui qui arrête la mer". Il s'ensuit qu'arrêter la mer, la retenir dans de certaines limites, c'était en faire comme une rivière, autant que cela était possible dans la Basse Egypte. Le sujet étant ainsi conçu à ce point de vue, quel sens admirable est renfermé dans le langage inspiré d'Ezéchiel (XXIX, 3), où le prophète dénonce les jugements divins contre le roi d'Egypte représentant de "Metzraïm, celui qui arrêta la mer" à cause de son orgueil: "Voici, j'en veux à toi, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile qui te couches au milieu de tes fleuves, et qui dis: Mon fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait!" Quand nous lisons ce qui est rapporté des actions de Menés qui d'après Hérodote, Manetho et aussi Diodore, était le premier roi historique de l'Egypte, et que nous comparons ce qui est dit de lui avec la simple explication du sens du nom de Mizraïm, quelle lumière l'un ne jette-t-il pas sur l'autre ! Voici comment Wilkinson (*Les Égyptiens*, vol. I, p. 89) décrit le grand travail qui donna du renom à Menés qui, s'il faut en croire l'opinion générale, fut le premier souverain du pays: "Ayant détourné le cours du Nil qui autrefois baignait les montagnes sablonneuses de la chaîne Lybienne, il l'obligea à courir au centre de la vallée à peu près à une distance égale entre les deux lignes parallèles des montagnes qui la bordent à l'est et à l'ouest ; et il bâtit la ville de Memphis dans le lit de l'ancien canal. Ce changement fut effectué par la construction d'une digue à environ cent stades au-dessus de l'emplacement de la cité projetée dont les remparts élevés et les quais solides rejetaient l'eau à l'est, et confinaient la rivière dans son nouveau lit. La digue fut soigneusement entretenue par les successeurs de Menés et même lors de l'invasion des Perses, on y maintenait toujours une garde pour veiller sur les réparations nécessaires et observer l'état des digues."

Quand nous lisons que Menés, le premier des rois Égyptiens reconnus par l'histoire, accomplit cette entreprise indiquée par le nom de Mizraïm, qui peut résister à cette conclusion que Menés et Mizraïm sont deux noms différents de la même per-sonne ? Et s'il en est ainsi, que devient la vision de Bunsen, "des puissantes dynasties de souverains pendant une période de

deux ou quatre mille ans" avant le règne de Menés, par lesquelles toute la chronologie scripturaire de Noé et de ses enfants était anéantie, quand il devient évident que Menés doit certainement avoir été Mizraïm, le petit-fils de Noé lui-même? Ainsi l'Écriture contient dans son propre sein les moyens de se venger ; ainsi ses déclarations les plus minutieuses, même lorsqu'il ne s'agit que de simples faits, si on les comprend bien, jettent une lumière étonnante sur les parties les plus obscures de l'histoire du monde !

Note C, p. 21
Shing-Moo et Ma-Tsoopo

Si nous comparons le nom de Shing-Moo, la sainte Mère des Chinois, à un autre nom de cette déesse dans une autre provin-ce de Chine, nous pourrons conclure que Shing-Moo est précisément un synonyme de l'un des noms bien connus de la déesse-mère de Babylone. Gillespie (*Pays de Sinim*, p. 64) déclare que la déesse-mère des Chinois, ou la reine des cieux, dans la province de Fuh-Kien, est adorée par les marins sous le nom de Ma-Tsoopo. Or, Ama-Tzupah veut dire la mère qui contemple, et il y a de fortes raisons de croire que Shing-Moo veut dire la même chose; en effet, Mû est l'une des formes sous lesquelles Mut ou Maut, la Grande Mère, apparaissait en Egypte (BUNSEN, *Vocabulaire*, vol. I, p. 471) et Shugh, en chaldéen, veut dire regarder ou contempler. L'Égyptien Mû ou Maut était symbolisé par le vautour, ou par un œil entouré d'ailes de vautour (WILKINSON, vol. V, p. 203). Le sens symbolique du vautour peut être fourni par une expression scripturaire : "II y a un chemin que nul oiseau de proie ne connaît, et que l'œil du vautour n'a point vu." (*Job* XXVIII, 7). Le vautour était renommé pour son œil perçant, et de là, l'œil entouré d'ailes de vautour montrait que pour une raison ou pour une autre, la grande mère des dieux, en Egypte, avait été appelée "celle qui voit". Mais l'idée contenue dans le symbole Égyptien avait été évidemment empruntée à la Chaldée ; car Rhéa, un des noms les plus connus de la mère Babylonienne des dieux, est exactement la forme chaldéenne de l'hébreu Rhaah, qui veut dire à la fois une femme qui contemple et un vautour. L'hébreu Rhaah lui-même peut aussi se prononcer Rheah, suivant une variation de dialecte, de là le nom de la grande déesse-mère d'Assyrie était quelquefois Rhéa, et quelquefois Rheia. En Grèce, la même idée était attachée à Athéné ou Minerve qui était appelée parfois "la mère des enfants du Soleil" (note 6, p. 36). Un de ses titres était Ophthalmitis (SMITH, *Dict. class.*, Athena, p. 102). On la désignait par là comme la déesse de l'œil. C'était évidemment pour indiquer le même fait, que, comme l'Égyptienne Maut portait un vautour sur la tête, ainsi la

Minerve d'Athènes était représentée comme portant un casque avec deux yeux, ou des trous pour les yeux dans le front du casque (VAUX, *Antiquités*, p. 186).

Maintenant que nous avons dépeint, dans tous les pays, la mère qui contemple, nous demandera-t-on : d'où vient qu'on a donné un nom pareil à la mère des dieux ? Un fragment de Sanchoniathon, sur la mythologie Phénicienne, nous fournit une réponse satisfaisante. Il nous dit que Rhéia conçut de Kronos, son propre frère, qui cependant était connu comme le père des dieux : elle mit au monde un fils qui fut appelé Muth, c'est-à-dire, comme Philo-Byblius interprète justement ce nom, Mort. Comme Sanchoniathon distingue expressément le père des dieux d'avec Hypsistos, le Très-Haut 1, nous nous rappelons naturellement ce qu'Hésiode dit à propos de Kronos, le père des dieux qui, pour une certaine action coupable, fut appelé Titan, et précipité au fond de l'enfer (*Theogonia*, 1. 207, p. 18). Le Kronos auquel Hésiode fait allusion est évidemment au fond un Kronos différent du père humain des dieux ou Nemrod, dont l'histoire occupe dans cet ouvrage une si grande place. Il est évident qu'il n'est autre que Satan lui-même, le nom de Titan ou Teitan, n'était autre chose (p. 409) que la forme chaldéenne de Sheitan, nom ordinaire du grand adversaire chez les Arabes, dans le pays même où les mystères chaldéens furent primitivement élaborés, — cet adversaire qui fut plus tard le vrai père de tous les dieux païens, — et qui (pour lui approprier aussi le titre de Kronos, le cornu) fut symbolisé par le Kerastes ou serpent à cornes. Tous les frères de ce père des dieux impliqués dans sa rébellion contre son propre père, le Dieu du ciel, étaient également flétris du nom de Titans; mais comme chef de la rébellion, il était naturellement Titan par prééminence. Dans cette rébellion de Titan, la déesse de la terre fut compromise, et de là (en écartant la figure sous laquelle Hésiode a déguisé le fait) cette impossibilité que le Dieu du ciel eut des enfants sur la terre (allusion à la chute). Or, si nous tenons pour avéré que c'est là le père des dieux, dont Rhéa (ordinairement appelée la mère des dieux, et identifiée à Gé ou la déesse de la terre) eut l'enfant appelé Muth ou la Mort, qui pourrait être cette mère des dieux, sinon notre mère Eve ? Et le nom de Rhéa, celle qui contemple, qui lui était donné, était très significatif. C'était comme "contemplatrice" que la mère de l'humanité conçut par le moyen de Satan et fut la cause de cette mort, dont la race humaine a toujours gémi.

1. Quand on lit cet auteur, il faut se rappeler ce que Philo-Byblius, qui l'a traduit affirme à la fin de son *Histoire de la Phénicie*, savoir, que l'histoire et la mythologie sont mêlés dans cet ouvrage.

Ce fut par ses yeux que la première relation s'établit entre elle et le grand adversaire sous la forme d'un serpent dont le nom Nahash ou Nachash, comme on le trouve dans l'hébreu de l'Ancien Testament, signifie aussi regarder attentivement ou contempler (*Gen*. III, 6): "Et quand la femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, elle prit du fruit et en mangea, elle en donna aussi à son mari qui était auprès d'elle, et il en mangea." Nous avons donc ici la généalogie du péché et de la mort : "La convoitise quand elle a conçu, enfante le péché, et le péché étant consommé, produit la mort." (*Jacques* I, 15). Quoique Muth ou la Mort fût l'enfant de Rhéa, cette progéniture fut regardée non comme la mort abstraite, mais comme le dieu de la Mort; aussi, dit Philo-Byblius, Mûth signifiait non seulement la Mort, mais aussi Pluton (SANCHONIATON, p. 24). Dans la Mythologie romaine, Pluton était honoré à l'égal de Jupiter (OVIDE, *Fastes*, liv. VII, 518); et en Egypte nous en avons la preuve, Osiris, la semence de la femme, était le seigneur du ciel et le roi de l'enfer ou Pluton (WILKINSON, vol. IV, p. 63, BUNSEN, vol. I, p. 431-432) et l'on peut conclure de bien des détails (le lecteur en a déjà vu des preuves suffisantes) qu'il n'était autre que le Diable lui-même, qui, dit-on, s'était incarné ; c'est lui qui, par la première transgression et ses relations avec la femme, avait introduit dans le monde le péché et la mort, et qui, néanmoins, avait procuré à l'humanité des bienfaits innombrables. Comme le nom de Pluton a le même sens que celui de Saturne (le caché), ainsi, quels que fussent les autres caractères de ce nom, c'est à Satan, le seigneur caché de l'enfer, que tout fut plus tard attribué ; car si l'on examine soigneusement les différents mythes de Saturne, on voit qu'il était en même temps le Diable, qui se déguisa en serpent, Adam, qui se cacha sous les arbres du jardin, Noé, qui pendant toute une année se cacha dans l'arche, et Nemrod, caché dans les secrets des mystères Babyloniens. C'était pour glorifier Nemrod que se forma tout le système chaldéen d'iniquité, connu comme Nin, le fils, et sa femme comme Rhéa qu'on appelait Ammas, la mère. Rhéa, appliqué à Sémiramis, avait un sens autre qu'appliqué à la déese antique, la mère des dieux et des hommes. Mais pour faire ressortir toute la majesté de son caractère, il était nécessaire qu'elle lui fût identifiée ; aussi, bien que son fils fût né pour détruire la mort, elle était souvent représentée avec les symboles de celle qui avait apporté la mort dans le monde. Il en était ainsi partout où se répandit le système Babylonien.

Note D, p. 51
Ala Mahozim

Le nom de Ala Mahozim ne se trouve jamais à ma connaissance, dans aucun auteur profane de l'antiquité et dans l'Écriture elle-même, il ne se trouve que dans une prophétie. Si l'on considère que le but de la prophétie est toujours d'envelopper l'événement d'une certaine obscurité, tout en donnant assez de lumière pour la direction pratique des fidèles, il ne faut pas s'étonner qu'un terme inusité soit employé pour désigner la divinité en question. Mais bien que ce nom précis ne se rencontre pas, nous avons un synonyme qu'on peut assigner à Nemrod. Dans Sanchoniaton (p. 24-25), il est dit qu'Astarté, "voyageant dans le monde habitable, trouva une étoile qui tombait dans les airs; elle la ramassa et la consacra dans l'Ile sainte de Tyr". Or, qu'est-ce que cette histoire de la chute d'une étoile, sinon une autre version de la chute de Mulciber (p. 350) ou de Nemrod tombant de sa propre élévation ? Car, ainsi que nous l'avons vu déjà, Macrobe montre (*Saturn.*, liv. I, ch. 21, p. 70) que l'histoire d'Adonis le regretté (sujet favori des Phéniciens), venait à l'origine de l'Assyrie. Il y avait, dans l'Ile sainte de Tyr, un grand dieu appelé Melkart, (KITTO, *Comment, illust.*, vol. II, p. 300). Mais ce nom apporté de Tyr à Carthage, et de là à Malte (colonie de Carthage), où on le trouve aujourd'hui sur un monument, jette une vive lumière sur ce sujet. Le nom de Melkart, croient quelques-uns, vient de Melech-Kart, roi de la terre (WILKINSON, vol. V, p. 18), mais la manière dont ce nom est gravé à Malte, montre que c'était réellement Melech-Kart, roi de la cité fortifiée (WILKINSON, *errata*, début du vol. V). Kir, le même que le Gallois Caer, qui se trouve dans Caernarvon, signifie "la muraille qui entoure" ou "une cité complètement entourée de murs"; et Kart était la forme féminine du même mot, comme on peut le voir dans les différentes formes du nom de Carthage qui est quelquefois Carchedon, quelquefois Carthada ou Carthago. Dans le livre des Proverbes, nous voyons une légère variété de la forme féminine de Kart, qui semble évidemment usitée dans le sens de boulevard ou fortification. Ainsi (*Prov* X, 15) nous lisons: "la fortune est pour le riche une ville forte (Karit)" c'est-à-dire son rempart ou sa défense. Melk-Kart donc, roi de la cité fortifiée, entraîne la même idée que Ala Mahozim.

Dans les "Inscriptions de Gruter", citées par Bryant, nous voyons aussi un titre donné à Mars, le dieu romain de la guerre, qui coïncide exactement pour le sens avec celui de Melkart. Nous avons vu ailleurs des raisons abondantes pour conclure que l'original de Mars était Nemrod (note 2, p. 70). Le titre

auquel je fais allusion confirme cette conclusion et se trouve dans de l'inscription romaine suivante (BRYANT, vol. II, p. 454),
découverte en Espagne, sur un ancien temple:

Malacæ Hispaniæ
MARTI CIRADINO
Templum communi voto
Erectum

Ce titre montre que le temple était dédié à Mars Kir-Aden, le seigneur de Kir ou de la cité fortifiée. Le C romain comme on sait, est dur comme K, et Adon, le Seigneur, est aussi Aden. Or, avec cette clef pour nous guider, nous pouvons tout de suite débrouiller ce qui a jusqu'ici embarrassé si fort les mythologues à propos du nom de Mars Quiriunus qui, pensait-on, était distinct de Mars Gradivus. Le K dans Kir est ce qu'on appelle en Hébreu ou en Chaldéen Koph, lettre différente du Kaph, et se prononce fréquemment comme Q. Quirinus, donc, veut dire "qui appartient à la cité fortifiée", et se rapporte à la sécurité qui était donnée aux cités par des enceintes de murs. Gradivus, d'un autre côté, vient de Grah, bataille, et divus, dieu, forme différente de Deus, qui, on l'a déjà montré, est une expression chaldéenne : il signifie donc "le dieu de la bataille". Ces deux titres correspondent exactement aux deux caractères de Nemrod, qui était le grand constructeur de cités et le grand guerrier, et ces deux caractères distinctifs étaient mis en évidence par les deux noms que nous avons indiqués: c'est ce qui nous est clairement prouvé par Fuss (*Antiquités*, ch. 4, p. 348). "Les Romains, dit-il, adoraient deux idoles de ce genre (c'est-à-dire des dieux sous le nom de Mars), l'une qu'ils appelaient Quirinus, le gardien de la ville et son protecteur, l'autre Gradivus, avide de guerres et de massacres, et dont le temple était hors de l'enceinte de la ville."

Note E, p. 66
Signification du nom du Centaure

L'explication classique du nom de Centaure est peu satisfaisanté; car bien qu'on puisse le faire venir de mots qui signifient les tueurs de taureau (et ce dérivé lui-même est défectueux), un pareil sens ne jette aucune lumière sur l'histoire du Centaure. Prenez-le comme un mot chaldéen, et vous verrez aussitôt que toute l'histoire du Centaure primitif s'accorde avec celle de Nemrod, auquel nous l'avons déjà identifié. Kentaurus vient évidemment de Kehn, prêtre, et Tbr, tourner. Kehn-Tor est donc le prêtre de celui qui tourne,

c'est-à-dire du soleil qui semble faire une révolution journalière autour de la terre. Le nom du prêtre s'écrit Khn, et la voyelle s'y ajoute suivant les différents dialectes de ceux qui le prononcent, de manière à faire soit Kohn, soit Kahn, soit encore Kehn. Tbr, celui qui tour-ne, appliqué au soleil, est évidemment une autre forme du grec Zen ou Zan, appliqué à Jupiter, identifié au soleil, qui signifie celui qui entoure. Le mot même d'où est sorti le mot anglais soleil, Sun, qui, en Anglo-Saxon était Sunna (MALLET, *Glossaire*, p. 565, Londres, 1847) et dont nous trouvons des traces bien distinctes en Egypte, dans l'expression snnu (BUNSEN, *Vocab*., vol. I, p. 546), en tant qu'appliqué à l'orbite du soleil. L'hébreu Zou ou Zawon, entourer, d'où viennent ces mots, devient en chaldéen Don ou Dawon et c'est ainsi que nous pénétrons dans le sens du nom donné par les Béotiens au puissant chasseur Orion. Ce nom était Kan-daon comme on le voit dans Bryant (vol. IV, p. 154). Scholiaste, dans Lycophron : "Orion, que les Béotiens appelaient aussi Kandaon." - Kandaon, donc, et Kehn-Tbr, étalant précisément deux noms différents de la même fonction, l'un signifiant prêtre de celui qui entoure, et l'autre prêtre de celui qui tourne, titres qui équivalaient évidemment à celui de Bolkahn, ou prêtre de Bal, ou du soleil qui était, il n'y a aucun doute, le titre distinctif de Nemrod. Comme le titre de Centaure s'accorde ainsi exactement avec la position bien connue de Nemrod, ainsi l'histoire du père des Centaures s'accorde aussi avec elle. Nous avons déjà vu que tout en faisant de Ixion le père de cette race mythique, les Grecs admettaient cependant que les Centaures occupaient une place beaucoup plus haute, et par conséquent que Ixion, qui paraît avoir été un nom grec, avait pris la place d'un nom plus ancien, suivant cette tendance remarquée particulièrement par Salverté et qui a souvent conduit l'humanité à appliquer à des personnes connues dans un temps et dans une époque, des mythes empruntés à un autre pays et à Une époque plus ancienne (*Des Sciences occultes*, Appendice, p. 483). Supposons que ce soit ici le cas et écartons seulement le nom de Ixion ; on verra que tout ce qui est dit du père des Centaures ou des archers à cheval, s'applique exactement à Nemrod, tel qu'il nous est dépeint dans les divers mythes qui se rapportent au premier père de ces Centaures. Tout d'abord, le Centaure est représenté comme avant été enlevé au ciel (DYMOCK, *sub voce* Ixion) c'est-à-dire, il fut hautement exalté par une faveur spéciale du ciel; puis, dans cette exaltation, il devint, dit-on, amoureux de Nephelé qui passait, sous le nom de Junon, pour la reine du ciel. Ici l'histoire est évidemment confuse : c'est pour mystifier le vulgaire, et l'ordre des événements est changé, ce qui peut s'expliquer aisément. Comme Nephelé en grec veut dire nuage, ainsi le rejeton des Centaures, dit-on, fut produit par un nuage. Mais Nephelé dans le langage du pays où la

fable fut premièrement composée, signifie une femme tombée, et c'est de cette femme tombée que les centaures, dit-on, sont issus. Or, Nemrod ou Ninus devint amoureux de Sémiramis lorsqu'elle était déjà mariée, et la prit pour sa propre femme, par là, elle fut deux fois tombée, tombée comme femme et tombée de la foi primitive dans laquelle elle avait été élevée ; et on sait bien que cette femme tombée fut sous le nom de Junon, ou Colombe, adorée après sa mort par les Babyloniens. Centaure, à cause de sa présomption et de son orgueil, fut écrasé par la foudre envoyée par le Dieu suprême et précipité en enfer (DYMOCK, *sub voce* Ixion). C'est là une autre version de l'histoire de Phaéton, Esculape et Orphée, qui tous furent tués de la même manière et pour la même raison. Dans le monde infernal, le père des centaures est attaché par des serpents à une roue qui tourne sans cesse et qui rend ainsi son châtiment éternel (DYMOCK, *sub voce*). Il y a évidemment dans les serpents une allusion à l'un de ces deux emblèmes du culte du feu de Nemrod. S'il a introduit le culte du serpent, comme j'ai cherché à le montrer (p. 346), il y avait une justice poétique à faire du serpent un instrument de sa punition. Dès lors la roue qui tourne désigne très clairement le nom même du Centaure et dénote le prêtre du soleil qui tourne. Il y avait une allusion bien distincte au culte du soleil, celui qui tourne dans le cercle, qui chez les païens était l'emblème du dieu soleil et de la roue étincelante par laquelle il était si souvent représenté (WILSON, *La religion des Parsis*, p. 31) et aussi dans les danses circulaires des Bacchanales. De là la phrase: "Bassaridum rotator Evan ", l'Evan tournant des Bacchantes (STATIUS, *Sylv*., liv. Il, sect 7, v.17, p. 188). De là aussi les danses circulaires des Druides, indiquées dans la citation suivante d'une chanson druidique : "Le bord de la mer était couvert d'une foule innombrable ; les chœurs vêtus de blanc exécutaient avec une gracieuse folie leur danse circulaire." (DAVIES, *Les Druides*, p. 172). Cette danse circulaire des païens idolâtres se rapportait au circuit du soleil ; nous en avons la preuve dans une déclaration formelle de Lucien (*Traité sur la danse*). Parlant de la danse circulaire des anciennes nations de l'Orient, il dit, faisant une allusion expresse au dieu-soleil: "elle consistait en une danse qui imitait ce dieu". (LUCIEN, vol. II, p. 278). Nous voyons donc ici une raison bien caractéristique de la danse circulaire des Bacchantes et de la roue toujours tournante du grand Centaure des régions infernales.

Note F, p. 110
Olenos, celui qui porte le péché

Dans diverses parties de cet ouvrage, nous avons prouvé que Saturne, le père des dieux et des hommes, était sous un certain aspect notre premier parent. Or, on nous dit que Saturne dévorait ses enfants 1. Dans l'histoire ésotérique, parmi ceux qui ne connaissaient pas le fait dont il est question, on le comprenait sous la forme où on le raconte d'ordinaire, c'est-à-dire qu'il dévorait tous ses enfants dès leur naissance. Mais ce qui était réellement caché sous cette histoire de Saturne dévorant ses enfants, c'est exactement le fait scripturaire de la chute, savoir, qu'il détruisait ses enfants, non pas en les mangeant, mais en mangeant le fruit défendu. Les choses en étant là, le récit païen dit que la destruction des enfants du père des dieux fut arrêtée par le moyen de sa femme Rhéa. Rhéa, comme nous l'avons déjà vu, avait dans la destruction des enfants de Saturne une aussi grande part que Saturne lui-même ; mais dans le progrès de l'apostasie et de l'idolâtrie, Rhéa ou Eve obtint de la gloire aux dépens de Saturne. Saturne ou Adam était représenté comme une divinité morose ; Rhéa ou Ève comme une divinité extraordinairement aimable ; et dans sa douceur elle offrait à son mari une pierre entourée de bandelettes; il la dévorait avec avidité et les enfants de ce cannibale étaient sauvés 2. La pierre liée de bandelettes se dit en langage sacré : Ebn-Hatâl; mais Ebn-Hatâl 3, veut dire aussi : le fils qui porte le péché. Cela ne signifie pas nécessairement qu'Eve ou la mère de l'humanité mit au monde elle-même la postérité promise (quoiqu'il y eût plusieurs mythes, qui tendent aussi à ce but) mais qu'ayant reçu elle-même la bonne nouvelle et l'ayant embrassée, elle la présenta à son mari qui la reçut d'elle par la foi, et que cette foi établit le fondement de son propre salut et

1. On dit quelquefois qu'il ne dévorait que ses enfants mâles, mais selon Smith (*Diction. class*., *sub voce* Hera), il dévorait pareillement les enfants femelles.
2. HÉSIODE, *Théogonie*, 1. 485, p. 38-41.
3. Hata, péché, se trouve aussi en chaldéen, Bat. (STOCKII CLAVIS, p. 1329). TUl vient de Ntl, supporter. Si le lecteur considère Horus avec ses bandages (BRYANT, vol. III, fig. 22), Diane avec ses bandages autour des jambes, le taureau symbolique des Perses lié de la même manière (BRYANT, vol. I., fig. 5, p. 367), et même la bûche informe des Tahitiens, regardée comme un dieu et entourée de cordes (WILKINSON, p. 31) Il ne pourra, je crois, s'empêcher de conclure qu'il y avait dans cette coutume quelque chose d'important.

celui de sa postérité. Le fait de Saturne dévorant une pierre enroulée est exactement l'expression symbolique de l'avidité avec laquelle Adam reçut par la foi la bonne nouvelle de la semence de la femme: car l'acte de foi, dans l'Ancien et le Nouveau Testament est symbolisé par l'action de manger. Voici ce que dit Jérémie : "J'ai recueilli tes paroles et je les ai dévoré; et tes

paroles ont fait la joie et l'allégresse de mon cœur" (*Jér*. XV, 16). C'est ce que montre aussi notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsque disant aux Juifs qu'il est indispensable de manger sa chair et de se nourrir de lui, il leur dit en même temps : "C'est l'Esprit qui vérifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie." (*Jean* VI, 63). Que Adam ait reçu avidement la bonne nouvelle de la semence promise et l'ait enfermée comme un trésor dans son cœur, comme si elle était la vie de son âme, c'est ce qui ressort évidemment du nom qu'il donne à sa femme dès qu'il l'a entendue : "Et Adam appela sa femme du nom d'Eve, parce qu'elle était la mère des vivants." (*Gen*. III, 20). Voir Dr. Candlish, *La Genèse*, p. 108. L'histoire de la pierre enroulée ne finit pas au moment où elle est avalée et où cesse la mort des enfants de Saturne. Cette pierre fut, dit-on, conservée près du temple de Delphes, où l'on prenait soin de la frotter chaque jour avec de l'huile, et de la couvrir de laine (MAURICE, *Antiquités Hindoues*, vol. II, p. 348). Si cette pierre symbolise le fils qui porte le péché, elle symbolisait aussi naturellement l'Agneau de Dieu immolé depuis la fondation du monde, dont nos premiers parents étaient revêtus d'une manière symbolique, alors que Dieu les revêtit de peaux d'animaux. Ainsi donc, quoique représenté à l'œil par une pierre, il doit avoir le vêtement de laine qui lui convient. Lorsqu'il était représenté comme une branche, la branche de Dieu, cette branche était aussi entourée de laine (POTTER, vol. I, *Religion de la Grèce*, ch. V, p. 208). L'onction quotidienne d'huile est très significative. Si la pierre représentait le Fils qui porte le péché, que pouvait signifier l'onction quotidienne de ce Fils qui porte le péché ? N'est-il pas évident qu'elle le désignait comme l'oint du Seigneur, le Messie que les idolâtres adoraient en opposition au vrai Messie qui n'avait pas encore été révélé ? L'un des noms donnés à cette pierre ointe et enroulée confirme fortement cette conclusion. Ce nom est Baitulos. Nous le trouvons dans Priscien, (liv. V vol. I, p. 180, note et liv. VI, vol. I, p. 294), qui parlant de cette pierre que Saturne, dit-on, dévora au lieu de Jupiter, ajoute "quem Græci Baitulon vocant", que les Grecs appellent Baitulos. Or, B'hai-tuloh veut dire l'enfant qui rend la vie 1. Le père des dieux et des hommes avait détruit ses enfants en les mangeant, mais en avalant cette pierre enroulée il leur rendit la vie, paraît-il (HÉSIODE, *Théogonie*, 1. 495, p. 41). De là le nom de Baitulos, et le sens de ce nom s'accorde exactement avec ce qui nous est dit dans Sanchoniathon (liv. 1, ch. 6, p.22) sur les Baithulia faites par le dieu Phénicien Ouranos : "Ce fut le dieu Phénicien Ouranos qui inventa les Baithulia : il fit des pierres qui se remuaient comme si elles avaient la vie." Si la pierre Baithulos représentait l'enfant qui rend la vie, il était naturel que cette pierre fût faite de telle sorte qu'elle parût avoir la vie en elle-même.

Or il y a une grande analogie entre cette pierre enroulée qui représentait le fils porteur du péché et cet Olenos mentionné par Ovide, qui prit sur lui une faute qui n'était pas la sienne et fut ensuite changé en pierre. Nous avons déjà vu qu'Olenos, lorsqu'il fut changé en pierre, fut placé en Phrygie sur la sainte montagne d'Ida. Nous avons des raisons de croire que la pierre qui, dit-on, fut si utile aux enfants de Saturne et fut élevée près du temple de Delphes, était précisément une représentation de ce même Olenos. Nous lisons qu'Olen fut le premier prophète de Delphes qui fonda le premier temple de cette ville (PAUSANIAS, liv. X, *Phocica*, ch. 5, p. 321). Comme les prophètes et les prêtres portaient d'ordinaire le nom du dieu qu'ils représentaient (Hesychius dit expressément que le prêtre qui représentait le grand Dieu sous le nom de la branche, était lui-même appelé dans les mystères du nom de Bacchus, p. 179), cela indique un des noms les plus anciens du dieu de Delphes. Si donc, il y avait sur le mont Ida une pierre sacrée appelée la pierre d'Olenos, s'il y avait une pierre sacrée dans l'enceinte du temple de Delphes, fondé par Olenos, peut-on douter que la pierre sacrée de Delphes représentât la même que celle du mont Ida ? La pierre enroulée de Delphes était appelée expressément un dieu par Priscien dans le passage déjà cité.

1. De Tli, Tleh ou Tloh, infans, puer (CLAVIS STOCKII, *Chald*., p. 1342), et Hiâ ou Haya, vivre, rendre la vie (GESENIUS, p. 310). De Hia, vivre, avec le digamma préfixe, vient le Grec Bios, vie. Hia. devenant un mot crée, était aussi prononcé Haya, nous en trouvons la preuve dans Hiim, la vie, prononcé Hayyim, qui en grec devient oauxx, le sang. Le principe monarque d'après lequel "le sang, c'est la vie" n'était donc pas connu seulement des Juifs. Or, Haya, vivre ou rendre la vie avec le digamma préfixe, devint B'haya ; ainsi en Egypte, nous trouvons que Bai veut dire l'âme ou l'esprit (BUNSEN, vol. I, p. 375) qui est le principe vivant B'hai-tulos donc, c'est l'enfant qui rend la vie. P'haya-n est le même dieu.

Ce dieu donc qui en symbole avait reçu l'onction divine avait la vie aux enfants de Saturne père des dieux hommes, identifié à l'Olenos du mont Ida, était regardé, on le sait, comme occupant la place même du Messie, le grand porteur du péché, qui vint prendre les péchés des hommes, prit leur place et souffrit pour eux : Olenos, on effet, comme nous l'avons vu, prit volontairement sur lui une faute dont il était personnellement innocent.

En considérant ainsi combien les symboles mystiques du paganisme cachaient de foi patriarcale, nous trouvons encore une circonstance remarquable concernant la pierre enroulée; elle montre combien le mystère d'iniquité de Rome s'est efforcé d'introduire la pierre du paganisme dans ce

qu'on appelle le symbolisme chrétien. Le Baitulos ou la pierre enroulée était **σπρογγυλοζ λιθοζ**, (BRYANT, vol. II, p. 20, note) une pierre ronde ou ovale. Cette pierre ovale nous apparaît souvent entourée et recouverte tantôt de plusieurs, tantôt de deux ou trois bandelettes. Dans Bryant (vol. III, p. 246) la déesse Cybèle est représentée comme Spes Divina, ou l'espoir divin ; nous voyons le fondement de cet espoir divin proposé au monde sous l'image de la pierre enroulée dans sa main droite de différentes bandelettes. Dans David (*Antiquités Étrusques*, vol. IV, fig. 27) nous voyons une déesse représentée avec la boîte de Pandore, source de tous les maux, dans sa main étendue, avec un globe enroulé qui y est suspendu ; ici ce globe n'a que deux bandelettes, l'une croisant l'autre. Et qu'est-ce que ce globe à bandelettes du paganisme sinon la contrepartie du globe entouré d'un bandeau et surmonté du Tau mystique ou de la croix, qui est appelé l'emblème du pouvoir, et qu'on représente souvent comme dans la figure 60, dans les mains des images profanes de Dieu le père? Le lecteur n'a pas besoin qu'on lui dise maintenant que la croix est le signe choisi et la marque de ce même Dieu que représentait la pierre bandée, et de ce dieu dont on dit à sa naissance: "Le Seigneur de toute la terre est né." (WILKINSON, vol. IV, p. 130). Comme le dieu symbolisé par la pierre bandée non seulement rendait la vie aux enfants de Saturne, mais rendait à Saturne lui-même la domination universelle qu'il avait perdue par la transgression, il ne faut pas s'étonner si on nous dit que quelques-unes de ces pierres étaient consacrées à Jupiter, d'autres au soleil, et qu'elles étaient regardées d'une manière plus particulière encore comme consacrées à Saturne, le père des dieux, (MAURICE, vol. II, p. 348); il ne faut pas s'étonnera non plus par conséquent, que Rome ait mis la pierre ronde dans la main de la statue, portant le nom de Dieu ainsi profané, et qu'avec cette origine le globe à bandelettes surmonté de la marque de Tammuz, soit devenu le symbole de la domination dans tous les états de l'Europe papale !

*Fig. 60 Dans l'*Iconographie *de* Dioron.

Note G, p. 115
Identité de Rhéa ou Cybèle et de Vénus

Dans la doctrine ésotérique de la Grèce et de Rome, les caractères de Cybèle mère des dieux, et de Vénus, déesse de l'amour, sont généralement très distincts, de telle manière que quelques personnes trouveront peut-être fort difficile d'identifier ces deux divinités. Mais cette difficulté disparaîtra si l'on considère le principe fondamental des mystères, c'est-à-dire qu'au fond, ils reconnaissaient seulement Adad, le Dieu unique Adad étant Triun, cela donna lieu, au moment où le mystère babylo nien d'iniquité se forma, à trois formes différentes de la divinité : le père, la mère et le fils ; mais toutes les divinités multiformes dont abondait le monde païen, malgré leurs diversités se résolvaient au fond en autant de manifestations de l'une ou l'autre de ces personnes divines ou plutôt en deux, car la première personne était

généralement reléguée à l'arrière-plan. Nous avons des preuves certaines qu'il en était ainsi. Apulée nous dit (vol. I, p. 995-996), "que lorsqu'il fut initié, la déesse Isis se révéla à lui, comme la première des créatures célestes et la manifestation uniforme des dieux et des déesses : c'était la seule divinité que toute la terre adorât sous une forme multiple dans des rites variés, et sous des noms différents", puis il passe en revue plusieurs de ces noms ; "elle s'appelait elle-même, dit-il, Pessinuntica, la mère des dieux, (c'est-à-dire Cybèle), et Vénus de Paphos" (*ibid*. p. 997). Or, comme tel était le cas dans les derniers âges des Mystères, il doit en avoir été de même au commencement, car ils se répandirent partout, et ils doivent nécessairement s'être ainsi répandus avec la doctrine de l'unité de la Divinité. Ce fait devait naturellement produire une grande absurdité et une grande inconséquence dans le cas dont nous parlons. Wilkinson et Bunsen, pour échapper aux inconséquences qu'ils rencontrent dans le système Égyptien, ont cru devoir recourir à une explication qui au fond est la même que la mienne. Ainsi Wilkinson nous dit: "J'ai montré que Amunre et d'autres dieux prirent la forme de différentes divinités qui tout en présentant à première vue quelque difficulté, peuvent aisément s'expliquer, quand nous considérons que chacune de celle dont on adoptait les figures ou les emblèmes n'était qu'une émanation ou un attribut déifié du même Grand Être auquel on attribuait différents caractères, suivant les diverses fonctions qu'il était censé remplir." (WILKINSON, vol. IV, p. 245). La déclaration suivante de Bunsen tend au même but : "Avec ces prémisses nous croyons pouvoir conclure que les deux séries de dieux étaient à l'origine identiques, et que dans le grand couple des dieux, tous ces attributs étaient concentrés; c'est de leur développement que sortit dans des personnifications diverses, ce système mythologique que nous avons déjà considéré." (BUNSEN, vol. I, p. 418).

Tout ceci nous expliquera l'identité de Cybèle et de Vénus ou Astarté. Au fond, il n'y avait qu'une déesse, le Saint-Esprit, représenté comme femelle quand la distinction des sexes fut injurieusement attribuée à la Divinité, par une perversion de la grande idée scripturaire que tous les enfants de Dieu sont enfantés par le Père et nés de l'Esprit ; et avec cette idée, l'Esprit de Dieu comme Mère était représenté sous la forme d'une colombe, en mémoire de ce fait que cet Esprit, à la création, flottait (c'est là le sens exact de l'expression originale, *Gen*. I, 2) à la surface des eaux. Cette déesse donc s'appelait Ops, celle qui flotte, ou Junon, la colombe, ou Khubelé, celle qui attache avec des cordes; ce dernier titre se rapportait "aux liens d'humanité, aux cordages d'amour" (appelés dans *Osée* XI, 4, "Khubeli Adam"), par lesquels non seulement, Dieu attire sans cesse les hommes à lui, dans sa

bonté providentielle, mais aussi par lesquels Adam, notre premier père, était étroitement uni à Dieu par l'Esprit qui demeurait en lui, tandis que l'alliance d'Éden était détruite. Ce sujet est minutieusement décrit dans l'histoire païenne et les preuves de nos affirmations sont abondantes ; mais je ne puis m'y étendre ici. Remarquons seulement que les Romains joignaient les deux termes de Junon et de Khubèle, ou comme on le prononce d'ordinaire, Cybèle ; à certaines occasions, ils invoquaient leur déesse suprême sous le nom de Juno Covella, (STANLEY, *Philosophie*, p. 1055), c'est-à-dire "la colombe qui lie avec des cordes". Dans Stace, (liv. V, *Sylv*., 1- V, 222, *apud* BRYANT, vol. III, p. 325), nous trouvons le nom de Cybèle donné à la grande déesse:

Italo gemitus Almone Cybèle
Ponit, et Idæos jam non reminiscitur amnes.

Si le lecteur considère, dans Layard, l'emblème triun de la divinité suprême des Assyriens, il verra que cette idée même est visiblement symbolisée. Les ailes et la queue de la colombe ont au lieu de pieds des bandelettes juxtaposées (LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 418; voir aussi figure 61 d'après BRYANT, vol. II, p. 216 et KITTO, *Encyc. Bib*, vol. I, p. 425). Quant aux événements qui se rattachent à la chute une nouvelle idée s'attacha au nom de Cybèle. Khubel signifie non seulement attacher avec des cordes, mais aussi être en travail d'enfant; et dès lors Cybèle apparut comme la mère des dieux par laquelle tous les enfants de Dieu doivent être enfantés de nouveau ou régénérés. Mais pour cela il était indispensable qu'il y eût une union tout d'abord avec Rhéa, celle qui contemple, la mère humaine des dieux et des hommes, afin que le mal qu'elle avait causé pût être réparé. De là l'identité de Cybèle et de Rhéa qui dans tous les Panthéons, n'étaient que deux noms différents de la même déesse (LEMPRIERE, *Dictionnaire classique*, *sub voce*), bien que (nous l'avons vu) ces déesses fussent en réalité entièrement distinctes. Ce même principe fut appliqué à toutes les autres mères divinisées. Elles furent déifiées seulement à cause de leur identité miraculeuse avec Junon ou Cybèle, en d'autres termes, avec l'Esprit de Dieu. Chacune de ces mères avait sa propre légende et son culte spécial; mais comme dans tous les cas elle était regardée comme une incarnation du seul Esprit de Dieu, comme la grande mère de tous, les attributs de ce seul Esprit étaient toujours censés lui appartenir. Tel était donc le cas pour cette déesse reconnue comme Astarté ou Vénus, aussi bien que pour Rhéa. Bien qu'il y eût des points de différence entre Cybèle ou Rhéa, et Astarté ou Mylitta, la Vénus d'Assyrie, Layard montre qu'il y avait aussi des points distincts de

contact autre elles. Cybèle ou Rhéa était renommée pour sa couronne de tours. Mylitta ou Astarté était représentée avec une couronne semblable (LAYARD, *Ninive*, vol. II, p. 456). Cybèle ou Rhéa était traînée par des lions. Mylitta ou Astarté, était représentée comme debout sur un lion (*ibid*.). Le culte de Mylitta ou Amtarté n'était qu'un amas de pollutions morales. (HÉRODOTE, liv. I, ch. 99, p. 92). Le culte de Cybèle sous le non de Terre, était absolument le même (AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, liv. VI, tome IX, ch. 8, p. 203).

La première femme déifiée fut sans aucun doute Sémiramis, comme le premier homme déifié fut son mari. Mais il est évident que cette déification n'eut lieu qu'après la formation des mystères car ce n'est qu'après sa mort que Sémiramis fut divinisée et adorée sous la forme d'une colombe.

Quand donc les mystères furent d'abord composés, les actions d'Ève qui par ses relations avec le serpent, amena la mort, doivent y avoir nécessairement occupé une certaine place; car le mystère du péché et de la mort se rencontre à la base de toutes les religions et à l'époque de Sémiramis et de Nemrod, de Sem et de Ham, tous les hommes doivent avoir été au courant des faits de la chute. Tout d'abord le péché d'Eve fut admis dans toute sa gravité (autrement les hommes auraient été scandalisés, surtout quand la conscience générale fut réveillée par le zèle de Sem), mais quand une femme fut déifiée, la forme revêtue par l'histoire mystique montre que ce péché était atténué, et même qu'il changeait de véritable caractère, et par une perversion du nom donné à Eve, la mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les régénérés (voir note 1), elle fut glorifiée comme l'auteur de la vie spirituelle, et sous le nom de Rhéa, reconnue comme mère des dieux. Or, ceux qui travaillaient au développement du mystère d'iniquité n'eurent pas de peine à montrer que ce nom de Rhéa approprié tout d'abord à la mère de l'humanité était aussi approprié à celle qui était la mère des dieux, c'est-à-dire, de tous les mortels divinisés. Rhéa, au sens actif, veut dire la femme qui contemple, mais au passif, il veut dire la femme qu'on regarde, c'est-à-dire la beauté1. Ainsi sous une seule expression la mère de l'humanité et la mère des dieux païens, soit Sémiramis, se trouvaient réunies; tellement qu'aujourd'hui Rhéa est généralement reconnue comme la mère des dieux et des hommes, (HÉSIODE, *Théogonie*, v. 453, P. 36). Il ne faut donc pas s'étonner que Rhéa soit appliqué à celle que les Assyriens adoraient comme Vénus ou Astarté.

Fig. 61

1. Dans *Esther* II, 9, le pluriel de Rhéa est usité dans le sens de beau et appliqué aux jeunes suivantes d'Esther. Vulgate et Parkhurst le traduisent par speciosissimas.

Note H, p. 117
La Vierge mère du paganisme

"Presque tous les princes Tartares, dit Salverté, (*Les Sciences occultes*, Appendice, note A, art. XII, p. 490), font remonter leur généalogie à une vierge céleste fécondée par un rayon de soleil ou par quelque autre moyen." Dans l'Inde, la mère de Surya, le dieu soleil, qui était né pour détruire les ennemis des dieux, (p. 144) devint enceinte de la même manière: un rayon de soleil pénétra dans son sein et elle enfanta le dieu soleil. Or, ce mythe largement répandu jette une vive lumière sur le sens du nom de Aurora, femme d'Orion, dont le mariage avec ce puissant chasseur est mentionné par Homère (*Odyssée*, liv. V, 120, 121). Le nom de Aurora, dans un sens physique, veut dire remplie de lumière. On trouve aussi en grec le nom de **οαρ**, femme, qui vient de Ohra, concevoir ou être enceinte. Comme Orion, d'après ses récits Persans, était Nemrod, et que Nemrod sous le nom de Ninus, était adoré comme le fils de sa femme, quand il fut déifié, sous le nom de dieu soleil, ce nom de Aurora appliqué à sa femme, est évidemment destiné à exprimer la même idée qui prévaut en Tartarie et dans l'Inde. Ces mythes des Tartares et des Hindous prouvent clairement que l'idée païenne de la conception miraculeuse ne provenait pas d'un mélange du christianisme avec leur propre superstition, mais qu'elle venait directement de la promesse faite à Eve. Mais, dira-t-on, comment était venue l'idée de la conception par

le rayon du soleil ? Il y a des raisons de croire qu'elle venait d'un des noms naturels du soleil. Le chaldéen zhr, briller, devient au participe actif, zuhro ou zurhé, celui qui brille ; de là sans doute, en partant de zuhro, le brillant, on a glissé, sous l'influence d'un clergé entreprenant, dans l'idée de zuro, la semence; celui qui brille, et la semence, étant ainsi identifiés, conformément au génie du paganisme. Tel fut évidemment le cas en Perse, où le soleil était la grande divinité. "Les Perses, dit Maurice, l'appelaient Dieu Suré." (*Antiquités*, vol. V, p. 22).

Note I, p. 118
La Déesse mère comparée à une habitation

Comment l'humanité a-t-elle jamais pu songer à appeler la grande déesse mère, ou la mère des dieux et des hommes, une maison ou une habitation ? La réponse se trouve évidemment dans *Gen*. II, 21, à propos de la création de la mère de l'humanité "Et le Seigneur fit tomber sur Adam un profond sommeil ; pendant qu'il dormait, le Seigneur prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Et l'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise à Adam." Cette histoire de la côte était bien connue des Babyloniens; c'est ce qui ressort clairement de l'un des noms donnés à leur ancienne déesse, ainsi qu'on le voit dans Berose (liv. I, p. 50). Ce nom, c'est Thalatth. Mais, Thalatth n'est pas autre chose que le chaldéen du mot hébreu Tzalaa au féminin, le mot même employé dans la Genèse pour la côte dont Eve fut formée ; et l'autre nom que Berose joint à Thalatth confirme fortement mon langage; ce nom, Omorka 1, signifie précisément la mère du monde. Quand nous avons ainsi décrit le sens du nom de Thalatth appliqué à la mère du monde, on comprendra aisément le nom de Thalasius, donné parles Romains au dieu du mariage dont on a jusqu'ici cherché en vain l'origine. Thalatthi signifie qui appartient à la côte, et avec la terminaison romaine, il devient Thalatthius ou Thalasius 2, l'homme de la côte. Et quel nom pouvait mieux s'appliquer à Adam, envisagé comme le dieu du mariage, qui lorsque la côte lui fut apportée dit : "C'est maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair, elle sera appelée femme, car elle a été prise de l'homme." Tout d'abord quand Thalatth, la côte, fut transformée en femme, cette femme était dans un sens très important, l'habitation ou le temple de Dieu ; et si la chute n'avait pas eu lieu, tous ses enfants par suite d'un enfantement purement naturel auraient été les enfants de Dieu. L'entrée du péché dans le monde bouleversa la constitution originelle des choses. Cependant, quand la promesse d'un Sauveur fut faite à

1. De Am, mère, et arka, la terre, La première lettre aleph de ces deux mots se prononce souvent o. Ainsi on trouve dans le grec **ωμοζ** , épaule, la prononciation de a dans Am, mère. Am, mère, vient de am, supporter, et de am prononcé om vient **ωμοζ**, l'épaule qui porte les fardeaux. De là, aussi vient le nom Oma, qui est l'un de ceux de Bona Dea, Oma est évidemment la mère. Voir note K.
2. CATULLE, *Epithalamium*, p. 98.

l'humanité, l'habitation intérieure du Saint-Esprit fut aussi accordée, non pas afin que la femme eût par là aucun pouvoir par elle-même de créer les enfants de Dieu, mais seulement afin qu'elle pût remplir entièrement le rôle d'une mère envers une race spirituellement vivante, envers ceux que Dieu réveillerait par sa grâce, et qu'il ferait passer de la mort à la vie. Or, le paganisme méprisa ouvertement tout ceci ; il enseigna, dès que ses sectateurs furent préparés à l'entendre, que cette habitation nouvelle de l'Esprit de Dieu dans la femme, était une identification, et ainsi il la déifia. Dès lors Rhéa, celle qui contemple, la mère de l'humanité, fut identifiée avec Cybèle, celle qui lie avec des cordes, ou Junon la colombe, c'est-à-dire l'Esprit-Saint. Alors, dans un sens païen et impie, elle devint Athor, l'habitation de Dieu, ou Sacca, ou Sacta, le Tabernacle, ou le temple, dans lequel habitait corporellement toute la plénitude de la Divinité. Ainsi elle devint Heva, la vivante, non dans le sens qu'Adam donna à sa femme après la chute, alors que l'espoir de la vie au milieu de la mort leur fut offert à tous les deux d'une manière si inattendue ; mais dans le sens de celle qui communique aux hommes la vie spirituelle et éternelle, car Rhéa était appelée la fontaine des bienheureux 1. L'action de cette femme déifiée était, disait-on, indispensable pour l'enfantement des enfants spirituels de Dieu, dans ce monde considéré comme perdu. On comprend bien vite alors le sens du nom donné à la déesse Babylonienne dans II *Rois* XVII, 30. Le nom de Succoth-benoth a été souvent regardé comme un nom pluriel, et l'on a cru qu'il se rapportait à des tentes ou des tabernacles employés à Babylone pour des desseins infâmes. Mais comme le remarque Clericus (liv. I, De *Chaldœis*, ch. 37, art. 2) qui s'appuie sur l'opinion des rabbins, le contexte montre clairement que ce nom doit être celui d'une idole (v. 29-30) : "Mais les nations firent chacune leurs dieux dans les villes qu'elles habitaient : les gens de Babylone firent Succoth-benoth. " II s'agit évidemment d'une idole et comme le nom est féminin, cette idole doit avoir été celle d'une déesse. Si on la prend dans ce sens et à la lumière du système chaldéen, le sens de Succoth-benoth appliqué à la déesse babylonienne, est "le Tabernacle de celle qui porte l'enfant 2". Quand le système Babylonien se fut développé, Ève fut représentée comme la première qui occupait cette place, et le nom même de Benoth qui signifie portant l'enfant, explique

1. *Fragment orphique*, dans BRYANT, vol. III, p. 238.
2. Soit la demeure de l'Esprit de Dieu, pour l'enfantement spirituel des enfants.

aussi comment il se fait que la femme qui comme Hestia ou Vesta était appelée l'habitation, fut réputée comme ayant inventé l'art de bâtir des maisons (SMITH, *sub voce* Hestia). Benah, le verbe d'où vient Benoth, signifie en même temps mettre des enfants au monde et bâtir des maisons, ce qui est métaphoriquement la même chose.

Tandis que le système païen, pour ce qui concerne la Mère déesse, était fondé sur l'identité des mères célestes et terrestres des immortels bienheureux, chacune de ces deux divinités était encore célébrée comme ayant une divinité distincte; aussi toutes les différentes incarnations de la semence du Sauveur étaient représentées comme nées de deux mères différentes. On sait fort bien que Bimater, né de deux mères, était une des épithètes de Bacchus. Ovide explique l'origine de cette épithète: lorsqu'il était encore en embryon, il fut sauvé des flammes qui dévorèrent sa mère, enfermé dans la cuisse de Jupiter et mis au monde au moment voulu. Sans chercher le sens caché de ce mythe, je constaterai seulement que Bacchus avait deux déesses pour mère; non seulement il fut conçu par Sémélé, mais il fut mis au monde par la déesse Ippa (PROCLUS, *Timœum*, liv. II, art. 124, p. 292-293). C'est au même fait sans doute qu'il est fait allusion lorsqu'il est dit qu'après la mort de sa mère Sémélé, sa tante Ino remplit les fonctions de nourrice et lui donna son lait. La même chose se voit dans la mythologie de l'Egypte; nous lisons qu'Osiris sous la forme d'Anubis, ayant été enfanté par Nephthys, fut adopté et élevé par la déesse Isis comme son propre fils. Aussi la Triade favorite fut partout composée des deux mères et du fils. Dans Wilkinson (vol. VI, fig. 35) le lecteur verra une divine Triade composée d'Isis, de Nephthys et de l'enfant Horus au milieu d'eux. À Babylone, d'après Diodore (liv. II, p. 69), la Triade se composait pendant un temps de deux déesses et d'un fils, Hera, Rhéa et Zeus; à Rome au Capitale, il en était de même, la Triade se composait de Junon, Minerve, Jupiter; tandis que Jupiter, lorsque les matrones romaines l'adoraient comme Jupiter puer ou Jupiter l'enfant était en compagnie de Junon et de la déesse de la fortune (CICÉRON, *De Divinatione*, liv. II, vol. III, ch. 41, p. 77). Cette espèce de Triade divine semble remonter à des temps très anciens chez les Romains, car il est établi à la fois par Denys d'Halicarnasse et par Tite-Live, que bientôt après l'expulsion des Tarquins, il y avait à Rome un temple où l'on

adorait Gérés, Liber et Libéra. (Dion. HALICARN., vol. I, p. 25-26, et TITE-LIVE, vol. I, p. 233).

Note J, p. 165
Signification du nom d'Astarté

Sémiramis, sous le nom d'Astarté, était adorée non seulement comme une incarnation de l'Esprit de Dieu, mais comme la mère de l'humanité. Nous en avons des preuves très claire et très satisfaisantes. Il n'y a pas de doute que la déesse Syrienne ne fût Astarté (LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 456). Or la déesse Syrienne ou Astarté est identifiée à Sémiramis par Athénagore (*Legatio*, vol, II, p. 179) et par Lucien (*De Deâ Syria*, vol. III, p. 382). Ces témoignages sur Astarté ou la déesse syrienne qui, en un sens, est Sémiramis, sont fort décisifs.

1 ° Le nom dAstarté qui lui est appliqué, se rapporte à son caractère de Rhéa ou Cybèle, la déesse qui porte une tour, "la première, dit Ovide (*Opera*, vol. III, *Fastes*, liv. IV, 219-220), qui fit des tours dans les cités" ; car nous apprenons par Layard, à la page indiquée, que dans le temple Syrien d'Hiérapolis, la déesse Syrienne, ou Astarté, était représentée debout sur un lion couronné de tours. Or, aucun nom ne pouvait plus exactement dépeindre le caractère de Sémiramis comme reine de Babylone que le nom d'Ashtart, car il veut dire : la femme qui fait des tours. Tout le inonde admet que la dernière syllabe tart vient de l'Hébreu Tr. Il a toujours été reconnu également que Tr signifie aller autour. Mais nous avons la preuve que dans les noms qui en dérivent, il veut dire aussi être arrondi, environner, entourer. Au masculin, Tbr désigne une rangée ou une bande de joyaux autour de la tête (PARKHURST, *sub voce* n°11 et aussi GESENIUS). Et au féminin comme le donne Hésychius (Lexique, p. 925), nous voyons que le sens est plus clairement indiqué: **Τνριζ περιβολοζ του τειχουζ**. Turis est précisément la forme grecque de Turit, le T final suivant le génie du Grec, étant converti en S. Ash-turit, donc, qui est évidemment le même que l'Hébreu Ash-toreth, est précisément "la femme qui fait un mur d'enceinte". Si l'on considère que la gloire de cette construction était accordée d'ordinaire, en ce qui regarde Babylone à Sémiramis, non seulement par Ovide (*Métam*, liv, IV, fab. 4, 1. 58, vol. II, p. 177), mais par Justin, Denys Afer et d'autres, on verra que le couronne de murs qu'elle portait la tête, ainsi que le nom de cette déesse, lui étaient fort bien appropriés. Pour confirmer l'interprétation du sens du nom d'Astarté, je puis ajouter une épithète appliquée à la Diane des Grecs qui à Éphèse portait sur la tête une couronne de tours et était identifiée à

Sémiramis, ce qui est assez frappant : "Quand la nouvelle de la bataille de Pydna parvint à Amphipolis, les matrones coururent au temple de Diane qu'elles appellent Tauropolis, pour implorer son secours." Tauropolis, de Tbr, une tour ou fortification environnante, et Pol, faire, signifie clairement celle qui fait des tours ou des fortifications environnantes, et c'est naturellement à elle, comme à la déesse des fortifications, qu'elles avaient recours quand elles craignaient une attaque contre leur cité.

Sémiramis, déifiée comme Astarté, atteignit aux plus grands honneurs et sa transformation en une colombe comme nous l'avons déjà montré, était évidemment destinée, quand la distinction du sexe eut été attribuée à la Divinité, à l'identifier sous le nom de Mère des dieux, à l'Esprit Divin sans l'action duquel nul ne peut être fait enfant de Dieu, et dont l'emblème, dans le langage symbolique de l'Écriture, était la colombe, comme celui du Messie était l'agneau. Puisque l'Esprit de Dieu est la source de toute sagesse, naturelle et spirituelle, les arts et les inventions de toute sorte lui étaient attribués (*Exode* XXXI, 3, XXXV, 31), ainsi la mère des dieux, en qui l'Esprit, disait-on, était incarné, était célébrée comme la source des arts et des sciences utiles (DIODORE DE SICILE, liv. III. p. 1341 De là aussi, le caractère attribué à la Minerve Grecque dont le nom Athena, comme nous avons vu qu'il y avait des raisons de le croire, n'est qu'un synonyme de Beltis, nom bien connu de la déesse Assyrienne (note 6, p. 36). Athéné, la Minerve d'Athènes, est universellement connue comme la déesse de la sagesse, l'inventrice des arts et des sciences.

2 ° Le nom d'Astarté signifie aussi celle qui fait des recherches; et à cet égard il pourrait s'appliquer à Cybèle et à Sémiramis, comme symbolisées par la colombe ; on pourra voir que c'est là un des noms d'Astarté, si on le compare aux noms similaires d'Astérie et d'Astrasa (en Grec Astraia) qui sont formés en prenant la dernière partie du nom composé au masculin, au lieu du féminin Te ri ou Tri (le dernier étant prononcé Troi ou Tre) qui est le même que Tart. Or, Astérie était la femme de Persée l'Assyrien (HÉRODOTE, liv. VI, p. 400), et l'inventeur des mystères (BRYANT, vol. III, p. 267-268). Comme Astérie fut plus tard représentée comme la fille de Bal, cela implique une situation semblable à celle de Sémiramis. Astrasa, de plus, était la déesse de la justice, qui est identifiée à la céleste vierge Thémis, le nom de Thémis signifiant la parfaite qui donnait des oracles (OVIDE, *Métam*. liv, fab. 7, vol. II, p. 30), et qui ayant vécu sur la terre avant le déluge, la quitta juste avant cette catastrophe (ibid. note). Thémis et Astrasa sont quelquefois séparées et quelquefois identifiées; mais elles ont le même

caractère comme déesse de la justice (*Gradus ad Pamassum, sub voce* Justicia). L'explication de cette opposition est facile à saisir : l'Esprit a été considéré comme parfois incarné, parfois non. Quand il était incarné, Astrasa nous apparaît alors comme la fille de Thémis. Quel nom pourrait mieux s'accorder avec le caractère de la déesse de la justice que Ash-traia, celle qui fait des investigations, et quel nom pourrait-on lui donner qui montrât d'une manière mieux appropriée, le caractère de ce divin Esprit qui "sonde toutes choses même les profondeurs de Dieu" ? Comme Astrasa ou Thémis était Fatidica Thémis, Thémis la prophétesse, c'était là aussi un autre trait caractéristique de cet Esprit ;car d'où peut venir un véritable oracle, ou l'inspiration prophétique, sinon de l'Esprit de Dieu qui inspire ? Puis enfin qu'est-ce qui peut mieux s'accorder avec la déclaration divine de la Genèse à propos de l'Esprit que cette parole d'Ovide: "Astrée fut la dernière des divinités qui demeura sur la terre, et son départ fut le signal de la venue du déluge destructeur" ? L'annonce du déluge est ainsi décrite dans la Parole de Dieu (*Gen*. VI, 3): "Et le Seigneur dit: Mon Esprit ne contestera pas toujours avec l'homme ! Car il n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans." Pendant ces cent vingt ans l'Esprit contesta dans l'homme ; quand ils furent terminés, l'Esprit ne contesta plus, abandonna la terre et laissa le monde à sa destinée. Mais bien que l'Esprit de Dieu quittât la terre, il n'abandonna pas la famille du juste Noé. Il entra avec le patriarche dans l'arche, et quand le patriarche sortit de son long empri-sonnement, il sortit avec lui. Ainsi les païens avaient une base historique pour leur mythe de la colombe ; il était fondé sur le symbole de l'arche dans les eaux Babyloniennes, et la déesse Syrienne ou Astarté (la même que Astræa) qui en sortait. Sémiramis donc, comme Astarté, adorée comme la colombe, était regardée comme une incarnation de l'Esprit de Dieu.

3 ° Comme Baal, le Seigneur du ciel, avait un emblème visible, le soleil, ainsi Beltis, la reine du ciel, doit avoir le sien, la lune, qui était aussi Asht-tart, celle qui fait des révolutions; car il n'y a pas de doute que Tart d'ordinaire veut dire aller autour.

4 °Mais le système doit être ramené à un seul principe. Comme la mère des dieux était aussi la mère de l'humanité, Sémiramis ou Astarté doit aussi être identifiée à Eve ; et le nom de Rhéa qui, suivant la *Chronique Paschale* (vol. I, p. 65), lui était donné prouve suffisamment son identité avec Eve. En tant qu'appliqué à la mère commune de la race humaine, le nom d'Astarté est singulièrement approprié, car comme elle était Idaia Mater, la mère de la connaissance, on se demande: comment en vint-elle à cette connaissance ?

Voici la seule réponse: par les fatales recherches auxquelles elle se livra. Elle fit une expérience terrible, lorsqu'en opposition avec l'ordre divin, et en dépit de la punition qui la menaçait, elle rechercha cette connaissance que le Créateur lui avait cachée. Ainsi elle prit le premier rang dans cette voie malheureuse dont parle l'Écriture : «Dieu a fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de détours." (*Eccl*. VII, 29). Or, Sémiramis déifiée comme colombe, était Astarté sous la forme la plus gracieuse et la plus bienveillante. Lucius Ampelius (*Liber ad Macrinum apud* BRYANT, vol. III, p. 161) l'appelle Deam benignam et misericordem hominibus ad vitam boriam, la déesse bienveillante et miséricordieuse qui donne aux hommes une vie bonne et heureuse. Par suite de cette douceur de son caractère, les deux titres Aphrodite et Mylitta lui furent évidemment donnés. J'ai déjà expliqué le premier; il veut dire : celle qui dompte la colère (p. 234); le second s'accorde exactement avec le premier. Mylitta, ou comme on le rencontre en grec Mulitta, ce qui signifie la Médiatrice. L'hébreu Melitz, qui en chaldéen devient Melitt, est évidemment employé dans *Job* XXXIII, 23, dans le sens d'un Médiateur: "Le messager, l'interprète, celui qui est agréable à un homme (Melitz) et dit : délivre-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse; j'ai trouvé une rançon." Ce mot veut dire évidemment le messager, l'interprète. Parkhurst prend ce mot dans ce sens, et le fait venir de Mltz, être doux. Or, le féminin de Melitz est Melitza, d'où vient Mélissa, une abeille, nom commun de la prêtresse de Cybèle ; et comme nous pouvons l'inférer, de Cybèle ou Astarté, reine du ciel elle-même ; car Porphyre après avoir dit que les anciens appelaient Melissas les prêtresses de Jupiter, ajoute qu'elles appelaient aussi la lune Mélissa (*De antro Nympharum*, p. 18). Nous avons de plus des preuves qui nous permettent d'identifier ce titre à un titre de Sémiramis. Melissa ou Melitta (APPOLODORE vol. I, liv. II, p. 110), car le nom est donné de ces deux manières, fut la mère de Phoronée, le premier qui ait régné, aux jours duquel eut lieu la dispersion de l'humanité, des divisions ayant éclaté dans son sein, tandis qu'auparavant tous vivaient en harmonie et parlaient le même langage (HYGINIUS, fab. 143, p. 114). Il n'y a aucun autre homme auquel on puisse appliquer ce trait que Nemrod, et comme Nemrod fut adoré comme Nin, le fils de sa propre femme, l'identité est exacte. Melitta, donc, mère de Phoronée, est la même que Mylitta, nom bien connu de la Vénus de Babylone; et le nom qui est le féminin de Melitz, le Médiateur, signifie par conséquent la Médiatrice. Il est aussi un autre nom nom donné à la mère de Phoronée, le premier qui ait régné, c'est Archia (LEMPRIERE, voir aussi SMITH, p. 572). Or, Archia veut dire spirituel, de Rkh, esprit en hébreu, qui en égyptien est aussi Rkh (BUNSEN, vol. I, p. 516, n° 292) et en chaldéen avec le préfixe a, devient Arkh 1. De la même

racine vient évidemment l'épithète Architis, appliquée à Vénus, qui pleure Adonis 2. Vénus Architis c'est la Vénus spirituelle 3. Ainsi donc la femme mère du pre-mier roi qui régna était connue sous le nom d'Archia et de Melitta, en d'autres termes, comme la femme en qui était incarné l'esprit de Dieu; ainsi elle apparut comme la Dea Benigna, la Mediatrix des malheureux pécheurs. La première forme d'Astarté, comme Eve, amena le péché dans le monde; la seconde forme, avant le déluge, comme une déesse vengeresse, la déesse de la justice. Cette forme était celle d'une déesse bienveillante et miséricordieuse. Ainsi Sémiramis, elle aussi, ou Astarté, ou Vénus, la déesse de l'amour et de la beauté, devint l'espérance du monde entier, et les hommes furent heureux de pouvoir recourir à la médiation d'une divinité si tolérante pour le péché.

1. L'hébreu Dan, sang, devient en Chaldéen Adun, de même Rkh devient Arkh.
2. MACROBE, *Saturnales* liv. I, ch. 21, p. 70. F.
3. D'après OUVAROFF (sect. 6, p. 102, note), la mère du troisième Bacchus était Aura, et Phaéton, nous dit Orphée, était fils, **περιμηχεοζ αεροζ**, de l'air qui s'étend partout (LACTANCE, liv. I, ch. 5, p. 10). La liaison qui existe dans le lan-gage sacré entre le vent, l'air et l'esprit, explique assez ces indications, et montre quel en est le vrai sens.

Note K, p. 184
Oannes et Souro

Voici les raisons que nous avons de croire qu'Oannes, qui, dit-on fût la première de ces créatures fabuleuses qui sortit de la mer et instruisit les Babyloniens, était représenté comme un poisson aux cornes de bouc. Tout d'abord, le nom d'Oannes comme nous l'avons montré ailleurs, n'est qu'une forme de He-anesh, ou l'homme, synonyme du nom de notre premier père Adam. Or, on peut prouver que Adam est l'original de Pan, qui était aussi appelé Inuus (DYMOCK, *sub voce*, Janus) mot qui n'est qu'une autre prononciation de Anosh sans l'article ou dans la traduction de *Gen*. V, 7, Enos. Ce nom comme on l'admet généralement, est le nom générique de l'homme après la chute, comme étant faible et malade. Le o dans Enos est ce qu'on appelle le vau, qu'on prononce quelquefois o, quelquefois u, et quelquefois v ou w. Enos donc se prononce Enus ou Enws, et il est le même pour le son que Inuus, l'ancien nom Romain de Pan. Le nom de Pan lui-même signifie celui qui s'est détourné. Comme le mot hébreu qui veut dire droiture, signifie celui qui marche droit dans le chemin, ainsi chaque déviation de la ligne droite du devoir était un péché, Hata, le mot qui veut dire péché, signifiant génériquement s'écarter de la ligne droite. Pan, on le

sait, était le chef des Satyres, c'est-à-dire le premier des cachés, car Satyre et Satur, le caché, sont évidemment le même mot : Adam fut le premier membre de l'humanité qui se soit caché. Pan, dit-on, aima une nymphe appelée Pitho, ou sous une autre forme, Pitys (SMITH, *sub voce* Pan) et qu'est-ce que Pitho ou Pitys, sinon le nom même de la femme trompeuse, qui ayant été elle-même trompée, trompa son mari, et l'amena à faire ce pas après lequel il mérita le nom de Pan, celui qui s'est détourné ? Pitho ou Pitys vient évidemment de Path ou Peth, séduire, verbe d'où le fameux serpent Python dérive aussi son nom. Cette conclusion sur l'identité person-nelle de Pan et de Pitho est grandement confirmée par les titres qui sont donnés à la femme de Faunus. Faunus, dit Smith, (*ibid.*), est simplement un autre nom de Pan 1.

1. En chaldéen la même lettre qui se prononce P est aussi prononcée Ph, c'est-à-dire F; Pan devient donc Faun.

Or, la femme de Faunus était appelée Oma, Faune et Fatua (*ibid*. *sub voce* Bona Dea) ce qui signifie ouvertement "la mère qui étant séduite, se détourna 1". Cette mère séduite est aussi appelée indiffèremment la sœur, la femme, ou "la fille de son mari"; et le lecteur n'a pas besoin qu'on lui montre comment cela s'accorde avec les relations d'Eve et d'Adam.

Or, Pan s'appelait aussi Capricornus, celui qui a des cornes de chèvre (DYMOCK, *sub voce* Pan) et l'origine de ce titre doit être attribuée à ce qui eut lieu quand notre premier père devint le chef des Satyres, le premier des cachés. Il courut pour se cacher, et Berkha, fugitif, veut dire aussi un bouc. De là l'origine de l'épithète Capricornus, ou celui qui a des cornes de bouc, appliquée à Pan. Mais comme le capricorne est représenté généralement comme le dieu poisson, si le Capricorne représente Pan, ou Adam, ou Oannes, cela montre qu'il doit être Adam, après qu'il eut passé, par le pouvoir de la métempsycose, à travers les eaux du déluge ; le bouc, symbole de Pan représentant Adam, le premier père de l'humanité combiné avec le poisson, symbole de Noé, second père de la race humaine, desquels Nemrod, étant en même temps Kronos le père des dieux, et Souro, la semence, était une nouvelle incarnation. Parmi les idoles de Babylone (KITTO, *Comment, illust*. vol. IV, p. 31), nous trouvons une représentation de ce même capri-corne, ou poisson à corne de bouc, et Berose nous dit (*apud* BUNSEN, Berosiana, vol. I, p. 703) que les représentations bien connues de Pan, dont le Capricorne est une modification, se trouvaient dans Babylone depuis les temps les plus reculés. On pourrait fournir plus de lumière sur ce sujet; mais

je laisse le lecteur décider si la déclaration qui précède n'explique pas suffisamment l'origine de la remarquable figure du Zodiaque, le poisson aux cornes de bouc.

1. Fatua vient évidemment du même verbe que Pitho ou Pitys, c'est-a-dire de Pet ou Phet. Avec un sens actif, Fatuus est très usité dans l'expression Ignis Fatuus. Nous le trouvons au passif dans la phrase : une personne remplie de fatuité.

Note L, p. 198
Identité du Scandinave Odin et du babylonien Adon

1 ° Nemrod ou Adon, ou Adonis, de Babylone, était le grand dieu de la guerre ; Odin, on le sait, l'était également.

2 ° Nemrod, sous le caractère de Bacchus, était le dieu du vin ; Odin nous apparaît comme ne prenant aucune autre nourriture que le vin; le vin lui tient lieu de tout autre aliment, d'après ce qui nous est dit dans ces vers de l'Edda: "Le père illustre des armées, engraisse lui-même ses deux loups ; mais le victorieux Odin ne prend pas de nourriture, il se contente du vin qu'il absorbe continuellement." (MALLET, fab. 20, vol. II, p. 106).

3° Le nom d'un des fils d'Odin indique le sens du nom d'Odin lui-même. Balder, dont la mort fut le sujet de tant de lamentations, paraît être la forme chaldéenne de Baal-zer, la semence de Baal ; car l'hébreu z, comme on le sait bien, devient fréquemment d dans le chaldéen récent. Or, Baal et Adon signifient également l'un et l'autre le Seigneur; ainsi donc, si l'on admet que Balder est la semence ou le fils, cela revient à dire qu'il est le fils d'Adon ; donc Adon et Odin doivent être le même. Cela met évidemment Odin à un rang inférieur. Cela fait de son fils et non plus de lui-même l'objet des lamentations ; mais c'était aussi le cas en Egypte. En effet, Horus, était parfois représenté comme étant mis en pièces, ainsi qu'Osiris. Clément d'Alexandrie nous dit (*Cohortatio*, vol. I, p. 30) : "ils se lamentent sur un enfant mis en pièces par les Titans". Les lamentations sur Balder sont très clairement la contrepartie des lamentations sur Adonis, et si Balder était la forme favorite du Messie Scandinave, il n'était autre qu'Adon, ou le seigneur, comme son père.

4 ° Enfin, le nom de l'autre fils d'Odin, le puissant et belliqueux Thor, confirme toutes les conclusions précédentes. Ninyas, fils de Ninus ou Nemrod, à la mort de son père, quand l'idolâtrie reparut, fut tout

naturellement, d'après la nature du système mystique, proposé comme Adon le seigneur. Or, comme Odin avait un fils appelé Thor, ainsi le second Adon assyrien avait un fils appelé Thouros (*Cedrenus*, vol. I, p. 29). Le nom de Thouros sembe n'être qu'une autre forme de Zoro ou Doro, la semence (*Lexique*, P. 93). Le d est souvent prononcé comme th. Adon, en Hébreu avec les points voyelles se prononce Athon.

Note M, p. 275
Les vêtements ôtés par les initiés dans les Mystères

Le passage donné, d'après Proclus, est diversement rendu par différents traducteurs. Tel que je l'ai cité, il est presque le même que dans Taylor (traduction de Proclus). Taylor abandonne la version du traducteur latin de l'édition de Hambourg, 1618, à propos du mot "dépouillés de leurs vêtements". Ce traducteur rend le mot qui dans l'original est **γυμνιταζ**, par vélites, ou soldats légèrement équipés. Mais après un soigneux examen du passage, on verra que la version Taylor, pour le sens et l'application du mot, apparaît parfaitement exacte, et que c'est, entièrement confondre le sens que de l'interpréter par "soldats légèrement armés". Dans le lexique grec de Donnegan, **γυμνιτηζ** est donné comme synonyme de **γυμνηζ**, qui dans son sens primitif, veut dire nu. Dans le lexique de Liddell et de Scott **γυμνιτηζ** ne se trouve pas; il y a seulement **γυμνητηζ**; or, **γυμνητηζ** qui est un nom, veut dire soldat légèrement armé; mais étant un adjectif, il signifie nu. Or, le contexte montre que **γυμνιταζ** ou **γυμνηταζ** doit être employé comme adjectif. De plus, le contexte avant et après montre évidemment qu'il signifie dépouillé ou débarrassé des vêtements. La phrase elle-même établit une comparaison. Je donne les mots de la comparaison d'après la version latine déjà mentionnée : "Et que-madmodum (ici viennent les mots cités dans le texte) eodem modo puto et in ipsâ rerum contemplatione rem se habere." Or, dans la phrase ci-dessus, l'âme ou la personne qui s'adonne proprement à la contemplation de Dieu et de l'univers le fait ainsi : "Contrahens se totam in sui ipsius unionem et in ipsum centrum universæ vitæ, et multitudinem et varietatem omnigenarum in eo comprehensarum amovens, in ipsam summam ipsorum Entium speculam ascendit." Ainsi dans la citation qui suit la phrase en question, la même idée de dépouiller tout ce qui peut empêcher la parfaite union de l'âme, nous est clairement indiquée, "et omnibus *omissis* atque *neglectis*", etc. Voici l'argument; comme les initiés avaient besoin d'être entièrement dépouillés, pour retirer de leur initiation tous les bénéfices possibles, ainsi l'âme doit se dépouiller de tout ce qui peut l'empêcher de s'élever à la contemplation des choses, telles qu'elles sont réellement.

II n'y a qu'un autre point à remarquer, c'est le doute qui peut s'élever sur les mots qui sont entre parenthèses, "pour ainsi dire". Ces mots tels qu'ils se trouvent dans l'original, et tels qu'ils sont donnés par Taylor, qualifient-ils la phrase qui précède ou la phrase qui suit ? Tels qu'ils sont donnés dans la version de Taylor, ils sont ainsi placés : "dépouillés de leurs vêtements, pour ainsi dire, ils participent à la nature divine". On ne voit pas trop clairement quel point ils désignent. On ne peut le distinguer que par un usus loquendi. Or, l'usus loquendi de Proclus est fort décisif. Cette expression qualifie ce qui suit. Ainsi nous lisons le passage suivant (liv. I, ch. 3, p. 6) : την αξρτηα του νου (ωζ φασι) το ανθοζ (la perfection de l'âme (pour ainsi dire) la fleur) et encore (*ibid*. ch. 1, p. 16) :**ξαι παντεζ (ωζ ειπειν) τηζ ενθεου σοφιαζ μειληφασι** , (et tous pour ainsi dire ont participé à la sagesse inspirée). D'après ces passages, nous voyons aisément quelle était l'habitude de Proclus ; aussi, tout en conservant les mots de la traduction de Taylor, j'ai arrangé la dernière clause de manière à faire ressortir plus clairement le sens original de l'auteur.

Note N, p. 343
Zoroastre, chef des adorateurs du feu

Zoroastre était le chef des adorateurs du feu. Les détails suivants pourront l'établir. Bien qu'il ne dise pas que le nom de Zoroastre est presque synonyme d'adorateur du feu, le témoignage de Plutarque est d'un grand poids: "Plutarchus agnoscit Zoroastrem apud Chaldæos Magos instituisse, ad quorum imitationem Persæ etiam suos habuerunt 1, Arabica quoque historia, (ab Erpenio edita) tradit Zaradussit non primum instituisse, sed reformasse religionem Persarum et Magorum qui divisi erant in plures sectas." (CLERICUS, liv. I, *De Chaldæis*, vol. II, ch 2, art. 1, p. 195). Plutarque reconnaît que Zoroastre institua chez les Chaldéens les mages, à l'imitation des Perses. L'histoire Arabe (éditée par Erpenius) nous raconte aussi que Zaradussit (ou Zerdusht) n'a pas institué, mais seulement réformé la religion des Perses et des mages qui avaient été divisés en plusieurs sectes. Le témoignage d'Agathias tend au même but. Il croit que le culte du feu vint des Chaldéens chez les Perses (liv. II, ch. 25, p. 118-119). Les mages étaient chez les Perses les gardiens du feu sacré et éternel ; on peut le conclure de Curtius (liv. III, ch. 3, p. 41-42) qui dit que ce feu était porté devant eux sur des autels d'argent; de Strabon (*Géograph*., liv. XV, p. 696) qui dit que les mages gardaient sur l'autel une certaine quantité de cendres et de feu éternel; et de la déclaration d'Hérodote (liv. I, p. 63) qui dit que sans eux, on ne

pouvait offrir de sacrifice. Le culte du feu était une partie essentielle du système des mages Persans (WILSON, *La religion des Parsis*, p. 228, 235). Ils ne prétendaient pas avoir inventé ce culte du feu ; mais leur histoire populaire en fait remonter l'origine jusqu'aux jours de Hoshang père de Thamurs, qui fonda Babylone (WILSON, p. 202-203 et 579), c'est-à-dire aux jours de Nemrod. Pour le confirmer nous avons un fragment d'Apollodore (MULLER, 68) qui fait de Ninus le chef des adorateurs du feu. Layard, citant ce fragment, suppose que Ninus est distinct de Zoroastre (*Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 443, note), mais, on peut le prouver, bien que beaucoup d'autres aient porté le nom de Zoroastre, les lignes d'évidence convergent toutes de manière à démontrer que Ninus, Nemrod et Zoroastre étaient la même personne.

1. L'institution des Mages remonte à une haute antiquité. Aristote dit qu ils étaient plus anciens que les Égyptiens (*Théopompe*, fragments dans MÜLLER, vol. I, p, 280).

Les légendes de Zoroastre montrent qu'il était connu comme mage et comme guerrier (ARNOBE, liv. I, p. 327). Platon nous dit qu'Éros Armenius (d'après CLERICUS, *De Chaldœis*, vol. II, p. 495, il serait le même que le 4e Zoroastre) mourut dans une bataille et ressuscita le 10e jour ; ce qu'il prétendait avoir appris dans l'Hadès, il l'enseigna aux hommes dans sa nouvelle vie (PLATON, *De Republica*, liv. X, vol. II, p. 614). Nous avons vu que la mort de Nemrod, le Zoroastre original, ne fut pas celle d'un guerrier tué au combat; mais cependant cette légende du guerrier Zoroastre favorise entièrement l'hypothèse qui dit que le Zoroastre original, premier chef des Mages, n'était pas simplement un prêtre, mais un roi guerrier. Partout les Zoroastriens, ou adorateurs du feu, étaient appelés Guèbres ou Gabrs. Or le passage *Gen*. X, 8, prouve que Nemrod fut le premier des Gabrs. Comme Zoroastre était le chef des adorateurs du feu, Tammuz avait évidemment le même caractère. Nous avons déjà assez de preuves qui établissent l'identité de Tammuz et de Nemrod; mais quelques mots de plus le prouveront plus clairement et jetteront plus de lumière sur le culte primitif du feu.

1° Tout d'abord, Tammuz et Adonis sont la même divinité. Jérôme qui vivait en Palestine à l'époque où les rites de Tammuz étaient observés au temps même où il écrivait, identifie expressément Tammuz et Adonis (vol. II, p. 353) dans son Commentaire sur *Ezéchiel*, VIII, 14, où les femmes Juives, est-il dit, pleuraient sur Tammuz. Le témoignage de Jérôme sur ce sujet est

généralement adopté. De plus, les rites de Tammuz ou Adonis en Syrie étaient célébrés comme ceux d'Osiris. La déclaration de Lucien (*De Dea Syria*, vol. III, p. 454), le montre d'une manière frappante, et Bunsen (vol. I, p. 443), l'admet distinctement. L'identité de Nemrod et Osiris a été largement prouvée dans cet ouvrage. Quand donc Tammuz ou Adonis est identifié avec Osiris, l'identité de Tammuz s'ensuit tout naturellement. Et dès lors ceci s'accorde entièrement avec le langage de Bion, dans sa lamentation sur Adonis, alors qu'il représente Vénus s'abandonnant à un accès de douleur, comme une Bacchante après la mort d'Adonis, à travers bois et vallées, et appelant à elle son mari Assyrien (BION, *Idylle*, Id. I, v. 24 dans *Poetæ Minores Græci*, p. 304). Cela s'accorde aussi avec la déclaration de Maimonide: lorsque Tammuz fut mis à mort, il eut sur cette une grande scène dans le temple de Babylone (p.97).

2° Si Tammuz et Nemrod ne font qu'un, le sens de ce mot confirme la relation de Nemrod avec le premier culte du feu, Après ce que nous avons déjà avancé, nul besoin d'argument pour montrer que comme les Chaldéens furent les premiers à introduire le nom et la puissance des rois (SYNCELLUS, vol. I, p. 169) et comme Nemrod fut évidemment le premier de ces rois et le premier par conséquent à porter le titre de Moloch, ce fut en son honneur que les enfants passaient à travers le feu de Moloch. Mais cette action avait incontestablement pour but de purifier. Le nom de Tammuz se rapporte évidemment à cette intention, car il signifie rendre parfait, soit purifier par le feu 1 ; et si Nemrod était, comme le représentent la Chronique Paschale (vol. I, p. 50-51) et la voix générale de l'antiquité le créateur du culte du feu, ce nom même désigne exactement son caractère. Il est évident, toutefois, d'après le vers de Zoroastre cité que le feu lui-même était adoré, comme Tammuz, car il est appelé le Père qui a tout accompli. En un sens, ce nom se rapportait à l'accomplissement des hommes par la purification. Il rendait parfait ceux qu'il consumait. C'est la même idée qui depuis un temps immémorial jusqu'à ces derniers jours, amenait en Inde tant de veuves à s'immoler sur le bûcher funéraire de leur mari; la femme qui se brûlait ainsi était réputée bienheureuse, parce qu'elle devenait Suttee, c'est-à-dire pure par le feu 2. Cela réconciliait sans doute avec ce cruel sacrifice les parents qui faisaient passer leurs enfants par le feu, car on croyait que ce feu qui les consumait les rendait aussi parfaits, et propres au bonheur éternel. Comme le double fait de passer dans le feu et de brûler dans le feu faisait partie des rites essentiels du culte de Moloch ou de Nemrod, c'est là une preuve que Nemrod était le même Tammuz.

1. De Tarn, rendre parfait, et muz, feu. Avoir le cœur pur, dans l'Écriture, signifie exactement avoir le cœur parfait. Le nom de Deucalion, lié au déluge, semble se rattacher aux adorateurs de l'eau. Dukh-kaleh veut dire purifier par l'eau, de Dukh, laver (CLAVIS STOCKII, p. 223) et Khaleh, compléter ou perfectionne. Le nom issu de ce dernier verbe montre que la racine veut dire purifier, perfectionner. Lor parfait est en effet, rendu dans l'Écriture par or pur. Le nom Akmon donné parfois au roi des dieux a quelque rapport à cette idée. C'est la forme chaldéenne de l'hébreu Khma, "celui qui brûle". Il devient Akmos comme Dam, sang, devient Adem. Hesychius dit que Akmon est Kronos (*sub voce* Akmon). Virgile, *Enéide*., VIII, 425 donne un synonyme : Tammuz Pyracmon, nom d'un des Cyclopes. Les premiers Cyclopes furent Kronos et ses frères ; faisons venir ce norn de Put, forme chaldéenne de Bur, purifier, et Akmon; cela veut donc dire celui qui brûle et qui purifie.
2. MOOR, *Le Panthéon*, Siva, p. 43. Ce mot se prononce Suttee, mais s'écrit Sati.

Comme prêtre et représentant du feu qui purifie qui accomplit, c'est lui qui remplissait les fonctions de rendre parfait ou de purifier par le feu, et c'est ainsi qu'il empruntait son nom à cette purification même, Si nous parcourons les légendes de l'Inde, nous trouvons là une preuve aussi concluante que celle que nous avons à propos de Zoroastre et de Tammuz, chefs des adorateurs du feu. La cinquième tête de Brahma qui fut coupée pour avoir épouvanté les trois mondes par l'éclat de ses rayons éblouissants s'identifie elle-même avec Nemrod. Cette cinquième tête étant représentée comme ayant lu les Védas ou les livres sacrés produit par les quatre autres têtes, montre, je crois, une succession 1. Or venant de Noé, que serait cette succession? Nous avons dans Berose la preuve que déjà aux jours de Bélus, ou Nemrod, on faisait des images à deux têtes comme celle de Janus. Supposons donc que Noé, qui avait vécu dans deux mondes, avait deux têtes. Ham est la troisième, Cush la quatrième, et Nemrod est naturellement la cinquième. Et celle-ci fut coupée parce qu'elle avait accompli la même action qui causa la mort de Nemrod Je soupçonne ce mythe Hindou d'être la clef qui explique un passage de Plutarque qui semble à première vue absurde. Le voici: "Plutarque, dans le Livre IV des Symposiaca quest. 5, vol. II, p. 670, B, dit que les Égyptiens croyaient que la nuit a précédé la lumière, et que celle-ci a été produite par des souris, à la 4e génération, à l'époque de la nouvelle lune." Dans l'Inde, nous voyons que la nouvelle lune était produite différemment du sens ordinaire de cette expression, et que la production de cette nouvelle lune était non seulement importante dans la mythologie Hindoue, mais qu'évidemment elle s'accordait pour l'époque avec le temps où la cinquième tête de Brahma brûla le monde par son insupportable ardeur. Voici comment se fit cette création: les dieux et l'humanité étaient tout à fait mécontents de la lune qu'ils avaient créée, car

elle ne donnait aucune lumière, les plantes étaient pauvres et les productions insuffisantes; aussi agitèrent-ils l'Océan et tout fut mis en confusion. Une nouvelle lune, avec un nouveau surveillant, fut établie, et dès lors régna un système de choses entièrement nouveau (*Recherches Asiatiques*, vol. IX, p. 98).

1. Les Védas ne semblent pas d'une grande antiquité comme documents écrits ; mais la légende des Hindous remonte bien plus haut que l'histoire. L'antiquité de l'écriture semble très grande, mais qu'il y ait eu ou non, aux jours de Nemrod, des documents religieux manuscrits, il devait y avoir eu un Véda car ce mot, comme Edda en anglo-saxon, viennent de Ed, témoignage, annales religieuses ou confession de foi. Témoignage qui doit avoir existé depuis le commencement.

D'après les Antiquités Indiennes de Maurice (vol. II, art. 6), à cette même époque de l'agitation de l'Océan, le feu fut allumé sur la terre et il en résulta un embrasement général. Mais le nom de la lune, en Indien Soma, ou Som avec le a final aspiré, se retrouve dans le nom du fameux temple de Somnaut, qui signifie le Seigneur de la lune, la lune étant masculine en Inde. Comme cet événement est symbolique, on se demande naturellement que pouvait signifier la lune ou le surveillant de la lune qui fut rejeté dans la cinquième génération du monde ? Le nom de Som est précisément le nom de Sem car celui-ci vient de Shem, désigner, et il est légitimement représenté par Som ou Sem, comme il l'est en grec : c'était précisément pour se débarrasser de Sem (après la mort de son père ou quand il fut atteint par les infirmités de l'âge), le grand instructeur du monde, soit le grand propagateur de la lumière spirituelle, qu'à la cinquième génération le monde fut jeté dans la confusion et la terre mise à feu. Nous comprenons aisément pourquoi Sem est comparé à la lune si nous considérons la symbolisation de son père Noé. Le chef de la famille est divinement comparé au soleil, comme dans le songe de Joseph (*Gen*. XXXVII, 9) et on conçoit facilement comment Noé fut regardé par sa postérité en général, comme occupant le premier rang, le rang du soleil dans le monde ; aussi Bryant, Davies, Faber et d'autres s'accordent-ils à reconnaître dans l'astre le symbole de Noé. Cependant quand son fils Sem lui fut substitué (Sem était plus jeune que Joseph), Sem devait naturellement, surtout pour ceux qui ne l'aimaient pas et se révoltèrent contre lui, être comparé à une lumière moins vive, ou à la lune 1. Or, la production de la lumière par les souris à cette époque reculée vient exactement confirmer cette déduction. Une souris en chaldéen est Aakbar; et Gheber, ou Kheber, en arabe, en turc et dans quelques autres dialectes orientaux, devient Akbar, comme dans le proverbe bien connu des Musulmans : Allah Akbar, Dieu est grand. Ainsi le passage de Plutarque revient à ceci: la lumière fut

produite par les Guèbres, ou adorateurs du feu, quand Nemrod fut mis, en opposition avec Shem, comme représentant de Noé, et la grande lumière du monde.

1. "Quant au royaume, disent les *Interprètes Orientaux* (ch. 1, p. 67), le soleil est le symbole du roi et la lune, le symbole de celui qui vient au-dessous de lui." Cette phrase (DAUBUZE, *Diction. Symbol*, p. 115) annotée par mon savant ami, le révérend Forbes, de Londres, montre que ma conclusion sur le sens symbolique de la lune, s'accorde parfaitement avec les idées orientales. Pour des remarques excellentes à propos de Babylone, voir le même ouvrage, p. 38.

Note O, p. 345
Histoire de Phaéton

L'identité de Phaéton et de Nernrod est fondée sur bien des raisons, outre l'évidence prima facie basée sur le fait que Phaéton était un Éthiopien ou Cushite, et la ressemblance de son sort (il fut jeté du ciel pendant qu'il conduisait le char du soleil) comme enfant du soleil, avec celui de Molk Gheber, dont le nom, comme dieu du feu, l'identifie à Nemrod.

1° Phaéton, dit Apollodore (vol. I, p. 354), était le fils de Tithonus: mais si on examine le sens de ce nom il devient évident qu'il était Tithonus lui-même. Tithonus était le mari de Aurora (DYMOCK, *sub voce*). Au sens physique, comme nous l'avons vu, Aurora veut dire celle qui éveille la lumière, et Tithonus, celui qui allume la lumière ou qui met en feu1. Or Phaéton, fils de Tithon, est en chaldéen Phaéton, Bar Tithon. Mais cela signifie Phaéton le fils qui met en feu 1. L'identité même de Phaéton et de Tithon nous sert donc fortement à identifier Phaéton avec Nemrod; car Homère (*Odyssée*, liv. V, p. 127), mentionne le mariage de Aurora avec Orion, le puissant chasseur dont l'identité avec Nemrod est déjà établie. Dès lors le nom du fils célèbre qui naquit de l'union entre Aurora et Tithon montre que Tithon, dans son caractère originaire, doit avoir été le même que le puissant chasseur de l'Écriture, car le nom de ce fils était Memnon (MARTIAL, liv. VIII, 5, 21, p. 440 et OVIDE, *Métam*. liv. I, vol. II, p. 647), ce qui signifie le fils du tacheté 2, nom qui identifie le père avec Nemrod, dont l'emblème était la peau tachetée du léopard. Ninus ou Nemrod étant adoré comme le fils de sa propre femme, et cette femme étant Aurora, la déesse de l'Aurore, nous voyons comment cela s'accorde exactement avec Phaéton, lorsqu'Esaïe, parlant du roi de Babylone, qui était son représentant,

lui dit: "Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils du matin ?" (*Esaïe* XIV, 12). Le mariage d'Orion avec Aurora, en d'autres termes, le jour où il s'établit comme le dieu qui allume la lumière, ou encore le jour où il prit le caractère de l'auteur du culte du feu, fut, selon Homère, la cause de sa mort, car il périt sous l'effet de la colère des dieux (*Odyssée*, liv. V, v. 124).

1. De Tzet ou Tzit, allumer, ou mettre à feu, en chaldéen Tit, et Thon, donner.
2. De Mam ou Mom, tacheté et Non, fils.

2° L'histoire ordinaire racontée par Ovide, prouve suffisamment que Phaéton était d'ordinaire représenté comme le fils de Aurora; tandis que Phaéton prétendait être fils de Phébus ou le Soleil, on lui reprochait de n'être que le fils de Mérops ou du mari mortel de sa mère Clymène (OVIDE, *Métam*. liv. II, note). L'histoire implique que cette mère se fit passer pour Aurora, non dans le sens physique du mot, mais dans son sens mystique, comme la femme remplie de lumière; en conséquence, son fils fut regardé comme le grand producteur de la lumière, celui qui devait éclairer le monde, Lucifer, le fils du matin qui était le prétendu illuminateur des âmes 1. Le nom de Lucifer dans Esaïe, est le nom même d'où vient évidemment un des noms de Bacchus, Eleleus. Ce nom vient de Helel qui veut dire rayonner ou produire de la lumière, et équivaut au nom de Tithon. Or, nous avons la preuve que Lucifer, fils de l'Aurora ou du matin, était adoré sous le caractère de Nemrod, lorsqu'il apparut de nouveau sous la forme d'un petit enfant; comme l'indique l'inscription: "Bono Deo Puero Phosphore" (WILKINSON, vol. IV, p. 410).

Ce Phaéton ou Lucifer, qui fut précipité du ciel, c'est Janus, nous le prouvons plus loin, car Janus est appelé Pater Matutinus (HORACE, *Sat*. II, 6, 20, p. 674); et nous verrons aussi le sens de ce nom sous l'un de ses aspects quand nous aurons établi la signification du mot Dea Matuta. Dea Matuta signifie la déesse qui allume ou qui produit la lumière 2, aussi est-elle identifiée par Priscien avec l'Aurore: Matuta, quas significat Auroram (PRISCIEN, II, p. 591, dans SIR w. BETHAM, *Etruria*, vol. II, p. 53). Matutinus est évidemment le correspondant de Matuta, déesse du matin. Janus, donc, comme Matutinus, est Lucifer, fils du matin.

1. Le lecteur verra, dans les extraits suivants du *Pancarpium Marianum*, que la Vierge de Rome est appelée Aurora, et que ce nom s'applique évidemment à elle, dans les deux sexes indiques, dans le texte: "O Aurora Maria, quæ a lumine incepisti, crevisti cum lumine, et nunquam lumine privaris! Sicut lux meridiana clara es. Dominum concepisti, qui dixit Lux sum mundi" (ch. 41, p. 170).

"Numquid sol justitiae Christus, qui dixit: Lux sum mundi, operamini, dum dies est? Numquid hanc solis aeterni lampadem aurora Maria consurgens invexit ? surgite soporati" (*ibid* p. 171). Ces paroles contiennent les deux idées du nom de l'Aurora des païens.

2. Matuta vient du même mot que Tithonus : Tzet, Tzit ou Tzut, ou en chaldéen Tet, Tit ou Tut, allumer, mettre à feu. De Tit, mettre à feu, vient le latin titio, tison, et de Tut avec le préfixe de formation M vient Matuta, comme Nasseh oublier, donne Manasseh, celui qui oublie (fils aine de Joseph, *Gen*. XLI, 51). La racine de ce verbe est d'ordinaire Itzt ; mais selon BARKER (*Lexique*, p.176) elle peut être Tzt. C'est de cette racine que vient le mot sanscrit Suttee, déjà cité.

Mais de plus, Matuta est identifiée à Ino après qu'elle eut plongé dans la mer, et que, en compagnie de son fils Melicerta, elle fut changée en divinité marine (*Gradus ad Parnassum*, *sub voce* Ino). En conséquence, son fils Melikerta roi de la ville fortifiée, est le même que Janus Matutinus, ou Lucifer Phaéton, ou Nemrod. Il y a aussi une autre chaîne par laquelle on peut identifier Melikerta, la divinité marine ou Janus Matutinus avec le dieu primitif des adorateurs du feu. Le nom le plus commun d'Ino, ou Matuta, après qu'elle est passé à travers les eaux était Leucothoé (OVIDE, *Métam*. liv. IV, 541-542). Or, Leucothoé ou Leu Kothea a un double sens; il vient soit de Lukhoth, éclairer ou mettre à feu1, soit de Lukoth, glaner. Dans la médaille de Malte que nous avons donnée (fig. 37, p. 239), le lecteur verra un exemple de ces deux sens. L'épi de blé que la déesse tient ordinairement à la main, se rapporte à son caractère caché, la mère de Bar le fils, et sert aussi à la montrer aux profanes sous le caractère de Spicilega, la Glaneuse, nom populaire (HYDE, *De Religione Vet. Pers*., p. 392) de la femme à l'épi de blé, représentée dans la constellation Virgo. Dans Bryant (vol. III, p. 245), Cybèle est représentée avec deux ou trois épis de blé à la main, car, comme il y avait trois Bacchus particulièrement distincts, il y avait deux ou trois épis à la main. Mais pour en revenir à la médaille de Malte dont nous venons de parler, les flammes sortant de la tête de Lucothea, la Glaneuse, montrent que tout en passant à travers les eaux, elle est encore Lucothea, celle qui brûle ou qui donne la lumière. Et les rayons qui entourent la mitre du dieu sur le revers s'accordent parfaitement avec le caractère du dieu considéré comme Eleleus, ou Phaéton, en d'autres termes, le brillant Bar. Or, ce Bar brillent, en qualité de Melikerta, roi de la cité fortifiée, occupe la place même d'Ala Mahozim, dont le représentant, nous l'avons ailleurs prouvé, n'est autre que le pape. Mais c'est aussi la divinité du soleil qui à cet égard porte la mitre de Dagon (comparez fig. 37, p. 239 et fig. 48, p. 322, où l'on donne diverses formes de la même divinité Maltaise). La mitre à tête de

poisson portée par le pape montre que sous ce caractère aussi, la bête qui monte de la mer, il est incontestablement le représentant de Melikerta.

1. En hébreu, le verbe est Lhth, mais la lettre He devient souvent Heth en chaldéen avec la valeur de Kh.

Note P, p. 356
L'étendard du Dragon dans la Rome impériale est le symbole du culte du feu

Ammien Marcellin qui parle de cet étendard, l'appelle "purpureum signum draconis" (liv. XVI, ch. 12, p. 145). À ce propos on se demande : l'épithète purpureum qui indique la couleur du dragon a-t-elle quelque rapport avec le feu ? La citation suivante de Salverté peut jeter quelque lumière sur ce sujet: le dragon figurait parmi les enseignes militaires des Assyriens. Cyrus le fit adopter par les Mèdes et les Perses. Sous les empereurs romains et sous les empereurs de Byzance, chaque cohorte ou centurie avait pour enseigne un dragon (*Des Sciences occultes* Appendice, note A, p. 486). Il n'y a pas de doute que l'étendard du dragon ou serpent chez les Assyriens et les Perses ne se rapportât au culte du feu, le culte du feu et du serpent étant mêlés ensemble dans ces pays (LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. II, p. 468-469). Comme les Romains donc empruntèrent évidemment ces étendards à cette origine, il est à présumer qu'ils les envisageaient à la même lumière que ceux auxquels ils les avaient empruntés, surtout comme cette lumière était si exactement en harmonie avec leur système de culte du feu. L'épithète de purpureus ou pourpre ne nous donne pas naturellement l'idée de le couleur du feu. Mais elle nous donne l'idée du rouge, et le rouge d'une nuance ou de l'autre, a presque unanimement servi chez les nations idolâtres, à représenter le feu. Les Égyptiens (BUNSEN, vol. I, p. 200), les Hindous (MOOR, *Le Panthéon*, Brahma, p. 6), les Assyriens (LAYARD, *Ninive*, etc., vol. II, ch. 3, p. 312, note) représentaient tous le feu par le rouge. Les Perses le faisaient aussi, cela est évident, car Quinte Curce parlant des mages qui suivaient le feu sacre et éternel, nous dit que les 365 jeunes gens qui formaient la suite de ces mages étaient revêtus "punicis amicutis", de vêtements écarlates (liv. III, ch. 3, p. 42); la couleur de ces vêtements avait évidemment trait au feu dont ils étaient les ministres ; puniceus équivaut à purpureus, car c'est en Phenicie qu'on trouve la pourpre ou le poisson pourpre. La couleur extraite de ce poisson pourpre était l'écarlate (voir KITTO, *Comment illust. de l'Exode*, XXXV, 35, vol. I, p. 215); et c'est le nom même de ce poisson pourpre de Phénicie, "arguna", qui est usité dans

Daniel ,. 16, 29, "celui qui interprétera l'inscription faite sur le mur sera vêtu d'écarlate". Les Tyriens connaissaient l'art de faire de la véritable pourpre aussi bien que le cramoisi, et il paraît hors de doute que purpureus ne soit souvent employé dans le sens attaché d'ordinaire à notre mot pourpre. Mais le sens original de l'épithète est "écarlate", et comme l'écarlate brillant est une couleur naturelle qui représente le feu, ainsi nous avons raison de croire que cette couleur, quand elle était employée pour des vêtements d'apparat chez les Tyriens, avait spécialement rapport au feu; car le Tyrien Hercule, qui était regardé comme l'inventeur de la pourpre (BRYANT, vol. III, p. 485), était regardé comme le roi du Φευα ναξπυροζ (NONNUS, *Dionysiaca*, liv. XL, vol. II, 1. 369, p. 223). Or, quand nous voyons que la pourpre de Tyr produisait la couleur écarlate qui représente naturellement le feu, et que puniceus, qui est l'équivalent de purpureus, est évidemment employé pour écarlate, rien ne nous empêche de comprendre purpureus dans le même sens, tout au contraire nous y oblige. Mais quand même on admettrait que la nuance fût plus foncée, et que purpureus signifierait la vraie pourpre comme le rouge, dont elle est une variété, est la couleur reconnue du feu, comme le serpent était le symbole universellement reconnu du culte du feu, il est fort probable que l'emploi du Dragon rouge sur l'étendard impérial de Route était l'emblème de ce système du culte du feu sur lequel, pensait-on, reposait la sûreté de l'empire !

Note Q, p. 399
L'immolation des témoins

Est-elle passée ou est-elle à venir ? C'est là une question vitale. D'après la doctrine en faveur aujourd'hui, elle a eu lieu il y a bien des siècles, et les saints de Dieu ne reverront jamais une nuit de souffrance semblable à celle qui précéda l'ère de la Réformation. C'est là le principe fondamental d'un ouvrage qui vient de paraître sous le titre: "Le Grand Exode". "La vérité, nous dit l'auteur, peut avoir à subir de formidables assauts, les saints de Dieu peuvent être cruellement menacés mais quelles que soient leurs terreurs, ils n'ont cependant pas de vraie raison de craindre, car la mer Rouge se séparera, les tribus du Seigneur passeront à travers à pied sec, et tous leurs ennemis, comme Pharaon et son armée, seront engloutis dans une effrayante catastrophe." Si la doctrine soutenue par plusieurs des interprètes parmi les plus sobres de l'Écriture pendant le siècle dernier comme Brower, Haddington, Thomas Scott et bien d'autres, était bien fondée, autrement dit si l'anéantissement des témoins est encore à venir, cette théorie doit non seulement être une tromperie, mais une tromperie de la tendance la plus

funeste, une tromperie qui en enlevant leur vigilance à ceux qui la professent, plutôt qu'en les obligeant à se tenir comme des soldats aux endroits les plus élevés de la forteresse, et à rendre à Christ un audacieux et invincible témoignage, prépare directement la voie pour cette destruction même des témoins qui est annoncée. Je n'entre dans aucune recherche historique sur la question de savoir si, en fait, il est vrai que les témoins furent égorgés avant l'apparition de Luther. Ceux qui désirent voir un argument historique sur ce sujet peuvent le voir "dans la République rouge", à laquelle je crois qu'on n'a pas encore répondu. Je ne crois pas non plus qu'il vaille la peine d'examiner particulièrement l'affirmation du Dr. Wylie : j'estime que c'est une affirmation pure et gratui-te, celle qui consiste à dire que les 1260 jours pendant lesquels les saints de Dieu, dans les temps évangéliques, eurent a souffrir pour la justice, n'ont aucun rapport, en tant que demi-période, à un tout symbolisé par les sept époques de Nebuchadnezzar, alors qu'il eut à souffrir et fut châtié pour son orgueil et ses blasphèmes, comme représentant du pouvoir du monde 1. Mais je fais simplement remarquer ceci au lecteur, c'est que même d'après la théorie du Dr. Wylie lui-même, les témoins du Christ ne pourraient pas avoir achevé leur témoignage avant la proclamation du décret de l'Immaculée conception. La théorie du Dr. Wylie, et de ceux qui adoptent le même point de vue général que lui, c'est que la fin du témoignage signifie l'accomplissement des éléments du témoignage, c'est-à-dire le témoignage entier et complet contre les erreurs de Rome. Le Dr. Wylie admet lui-même que "le dogme de l'Immaculée Conception (qui a été promulgué seulement ces derniers temps) déclare Marie vraiment divine, et la place sur les autels de Rome pour faire d'elle, dans la pratique, le seul et suprême objet du culte" (*Le Grand Exode*, p. 109). Cela n'avait jamais été fait; aussi les erreurs et les blasphèmes de Rome n'ont pas été complets avant que ce décret ne fût promulgué, si même ils l'ont été ce jour-là. Or, si la corruption et les blasphèmes de Rome ont été incomplets jusqu'à nos jours, s'ils se sont élevés à une hauteur qu'ils n'avaient jamais atteint comme tous l'ont instinctivement senti et déclamé quand ce décret fut lancé, comment ce témoignage des saints pouvait-il être complet avant les jours de Luther ?

1. L'auteur ne fait pas de l'humiliation du roi de Babylone celle de l'Église. Comment donc peut-il établir une relation entre les sept temps de ces deux cas ? Il semble croire qu'il suffit de trouver un point commun entre Nebuchadnezzar et la puissance qui opprima l'Église pendant deux fois sept temps. Ce point est la "folie" de l'une et l'autre. Mais voici l'objection capitale à cette opinion : la folie de Nebuchadnezzar n'était qu'une affliction ; dans l'autre cas c'était un péché. La folie du roi ne l'entraîna pas à opprimer un seul individu mais la folie de cette

puissance terrestre dans cette théorie est essentiellement caractérisée par l'oppression des saints. Où donc est, entre les deux, la moindre analogie ? Les sept temps du roi de Babylone n'étaient que ceux de l'humiliation. Le monarque souffrant ne peut être un type de l'Église souffrante et encore moins ces sept temps d'humiliation profonde. Tout pouvoir et toute force enlevés, peuvent-ils être un type de la puissance terrestre, quand cette puissance allait concentrer toute gloire et grandeur de la terre ? Telle est l'objection funeste à cette théorie. Regardons la phrase suivante et comparons-la au fait historique pour mieux montrer combien la théorie est peu fondée. "Il s'en suit incontestablement, dit l'auteur, que comme l'Eglise doit être tyrannisée par la puissance idolâtre pendant toute la durée des sept temps, elle sera opprimée pendant la première moitié des sept temps par l'idolâtrie sous la forme du paganisme et pendant la seconde moitié par l'idolâtrie sous la forme de la papauté." Or, les premières 1 260 années de l'oppression de l'Église par l'idolâtrie païenne se sont exactement accomplies, dit-on, en 530 ou 532, quand Justinien amena tout à coup sur la scène un nouvel oppresseur. Mais où trouvait-on la puissance terrestre avant 530 maintenant l'idolâtrie comme paganisme? Depuis Gratien au moins, en 376, où y avait-il un tel pouvoir persécuteur ? Les nécessités de cette théorie demandent que le paganisme déclaré soit persécuteur de l'Église jusqu'en 532 mais, pendant 156 ans (depuis 376), il n'y eut au monde de pouvoir païen capable de persécuter l'Église. "Les jambes du boiteux, dit Salomon, ne sont pas égales" et si aux 1260 années annoncées il n'en manque pas moins de 156, on peut dire que cette théorie est bancale. Mais les faits s'accordent-ils à la théorie pour les secondes 1260 années coïncidant avec 1792, époque de la Révolution française ? Si ces années d'oppression papale se sont alors terminées et si l'Ancien des jours vint pour commencer le jugement final de la Bête, il a dû venir aussi pour autre chose. C'est ce qui ressort de Daniel (VII, 21-22) : "Je vis cette corne faire la guerre aux saints, et l'emporter sur eux, jusqu'au moment où l'Ancien des jours vint donner droit aux fils du Très-Haut, et le temps arriva où les saints furent en possession du royaume. Le jugement de la corne et la possession du royaume par les saints sont donc contemporains. Longtemps les gouvernements terrestres ont été menés par des mondains ne connaissant pas Dieu et ne lui obéissant pas. Maintenant que celui à qui appartient toute domination vient frapper ses ennemis, il vient aussi remettre le gouvernement à ceux qui craignent Dieu et suivent sa volonté re lée. Or, si 1792 marqua la venue de l'Ancien des jours, les principes de la Parole de Dieu devraient avoir fermenté dans les gouvernements de l'Europe, et des hommes pieux et droits s'être élevés au premier rang de la puissance! Mais aujourd'hui une seule nation en Europe suit-elle ces principes? Précisément trois ans après "le commencement de ce signe de justice" débuta cette politique sans principes qui a à peine laissé un vestige de respect apparent pour l'honneur du "Prince des rois de la terre" dans le gouvernement public de cette nation. En 1795, Pitt et le Parlement anglais autorisèrent l'érection du collège catholique romain de Maynooth, qui débuta une carrière où "l'homme de pèche," s'est élevé, année par année, à une puissance qui menace, si la miséricorde divine n'intervient, de nous ramener promptement dans une complète servitude de l'Antéchrist. D'après le Grand Exode, c'est tout le contraire qui aurait dû arriver!

À quoi sert-il de dire que le principe et le germe de ce décret agissaient longtemps auparavant ? On pourrait en dire autant de toutes les principales erreurs de Rome avant les jours de Luther. Elles étaient toutes développées très largement en essence et en substance presque depuis le jour où Grégoire-le-Grand commande que l'image de la Vierge fut portée dans les processions par lesquelles on suppliait le Très-Haut de chasser la peste de Rome, alors qu'elle faisait de si grands ravages parmi les citoyens de la ville. Mais cela ne prouve nullement qu'elles étaient compiétés, ou que les témoins de Christ pouvaient finir leur témoignage en "rendant alors un témoignage entier et complet", contre les erreurs et les corruptions de la papauté. Je soumets ce point de vue au lecteur intelligent pour qu'il l'examine dans un esprit de prière. Si nous n'avons pas "l'intelligence des temps", c'est en vain que nous attendrons "pour savoir ce que doit faire Israël". Si nous disons: "paix et sûreté", quand le péril nous menace, si nous amoindrissons la nature de ce péril; nous ne serons pas prêts pour le grand combat, quand il faudra le livrer !

Note R, p. 407
Attès, le pécheur

Nous avons vu que le nom de Pan veut dire tourner de côté, et nous avons vu que c'est le synonyme de Hala, pécher, dont le sens générique est "se détourner de la ligne droite" : ce nom fut celui de notre premier père Adam. L'un des noms d'Eve, l'antique déesse adorée dans l'ancienne Babylone, confirme cette conclusion tout en élucidant aussi un autre mythe classique d'une manière assez inattendue. Le nom de cette ancienne déesse, tel qu'il est donné dans Berose, est Thalatth, qui signifie comme nous l'avons vu, une côte. Le nom d'Adam, comme étant son mari, est donc Baal-Thalatth, le mari de la côte, car Baal veut dire seigneur dans le sens souvent employé de mari. Mais Baal-Thalatth d'après un idiome Hébreu spécial déjà indiqué (note 1, p. 60), signifie aussi celui qui s'arrêtait ou marchait de travers 1. C'est là l'origine de la claudication de Vulcain ; car Vulcain comme père des dieux 2, pouvait être identifié à Adam, aussi bien que les autres pères des dieux auxquels nous l'avons déjà fait remonter. Or, Adam, à cause de son péché et de son écart de la ligne droite du devoir, fut, dans la suite de sa vie appelé dans un double sens non seulement le mari de la côte, mais l'homme qui boitait ou marchait de travers. C'est en souvenir de cet écart, sans doute, que les prêtres de Baal (I *Rois* XVIII, 18) sautaient devant l'autel, quand ils suppliaient leur dieu de les exaucer (c'est là, en effet, le sens exact dans

l'original du mot que nous traduisons par "bondissaient"; KITTO, *Encyc. Biblique*, vol. I, p. 261) et que les prêtres des Druides allaient de travers en accomplissant quelques-uns de leurs rites sacrés, comme il résulte du passage suivant de Davies : "La danse est accomplie dans des fêtes solennelles auprès des lacs; autour de ces lacs et du sanctuaire les prêtre acheminent de travers, tandis que dans le sanctuaire on invoque le roi qui descend, et devant lui la beauté recule sous le voile qui recouvre les grosses pierres." (*Les Druides*, p. 171). Davies croit que ceci se rapporte à l'histoire de Jupiter, père des dieux, violant sa propre fille sous la forme d'un serpent (*ibid*. p. 561).

1. Le chaldéen Thalatth, côte ou côté, vient du verbe Thaala, forme chaldéenne de Tzelaa, qui veut dire se détourner, boiter, aller de côté, etc.
2. Vulcain était le père des dieux (voir MINUTIUS-FÉLIX, *Octavius*, p. 163).

Or, que le lecteur regarde ce qu'il y a sur la poitrine de Diane d'Éphèse, la mère des dieux (fig. 8, p. 49), il verra une allusion à ce fait qu'elle aussi marchait de travers; car il y a là un crabe, or, le crabe ne marche-t-il pas de travers ? Cela montre le sens d'un autre signe du Zodiaque, le cancer, qui rappelle le fatal écart de nos premiers parents loin de la voie de la justice, quand l'alliance d'Éden fut brisée.

Les païens savaient que cet écart ou cette marche de travers impliquerait la mort de l'âme ("le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort"), aussi, tandis qu'à la fête de Cybèle et d'Attès qui avait lieu au printemps, on faisait de grandes lamentations sur la mort d'Attès, de même aux Hilaria, ou fêtes des réjouissances, le 25 mars, c'est-à-dire au jour de la dame, le dernier jour de la fête, le deuil se changeait en joie à l'occasion de la résurrection du grand dieu (DUPUIS, *Origine de tous les cultes*, tome IV, P. I, p. 253, Paris, an III de la République, 1794). Si Attès était celui qui, par son écart, mena dans le monde le péché et la mort, que pouvait être la vie à laquelle il était si promptement rendu, sinon cette vie nouvelle et divine qui entre dans toute âme quand elle est née de nouveau et qu'elle passe ainsi de la mort à la vie ? Quand fut donnée la promesse que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, et qu'Adam la saisit par la foi, c'était là, il ne peut y avoir de doute, la preuve que la vie divine était rendue, et que l'homme naîtrait de nouveau. Ainsi les mystères même d'Atlas, qui étaient gardés avec une jalousie spéciale, et dont Pausanias ne put, malgré tous ses efforts, découvrir le sens caché (liv. VII, *Achaica*, ch. 17), témoignent distinctement, lorsqu'on examine le sens du nom d'Attès, de la connaissance que le paganisme lui-

même avait de la nature réelle de la chute, et du caractère essentiel de cette mort dont l'homme était menacé dans la première alliance !

Cette nouvelle naissance d'Attès a permis de le faire représenter comme un petit enfant, et de l'identifier ainsi avec Adonis qui, tout en étant mort dans la force de l'âge, était représente de la même manière. Dans les mystères d'Eleusis, qui commé-moraient le rapt de Proserpine, c'est-à-dire, la séduction d'Ève le dieu si regretté, où Bacchus était représenté comme un pet enfant dans les bras de la grande Mère qui était appelée par Sophocle Deô (*Antigone*, v. 1121). Comme Deô ou Démeter appliqué à la grande Mère, est évidemment une autre forme de Idaia Mater, la mère de la connaissance (le verbe savoir étant Daa ou Idaa), ce petit enfant sous l'un de ses aspects, était sans aucun doute le même que Attès, et aussi Deoius (comme son nom est indiqué p. 36). Les Hilaria ou fête des réjouissances du 25 mars, ou jour de la Dame, devaient leur caractère joyeux à l'annonce d'une naissance encore à venir, la naissance du rejeton de la femme ; mais en même temps la joie de cette fête était augmentée par la nouvelle naissance immédiate, ce même jour, d'Attès le pécheur, ou Adam, qui, par suite de la rupture de la naissance, "était mort dans ses fautes et dans ses péchés".